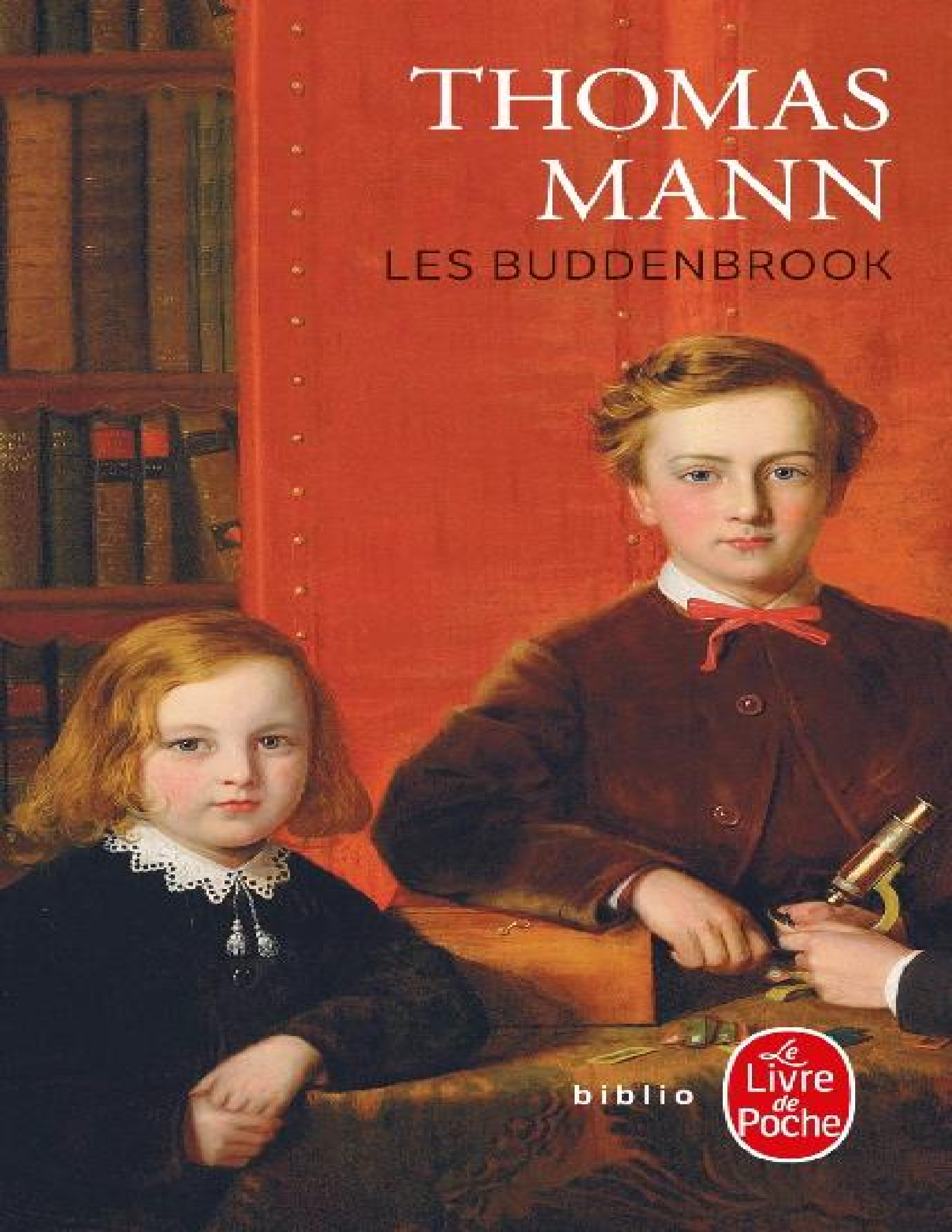
THOMAS MANN

LES BUDDENBROOK



biblio

Le Livre de Poche

Thomas Mann

LES BUDDENBROOK

Déclin d’une famille

Préface d’Armand Nivelle

Traduit de l’allemand par
Geneviève Bianquis





OceanofPDF.com

PRÉFACE

Compte tenu des traductions, Les Buddenbrook *ont à l'heure actuelle largement dépassé les dix millions d'exemplaires. Sans être immédiat, le succès ne s'est pas fait attendre bien longtemps. Sortis de presse en octobre 1901, ils s'imposèrent dès 1902 après la publication de critiques enthousiastes, signées notamment Rainer Maria Rilke et Samuel Lublinski. Depuis lors, la faveur du public est restée constante, ce qui a fait dire à l'auteur que* Les Buddenbrook *étaient sans doute la seule œuvre qui lui survivrait. Encouragé par Samuel Fischer, l'éditeur en vogue du moment, qui avait accueilli une de ses premières nouvelles dans la* Neue deutsche Rundschau *et qui l'incitait à entreprendre un travail de plus grande envergure, Thomas Mann projette d'écrire un roman de deux cents à deux cent cinquante pages, dont il croit tenir l'idée centrale dans ce qui sera plus tard la vie et la mort du jeune Hanno Buddenbrook, dernier rejeton d'une famille bourgeoise déchue, être raffiné, sensible et impropre à la vie active. Nul doute que Thomas Mann, ce faisant, ait songé d'abord à lui-même. Le problème des « dégénérés » qui galvaudent l'héritage paternel, des « déracinés » qui refusent de perpétuer la race dont ils sont issus et provoquent par leur comportement la ruine de la famille, ce problème occupait depuis pas mal de temps l'esprit de l'auteur, déraciné lui-même depuis son adolescence, ayant quitté pour toujours sa ville natale de Lubeck après la mort de son père et peu enclin à redonner vie à une « firme » paternelle dissoute. En 1896, dans la revue de son frère Heinrich,* Das zwanzigste Jahrhundert, *faisant allusion à Paul Bourget, il s'attarde sur la situation des « dilettantes » incapables de faire face aux réalités pratiques de l'existence, et dans ses nouvelles d'alors, la confrontation de l'« artiste » qu'il a conscience d'être et du « bourgeois » qu'il est malgré tout resté constitue souvent le thème principal. C'est à Palestrina et à Rome, où il séjourne avec son frère en 1897, qu'il conçoit le plan et commence la rédaction d'un récit de plus longue haleine. Il pense d'abord l'intituler* Abwärts (*littéralement : vers le bas ; chute, déchéance, déclin, décadence*),

notion qui répond bien à l'atmosphère fin de siècle qu'il *qualifiera plus tard d'humour pessimiste. Il y travaillera pendant trois ans. C'est le 18 juillet 1900 qu'il confie à son ami Grautoff :* « *aujourd'hui, j'ai écrit la dernière ligne de mon roman.* » *Entre-temps, l'histoire d'un jeune homme s'était transformée en une vaste fresque de quatre générations. Il se plaira beaucoup à marquer la similitude entre ce considérable accroissement et l'élaboration de la tétralogie de Wagner, issue elle aussi d'un projet limité,* La Mort de Siegfried. *En août 1900, il envoie le manuscrit à Samuel Fischer et vit dans une fébrile impatience jusqu'à fin mars 1901, quand il reçoit de Fischer, qui cède enfin à son refus opiniâtre de réduire de moitié le volume du roman, le contrat d'édition et l'annonce de la publication pour octobre 1901. Le 6 novembre, il écrit au même Grautoff :* « *il est paru.* »

Spontanément ou à la demande de ses correspondants, Thomas Mann est souvent revenu sur la genèse des Buddenbrook, *accumulant les inexactitudes, les oublis et les malentendus. Dans une lettre de novembre 1906, il affirme avoir terminé* « *ce grand travail* » *à vingt-trois ans après y avoir consacré trois années dans des circonstances pénibles. Il se trompait de deux ans, mais il a persisté dans l'erreur : le 11 juin 1942, il parle encore de l'œuvre d'un jeune homme de vingt-trois ans et le 21 janvier 1944, il insiste de nouveau sur sa précocité littéraire en répétant la même contre-vérité. Dans son essai autobiographique, c'est la date de publication qui a été avancée à fin 1900, et le 16 novembre 1950, il déclare avec une sûreté déconcertante que la première édition a vu le jour à l'automne 1900, mais a été postdatée à l'année suivante. Tout ceci est de bien peu d'importance et les quelques lueurs que ces contradictions pourraient jeter sur la psychologie de l'auteur sont insignifiantes face au monument que représentent* Les Buddenbrook. *Ceux-ci ont donc près de cent ans. Ils ont été traduits en trente et une langues. Les critiques et les historiens de la littérature ont eu le temps de s'y attaquer à loisir, d'en proposer des exégèses complémentaires ou contradictoires, d'en relever les affinités réelles ou imaginaires, d'en mesurer l'adéquation au donné historique du XIXe siècle. Le familier de la littérature allemande n'aborde plus aujourd'hui la lecture des* Buddenbrook *avec la naïveté du contemporain, certains aspects au moins des explications proposées s'imposent à sa mémoire et sa lecture prend parfois l'allure d'une lecture dirigée. Cela n'empêche cependant pas le plaisir esthétique de reprendre*

rapidement le dessus. L'envoûtement qui s'empare du lecteur a tôt fait d'écarter les réminiscences gênantes et d'instaurer une sympathie sans intermédiaire avec ce roman d'un jeune auteur qui n'a pas grand-chose d'un roman de jeunesse. La distance que Thomas Mann sait garder envers son propre récit, l'ironie toujours en deçà du sarcasme et débordant souvent de chaleur humaine, la volonté d'objectivité sans froideur, la recherche du trait caractéristique et symbolique et bien d'autres choses trahissent une maturité étonnante et une maîtrise peu commune. Le succès qui, à l'époque de la publication, pouvait s'expliquer par la curiosité du public – Les Buddenbrook *ont passé longtemps pour un roman à clefs – ne s'est pas démenti depuis malgré les modes successives qui ont traversé l'art de la narration et la distance de plus en plus grande qui sépare le lecteur des circonstances et des mentalités décrites.*

Au problème des exégèses multiples se superpose celui des sources et des influences. Leur recherche systématique n'est plus guère de mise aujourd'hui, mais Thomas Mann a pris un tel plaisir à les énumérer qu'il est légitime de s'enquérir, non de l'exactitude de cette énumération, mais de l'usage qu'il fait de prétendus modèles, du but qu'ils servent, de leur valeur instrumentale, de leur intégration au récit. Si, dans la première partie, les avis contradictoires sur Napoléon sont tous empruntés aux Conversations de Goethe avec Eckermann, à l'histoire de la littérature au XIXe siècle de Georg Brandes et à Guerre et Paix *de Tolstoï, l'essentiel est leur fonction à l'endroit où ils se trouvent, qui est de marquer les différences entre les générations, de situer les événements sur un arrière-plan historique, de montrer l'évolution et les transformations de la mentalité ambiante afin d'inscrire le récit, les personnages, leurs pensées et leurs actions dans une réalité vivante et de les dégager d'une vacuité sociale où ils seraient coupés de leurs racines et de leur milieu. Seule une analyse détaillée pourrait rendre compte du rôle des emprunts et des influences. Thomas Mann n'est pas très explicite à ce sujet, il cite une trentaine d'auteurs dont il se serait plus ou moins inspiré et, comme à propos de la genèse du roman, il ne manque pas de se contredire.*

Parmi les écrivains mentionnés, les grands romanciers russes du XIXe siècle sont les plus nombreux. Il semble affectionner particulièrement Tourgueniev, mais parle aussi de Tolstoï avec admiration. Il nomme Gogol, Gontcharov, Pouchkine, se montre plus réticent envers Dostoïevski.

Viennent ensuite les Scandinaves, surtout Kielland et Lie avec leurs épopées familiales, qui ont maint point commun avec l'histoire des Buddenbrook, mais aussi Jacobsen, fort à la mode vers 1900, Herman Bang, Knut Hamsun, occasionnellement Ibsen et Brandes. En littérature anglaise, seuls Dickens et Thackeray sont brièvement évoqués. En Allemagne, il se sent proche de Fritz Reuter et de son humour ; sa reconnaissance et sa vénération vont toutefois au triumvirat Schopenhauer-Nietzsche-Wagner, dont il faudra dire un mot ; il dit aimer les romans du vieux Fontane, mais plus tard il prétendra ne pas les avoir connus à l'époque des Buddenbrook (*ainsi dans une lettre datée du 10 juillet 1952*) *; il était très sensible à la poésie de August von Platen* (*1796-1835*), *dont la prosodie rigoureuse et la froideur apparente dissimulent mal un tempérament passionné et dont, à l'origine, il voulait mettre en exergue à son roman le poème intitulé* Wenn ihr suchet ohne Wanken (« *Si vous cherchez sans fléchir* »). *Quant aux Français, il les cite une fois ou deux globalement au même titre que les Russes et les Scandinaves sans faire allusion à tel ou tel. Il oublie régulièrement de rappeler que Paul Bourget a inspiré ses premières nouvelles, mais il insiste fort, beaucoup plus tard il est vrai, sur deux noms : Zola et Goncourt. Au cours de la* « *préparation des* Buddenbrook », *dit-il dans* On Myself *en 1940,* « *Zola, Tolstoï et Tourgueniev étaient mes dieux* » *; en 1926, dans* Lübeck als geistige Lebensform, *il niait énergiquement toute influence de Zola et proclamait :* « *en ce temps-là, je ne le connaissais pas le moins du monde.* » *C'est dans le même contexte que les frères Goncourt apparaissent comme ceux qui* « *le mirent en branle* » *à la faveur de son admiration pour la légèreté, la finesse, la précision de* Renée Mauperin. *Ceci pose un problème difficile. À première vue, on serait tenté, comme le suggère d'ailleurs Thomas Mann lui-même, d'admettre une certaine parenté entre les deux œuvres sur la base de leur division en chapitres brefs, mais outre que ce genre de composition pourrait tout aussi bien venir de Tolstoï, le style, le point de vue, l'agencement intérieur des chapitres ne se ressemblent guère, et ce rapprochement est loin d'être suffisant pour justifier une* « *influence* ». *Les autres parallèles, qui concernent le milieu, le déroulement du récit, la psychologie et le destin de l'héroïne, seraient plus convaincants si les impressions globales produites par la lecture des deux œuvres étaient moins radicalement différentes. En dehors du contexte où l'on trouve cette allusion à* Renée

Mauperin *et de deux autres passages, où il rend grâces aux Goncourt de l'avoir incité à tenter l'aventure d'un ouvrage au long cours, Thomas Mann est très réservé au sujet d'une quelconque influence française. Il cite de nombreux noms, de Flaubert à Balzac, de Gide à Maupassant, de Proust à Valéry, mais ne donne à aucun moment l'impression d'une connaissance intime des textes dont il parle. Le 21 janvier 1952, dans une lettre qui tient de la confession, il affirme que* Les Buddenbrook *ne seraient pas pensables sans son admiration pour les romans anglais, russes et scandinaves. Il n'est pas question de romans français. Dans son essai* Der französische Einfluss (« *L'Influence française* ») *de 1904, il soutient avoir été plus que par tout au monde stimulé par Richard Wagner, auquel il prétend devoir un élément primordial de son art : la sublimation symbolique de l'instant, fonction essentielle selon lui du leitmotiv, dont il fait un usage abondant. Le 31 octobre 1908 encore, il répète que l'influence artistique de Wagner a été indubitablement la plus profonde qu'il ait jamais subie*. Les Buddenbrook *sont encore assez proches pour que cette affirmation les concerne avant tout.*

On a parfois l'impression que, si Thomas Mann insiste sur l'importance qu'ont revêtue pour lui les Goncourt, c'est pour satisfaire à un certain cosmopolitisme qu'il affichait volontiers après sa période de nationalisme conservateur et de polémique dirigée contre la « civilisation » française, qu'il opposait à la « culture » allemande. Mais, au fond, la France lui est toujours restée étrangère. Dans une lettre à Paul Amann du 25 mars 1917 – le moment était naturellement propice –, réfléchissant sur le problème de la création artistique à propos des Buddenbrook, *il se situe aux antipodes de la conception française telle qu'il l'entend*. Les Buddenbrook, *écrit-il, ne sont pas nés d'une idée, d'une formule intellectuelle auxquelles, en les revêtant d'une forme matérielle, on aurait donné l'illusion de la vie – ceci est selon lui la manière française –, ils doivent leur existence à la spontanéité créatrice de leur auteur. Passons ici sur les problèmes que soulève cette formule. En 1916, dans les* Betrachtungen eines Unpolitischen (« Considérations d'un apolitique »), *il avait d'ailleurs déjà employé des termes sensiblement identiques pour souligner la « plénitude organique » de son récit, qu'il opposait au « livre typiquement français ».*

Il faut savoir que, malgré son insistance sur un nombre imposant de sources d'inspiration, Thomas Mann était très conscient de la valeur et de

l'originalité de son premier essai dans le genre romanesque. Il affirme que Les Buddenbrook *sont « le seul grand roman naturaliste en langue allemande » et que c'est à partir des* Buddenbrook *que la littérature allemande a conquis une audience internationale dans le domaine du roman. Opinion subjective, qu'il convient sans doute de relativiser quelque peu.*

L'histoire des Buddenbrook se fonde en grande partie sur des événements et des personnages réels de l'entourage de l'auteur. Le parallélisme ne fait aucun doute et Thomas Mann ne l'a jamais contesté. Il a exploité avec un zèle intensif toutes les informations dont il disposait sur l'histoire de sa famille, les particularités de ses membres, les figures marquantes de Lubeck qui gravitaient dans son orbite. Ces informations, il les a puisées partout où il pouvait : livre de raison, lettres, documents familiaux, confidences de parents proches ou éloignés. Le fondateur de la « firme », Johann Sigmund, provenait du Mecklembourg. Installé à Lubeck dès son adolescence, il y avait créé en 1790 sa propre entreprise et s'était bientôt spécialisé dans le commerce du blé. Son fils sera consul des Pays-Bas à Lubeck, épousera en secondes noces Elisabeth Marty, dont le père était Suisse, et aura parmi ses nombreux enfants un fils nommé Heinrich. Celui-ci épouse en 1869 Julia da Silva-Bruhns, fille d'un planteur allemand et d'une créole brésilienne. Thomas Mann naîtra de cette union en 1875. Le sénateur Heinrich Mann, père de Thomas, voyant ses enfants attirés par tout autre chose que le commerce du blé, décide par testament la liquidation de l'entreprise. Il meurt en 1891.

L'origine des Buddenbrook se situe dans les mêmes villes du Mecklembourg que celle de la famille Mann : Parchim, Grabow, Rostock. C'est en 1768 que le premier Buddenbrook établi à Lubeck fonde la « firme ». Ce léger décalage temporel, justifié par les impératifs chronologiques de la narration, n'entame pas le parallélisme. Les dates ne coïncident pas toujours, les mariages et les naissances dans la famille Buddenbrook ne correspondent pas intégralement à ceux de la famille Mann, mais certains personnages sont de véritables portraits de membres de la parenté. Tony est la réplique de la « tante Elisabeth », tant en ce qui concerne le caractère que la biographie et le langage, Christian est l'« oncle Friedrich », névrosé, fantaisiste, bambocheur, qui, outré de la ressemblance, accusera publiquement – par voie de presse – son neveu

Thomas Mann de dénigrer ses proches ; Hanno a de multiples traits de l'auteur lui-même, notamment sa haine de l'école prussienne et son amour de la musique. Nombre de personnages secondaires sont des portraits encore plus ressemblants. Souvent à juste titre, beaucoup de Lubeckois se sont crus caricaturés et ont nourri envers ce fils dénaturé de la bourgeoisie locale une rancœur tenace. Mais Les Buddenbrook *sont tout autre chose qu'un roman à clefs et l'ignorance des détails historiques ne nuit en rien au plaisir du lecteur. Ils ne sont pas une photographie, mais une radiographie en profondeur ; ils ne se bornent pas à conter et à dépeindre, ils dévoilent et expliquent. Chronique si l'on veut, mais au sens que revêt ce mot quand il s'applique métaphoriquement à un genre littéraire, ne laissant subsister avec des annales que de lointaines analogies. La chronique, au sens d'une notation successive d'événements, contribue à la texture de la narration, mais est loin de la constituer tout entière. Celle-ci choisit, amplifie, intègre, agence et interprète, où la chronique ne fait qu'aligner. À mesure que le récit progresse dans le temps, la narration devient de plus en plus fouillée, le rythme se ralentit. Le temps intérieur prend graduellement le pas sur l'exposé factuel. C'est l'« approfondissement subjectif » dont parlait Thomas Mann lui-même. L'histoire n'est pas seulement là pour elle-même, elle révèle le comment et le pourquoi. Plus le roman avance, plus il s'intériorise. Ce qui, au début, est rapporté sous forme d'événements, de descriptions, de dialogues devient réflexion, introspection et monologue avec le minimum d'interruptions nécessaire à la progression du récit. L'observateur distant, ironique et impartial se transforme en sympathisant, communie avec ses personnages et va jusqu'à s'identifier à Thomas et à Hanno.*

La division en chapitres brefs, prétendument inspirée par les Goncourt, ne vaut à proprement parler que pour les premières parties. Ainsi la troisième comprend quinze chapitres pour soixante-treize pages ; en revanche, le deuxième chapitre de la dernière occupe à lui seul trente-six pages dans la traduction française. La première moitié du roman s'étend sur vingt-six années ; la deuxième, sur seize années seulement. Les douze dernières années du récit requièrent les quatre dixièmes du volume. La multitude des personnages secondaires du début se réduit considérablement à la fin ; la scène se rétrécit de plus en plus, l'intimité solitaire des intérieurs, les monologues, les descriptions prennent le pas sur les

rencontres et les débats. Les indications précises de temps et de lieu, qui foisonnent dans les premiers chapitres, font le plus souvent place à des notations vagues qui marquent simplement la répétition de telle action ou de telle pensée ou encore le caractère habituel de telle attitude. L'essentiel du récit, selon Thomas Mann lui-même, réside, non dans l'histoire contée, mais dans l'idée qui s'en dégage, dans la valeur symbolique qui l'anime et qui lui assure une portée débordant de toute part les événements relatés. C'est ce que le romancier a tenté d'exprimer à plusieurs reprises. Le social et le politique, dit-il dans les Betrachtungen eines Unpolitischen, *me préoccupaient peu lors de la composition des* Buddenbrook ; *ce qui m'intéressait avant tout, c'était le psychique et l'humain, c'est-à-dire non le caractère événementiel du récit et ses déterminations historiques, mais l'exploration et la mise en lumière des motivations intérieures. Dans* Rede und Antwort (« *Discours et réponse* ») *se trouve cette déclaration assez sommaire, mais révélatrice, selon laquelle* Les Buddenbrook *sont* « *une œuvre dont l'intérêt le plus profond réside dans la psychologie* ». *Roman naturaliste donc, dépeignant le nécessaire déclin biologique et social, mais dépassant le naturalisme et s'intégrant à la mentalité fin de siècle qui caractérisait les lettres européennes autour de 1900. Thomas Mann est ainsi resté fidèle à la conception de l'art qu'il approuvait et admirait dans un poème de Platen, qui devait figurer en tête de la première édition des* Buddenbrook *et dont la dernière strophe exprime les positions fondamentales de la littérature* « *décadente* » *: il est insensé de se mêler à la vie commune, il importe d'observer le monde de loin, avec calme et indifférence, comme si l'on n'en faisait pas partie, car le monde n'est pas un objet à désirer ni un but à atteindre, il est un simple matériau, un moyen pour le poète de se bâtir un univers intérieur à l'aide de ses propres forces. Hugo von Hofmannsthal dira qu'il s'agit pour l'artiste, non de prendre part à la vie, mais de la regarder de l'extérieur ; non de s'engager dans l'existence, mais d'être le spectateur de soi-même. Cette attitude, qui paraît fondamentale chez Thomas Mann à l'époque des* Buddenbrook, *explique la distance et l'ironie ou ce qu'il appelle parfois l'humour et le grotesque, qu'il considère comme des qualités essentielles* (*ainsi dans une lettre à Grautoff du 26 novembre 1901*).

Après les très nombreux commentaires et les explications données à diverses reprises par Thomas Mann lui-même, on serait tenté de voir dans

Les Buddenbrook *l'application littéraire d'une double idée philosophique : la théorie nietzschéenne de la décadence et une négation progressive de la volonté de vivre dans le sillage de Schopenhauer. Cela constituerait l'originalité foncière du roman qui le distinguerait des nombreux « modèles » que l'auteur n'a jamais hésité à reconnaître. Si cette façon de voir n'est pas fausse, son affirmation exigerait un peu plus de nuances. Selon son propre témoignage, Thomas Mann n'a découvert Schopenhauer, ou plus précisément tel chapitre relatif à la mort, qu'au moment où il s'agissait de « faire mourir » Thomas Buddenbrook, c'est-à-dire vers la fin de l'histoire. Ce témoignage n'est qu'une confirmation de ce que la lecture révèle ; mettre, comme on l'a fait, la philosophie de Schopenhauer à la base de la conception de l'œuvre, se heurte à des impossibilités et est source de malentendus. Non seulement l'idée schopenhauerienne de victoire sur la volonté n'engendre nullement des saints, des mystiques ou de véritables artistes dans* Les Buddenbrook *; au contraire elle affaiblit, débilite, provoque le déclin vital sans le compenser par des réussites spirituelles ou autres. Le dernier Buddenbrook, Hanno, est certes dépourvu de la volonté de vivre, mais chez lui la « sublimation » se limite à une sensibilité morbide sans grand pouvoir créateur. Thomas Mann lui-même a été très conscient de l'inconsistance de ses réflexions sur Schopenhauer et de l'étrangeté de la conclusion qu'il prête à Thomas Buddenbrook. À plusieurs reprises, il a évoqué cet « étrange mélange » de Schopenhauer et de Nietzsche et l'inconséquence qui consiste à faire déboucher une lecture de Schopenhauer sur une affirmation du moi. Les hallucinations schopenhaueriennes sont l'expression littéraire d'un état d'âme à un moment décisif de l'existence du héros ; il est abusif d'en faire le principe organisateur d'une œuvre où elles ne remplissent qu'une fonction épisodique.*

Quant à la notion nietzschéenne de la décadence, elle sous-tend manifestement le « déclin d'une famille » : la dégénérescence physique et la déchéance sociale au cours des générations vont de pair avec un renforcement des intérêts intellectuels et des penchants artistiques. Ce processus caractérise à vrai dire la famille Buddenbrook et plus timidement et comme par allusions celle des Hagenström, les nouveaux riches, qui, à l'apogée de leur succès matériel, montrent déjà certaines tendances à la « sublimation ». Mais d'autres familles présentes dans le livre connaissent

également le déclin sans être visitées par des soucis d'ordre spirituel ou artistique. Ainsi les Ratenkamp ont dû céder aux Buddenbrook la maison de la Mengstrasse, bâtie par eux en 1682, pour cause de faillite. Même si, comme il est expressément dit, cette déchéance sociale répond à une loi générale qui régit le devenir des familles et n'est pas le fruit du hasard, on est loin des complications intérieures des Buddenbrook ou, dans une moindre mesure, des Hagenström. Il en va de même de la famille Kröger, qui fut longtemps la plus riche de Lubeck, mais qu'un excès de luxe entraîne à la dégénérescence physique et morale. L'évolution cyclique des familles bourgeoises n'est donc pas nécessairement motivée ni accompagnée par des aspirations spirituelles. Le syndrome nietzschéen de la décadence n'est pas présenté comme une loi universelle et un destin inéluctable. Il marque sélectivement la famille Buddenbrook par l'importance qu'y prennent les problèmes intérieurs des individus relativement aux événements extérieurs. Commentaires et explications prévalent sur les faits, auxquels la technique du leitmotiv, ce « rappel littéral du passé », comme le définit occasionnellement l'auteur, confère une présence qui dépasse leur occurrence ponctuelle, une portée qui transcende leur facticité, une puissance de mise en rapport des événements et des personnages qui rappelle l'ensemble à partir d'un détail. La simple répétition du leitmotiv crée une distance ironique par rapport au personnage ou à l'événement et, de ce fait, donne à la narration une tonalité, un air de détachement qui gênent l'identification du lecteur et, le distrayant du contenu, le rend attentif et sensible à l'art du romancier.

Une technique apparentée à celle du leitmotiv wagnérien – malheureusement peu perceptible dans la traduction – consiste dans une « polyphonie linguistique ». L'emploi d'expressions françaises caractérise la première génération des Buddenbrook, qui était née au XVIIIe siècle et avait adopté – très sommairement, il est vrai – l'usage de ce qui était alors la langue de la société cultivée. Les nombreux dialectes allemands, évoqués chacun par des locutions caractéristiques ou par des particularités de prononciation ou de syntaxe, identifient différents personnages et marquent leur appartenance à telle région ou à telle classe sociale. Ces procédés, comme le leitmotiv, par l'« ironie épique » dont ils sont porteurs, contraignent, d'une part, le lecteur à prendre ses distances par rapport au

récit et en même temps découvrent l'intimité des personnages et souvent créent la sympathie.

Certains se sont évertués avec beaucoup de sérieux et sur la base d'une information solide à démontrer que le texte de Thomas Mann ne concorde pas toujours avec les données de l'évolution sociale et ne s'efforce guère à l'objectivité, mais reflète les préoccupations internes à la famille Buddenbrook plutôt que l'histoire de la bourgeoisie au XIXe siècle. Si judicieuses que soient ces remarques, leur importance pour l'intérêt du roman, sa valeur artistique et le plaisir du lecteur paraît fort aléatoire. La plus parfaite concordance d'une intrigue romanesque et des événements relatés n'a jamais ajouté une once à la valeur d'une création littéraire.

Ces mêmes critiques semblent regretter que Thomas Mann n'ait pas écrit l'histoire de la bourgeoisie de 1835 à 1877, au lieu de donner libre cours à son imagination, son talent, sa sensibilité dans un livre de fiction. Plusieurs veulent y voir une faiblesse qui disqualifie le récit en le privant de tout caractère représentatif. L'attention portée aux individus au détriment des abstractions, des ensembles, des mouvements, des tendances lui enlève selon eux toute portée sociale. Or, c'est précisément l'évocation de symboles, de significations et d'attitudes transférables à partir de situations concrètes qui fait l'essence même de l'œuvre romanesque et la distingue des constructions – souvent lestées d'idéologie – d'une prétendue objectivité historique. Si Edmond Jaloux a pu se convaincre de l'étonnante ressemblance entre le destin d'une famille bourgeoise d'une petite ville portuaire de la Baltique et celui de sa propre famille marseillaise, c'est bien grâce aux détails qui concrétisent l'idée, plus parlants et plus persuasifs que les généralités abstraites. Les Buddenbrook *ne sont pas un roman historique au sens habituel du terme, une saga familiale à la mode nordique, ni d'ailleurs un roman d'éducation dans la tradition allemande, ni encore une enquête psychologique. Ils sont tout cela et quelque chose d'autre, confère une individualité propre : l'histoire d'une intégration sociale, professionnelle, morale, politique et parfois religieuse qui se désagrège progressivement et se transforme en individualisme, avec beaucoup de réticence, d'inhibition et de mauvaise conscience d'abord, culminant ensuite dans une acceptation résignée, puis résolue et volontaire malgré les périls de l'isolement et de la déchéance. Et cette transformation*

se condense à l'extrême dans le nœud du récit, qui se situe à l'intérieur d'un personnage, Thomas Buddenbrook.

Tous les événements extérieurs aux Buddenbrook sont, en effet, vus à travers le prisme de leurs intérêts et de leurs préoccupations. Rien n'est présenté dans sa neutralité objective ; le monde et son histoire ne sont perçus que dans la mesure où ils touchent la famille. Il en va ainsi de l'occupation de Lubeck par les troupes napoléoniennes, de la politique de Louis-Philippe, du Zollverein, *de la « révolution » de 1848, de la guerre contre l'Autriche, le Danemark ou la France : seules la situation et la réaction des Buddenbrook sont prises en compte. L'horizon des membres de la famille, globalement ou successivement, détermine la sélection et l'importance narrative des événements. L'auteur dispose de l'histoire à sa guise : selon les circonstances ou les problèmes qui se présentent, il s'éloigne ou se rapproche des personnages. Seule la perspective des Buddenbrook, leurs réponses aux sollicitations extérieures l'intéressent. Parodiant une célèbre définition de l'art, on peut dire des* Buddenbrook *que c'est l'histoire vue à travers la mentalité d'une famille marchande de Lubeck par un narrateur qui distribue souverainement les accents sur ce qu'il juge digne de les recevoir. À aucun moment ne se manifeste une quelconque volonté de reproduire objectivement les faits. La même observation s'impose à propos des événements familiaux eux-mêmes quand ils se produisent en dehors de Lubeck, à Hambourg, à Londres, à Amsterdam ou à Munich. Le lecteur n'en prend connaissance que par l'intermédiaire de récits ou de lettres, il n'assiste que très exceptionnellement aux scènes rapportées.*

Cette unité de lieu – sit venia verbo *–, cette perspective lubeckoise et familiale ont leur pendant dans ce qui pourrait apparaître comme une unité de temps, une durée continue, une construction linéaire sans détours et sans retours en arrière. Les rappels occasionnels du passé se font à l'aide de brefs récits ou d'extraits du livre de raison. À aucun moment le déroulement de l'action n'est véritablement interrompu, malgré un usage relativement fréquent de la technique du montage : l'auteur intègre à son exposé des textes venus d'ailleurs, repris de la chronique familiale ou même, lorsqu'il s'agit de la maladie de Hanno, transcrits presque littéralement d'une encyclopédie ; ils fournissent souvent le contenu de dialogues et de*

commentaires et se fondent si parfaitement dans la narration qu'ils sont à peine reconnaissables et contribuent sans faille au déroulement de l'action.

Quand leur auteur parlait des Buddenbrook *comme d'un roman naturaliste, dont le centre et l'intérêt seraient la psychologie, il n'avait pas tort. Leur forme s'inscrit encore dans la tradition naturaliste, un milieu et une époque y sont décrits avec l'amour du détail minutieux et la volonté de ne pas dépasser l'horizon des différents acteurs ; l'auteur y est, certes, omniscient, mais il se cantonne à l'intérieur de ses personnages et dépasse rarement les limites de ce qu'eux-mêmes peuvent savoir. C'est précisément cette manière de voir les figures de l'intérieur qui met en valeur les destinées individuelles et leur assure la préséance sur l'analyse des phénomènes sociaux. On prend plaisir à la diversité pittoresque, à la juxtaposition de situations, d'événements et de types humains extrêmement variés, mais on ressent également que le centre et l'unité du roman sont ailleurs. Cette unité se trouve-t-elle dans la succession des générations qui mènent à la déchéance, c'est-à-dire dans l'histoire du déclin d'une famille, comme l'indique le sous-titre, ou dans les mobiles et les conditions, c'est-à-dire dans l'explication de la décadence ? Et quelle forme prend cette explication ? Un exposé théorique, des commentaires d'auteur qui interrompent le récit, un soutènement idéologique ? Non, mais sans renoncer à suggérer et même à démontrer les lois qui gouvernent le devenir des familles bourgeoises, l'explication se dégage de la narration elle-même, de conversations, de monologues intérieurs. Elle n'est pas collée sur les événements, mais intériorisée dans les personnages.*

La complexité de l'œuvre n'est pas qu'une question de style ou d'école, elle est également due à la pluralité des plans sur lesquels l'histoire se déroule. Le lecteur pressé en distingue d'emblée deux ; le lecteur attentif a tôt fait d'en déceler un troisième, qui ne tarde pas à prévaloir.

Ce qui apparaît d'abord, c'est une vaste fresque de la société bourgeoise de Lubeck au XIXe siècle. Que cette bourgeoisie soit ou non représentative de la bourgeoisie allemande, voire européenne, est une question qui intéresse à juste titre les sociologues et les historiens ; les amateurs de littérature n'y sont pas tous passionnément attachés. On a relevé d'importantes divergences entre la bourgeoisie lubeckoise et la bourgeoisie typique du XIXe siècle. Celle-ci passerait du patriciat traditionnel au capitalisme ignorant des valeurs spirituelles – c'est en partie le cas des

Hagenström –, alors que les Buddenbrook, loin de connaître ce durcissement du « Bürger » *en* « *bourgeois* » *selon la terminologie allemande, se dévitalisent progressivement au cours de quatre générations pour sombrer dans la déchéance, la passivité, l'abandon et la mort. On a également remarqué un décalage chronologique entre l'évolution décrite et l'histoire sociale du siècle dernier. N'empêche que de nombreux lecteurs originaires de plusieurs pays d'Europe y trouvèrent le reflet de leur propre expérience. On a même reconnu récemment un étrange parallélisme entre* Les Buddenbrook *et un roman chinois du XVIIIe siècle. Peu importe d'ailleurs,* Les Buddenbrook *ne sont pas une thèse de sociologie.*

Le tableau de la société lubeckoise est concrétisé et dynamisé par le deuxième plan, qui est, selon le sous-titre ; le déclin d'une famille. C'est cela qui forme la trame du récit, sa dimension diachronique. La première génération, assez brièvement décrite, est celle du vieux Johann. Elle offre quelques types caractéristiques de la bourgeoisie de style Ancien Régime et une figure de marchand sans complication intérieure apparente, incarnation d'une volonté pratique et rationnelle. La deuxième est celle de son fils Jean, riche et réaliste, admirateur de Louis-Philippe, faisant montre, à l'opposé de son père, d'une piété sans doute plus apparente que réelle et en tout cas solidement compensée par un égoïsme inconscient et une dureté toute commerciale. Thomas, fils de Jean, est au centre de la troisième génération. Né en 1826, il devient chef de l'entreprise à trente ans, parvient très vite au faîte de la prospérité et des honneurs, mais sa nature complexe et contradictoire le livre bientôt à l'épuisement et à la décadence. Cette dernière est le lot de son fils Hanno, de santé délicate, de tempérament solitaire, sensible et rêveur, inadapté au monde des affaires et incapable de faire face aux difficultés de l'existence. La mort l'emporte au milieu de l'adolescence.

Le troisième plan est celui des individus, de leur psychologie, de leurs motivations, de leur manière d'être. Si le panorama de la société lubeckoise et la décadence des familles peuvent s'embrasser d'un regard synthétique et global, les individus qui composent société et familles sont uniques. Ils sont placés chacun dans des situations particulières, ils pensent, décident, agissent selon leur caractère propre, ce qui n'exclut évidemment pas les déterminations et les influences anonymes, mais les canalise et parfois leur échappe.

Dans Die vertauschten Köpfe (« *Les Têtes interverties* »), *Thomas Mann exprime en passant une de ses convictions de base touchant le travail de l'écrivain. En bref, il dit : il est permis à l'homme de se servir de la réalité pour illustrer la vérité, cela s'appelle de la poésie. Cette conception est loin d'être propre au seul Thomas Mann, elle se trouve à toutes les époques et elle transparaît parfois à leur insu chez ceux qui la rejettent. S'il en est ainsi, si les faits, les événements, les situations, les personnages eux-mêmes ne sont en poésie que des moyens d'exprimer la* « *vérité* », *c'est-à-dire l'idée dans laquelle, selon l'auteur, ils s'ordonnent, c'est dans cette idée qu'il faut chercher le centre d'une œuvre. Parmi beaucoup d'autres, Dostoïevski l'affirmait clairement en 1873 dans le* Journal d'un écrivain : « *Le domaine de l'art, ce ne sont pas les accidents de la vie quotidienne, c'est l'idée générale qui s'en dégage, devinée avec perspicacité et fidèlement extraite de l'infinie diversité des phénomènes apparentés que présente la vie* » (*édition de la Pléiade, p. 116*). *Cette idée forme le lien et la justification des épisodes, et l'unité spirituelle de l'ensemble. Si dans les romans* « *modernes* », *elle se devine plutôt qu'elle ne se manifeste ouvertement, dans la tradition réaliste, où se situent encore en grande partie* Les Buddenbrook, *elle tend à se révéler de façon presque matérielle. La peinture de la société et l'histoire des familles sont le canevas, le cadre, la trame d'un roman qui n'existerait pas sans elles, mais elles contiennent également les éléments nécessaires à leur propre explication. Dans* Les Buddenbrook, *celle-ci prend la forme du personnage qui est le centre, l'âme et le principe moteur du livre, Thomas. Il en est le personnage central, non seulement parce qu'il est en rapport avec tous les autres et que tous les événements le touchent, mais aussi parce qu'il est le seul à connaître un véritable conflit intérieur, à être doté d'une nature contradictoire, tiraillée entre les tendances qui écartèlent sa famille. C'est en lui que s'actualise le phénomène de la déchéance et que convergent les puissances du déclin. Il est l'*« *exposant* » *des situations bourgeoises et l'incarnation de la décadence, le point culminant d'une évolution matérielle et sociale et, en même temps, la péripétie.*

Les autres personnages connaissent eux aussi des problèmes ; mais ils ne mettent jamais leur nature en question. Ils sont bourgeois, bohèmes, artistes – d'une façon individuelle et nuancée, certes –, mais ils sont ce qu'ils sont et se comportent en conséquence. Il en est autrement de

Thomas : jusqu'à la fin, il cherche ce qu'il est, il se demande comment agir. Nulle spontanéité, nulle simplicité ne l'inspirent ; son activité et son genre de vie sont le résultat de réflexions conscientes, non l'expression pure et simple de son caractère. Plus transparents, plus univoques que lui, les autres représentent chacun un aspect, une « possibilité » de sa nature. Les tendances qu'incarnent son père Jean et son fils Hanno, son frère Christian et sa sœur Tony sont des composantes de sa personnalité. Par sa diversité, la famille Buddenbrook matérialise la complexité de Thomas. Elle comprend en gros deux catégories, avec de nombreuses gradations intermédiaires : les « bourgeois » et ceux que, pour la commodité, nous appellerons les « artistes », les « bohèmes », les « décadents ».

Les « bourgeois » se signalent par l'énergie vitale qu'ils mettent au service de l'ambition, la capacité d'agir sans se laisser inhiber par les scrupules moraux et la faculté de faire taire les sentiments quand ils s'opposent à la réalisation d'un bénéfice. Les affaires « sentimentales » en sont précisément le meilleur témoignage : rien n'est plus éloigné de ces gens que l'idée d'un mariage d'amour. Il leur arrive certes d'être amoureux, mais la soumission aux intérêts de l'entreprise et le renoncement à leurs amours ne provoquent pas de tragédies et ne les confrontent pas à des problèmes durables.

La seconde composante de la mentalité bourgeoise est la tradition familiale, unie à la conscience de classe. L'individu doit s'y soumettre sans conditions. Épouser une boutiquière, comme l'a fait Gotthold, le demi-frère de Jean, c'est déchoir et justifier toutes les duretés et tous les mépris. Devant les revendications sociales, les marchands de Lubeck font la sourde oreille ; aucun soupçon des motifs qui animent les « insurgés » de 1848 n'effleure Jean Buddenbrook, ce qui lui donne d'ailleurs une sûreté absolue pour mater la « révolution ». Le livre de raison, la « bible » familiale, fait office de constant rappel à l'ordre.

Les bourgeois de Lubeck sont par nature conformistes et portent un grand intérêt aux « dehors », aux apparences. La vie intérieure tient peu de place dans leur existence, même quand elle revêt un aspect religieux. L'inscription que Jean Buddenbrook porte dans le livre de raison à la naissance de sa fille le révèle tout entier : « J'ai assuré ma dernière-née pour une somme de 150 thalers. Conduis-la, ô Seigneur, dans tes voies et accorde-lui un cœur pur. » Ce rapprochement d'intérêts matériels et de

prières et surtout l'ordre dans lequel ils s'agencent sont significatifs. Jean Buddenbrook appelle à tout moment Dieu à la rescousse de son idéal bourgeois de bien-être, de richesse et de domination. Il n'est pas loin de considérer qu'un marchand qui fait faillite est justement puni pour ses péchés. On peut voir là un trait caractéristique de l'influence calviniste ou piétiste, mais il n'est pas interdit d'y déceler des signes d'une solide hypocrisie, une autojustification compensatrice d'un matérialisme foncier. Tony est l'image vivante du conformisme et du souci bourgeois des apparences. Elle leur colle une étiquette : la distinction. *C'est le mobile avoué de toutes ses pensées et de tous ses actes. Pour elle, les questions sont tranchées d'avance, elle ne connaît aucun conflit véritable entre son conformisme social et ses aspirations personnelles et elle reste identique à elle-même du début à la fin, ce qui en fait presque une caricature. Une seule chose compte : la respectabilité, les « dehors », les apparences, le rang, le prestige de la famille.*

De ces traits fondamentaux découlent plus ou moins directement les autres caractères des bourgeois : le désir de richesse et d'opulence, l'aspiration aux honneurs publics, l'idéal de travail sérieux et méthodique. L'auteur nuance à l'extrême ces aspects, il les présente différemment selon les individus et les générations, il n'en parle jamais de façon abstraite, ils se dégagent des personnages et des situations, ils constituent les mobiles, avoués ou inconscients, de la vie bourgeoise sous toutes ses formes.

À l'opposé se trouvent ceux qui n'adoptent pas les normes de pensée et de comportement de leur milieu, qui ne s'intègrent pas au monde de la bourgeoisie et ne se mettent pas au service d'une entreprise. Ici aussi, l'auteur présente une série nuancée de personnages nettement individualisés, depuis le marchand cossu en qui se glissent timidement des idées non conformistes ou des préoccupations artistiques et intellectuelles jusqu'à l'artiste maladif et exclu de la société en passant par les « décadents », les inadaptés, les névropathes, les bohèmes.

La « firme », qui matérialise les aspirations bourgeoises, laisse la plupart de ces gens indifférents. Ils ne connaissent pas d'impératifs auxquels sacrifier leurs sentiments ou leurs penchants personnels. Rien d'étonnant s'ils manquent de sens commercial et d'énergie pratique.

Ils ne renoncent pas délibérément à l'aisance et à la richesse, ils s'y complaisent autant que les bourgeois ; mais ils n'en font pas le but de leur

existence, ils subordonnent la poursuite des intérêts matériels à leurs tendances plus profondes. Ils ignorent radicalement l'ambition sous toutes ses formes et, partant, la vitalité bourgeoise leur fait entièrement défaut.

Ils sont souvent de santé délicate. Hanno est emporté par la typhoïde en pleine adolescence. Quant à Christian, le frère de Thomas, s'il entre dans le mal physique dont il se plaint constamment une bonne part de clownerie et d'affectation, son déséquilibre moral ne fait aucun doute. La condition physique de ces personnages explique à elle seule déjà qu'ils ne soient guère enclins à accepter des responsabilités sociales et matérielles ou qu'ils ne se sentent pas de taille à les assumer longtemps.

Outre sa débilité physique, Hanno est doté d'une sensibilité excessive, qui le rend vulnérable et inapte à la vie pratique et que l'influence de sa mère ne fait que renforcer. Elle non plus n'adopte aucun impératif bourgeois, la « firme » lui est indifférente, la société ne l'intéresse pas et elle ne se soucie guère de perpétuer la lignée des Buddenbrook. Elle « traitait cette question avec un calme souverain qui ressemblait à une indifférence dégoûtée ».

Le souci de la tradition familiale et la conscience de classe sont étrangers à ces personnages. Au fond, ils méprisent les idéaux bourgeois et certains d'entre eux conçoivent de la sympathie pour le peuple. Christian ne va-t-il pas jusqu'à déclarer publiquement que les commerçants sont des filous ? Ils ne se considèrent pas comme les maillons d'une chaîne, ils sont des individus et rejettent les contraintes anonymes de la famille et de la classe. Christian finira par épouser une fille publique. Mieux que les réceptions mondaines qui seraient profitables à l'entreprise, Gerda aime l'isolement, qui lui permet de s'adonner passionnément à la musique. À l'amitié de ses condisciples bourgeois, Hanno préfère celle d'un déclassé, le fils du comte Mölln, qui habite une misérable ferme en bordure de la ville, où il vit dans une propreté toute relative et une misanthropie sans compromis. L'indifférence totale de Hanno envers la tradition familiale est symbolisée par le double trait qu'il trace sous l'arbre généalogique des Buddenbrook, où il occupe la dernière place : « Je croyais qu'il ne viendrait plus rien », dit-il à son père irrité.

Le conformisme est le souci mineur de ces « décadents » et ils ne font rien pour sauver les apparences. Étrangers aux affaires, aux opinions, à la vie de Lubeck, ils ne partagent pas les grands sentiments qui animent la

famille et ils font souvent figure de cyniques. Ils n'ont qu'aversion pour les valeurs établies qu'on leur prêche depuis l'enfance : tact, pudeur, maîtrise de soi, équilibre, distinction, tenue. Ils apparaissent aux bourgeois comme des êtres « bizarres », « étranges », « particuliers », « énigmatiques », « extraordinaires ». Dans les obligations de la vie sociale, auxquelles ils se dérobent quand ils le peuvent, ils ne voient qu'artifice, comédie, dureté, égoïsme inhumain.

Mais les « décadents » se signalent également par des traits plus positifs. Ce qui correspond chez eux à l'intérêt pour la vie active, le profit, la « firme », les honneurs, c'est la concentration sur les problèmes de la vie intérieure, la réflexion sur soi-même, la faculté de se façonner un univers indépendant de la réalité qui les emprisonne, le culte des tendances et des penchants personnels. Imitateur talentueux et débordant d'humour, Christian retrouve au théâtre ce qu'il aurait voulu être. « Quelle belle chose qu'un artiste ! », dit-il en singeant les virtuoses ; et au milieu d'une scène burlesque, il lui arrive de tomber subitement dans des dépressions rêveuses par dépit de n'être pas artiste malgré tout son intérêt pour l'art. Gerda n'abandonne sa froide indifférence que dans ses moments musicaux. Quant à Hanno, les seuls instants de sa vie où il se sent heureux sont ceux où il peut entendre, apprendre, composer et jouer de la musique. Sa passion pour cet art le distrait des tâches pénibles que sont pour lui devoirs et leçons. La musique lui procure une volupté immense, mais, ce faisant, le désarme pour le combat de tous les jours avec la vie : « La beauté anéantit le courage et la faculté même de vivre l'existence vulgaire. » Hanno est le symbole de l'échec d'une nature sensitive et rêveuse devant la réalité pratique, qui exige de lui une énergie et une faculté d'adaptation qu'il n'a pas. Contrairement à d'autres types d'artistes que Thomas Mann peindra dans la suite, Hanno ne transpose pas dans la culture de son moi et dans la recherche de l'expression artistique l'ambition et la volonté qu'il répugne à manifester dans l'ordre pratique. Comme Christian, il n'a ni ambition ni volonté. Il ne songe pas à être marchand, mais il ne s'imagine pas mieux en artiste ou en virtuose voyageant à travers le monde comme un bohémien. Il n'a pas la force de se libérer des préjugés sociaux qui l'étouffent. En l'emportant, la mort ne fait que répondre à son désir.

Tous ces personnages découvrent dans leur vie intérieure un refuge souvent illusoire contre les désagréments de la réalité, mais aucun – sauf

Gerda l'étrangère – ne s'applique assez résolument à cultiver ses possibilités artistiques ou intellectuelles pour y trouver une compensation et triompher de ses difficultés dans le monde bourgeois.

Quelle place occupe Thomas Buddenbrook dans cette mosaïque ? Appartient-il à la bourgeoisie, comme semblent l'indiquer son activité, ses succès commerciaux, ses dignités administratives ? Se range-t-il du côté des artistes, comme ses goûts pour certaine littérature, le choix de sa femme, sa propension à l'auto-analyse, sa destinée, paraissent le montrer ? On ne peut répondre à ces questions de façon simple, car Thomas se débat avec un problème de conscience et d'identité, qui l'amène à mettre en question *sa manière d'être et de vivre. C'est essentiellement cela qui fait de lui – outre son importance matérielle – le personnage central autour duquel tout est agencé. Qui est Thomas ?*

Physiquement, il ressemble à son grand-père, le seul Buddenbrook qui ait jamais eu du goût pour la musique. Il a les dents petites et jaunâtres, le nez finement dessiné, les yeux bleus, les cheveux d'un blond foncé, la figure arrondie. Thomas Mann dépeint souvent les artistes avec une dentition défectueuse et une forme de nez remarquable ; en revanche, les yeux bleus et les cheveux blonds sont presque toujours le propre du bourgeois. Ainsi, dans son physique déjà s'associent des éléments contradictoires. Entre ces éléments, sera-ce un mariage heureux ou un déchirement sans issue ?

Thomas est intelligent, actif, compréhensif et doué du sens de l'humour. Son comportement est sans excès ; sa gaieté, mesurée. Il n'est pas victime des préjugés sociaux de sa sœur Tony. Il sait que l'activité et le succès en affaires sont de meilleurs critères de la vitalité d'une entreprise que la « distinction » et la famille. Il est conscient d'avoir une tradition familiale et un rang social à défendre ; mais il en discerne bien les limites et les insuffisances. Comme les autres bourgeois, il sait étouffer ses scrupules et sacrifier ses sentiments personnels – et ceux des autres – à ses intérêts commerciaux. Il n'hésite guère à abandonner la petite fleuriste dont il avait fait sa maîtresse pour « faire un beau parti ».

Sa vitalité est une première fois ébranlée à Amsterdam par la maladie. L'auteur parlera plus tard très longuement du rôle de la maladie dans le devenir des êtres. On ne trouve encore aucune réflexion théorique à ce propos dans Les Buddenbrook, *mais la part que la maladie prend dans le développement de Thomas est déjà décisive : elle le marque d'une façon*

durable, tandis qu'elle ne joue dans la vie des bourgeois qu'un rôle secondaire et vite oublié. À la faveur de l'inactivité qu'une lésion pulmonaire lui impose, un penchant « inquiétant » s'insinue en lui : une sympathie pour les écrivains « modernes, satiriques et polémiques », qui aurait pu l'entraîner peut-être jusque dans le voisinage de son frère Christian. Son comportement conformiste recouvre une vie intérieure bien différente.

Qu'est-ce qui empêche sa « déviation » ? Un événement extérieur et fortuit : la mort de son père, qui fait subitement de lui à trente ans le chef de l'entreprise. Accumulant sur ses épaules de lourdes responsabilités, cet événement lui fait prendre conscience de sa destinée. Il s'éloigne intérieurement de son frère et décide de se consacrer avec ferveur à son métier de bourgeois. Il adopte le code moral de la bourgeoisie : maintien, pudeur des sentiments, refoulement de la sensibilité, discrétion. Il découvre que l'intérêt pour la vie intérieure ruine toute tenue, toute énergie et tout équilibre, il tente de se persuader qu'il n'est pas artiste, que rien ne l'y a préparé, qu'il est marchand par hérédité et par tradition, qu'il doit donc refouler ses tentations d'auto-analyse et se vouer au travail ancestral. Telle est la vocation dont Thomas, poussé par les circonstances, tâche de se convaincre. « Destinée » bien problématique que celle-là : on pense, toutes proportions gardées, au destin de Hamlet, contraint d'agir sous la pression des circonstances et répugnant à l'action dans son for intérieur.

Les méditations de Thomas devant la dépouille mortelle de son oncle Gotthold jettent une vive lumière sur sa nature intime. Épousant une boutiquière, Gotthold s'est attiré la disgrâce de son père, ce qui lui a valu de vivre assez petitement jusqu'à sa mort. Une existence manquée, pense Thomas. Pourquoi ? Parce que Gotthold a appris trop tard à faire des concessions, à répondre à sa position sociale, à accepter un certain conformisme. Moralement, il n'a pas démérité : il s'est opposé à son père, c'est un défi courageux ; il a méprisé les aspects matériels de la vie, ils sont méprisables. Mais il lui a manqué l'essentiel : l'ambition et le sens de la poésie. *Voilà le paradoxe à son comble : la nécessité du sens de la poésie pour mener à bien une existence de marchand. De quoi s'agit-il ? De l'« essor », de l'« imagination », de l'« idéalisme » qui rendent capable d'entretenir, de défendre et de mettre à l'honneur « une entité abstraite, un vieux nom, une raison sociale » avec un enthousiasme tranquille, « où l'on*

trouve plus de douceur, de bonheur, de satisfaction que dans un amour clandestin ». Que cet enthousiasme s'applique au commerce du blé dans une petite ville portuaire, qu'il se mette au service d'une ambition dont les limites sont étroites et même pitoyables, n'enlève nullement à cet enthousiasme et à cette ambition leur justification, car « tout sur terre n'est qu'un symbole ». « Même dans une petite ville, on peut être un grand homme, on peut être un César dans un port de commerce de moyenne importance sur la mer Baltique » ; seulement, pour l'accepter et en faire le but de sa vie, il faut « un peu d'imagination, un peu d'idéalisme », il faut le sens de la poésie.

Marchand de grain par idéalisme : cette formule extrême pourrait exprimer la nature ambiguë de Thomas Buddenbrook. Tout son être est contenu dans ces brèves méditations : s'il se voue au négoce, à la recherche de l'influence, de la richesse et des honneurs, ce n'est pas par simple tradition familiale, ni par inertie intellectuelle ; il considère que cette vie pratique est pour lui *le moyen de satisfaire son ambition, d'atteindre un idéal, d'exprimer son sens de la poésie, qui ne pourrait se manifester par l'art de façon valable en raison de son hérédité, de son éducation et de son milieu.*

Thomas fait donc preuve dès le début de sa carrière d'un bien fragile équilibre : nature sensible craignant de ne pouvoir se réaliser par la pensée ou par l'art, il cherche à s'accomplir par le commerce.

Ses actes et ses réflexions sont inspirés par cette dualité. Son mariage en est un excellent exemple. Gerda Arnoldsen lui plaît par ses talents de virtuose et sa passion pour l'art ; mais il avoue que la fortune du père est décisive dans l'enthousiasme amoureux qu'il conçoit pour la fille.

Sa vie privée et publique démontre également son dualisme intérieur. Il sait allier son amour du théâtre et de la littérature au sérieux quotidien. Il fait preuve d'une activité débordante dans les affaires municipales et, dans sa tête, « la moins bourgeoisement bornée » de la ville, il connaît la relativité de sa puissance et de son activité et il a assez d'esprit pour sourire lui-même de son ambition, pourtant sincère.

Les situations simples lui sont étrangères. C'est quand il atteint le sommet des honneurs qu'il sent le succès lui échapper : Clara est malade, Christian tourne mal, il perd de l'argent, son avis est supplanté par celui de Hagenström. Il n'a plus le sentiment de commander au destin, il perd

confiance dans ses propres forces, il se sent fatigué, vieilli, découragé. Situation équivoque chère à Thomas Mann : les signes visibles et palpables du bonheur n'apparaissent que lorsque le bonheur est déjà dépassé.

Devant le déclin qui s'annonce, Thomas réfléchit encore une fois à son caractère et à sa destinée, non plus avec la sérénité qui l'animait devant la dépouille de son oncle Gotthold, mais en se posant avec inquiétude la question de savoir ce qu'il est et en doutant de lui-même. La dissonance entre l'activité nerveuse qu'il déploie en public et le sentiment d'épuisement qu'il éprouve dès qu'il est seul, lui fait ressentir son ambiguïté et le torture. Les scrupules qui le font reculer devant un marché qu'il juge malhonnête et aventureux le forcent à se poser le problème qui fut toujours le sien : suis-je un homme d'action ou un méditatif scrupuleux ? Suis-je un homme pratique qui surmonte sans peine les duretés et les déceptions, ou un rêveur délicat que la moindre méfiance, la moindre méchanceté meurtrissent et qui se laisse détourner de l'action par ses sentiments ?

La réponse à cette question dépendait du moment : aux heures de succès, il refoulait ses doutes et disait oui à la vie pratique ; aux heures de lassitude, il tendait à se considérer comme un rêveur impropre à l'action. Maintenant, il conçoit clairement qu'il n'est ni un homme d'action ni un méditatif, mais bien un mélange des deux. À quoi doit-il ses succès ? À la réflexion, non à sa vitalité. À quoi doit-il ses échecs ? À ses déchirements intérieurs. Ses efforts incessants pour maintenir ses forces en équilibre l'ont exténué. Il connaîtra encore des regains de vitalité, mais ils seront de plus en plus factices et de courte durée. Thomas est un homme fini, sa tension intérieure a triomphé de son énergie.

Toute sa vie a été une lutte du bourgeois contre l'artiste, de crainte que celui-ci ne prenne le pas sur celui-là. À son frère Christian, qui l'accuse d'être égoïste, sans pitié, sans amour, sans humilité et de dissimuler son égoïsme sous des dehors de tact, de finesse, de maintien et de dignité, il réplique : « Je suis devenu ce que je suis parce que je n'ai pas voulu devenir ce que tu es devenu. Si je t'ai évité de toute mon âme, c'était pour me garer de toi, parce que ta manière d'être est un danger pour moi. » Christian a cédé à son tempérament bohème, la vie de Thomas s'est passée à combattre Christian en lui-même, à le discipliner, à l'intégrer dans un tout harmonieux en appelant à la rescousse la tradition familiale, le conformisme et le sens pratique de ses pères. Ce combat l'a épuisé. Il n'a

plus l'élan et l'idéalisme nécessaires pour tendre à des buts auxquels il n'attribue qu'une valeur symbolique, plus d'enthousiasme, plus d'humour, plus d'ambition. Ses problèmes de conscience l'accaparent de plus en plus. Il veut se préparer à la mort, cherche la « vérité », lit Schopenhauer. Repris par la réalité quotidienne, il a honte de ses « extravagances mentales » ; ses instincts bourgeois se révoltent contre ses expériences métaphysiques. Cela n'empêche qu'il convoque le notaire pour faire son testament.

Équilibre précaire et constamment menacé, dans l'âme de Thomas Buddenbrook, que celui des termes en présence, dont chacun est illustré par les autres figures. Son fils est nettement du côté des « artistes » et n'a plus ni le courage ni l'ambition d'assumer la tradition bourgeoise. Thomas est ainsi le maître chaînon entre les générations de bourgeois et la génération de Hanno, qui succombe dans l'air étouffant du milieu lubeckois. Telle apparaît la structure du roman. Thomas en est le centre par sa fonction narrative et par son ambivalence intérieure, il est à l'intersection des tendances bourgeoises et des penchants bohèmes ; il se trouve au point de rencontre des normes traditionnelles de pensée et de vie avec la curiosité nouvelle dans la famille pour les problèmes de la vie intérieure ; il est au carrefour où se croisent les chemins opposés de sa génération, principalement ceux de Christian et de Tony.

De la même façon, il est au centre de l'évolution chronologique. Il est le passage de la bourgeoisie conformiste et sans problèmes de conscience au monde de la sensibilité et de l'introversion, indifférentes à la vie pratique et incapables de lui faire face. En lui se produit la transmutation de la mentalité bourgeoise en préoccupations intellectuelles, ignorantes des impératifs sociaux. C'est dans l'ambiguïté de sa nature, qui a réussi la prouesse de se maintenir en équilibre assez longtemps, que s'accomplit le phénomène de « débourgeoisement » et, par suite, la décadence de la famille. Thomas remplit entre son père et son fils une fonction semblable à celle qu'il assume entre son frère et sa sœur.

Tiraillé entre les deux tendances et s'écroulant finalement sous ce fardeau trop lourd, Thomas est la première grande incarnation d'un problème clef de l'œuvre de Thomas Mann, le problème de l'artiste. De l'artiste, il a la sensibilité, l'introversion, la réflexion, la fantaisie. Mais son atavisme, l'atmosphère de sa ville natale et les circonstances ne lui fournissent pas la possibilité de s'exprimer par l'art. Il en sera autrement

de Tonio Kröger, descendant comme lui d'une vieille famille bourgeoise, mais libéré par le hasard du destin des responsabilités et des servitudes de Thomas. Tonio Kröger mettra bientôt au service de l'art l'ambition et le sérieux que Thomas Buddenbrook met encore au service de la « firme ».

A.N.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Quel est le sens de ces paroles… de ces paroles…[1] ?

— Eh, v'là bien l'diable, *c'est la question, ma très chère demoiselle*[2] *!*

La consule Buddenbrook[3], assise auprès de sa belle-mère sur le raide canapé laqué de blanc, tendu de jaune clair, où saillait un mufle de lion doré, glissa un regard vers son mari installé dans un fauteuil voisin, puis, venant au secours de sa fille blottie sur les genoux de son grand-père, à côté de la fenêtre :

— Tony ! dit-elle. Je crois que Dieu m'a…

Alors, la jeune Antonie, âgée de huit ans, gracile dans sa petite robe de légère soie changeante, détourna un peu sa jolie tête blonde du visage de son grand-père et, promenant dans la pièce, sans rien voir, son regard gris-bleu tendu par la réflexion, répéta pour la troisième fois :

— Quel est le sens de ces paroles ?

Puis lentement :

— Je crois que Dieu m'a… créée ainsi que toutes les créatures, ajouta-t-elle vivement, le visage épanoui.

Et soudain, retrouvant un terrain lisse, radieuse, déchaînée, elle dévida tout d'une haleine, textuellement et d'un bout à l'autre, l'article du catéchisme tel qu'il venait d'être réédité, revu et approuvé en l'an de grâce 1835 par le très haut et très docte Sénat[4].

« Tiens ! pensait-elle. Une fois lancé, on se croirait en hiver, en train de dévaler avec mes frères dans notre petite luge la pente du mont Jérusalem. C'est à en perdre la tête ! Et puis, impossible de s'arrêter, quand bien même on le voudrait. »

« … et m'a donné vêtements et chaussures, le manger et le boire, maison et biens, femme et enfants, champs et bétail… »

Cette fois, le vieux Monsieur[5] Johann Buddenbrook n'y tint plus. Il laissa enfin fuser son rire habituel, ce petit rire rentré et pourtant clair qu'il

avait tenu préparé en secret. Il riait du plaisir qu'il avait à tourner en ridicule le catéchisme, et c'était là, vraisemblablement, l'unique objet de cet examen. Il s'enquit des champs et du bétail de Tony, voulut savoir ce qu'elle demandait du sac de blé et s'offrit à faire des affaires avec elle. Son visage bienveillant, rond, fleuri d'un rose délicat, auquel il eût été bien incapable, avec la meilleure volonté du monde, de donner un air de méchanceté, s'encadrait de cheveux poudrés à frimas, et quelque chose comme un léger soupçon de natte descendait sur le large col de sa redingote gris souris. Malgré ses soixante-dix ans, il n'avait point été infidèle à la mode de sa jeunesse, il n'avait renoncé qu'aux passementeries entre les boutons et les grandes poches, mais pas une fois dans sa vie il n'avait troqué la culotte contre le pantalon. Son double menton s'étalait, largement épanoui, sur le jabot de dentelle blanche.

Tous, ne fût-ce que par déférence pour le chef de famille, s'étaient mis à l'unisson de son rire. Madame[6] Antoinette Buddenbrook, née Duchamps, pouffa exactement de la même manière que son mari. C'était une dame corpulente ; de lourdes boucles blanches retombaient sur ses oreilles ; sa robe rayée de noir et de gris clair et dépourvue de toute garniture décelait la simplicité et la modestie ; de ses mains encore belles et blanches, elle maintenait sur ses genoux un petit réticule de velours. Les traits de son visage avaient, au cours des années, pris une ressemblance étonnante avec ceux de son mari. Seules la coupe et la vivacité de ses yeux sombres trahissaient tant soit peu son origine à demi latine : elle descendait par son grand-père d'une famille de la Suisse française, mais était native de Hambourg. Quant à sa belle-fille, Mme Elisabeth Buddenbrook, une Kröger, elle riait, elle, du rire des Kröger[7] : il s'annonçait par un petit bruit des lèvres, puis éclatait tandis qu'elle pressait son menton contre sa poitrine.

Elle était, comme tous les Kröger, d'une élégance suprême ; non pas qu'elle fût une beauté, mais elle inspirait à tous, par sa voix limpide et calme, par la sérénité, la sûreté, la douceur de ses mouvements, un sentiment de clarté et de confiance. Sa chevelure rousse, qu'elle tressait en couronne au sommet de sa tête et frisait en larges boucles au-dessus des oreilles, s'harmonisait avec un teint d'une blancheur extraordinaire, parsemé çà et là de fines taches de rousseur. Le trait caractéristique de son visage au nez un peu trop long, à la bouche petite, était l'absence de toute dépression entre la lèvre inférieure et le menton. Son court corsage ajusté, aux manches très bouffantes et où s'adaptait une étroite jupe de soie

vaporeuse, semée de fleurs claires, dégageait un cou d'une beauté achevée, paré d'un ruban de satin sur lequel scintillait un motif de gros diamants.

Le consul, avec quelque nervosité, se pencha en avant de son fauteuil. Il portait un habit de couleur cannelle à larges revers et des manches à gigot, serrées au poignet. Le pantalon collant était en étoffe blanche lavable et s'ornait de bandes noires sur les côtés. Autour du rigide faux col, entre les pointes duquel s'insérait son menton, s'enroulait, épaisse et large, la cravate de soie, emplissant toute l'échancrure du gilet bigarré… De son père, il avait les yeux bleus, un peu enfoncés et attentifs, avec quelque chose de plus rêveur peut-être dans l'expression. Les traits de son visage étaient cependant plus graves et plus accusés ; il avait le nez proéminent, fortement busqué, et ses joues, que coupait en leur milieu la patte de lièvre blonde et frisée, paraissaient beaucoup moins pleines que celles du vieillard.

Mme Buddenbrook se tourna vers sa bru, lui pressa le bras, coula un regard vers ses genoux en étouffant un petit rire et dit, avec sa faute habituelle de prononciation :

— Bethsy, « ul » est toujours le même, *mon vieux*… ?

La jeune femme, sans mot dire, esquissa de sa main fine un petit geste de menace qui fit tinter doucement son bracelet d'or ; puis, dans un mouvement familier, ses doigts remontèrent du coin de sa bouche vers sa coiffure, comme pour ramener un cheveu égaré.

Le consul, cependant, observa, sur un ton d'affectueux et souriant reproche :

— Oh ! père, je vous y reprends à railler ce que nous avons de plus sacré !…

On s'était réuni dans « le salon des paysages », au premier étage de l'antique et spacieux hôtel que la maison Johann Buddenbrook venait d'acquérir dans la Mengstrasse et que la famille occupait depuis peu. Les tapisseries solides et souples, séparées des murs par un espace vide, représentaient de vastes paysages aux couleurs tendres, comme le mince tapis qui revêtait le sol, des idylles dans le goût du XVIIIe siècle : joyeux vignerons, laboureurs diligents, bergères joliment enrubannées qui, penchées sur le miroir de l'onde, tenaient sur leurs genoux des agneaux bien peignés ou échangeaient des baisers avec de galants bergers… Des soleils couchants où dominaient les ors baignaient la plupart de ces paysages, s'harmonisant ainsi avec l'étoffe des meubles laqués de blanc et les rideaux de soie des fenêtres.

Le nombre des meubles n'était pas en rapport avec les dimensions de la pièce. La table ronde aux pieds minces et droits rehaussés de légers filets d'or n'était pas placée devant le canapé, mais contre le mur opposé, vis-à-vis du petit harmonium dont le couvercle supportait un étui à flûte. Outre les rigides fauteuils distribués régulièrement le long des cloisons, il n'y avait qu'une petite table à ouvrage près d'une fenêtre et, en face du canapé, un fragile secrétaire de luxe chargé de bibelots.

Par une porte vitrée, face aux fenêtres, on pouvait deviner, dans la pénombre, une galerie à colonnes, tandis qu'à gauche de l'entrée s'ouvrait la haute porte blanche à deux battants de la salle à manger. À l'opposé, dans une niche demi circulaire et derrière une porte de luisante ferronnerie, ajourée avec art, le poêle pétillait.

Le froid, en effet, était venu de bonne heure. Bien qu'on fût à peine à la mi-octobre, de l'autre côté de la rue, le feuillage des tilleuls jaunissait déjà autour du cimetière Sainte-Marie ; le vent sifflait dans les puissantes arcatures gothiques de l'église, et une pluie fine et froide tombait. Pour plaire à Mme Buddenbrook mère, on avait déjà placé les doubles fenêtres.

C'était jeudi, jour où, une fois par quinzaine, la famille se réunissait régulièrement ; mais aujourd'hui, outre ses membres établis dans la ville, on avait prié quelques bons amis à un dîner sans cérémonie et, sur les quatre heures, au crépuscule tombant, on attendait les convives…

La petite Antonie ne s'était pas laissé arrêter par son grand-père dans sa course en traîneau ; mais, boudeuse, elle exagérait encore la saillie habituelle de sa lèvre supérieure. Elle venait d'arriver au pied du mont Jérusalem, mais, incapable d'arrêter net la glissade, elle dépassa le but comme un trait…

— Amen, dit-elle. Et puis je sais encore quelque chose, grand-père !

— Tiens ! elle sait encore quelque chose ! s'écria le vieux monsieur, feignant de sentir par tout son corps l'aiguillon de la curiosité. As-tu entendu, maman ? elle sait encore quelque chose ! Est-ce que quelqu'un pourrait me dire…

— Quand on est foudroyé… dit Tony, soulignant chaque mot d'un hochement de tête, c'est l'éclair qui est tombé. Mais quand on n'est pas foudroyé, alors, c'est le tonnerre qui est tombé !

Là-dessus, elle croisa les bras, regardant les visages rieurs, en personne sûre de son succès. Mais tant de science n'enchantait pas M. Buddenbrook[8]. Il voulut absolument savoir de qui l'enfant tenait ces

stupidités, et, lorsqu'il apparut que l'auteur responsable en était Ida Jungmann, la petite gouvernante de Marienwerder, récemment engagée pour les enfants, force fut au consul de prendre la défense de cette Ida.

— Vous êtes trop sévère, papa. Pourquoi ne pourrait-on pas, à son âge, se faire de ces choses des représentations personnelles et bizarres…

— *Excusez, mon cher… Mais c'est une folie !* Tu sais qu'il m'est désagréable de voir fausser ainsi l'esprit des enfants ! Quoi ! c'est le tonnerre qui tombe ? Eh ! je voudrais bien le voir tomber ! Et f… moi la paix avec cette Prussienne !…

Le fait est que le vieux monsieur ne se montrait pas des mieux disposés pour Ida Jungmann. Ce n'était pas, il s'en fallait de beaucoup, un esprit borné. Il avait vu du pays en 1813. Il avait poussé jusqu'au sud de l'Allemagne en chaise à quatre, pour acheter du blé comme fournisseur des armées prussiennes. Il connaissait Amsterdam et Paris et, en homme éclairé, ne jugeait pas absolument condamnable tout ce qui se trouvait au-delà des portes de sa ville natale aux mille pignons. Mais, en dehors des affaires, il était, dans ses relations sociales, plus enclin que son fils le consul à se retrancher derrière des barrières strictes et à garder son quant-à-soi à l'égard des étrangers. En conséquence, le jour où les Buddenbrook ramenèrent, comme un enfant Jésus, d'un voyage en Prusse occidentale, cette orpheline dont le père, aubergiste à Marienwerder, était mort depuis peu, le consul, pour cette pieuse action, dut essuyer une scène au cours de laquelle le vieux monsieur s'emporta presque uniquement en français et en patois. Ida Jungmann, bien qu'elle atteignît à peine sa vingtième année, avait montré d'ailleurs des aptitudes pour le ménage et l'éducation des enfants ; de plus, par son loyalisme et sa conception prussienne des préséances, elle convenait parfaitement à sa situation dans cette famille. C'était une personne aux principes aristocratiques qui savait, à un cheveu près, distinguer la classe sociale supérieure de la seconde et discerner, du haut en bas de l'échelle, tous les degrés de la classe moyenne. Elle était fière de servir avec dévouement la meilleure société et de lui appartenir de ce fait. Par exemple, elle voyait sans plaisir Tony se lier avec une compagne d'école qui, selon son estimation à elle, Mlle Jungmann, ne pouvait prétendre qu'à la bonne classe moyenne… Juste à ce moment, la Prussienne elle-même apparut dans la galerie et entra par la porte vitrée : c'était une jeune fille de taille moyenne, vigoureusement charpentée, vêtue de noir, aux cheveux plats et au visage honnête. Elle conduisait par la main la petite Clothilde, enfant

d’une maigreur squelettique dans sa modeste robe de cotonnade fleurie et dont la morne physionomie de vieille fille s’encadrait de cheveux ternes et cendrés. Elle descendait d’une ligne collatérale totalement dépourvue de fortune ; c’était la fille d’un neveu du vieux monsieur Buddenbrook, régisseur dans un domaine des environs de Rostock. Du même âge qu’Antonie et de nature docile, elle était élevée dans la maison.

— Tout est prêt, dit Mlle Jungmann, roulant dans sa gorge comme un ronronnement le *r* que jadis elle ne parvenait absolument pas à prononcer. Thilda a joliment aidé à la cuisine ; pour un peu, Trina n’aurait eu qu’à se croiser les bras…

M. Buddenbrook sourit ironiquement dans son jabot de la prononciation de l’étrangère, mais le consul, en caressant la joue de sa petite nièce :

— Voilà qui est bien, Thilda, « prie et travaille », est-il écrit. Notre Tony devrait bien suivre ton exemple, mais elle incline trop souvent à la paresse et à l’orgueil…

Tony, sans lever la tête, regardait en dessous son grand-père, sachant bien qu’il la défendrait selon son habitude.

— Non, non, dit-il, tiens la tête haute, Tony ! Courage ! Ce qui est bon pour l’un ne l’est pas pour l’autre. Que chacun suive sa nature. Certes, Thilda est sage, mais nous ne sommes pas non plus à mépriser. Ce que je dis n’est pas *raisonnable*, Bethsy ?

Il s’adressait à sa bru, qui avait coutume de flatter ses goûts, tandis que Mme Antoinette, plutôt par finesse que par conviction, prenait en général le parti du consul. Ainsi les deux générations, comme en un *chassé-croisé*, se tendaient les mains.

— Vous êtes trop bon, papa ; Tony s’efforcera de devenir une femme intelligente et capable… Les garçons sont-ils revenus de l’école, Ida ?

Mais Tony, qui, des genoux de son grand-père, pouvait surveiller la rue à travers l’« espion » de la fenêtre, cria presque au même moment :

— Voilà Tom et Christian qui remontent la rue Saint-Jean avec M. Hoffstede… et l’oncle docteur.

Le carillon de Sainte-Marie entonna un cantique : bam ! bim, bim-boum, avec un tel mépris de la mesure qu’on eût été bien en peine de l’identifier, mais néanmoins fort solennel. Puis, tandis que la petite et la grande cloche racontaient, tour à tour joyeuses et très dignes, qu’il était quatre heures, la sonnette du tambour d’entrée emplit de son tintement aigu le grand vestibule du rez-de-chaussée. C’était, en effet, Tom et Christian qui

arrivaient avec les premiers invités, le poète Jean-Jacques Hoffstede et le docteur Grabow, médecin de la famille.

CHAPITRE II

M. Jean-Jacques Hoffstede, poète du cru, qui avait certainement dans sa poche quelques rimes pour la fête d'aujourd'hui, était à peine plus jeune que Johann Buddenbrook aîné et vêtu dans le même goût, sauf pour la couleur verte de son habit. Mais, plus mince et plus vif que son vieil ami, il montrait un nez pointu entre de petits yeux agiles tirant sur le vert.

— Mille grâces, dit-il après avoir secoué les mains des messieurs et adressé aux dames – en particulier à Mme Elisabeth, pour qui il avait une exceptionnelle vénération – quelques-uns de ces compliments raffinés que la nouvelle génération eût été décidément bien en peine de tourner et que soulignait un sourire charmant de discrétion et de courtoisie. Mille grâces pour votre aimable invitation, mes dignes amis. Voici deux jeunes gens (et il désigna Tom et Christian debout près de lui, en blouse bleue et ceinture de cuir) que nous avons rencontrés revenant de l'école, le docteur et moi, dans la Königstrasse. Des gars magnifiques, madame ! Thomas est une tête solide et sérieuse ; il faut faire de lui un négociant, sans aucun doute. Quant à Christian, il m'a tout l'air d'un beau diable, n'est-ce pas ? un tantinet *incroyable*… Mais je ne cache pas mon *engouement* pour lui. Il ira à l'Université, me semble-t-il. Il a de l'esprit, de brillantes dispositions…

M. Buddenbrook puisait dans sa tabatière d'or.

— C'est un singe, vous dis-je ! Pourquoi pas tout de suite poète, Hoffstede, tant que vous y êtes ?

Mamselle Jungmann[9] croisa les rideaux des fenêtres, et bientôt la pièce se trouva baignée dans la lumière un peu agitée, mais discrète et agréable, des bougies du lustre de cristal et des candélabres placés sur le secrétaire.

— Eh bien, Christian, demanda Mme Buddenbrook jeune, dont les cheveux s'allumèrent d'un reflet d'or, qu'as-tu fait cet après-midi ?

Et l'on apprit que Christian avait eu ses leçons d'écriture, de calcul et de chant. C'était un gamin de sept ans qui déjà ressemblait à son père d'une façon quasi ridicule. C'étaient les mêmes yeux assez petits, ronds et enfoncés ; le même nez fortement proéminent et busqué se dessinait déjà et,

au-dessous des pommettes, quelques plis révélaient dès maintenant que le visage ne conserverait pas toujours sa rondeur enfantine.

— Nous avons rudement ri, commença-t-il, bavard, promenant ses yeux de l'un à l'autre, à travers la pièce. Écoutez un peu ce que M. Stengel a dit à Siegmund Köstermann. (Il se pencha en avant, secoua la tête et prononça ces paroles avec insistance) : « Au-dehors, mon brave enfant, au-dehors, tu es lisse et bien léché, oui, mais au-dedans, mon brave enfant, ce que tu es noir ! »

Ce disant, il avalait les r, et son visage exprimait l'indignation à l'égard de ce vernis, de ce bichonnage « extéieu » avec un comique si persuasif qu'il déchaîna l'hilarité générale.

— C'est un singe ! répéta en pouffant le vieux Buddenbrook.

Quant à M. Hoffstede, il était hors de lui de ravissement.

— Charmant ! s'écria-t-il. Inimitable ! Pour qui connaît Marcellus Stengel. Frappant à s'y méprendre ! Non, c'est délicieux !

Thomas, qui était dépourvu de ce don, se tenait à côté de son cadet et riait de tout son cœur sans une ombre d'envie. Il n'avait pas les dents particulièrement belles, mais petites et jaunâtres. Par contre, son nez était d'un dessin remarquablement délicat et, par les yeux comme par la coupe de son visage, il ressemblait fort à son grand-père.

On s'était installé au hasard sur les chaises ou sur le canapé, on bavardait avec les enfants, on s'entretenait du froid prématuré et de l'hôtel… M. Hoffstede admirait sur le secrétaire un splendide encrier de porcelaine de Sèvres figurant un chien de chasse tacheté de noir. Quant au docteur Grabow, homme de l'âge du consul, dont le long visage doux et bon souriait entre des favoris clairsemés, il considérait, exposés sur la table, les gâteaux, les pains aux raisins de Corinthe et les salières pleines aux formes diverses. C'était là « le pain et le sel » que les parents et amis avaient offerts à la famille pour fêter son installation dans le nouveau logis. Mais afin que l'on ne se méprît point sur l'opulence des donateurs, le pain avait cédé la place à des pâtisseries lourdes d'épices et de sucre, et le sel était contenu dans de massives orfèvreries.

— Voilà qui va certainement me donner de l'ouvrage, dit le docteur en désignant les friandises et menaçant les enfants du doigt.

Puis, avec un balancement de la tête, il souleva une pièce de prix, destinée au sel, au poivre et à la moutarde.

— Ça, c’est de Lebrecht Kröger, dit M. Buddenbrook avec un sourire complaisant[10]. Toujours généreux, mon cher parent ! Moi, je n’ai pas été aussi magnifique lorsqu’il a construit sa maison de campagne au-delà du Burgtor. Mais il a toujours été ainsi, libéral, munificent, le parfait cavalier à la mode…

Plusieurs fois déjà la sonnette avait fait résonner dans la maison son aigre tintement. Le pasteur Wunderlich arriva. C’était un vieux monsieur trapu dans sa longue redingote noire, aux cheveux poudrés, au blanc visage agréable et jovial où clignotaient une paire d’yeux gris et rieurs. Veuf depuis plusieurs années, il se comptait délibérément au nombre des célibataires de l’ancienne génération, ainsi que son compagnon, le long courtier Grätjens, dont l’œil était perpétuellement embusqué derrière sa main maigre, braquée en lorgnette, comme s’il examinait un tableau ; c’était en matière d’art un connaisseur qui faisait incontestablement autorité.

Suivirent le sénateur Langhals et madame, vieux amis de la maison – sans oublier le négociant en vins Köppen, au large visage rubicond émergeant à grand-peine entre le capitonnage des manches, et, avec lui, sa non moins corpulente épouse…

La demie de quatre heures était déjà passée lorsque les Kröger arrivèrent enfin, jeunes et vieux, le consul Kröger accompagné de ses fils, Jakob et Jürgen, du même âge que Tom et Christian. Presque au même instant apparurent aussi les parents de la consule Kröger, le marchand de bois en gros Œverdieck et sa femme, vieux couple toujours amoureux qui continuait à échanger en public de tendres sobriquets comme aux plus beaux jours des fiançailles.

— Les gens de la haute se font attendre, dit le consul Buddenbrook baisant la main de sa belle-mère.

— C’est qu’ils ne font pas les choses à demi, quand ils s’en mêlent !

Et Johann Buddenbrook embrassa d’un geste large toute la parenté Kröger, tandis qu’il secouait la main du vieillard.

Lebrecht Kröger, le cavalier à la mode, grand et distingué, portait encore les cheveux légèrement poudrés, mais était vêtu au goût du jour. Sur son gilet de velours, en guise de boutons, scintillait une double rangée de pierres précieuses. Son fils Justus, avec ses favoris courts et sa moustache aux fines pointes retroussées, lui ressemblait fort par la prestance et les manières ; comme lui, il avait le secret des gestes arrondis et élégants.

Sans que personne songeât à s’asseoir, on restait groupé, dans l’attente de la chose essentielle, causant nonchalamment, à bâtons rompus. Et voilà que Johann Buddenbrook aîné offrait enfin son bras à Mme Köppen en disant d’une voix nette :

— Eh bien ! si le cœur vous en dit, mesdames et messieurs…

Mlle Jungmann et la soubrette avaient ouvert à deux battants la porte blanche de la salle à manger, et lentement, avec l’aisance tranquille de la certitude, la compagnie passa de l’autre côté. N’était-on pas assuré, chez les Buddenbrook, de faire bonne et substantielle chère ?…

CHAPITRE III

Comme la société s’ébranlait, le jeune maître de la maison porta la main au côté gauche de sa poitrine, où un papier se froissa ; le sourire mondain s’était soudainement éteint sur son visage, pour faire place à une expression tendue et soucieuse, et, à ses tempes, comme s’il avait serré les mâchoires, quelques muscles se contractèrent. Il feignit de s’avancer vers la salle à manger, mais il s’arrêta, cherchant des yeux sa mère, qui s’apprêtait à franchir le seuil, une des dernières, au bras du pasteur Wunderlich.

— Pardon, mon cher pasteur… Deux mots, maman !

Et, tandis que le pasteur acquiesçait d’un signe de tête enjoué, le consul Buddenbrook, entraînant la vieille dame, revint dans le salon des paysages, vers la fenêtre.

— Pour être bref, il est arrivé une lettre de Gotthold, dit-il rapidement, d’une voix assourdie, en plongeant son regard dans les sombres yeux interrogateurs. (Puis il retira de sa poche le papier plié et scellé.) C’est bien là sa main… Voilà la troisième lettre qu’il écrit, et papa n’a répondu qu’à la première… Que faire ? Elle est là depuis deux heures, et je devrais déjà l’avoir remise à père, mais pouvais-je un tel jour lui gâter sa soirée ? Qu’en dites-vous ? Il est encore temps de le prendre à part…

— Non, tu as raison, Jean, il vaut mieux attendre ! dit Mme Buddenbrook saisissant le bras de son fils avec son habituelle vivacité. Que peut-elle bien contenir ! ajouta-t-elle, avec inquiétude. Il ne cède pas, ce garçon. Il s’entête, il réclame une indemnité, pour sa part de la maison… Non, non, Jean, pas encore, pas maintenant… Ce soir, peut-être, avant le coucher…

— Que faire ? répéta le consul en secouant sa tête baissée. Pour ma part, j'ai été bien des fois sur le point de prier papa de céder… Je ne voudrais pas que l'on m'accusât, moi le demi-frère, d'avoir accaparé le foyer familial et d'intriguer contre Gotthold… Même vis-à-vis de mon père, il me faut éviter jusqu'à l'apparence de ce rôle. Mais pour être sincère… Je suis associé, en fin de compte. Et, de plus, nous payons actuellement, Bethsy et moi, un loyer tout à fait normal pour le second étage… Quant à ma sœur de Francfort, eh bien, la chose est arrangée. Son mari se voit déjà allouer, du vivant de papa, une indemnité qui n'excède pas le quart du prix d'achat de la maison… C'est une affaire avantageuse que papa a menée rondement et avec habileté, pour le plus grand bénéfice de notre entreprise. Et si papa oppose à Gotthold un refus aussi catégorique, c'est que…

— Non, folies que tout cela, Jean ! Rien de plus net que ta position dans cette affaire. Mais Gotthold me soupçonne, moi, sa belle-mère, de ne prendre à cœur que les intérêts de mes propres enfants et de m'appliquer à lui aliéner son père. C'est bien là ce qu'il y a de plus triste…

— Mais n'est-ce pas de sa propre faute ! cria presque le consul. (Puis, baissant la voix, il jeta un regard vers la salle à manger.) N'est-il pas le seul responsable de cette triste situation ! Jugez-en vous-même ! Que n'a-t-il agi raisonnablement ! Pourquoi avoir épousé cette demoiselle Stüwing et sa… boutique…

Ce disant, le consul eut un rire agacé et contraint.

— C'est une faiblesse, que cette aversion de mon père contre le magasin, mais Gotthold aurait dû respecter cette petite vanité…

— Ah ! Jean, mieux vaudrait que papa cédât !

— Mais ce conseil, puis-je le donner ? murmura le consul, portant une main à son front d'un geste nerveux. Mon sentiment personnel me pousse à dire : « Père, il faut payer. » Mais je suis également associé, j'ai à représenter les intérêts de la maison, et si papa ne croit pas devoir distraire, au profit d'un fils désobéissant et rebelle, cette somme du fonds de roulement… Il s'agit de plus de onze mille thalers au cours actuel : c'est un gros morceau[11]. Non, non, je ne puis pas conseiller cela, et cependant je ne peux pas le déconseiller… Je veux rester en dehors de toute cette histoire… Mais cette scène avec papa m'est *désagréable*…

— Ce soir, le plus tard possible, Jean. Viens donc, on attend…

Le consul dissimula le papier dans sa poche intérieure, offrit le bras à sa mère et ils franchirent ensemble le seuil de la salle à manger brillamment

illuminée, où la société achevait à ce moment même de se placer autour de la longue table.

Sur le fond bleu ciel des tapisseries, de blanches divinités surgissaient, sculpturales, entre de sveltes colonnes. Les lourds rideaux rouges des fenêtres étaient tirés ; aux angles de la pièce, dans de hautes torchères d'or, brûlaient huit bougies, outre celles des flambeaux d'argent qui éclairaient la table. Au-dessus du buffet massif qui faisait face au salon des paysages, était accroché un tableau de grandes dimensions : un golfe italien dont la tonalité, d'un bleu vaporeux, était, dans cette lumière, d'un effet extraordinaire. D'imposants sofas au dossier raide, tendus de damas rouge, couraient le long des murs. Toute trace de souci et d'inquiétude avait disparu du visage de Mme Buddenbrook, lorsqu'elle prit place entre le vieux Kröger, qui présidait du côté des fenêtres, et le pasteur Wunderlich.

— *Bon appétit !* dit-elle avec son petit mouvement de tête bref, vif et cordial, et son regard glissa, rapide, tout le long de la table jusqu'aux enfants.

CHAPITRE IV

— Je le maintiens, tous mes compliments, Buddenbrook !

Et la voix puissante de M. Köppen couvrit la conversation générale ; à ce moment, la soubrette aux bras rouges et nus, en lourde jupe rayée, la nuque coiffée d'un petit bonnet blanc, achevait de servir, avec l'aide de Mlle Jungmann et de la servante du second étage, la julienne fumante accompagnée de rôties ; et l'on commença à jouer délicatement des cuillers.

— Tous mes compliments ! Que d'espace, que de distinction !… Faut bien que je le dise… il fait bon vivre ici, faut bien que je le dise…

M. Köppen n'avait pas fréquenté chez les anciens propriétaires de la maison ; sa richesse était encore de fraîche date ; il était loin de descendre d'une famille de patriciens et, pour son malheur, n'avait pu se désaccoutumer encore de certaines faiblesses de dialecte telles que la répétition de : « Faut bien que je le dise. » Il escamotait en outre les *t*.

— Et l'on peut dire aussi que ça n'a rien coûté ! observa sèchement M. Grätjens, qui était bien placé pour le savoir ; et il braquait sur le golfe sa main en lorgnette.

On avait autant que possible mélangé la compagnie et interrompu la chaîne des parents par des amis de la maison ; mais il n'avait pas été facile de réaliser strictement cette disposition, et les vieux Œverdieck étaient comme à l'ordinaire assis, ou peu s'en fallait, sur les genoux l'un de l'autre et se faisaient de tendres petits signes de tête. Le vieux Kröger cependant trônait haut et droit entre Mme Langhals, l'épouse du sénateur, et Mme Antoinette, distribuant aux deux dames ses gestes et ses discrètes plaisanteries.

— À quelle date remonte la construction de la maison ? demanda M. Hoffstede par-dessus la table au vieux Buddenbrook, qui s'entretenait sur un ton jovial et quelque peu narquois avec Mme Köppen.

— À l'année… Attendez donc… vers 1680, si je ne me trompe. D'ailleurs mon fils est plus au courant que moi de ces dates…

— 1682, confirma en s'inclinant le consul, qui était assis tout au bout, sans voisine de table, à côté du sénateur Langhals. C'est pendant l'hiver de 1682 qu'elle fut achevée ; sous Ratenkamp et Cie, elle connut alors une fortune des plus brillantes. Triste, la décadence de cette firme depuis ces vingt dernières années !

Un arrêt général de la conversation s'ensuivit, qui dura une demi-minute. Chacun baissait les yeux sur son assiette, pensant à cette famille jadis si brillante qui avait bâti et habité cette maison et qui, appauvrie, déchue, s'en était allée…

— Oui, triste ! lança le courtier Grätjens. Quand on songe à la folie qui a provoqué cette ruine… Si Dietrich Ratenkamp n'avait pas pris ce Geelmaack pour associé ! J'ai levé les bras au ciel, par Dieu, quand je l'ai vu se mêler de la gestion. Je le tiens de la meilleure source ; mesdames et messieurs, c'est affreux ce qu'il a pu spéculer derrière le dos de Ratenkamp, signant ici des traites, là des acceptations qui engageaient la maison… Et puis un jour, adieu… Les banques se montrèrent méfiantes ; plus de couverture… Cela passe l'imagination… Mais aussi qui aurait pu assurer le contrôle des entrepôts ? Geelmaack peut-être ? Ils étaient là toute une bande à s'engraisser pendant des années comme des rats ; mais Ratenkamp n'en avait cure…

— Il était comme paralysé, dit le consul.

Son visage avait pris une expression sombre et fermée. Penché en avant, il remuait sa cuiller dans son potage, et de temps à autre, ses petits yeux ronds et enfoncés lançaient un bref regard vers le haut bout de la table.

— Quelque chose semblait l'accabler, et c'est compréhensible, ma parole ! Quel besoin avait-il de s'associer ce Geelmaack, qui n'apportait qu'un capital dérisoire et une réputation bien compromise aux yeux de tous ! Il faut qu'il ait éprouvé la nécessité de se décharger sur quelqu'un de sa terrible responsabilité, car il se sentait entraîné irrésistiblement vers l'abîme… Cette maison était commercialement morte, cette vieille famille était *passée*. Certainement Wilhelm Geelmaack n'a fait que consommer la ruine…

— Vous êtes donc d'avis, mon cher consul, dit le pasteur Wunderlich avec un sourire circonspect, versant du vin rouge dans le verre de sa voisine et dans le sien, que tout se serait passé ainsi même sans Geelmaack et ses étourderies.

— Non pas, dit le consul pensif, sans s'adresser à une personne déterminée, mais je crois qu'il était nécessaire et inéluctable pour Dietrich Ratenkamp de lier son sort à celui de Geelmaack, afin que la destinée pût s'accomplir… Il faut qu'il ait agi sous le poids d'une fatalité inexorable. Ah ! je suis convaincu qu'il a entrevu les agissements de son associé et qu'il n'était pas tellement ignorant de ce qui se passait dans ses magasins. Mais il était paralysé…

— Allons, *assez*, Jean, dit le vieux Buddenbrook. (Et, reposant sa cuiller :) Ça, c'est encore une de tes *idées*…

Le consul, avec un sourire distrait, leva vers lui son verre. Mais Lebrecht Kröger ajouta :

— Ah ! bien non ! Si nous nous en tenions à la joie du moment présent !

Et, saisissant d'un geste d'élégante précaution le col d'une bouteille de vin blanc dont le cachet portait un petit cerf d'argent, il l'écarta un peu pour en examiner l'étiquette : « C.F. Köppen », lut-il avec un signe de tête à l'adresse du marchand de vin.

— Eh oui, que serions-nous sans vous !

On changea les assiettes de Saxe à bordure d'or, cependant que Mme Antoinette suivait avec une attention vigilante les mouvements des servantes et que Mlle Jungmann jetait des ordres dans l'embouchure du tube acoustique reliant la salle à manger à la cuisine. On fit passer le poisson, et le pasteur dit, en se servant délicatement :

— Au demeurant, le plaisir de l'heure présente n'est pas de l'ordre des choses qui arrivent d'elles-mêmes. Les jeunes gens qui, en cet instant, se réjouissent avec nous, leurs aînés, sont loin de penser, sans doute, qu'il a

fort bien pu en être autrement, jadis. Il m'est arrivé souvent, je peux le dire, d'être personnellement mêlé aux destinées de nos amis Buddenbrook. Chaque fois que mes yeux se portent sur ces objets – et, se tournant vers Mme Antoinette, il prit sur la table une lourde cuiller d'argent – je ne puis m'empêcher de me demander si ce ne sont point là celles qu'en l'an VI[12] notre ami le philosophe Lenoir, sergent de S.M. l'empereur Napoléon, avait entre les mains… et je pense à notre rencontre dans l'Alfstrasse, madame.

Mme Buddenbrook baissa les yeux avec un sourire tout à la fois embarrassé et lourd de souvenirs. Au bout de la table, Tom et Tony, qui ne prenaient pas de poisson et suivaient attentivement la conversation des grandes personnes, s'écrièrent, presque d'une seule voix :

— Ah oui, racontez, grand-maman !

Mais le pasteur, sachant qu'elle n'aimait pas évoquer elle-même cet incident un peu pénible, narra, à sa place, la vieille petite histoire que les enfants auraient volontiers écoutée cent fois et que tel d'entre les convives, peut-être, ignorait encore.

— Or, imaginez un peu. C'est un après-midi de novembre, froid et pluvieux à faire pitié. Je remonte l'Alfstrasse après avoir rempli les devoirs de mon ministère, tout en songeant à la rigueur des temps. Le prince Blücher avait évacué la ville ; les Français l'occupaient, mais on remarquait peu d'agitation. Les rues étaient silencieuses, les gens se calfeutraient chez eux et se gardaient de sortir. Le boucher Prahl, qui, du seuil de sa porte, les mains dans les poches de son pantalon, avait clamé de sa voix la plus tonitruante : « C'est trop fort, c'en est trop ! » vous avait reçu, paf ! une balle à bout portant dans la tête… Alors, je me dis : « Si tu allais un peu jusque chez les Buddenbrook ? Un encouragement n'y serait pas de trop. Le mari est au lit avec un érysipèle, et madame doit avoir fort à faire à loger ses militaires. » Juste à ce moment, qui vois-je venir à ma rencontre ? L'objet de notre unanime vénération : Mme Buddenbrook en personne. Mais dans quel état ! Elle court sans chapeau sous la pluie ; c'est à peine si elle a jeté un châle sur ses épaules. Elle vole plus qu'elle ne marche, et sa *coiffure* est un véritable chaos… Oui, c'est bien vrai, madame, c'est tout juste si cela pouvait encore s'appeler une *coiffure*. Quelle agréable *surprise* ! dis-je ; et, comme elle passe sans me voir, je me permets de la retenir par la manche, car je ne prévois rien de bon… « Où courez-vous donc ainsi, chère madame ? » Elle m'aperçoit, me regarde, balbutie : « Est-ce vous ?… adieu ! Tout est fini ! Je descends me jeter dans la Trave ! – Dieu vous en

garde ! fis-je, me sentant blêmir. Ce n'est pas là un endroit pour vous, chère amie ! Mais que s'est-il donc passé ? » Et je la retiens avec toute l'énergie compatible avec le respect. « Ce qui s'est passé ? crie-t-elle tremblante, ils ont mis la main sur l'argenterie, Wunderlich ! Voilà ce qui s'est passé ! Et Jean, qui est couché avec son érysipèle et ne peut m'être d'aucun secours ! Et, même sur pied, pourrait-il m'être de quelque secours ? Ils volent mes cuillers, mes cuillers d'argent, Wunderlich ! et je vais me jeter dans la Trave. »

« Alors je retiens notre amie, je dis ce qu'on peut dire en pareil cas : "Courage, ma bonne ! Tout s'arrangera ! Nous allons parler à ces gens. Ressaisissez-vous, je vous en conjure. Allons !" Nous remontons la rue et je la reconduis chez elle. Au premier, dans la salle à manger, nous trouvons la milice, forte de vingt hommes, telle que madame l'a laissée, aux prises avec l'argenterie. "Avec qui d'entre vous, messieurs, pourrais-je m'entretenir ?" demandé-je poliment. Mais eux de crier : "Avec nous tous, papa !" Cependant, l'un d'eux s'avance et se présente ; c'est un gaillard qui n'en finit plus, à la moustache noire et calamistrée, aux grandes mains rouges sortant des parements galonnés :

« — Lenoir, dit-il en saluant de la main gauche, car, dans la droite, il tenait un faisceau de cinq ou six cuillers d'argent, sergent Lenoir. Que désire Monsieur ?

« — Monsieur l'officier, dis-je, visant le *point d'honneur*, estimez-vous une telle occupation compatible avec l'éclat de votre rang ?… La ville n'a point fermé ses portes à l'Empereur.

« — Que voulez-vous ? réplique-t-il, c'est la guerre ! Nos gens ont besoin de ces couverts… »

« Mais moi d'interrompre, car une pensée me vient à l'esprit : "Vous devriez agir avec plus de ménagements. Cette dame, la maîtresse de la maison – que ne dirait-on pas en pareille occurrence ! – n'est pas, comme vous le croyez, une Allemande ; elle est presque votre compatriote, c'est une Française… – Quoi, une Française ?" s'exclame-t-il. Et imagineriez-vous ce qu'ajoute ce grand diable de spadassin ? "C'est donc une émigrée, alors, une ennemie de la philosophie !"

« Je reste cloué, mais j'avale mon rire. "Vous êtes, dis-je, comme je vois, un homme de tête. Je vous répète que de pareilles occupations me paraissent indignes de vous !" Il se tait un moment, puis le rouge lui monte soudain au visage, et, rejetant ses six cuillers d'argent dans le bahut, il

s’écrie : “Qui est-ce qui vous dit que je n’avais pas tout simplement l’intention d’examiner ces objets ? De belles pièces, ma foi ! Et s’il plaisait à l’un ou l’autre de ces hommes d’en emporter une comme souvenir…”

« Eh ! eh ! ce qu’ils vous en ont emporté, de souvenirs ! On avait beau invoquer la justice de Dieu ou celle des hommes. De Dieu, ils n’en avaient point d’autre, certes, que ce redoutable petit homme.

CHAPITRE V

— Et vous, l’avez-vous vu, monsieur le pasteur ?

On changea encore les assiettes. Un énorme jambon pané, couleur de brique, apparut, fumé, rôti, accompagné d’une sauce brune aux échalotes, au bouquet aigrelet, et flanqué d’une telle abondance de légumes que le contenu de ce seul plat eût suffi à rassasier tout le monde. Lebrecht Kröger se chargea de découper. Les coudes légèrement soulevés, ses longs index étirés au dos du couteau et de la fourchette, il abattait gravement les tranches succulentes. On fit passer aussi le chef-d’œuvre de Mme Elisabeth : la « marmite russe », macédoine de fruits en conserve à la saveur chatouillante et capiteuse.

Eh bien, non, et le pasteur Wunderlich le regrettait, il ne s’était jamais trouvé en présence de Bonaparte. Mais le vieux Buddenbrook et Jean-Jacques Hoffstede l’avaient vu en personne : le premier à Paris, à la veille de la campagne de Russie, présidant à une revue dans la cour des Tuileries ; l’autre, à Dantzig.

— Bigre, c’est qu’il n’avait pas l’air commode, dit-il tout en introduisant dans sa bouche, sourcils levés, une savante combinaison de jambon, de choux de Bruxelles et de pommes de terre qu’il venait de composer sur sa fourchette. D’ailleurs, il paraît s’être donné du bon temps à Dantzig. Il circulait alors un mot d’esprit… Le jour, il jouait gros jeu avec les Allemands, le soir, avec ses généraux. « *N’est-ce pas, Rapp*, dit-il en saisissant sur la table une poignée d’or, *les Allemands aiment beaucoup ces petits napoléons ?* » Et Rapp de répondre : « *Oui, Sire, plus que le Grand !…* »

Dans l’hilarité générale – car Hoffstede avait joliment narré son anecdote, mimant par surcroît les jeux de physionomie de l’Empereur – le vieux Buddenbrook observa :

— Tout de même, plaisanterie à part, inclinons-nous devant sa grandeur personnelle… Quelle nature !

Le consul secoua gravement la tête :

— Non, non, nous autres, vos cadets, nous ne comprenons plus votre vénération pour cet homme qui assassina le duc d'Enghien et massacra en Égypte huit cents prisonniers…

— Tout cela a pu être exagéré et faussé, dit le pasteur. Le duc n'était peut-être qu'un personnage léger, un fomentateur de troubles et, quant aux prisonniers, leur exécution fut, selon toute probabilité, ordonnée par un conseil de guerre légalement constitué…

Et il cita un livre publié quelques années auparavant, œuvre très remarquable d'un secrétaire de l'Empereur[13]…

— N'importe, s'obstina le consul, mouchant une bougie dont la flamme vacillait devant lui dans le candélabre. Pour ma part, je ne comprends pas, non, je ne comprends pas votre admiration pour un être aussi dénaturé ! Mon cœur de chrétien, la foi qui m'anime, ne sauraient admettre un sentiment de cette espèce.

Son visage s'était immobilisé dans une rêverie lointaine ; il inclinait un peu la tête de côté, cependant que son père et le pasteur Wunderlich échangeaient, on l'aurait juré, un très léger sourire.

— Oui, oui, goguenarda Johann Buddenbrook, mais ils avaient tout de même du bon, n'est-ce pas, les petits napoléons ? Mon fils, lui, a plutôt de l'enthousiasme pour Louis-Philippe, ajouta-t-il.

— De l'enthousiasme ? répéta Jean-Jacques Hoffstede avec un soupçon d'ironie… Quelle curieuse association ! Le roi-citoyen[14] et l'enthousiasme…

— Dieu sait que nous aurions fort à apprendre de la monarchie de Juillet… (Le consul parlait avec gravité et chaleur.) L'attitude bienveillante et généreuse que le gouvernement constitutionnel français a prise à l'égard d'un nouvel idéal pratique et des tendances de notre temps s'impose indéniablement à notre reconnaissance…

— Un idéal pratique… ah bien oui… (Pendant une pause qu'il accorda à ses mâchoires, le vieux Buddenbrook se mit à jouer avec sa tabatière d'or.) Un idéal pratique… nenni, c'est point mon affaire ! (De mécontentement il retombait dans son dialecte.) Et voilà que les écoles professionnelles, et les écoles techniques, et les écoles de commerce vous sortent de terre comme des champignons ; et le lycée, les humanités, bêtises que tout cela, vous dit-

on ; et le monde entier ne voit plus que mines… industrie… et gros bénéfices. Tout ça, c'est bel et bon, c'est bel et bon ! Mais, d'un autre côté, c'est tant soit peu bêta, à la longue, n'est-ce pas ? Je ne sais pas pourquoi, mais j'en souffre comme d'un affront… Je n'ai rien dit, Jean… c'est une bonne chose que la monarchie de Juillet…

Cependant le sénateur Langhals prenait avec Grätjens et Köppen le parti du consul… Oui, vraiment, on ne saurait avoir trop d'estime pour le gouvernement français et les tendances du même ordre en Allemagne… M. Köppen prononça derechef « esime ». Sa face, au cours du repas, avait tourné au pourpre, et il soufflait fort, c'était un fait ; par contre, le visage du pasteur Wunderlich avait conservé sa blancheur, sa finesse et sa vivacité, bien qu'il vidât imperturbablement verre sur verre.

Les bougies fondaient lentement, lentement, et quand d'aventure le courant d'air couchait leur flamme, une fine odeur de cire se répandait sur la table.

On était assis sur de lourdes chaises à haut dossier, on mangeait dans une lourde argenterie des mets lourds et savoureux arrosés de vins lourds et rares, et chacun disait son opinion. On parla bientôt affaires et l'on glissa insensiblement dans le dialecte, dans ce parler traînant et lourd, qui paraissait concilier un laconisme tout commercial et une désinvolture de gens bien rentés, et qu'ils outraient parfois, ironisant avec bonhomie à leurs propres dépens.

Les dames n'avaient pas longtemps suivi la discussion. Ici, c'était Mme Kröger qui présidait et commentait de la manière la plus appétissante la meilleure recette de carpe au vin rouge :

— Vous coupez la carpe en morceaux assez gros, chères amies ; vous la mettez dans une casserole avec des oignons, des clous de girofle et des croûtons grillés ; puis vous mettez au four en ajoutant une pincée de sucre et une noix de beurre. Gardez-vous de laver la carpe, mes toutes bonnes, pour l'amour de Dieu ! Il faut qu'elle conserve tout son sang…

Le vieux Kröger se répandait en plaisanteries des plus agréables. Quant à son fils, le consul Justus, il était assis avec le docteur Grabow au bout de la table, non loin des enfants, et il échangeait des taquineries avec Mlle Jungmann ; les paupières de la jeune fille se plissaient sur ses yeux bruns à demi fermés et, à son habitude, elle tenait, pointes en l'air, son couteau et sa fourchette, qu'elle balançait légèrement. Les Œverdieck eux-

mêmes étaient devenus bruyants et animés. La vieille dame avait imaginé un nouveau sobriquet pour son époux :

— Ô mon petit agneau ! disait-elle et, de tendresse, elle secouait sa coiffe.

La conversation se concentra sur un sujet familier : le thème favori de Jean-Jacques Hoffstede, ce voyage en Italie entrepris quinze ans auparavant en compagnie d'un riche parent de Hambourg. Il évoquait Venise, Rome et le Vésuve, il parlait de la villa Borghèse où Goethe avait écrit une partie de son *Faust* ; il s'exaltait au souvenir des fontaines Renaissance dispensatrices de fraîcheur, des allées bien taillées où il faisait si bon errer, et quelqu'un rappela alors le grand jardin abandonné que possédaient les Buddenbrook immédiatement au-delà du Burgtor…

— Oui, par ma foi, dit le vieillard, je m'en veux toujours de ne pas m'être décidé, en temps opportun, à le faire transformer d'une façon raisonnable ! Je l'ai retraversé dernièrement. Quelle honte que cette forêt vierge ! Quelle jolie propriété cela ferait si le gazon était soigné et les arbres proprement taillés en cônes et en dés…

Mais le consul protesta avec véhémence :

— Pour l'amour de Dieu, papa ! Je me promène avec tant de plaisir, en été, parmi ses fourrés ; tout me serait gâté, si la belle et libre nature était lamentablement défigurée par la serpe…

— Mais quand cette libre nature m'appartient, n'ai-je, diantre, pas le droit de l'accommoder à mon gré !…

— Ah ! père, lorsque je suis couché dans l'herbe haute, sous les arbustes luxuriants, il me semble plutôt que c'est la nature qui me possède ; je n'ai pas, moi, le moindre droit sur elle…

— Christian, ne bâfre pas trop, hein ? s'écria soudain le vieux Buddenbrook. Passe encore pour Thilda, elle vous a un estomac d'autruche… elle engloutit comme sept batteurs en grange !…

Et vraiment, elles étaient prodigieuses, les capacités d'absorption que déployait à table cette enfant taciturne et maigre, au long visage vieillot. Au deuxième tour de potage, elle avait répondu humblement, de sa voix traînante :

— Ou-i, s'il-vous-plaît !

Quant au poisson et au jambon, elle avait choisi, par deux fois, les deux plus gros morceaux, empilant à côté d'eux une portion respectable de légumes ; et, penchée avec des précautions de myope sur son assiette, elle

avalait tout cela, posément, sans bruit, à pleine fourchette. Aux paroles du vieux maître de céans, elle ne répondit que par un interminable :

— Môon… Dieu, môon ôon-cle ! aimable, étonné et niais.

Sans se laisser décontenancer, elle mangeait, bien que cela ne lui profitât guère et qu'on l'en raillât, avec cet appétit des parents pauvres qui se dédommagent, d'instinct, quand les riches tiennent pour eux table ouverte ; elle souriait, impassible, emplissait son assiette de bonnes choses, patiente, tenace, famélique et maigre.

CHAPITRE VI

Alors, dans deux grandes coupes de cristal, apparut le pudding fourré, édifice savant de macarons, de framboises, de biscuits et d'œufs à la neige ; au bout de la table, cependant, quelque chose flamba : c'était le plum-pudding, dessert favori des enfants, qu'on venait de leur servir.

— Thomas, mon fils, veux-tu bien ? dit Johann Buddenbrook, sortant un imposant trousseau de clefs de la poche de sa culotte. Dans la deuxième cave, à droite, le deuxième casier, derrière le bordeaux rouge, deux bouteilles, n'est-ce pas ?

Alors Thomas, habitué à des commissions de ce genre, partit au pas de course et revint avec des flacons tout couverts de poussière et de toiles d'araignée. Mais à peine le vieux malvoisie, jaune comme l'or et doux comme le raisin, se fut-il épanché de ce récipient modeste dans les verres à dessert que, toute conversation cessant, le pasteur Wunderlich se leva et se mit à porter un toast agréablement tourné. La tête légèrement inclinée de côté, son blanc visage éclairé d'un fin sourire plein d'enjouement, décrivant de sa main libre de menus gestes précieux, il parlait sur ce ton de causerie aisé et naturel qu'il n'abandonnait jamais, même en chaire…

— Or donc, qu'il vous plaise, mes bons amis, de vider avec moi un verre de cette délectable liqueur à la prospérité de nos aimables hôtes pour fêter leur nouvelle et fastueuse demeure – buvons à la prospérité de la famille Buddenbrook, de ses membres présents et absents…

« Les membres absents ? pensa le consul, s'inclinant devant les verres qu'on levait vers lui. Est-ce une simple allusion à ceux de Francfort, aux Duchamps de Hambourg, ou bien le vieux Wunderlich aurait-il une arrière-pensée ?… »

Il se leva pour choquer son verre contre celui de son père et le regarda affectueusement dans les yeux.

Alors le courtier Grätjens se dressa, opération qui demanda du temps ; une fois sur pied, il but à la maison Johann Buddenbrook, à son avenir et, d'une voix quelque peu glapissante, lui souhaita, pour le plus grand honneur de la ville, bonheur et prospérité.

Johann Buddenbrook remercia les orateurs de toutes ces amicales paroles, d'abord en tant que chef de famille, ensuite comme chef aîné de la firme, sur quoi il envoya Thomas quérir une troisième bouteille de malvoisie, les deux bouteilles prévues n'ayant pas suffi.

Lebrecht Kröger parla lui aussi. Mais il se permit de rester assis, ce qui lui conférait plus d'aisance, et, avec une charmante mimique de la tête et des mains, il dédia son toast aux deux maîtresses de maison, Mme Antoinette et la jeune Mme Buddenbrook.

Après lui, comme le pudding et le malvoisie touchaient à leur fin, lentement, en toussotant, salué par un « Ah ! » général, M. Jean-Jacques Hoffstede se leva… les enfants, au bout de la table, applaudirent dans leur excès de joie.

— Oui, *excusez !* je n'ai pu me dérober… dit-il, portant un doigt à son nez pointu et tirant un papier de sa poche…

Un profond silence se fit dans la salle.

La feuille qu'il tenait entre les mains était adorablement enluminée et, dans un ovale ménagé entre des fleurs rouges et une multitude d'entrelacs dorés, il lut ces paroles :

« Hommage d'amitié à la famille Buddenbrook, avec qui nous fêtons dans la joie l'inauguration de sa nouvelle demeure. Octobre 1835. »

Ensuite, il tourna la page et commença, d'une voix déjà légèrement chevrotante :

Ma chanson fidèle et modeste
Peut-elle manquer en ce jour
De vous chercher avec amour
Dans ce palais, présent céleste !

Je chante tes cheveux d'argent,
Ami, ton épouse admirable
Et ce couple au vôtre semblable,
Toujours jeune et toujours aimant.

La beauté chaste et souveraine
Au mérite a tendu sa main,
C'est l'infatigable Vulcain
Et Vénus Anadyomène !

Que votre bonheur tant fêté
Ne connaisse jamais d'orage,
Que chaque jour vous soit un gage
De nouvelle félicité !

L'avenir que pour vous j'espère
Sera très doux à mon vieux cœur,
Mon regard vous dit la ferveur
De ce vœu constant et sincère.

Adieu ! Parmi vos lambris d'or,
N'oubliez pas l'humble poète
Qui, dans son obscure retraite,
Vient pour vous de chanter encor !

Il s'inclina, tandis qu'éclataient des applaudissements unanimes et enthousiastes.

— Charmant, Hoffstede ! s'écria le vieux Buddenbrook. Voilà, par ma foi, un toast exquis !

Mais, lorsque ce fut le tour de Mme Elisabeth de boire avec le poète, une tendre rougeur colora son teint délicat, car elle avait bien remarqué l'aimable révérence qu'il lui avait adressée en évoquant « Vénus Anadyomène ».

CHAPITRE VII

L'entrain général était maintenant à son comble, et M. Köppen ressentait l'impérieuse nécessité de déboutonner tant soit peu son gilet ; par malheur, c'eût été malséant, les plus âgés eux-mêmes ne prenant point pareille licence. Lebrecht Kröger occupait sa place avec autant de dignité qu'au début du repas, le pasteur Wunderlich conservait la blancheur de son teint et l'élégance de son langage ; le vieux Buddenbrook, bien qu'un peu renversé

sur sa chaise, observait la bienséance la plus raffinée, et, seul, Justus Kröger était, à n'en pas douter, légèrement gris.

Mais où était donc le docteur Grabow ? Mme Elisabeth se leva furtivement et sortit, car, au bout de la table, les places de Mlle Jungmann, du docteur Grabow et de Christian étaient vides, et, de la galerie, arrivaient comme des gémissements étouffés. Elle quitta vivement la salle derrière la soubrette qui venait de servir le beurre, le fromage et les fruits, et, en effet, là, dans la pénombre, sur les coussins du banc circulaire qui entourait la colonne centrale, c'était bien le petit Christian qui – peut-être assis, peut-être couché ou accroupi – se plaignait doucement à vous briser le cœur.

— Ah ! mon Dieu, ma petite madame ! dit Ida qui se tenait près de lui avec le docteur, Christian, notre tout petit, a tellement mal au cœur…

— J'ai mal au cœur, maman, un *sacré* mal au cœur ! gémit Christian, roulant éperdument ses yeux ronds et enfoncés au-dessus de son nez démesuré.

Ce « sacré » lui avait été arraché par l'excès de son désespoir ; pourtant, Mme Buddenbrook le releva :

— Quand nous nous laissons aller à de telles paroles, le bon Dieu nous punit en nous faisant souffrir doublement !

Le docteur Grabow tâtait le pouls ; son visage débonnaire paraissait plus long et plus doux encore.

— Une petite indigestion… rien de grave, madame ! dit-il pour la rassurer.

Puis il poursuivit, reprenant un ton professionnel, compassé et pédantesque :

— Le mieux serait sans doute de le mettre au lit… un peu de poudre calmante… une petite tasse de camomille pour faire transpirer… Surtout, une diète sévère, madame ! J'insiste, une diète sévère. Une aile de pigeon… un échaudé…

— Je ne veux pas de pigeon ! s'écria Christian, hors de lui. Je ne veux plus manger de ma vie ! J'ai mal au cœur, j'ai un *sacré* mal au cœur !

Cette parole énergique semblait, de fait, lui apporter quelque soulagement, à en juger par la ferveur qu'il mettait à la proférer.

Le docteur Grabow sourit à part soi, d'un sourire indulgent et presque un peu mélancolique. Il songeait :

« Oh ! il se remettra bien à manger, ce jeune homme ! Il vivra comme tout le monde. Il restera assis des journées entières, comme ses aïeux,

parents et connaissances, et entre-temps, à ses quatre repas, il vous absorbera une nourriture tout aussi recherchée, lourde et délectable… »

Eh bien, à Dieu ne plaise ! Ce n'était pas lui, Friedrich Grabow, qui bouleverserait jamais les habitudes de toutes ces braves familles de négociants opulents et débonnaires, si amies de leurs aises. Il accourrait, sitôt appelé, prescrirait pour un ou deux jours un régime sévère…, une aile de pigeon…, un échaudé…, oui, oui… et il certifierait, en toute tranquillité de conscience, que ce n'était rien de grave pour cette fois. Malgré sa jeunesse, il avait tenu plus d'une fois dans la sienne la main de tel brave citoyen qui venait de goûter à son dernier jambon fumé, à son dernier dindon farci et se recommandait à Dieu, soit dans son fauteuil de bureau, surpris à l'improviste, soit, après quelques souffrances, dans son lit antique et confortable.

— C'est une attaque, disait-on alors, une paralysie, une mort subite et imprévue…

Oui, oui, mais lui, Friedrich Grabow, aurait été bien à même de les leur prédire, tous ces malaises qui « ne tiraient pas à conséquence », et pour lesquels il n'avait même pas été appelé, cet étrange petit vertige, par exemple, au bureau, après le dîner… Eh bien, à Dieu ne plaise ! Il n'était pas non plus, lui, Friedrich Grabow, de ceux qui méprisent le dindon farci. Ce jambon pané, aujourd'hui, était succulent en diable, avec sa sauce aux échalotes, et puis, alors qu'on commençait déjà à manquer de souffle, ce pudding fourré : macarons, framboises, œufs à la neige, oui, oui…

— Une diète sévère, je le répète, madame ! Une aile de pigeon… un échaudé…

CHAPITRE VIII

Dans la salle à manger, c'était le brouhaha des fins de dîner.

— Grand bien vous fasse ! *mesdames et messieurs*, grand bien vous fasse ! De l'autre côté, il y a des cigares pour les amateurs, du café pour tout le monde, et des liqueurs, si ma femme veut se montrer généreuse… Là-bas, les billards sont à votre disposition, cela va de soi ; Jean, tu te charges, n'est-ce pas, d'y conduire ces messieurs… Madame Köppen, faites-moi l'honneur…

Tout en bavardant avec satisfaction et se congratulant avec la meilleure humeur du monde, tous s'en revinrent par la grande porte ouverte à deux battants, dans le salon des paysages. Le consul ne suivit pas le mouvement général, mais rassembla sans plus tarder autour de lui les amateurs de billard.

— Ne voulez-vous pas hasarder une partie, père ?

Non, Lebrecht Kröger restait près des dames, mais Justus, lui, viendrait peut-être… Le sénateur Langhals, Köppen, Grätjens et le docteur Grabow se joignirent au consul, tandis que Jean-Jacques Hoffstede s'excusait :

— Tout à l'heure, tout à l'heure ! Johann Buddenbrook va jouer de la flûte, je veux en être… *Au revoir, messieurs*…

En traversant la galerie, les six messieurs purent entendre encore, dans le salon des paysages, préluder la flûte, que Mme Elisabeth accompagnait sur l'harmonium : c'était une légère mélodie, claire et gracieuse, qui flottait comme un rêve parmi les vastes pièces. Le consul l'entendait s'évanouir à regret. Il aurait tant aimé, assis dans un fauteuil, dans le salon des paysages, s'abandonner, bercé par cette musique, à sa songerie sentimentale ; mais ses devoirs de maître de maison…

— Apporte-nous quelques tasses de café et des cigares dans la salle de billard, dit-il à la soubrette qui traversait l'antichambre.

— C'est ça, Line, du café, veux-tu ? du café ! reprit M. Köppen d'une voix qui montait d'un estomac bien garni, et il essaya de pincer le bras rouge de la servante. Et ce « café », il le prononçait tout au fond de sa gorge, comme s'il l'avalait et le savourait déjà.

— Je suis persuadé que Mme Köppen vous a vu à travers la vitre, remarqua le consul Kröger.

Le sénateur Langhals demanda :

— Alors, c'est là-haut que tu loges, Buddenbrook ?

L'escalier de droite conduisait au second étage, où se trouvaient les chambres à coucher du consul et de sa famille ; mais à gauche de l'antichambre, il y avait encore une enfilade de pièces. Les messieurs descendirent, en fumant, le large escalier dont la rampe était de bois découpé, laqué blanc. Sur le palier, le consul s'arrêta :

— Cet entresol renferme encore trois chambres en profondeur, expliqua-t-il, la petite salle à manger, la chambre de mes parents et une pièce rarement habitée qui donne sur le jardin ; elles sont desservies par un passage étroit faisant corridor… Mais avançons ! Oui, voyez-vous, les

camions traversent l’allée, puis l’immeuble d’un bout à l’autre, jusqu’à la Bäckergrube.

Au rez-de-chaussée, la grande allée sonore était pavée de larges dalles carrées. Près du tambour d’entrée et à l’extrémité opposée s’ouvraient les bureaux, tandis que la cuisine, d’où s’exhalait encore l’aigre relent de la sauce aux échalotes, donnait à gauche de l’escalier, comme la cave. En face, à une hauteur relativement considérable, des réduits, lourds et étranges d’aspect, mais proprement passés au vernis, formaient saillie sur le mur : c’étaient les chambres des servantes, on n’y pouvait accéder de l’allée que par une sorte de raide escalier à découvert. Deux vieilles armoires immenses et un bahut sculpté se dressaient à côté.

Après avoir franchi quelques marches très plates, accessibles aux voitures, on arrivait, par une haute porte vitrée, dans la cour, dont le côté gauche était occupé par une petite buanderie. De là, le regard plongeait dans un jardin joliment dessiné, mais où flottaient maintenant la grisaille et l’humidité de l’automne ; les plates-bandes étaient protégées contre le froid par des nattes de paille et il était fermé, au fond, par la façade rococo du pavillon. Cependant, les messieurs prirent à gauche un passage qui, entre deux murs, conduisait par une seconde cour vers les bâtiments de derrière.

Là, des marches glissantes descendaient vers une sorte de cave voûtée au sol argileux qui servait de réserve ; du grenier supérieur pendait la corde au moyen de laquelle on hissait les sacs de blé. À droite, un escalier proprement entretenu menait au premier étage, où le consul ouvrit lui-même à ses hôtes la porte blanche de la salle de billard.

M. Köppen se jeta, épuisé, sur une des chaises au dossier raide rangées le long des murs d’une pièce nue et sévère.

— Je me contenterai d’abord de vous regarder jouer ! s’écria-t-il, chassant d’une chiquenaude les fines gouttes de pluie qui mouillaient son habit. Que le diable m’emporte, quel voyage m’avez-vous fait faire, Buddenbrook, à travers votre maison !

Tout comme dans le salon des paysages, le poêle brûlait ici derrière un grillage de cuivre. Par les trois fenêtres hautes et étroites, on voyait, au-delà des toits dont l’humidité avivait le rouge, des cours grises et des pignons.

— Un carambolage, monsieur le sénateur ? demanda le consul, prenant une queue au râtelier.

Puis il fit le tour des deux billards pour en fermer les bourses.

— Qui veut en être ? Grätjens ? le docteur ? *All right !* Grätjens et Justus, prenez donc l'autre… Köppen, il faut que tu joues.

Le marchand de vins se leva et, les joues gonflées de fumée, prêta l'oreille à une violente rafale qui sifflait entre les maisons, cinglait les fenêtres de pluie, et finit par s'engouffrer, avec un hurlement, dans le tuyau du poêle.

— Malédiction ! cria-t-il en rejetant sa fumée. Crois-tu que le *Wullenwewer* pourra entrer au port, Buddenbrook ? Quel temps de chien !…

En effet, les nouvelles de Travemünde n'étaient pas des meilleures. Le consul Kröger en donna confirmation tout en enduisant de craie la queue de billard.

— Tempêtes sur toutes les côtes. Par Dieu, ce ne fut pas beaucoup plus terrible à Saint-Pétersbourg, en 1824, au moment du grand raz de marée !…

À ce moment, le café arriva.

On se servit, chacun but une gorgée et le jeu commença. Alors, le Zollverein vint sur le tapis… Oh ! c'était un fervent du Zollverein que le consul Buddenbrook[15] !

— Quelle idée de génie, messieurs ! s'écria-t-il, se retournant vivement, après avoir exécuté son coup, vers le deuxième billard, d'où le mot était parti. Il nous faudra y adhérer à la première occasion…

M. Köppen, lui, ne partageait pas cette opinion, non, il renâclait d'indignation.

— Et notre autonomie ? Et notre indépendance ? demanda-t-il, offensé, s'appuyant sur la queue de billard, dans une attitude belliqueuse. Qu'en adviendra-t-il ? Et vous croyez que Hambourg se prêterait à cette invention prussienne ? Alors, pourquoi ne pas nous laisser annexer tout de suite, Buddenbrook ? Que Dieu nous en garde ! non, mais qu'avons-nous à faire du Zollverein ? je voudrais bien le savoir ! Tout ne va-t-il pas à souhait ?…

— Oui, pour toi, Köppen, et tes vins rouges ! Et peut-être aussi pour les produits russes, je ne dis pas. Mais les importations se bornent là ! Quant à l'exportation, nous envoyons bien un peu de blé en Hollande et en Angleterre, c'est certain !… Ah ! non, tout ne va pas pour le mieux, malheureusement. Ici, parbleu, il s'est fait jadis d'autres affaires… Mais avec le Zollverein, les deux Mecklembourg et le Schleswig-Holstein nous seraient ouverts… Et il est impossible de prévoir la tournure que prendraient nos propres affaires…

— Je vous en prie, Buddenbrook, commença Grätjens, à demi couché sur le billard, et déplaçant en viseur attentif la pointe de la queue sur sa main osseuse, je n'y comprends goutte, moi, à ce Zollverein. Notre système n'est-il pas aussi simple et aussi pratique ? La déclaration à l'entrée, sur la foi du serment…

Que ce fût une belle et antique institution, le consul se vit bien forcé d'en convenir.

— Non, vraiment, monsieur le consul… quand vous trouvez quelque chose de « beau » !

Le sénateur Langhals était quelque peu indigné :

— Je ne suis pas dans les affaires, moi, mais à parler franc, eh bien, elle tourne au scandale, à la longue, cette institution du serment civique, je suis bien forcé de le dire ! Une pure formalité que personne ne prend plus au sérieux, et c'est l'État qui est toujours lésé… On se raconte des choses qui dépassent tout de même les bornes. Je suis persuadé que pour ce qui est du Sénat, l'entrée dans le Zollverein…

— Alors, vous allez voir quel conflit !…

M. Köppen, enflammé de colère, frappa rudement le sol avec la queue de billard. Il prononçait « congflit », car il avait maintenant envoyé au diable tous ses scrupules de prononciation.

— Un « congflit », je sais ce que je dis. Ouais, avec toute l'« esime » que je vous dois, monsieur le sénateur, je crois, Dieu vous assiste, que votre cas est désespéré !

Et il se lança à corps perdu dans un discours enflammé sur les commissions d'arbitrage, le bien de l'État et le serment civique et les villes libres…

Enfin, grâce à Dieu, Jean-Jacques Hoffstede arriva ! Il fit son entrée bras dessus, bras dessous, avec le pasteur Wunderlich, et ils étaient bien tous les deux, par leur verdeur débonnaire, les représentants d'une époque plus insouciante.

— Eh bien, mes bons amis, commença-t-il, j'ai quelque chose pour vous : une plaisanterie, un amusant petit quatrain à la française… Écoutez !

Il s'installa confortablement sur une chaise, en face des joueurs adossés aux billards, tira un feuillet de sa poche, posa sur son nez pointu son long index orné d'une bague à cachet, et lut allègrement, sur un ton de naïveté épique :

Le maréchal de Saxe avec la Pompadour
En phaéton doré s'exhibait l'autre jour :
« Le hasard est galant, dit Frelon, qui promène
Le glaive du roi… et sa gaine ! »

M. Köppen s'arrêta court, laissa là le « congflit » et le bien de l'État et se mit à l'unisson du rire général, tant et si bien que les murs en tremblèrent. Le pasteur Wunderlich, lui, s'était approché d'une fenêtre et riait sous cape, à en juger par le mouvement de ses épaules.

On s'attarda un moment encore, dans cette salle retirée, car Hoffstede avait, dans son sac, bien d'autres drôleries du même goût. M. Köppen avait déboutonné son gilet du haut en bas, et il était de la meilleure humeur du monde, se sentant plus à son aise ici qu'à table, dans le décor de la salle à manger. À chaque péripétie de la partie, il lançait, en son patois, des expressions bouffonnes, et, par moments, il déclamait, tout heureux, entre ses dents :

Le maréchal de Saxe avec la Pompadour…

Et sa rude voix de basse vous accommodait drôlement le petit couplet…

CHAPITRE IX

Il était assez tard, vers les onze heures, lorsque les invités, qui s'étaient retrouvés dans le salon des paysages, se disposèrent presque simultanément à prendre congé. Aussitôt après le baisemain, Mme Elisabeth monta dans sa chambre auprès du malade, laissant à Mlle Jungmann le soin de veiller sur les servantes en train de ranger la vaisselle, et Mme Antoinette se retira à l'entresol. Le consul cependant reconduisait ses hôtes par l'escalier, l'allée et jusque dans la rue.

Une bise aiguë rabattait obliquement la pluie, et les vieux Kröger, emmitouflés dans d'épaisses fourrures, se blottirent précipitamment dans leur magnifique équipage qui était avancé depuis longtemps. La flamme jaune des lampes à huile qui brûlaient devant la maison sur des supports ou s'accrochaient, plus loin, à de fortes chaînes tendues au-dessus de la rue, vacillait, comme affolée. Çà et là, les encorbellements de maisons faisaient saillie sur la rue qui descendait en pente raide vers la Trave, et quelques-

unes s’agrémentaient de bornes sculptées ou de bancs. Une herbe humide pointait entre les pavés disjoints. Là-bas, l’église Sainte-Marie s’enveloppait d’ombre, de ténèbres et de pluie.

— *Merci*, dit Lebrecht Kröger, serrant la main du consul, debout près de la voiture. *Merci*, Jean, c’était tout à fait charmant !

Puis la portière claqua et l’équipage s’ébranla à grand fracas. Le pasteur Wunderlich et le courtier Grätjens prirent congé, eux aussi, avec force remerciements. M. Köppen, dans son manteau à quintuple pèlerine, coiffé d’un haut-de-forme gris fortement cintré, et flanqué de sa replète moitié, lança de sa basse la plus tragique :

— B’soir, Buddenbrook ! Allons, rentre vite, tu vas prendre froid. Grand merci à toi, pas ? Il y a longtemps que je n’avais aussi bien mangé… Alors, mon rouge à quatre marks te convient ? Bonne nuit, encore une fois…

Le couple descendit vers le fleuve avec le consul Kröger et sa famille, tandis que le sénateur Langhals, le docteur Grabow et Jean-Jacques Hoffstede prenaient la direction opposée…

Le consul Buddenbrook, les mains enfouies dans les poches de son pantalon clair, frissonnant un peu dans son habit de drap, s’attardait devant la porte, écoutant s’éteindre le bruit des pas dans les rues désertes, mouillées et faiblement éclairées. Puis il se retourna et son regard remonta le long de la façade grise à pignons. Ses yeux s’arrêtèrent sur la devise sculptée au fronton en caractères anciens : « *Dominus providebit.* » La tête un peu penchée, il rentra et referma avec soin la porte qui grinça pesamment ; puis il poussa celle du tambour, fit jouer le pêne et traversa lentement l’allée sonore. La cuisinière descendait l’escalier dans le cliquetis d’un plateau chargé de verres ; il demanda :

— Trina, où est Monsieur ?

— Dans la salle à manger, monsieur le consul…

Son visage était devenu aussi rouge que ses bras, car elle était de la campagne et se troublait facilement. Il monta et, dans l’obscurité de la galerie, sa main se porta encore une fois vers sa poche intérieure, où la lettre se froissa. Puis il entra dans la salle ; dans un angle seulement un reste de bougie brûlait encore dans une des torchères éclairant la table desservie. Le relent acide de la sauce aux échalotes s’attardait dans l’air.

Du côté opposé, Johann Buddenbrook, les mains derrière le dos, allait et venait posément d’une fenêtre à l’autre.

CHAPITRE X

— Eh bien, mon fils Jean ! Ça va-t-il ?

Il s’arrêta et lui tendit la main, cette main des Buddenbrook, blanche, un peu trop courte, mais très fine d’attache. Sa silhouette vigoureuse où s’éclairaient seuls la perruque poudrée et le jabot de dentelle se détachait sur le rouge sombre des rideaux, au hasard de la faible et dansante lumière.

— Pas encore fatigué ? Je me promène ici en écoutant le vent… sacré temps ! Et le capitaine Kloht qui est parti de Riga…

— Oh ! père, tout ira bien, s’il plaît à Dieu !

— Puis-je compter là-dessus ? Car enfin, à supposer même que tu sois à tu et à toi avec le bon Dieu…

Le consul se sentit rasséréné en face de cette belle humeur.

— Oui, pour en venir au fait, je ne suis pas entré seulement pour vous dire bonne nuit, papa, mais… Il ne faudra pas vous fâcher, n’est-ce pas ? Je n’ai pas voulu, pendant cette agréable soirée, vous tourmenter avec cette lettre arrivée dans l’après-midi…

— Monsieur Gotthold, *voilà* !

Le vieillard feignit de rester tout à fait calme à la vue du papier bleuâtre et scellé qu’il prit en main : « Monsieur Johann Buddenbrook aîné. Personnel. »

— C’est un homme de *conduite* que monsieur ton demi-frère, Jean ! Est-ce que j’ai répondu, moi, dernièrement, à sa seconde lettre ? Mais lui, il en écrit une troisième…

Tandis que son visage fleuri s’assombrissait de plus en plus, il rompit du doigt le cachet, déplia vivement le papier mince, se tourna de biais pour que la lumière frappât la lettre sur laquelle il appliqua un coup énergique du dos de la main. Le reniement et la rébellion éclataient jusque dans cette écriture, car, tandis que les lignes des Buddenbrook couraient, à l’ordinaire, ténues, légères et obliques sur le papier, ces caractères-là étaient hauts, raides, renforcés de pleins inattendus ; un grand nombre de mots étaient soulignés d’un trait de plume rapide et incurvé.

Le consul s’était retiré du côté du mur où s’adossaient les chaises, mais il ne s’assit pas, son père restant debout, et se contenta de saisir d’un mouvement nerveux un des hauts dossiers, tout en observant le vieillard qui, la tête inclinée de côté, lisait, le sourcil orageux et la lèvre impatiente…

« Mon père,

« C’est à tort, sans doute, que j’attends de vous assez d’équité pour vous faire comprendre mon indignation devant le silence que vous opposez à ma deuxième et si *pressante* lettre relative à l’affaire que vous savez, la première seule m’ayant valu une réponse (et quelle réponse !). Laissez-moi vous déclarer que vous creusez, d’une manière *impie*, j’en prends Dieu à témoin, l’abîme qui nous sépare, et que vous aurez un jour à en répondre avec la dernière *rigueur* devant le Tribunal suprême. N’est-ce point assez de vous être détourné de moi depuis de si longues années, et si totalement, et avec une si extrême cruauté, du jour où, suivant contre votre volonté l’inclination de mon cœur, j’épousai celle qui est maintenant ma femme, et où j’offensai votre orgueil *démesuré* en prenant un magasin à mon compte. Le traitement que vous m’infligez à présent est une injustice criante, et vous commettriez l’erreur la plus *grossière* en vous imaginant que je me tiendrai pour satisfait en face de votre silence et n’élèverai aucune protestation.

« Vous avez mis 100 000 marks à la maison de la Mengstrasse. Il m’est en outre revenu que Johann, fils de votre second mariage et votre associé, occupe une partie de ladite maison, en qualité de locataire, et qu’il restera, après votre décès, seul et unique propriétaire de la firme comme de l’immeuble. Vous avez pris, avec ma demi-sœur de Francfort et son mari, des arrangements dans lesquels je n’ai pas à intervenir. Quant à votre fils aîné, vous poussez votre colère *impie* jusqu’à lui refuser catégoriquement toute compensation pour ce qui me revient de la maison. Je me suis tu quand, lors de mon mariage et de mon établissement, vous m’avez versé une somme de 100 000 marks, bien que j’apprisse du même coup que votre testament me réserverait, en tout et pour tout, une somme égale. En ce temps-là, je n’étais même pas au courant de votre situation de fortune. Je vois plus clair maintenant et, comme je n’ai pas, en principe, à me considérer comme déshérité, je *réclame*, dans cette affaire, une indemnité de 33 335 marks, représentant le tiers du prix d’achat de la maison. Je ne veux point faire de conjectures sur les influences *funestes* auxquelles je dois le traitement que vous m’avez depuis si longtemps infligé. Mais je *proteste* contre cette injustice, de tout mon sentiment de *chrétien* et d’*homme d’affaires*, et je vous l’affirme pour la dernière fois : dans le cas où vous ne vous décideriez pas à faire droit à mes justes revendications, je ne pourrais,

moi, continuer à vous estimer, ni comme *chrétien*, ni comme *père*, ni comme *homme d'affaires*.

« Gotthold BUDDENBROOK. »

— Pardonne-moi de te ressasser ces litanies, bien que je n'y prenne aucun plaisir. *Voilà* !

Et, d'un geste furibond, Johann Buddenbrook lança la lettre à son fils.

Le consul arrêta le papier au vol, à la hauteur de ses genoux, et suivit d'un regard plein de désarroi et de tristesse les pas de son père. Le vieux monsieur saisit le long éteignoir placé près de la fenêtre et, longeant la table, marcha, raide et courroucé, vers la torchère de l'angle opposé.

— *Assez* ! te dis-je. *N'en parlons plus*, un point, c'est tout ! Au lit ! *En avant* !

L'une après l'autre, les flammes s'engouffrèrent sans résistance sous le petit capuchon de métal fixé au sommet du manche. Deux bougies seules brûlaient encore lorsque le vieillard se retourna vers son fils qu'il pouvait à peine distinguer au fond de la pièce.

— *Eh bien*, pourquoi rester planté là : qu'en dis-tu ? Tu dois bien avoir quelque chose à dire !

— Que voulez-vous que je dise, père ? Je suis désemparé.

— Tu te laisses facilement désemparer ! jeta Johann Buddenbrook, la voix méchante, bien qu'il sût lui-même que cette remarque n'était point l'expression exacte de la vérité.

Combien de fois, en effet, son fils et associé ne s'était-il pas montré son maître dans la conquête hardie de quelque avantage ?

— Des influences pernicieuses, funestes… poursuivit le consul, voilà la première ligne que je déchiffre ! Vous ne pouvez savoir combien cela me torture, père ! Et il nous reproche de manquer de sentiments chrétiens !

— Te laisserais-tu par hasard intimider par ce misérable grimoire ?

Johann Buddenbrook s'avança avec colère, traînant l'éteignoir derrière lui.

— De manquer de sentiments chrétiens ! Ah ! ah ! Elle n'est pas sans élégance, il faut l'avouer, cette pieuse cupidité ! Quelle drôle d'engeance vous faites, vous autres, les jeunes ! La tête farcie de billevesées chrétiennes et de chimères… d'idéalisme ! Et nous autres, les vieux, nous sommes les railleurs sans âme… et avec cela, la monarchie de Juillet, l'idéal pratique…

et cet autre qui préfère déverser sur son vieux père les plus grossières injures, plutôt que de renoncer à quelques milliers d'écus !… Ah ! ah ! Comme homme d'affaires, il voudra bien condescendre à me mépriser ! Eh bien ! comme homme d'affaires, je sais ce que *faux-frais* veut dire… *faux-frais !* répéta-t-il, furibond, en grasseyant à la parisienne. Ce n'est pas en cédant humblement que je m'attacherai davantage cet exalté, ce polisson de fils…

— Cher père, que pourrais-je répondre ! Je tiens à le mettre dans son tort quant aux influences dont il parle ! Comme associé, j'ai des intérêts dans l'affaire, et c'est précisément pourquoi je devrais te conseiller de ne point persister dans ton point de vue, toutefois… Je ne me crois pas moins bon chrétien que Gotthold, toutefois…

— Toutefois ! Oui, tu as raison, ma parole, Jean, d'ajouter « toutefois » ! Voyons donc comment les choses se présentent : à l'époque où, enflammé pour sa donzelle, il me faisait scène sur scène et finissait par consommer cette mésalliance, malgré ma formelle interdiction, je lui écrivis : « Mon *très cher fils*, tu épouses ta boutique ; un point, c'est tout. Je ne te déshérite pas, je ne me donne pas en *spectacle*, mais c'en est fait de notre affection. Ci-joint 100 000 marks pour ton établissement, je t'en lègue 100 000 autres par testament, un point c'est tout ; maintenant, ton compte est réglé, il n'y aura pas un schilling de plus. » À cela, il n'a pas soufflé mot. Si nous avons fait des affaires, qu'a-t-il à y voir ? S'il vous revient, à toi et à ta sœur, une bonne part en plus ? Et s'il nous plaît d'acheter une maison sur ce qui vous reviendra un jour…

— Si vous pouviez concevoir, père, le dilemme où je me trouve pris ! Pour maintenir la concorde dans notre famille, je devrais vous conseiller… mais…

Le consul, toujours adossé à sa chaise, poussa un léger soupir. Johann Buddenbrook, appuyé sur le manche de l'éteignoir, s'efforçait de percer la pénombre mouvante pour surprendre l'expression de son fils. L'avant-dernière bougie s'était fondue et éteinte d'elle-même ; une seule vacillait encore à l'autre extrémité de la pièce. Par intervalles, une haute et blanche figure surgissait, souriante et calme, de la tapisserie, puis s'évanouissait à nouveau.

— Père… notre situation vis-à-vis de Gotthold m'accable ! souffla le consul.

— Folie, Jean, pas de sentimentalité ! Qu'est-ce qui t'accable ?

— Père… nous venons de nous réunir dans la joie, nous avons fêté une belle journée, nous étions fiers et heureux dans la conscience d'avoir accompli, d'avoir atteint quelque chose… d'avoir porté notre maison, notre famille à une hauteur qui lui assurera, dans la plus large mesure, l'estime et la considération de tous… Cependant, père, cette animosité implacable que tu témoignes à mon frère, ton fils aîné, m'effraie… Il ne faudrait pas qu'une lézarde cachée traversât l'édifice que nous avons élevé avec l'aide et la grâce de Dieu… Il est nécessaire qu'une famille soit unie, que ses membres se soutiennent, père, sans quoi le malheur vient frapper à la porte…

— Balivernes, Jean ! Fadaises que tout cela ! C'est un garçon obstiné, voilà tout…

Il y eut un silence ; la dernière flamme se mourait.

— Que fais-tu, Jean ? demanda Johann Buddenbrook. Je ne te vois plus du tout.

— Des comptes, répondit sèchement le consul.

La bougie se ranima et on le vit, redressé de toute sa hauteur, fixer sur la flamme dansante des yeux plus froids et plus attentifs qu'ils ne l'avaient été durant tout l'après-midi.

— Ou bien vous donnez à Gotthold 33 335 marks et 15 000 à ceux de Francfort, soit un total de 48 335. Ou bien vous en versez 25 000 à ceux de Francfort seulement, ce qui signifie pour l'entreprise un bénéfice de 23 335 marks. Mais ce n'est pas tout. À supposer que vous indemnisiez Gotthold pour sa part de la maison, ce sera renier vos intentions ; en effet, il ne se jugera plus déchu de ses droits et pourra, par suite, à votre mort, élever sur notre patrimoine des prétentions égales à celles de ma sœur et aux miennes. Il en résultera pour la maison un déficit de plusieurs centaines de milliers de marks, qu'elle ne saurait supporter et que je ne saurais non plus endosser, moi, qui resterai seul et unique propriétaire… Non, papa, conclut-il avec un geste énergique de la main, tout en se redressant encore plus. Mon devoir est de vous déconseiller de céder !

— Eh bien, soit. *N'en parlons plus ! En avant !* Allons nous coucher !

Une dernière et minuscule flamme expira sous le petit capuchon de métal. Dans une obscurité compacte, ils traversèrent tous deux la galerie et dehors, près de l'escalier du deuxième étage, ils se serrèrent la main.

— Bonne nuit, Jean… *Courage*, n'est-ce pas ? Il faut en passer par là… À demain, au petit déjeuner !

Le consul remonta dans son appartement et le vieillard descendit à l’entresol, se guidant à tâtons sur la rampe. Puis la vieille et vaste demeure, bien close, s’enveloppa d’ombre et de silence. Fierté, espérances et craintes se taisaient, tandis qu’au-dehors, dans les rues silencieuses, ruisselait la pluie et que le vent d’automne sifflait autour des pignons et dans les angles.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Deux ans et demi plus tard, au milieu d'avril, par un printemps précoce, se produisit un événement qui faisait fredonner de plaisir le vieux Johann Buddenbrook et remplissait son fils de la plus joyeuse émotion.

Un dimanche matin, à neuf heures, le consul était assis dans la petite salle à manger, près de la fenêtre, devant le grand bureau brun dont il avait rejeté en arrière le couvercle bombé, au moyen d'un mécanisme ingénieux. Un épais portefeuille de cuir bourré de papiers était posé devant lui ; penché sur un cahier à couverture gaufrée et à tranche dorée, il s'affairait à écrire, de son écriture mince, précipitée et minuscule, ne s'interrompant que pour tremper sa plume d'oie dans le lourd encrier de métal.

Les deux fenêtres étaient ouvertes et, du jardin où un doux soleil brillait sur les premiers bourgeons, tandis que de frêles voix d'oiseaux se donnaient vivement la réplique, montait l'air printanier chargé d'arômes frais et tendres ; à son haleine, les rideaux, de temps à autre, se soulevaient doucement et sans bruit. En face, sur la table du déjeuner, le soleil ruisselait sur la nappe éblouissante, parsemée de miettes, et se jouait en reflets virevoltants et bondissants sur les ors des tasses en forme de mortier…

La porte de la chambre à coucher était ouverte à deux battants, et l'on entendait la voix de Johann Buddenbrook qui chantonnait une vieille mélodie drôlette :

Oh ! quel bon, quel brave mari,
Quel mari complaisant, quel ange !
Il fait la soupe et le rôti,
Berce l'enfant et sent l'orange.

Il était assis à côté du petit berceau aux rideaux de soie verte qui s'appuyait contre le haut lit à baldaquin de Mme Elisabeth, et que sa main balançait en cadence. Le consul et sa femme s'étaient installés

momentanément ici pour faciliter le service. Leur père et Mme Antoinette qui, un tablier sur sa robe rayée et une coiffe de dentelle sur ses épaisses boucles blanches, manipulait de la flanelle et de la toile, avaient fait de la troisième pièce de l'entresol leur chambre à coucher.

C'est à peine si le consul Buddenbrook jetait un regard dans la salle voisine, tant il était absorbé par son travail. Son visage avait une expression grave que le recueillement rendait presque douloureuse. Sa bouche était entrouverte, son menton s'affaissait un peu, ses yeux se voilaient par instants. Il écrivait :

« Aujourd'hui, 14 avril 1838, à six heures du matin, ma chère femme Elisabeth, née Kröger, a heureusement accouché, avec l'aide miséricordieuse de Dieu, d'une petite fille qui recevra, par le sacrement du baptême, le nom de Clara. Tout s'est bien passé, par la grâce du Seigneur, bien que, d'après le docteur Grabow, la naissance ait été légèrement prématurée, que tout n'ait pas été pour le mieux auparavant, et que Bethsy ait cruellement souffert. Ah ! quel autre Dieu aurions-nous que Toi, Dieu des Armées célestes, toi qui nous assistes dans toutes les détresses et tous les dangers, et nous enseignes à discerner ta véritable volonté, afin que nous te craignions et que tu puisses connaître notre fidélité à tes ordres et à tes commandements ! Ô Seigneur, dirige-nous et conduis-nous aussi longtemps que nous vivrons ici-bas… »

La plume courait toujours, glissait, agile, et, dessinant çà et là une fioriture toute commerciale, elle s'adressait à Dieu pendant des lignes et des lignes. Deux pages plus loin, on lisait :

« J'ai assuré ma dernière-née pour une somme de 150 thalers. Conduis-la, ô Seigneur, dans tes voies et accorde-lui un cœur pur, afin qu'un jour elle entre dans les demeures de la paix éternelle. Car nous savons combien il est difficile de croire de toute notre âme que le bon et doux Jésus nous appartient tout entier, si misérable et si faible est notre cœur mortel… »

Au bout de trois pages, le consul écrivit : « *Amen !* » Mais la plume continuait sa course, elle glissait toujours avec un bruissement léger, de page en page ; elle parlait de la source délicieuse qui réconforte le voyageur fatigué, des saintes plaies du Rédempteur, ruisselantes de sang, de voies étroites ou larges, et de l'infinie magnificence de Dieu. Sans doute le consul, après telle ou telle phrase, aura ressenti le désir d'en finir, de poser la plume, d'aller retrouver sa femme ou de se rendre au bureau ; voilà qui était indéniable. Mais quoi ! Se lasserait-il donc si vite de s'entretenir avec

son Créateur et son soutien ? N'était-ce pas léser le Seigneur, que de cesser déjà d'écrire ?… Non, non, en juste châtiment de son désir impie, il cita encore d'abondance des versets des Saintes Écritures, il pria pour ses parents, pour sa femme, pour ses enfants et pour lui-même, il pria aussi pour son frère Gotthold, et enfin, après une dernière sentence tirée de la Bible, après un dernier et triple « *Amen* », il répandit du sable d'or sur les pages et se renversa sur sa chaise avec un soupir de soulagement.

Les jambes croisées, il feuilletait le cahier, revenant lentement en arrière, lisant au hasard des faits et des considérations consignés par lui, et toujours il constatait avec joie et gratitude que la main divine l'avait visiblement béni, en toute circonstance et dans tous les périls.

Il avait eu la petite vérole, et si maligne que tout le monde le croyait à l'article de la mort ; mais il avait été sauvé.

Encore enfant, il avait assisté un jour aux préparatifs d'un mariage au cours desquels, selon un antique usage, une quantité de bière avait été brassée dans une grande cuve dressée à cet effet devant la porte. Or, celle-ci se renversa et s'abattit sur le petit garçon, avec un tel fracas et une telle force, que les voisins accoururent et qu'ils ne furent pas trop de six pour la redresser. Sa tête meurtrie était si mal en point que le sang coulait à flots le long de son corps. On le porta dans une boutique, et, comme il respirait encore, on envoya quérir le médecin et le chirurgien. Cependant, on exhorta le père à se soumettre à la volonté de Dieu, car il était impossible que l'enfant conservât la vie… Et maintenant, écoutez bien ceci : le Tout-Puissant conféra aux remèdes une telle vertu que le blessé recouvra une santé parfaite.

Lorsque le consul eut achevé de revivre par l'esprit cet accident, il reprit la plume et écrivit à la suite de son dernier *amen* : « Oui, Seigneur, je te louerai éternellement ! »

Une autre fois, alors que tout jeune homme il était venu à Bergen, Dieu l'avait sauvé d'un grand péril en mer : « Pendant mes années d'apprentissage, quand les navigateurs des mers boréales s'en revenaient au havre, ce n'était pas chose facile de circuler entre les bateaux et d'atteindre notre débarcadère. Un jour que je me tenais sur le bord d'une gabare, les pieds appuyés sur les tolets et le dos contre le yacht pour amener la gabare le plus près possible, il arriva pour mon malheur que les tolets de chêne contre lesquels mes pieds s'arc-boutaient se rompirent et que je piquai une tête dans l'eau. Je reviens une première fois à la surface, mais personne

n’est assez proche pour me saisir ; je remonte une deuxième fois, mais la gabare me passe sur la tête. Il y avait là assez de gens désireux de me sauver, mais il leur fallait d’abord écarter de ma tête le yacht et la gabare, et tous leurs efforts n’auraient servi de rien si, à ce moment précis, un câble ne s’était rompu de lui-même sur un yacht, faisant dériver le bateau. Ainsi, par la grâce divine, je me trouvai dégagé et, à la troisième fois, comme je remontai juste assez pour que mes cheveux seuls fussent visibles, toutes les têtes étant penchées au-dessus de l’eau, il arriva qu’un homme couché à plat par-dessus le bord de la gabare réussit à me saisir aux cheveux, et que je m’agrippai à son bras. Mais se sentant entraîné lui-même, il se prit à crier et à hurler si furieusement que les autres l’entendirent, le saisirent à bras-le-corps avec tant de rapidité et le maintinrent avec tant de force qu’il put résister à ma pesée. De mon côté, je me cramponnai de plus belle, bien qu’il me mordît le bras, et c’est par ce concours de circonstances qu’il parvint, en fin de compte, à me sauver. »

Suivait une très longue action de grâces que le consul relut, les yeux mouillés.

« J’aurais bien d’autres cas à citer… lisait-on plus loin, si je pouvais me résoudre à dévoiler mes passions… »

Le consul ne s’attarda pas à ces pages et commença à lire au hasard quelques lignes se rapportant à l’époque de son mariage et de sa première paternité. Cette union, à parler franc, n’avait pas été précisément ce qu’on appelle un mariage d’amour. Son père lui avait frappé sur l’épaule pour lui désigner la fille du riche Kröger qui apportait à la maison une dot imposante, et lui, acquiesçant de bonne grâce, avait désormais honoré en son épouse la compagne que Dieu lui confiait.

Il n’en avait pas été autrement, à vrai dire, du deuxième mariage de son père. On l’entendait fredonner dans la chambre à coucher :

Oh ! quel bon, quel brave mari,
Quel mari complaisant, quel ange.…

Comme il était regrettable qu’il eût si peu le goût de ces vieux mémoires et de ces vieux papiers ! Solidement planté des deux pieds dans le présent, il ne s’occupait guère du passé de la famille, bien qu’il eût autrefois, surtout à l’époque de son premier mariage, enrichi le gros cahier à tranche dorée de quelques notes, de son écriture un peu chargée de fioritures.

Le consul revint aux feuillets déjà jaunissants, plus solides et plus rudes que le papier qu'il avait inséré lui-même. Oui, Johann Buddenbrook paraissait avoir aimé de façon touchante cette première épouse, fille d'un négociant de Brême, et l'unique année trop brève qu'il lui avait été donné de vivre à ses côtés restait certainement « *la plus heureuse de sa vie* ». C'est, du moins, ce qu'il avait inscrit et souligné d'un trait de plume onduleux et fignolé, au risque d'être lu par Mme Antoinette.

Mais Gotthold était venu, et l'enfant avait coûté la vie à sa mère. D'étranges réflexions s'alignaient, à cet endroit, sur le rude papier. Johann Buddenbrook paraissait avoir porté à cette nouvelle créature une haine âpre et sans détours, dès l'instant où ses premiers et hardis tressaillements avaient causé à sa mère d'horribles souffrances – il paraissait l'avoir haï dès avant qu'il ne vînt au monde, sain et vigoureux, tandis que Joséphine s'en allait, sa tête exsangue affalée sur les coussins –, il n'avait jamais pardonné le meurtre de sa mère à cet intrus sans scrupule qui poussait, robuste et insouciant. Le consul ne comprenait pas cela.

« Elle est morte en accomplissant le devoir sacré de la femme, pensait-il, et j'aurais reporté tendrement mon amour sur la créature à qui elle avait donné la vie et qu'elle me laissait en me quittant. Mais lui, mon père, n'a jamais vu dans son fils aîné que le scélérat qui avait détruit son bonheur. »

Plus tard, il s'était remarié avec Antoinette Duchamps, qui appartenait à une famille de Hambourg, riche et extrêmement considérée, et tous deux avaient vécu côte à côte, pleins de respect et d'attentions mutuelles.

Le consul feuilletait le cahier. Il lut, tout à la fin, les petites histoires de ses propres enfants, la rougeole de Tom, la jaunisse d'Antonie, et comment Christian s'était sorti de la petite vérole volante ; il lut le récit de ses différents voyages avec sa femme à Paris, en Suisse et à Marienbad, et revint en arrière jusqu'aux feuilles parcheminées, déchiquetées, marbrées de jaune, que le vieux Johann Buddenbrook, le père de son père, avait couvertes d'une large écriture contournée dont l'encre tournait au gris pâle. Ces notes s'ouvraient par une copieuse généalogie de la branche principale. On y lisait qu'à la fin du XVIe siècle, un Buddenbrook, le premier connu de ce nom, avait vécu à Parchim et que son fils avait été élevé à la dignité d'échevin à Grabau ; qu'un autre Buddenbrook, tailleur d'habits de son métier, s'était marié à Rostock, « y avait fait ses affaires » – ceci était souligné – et avait engendré un nombre incalculable d'enfants, morts et vivants, au gré du hasard. On y lisait encore que l'un d'eux, répondant déjà

au nom de Johann, avait vécu comme négociant à Rostock et qu'enfin, plusieurs années après, le grand-père du consul était venu s'installer dans la ville pour y fonder un commerce de grains. On connaissait par le menu la vie de cet aïeul : la date de sa fièvre militaire et celle de sa variole étaient fidèlement consignées ; de même cette chute du grenier du troisième étage sur l'étuve, dont il sortit sain et sauf, bien qu'il y eût une foule de poutres à la traverse, et la fièvre chaude qui lui avait causé des crises de folie furieuse. Il avait ajouté à ses réflexions quantité de salutaires conseils à l'adresse de ses descendants, entre autres celui-ci, rédigé en vieux caractères gothiques, soigneusement enluminé et encadré : « Mon fils, consacre avec joye le jour aux affaires, mais non point à celles qui, la nuit, troubleroient ton sommeil. » Plus loin, il spécifiait avec force détails que la vieille bible imprimée à Wittemberg lui appartenait en propre et qu'elle devait être transmise à son premier-né et par celui-ci à l'aîné de ses enfants.

Le consul Buddenbrook attira à lui le portefeuille de cuir pour en tirer et parcourir tantôt l'un, tantôt l'autre des papiers restants. Il y avait de très anciennes lettres jaunes et déchirées que des mères inquiètes avaient écrites à leurs fils à l'étranger et que leurs destinataires avaient pourvues de cette mention : « Bien reçue et prise à cœur. » Il y avait des patentes de bourgeoisie avec les armoiries et le sceau de la libre ville hanséatique, des polices d'assurance, des poèmes de félicitations et des lettres de parrains. Il y avait aussi ces touchantes lettres d'affaires qu'un fils écrivait par exemple de Stockholm ou d'Amsterdam à son père et associé, et où l'on lisait, à côté de nouvelles rassurantes sur un marché de blé, la prière instante d'embrasser *immédiatement* sa femme et ses enfants. Il y avait enfin le journal du consul au cours de son voyage en Angleterre et dans le Brabant ; c'était un cahier sur la couverture duquel était gravé à l'eau-forte le château d'Édimbourg avec le marché aux herbes. Il y avait aussi des documents pénibles : les dures lettres de Gotthold à son père, et enfin, pour clore agréablement la série, le dernier poème de circonstance de Jean-Jacques Hoffstede…

Un tintement léger se fit entendre. Le clocher du tableau aux couleurs pâlies accroché au-dessus du bureau, et qui représentait un antique marché, possédait une véritable horloge qui se mit à sonner dix heures à sa manière. Le consul ferma le livre de raison et le rangea soigneusement dans un casier dérobé du secrétaire. Puis il passa dans la chambre à coucher.

Les murs en étaient tendus d'une étoffe sombre à grands ramages ; les amples rideaux du lit de l'accouchée étaient faits du même tissu. Aux angoisses et aux douleurs passées, succédait maintenant une atmosphère de réconfort et de paix, attiédie par la chaleur du poêle et pénétrée d'une odeur composite d'eau de Cologne et de médicaments. Les rideaux fermés ne laissaient pénétrer qu'une lumière tamisée.

Penchés sur le berceau, les deux vieillards, côte à côte, considéraient l'enfant endormie. Mais Mme Elisabeth, dans une élégante camisole de dentelle, ses cheveux roux impeccablement coiffés, un peu pâle mais souriante de bonheur, tendit à son mari sa belle main, au poignet de laquelle un bracelet d'or tintait encore doucement. À son habitude, elle en présentait la paume largement ouverte, ce qui paraissait accroître la cordialité du geste…

— Eh bien, Bethsy, comment cela va-t-il ?

— Parfaitement, parfaitement, mon cher Jean !

Gardant la main de sa femme dans la sienne, il approcha son visage de l'enfant qui aspirait l'air avec une avidité bruyante et, pendant une minute, il respira ce touchant parfum tiède et candide qui émanait de lui.

— Que Dieu te bénisse ! dit-il doucement en baisant le front du petit être, dont les minuscules doigts jaunes et plissés ressemblaient désespérément à ceux d'un poulet.

— Elle a tété comme un ange, remarqua Mme Antoinette, voyez comme elle a déjà grossi !

— Me croirez-vous si je vous dis qu'elle ressemble à Nette ?

Aujourd'hui, le visage de Johann Buddenbrook rayonnait véritablement de bonheur et de fierté.

— Que le diable m'emporte ! Regardez-moi un peu l'éclair noir de ses yeux…

La vieille dame se défendit avec modestie :

— Ah ! comment peut-on parler déjà de ressemblance… Tu vas à l'église, Jean ?

— Oui, voilà dix heures, il est grand temps, n'est-ce pas ? J'attends les enfants.

Les enfants se faisaient déjà entendre. Ils descendaient l'escalier dans un vacarme intempestif, malgré les « chut » de Clothilde qui s'efforçait de les calmer ; puis ils entrèrent doucement, avec précaution, d'abord à cause de la petite sœur, ensuite parce qu'il convenait de se recueillir avant le culte. Ils

avaient revêtu leurs manteaux de fourrure, car, dans l'église Sainte-Marie, la température était encore hivernale. Leurs visages étaient rouges d'animation. Quelle fête, aujourd'hui ! La cigogne, une cigogne aux muscles vigoureux, certes, avait apporté, en plus de la petite sœur, toutes sortes de merveilles : un cartable neuf en peau de phoque pour Thomas ; pour Antonie, une grande poupée avec de vrais cheveux – n'était-ce pas extraordinaire ? ; un album d'images multicolores pour la sage Clothilde qui, silencieuse et reconnaissante, concentrait toute son attention sur les sacs de sucreries arrivés en même temps ; pour Christian, enfin, un théâtre guignol au grand complet, avec le Sultan, la Mort et le Diable…

Ils embrassèrent leur mère et on leur permit de jeter encore un regard rapide et prudent derrière les rideaux de soie verte, sur quoi ils partirent pour l'église sans mot dire et d'un pas pressé. Leur père, ayant jeté sur ses épaules un manteau à pèlerine, les suivait, son livre de cantiques à la main, tandis que les cris perçants du nouveau membre de la famille subitement réveillé semblaient les accompagner.

CHAPITRE II

Tous les étés, dès le mois de mai, quelquefois en juin, Tony Buddenbrook s'installait, avec une joie non dissimulée, chez ses grands-parents, hors les murs.

Il faisait bon vivre là-bas en toute liberté, soit dans la villa luxueuse que flanquaient de vastes dépendances, les communs et les remises, soit dans l'immense jardin, à la fois verger, potager et parterre, dont la pente descendait obliquement vers la Trave. Les Kröger vivaient sur un grand pied et, bien qu'il y eût une différence marquée entre ce luxe de surface et l'aisance solide, un peu lourde même, de la maison paternelle, il tombait sous le sens que, chez les grands-parents, tout était deux fois plus magnifique, et la jeune demoiselle Buddenbrook en était impressionnée.

Il n'était jamais question ici de s'occuper du ménage, encore moins de la cuisine ; à la maison, c'était le contraire ; si le grand-père et la maman n'y tenaient pas absolument, son père et sa grand-mère l'exhortaient souvent à essuyer la poussière et lui proposaient comme modèle la docile, sage et laborieuse cousine Thilda. C'étaient les tendances aristocratiques de la famille maternelle qui revivaient dans la petite demoiselle lorsque, de son

fauteuil à bascule, elle donnait un ordre à la femme de chambre ou au valet. Deux servantes et un cocher composaient avec eux le personnel du vieux couple.

On a beau dire, c'est une chose agréable que de s'éveiller le matin dans une grande chambre tendue d'étoffe claire et de toucher, dès son premier geste, une lourde couverture de satin piqué ! Et le petit déjeuner dans la pièce donnant sur la terrasse ! Par la porte vitrée ouverte, l'air matinal afflue du jardin, et l'on vous sert, au lieu de café ou de thé, une tasse de chocolat, oui, vraiment, tous les jours, le chocolat des anniversaires, accompagné d'une épaisse tranche de brioche onctueuse.

Ce déjeuner, il est vrai, Tony devait le prendre toute seule, à l'exception des dimanches, les grands-parents étant accoutumés à descendre longtemps après l'heure de l'école. Lorsqu'elle avait mangé son gâteau et bu son chocolat, elle s'emparait de son cartable, descendait de la terrasse en trottinant et traversait le jardin bien entretenu qui précédait la maison.

C'est qu'elle était extrêmement mignonne, la jeune Tony Buddenbrook ! Sous le chapeau de paille, son abondante chevelure coulait en boucles naturelles, dont le blond allait s'assombrissant avec les années ; la lèvre supérieure un peu saillante donnait au frais petit visage, aux yeux gris-bleu et vifs, une expression mutine qui se retrouvait dans sa silhouette menue et gracieuse ; ses jambes minces, que gainaient des bas d'une blancheur neigeuse, avaient une démarche pleine d'assurance, onduleuse et élastique à la fois. Beaucoup connaissaient et saluaient la fillette du consul Buddenbrook quand, franchissant la porte du jardin, elle entrait dans l'allée de marronniers. C'était, par exemple, une marchande des quatre-saisons coiffée d'une grande capeline de paille aux rubans vert clair, arrivant de son village dans sa jardinière, et qui lui criait un joyeux : « Eh bonjour donc, ma petite demoiselle ! » ou bien c'était Matthiesen, le grand coltineur en habit noir, culottes courtes, bas blancs et souliers à boucle, qui enlevait, par déférence, son gibus de gros feutre.

Tony s'arrêtait un instant pour attendre sa voisine, Julie Hagenström, avec laquelle elle avait pris l'habitude de s'en aller à l'école. C'était une enfant aux épaules un peu trop hautes, aux grands yeux d'un noir étincelant, qui habitait tout près, dans une villa complètement cachée sous la vigne vierge. Son père, M. Hagenström, dont la famille n'était fixée ici que depuis peu, avait épousé une jeune Francfortoise, aux cheveux extraordinairement épais et noirs, aux oreilles parées des plus gros diamants de la ville, et qui,

au demeurant, portait le nom de Semlinger. M. Hagenström, associé de la maison d'exportation Strunck et Hagenström, déployait dans les affaires de la ville beaucoup de zèle et d'ambition, mais son mariage lui avait attiré quelque froideur de la part de gens restés esclaves des traditions, les Möllendorpf, les Langhals, les Buddenbrook, notamment ; par surcroît, il n'était pas particulièrement aimé, malgré son activité dans les commissions, comités, conseils d'administration et autres. Il paraissait s'appliquer à contrecarrer en toute circonstance les membres des anciennes familles de la ville, à combattre leurs avis avec habileté, s'entendant par contre à imposer les siens et à s'affirmer beaucoup plus compétent et plus indispensable que ses rivaux. Le consul Buddenbrook disait de lui :

— Hinrich Hagenström ne cesse de nous créer des difficultés… On dirait, par ma foi, que c'est à moi qu'il en veut ; il me suscite des obstacles partout où il peut. Aujourd'hui, il m'a pris à partie à la séance de la commission centrale de bienfaisance ; il en a été de même au département de finances.

Et Johann Buddenbrook d'ajouter :

— Quel vieux chicaneur !

Une autre fois, le père et le fils se mirent à table vexés et abattus… Que s'était-il passé ? Ah ! rien… ils avaient manqué une importante livraison de seigle pour la Hollande ; Strunck et Hagenström la leur avaient raflée sous le nez. Quel renard que ce Hinrich Hagenström !

Tony avait entendu trop souvent des remarques de ce genre pour nourrir à l'égard de Julie Hagenström des dispositions bien tendres. Elles cheminaient ensemble parce qu'elles étaient voisines, mais le plus souvent elles avaient des démêlés.

— Mon père possède mille écus ! disait Julie, persuadée qu'elle mentait d'une façon abominable. Et le tien, combien peut-il bien avoir ?

Tony restait muette d'envie et d'humiliation ; puis elle disait avec le plus grand calme et comme incidemment :

— Mon chocolat, tout à l'heure, ce qu'il était délicieux… et toi, Julie, que prends-tu donc pour ton déjeuner ?

— Tiens, pendant que j'y pense, répondait Julie, tu voudrais bien une de mes pommes ? Ah ! ouiche ! Tu peux te fouiller !

Ce disant, elle pinçait les lèvres et ses yeux noirs s'embuaient de plaisir.

Parfois, le frère de Julie, Hermann, leur aîné de deux ans, prenait en même temps qu'elles le chemin de l'école. Il y avait encore un frère du nom

de Moritz, mais, souffreteux, il recevait son instruction à la maison. Hermann était blond, avec un nez légèrement aplati sur la lèvre supérieure ; il ne respirait que par la bouche et faisait entendre continuellement un claquement mouillé des lèvres.

— Que tu es bête, disait-il, papa a bien plus de mille écus !

Ce qui le rendait intéressant, c'est que, pour son déjeuner, il emportait à l'école, au lieu de tartines, des petits pains au citron, sorte de gâteaux ovales, mollets, pétris avec du lait, fourrés de raisin de Corinthe, et qu'il garnissait en outre de cervelas ou de poitrine d'oie… Chacun son goût, n'est-ce pas ?

Pour Tony Buddenbrook, c'était là quelque chose de nouveau : des petits pains au citron avec de la poitrine d'oie, quel régal ! Quand il lui permettait de jeter un regard dans sa boîte de fer-blanc, elle ne pouvait s'empêcher de trahir son envie. Un matin, Hermann déclara :

— Il y en a juste pour moi, Tony, mais demain j'en apporterai un morceau de plus et il sera pour toi si tu veux me donner quelque chose en échange.

Or, le lendemain, lorsque Tony pénétra dans l'allée, elle attendit cinq minutes sans voir arriver Julie. Elle patienta une minute encore, mais ce fut Hermann qui apparut seul ; il brandissait la boîte de son déjeuner au bout d'une courroie et ses lèvres avaient leur claquement mouillé.

— Tiens, dit-il, voici un petit pain au citron avec de la poitrine d'oie ; il n'y a pas un brin de gras, rien que de la viande… Que vas-tu me donner en échange ?

— Ah ! qui sait, un schilling ? demanda Tony.

Ils étaient au milieu de l'allée.

— Un schilling ?… répéta Hermann.

Il avala une gorgée d'air et dit :

— Non, je veux avoir autre chose.

— Quoi donc ? interrogea Tony.

Elle était prête à donner l'impossible pour cette friandise.

— Un baiser ! cria Hermann Hagenström.

Et il enlaça Tony de ses deux bras, l'embrassant impétueusement au petit bonheur, sans pouvoir toutefois effleurer son visage, car, avec une adresse inconcevable, elle tenait sa tête rejetée en arrière, et vlan ! tandis que de la main gauche elle serrait bien fort son cartable contre sa poitrine, sa main droite s'abattit trois ou quatre fois, à toute volée, sur le visage du garçon. Il

recula, chancelant ; mais, au même moment, pareille à un petit démon noir, sa sœur Julie, s'élançant de derrière un arbre, bondit en sifflant de rage sur Tony, lui arracha son chapeau et lui griffa les joues à faire pitié… Depuis cet événement, c'en fut fait ou à peu près de leur camaraderie.

D'ailleurs, ce n'était point par timidité que Tony avait refusé son baiser au jeune Hagenström. Elle n'avait pas froid aux yeux, d'ordinaire, et son exubérance causait pas mal de soucis à ses parents, au consul en particulier. Bien qu'elle eût un bon petit cerveau qui retenait rapidement ce qu'on exigeait d'elle en classe, sa conduite était si incorrecte que la directrice de l'école, Agathe Vermehren, finit par se rendre en personne à la Mengstrasse, une légère sueur d'embarras au front, pour engager, avec force cérémonies, Mme Elisabeth à donner un sérieux avertissement à la petite fille qui, malgré mainte affectueuse admonestation, s'obstinait à causer du scandale sur la voie publique.

Que Tony, dans ses courses à travers la ville, connût tout le monde et bavardât avec tout le monde, il n'y avait là rien de répréhensible ; le consul approuvait même cette attitude, qui trahissait moins d'orgueil que de solidarité humaine et d'amour du prochain. Elle grimpait, en compagnie de Thomas, dans les greniers du bord de la Trave, parmi les amoncellements de froment et d'avoine ; elle bavardait avec les ouvriers et les scribes dans leurs étroits et sombres bureaux au ras du sol ; elle aidait même à hisser les sacs. Elle connaissait les bouchers qui, en tabliers blancs, leurs baquets sous le bras, circulaient dans la Grand-Rue ; elle connaissait les laitières arrivant de la campagne avec leurs bidons de fer, et se faisait parfois voiturer par elles un petit bout de chemin. Elle connaissait les vieux maîtres orfèvres dans les petites échoppes de bois bâties à même les arcades du marché, les poissonnières, les marchandes de fruits et les maraîchères, de même que les commissionnaires qui mâchaient leur chique au coin des rues… Jusque-là, il n'y avait rien à dire !

Mais ce pauvre innocent sans âge, pâle et glabre, qui, tous les matins, se promène dans la Grand-Rue avec un triste sourire, est-ce sa faute s'il ne peut s'empêcher, à chaque exclamation poussée auprès de lui, à chaque « ah ! » ou « oh ! » par exemple, de danser sur une jambe ! Et cependant, Tony le contraignait à danser du plus loin qu'elle le voyait. Et puis, est-ce bien beau d'affliger perpétuellement par des cris comme « Hé ! la mère Parapluie ! » ou « Hé ! la mère Champignon ! » une femme toute petite, toute menue, qui a la manie d'abriter sa grosse tête, quel que soit le temps,

sous un énorme parapluie criblé de trous ! Et n’est-il pas blâmable de surgir, avec deux ou trois amies poussées par le même démon, devant la maisonnette de la vieille Lise qui, dans un étroit appentis de la Johannistrasse, vend des poupées de laine, puis, sans redouter ses singuliers yeux rouges, de tirer sa sonnette à tour de bras pour la faire sortir, et de lui demander alors avec une feinte amabilité : « Est-ce ici que demeurent M. et Mme Crachoir ? » sur quoi l’on s’enfuit en poussant des cris aigus. Voilà pourtant ce que faisait Tony Buddenbrook et, semblait-il, en toute tranquillité d’âme ; car, un de ses martyrs laissait-il échapper la moindre menace, il fallait la voir reculer d’un pas, rejeter en arrière sa jolie tête et, la lèvre provocante, lancer un « Bah ! » à demi indigné et à demi moqueur, comme si elle voulait dire : « Ose donc t’en prendre à moi ! Je suis la fille du consul Buddenbrook, l’ignorerais-tu ?… »

Elle se pavanait par la ville comme une petite reine qui se réserve le droit d’être gracieuse ou cruelle selon ses goûts ou ses caprices.

CHAPITRE III

Jean-Jacques Hoffstede avait porté un jugement exact sur les deux fils du consul.

Thomas, destiné dès sa naissance au commerce et à la direction future de la maison, suivait les cours d’enseignement moderne et scientifique de la vieille école aux voûtes gothiques ; c’était un garçon avisé, actif et intelligent, ce qui ne l’empêchait pas de se délecter, lorsque Christian, qui, lui, fréquentait le lycée et qui, s’il manquait de sérieux, était tout aussi bien doué, se mettait à imiter avec un art prodigieux ses maîtres, en particulier M. Marcellus Stengel, professeur de musique, de dessin et autres matières aussi divertissantes.

M. Stengel, dont les poches étaient toujours hérissées d’une demi-douzaine de crayons merveilleusement taillés, portait une perruque fauve et une redingote brun clair ouverte dont les pans lui battaient les chevilles ; il arborait des faux cols qui lui montaient jusqu’aux tempes ; c’était un esprit facétieux, amoureux de distinctions philosophiques ; il déclarait, par exemple : « C’est une ligne que tu dois dessiner, mon brave enfant, et que fais-tu ?… Un trait ! » Il prononçait « line » au lieu de « ligne ». Ou bien il interpellait un paresseux en ces termes : « Ce n’est pas une quatrième année

que tu feras, mais des années de quatrième ! » et il disait « quatième » au lieu de « quatrième », non pas « années » mais « sannées ». Son occupation favorite était de faire répéter à la leçon de musique le beau chant intitulé *La verte forêt*. Le chœur « Parcourons joyeusement champs et forêts… » une fois entonné, quelques élèves devaient sortir dans le corridor pour reprendre le dernier mot en sourdine, comme un écho. Si d'aventure Christian Buddenbrook, son cousin Jürgen Kröger ou son ami André Gieseke, fils du commandant des sapeurs-pompiers, venaient à être désignés pour ce rôle, ce n'était point le tendre écho qui s'exhalait, mais la caisse à charbon qui roulait dans l'escalier ; en suite de quoi, une retenue leur était infligée pour quatre heures dans l'appartement particulier de M. Stengel. Ici, les choses se passaient en famille. M. Stengel avait tout oublié et engageait sa gouvernante à servir à chacun des trois élèves, Buddenbrook, Gieseke et Kröger une tasse de café, puis il congédiait sans plus les jeunes messieurs.

Les savants distingués qui, autour d'un vieux proviseur affable, fervent du tabac à priser, remplissaient leurs fonctions sous les voûtes de la vieille école – c'était un ancien couvent – étaient en effet des gens à l'âme simple et sans malice, tous d'accord sur ce point que la science n'exclut pas la gaieté, et s'efforçant d'accomplir leur tâche avec bienveillance et bonne humeur. Il y avait là un ancien pasteur, le pasteur Hirte[16], qui enseignait le latin dans les classes moyennes, long personnage aux favoris bruns et aux yeux vifs qui voyait son bonheur précisément dans l'harmonie de son nom et de son titre ; il ne se lassait jamais de faire traduire le vocable « pastor ». Il avait une locution préférée : « Borné sans limites ! » Était-ce un bon mot voulu, voilà qui ne fut jamais tiré au clair. Avait-il l'intention d'ébahir au plus haut point ses élèves, il mettait à profit sa maîtrise dans l'art de rentrer ses lèvres en les pinçant et de les laisser aller si brusquement qu'elles claquaient comme un bouchon de champagne qui saute. Il aimait à circuler à grands pas dans la classe, dévoilant à certains élèves toute leur existence future avec une animation prodigieuse et tout simplement dans le but d'exciter un peu leur imagination. Mais ensuite il se mettait sérieusement au travail, c'est-à-dire qu'il faisait réciter des vers de sa composition, d'ailleurs assez ingénieux, sur les règles des genres – il prononçait « Genuss » (plaisir) au lieu de « Genus » (genre) – d'autres poèmes avaient trait aux arcanes les plus variés de la construction. Le pasteur Hirte les déclamait lui-même, marquant le rythme et la rime avec un accent d'inexprimable triomphe.

La jeunesse de Tom et de Christian… Rien de marquant ne la distingua. En ce temps-là, la maison Buddenbrook était pleine de soleil et, dans ses bureaux, l'on faisait des affaires d'or. Parfois un orage éclatait, un petit malheur comme celui-ci :

M. Stuht, maître tailleur dans la Glockengiesserstrasse, dont la femme achetait les vêtements usagés, et qui, pour cette raison, avait ses entrées dans le grand monde, M. Stuht, dont la bedaine couverte d'une chemise de flanelle débordait prodigieusement du pantalon, M. Stuht avait confectionné aux jeunes messieurs Buddenbrook deux costumes pour un prix global de 70 marks ; mais, sur leur commun désir, il avait consenti à majorer tout bonnement la facture de 10 marks qu'il leur verserait de la main à la main. C'était là une affaire… pas très propre, certes, mais qui n'avait absolument rien d'anormal. Le malheur voulut que, par l'effet de quelque ténébreuse fatalité, le pot aux roses fût découvert, et M. Stuht, vêtu d'une redingote noire par-dessus sa chemise de flanelle, dut se présenter dans le bureau particulier du consul ; en sa présence, Tom et Christian furent soumis à un sévère interrogatoire. M. Stuht qui, jambes écartées mais la tête inclinée de côté, se tenait dans une attitude pleine de déférence près du fauteuil du consul, prononça un discours harmonieux où il disait en substance que « c'était là chose courante » et qu'il serait heureux de toucher ses 70 marks, « puisque l'affaire avait mal tourné ». Le consul était violemment irrité par cette supercherie ; mais, après mûre réflexion, il augmenta l'argent de poche de ses fils ; n'est-il pas écrit : « Ne nous induis pas en tentation » ?

En apparence, on pouvait fonder sur Thomas Buddenbrook de plus grands espoirs que sur son frère. Ses manières étaient posées et d'une vivacité tempérée de raison. Christian, par contre, paraissait fantasque ; tantôt il était porté vers un comique assez inepte, tantôt il causait à sa famille les terreurs les plus étranges.

On est à table, les fruits viennent d'être servis et l'on mange en causant paisiblement. Soudain, Christian repose dans son assiette la pêche dans laquelle il vient de mordre ; son visage est pâle et ses yeux ronds, enfoncés au-dessus de son nez trop grand, se sont dilatés.

— Je ne mangerai jamais plus de pêche ! dit-il.

— Pourquoi pas, Christian ?… Quelle sottise… Qu'as-tu donc ?

— Imaginez-vous que j'avale par mégarde ce gros noyau et qu'il me reste dans le gosier… et que je ne puisse plus respirer… Alors, je me lève

d’un bond… et j’étouffe affreusement… et vous tous, vous vous levez aussi d’un bond…

Là-dessus, il pousse un « oh ! » bref, plaintif et plein d’épouvante, se redresse avec angoisse sur sa chaise et se détourne comme s’il voulait fuir…

Mme Elisabeth et Mlle Jungmann se lèvent effectivement.

— Dieu du ciel, Christian ! Tu ne l’as pourtant pas avalé !

L’illusion, à dire vrai, était complète.

— Non, non, dit Christian, reprenant peu à peu son calme, mais si je l’avalais, des fois ?

Le consul, pâle de terreur lui aussi, commence alors à gronder et le grand-père frappe avec indignation sur la table et ne veut plus entendre parler de pareilles bouffonneries… Mais, pendant quelque temps, Christian, en effet, ne goûte plus à une pêche.

CHAPITRE IV

Ce ne fut pas seulement la faiblesse de l’âge qui, six ans environ après que la famille eut occupé la maison de la Mengstrasse, par une froide journée de février, jeta la vieille Mme Antoinette Buddenbrook sur son grand lit à baldaquin, dans la chambre à coucher de l’entresol. La vieille dame était restée vigoureuse jusqu’à ces derniers temps, portant avec une majestueuse dignité ses tire-bouchons épais et blancs ; elle avait assisté avec son mari et ses enfants aux principaux dîners de la ville et, au cours des réceptions que les Buddenbrook donnaient eux-mêmes, elle n’avait pas représenté avec moins d’éclat que son élégante belle-fille. Mais un jour, tout à fait soudainement, elle avait senti les atteintes d’un mal à peu près indéfinissable. Ce ne fut au début qu’une entérite bénigne, pour laquelle le docteur Grabow avait prescrit une aile de pigeon et un échaudé ; puis des coliques accompagnées de vomissements qui provoquèrent, avec une incroyable rapidité, un dépérissement, un état de prostration, de faiblesse angoissante.

Ensuite, après une grave et courte explication que le docteur Grabow eut dans l’escalier avec le consul, un second médecin fut appelé. C’était un homme courtaud, à la barbe noire, au regard sombre, qui accompagna désormais Grabow dans ses visites. Dès lors, la physionomie de la maison

parut se transformer. On marchait sur la pointe des pieds, on chuchotait d'un air grave et on ne laissait plus les voitures traverser l'allée. Quelque chose de nouveau, d'étranger, d'extraordinaire paraissait s'être installé ici, un secret que chacun lisait dans les yeux d'autrui : la pensée de la mort s'était introduite et planait, muette, dans les vastes pièces.

Néanmoins, la vie de la maison continuait, car il arriva des visites. La maladie dura quatorze ou quinze jours et, dès la fin de la première semaine, le vieux sénateur Duchamps, frère de la mourante, vint de Hambourg avec sa fille ; puis ce furent, quelques jours après, la sœur du consul et son mari, banquier à Francfort. Ces dames et ces messieurs habitaient dans la maison et Ida Jungmann avait du travail plein les mains pour aménager les différentes chambres et préparer de bons déjeuners aux crevettes et au porto, tandis qu'à la cuisine, les rôtis et les pâtisseries allaient leur train.

Johann Buddenbrook était assis au chevet de la malade et, la main défaillante de sa vieille Nette dans la sienne, il regardait fixement devant lui, les sourcils levés, la lèvre supérieure un peu pendante. L'horloge avait un tic-tac sourd coupé de longues pauses, mais plus longues encore étaient les pauses qui interrompaient la respiration brève et faible de la mourante.

Une sœur noire préparait près de la table un bouillon de bœuf, dernier espoir des médecins ; de temps à autre, un membre de la famille entrait sans bruit et disparaissait de même.

Le vieillard se souvenait-il comment quarante-six ans auparavant il était assis au chevet de sa première femme, et comparait-il le désespoir farouche qui alors bouillonnait en lui à la mélancolie pensive avec laquelle, chargé lui-même d'années, il contemplait le visage altéré, sans expression et terriblement indifférent, de la vieille femme ? Certes, elle ne lui avait jamais donné de grand bonheur, jamais non plus de grand chagrin, mais pendant de longues années elle avait partagé sa vie avec tact et intelligence, et maintenant, la voilà qui s'en allait elle aussi, un peu plus chaque jour.

Il ne réfléchissait guère, mais, la tête un peu branlante, se bornait à jeter un regard en arrière sur sa vie et la vie en général ; combien lui paraissait soudain lointaine, étrange, cette agitation bruyante dont il avait été le centre, mais qui s'était insensiblement détachée de lui et dont son oreille tendue percevait avec stupeur les échos mourants… Parfois, il murmurait à mi-voix :

— Curieux ! Curieux !

Et puis, lorsque Mme Buddenbrook eut exhalé un dernier soupir très faible et très paisible, lorsque, dans la salle à manger où avait eu lieu la levée du corps, les porteurs eurent soulevé la bière couverte de fleurs pour l'emporter d'un pas lourd, il ne sortit pas de sa torpeur, il ne pleura même pas, mais conserva ce hochement de tête léger, étonné et une sorte de prédilection pour ce « Curieux ! Curieux ! » qu'il prononçait presque en souriant…

Sans nul doute, c'en était fait aussi de Johann Buddenbrook.

Il restait désormais taciturne et absent dans le cercle des siens. S'il prenait d'aventure la petite Clara sur ses genoux pour lui chanter une de ces vieilles chansons si drôles, telles que :

L'omnibus roule par la ville…

ou :

Vois donc ce bourdon sur le mur…

il lui arrivait de se taire subitement et, comme s'il interrompait soudain une longue chaîne de pensées à demi conscientes, de remettre sa petite-fille à terre et de se détourner avec un « Curieux ! Curieux ! » accompagné d'un hochement de tête…

Un jour, il dit :

— Jean, *assez*, veux-tu ?

Aussitôt, furent lancées en ville des circulaires proprement imprimées et signées en partie double : Johann Buddenbrook aîné se permettait d'annoncer que son âge le contraignait à renoncer à son ancienne activité commerciale, en suite de quoi il transmettait dès aujourd'hui, *activis et passivis*, sous la même raison sociale, la maison fondée par feu son père, Johann Buddenbrook, en l'an 1768, à son fils et associé, désormais seul propriétaire. Suivait la prière de conserver à son successeur la confiance qu'on lui avait si unanimement accordée… et enfin la formule : « Avec mes sentiments de très haute considération, Johann Buddenbrook aîné, qui ne signera plus à l'avenir. »

Une fois cette communication expédiée, le vieillard se refusa à remettre les pieds dans les bureaux ; dès lors, son apathie méditative s'accrut d'une manière inquiétante ; puis, au milieu de mars, quelques mois seulement après la mort de sa femme, un insignifiant petit rhume de printemps suffit à

le clouer au lit ; enfin, une nuit, l'heure arriva où il vit, lui aussi, sa famille entourer son chevet et où il dit au consul :

— Bien du bonheur, dis, Jean ? Et toujours du *courage* !

Puis, s'adressant à Thomas :

— Aide ton père !

Et à Christian :

— Tâche de devenir quelqu'un !

Sur quoi il se tut, regarda tout le monde et, avec un dernier « Curieux ! Curieux ! » se tourna vers le mur.

Jusqu'à son dernier moment, il n'avait pas fait allusion à Gotthold, et celui-ci avait répondu par le silence à la lettre du consul qui l'appelait au lit de mort de son père. Cependant, le lendemain matin de très bonne heure, alors que les faire-part de décès n'étaient pas encore expédiés et que le consul apparaissait dans l'escalier pour aller liquider les affaires les plus urgentes, il arriva une chose étrange : Gotthold Buddenbrook, propriétaire de la lingerie Siegmund Stüwing et Cie, dans la Grand-Rue, déboucha rapidement de l'allée. Il atteignait sa quarante-sixième année ; petit et replet, il portait des côtelettes abondantes, d'un blond cendré, parsemées de fils d'argent. Il était court sur jambes et portait un large pantalon en forme de sac, d'une rugueuse étoffe à carreaux. Il gravit l'escalier à la rencontre du consul, levant très haut les sourcils sous le bord de son chapeau gris et les fronçant en même temps :

— Johann, dit-il d'une voix bien timbrée et agréable, sans tendre la main à son frère, comment cela va-t-il ?

— Il est entré cette nuit dans la paix du Seigneur ! dit le consul avec émotion, saisissant la main de son frère, qui tenait un parapluie. Lui, le meilleur des pères !

Gotthold baissa si complètement les sourcils que ses paupières se fermèrent. Après un silence, il dit avec énergie :

— Et toujours les mêmes dispositions, Johann ?

Sur quoi, le consul laissa aller sa main, recula même d'une marche et, tandis que dans ses yeux ronds et enfoncés passait une clarté froide, il répondit :

— Rien de changé.

Les sourcils de Gotthold remontèrent jusqu'au bord de son chapeau et ses yeux se portèrent avec effort sur son frère.

— Que me reste-t-il à attendre de ton équité à toi ? ajouta-t-il en étouffant sa voix.

Le consul alors baissa les yeux et puis, sans les lever, il fit de la main son geste tranchant de haut en bas et répondit doucement mais avec fermeté :

— Comme frère, je t'ai tendu la main dans ce moment pénible et grave ; mais pour ce qui est des affaires, tu ne trouveras en moi que le chef de l'honorable maison dont je suis devenu aujourd'hui l'unique propriétaire. Tu n'as rien à attendre de moi qui soit contraire aux obligations que m'impose cette qualité ; il faut que tous mes autres sentiments fassent silence.

Gotthold s'en alla… Néanmoins, à l'heure des funérailles, alors qu'en foule les parents, connaissances, collègues, délégations, portefaix, employés et ouvriers des entrepôts remplissaient les chambres, les escaliers et les corridors et que la file des voitures de place s'allongeait d'une extrémité à l'autre de la Mengstrasse, il revint, ce dont le consul se réjouit sincèrement ; il amena même sa femme, née Stüwing, et ses trois filles, Frédérique et Henriette, toutes deux longues et maigres, qui avaient déjà dépassé la première jeunesse, et Pfiffi, plus petite, et dont les dix-huit ans étaient passablement rebondis.

Puis, devant le caveau de famille des Buddenbrook, à l'orée du bosquet du cimetière hors les murs, le pasteur Kölling de Sainte-Marie, homme robuste qui avait une grosse tête et le parler rude, fit l'éloge de l'existence du défunt, réglée et agréable à Dieu, en face « des voluptueux, des gloutons et des ivrognes » – c'étaient là ses propres paroles que maintes personnes, se souvenant des façons discrètes du vieux Wunderlich récemment décédé, accompagnèrent d'un hochement de tête réprobateur. Les cérémonies et les formalités une fois terminées, quand les soixante-dix ou quatre-vingts voitures de place eurent commencé à rouler vers la grille, Gotthold Buddenbrook proposa d'accompagner le consul, désireux de lui parler seul à seul. Et il se trouva qu'une fois assis à côté de son demi-frère sur le strapontin de la haute calèche large et lourde, croisant l'une sur l'autre ses courtes jambes, il se montra conciliant et doux. Il reconnaissait de plus en plus, disait-il au consul, la légitimité de sa conduite et il était loin de vouloir garder rancune à la mémoire de son père. Il renonçait à ses revendications, d'autant plus volontiers qu'il avait l'intention de se retirer complètement des affaires ; son patrimoine et ses autres disponibilités lui permettraient de prendre du repos ; la lingerie lui donnait peu de satisfaction et était d'un si

maigre rapport, qu'il ne pouvait se décider à y consacrer plus de fonds. « Son entêtement vis-à-vis de son père ne lui a pas porté bonheur ! » pensa le consul dans un pieux élan intérieur ; et Gotthold avait probablement la même pensée.

Cependant, une fois arrivé, il accompagna son frère dans la petite salle à manger où les deux hommes, frissonnant sous leur habit de cérémonie après cette longue immobilité dans l'air printanier, burent ensemble une vieille fine. Puis Gotthold, après avoir échangé quelques paroles courtoises et graves avec sa belle-sœur et caressé la tête des petits, s'en alla, et, de fait, on le revit à la première réunion de famille dans la villa des Kröger. Il commençait déjà à liquider son fonds.

CHAPITRE V

Une seule chose attristait le consul : c'est que son père n'eût pas assisté à l'entrée dans les affaires de l'aîné de ses petits-fils, événement qui se produisit à Pâques de la même année.

Thomas avait seize ans quand il quitta l'école. Il s'était beaucoup développé ces derniers temps, et depuis sa première communion, à l'occasion de laquelle le pasteur Kölling lui avait par de fortes paroles prêché la modération, il s'habillait tout à fait comme un adulte, ce qui le faisait paraître plus grand. Il portait à son cou la longue chaîne de montre en or que le grand-père lui avait léguée et à laquelle était attaché un médaillon reproduisant les armes de la famille, armoiries mélancoliques où, sur une surface irrégulièrement striée, au bord d'un marécage monotone, un saule se dressait solitaire et nu. La chevalière, ornée d'une gemme verte, et plus ancienne encore, qu'avait probablement déjà portée le tailleur renommé de Rostock, était passée, de même que la grosse bible, entre les mains du consul.

La ressemblance de Thomas avec le vieux Buddenbrook s'était aussi fortement accentuée que celle de Christian avec son père ; son menton rond et ferme, en particulier, et son nez droit au modelé élégant étaient ceux de l'aïeul. Ses cheveux partagés par une raie, dont le mouvement onduleux laissait à découvert les tempes étroites aux veines saillantes, étaient d'un blond foncé ; ses longs sourcils, dont l'un se haussait légèrement, et ses cils paraissaient, par contraste, extraordinairement clairs et incolores. Ses

gestes, sa façon de parler, son rire qui découvrait ses dents défectueuses, étaient calmes et sensés. Il se donnait à sa profession avec zèle et sérieux.

Ce fut un jour extrêmement solennel que celui où, après le petit déjeuner, Thomas descendit avec le consul dans les bureaux, pour être présenté au fondé de pouvoir, M. Marcus, au comptable, M. Havermann, et au reste du personnel avec lequel il entretenait depuis longtemps déjà des relations amicales ; le soir où il se trouva assis pour la première fois sur un fauteuil tournant devant un pupitre, s'occupant à timbrer, classer et copier ; et cet après-midi où son père le conduisit au bord de la Trave dans les docks du *Tilleul*, du *Chêne*, du *Lion* et de la *Baleine*, endroits qui lui étaient depuis longtemps familiers mais qu'il visitait maintenant en collaborateur.

Il s'était consacré entièrement à sa tâche, imitant le labeur silencieux et tenace de son père qui travaillait les dents serrées et inscrivait dans son journal maints appels à l'assistance divine ; car il s'agissait de récupérer les moyens puissants dont l'entreprise, cette entité, cette idole, avait été frustrée à la mort du vieillard… Un soir, dans le salon des paysages, le consul s'expliqua à fond avec sa femme sur la situation.

Il était neuf heures et demie ; les enfants ainsi que Mlle Jungmann dormaient dans les chambres ouvrant sur le corridor : le deuxième étage, inoccupé maintenant, ne servait plus que de temps à autre à loger des visiteurs.

Mme Buddenbrook était assise sur le sofa jaune, à côté de son mari qui, un cigare à la bouche, parcourait le communiqué des cours dans la gazette locale. Elle se penchait sur une broderie de soie et remuait légèrement les lèvres tout en comptant de son aiguille une série de points. À côté d'elle, sur la mignonne table à ouvrage en fines dorures, brûlaient les six bougies d'un candélabre ; le lustre n'était pas allumé.

Johann Buddenbrook, qui frisait le milieu de la quarantaine, avait visiblement vieilli au cours de ces dernières années. Ses petits yeux ronds paraissaient plus enfoncés encore, son grand nez et ses pommettes s'accusaient chaque jour davantage, et il semblait qu'une houppette eût légèrement poudré aux tempes ses cheveux d'un blond cendré, soigneusement partagés. Quant à sa femme, elle touchait à la fin de la trentaine, mais elle avait conservé tout cet éclat qui lui tenait lieu de beauté, et son teint d'un blanc mat, piqué çà et là d'une tache de rousseur, n'avait rien perdu de sa délicatesse. Ses cheveux fauves, coiffés avec un art

consommé, s’allumaient à la flamme des bougies. Soudain, tandis que ses yeux bleus, d’une limpidité absolue, coulaient un regard de côté, elle dit :

— Il est une chose que je voudrais proposer à ta réflexion, mon cher Jean : ne serait-il pas bon d’engager un domestique ?… Je suis convaincue de cette nécessité. Quand je pense à mes parents…

Le consul laissa tomber le journal sur ses genoux, et, tandis qu’il enlevait le cigare de sa bouche, ses yeux se firent attentifs : ne s’agissait-il pas d’une dépense ?

— Oui, ma chère et vénérée Bethsy, commença-t-il (et il prolongeait son compliment, car il lui fallait sérier ses objections). Un domestique ? Après la mort de mes parents nous avons conservé les trois servantes sans compter Mlle Jungmann, et il me semble que…

— Ah ! Jean, la maison est si grande, qu’il faut fatalement en venir là. J’ai souvent l’occasion de dire : « Line, mon enfant, il y a une éternité que l’on n’a pas épousseté les pièces du fond ! » Mais je n’aime pas surmener nos gens, ils ont déjà suffisamment à frotter pour que tout ici soit net et propre. Un domestique serait si utile pour les commissions et autres choses de ce genre. On peut se procurer à la campagne un brave garçon sans exigences. Mais laisse-moi te dire, de crainte de l’oublier, Jean, que Luise Möllendorpf a l’intention de congédier Antoine ; je l’ai vu servir avec beaucoup d’adresse.

— Laisse-moi t’avouer, dit le consul avec un mouvement de déplaisir, que cette idée me surprend. Nous n’allons pas dans le monde et maintenant nous ne recevons non plus…

— Non, non, mais nous avons des visites, et même assez fréquemment. Je n’y suis pour rien, mon cher Jean, bien que je m’en réjouisse, tu le sais. Tantôt, c’est un correspondant étranger qui arrive ; tu le pries à dîner. Il n’a pas encore retenu de chambre à l’hôtel et naturellement passe la nuit chez nous. Tantôt, c’est un missionnaire que nous gardons parfois huit jours… Dans deux semaines nous attendons le pasteur Mathias, de Kannstadt… Eh bien, pour parler bref, les salaires sont si bas…

— Mais ils s’ajoutent les uns aux autres, Bethsy ! Nous rétribuons beaucoup de monde dans la maison, et tu oublies les nombreux employés de notre entreprise !

— L’entretien d’un domestique serait-il vraiment au-dessus de nos moyens ? demanda Mme Elisabeth souriante et regardant son mari par-dessus son épaule. Quand je songe au personnel de mes parents…

— Tes parents, chère Bethsy ! Eh bien, laisse-moi te demander si tu te fais une idée claire de notre situation ?

— Non, c'est vrai, Jean, je n'ai pas les données nécessaires…

— Oh ! je te les exposerai facilement, dit le consul.

Il s'installa sur le sofa, croisa les jambes, tira une bouffée de son cigare et commença, plissant un peu les paupières, à lancer des chiffres avec une extraordinaire vélocité :

— Voici la chose en deux mots : feu mon père, de son vivant et avant le mariage de ma sœur, possédait exactement 900 000 marks, non compris, cela s'entend, l'immeuble et la maison de commerce. 80 000 marks sont allés à Francfort, comme dot, et 100 000 ont servi à l'établissement de Gotthold ; reste 720 000. Puis vint l'acquisition de cette maison qui, malgré la vente du petit immeuble dans l'Alfstrasse, nous a imposé, y compris les réparations et l'installation nouvelle, une dépense de 100 000 marks ; reste : 620 000. Il en a été versé 25 000 à Francfort, à titre de dédommagement ; reste : 595 000. Les choses en eussent été là à la mort de père si, au cours des années, ces dépenses n'avaient été compensées en partie par des bénéfices nets de 200 000 marks. Notre fortune totale pouvait donc être évaluée à 795 000 marks. Il en est revenu 100 000 à Gotthold et 267 000 autres à Francfort ; si j'en défalque encore quelques milliers de marks pour des legs de moindre importance à l'hôpital du Saint-Esprit ou à la Caisse des veuves de négociants, il reste environ 420 000 marks auxquels s'ajoutent les 100 000 de ta dot. Telle est à peu près notre situation présente, tout en tenant compte des variations possibles de notre fortune. Notre richesse n'est donc pas exceptionnelle, ma chère Bethsy, et avec tout cela il faut penser que, si nos affaires sont en décroissance, les débours restent les mêmes parce que la nature de notre commerce ne permet pas de réduire les frais. M'as-tu suivi ?

Sa broderie sur ses genoux, Mme Buddenbrook, avec un peu d'hésitation, acquiesça de la tête :

— Oui, mon cher Jean, dit-elle, bien qu'elle n'eût pas tout compris et qu'elle ne saisît aucunement en quoi toutes ces grosses sommes pouvaient lui interdire d'engager un domestique.

Le consul ralluma son cigare, renversa la tête en arrière pour repousser la fumée et poursuivit :

— Tu crois que lorsque Dieu aura rappelé à lui tes chers parents, nous pourrons nous attendre à un appoint considérable, et tu as raison. Mais il

serait fort imprudent de trop compter là-dessus. Je sais que ton père a subi des pertes assez dures et c'est, de toute notoriété, par la faute de Justus. Justus est un homme extrêmement aimable, mais les affaires ne sont pas précisément son fort, et, de plus, il a été victime de malheurs immérités. Il a subi, du fait de certains clients, des pertes très sensibles. L'affaiblissement de son capital l'a contraint à emprunter chez les banquiers à des taux usuraires, et ton père s'est vu plusieurs fois dans l'obligation de sacrifier des sommes importantes pour éviter une catastrophe. Ces choses-là peuvent se reproduire et se reproduiront, je le crains, car – pardonne-moi, Bethsy, ma sincérité – cette insouciance heureuse, si charmante chez ton père qui vit maintenant de ses rentes, ne saurait être que préjudiciable à ton frère, en tant que négociant. Tu me comprends ?… Il n'est pas très prudent, n'est-ce pas ? Il va trop vite et vise trop haut. Du reste, tes parents, et j'en suis sincèrement heureux, ne se privent de rien, ils vivent sur un grand pied… Leur situation le leur permet.

Mme Buddenbrook sourit avec indulgence ; elle connaissait les préjugés de son mari à l'égard des goûts luxueux de sa famille.

— Bref, poursuivit-il, posant le reste de son cigare dans le cendrier, quant à moi je compte que le Seigneur me conservera ma puissance de travail, c'est l'essentiel, et qu'avec son aide miséricordieuse je pourrai ramener notre maison à sa grandeur passée… J'espère que tu vois plus clair maintenant, chère Bethsy ?

— Parfaitement, Jean, parfaitement ! répondit vivement Mme Buddenbrook. (Pour ce soir, elle renonçait à son domestique.) Allons nous reposer, n'est-ce pas ? il se fait bien tard…

Seulement, quelques jours après, au moment où le consul, revenant bien disposé de ses bureaux, se mettait à table, il fut tout de même décidé qu'on engagerait Antoine, le valet des Möllendorpf.

CHAPITRE VI

— Nous allons mettre Tony en pension chez Mlle Weichbrodt, déclara le consul d'un ton si décidé qu'il coupait court à toute discussion.

Comme il ressort de ce qui précède, on était plus content de Thomas qui montrait du talent pour les affaires, de Clara qui poussait allègrement, et de la pauvre Clothilde dont l'appétit faisait la joie de tous, que de Tony et de

Christian. Quant à ce dernier, le moins qu'on pût lui reprocher, c'était ses invitations forcées chez M. Stengel, bien que sa mère, à bout de patience, eût, par un élégant billet de sa main, convoqué le professeur chez elle aux fins d'une explication. M. Stengel se rendit à la Mengstrasse, arborant le plus haut de ses faux cols, un gilet hérissé de crayons aussi effilés que des lances, et, tandis qu'il prenait place auprès de Mme Buddenbrook dans le salon des paysages, Christian, de la salle à manger, épiait leur conversation. Le digne professeur exposa ses vues, expliqua ce qui distingue essentiellement une « line » d'un « trait », évoqua la « belle forêt verte » de même que la caisse à charbon ; en outre, il usa sans cesse, au cours de sa visite, du mot « subséquemment » qui lui paraissait convenir d'une façon parfaite à ce cadre raffiné. Un quart d'heure après, le consul fit son apparition, mit Christian en fuite et exprima à M. Stengel son vif regret de ce que son fils lui eût donné des sujets de mécontentement…

— Oh ! Dieu nous en garde, monsieur le consul, de simples peccadilles ! C'est un esprit éveillé, un gaillard plein d'entrain que l'élève Buddenbrook ! Et subséquemment… Mais un peu trop d'exubérance, si vous me permettez de le dire, hum… et subséquemment…

Le consul lui fit courtoisement les honneurs de la maison, sur quoi M. Stengel se retira… Mais tout cela était encore peu de chose. Ce fut bien pis quand on apprit ce qui suit.

L'élève Buddenbrook fut autorisé à assister un soir, avec un de ses bons amis, à une représentation du *Guillaume Tell* de Schiller, au théâtre municipal. Le rôle du jeune fils de Tell, Walter, y était tenu par une jeune fille, une demoiselle Meyer de la Grange, qui avait déjà fait parler d'elle. En effet, quel que fût son rôle, elle exhibait sur la scène une broche de diamants notoirement véritables. N'était-ce pas, au su de tout le monde, un présent du jeune consul Peter Döhlmann, qui habitait la Wallstrasse au-delà du Holstentor ? Le consul Peter appartenait à cette catégorie de messieurs que l'on appelait en ville les « libertins » parce que, à l'exemple de Justus Kröger, ils avaient une conduite quelque peu relâchée. Il était marié et père d'une petite fille, mais vivant en mauvaise intelligence avec sa femme, il menait depuis quelque temps l'existence du parfait célibataire. La fortune qu'il tenait de son père, dont il continuait, si l'on peut dire, le commerce, avait été assez considérable ; mais on disait tout bas qu'il pouvait bien avoir entamé son capital. Il déjeunait le plus souvent au cercle ou à la Brasserie de l'Hôtel-de-Ville ; tous les matins, vers quatre heures, on le voyait à

quelque coin de rue et il entreprenait de fréquents voyages d'affaires à Hambourg. Mais c'était avant tout un fervent amateur de théâtre ; il ne manquait jamais une représentation et s'intéressait particulièrement aux interprètes. La demoiselle Meyer de la Grange était la dernière des jeunes artistes à laquelle il eût offert en hommage des bijoux au cours des années passées.

Pour en venir au fait, la demoiselle se montra tout à fait délicieuse dans le rôle de Walter Tell, dans lequel elle ne s'était nullement démunie de sa broche. Elle joua d'une façon si émouvante, que des larmes d'enthousiasme montèrent aux yeux de l'élève Buddenbrook ; et il se laissa aller à un geste que seul peut susciter un sentiment trop violent. Au cours d'un entracte, il fit en effet l'emplette, pour un mark huit schillings et demi, chez la fleuriste d'en face, d'un bouquet avec lequel ce gamin de quatorze ans, au grand nez, aux petits yeux enfoncés, prit dare-dare le chemin de la scène ; personne ne l'ayant arrêté, il tomba sur Mlle Meyer de la Grange en conversation avec le consul Döhlmann devant la porte d'une loge. De rire, le consul faillit choir à la renverse à la vue de Christian et de son bouquet ; mais le nouveau « libertin » fit avec gravité son meilleur compliment à Walter Tell, lui offrit ses fleurs, hocha lentement la tête et dit, d'un ton presque chagrin à force de sincérité :

— Comme vous avez bien joué, mademoiselle !

— Hé ! Voyez-moi donc ce Christian Buddenbrook ! s'écria le consul Döhlmann avec son accent un peu traînant.

Mais Mlle Meyer de la Grange haussa ses fins sourcils et demanda :

— Le fils du consul Buddenbrook ?

Puis, avec beaucoup de bienveillance, elle caressa la joue de son nouvel adorateur.

C'est là, dans toute sa vérité, le fait exact dont, le même soir, Peter Döhlmann régala le cercle. Il se répandit en ville avec une prodigieuse célérité, arriva aux oreilles du proviseur de l'école, qui en fit l'objet d'un entretien avec le consul Buddenbrook. Comment celui-ci prit-il la chose ? Il en fut moins courroucé qu'écrasé et abattu à l'extrême. Lorsqu'il en informa sa femme dans le salon des paysages, il était comme prostré.

— Voilà le chemin que prend notre fils…

— Jean, mon Dieu, ton père en aurait ri… Si tu le racontais jeudi chez mes parents, papa y prendrait un plaisir infini…

— Ah ! oui, j'en suis persuadé, Bethsy, cela l'amuserait ! Il se réjouirait de voir revivre sa légèreté et ses goûts libertins, non plus seulement dans ce… coureur de Justus, mais aussi, à ce qu'il semble, chez un de ses petits-fils… Saperlipopette, c'est toi qui me contrains à émettre ce jugement ! Il va chez cette personne ! Il dépense son argent de poche pour cette lorette ! Il n'y entend pas malice, mais il n'en trahit pas moins des dispositions… Des dispositions !…

Ce fut vraiment un incident malheureux ; et le consul était d'autant plus épouvanté, que Tony, on le sait, n'avait pas une conduite parfaite. Certes, elle avait renoncé avec les années à faire danser l'homme pâle et à rendre visite à la mère aux poupées, mais elle rejetait sa tête en arrière d'une manière de plus en plus provocante et manifestait, surtout lorsqu'elle avait passé l'été dans la villa de ses grands-parents, un répréhensible penchant à l'orgueil et à la vanité. Un jour, le consul la surprit en train de lire avec Mlle Jungmann la *Mimili* de Clauren, et il en éprouva une vive contrariété ; il feuilleta le petit volume et, sans en rien dire, l'enferma définitivement[17]. Peu de temps après, on eut vent que Tony, Antonie Buddenbrook, était allée se promener hors de la ville, dans la seule compagnie d'un lycéen ami de ses frères. Mme Stuht, qui, on s'en souvient, fréquentait dans le meilleur monde, avait aperçu le couple, s'en était ouverte aux Möllendorpf à l'occasion d'un achat de vêtements.

— Vraiment, ajoutait-elle, Mlle Buddenbrook, elle aussi, est déjà à cet âge où…

Et Mme la sénatrice Möllendorpf avait raconté l'histoire au consul sur le ton de la plaisanterie. Ces promenades furent interdites. Mais alors il fut découvert que Tony allait chercher ou déposait elle-même, dans le mortier comblant incomplètement maints arbres creux de l'autre côté du Burgtor, une petite correspondance émanant du même lycéen, ou à lui adressée. À cette nouvelle, il parut urgent de confier les quinze ans de Tony à une surveillance plus sévère, celle de Mlle Weichbrodt qui tenait pension au n° 7 du Mühlenbrink.

CHAPITRE VII

Thérèse Weichbrodt était bossue, tellement bossue, qu'elle dépassait à peine la hauteur d'une table. Elle avait quarante et un ans, mais, n'ayant

jamais attaché d'importance aux agréments extérieurs, elle allait vêtue comme une dame quasi septuagénaire. Sur ses anglaises grisonnantes, bouffant aux oreilles, était juché un bonnet dont les rubans verts retombaient jusqu'à ses étroites épaules d'enfant, et jamais on n'avait vu sur sa pauvre petite robe noire quelque chose qui ressemblât, même de loin, à une parure, si ce n'est la grande broche ovale où était peint sur porcelaine le portrait de sa mère.

La petite Mlle Weichbrodt avait des yeux marron fins et aigus, un nez légèrement busqué et des lèvres minces qui, serrées comme elle savait le faire, prenaient une expression d'opiniâtre volonté. Il y avait en général, répandue sur sa personne infime et dans tous ses mouvements, une énergie qui, pour être comique, n'en commandait pas moins le respect. Son langage y contribuait grandement. Elle parlait avec des mouvements vifs et saccadés du maxillaire inférieur, un hochement de tête bref et impressionnant ; elle s'exprimait dans une forme châtiée et pure de tout dialecte, avec clarté, précision, en accentuant chaque consonne. Avec cela, elle exagérait à tel point la prononciation des voyelles que les « ou » devenaient des « o » ou même des « a », et que ce n'était pas « Bobby », mais « Babby » qu'elle appelait son enragé jappeur de chien. Quand elle disait à une élève : « Onfont, ne sois pas si satte », tout en frappant sur la table de son index crochu, l'effet produit était indéniable ; et quand Mlle Popinet, la maîtresse de français, sucrait trop copieusement son café, Mlle Weichbrodt vous avait une telle façon de considérer le plafond et de pianoter d'une main sur la nappe, en disant : « Si j'étais que de vôs, je prondrais tout le socrier ! » que Mlle Popinet en devenait cramoisie.

Tout enfant – mon Dieu, quelle enfant minuscule elle devait faire ! – Thérèse Weichbrodt s'était donné elle-même le nom de « Sesemi ». Elle avait conservé ce prénom déformé et permettait aux meilleures, aux plus méritantes de ses élèves, internes aussi bien qu'externes, de l'appeler ainsi :

— Appelle-moi Sesemi, enfant, ordonna-t-elle dès le premier jour à Tony Buddenbrook, en faisant claquer doucement sur son front un bref baiser. J'aime qu'on m'appelle ainsi.

Quant à sa sœur aînée, Mme Kethelsen, elle s'appelait Nelly.

Mme Kethelsen, qui comptait quarante-huit ans, avait été laissée sans ressources par son défunt mari ; elle occupait chez sa sœur une petite chambre à l'étage supérieur et prenait ses repas à la table commune. Elle s'habillait dans le goût de Sesemi, mais, à l'opposé de celle-ci, était longue

comme un jour sans pain. Sur ses maigres poignets, elle portait des manchettes de laine. N'étant pas institutrice, elle ignorait la sévérité, respirait l'innocence et la gaieté contenue. Une pupille de Mlle Weichbrodt avait-elle joué quelque tour, elle en riait de si bon cœur, qu'elle en pleurait presque. Alors Sesemi frappait sur la table et criait « Nelly ! » avec tant d'autorité qu'elle semblait dire « Nally », et sa sœur se taisait, intimidée.

Mme Kethelsen obéissait à sa cadette ; elle se laissait gourmander par elle comme une enfant, et Sesemi l'en méprisait cordialement. Thérèse Weichbrodt avait beaucoup de lecture, presque de l'érudition, et ce n'est qu'au prix d'obscurs mais rudes combats qu'elle avait conservé la foi de son enfance, sa religiosité positive et la certitude d'être un jour dédommagée là-haut de sa vie difficile et effacée. Mme Kethelsen, par contre, manquait de culture ; elle était naïve et simple d'esprit.

— Cette bonne Nelly ! disait Sesemi. Mon Dieu, elle est comme une enfant, elle ne s'est jamais heurtée à un doute, elle n'a jamais eu à soutenir de lutte, elle est heureuse…

Dans ces paroles, il y avait autant de dédain que d'envie, faiblesse bien excusable en somme chez Sesemi.

Le rez-de-chaussée surélevé de cette maisonnette de faubourg rouge brique, entourée d'un jardin joliment entretenu, était occupé par les classes et le réfectoire, tandis que l'étage supérieur et même les mansardes abritaient les chambres à coucher. Les élèves de Mlle Weichbrodt n'étaient pas nombreuses, car elle n'acceptait pour pensionnaires que des élèves assez grandes et ne faisait suivre, même aux externes, que les trois classes inférieures ; Sesemi veillait rigoureusement à ce que sa maison ne reçût que des jeunes filles issues de famille d'une distinction indiscutable… Tony Buddenbrook fut, on le sait, accueillie avec tendresse ; Thérèse avait même préparé pour le souper un « bischof », sorte de punch rouge et sucré que l'on buvait froid et qu'elle confectionnait avec maîtrise.

— Encore un doigt de « beschaf », proposait-elle avec un affectueux hochement de tête…

Et le ton était si alléchant, que personne ne résistait.

Mlle Weichbrodt trônait sur deux coussins de sofa au haut bout de table et présidait le repas avec autorité et circonspection ; elle redressait, tendait son corps chétif et contrefait, frappait avec vigilance sur la table, criait « Nally » et « Babby », et mortifiait d'un regard Mlle Popinet qui s'appropriait toute la gelée du veau froid. Une place avait été réservée à Tony entre deux autres

pensionnaires ; c'étaient Armgard von Schilling, robuste blonde, fille d'un propriétaire du Mecklembourg, et Gerda Arnoldsen, d'Amsterdam, élégante personne, à l'aspect étranger, aux lourds cheveux d'acajou, aux yeux rapprochés, au beau visage blanc un peu dédaigneux. En face, papotait la Française qui avait l'air d'une négresse et portait d'énormes boucles d'oreilles. À l'autre bout de la table avait pris place Miss Brown, la sèche Anglaise au sourire aigre-doux, qui habitait également la maison.

Les amitiés furent promptes à se nouer, le « bischof » de Sesemi aidant. Mlle Popinet, la nuit passée, avait eu encore des cauchemars, disait-elle. *Ah, quelle horreur !* Quand il en était ainsi, elle avait coutume de crier : « Ulfen, Ulfen ! Dieben, Dieben[18] » avec une telle véhémence que tout le monde sautait à bas du lit. Puis on apprit que Gerda Arnoldsen ne jouait pas du piano comme les autres, mais du violon, et que son papa – sa mère n'était plus de ce monde – lui avait promis un véritable stradivarius. Tony n'était pas musicienne, pas plus que la plupart des Buddenbrook et tous les Kröger ; elle ne pouvait même pas reconnaître les hymnes joués à l'église Sainte-Marie…

— Oh ! la *vox humana*, disait Gerda, la voix humaine au timbre splendide de l'orgue de la Nieuwe Kerk à Amsterdam !

Armgard von Schilling parlait des vaches de son domaine.

Cette Armgard avait dès l'abord produit sur Tony la plus vive impression : n'était-elle pas la première jeune fille de qualité avec qui elle fût entrée en contact ! S'appeler von Schilling, quel bonheur !… Les parents de Tony possédaient la plus belle, la plus ancienne maison de la ville, et ses grands-parents étaient des gens distingués, mais ils s'appelaient tout simplement Buddenbrook et Kröger, ce qui était extrêmement regrettable. La petite-fille de l'élégant Lebrecht Kröger flambait d'admiration pour la noblesse d'Armgard et secrètement elle en venait à penser qu'elle le porterait bien mieux, elle, ce magnifique « von ». Armgard, mon Dieu, savait-elle seulement apprécier son bonheur ! Elle se promenait, sans en faire le moindre cas, avec sa natte épaisse, ses bons yeux bleus et son lourd accent mecklembourgeois ; elle n'était rien moins que distinguée, elle n'y prétendait nullement, le sens même de la distinction lui faisait défaut. C'est étonnant ce que le mot « distingué » était ancré dans la petite tête de Tony ; avec une autorité de connaisseur, elle l'appliquait à Gerda Arnoldsen.

Gerda était un peu à part et avait quelque chose d'original et d'étranger ; elle aimait, malgré les protestations de Sesemi, à coiffer avec recherche sa splendide chevelure fauve, et beaucoup trouvaient « drôle » qu'elle jouât du violon ; « drôle », soit dit en passant, marquait une nuance très accusée de réprobation. Mais sur ce point il fallait donner raison à Tony : Gerda Arnoldsen était une jeune fille distinguée. Sa personne entière, précocement épanouie, ses habitudes, les objets qu'elle possédait, tout était distingué : par exemple, les pièces d'ivoire de son nécessaire de toilette – il venait de Paris et Tony savait l'apprécier à sa valeur, car il y avait chez elle aussi toutes sortes d'objets de même provenance rapportés par ses parents et ses grands-parents, et auxquels ils tenaient beaucoup.

Les trois jeunes filles se lièrent rapidement d'amitié. Elles étaient élèves de la même classe et occupaient ensemble le dortoir le plus grand de l'étage supérieur. Quels bons moments de gaieté et de délassement que ceux de l'heure du coucher, vers dix heures ; on se déshabillait et l'on bavardait à mi-voix, car, tout à côté, Mlle Popinet recommençait à rêver de voleurs. Elle partageait la chambre de la petite Eva Evers, de Hambourg, dont le père, dilettante et collectionneur, s'était installé à Munich.

Les stores rayés de brun étaient descendus, la lampe basse voilée de rouge brûlait sur la table, un léger parfum de violette et de linge frais remplissait la chambre et c'était une atmosphère toute de quiétude, comme ouatée de fatigue, d'insouciance et de rêverie.

— Mon Dieu, disait Armgard, assise, à demi dévêtue, sur le bord de son lit, avec quelle aisance s'exprime le docteur Neumann ! Il arrive en classe, s'approche de la table et parle de Racine…

— Il a un front vaste et beau, remarqua Gerda, peignant ses cheveux à la lueur de deux bougies, devant le miroir accroché entre les fenêtres.

— Oui ! dit Armgard vivement.

— Et c'est uniquement pour te l'entendre dire que tu as mis la conversation sur lui ! Armgard, tu ne cesses de le regarder de tes yeux bleus, comme si…

— L'aimes-tu ? demanda Tony. Le lacet de mon soulier ne veut absolument pas se dénouer ; je t'en prie, Gerda… Ça va ! Allons ! L'aimes-tu, Armgard ? Épouse-le donc ; c'est un très bon parti, il sera professeur au lycée.

— Dieu, quels monstres vous êtes ! Je ne l'aime pas du tout. Je n'épouserai certainement pas un professeur, mais un propriétaire rural…

— Un noble ?

Tony laissa retomber le bas qu'elle avait à la main et jeta un regard pensif sur le visage d'Armgard.

— Ça, je ne sais pas encore ; mais il faudra qu'il possède un grand domaine. Ah ! ce que je serai heureuse, mes enfants ! Je me lèverai à cinq heures et mettrai la main à la pâte.

Elle remonta la couverture et leva vers le plafond des yeux rêveurs.

— Assurément, elle a la vision de cinq cents vaches, dit Gerda, en observant dans le miroir l'image de son amie.

Tony n'était pas encore prête ; mais avant de se coucher elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, croisa les mains sur sa nuque et, pensive elle aussi, considéra à son tour le plafond.

— Naturellement, j'épouserai un négociant, dit-elle. Il faudra qu'il ait beaucoup d'argent, afin que nous puissions avoir un intérieur élégant ; c'est mon devoir vis-à-vis de ma famille et de notre maison, ajouta-t-elle gravement. Oui, vous verrez, c'est bien cela que je ferai.

Gerda avait terminé sa toilette de nuit et elle brossait ses larges dents blanches devant sa glace à main encadrée d'ivoire.

— Moi, je ne me marierai probablement jamais, dit-elle, avec quelque difficulté, gênée qu'elle était par la poudre à la menthe. Je ne vois pas pourquoi je le ferais. Je n'en ai pas la moindre envie. J'irai à Amsterdam, je jouerai des duos avec papa et plus tard je vivrai dans la famille de ma sœur.

— Que c'est dommage ! s'écria Tony avec vivacité. Oui, que c'est dommage, Gerda ! Tu devrais te marier ici et rester toujours avec nous… Écoute un peu : pourquoi, par exemple, n'épouserais-tu pas un de mes frères…

— Celui qui a un grand nez ? demanda Gerda.

Et elle bâilla avec un petit soupir plein d'une négligence de bon ton, le miroir devant sa bouche.

— Ou l'autre, cela n'a aucune importance… Dieu, quelle installation vous auriez ! Il faudrait la confier à Jacobs, le tapissier de la Fischerstrasse, il a un goût incomparable. Je vous rendrais visite chaque jour…

Mais à ce moment, la voix de Mlle Popinet se fit entendre :

— *Ah ! Voyons, mesdames !* Au lit, *s'il vous plaît !* Assez de mariage comme cela pour ce soir !

Tony, cependant, passait les dimanches et les vacances chez elle, dans la Mengstrasse, ou à la campagne chez ses grands-parents. Quel bonheur de

pouvoir, quand le temps était beau, le jour de Pâques, chercher les œufs et les lièvres en pâte d'amandes dans l'immense jardin des Kröger ! Et les grandes vacances au bord de la mer, les chambres, la table d'hôte du Casino, le bain, les promenades à dos d'âne ! Puis, quelques années plus tard, les affaires du consul ayant prospéré, les voyages de grande envergure !… Quels Noëls surtout, une triple distribution de cadeaux : à la maison, chez les grands-parents et chez Sesemi où, ce soir-là, le « bischof » coulait à flots. Mais c'était à la maison que la veillée de Noël revêtait le plus de splendeur, car le consul tenait à ce que cette fête sacrée fût célébrée avec ferveur, pompe et recueillement. Une atmosphère de profonde solennité emplissait le salon des paysages où l'on se trouvait réunis. Les domestiques et toutes sortes de vieillards et de pauvres gens dont le consul serrait les mains violacées se pressaient entre les colonnes de la galerie ; soudain s'élevait au-dehors un chœur à quatre voix qu'exécutait la maîtrise de l'église Sainte-Marie et c'était si imposant que le cœur vous en battait. Alors, tandis que par les fentes de la porte blanche à deux battants s'insinuait un parfum de sapin, Mme Buddenbrook lisait lentement, dans l'antique bible familiale aux énormes lettres, le chapitre de la Nativité ; puis un autre chœur ayant expiré au-dehors, on entonnait *Mon beau sapin* et l'on se rendait en cortège solennel à travers la galerie, dans la salle, la vaste salle aux statues et aux tapisseries ; l'arbre décoré de lis neigeux, scintillant, resplendissant et embaumé, montait jusqu'au plafond, et la table des présents se prolongeait des fenêtres à la porte. Cependant sur la neige des rues, durcie par le gel, les Italiens faisaient entendre leurs orgues de Barbarie et, de la place du Marché, arrivait le tumulte de la foire de Noël. À l'exception de la petite Clara, les enfants prenaient part eux aussi au réveillon dans la galerie aux colonnes ; l'on y servait en quantité inimaginable des carpes et du dindon farci…

Notons ici que Tony Buddenbrook, au cours de ces années, visita deux propriétés du Mecklembourg. Elle passa quelques semaines d'été auprès de son amie Armgard dans le domaine de M. von Schilling, situé sur la côte, de l'autre côté de la baie, en face de Travemünde. Une autre fois, elle se rendit avec sa cousine Thilda dans le bien où M. Bernard Buddenbrook était régisseur. Ce domaine s'appelait Ungnade, « Disgrâce », et ne rapportait pas un liard ; malgré cela, il n'était pas à dédaigner comme villégiature.

Ainsi, les années passaient et, à tout prendre, ce fut une jeunesse heureuse que celle de Tony Buddenbrook.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Un après-midi de juin, peu après cinq heures, tout le monde se trouvait réuni dans le pavillon du jardin où l'on venait de prendre le café. Dans la pièce aux blanches cloisons où sur de hauts trumeaux voletaient des oiseaux peints et que semblaient clore, au fond, deux fausses portes laquées à double battant, avec leurs poignées en trompe l'œil, il faisait si chaud et si étouffant que l'on avait sorti dans le jardin les meubles légers de bois noueux.

Le consul, sa femme, Tony, Tom et Clothilde étaient assis en demi-cercle autour de la table ronde sur laquelle le service étincelait encore, tandis que Christian, un peu à l'écart, préparait, l'air malheureux, la deuxième Catilinaire de Cicéron.

Le consul était absorbé par son cigare et la gazette. Mme Elisabeth avait laissé retomber sa broderie de soie et regardait en souriant la petite Clara qui, avec Ida Jungmann, cherchait des violettes sur la pelouse, où il en fleurissait quelquefois. Tony, la tête appuyée sur ses deux mains, était plongée dans sa lecture, *Les Frères de Saint-Sérapion*, de Hoffmann[19], tandis que Tom lui chatouillait très délicatement la nuque avec un brin d'herbe, ce que, par finesse, elle feignait d'ignorer totalement. Quant à Clothilde, maigre et vieillotte dans sa robe de cretonne fleurie, elle lisait une nouvelle qui s'intitulait : *Aveugle, sourd, muet et cependant au comble du bonheur* ; entre-temps, elle ratissait sur la nappe les miettes de biscuit, puis, les ramassant en petits tas entre ses cinq doigts, elle les portait précautionneusement à sa bouche.

Le ciel, où s'immobilisaient quelques nuages blancs, commençait lentement à pâlir. Ce jardinet urbain, aux allées et aux parterres symétriques, s'étalait, multicolore et net, au soleil de l'après-midi. Le parfum des résédas qui bordaient les corbeilles arrivait par effluves.

— Dis donc, Tom, fit le consul avec bonne humeur, en retirant le cigare de sa bouche, cette affaire de seigle, avec von Henkdom et Cie, s'arrange, sais-tu ?

— Que donne-t-il ? demanda Thomas, soudain intéressé et cessant de tourmenter Tony.

— Soixante thalers pour mille kilogrammes… pas mauvais, n'est-ce pas ?

— C'est excellent !

Tom savait que c'était une très bonne affaire.

— Tony, tu n'as pas une tenue *comme il faut*, remarqua Mme Buddenbrook, sur quoi Tony, sans quitter son livre des yeux, retira un coude de la table.

— Ça n'a pas d'importance, dit Tom. Elle peut se tenir comme il lui plaît, elle reste toujours Tony Buddenbrook. Thilda et elle sont indiscutablement les plus jolies de la famille.

Clothilde en resta béante de stupéfaction :

— Dieu ! Tom… fit-elle, étirant d'une inconcevable façon ces brèves syllabes.

Tony, elle, gardait le silence. Tom lui était supérieur, c'était un fait ; il serait prompt à la riposte et mettrait les rieurs de son côté.

Donc, sans plus, elle dilata les narines, aspira l'air avec violence et haussa les épaules. Mais lorsque sa mère, venant à parler du bal que donnerait prochainement le consul Huneus, fit allusion à un achat éventuel de souliers vernis, Tony retira également l'autre coude de la table et prêta à la chose un vif intérêt.

— Vous parlez, vous parlez, s'écria Christian d'une voix lamentable, et ce latin est terriblement difficile ! Je voudrais faire du commerce, moi aussi…

— Oui, tu changes chaque jour d'idée, dit Tom.

Là-dessus Antoine arriva par la cour ; il portait une carte sur un plateau et on le regardait venir avec curiosité.

— « Grünlich, agent commercial », lut le consul. Oui, je sais ; de Hambourg, un homme très bien, bonnes références, fils de pasteur. Je suis en relation d'affaires avec lui. Il y a une chose… Antoine, dis à ce monsieur – tu n'y vois pas d'inconvénients, Bethsy ? – qu'il veuille bien nous rejoindre ici…

Alors, on vit s’avancer à petits pas, dans le jardin, un homme de taille moyenne auquel on pouvait bien donner trente-deux ans ; il marchait la tête légèrement en avant, vêtu d’une jaquette à longues basques en drap laineux et d’un vert tirant sur le jaune, il tenait d’une main son chapeau et sa canne, et portait des gants de fil gris. Sous la chevelure clairsemée, d’un blond pâle, le visage poupin souriait, cependant qu’à l’aile du nez une verrue sollicitait irrésistiblement l’attention. Son menton et sa lèvre supérieure étaient rasés de près, et ses favoris, qui descendaient très bas, à la mode anglaise, étaient du plus beau jaune d’or. Il était encore loin qu’il saluait déjà jusqu’à terre, de son grand chapeau gris clair…

Après un dernier pas très long, il s’immobilisa, décrivit du buste un demi-cercle, s’inclinant ainsi d’un seul coup devant toute la société :

— Je suis importun, n’est-ce pas ? Je trouble une réunion de famille, dit-il d’une voix suave avec une réserve de bon ton. On a ouvert des livres sérieux, on cause… Je vous demande bien pardon !

— Soyez le bienvenu, monsieur Grünlich ! dit le consul, qui s’était levé, comme ses deux fils, et serrait la main de son hôte. Je me félicite de pouvoir vous saluer en dehors du bureau et dans le cercle de ma famille… Monsieur Grünlich, Bethsy, mon excellent client et ami… Ma fille Antonie… Ma nièce Clothilde… Vous connaissez déjà Thomas… Voici mon deuxième fils, Christian, lycéen.

M. Grünlich avait derechef répondu à chaque nom par une révérence.

— Encore une fois, poursuivit-il, je n’ai pas l’intention de jouer ici à l’intrus… Je viens pour affaires et si j’osais prier M. le consul de faire un tour de jardin avec moi…

Mme Buddenbrook répondit :

— Ce serait aimable à vous de ne point entamer tout de suite avec mon mari le chapitre des affaires et de vous contenter un petit moment de notre société. Prenez place.

— Merci mille fois ! dit Grünlich avec émotion.

Là-dessus, il s’assit sur le bord de la chaise que Tom avait avancée, puis s’installa, son chapeau et sa canne sur ses genoux, caressa de la main un de ses favoris et fit entendre un petit toussotement, une sorte de : « Hé-é-hum ! » Tout cela semblait vouloir dire : « Voici pour les présentations. Et maintenant ? »

Ce fut Mme Elisabeth qui rompit les chiens.

— Vous êtes originaire de Hambourg ? demanda-t-elle, inclinant la tête de côté et abandonnant son travail sur ses genoux.

— Effectivement, madame, répliqua M. Grünlich avec une révérence. J'ai ma résidence à Hambourg, mais je voyage beaucoup, je suis tellement pris par mes occupations ; mes affaires sont tellement étendues… hé-é-hum ! je puis le dire sans me vanter.

Son interlocutrice haussa les sourcils et eut une intonation pleine de respect :

— Ah !

— Cette activité inlassable est la condition même de mon existence, ajouta M. Grünlich, à demi tourné vers le consul.

Puis il se remit à toussoter, mal à l'aise sous le regard que Mlle Antonie posait sur lui, ce regard froid et critique dont les jeunes filles toisent les jeunes gens inconnus, et qui semble toujours prêt à se nuancer de mépris.

— Nous avons des parents à Hambourg, remarqua Tony pour dire quelque chose.

— Les Duchamps, expliqua le consul, la famille de ma défunte mère.

— Oh ! je suis parfaitement au courant, se hâta de répondre M. Grünlich. J'ai l'honneur d'avoir été présenté à ces messieurs et à ces dames. Ce sont tous des êtres d'élite, des gens de cœur et d'esprit… hé-é-hum ! Effectivement, si le même esprit régnait dans toutes les familles, le monde s'en trouverait bien mieux. On y rencontre la foi, la charité, la piété la plus fervente, bref, le véritable esprit chrétien, mon idéal à moi. Joignez à cela un parfait usage du monde, une distinction, une élégance souveraine, madame, qui, pour ma part, m'ont définitivement conquis !

Tony pensa :

« Connaîtrait-il mes parents ? Il leur dit exactement ce qu'ils aiment entendre… »

Mais le consul approuva :

— C'est là une double inclination qui honore grandement son homme.

Et Mme Buddenbrook, dans un élan de cordialité qui fit doucement tinter son bracelet, tendit à son hôte sa paume largement ouverte.

— Vous parlez selon mon cœur, cher monsieur Grünlich ! dit-elle.

Là-dessus, M. Grünlich s'inclina, se rassit commodément, caressa son favori et toussota comme s'il voulait dire :

— Continuons.

Mme Buddenbrook fit allusion à la catastrophe du mois de mai 42, qui désola la ville natale de M. Grünlich.

— Effectivement, remarqua ce dernier, ce fut une effroyable calamité, une épreuve douloureuse que cet incendie. Une perte de 135 millions, oui, elle a pu être évaluée assez exactement. D'ailleurs, pour ma part – et je ne saurais en remercier assez la Providence – je n'ai pas eu le moindre dommage à déplorer. Le feu a fait rage principalement dans les paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas… Quel délicieux jardin ! dit-il, s'interrompant ; puis, avec force remerciements, il accepta un cigare du consul. C'est qu'il est d'une grandeur peu commune pour un jardin de ville.

« Et quel tapis de fleurs richement diaprées… ah ! Dieu ! il faut que je confesse mon faible pour les fleurs et pour la nature en général ! Et ces pavots, voyez, quel merveilleux effet ils font…

M. Grünlich loua l'élégante architecture de la maison, il loua même la ville entière, il loua aussi le cigare du consul et trouva pour chacun une parole aimable.

— Puis-je me permettre de m'informer de votre lecture, mademoiselle Antonie ? demanda-t-il avec un sourire.

Tony, pour quelque raison ignorée, fronça les sourcils et répondit sans regarder M. Grünlich :

— *Les Frères de Saint-Sérapion*, de Hoffmann.

— Effectivement ! Cet écrivain a produit des œuvres vraiment supérieures… Mais excusez-moi… j'ai oublié le nom de votre deuxième fils, madame.

— Christian.

— Oh ! le beau nom ! J'aime, s'il m'est permis de l'avouer – et M. Grünlich s'adressa de nouveau au maître de la maison –, j'aime les noms qui, par l'effet de leur seule vertu, confèrent à celui qui les porte la qualité de chrétien. Dans votre famille, le nom de Johann est, je le sais, héréditaire… Qui ne penserait, en le prononçant, au disciple préféré du Seigneur ? Quant à moi, si je puis me permettre cette remarque, poursuivit-il avec éloquence, je m'appelle, comme la plupart de mes ancêtres, Bendix. C'est un nom qu'il faut considérer, n'est-ce pas, comme une contraction dialectale de Benedikt. – Et vous lisez, monsieur Buddenbrook ? Ah ! Cicéron ! Elles sont d'une lecture difficultueuse, les œuvres de ce grand orateur romain. *Quousque tandem, Catilina*… Hé-é-hum ! Oui, je n'ai pas encore oublié complètement mon latin !

— À l’opposé de feu mon père, dit le consul, j’ai toujours été contraire à cet éternel surmenage des jeunes cerveaux par le grec et le latin. Il est tant de choses sérieuses et importantes, nécessaires à la préparation de la vie pratique…

— Vous exprimez là mon opinion, monsieur le consul, avant que j’aie pu la formuler, se hâta de répondre M. Grünlich. C’est une lecture difficile et qui, j’ai omis de l’ajouter, n’est pas irréprochable. Tout au moins, si je m’en tiens à certains passages absolument scandaleux…

Comme un silence se faisait, Tony pensa :

« C’est mon tour, maintenant. »

Car elle sentait sur elle le regard de M. Grünlich. Et, en effet, ce fut son tour. M. Grünlich, brusquement, se dressa à demi sur sa chaise, ébaucha vers Mme Elisabeth un bref mouvement de la main, nerveux mais élégant, et chuchota avec véhémence :

— Je vous en prie, madame, voyez donc !… Je vous en conjure, mademoiselle, dit-il plus haut, comme si Tony seule dût comprendre, restez encore un moment dans cette position !… Voyez, souffla-t-il à nouveau, comme le soleil se joue dans les cheveux de Mademoiselle votre fille !… Je n’ai jamais vu plus belle chevelure ! proclama-t-il avec une gravité extatique, comme s’il parlait à Dieu ou à son propre cœur.

La mère sourit complaisamment, mais le consul remarqua :

— Ne lui mettez donc point de folies en tête, à cette gamine !

Et Tony, derechef, fronça les sourcils sans mot dire. Quelques minutes plus tard, M. Grünlich se leva.

— Mais je ne veux pas vous importuner plus longtemps, certes ! non ; je ne vous importunerai pas davantage ! Je suis venu pour affaires… Mais qui aurait pu résister… Maintenant le travail m’appelle ! Si j’osais prier M. le consul…

— Je n’ai pas besoin de vous assurer, dit Mme Buddenbrook, qu’il me serait agréable de vous voir considérer cette maison comme la vôtre, tant que durera votre séjour ici…

M. Grünlich resta un moment muet de gratitude.

— Je vous suis profondément obligé, madame, dit-il avec l’accent de l’émotion. Mais je ne saurais abuser de votre amabilité. J’ai mes appartements à l’hôtel de la Ville de Hambourg.

« Mes appartements ! » pensa-t-elle, et c’est là précisément ce qu’il fallait qu’elle pensât, selon l’intention de M. Grünlich.

— En tout cas, conclut-elle, lui tendant encore une fois la main d'un geste cordial, j'espère que ce n'est pas la dernière fois que nous nous voyons.

M. Grünlich lui baisa la main, attendit un moment qu'Antonie elle aussi lui tendît la sienne – ce qu'elle ne fit pas –, décrivit du buste un demi-cercle, recula d'un grand pas, s'inclina encore une fois, posa d'un geste large son chapeau gris sur sa tête qu'il rejeta en arrière, et s'éloigna avec le consul…

— Quel homme agréable ! répéta ce dernier en reprenant sa place, une fois revenu auprès de sa famille.

— Je le trouve stupide, se permit de remarquer Tony, et avec quelle énergie !

— Tony, mon Dieu, quel jugement, s'écria sa mère avec quelque indignation. Un jeune homme qui a des sentiments si chrétiens !

— Un homme si bien élevé et qui a tant d'usage, compléta le consul. Tu ne sais pas ce que tu dis.

Il n'était pas rare de voir les parents adopter ainsi, par courtoisie, leurs points de vue respectifs, ce qui, évidemment, était une garantie de concorde.

Christian fronça son grand nez et dit :

— Quels airs importants il se donne ! « On cause… » Or, nous ne causions pas du tout. « Et ces pavots, voyez, quel merveilleux effet ils font… » Parfois, il a l'air de se parler tout haut à lui-même : « Je dérange… je vous prie instamment de m'excuser !… Je n'ai jamais vu plus belle chevelure !… »

Et Christian imitait M. Grünlich avec une telle perfection que le consul lui-même était forcé d'en rire.

— Oui, il fait beaucoup trop l'important ! reprit Tony. Il ne nous a entretenus que de lui-même ! Ses affaires sont très étendues… Il aime la nature… Il a une préférence pour tel ou tel nom… Il s'appelle Bendix… En quoi cela nous intéresse-t-il, je voudrais bien le savoir !… Et tout cela uniquement pour se faire valoir ! s'écria-t-elle, prise d'une rage soudaine.

« À toi, maman, et à toi, papa, il n'a dit que ce qu'il vous était agréable d'entendre, pour se faire bien voir de vous, ce flagorneur !

— Il n'y a rien là qui mérite un reproche, Tony, dit le consul sévèrement. On se trouve dans une société inconnue, on se montre sous son jour le plus avantageux, on choisit ses mots et on cherche à plaire, c'est clair !…

— Mon opinion, c’est qu’il est un brave homme, dit Clothilde de sa voix douce et traînante, bien qu’elle fût la seule personne à laquelle M. Grünlich n’eût prêté aucune attention.

Thomas s’abstint de tout jugement.

— Il suffit, conclut le consul. C’est un homme de sentiments chrétiens, capable, actif et de bonne éducation, et toi, Tony, toi, une grande fille de dix-neuf ans ou presque, envers qui il s’est montré si attentionné et si galant, tu devrais bien refréner un peu ton penchant à la critique. Nous sommes tous de faibles créatures, et toi – je t’en demande bien pardon – tu devrais être la dernière à jeter la pierre… Tom, au travail !

Mais Tony murmura à part soi :

— Des favoris jaune d’or !

Et, derechef, elle fronça les sourcils.

CHAPITRE II

— Sincèrement, mademoiselle, j’ai été fort affligé de vous avoir manquée, disait, quelques jours après, M. Grünlich, rencontrant au coin de la Grand-Rue et de la Mengstrasse, Tony qui rentrait de promenade.

« Je me suis permis d’aller présenter mes hommages à Madame votre mère, et votre absence m’a été cruelle… mais combien je suis ravi de vous rencontrer tout de même !

Mlle Buddenbrook s’était arrêtée au moment où M. Grünlich l’avait abordée ; mais le regard de ses yeux mi-clos, et qui s’étaient soudain assombris, ne remontait pas plus haut que la poitrine de son interlocuteur, et, sur ses lèvres, glissait ce sourire railleur et parfaitement impitoyable par lequel une jeune fille jauge un homme et l’éconduit… Sa bouche frémissait. Que répondre ? Ah ! il s’agissait de trouver un mot qui vous remît à sa place, qui vous anéantît, une fois pour toutes, ce Bendix Grünlich… mais il fallait que ce fût un mot adroit, piquant, péremptoire, qui l’ulcérât et lui en imposât tout à la fois…

— Ce n’est pas réciproque ! dit-elle, le regard toujours attaché sur la poitrine de M. Grünlich ; et, après avoir décoché cette flèche acérée et empoisonnée, elle la laissa plantée dans la plaie, rejeta la tête en arrière et, sur cette riposte rapide et sarcastique, elle rentra chez elle, rouge d’orgueil,

juste pour y apprendre que M. Grünlich était invité à venir, le dimanche suivant, manger en famille un rôti de veau…

Et il vint. Il vint dans une ample redingote à godets qui, pour n'être pas de la toute dernière mode, avait cependant bonne façon et lui donnait un air de gravité et de respectabilité ; au demeurant, rose et souriant, ses cheveux rares soigneusement partagés, les favoris vaporeux.

Il mangea des moules en sauce et de la julienne, des soles frites, du rôti de veau avec des pommes de terre à la crème et du chou-fleur, du pudding au marasquin, enfin des tartines de pain noir avec du roquefort. Il trouva, à chaque plat nouveau, une louange nouvelle, qu'il avait l'art de distiller avec délicatesse. Ainsi, il levait sa cuiller à dessert, regardait une des statues de la tapisserie et disait à part soi, à voix très haute :

— Dieu me pardonne, mais le moyen de faire autrement ; j'ai déjà pris une bonne tranche de ce pudding, mais il est admirablement réussi ! Je me vois obligé, mon excellente hôtesse, de vous en redemander un tout petit peu !

Sur quoi, il clignait malicieusement des yeux vers Mme Buddenbrook.

Il s'entretenait avec le consul d'affaires et de politique, faisant preuve sur ce terrain de principes sérieux et solides. Avec Mme Elisabeth, il parlait théâtre, réceptions et toilettes. Il avait des mots aimables à l'adresse de Tom, de Christian et de la pauvre Clothilde, sans oublier la petite Clara ni Mlle Jungmann. Tony observait une attitude silencieuse et lui, de son côté, ne fit aucune tentative pour se rapprocher d'elle, se bornant à lui jeter, de temps à autre, en penchant la tête de son côté, un regard où se lisait aussi bien l'affliction que l'encouragement.

Ce soir-là, lorsque M. Grünlich se retira, l'impression produite par sa première visite se trouva fortifiée :

— C'est un homme parfaitement bien élevé, disait Mme Elisabeth.

— Un vrai chrétien, un homme digne d'estime, reprenait le consul.

Christian savait maintenant imiter ses gestes et son langage avec plus de perfection encore. Quant à Tony, c'est avec des sourcils orageux qu'elle souhaita le bonsoir ; ce n'était pas, elle s'en doutait bien, la dernière visite de ce monsieur, qui, avec une rapidité inconcevable, avait conquis le cœur de ses parents.

Effectivement, un soir qu'elle rentrait d'une réunion de jeunes filles, elle trouva M. Grünlich installé comme chez lui dans le salon des paysages. Il lisait à sa mère le *Waverley* de Walter Scott, et cela avec une prononciation

exemplaire, ses multiples voyages d'affaires l'ayant, disait-il, mené jusqu'en Angleterre. Tony prit un autre livre et s'assit à l'écart ; alors M. Grünlich demanda, la voix onctueuse :

— Sans doute, ce que je lis n'est pas de votre goût, mademoiselle ?

Sur quoi, rejetant sa tête en arrière, elle lui lança cette réponse sarcastique et blessante :

— Pas le moins du monde !

Mais, sans se laisser déconcerter, il se mit à parler de la mort prématurée de ses parents, de son père qui avait été un homme de Dieu, un pasteur, un chrétien au plus haut sens du mot et, au même degré, un parfait homme du monde.

Puis, et sans que Tony eût assisté à sa visite d'adieu, M. Grünlich avait regagné Hambourg.

— Ida, dit-elle à Mlle Jungmann, en qui elle avait une amie très sûre, cet individu est-il parti ?

Mais Ida Jungmann répondit :

— Tu verras, petite…

Huit jours après, la scène suivante se déroula dans la petite salle à manger. Tony descendit à neuf heures et s'étonna d'y trouver encore le consul, assis avec sa femme près de la table où le café était servi. Après avoir tendu son front à baiser, elle s'installa, fraîche, affamée, les yeux rouges de sommeil, prit du sucre et du beurre et se servit du fromage vert.

— Comme c'est gentil, papa, d'être resté pour une fois, dit-elle, saisissant du bout de sa serviette un œuf brûlant et l'ouvrant avec une petite cuiller.

— Ce matin, j'ai attendu notre belle endormie, dit le consul qui fumait un cigare et tapotait sans arrêt la table avec son journal plié.

Quant à Mme Buddenbrook, elle acheva de déjeuner, lentement, avec des gestes gracieux ; après quoi elle se rejeta sur le dossier du sofa.

— Thilda est déjà occupée à la cuisine, poursuivit le consul sentencieusement, et je serais moi aussi au travail, si nous n'avions, ta mère et moi, à entretenir notre petite fille d'une affaire sérieuse.

Tony, la bouche pleine de pain beurré, fixa sur son père, puis sur sa mère, un regard chargé de curiosité et d'effroi.

— Mange d'abord, mon enfant, dit Mme Buddenbrook.

Et comme Tony, malgré cela, posait son couteau et s'écriait :

— Papa, je t'en supplie, dis-le-moi tout de suite.

Le consul répéta, sans cesser pour cela de jouer avec son journal :

— Mange donc.

L'appétit de Tony s'en trouva coupé ; et tandis que, sans mot dire, elle buvait son café, mangeait son œuf et sa tartine de fromage vert, elle eut soudain le pressentiment de la vérité. Ses joues perdirent leur fraîcheur matinale, elle pâlit légèrement, refusa le miel et déclara bientôt, d'une voix éteinte, qu'elle avait fini.

— Ma chère enfant, dit le consul après un moment de silence, la question dont nous avons à t'entretenir a été soulevée par la lettre que voici.

Il tapotait la table, non plus avec le journal, mais avec une grande enveloppe bleuâtre.

— Pour être bref : M. Bendix Grünlich, en qui nous voyons tous un brave et galant homme, m'écrit que, pendant son séjour dans notre ville, il a conçu une profonde inclination pour notre fille, et il me demande sa main en bonne et due forme. Qu'en pense notre chère enfant ?

Tony, tête baissée, s'abandonnait sur sa chaise, et, de sa main droite, faisait tourner lentement sur lui-même un rond de serviette d'argent.

Mais soudain, elle rouvrit les yeux, des yeux tout à fait sombres et qui se remplissaient de larmes. Puis, d'une voix angoissée, elle dit avec effort :

— Que me veut donc cet individu ? Que lui ai-je fait ?

Sur quoi elle éclata en sanglots.

Le consul jeta un regard à sa femme et considéra avec quelque embarras sa tasse vide.

— Chère Tony, dit Mme Buddenbrook avec douceur, pourquoi t'irriter à ce point ? Tu peux être assurée, n'est-ce pas, que tes parents ne veulent que ton bien, et qu'ils ne font que leur devoir en te conseillant de ne pas refuser l'avenir qui s'offre à toi ? Vois-tu, j'admets que tu n'éprouves pas encore à l'égard de M. Grünlich un sentiment définitif ; mais cela viendra avec le temps… Une jeunesse comme toi a-t-elle jamais conscience de ce qu'elle veut en réalité ?… Il y a dans son cœur autant de confusion que dans son esprit… Il faut laisser du temps au cœur et ouvrir son esprit aux exhortations des gens d'expérience qui s'appliquent à préparer notre bonheur…

— Mais que sais-je de lui ? souffla Tony désolée, se tamponnant les yeux avec sa petite serviette de batiste blanche tachée de jaune d'œuf. Je sais seulement qu'il a des favoris jaune d'or et que ses affaires sont prospères…

Et sa lèvre supérieure, secouée par les sanglots, était inexprimablement émouvante. Le consul, avec un mouvement de tendresse soudaine, rapprocha sa chaise de celle de sa fille et lui caressa les cheveux en souriant.

— Ma petite Tony, dit-il, que pourrais-tu donc savoir de lui ? Tu es une enfant, vois-tu, et tu n'en saurais pas davantage si, au lieu de quatre semaines, il en avait passé ici cinquante-deux. Tu es une petite fille, tu ne connais rien du monde et tu es bien obligée de te fier aux yeux de ceux qui te veulent du bien…

— Je n'y comprends rien… Je n'y comprends rien… sanglota Tony désemparée, blottissant sa tête comme un jeune chat dans la main qui la caressait.

« Il vient chez nous… a pour tous un mot agréable… repart et écrit qu'il me… Je n'y comprends rien… comment en est-il venu là ?…

Le consul se reprit à sourire.

— Mais tu l'as déjà dit, Tony, et c'est bien là une preuve de ton désarroi enfantin. Surtout, il ne faudrait pas t'imaginer, ma petite fille, que je veux te presser, te tourmenter… Tout cela peut être pesé avec sérénité, doit être pesé avec sérénité, car c'est une affaire sérieuse. C'est aussi ce que je répondrai provisoirement à M. Grünlich sans repousser ni accepter sa demande. Il y a là ample matière à réflexion… Eh bien… sommes-nous d'accord ? Conclu ! Maintenant, papa va à son travail… Au revoir, Bethsy…

— Au revoir, mon cher Jean.

« Tu devrais tout de même prendre un peu de miel, Tony, dit Mme Buddenbrook, une fois seule avec sa fille, immobile et tête baissée. Il faut manger suffisamment.

Les larmes de Tony s'étaient taries peu à peu. Sa tête était brûlante et bourdonnante de pensées. Dieu ! Quelle affaire ! Elle le savait depuis longtemps, n'est-ce pas, qu'elle serait un jour la femme d'un négociant et qu'elle ferait un bon, un avantageux mariage, compatible avec l'honneur de la famille et de la raison sociale… Mais voilà que, soudain, pour la première fois, il arrivait que quelqu'un voulût l'épouser vraiment, sérieusement ! Quelle attitude fallait-il prendre ? Pour elle, Tony Buddenbrook, il s'agissait tout à coup de transporter dans la réalité ces expressions terriblement décisives qu'elle n'avait jamais connues que dans

ses lectures ; il s'agissait de sa « parole », de sa « main », « pour la vie »… Dieu, quelle révolution dans son existence !

— Et toi, maman, dit-elle, alors tu me conseilles, toi aussi, de donner ma… parole ?

Elle hésita quelque peu devant le mot « parole », parce qu'il lui paraissait trop prétentieux et trop gênant ; puis elle finit par le prononcer, avec dignité, pour la première fois de sa vie. Elle commença à éprouver quelque honte de sa défaillance première. Épouser M. Grünlich ne lui paraissait pas moins insensé que dix minutes auparavant, mais elle se prenait à envisager avec complaisance l'importance de sa situation.

Mme Buddenbrook dit :

— Te conseiller, mon enfant ? Papa t'a-t-il conseillée ? Il ne t'a rien déconseillé, voilà tout. Et ni lui ni moi ne saurions assumer pareille responsabilité. Le mariage qui se présente à toi est tout à fait ce que l'on appelle un bon parti, ma chère Tony. Tu t'installerais à Hambourg dans des conditions exceptionnelles et tu vivrais sur un grand pied.

Tony restait comme figée. Elle vit surgir devant elle des draperies de soie telles qu'il y en avait dans le salon de ses grands-parents. Quand elle s'appellerait Mme Grünlich, prendrait-elle du chocolat tous les matins ? Il n'était sans doute pas convenable de s'en informer.

— Ainsi que te l'a dit ton père, tu as le temps de réfléchir, poursuivit Mme Buddenbrook. Mais laisse-nous te représenter qu'une si belle occasion de faire ton bonheur ne s'offrira pas tous les jours, et que ce mariage est exactement ce que te prescrivent ton devoir et ta destinée. Oui, mon enfant, c'est là aussi une chose sur laquelle il importe de t'éclairer. Le chemin qui s'ouvre devant toi aujourd'hui est celui-là même qui t'est prescrit, tu le sais toi aussi fort bien…

— Oui, dit Tony, pensive. Certainement.

Elle était bien consciente de ses obligations à l'égard de la famille et de la maison et elle était fière de ces obligations. Elle, Antonie Buddenbrook, devant qui le coltineur Matthiesen abaissait jusqu'à terre son gibus de gros feutre, elle, la fille du consul Buddenbrook, qui se promenait à travers la ville comme une petite souveraine, elle se sentait dominée par la destinée de sa famille. Déjà le tailleur d'habits de Rostock avait fait fort bonne figure et, depuis, l'ascension s'était poursuivie, toujours plus brillante. Sa mission à elle était de travailler à sa manière pour la gloire de la famille et de la maison Johann Buddenbrook, en contractant un mariage riche et brillant…

C’est pour cela que Tom travaillait au bureau… Oui, la qualité de ce parti était certainement celle qui convenait ; mais que ce soit justement ce M. Grünlich… Elle le vit devant elle avec ses favoris jaune d’or, son visage poupin et souriant, sa verrue à l’aile du nez, ses pas menus ; elle croyait sentir, sous les doigts, son habit de drap pelucheux et entendre sa voix suave…

— Je savais bien, dit Mme Buddenbrook, que nous serions accessibles à des arguments exposés de sang-froid… peut-être avons-nous déjà pris une décision ?

— Oh ! Dieu m’en garde ! cria Tony, accentuant le « Oh ! » avec une indignation soudaine. Épouser Grünlich ? Quelle folie ! Je n’arrive même pas à comprendre qu’il lui soit encore possible de m’aimer ! Il faut qu’il ait bien peu de fierté !…

Et, ce disant, elle se mit à faire couler, goutte à goutte, du miel sur une tranche de pain bis.

CHAPITRE III

Cette année-là, les Buddenbrook n’entreprirent aucun voyage d’agrément, pas même pendant les vacances de Christian et de Clara. Le consul se prétendit trop absorbé par les affaires, et la décision de Tony, toujours en suspens, retint tout le monde au logis dans l’expectative… Le consul avait écrit de sa main, à l’adresse de M. Grünlich, une lettre très diplomatique, mais les choses n’avançaient pas, à cause de l’entêtement de Tony, qui éclatait en manifestations puériles :

— Dieu m’en garde, maman, disait-elle, je ne puis le souffrir, et elle accentuait la deuxième syllabe de ce dernier mot avec la plus extrême énergie.

Ou bien elle déclarait avec solennité :

— Père (d’ordinaire c’est « papa » qu’elle l’appelait), je ne lui donnerai jamais ma parole.

Sur ce point, l’affaire serait restée pendante longtemps encore, si à la mi-juillet, dix jours environ après cette première conversation dans la salle du petit déjeuner, il ne s’était produit un autre événement.

C’était l’après-midi, un après-midi chaud et bleu. Mme Buddenbrook était sortie. Tony lisait un roman près de la fenêtre, toute seule dans le salon

des paysages, lorsque Antoine lui présenta une carte de visite. Avant même qu'elle ait eu le temps de lire le nom, un monsieur en redingote à cloche et en pantalon cosse-de-pois pénétra dans la pièce ; c'était, cela va de soi, M. Grünlich, et son visage avait une expression de suppliante tendresse.

Tony, épouvantée, sursauta et esquissa un mouvement de fuite vers la salle à manger… Comment est-il possible de s'entretenir encore avec un monsieur qui a demandé votre main ? Elle sentait jusque dans son cou les pulsations de son cœur et avait considérablement pâli. Tant qu'elle savait M. Grünlich très loin d'elle, les graves pourparlers où elle était engagée avec ses parents et l'importance soudaine que revêtaient sa personne et sa décision l'avaient franchement amusée. Mais maintenant qu'il était là, de nouveau, qu'il se tenait devant elle, qu'allait-il arriver ? Elle sentit encore une fois que cela ne se passerait pas sans larmes.

À pas pressés, les bras largement ouverts, la tête penchée de côté, dans l'attitude d'un homme qui va dire : « Me voici ! Tue-moi si tel est ton bon plaisir ! », M. Grünlich s'avançait vers elle :

— Quel concours de circonstances ! s'écria-t-il. Vous êtes là, Antonie !

Il disait « Antonie » !

Tony, debout près de sa chaise, son roman dans la main droite, avança les lèvres et, redressant la tête à chaque mot, scandant chaque syllabe avec une vive irritation, cria :

— Qu'est-ce… qui… vous… prend ?

Malgré tout, les sanglots lui nouaient déjà la gorge.

L'émotion de M. Grünlich était trop grande pour qu'elle lui permît de prêter attention à cette apostrophe.

— Pouvais-je attendre plus longtemps… ai-je pu résister au désir de revenir ici ? demanda-t-il, pressant. J'ai reçu, voici huit jours, la lettre de Monsieur votre vénéré père, cette lettre qui m'a comblé d'espérance ! Pouvais-je m'attarder dans cette demi-incertitude, mademoiselle Antonie ? Je n'ai pu me contenir davantage… Je me suis jeté dans une voiture… je suis arrivé à toute bride… J'ai retenu mes appartements à la Ville de Hambourg… et me voici, Antonie, pour recevoir de vos lèvres la parole suprême et définitive qui me rendra plus heureux que je ne puis l'exprimer.

D'ébahissement, Tony resta atterrée ; elle refoula ses larmes. C'était donc là l'effet de la prudente lettre paternelle qui avait remis toute décision à une date indéterminée ? Elle balbutiait trois ou quatre fois :

— Vous faites erreur… Vous faites erreur…

M. Grünlich avait tiré un fauteuil tout contre son siège, auprès de la fenêtre ; il s’assit, la contraignant elle aussi à reprendre sa place, et, penché en avant, tenant dans sa main celle que la jeune fille, dans son trouble, lui abandonnait, inerte, il poursuivit d’une voix émue :

— Mademoiselle Antonie, depuis le premier moment, depuis cet après-midi… – vous souvient-il de cet après-midi ? – où vous m’apparûtes pour la première fois dans le cercle des vôtres, créature de rêve, toute de charme et de distinction, votre nom est écrit dans mon cœur en lettres indélébiles. – Il se reprit et dit : « gravé ». – Depuis ce jour, mademoiselle Antonie, mon vœu unique, mon vœu ardent est de conquérir pour la vie votre jolie main ; et ce que la lettre de votre cher père m’a laissé seulement espérer, vous m’en ferez, n’est-ce pas, une bienheureuse certitude ? Je puis compter sur une inclination réciproque… être assuré, dites, d’une inclination réciproque ?

À ce moment, il lui saisit aussi l’autre main, et son regard plongea dans les yeux de Tony, dilatés par l’angoisse.

Aujourd’hui, il ne portait pas de gants de fil ; ses mains étaient longues, blanches, sillonnées de veines saillantes et bleues.

Tony regardait fixement ce visage poupin, la verrue de son nez, et ces prunelles aussi bleues que celles d’une oie.

— Non ! non ! souffla-t-elle avec précipitation et affolement.

Puis elle ajouta :

— Je ne vous donne pas ma parole.

Elle s’efforçait à parler avec fermeté, mais elle pleurait déjà.

— En quoi ai-je mérité ce doute et cette hésitation ? demanda-t-il d’une voix étouffée et comme chargée de reproches. Vous êtes une jeune fille choyée et entourée d’une affectueuse sollicitude… mais je vous le jure, oui, je vous engage ma parole d’honnête homme : une fois mon épouse, je vous porterai sur mes bras, vous serez comblée comme par le passé, vous mènerez à Hambourg une existence digne de vous…

Tony se leva d’un bond, dégagea sa main et, laissant jaillir ses larmes, elle s’écria au paroxysme du désespoir :

— Non ! non ! j’ai dit non une fois pour toutes ! Je ne veux pas de vous ! Ne le comprenez-vous donc pas, Dieu du ciel ?

Mais M. Grünlich se leva, lui aussi. Il fit un pas en arrière, écarta les bras, lui présentant ses deux mains ouvertes avec la gravité d’un homme d’honneur et de décision.

— Savez-vous, mademoiselle Buddenbrook, que je ne me laisserai pas offenser ainsi ?

— Mais je ne vous offense pas, monsieur Grünlich ! dit Tony, se repentant de sa violence.

Mon Dieu ! pourquoi fallait-il qu'il lui arrivât, à elle, une chose pareille ? Ce n'est pas ainsi qu'elle s'était représenté une demande en mariage ! Elle avait cru qu'il suffisait de dire : « Votre proposition m'honore, mais je ne puis l'accepter » pour que tout fût fini.

— Votre demande m'honore, dit-elle aussi tranquillement qu'elle le put, mais je ne puis l'accepter… oui, et maintenant il faut que je vous quitte… excusez-moi, je n'ai plus le temps…

Mais M. Grünlich lui barra le chemin.

— Vous me repoussez ? dit-il d'une voix blanche.

— Oui, dit Tony, et prudemment, elle ajouta : Je le regrette.

Alors M. Grünlich reprit impétueusement haleine, fit deux grands pas en arrière, inclina le buste de côté et, montrant du doigt le tapis, il cria d'une voix effrayante :

— Antonie !…

Ils s'affrontèrent ainsi pendant un instant, lui, dans une attitude sincèrement irritée et impérieuse, Tony pâle, noyée de larmes et tremblante, son mouchoir mouillé sur sa bouche. Enfin il se détourna et, les mains derrière le dos, arpenta deux fois la pièce, comme s'il était chez lui. Puis il s'arrêta près de la fenêtre et, à travers les carreaux, son regard s'enfonça dans le crépuscule naissant.

Tony, lentement et avec précaution, se dirigea vers la porte vitrée ; mais elle était à peine au milieu du salon que M. Grünlich se retrouva près d'elle.

— Tony ! dit-il très bas, en prenant doucement sa main ; et lentement il glissa… glissa à genoux devant elle. Et elle sentit couler sur sa main les deux favoris jaune d'or.

— Tony… répéta-t-il, regardez… je suis à vos pieds… Voilà votre œuvre… Avez-vous un cœur, un cœur sensible ?… Écoutez-moi… Vous voyez devant vous un homme anéanti, poussé à l'abîme si… oui, et qui mourra de douleur, se hâta-t-il de reprendre, si vous méprisez son amour ! Me voici… Aurez-vous le cœur de me dire : « Je vous abhorre » ?

— Non ! non ! dit soudain Tony d'un ton consolant.

Ses larmes étaient taries ; l'émotion et la pitié montaient en elle. Dieu ! Comme il devait l'aimer, pour pousser si loin une chose qui, en son âme, la

laissait, elle, profondément indifférente ! Était-ce possible qu'elle vécût une heure pareille ? Des scènes de ce genre, elle les croyait bonnes pour les romans, et voici qu'en pleine réalité elle avait à ses genoux un monsieur en redingote qui l'implorait !

L'idée de l'épouser lui avait paru tout bonnement insensée, parce qu'elle avait trouvé M. Grünlich stupide. Mais, Dieu sait, en ce moment, il n'était rien moins que stupide ! Sa voix et son visage exprimaient une angoisse si sincère et si désespérée !…

— Non, non, répéta-t-elle en se penchant, bouleversée, vers lui, je ne vous abhorre pas, monsieur Grünlich ; comment pouvez-vous dire une telle chose ? Mais maintenant, relevez-vous… je vous en prie…

— Vous ne voulez pas ma mort ? demanda-t-il encore.

Et elle répondit avec un accent de maternelle consolation :

— Non, non…

— Voilà une bonne parole ! s'écria M. Grünlich, se remettant sur ses pieds. Mais aussitôt, remarquant le mouvement effarouché de Tony, il s'agenouilla encore et ajouta, anxieux et rassurant :

« Bien, bien… pas un mot de plus, Antonie ! Assez pour l'instant, je vous en prie… nous en reparlerons… une autre fois… adieu pour aujourd'hui… à bientôt… je reviendrai… à bientôt…

Vivement il s'était redressé et, saisissant sur la table son grand chapeau gris, lui avait baisé la main, puis était sorti précipitamment par la porte vitrée.

Tony le vit prendre sa canne dans la galerie à colonnes et disparaître dans le corridor. Elle était là, au milieu de la pièce, complètement désemparée et épuisée, son mouchoir trempé de larmes dans une de ses mains pendantes.

CHAPITRE IV

Le consul dit à sa femme :

— Si je savais que la répugnance de Tony pour ce mariage reposât sur quelque raison grave !… Mais c'est une enfant, Bethsy, elle est avide de plaisirs, danse dans les bals, se laisse faire la cour par les jeunes gens et y prend goût, car elle se sait jolie et de bonne famille… Peut-être a-t-elle quelque idée en tête, en secret et inconsciemment ; mais je la connais, elle n'a pas encore, comme on dit, découvert son cœur, il s'en faut… Si on

l’interrogeait, elle tournerait la tête de droite et de gauche, réfléchirait… mais il ne lui viendrait aucun nom à l’esprit… C’est une enfant, une tête de linotte, un étourneau… Si elle dit oui, elle sera casée ; elle pourra s’installer gentiment, selon ses goûts, et peu de temps lui suffira pour lui faire aimer son mari… Ce n’est pas un Adonis, non, mon Dieu ! non, ce n’est pas un Adonis… mais il n’en est pas moins extrêmement présentable et l’on ne saurait, en fin de compte, exiger le mouton à cinq pattes, permets-moi cette expression commerciale… Si elle veut attendre de rencontrer quelqu’un qui soit une beauté et, par surcroît, un bon parti… À Dieu ne plaise ! une Tony Buddenbrook ne restera pas pour compte… Au demeurant, c’est toujours une chance à courir, et, pour employer encore la langue du commerce, la pêche est bien ouverte tous les jours, mais ce n’est pas tous les jours que le poisson mord… Hier matin, au cours d’un assez long entretien avec Grünlich, qui persiste dans ses intentions avec la constance la plus ferme, j’ai examiné ses livres, qu’il a bien voulu me présenter. Des livres, Bethsy, à encadrer ! Je lui en ai exprimé mon extrême satisfaction. Pour une entreprise aussi jeune, elle marche fort bien, fort bien. Sa fortune s’élève à cent vingt mille thalers environ, ce qui n’est, apparemment, qu’une base provisoire, car il réalise chaque année de jolis bénéfices… Quant aux renseignements que j’ai demandés aux Duchamps, ils ne sont pas mauvais non plus. À dire vrai, sa situation ne leur est pas connue, mais, à en juger par sa réputation, il fréquente la meilleure société ; ses affaires sont, de toute notoriété, prospères et étendues… Ce que je tiens de quelques autres personnes de Hambourg, du banquier Kesselmeyer, par exemple, m’a aussi pleinement satisfait. Bref, comme tu le sais, Bethsy, je ne puis que désirer ardemment ce mariage, tout à l’avantage de la famille et de la maison ! Mon Dieu ! j’ai du chagrin, certes, à voir notre enfant dans une situation aussi pénible ; pressée de tous les côtés, elle erre, accablée, et parle à peine ; mais je ne puis pas me décider à éconduire catégoriquement Grünlich… Car il y a encore une chose, Bethsy, que je ne saurais répéter trop souvent : ces dernières années, nous n’avons pas lieu de nous réjouir, pardieu ! d’un excès de prospérité. Non que notre labeur n’ait pas porté des fruits, je me garderais bien de le dire ; non, à travail assidu, honnête récompense ! Les affaires sont calmes, ah ! trop calmes, mais c’est uniquement parce que je procède avec la plus extrême prudence. Nous ne sommes pas allés sensiblement de l’avant depuis que père a été rappelé à Dieu. Les temps d’aujourd’hui ne sont vraiment pas bons pour le commerce… On y a peu de

plaisir. Notre fille est bonne à marier et en état de trouver un parti avantageux dont la gloire et le profit sautent aux yeux de tous… Il faut qu'elle l'accepte !… Attendre n'est pas prudent, Bethsy. Parle-lui encore une fois ; moi, je l'ai exhortée de toutes mes forces cet après-midi.

Tony se trouvait dans une situation pénible, en cela le consul avait raison. Elle ne disait plus « non », mais le « oui » n'arrivait pas non plus à sortir de ses lèvres. Il n'était de secours qu'en Dieu. Elle-même ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle ne pouvait s'arracher ce consentement.

Entre-temps, c'était tantôt son père qui la prenait à part pour lui parler avec gravité, tantôt sa mère qui l'invitait à s'asseoir auprès d'elle pour l'amener enfin à une décision… L'oncle Gotthold et sa famille n'avaient pas été mis au courant de cette affaire parce qu'ils étaient toujours quelque peu disposés à railler ceux de la Mengstrasse ; mais Sesemi Weichbrodt, elle, avait appris la chose et prêchait la sagesse avec sa prononciation la plus soignée. Mlle Jungmann elle-même disait : « Tonyette, ma fillette, ne te fais pas de souci, tu resteras dans la meilleure société… » et Tony ne pouvait plus entrer dans le salon de ses grands-parents, ce salon tendu de soie qui lui inspirait tant de respect, sans entendre la vieille Mme Kröger lui dire : « *À propos*, il n'est bruit que d'une affaire… J'espère que tu voudras entendre raison, petite… »

Un dimanche qu'elle était assise dans l'église Sainte-Marie avec ses parents et ses frères et sœurs, le pasteur Kölling vint à commenter avec de fortes paroles et un ton devenu soudain agressif ce texte : « La femme doit quitter son père et sa mère pour suivre son mari. »

Tony alors leva vers lui des yeux épouvantés, craignant de se trouver désignée par son regard… Non, Dieu soit loué ! Il tournait dans une autre direction sa tête massive, et son sermon lançait de pures généralités par-dessus la foule recueillie. Pourtant ce n'était que trop clair ; il s'agissait d'une nouvelle offensive, et chacune de ces paroles la visait.

— Elle est coupable, la jeune femme, la femme encore enfant, proclamait-il, qui, ne possédant ni volonté propre ni lumières propres, repousse néanmoins les conseils pleins d'amour de ses parents ; celle-là, Dieu la vomira de sa bouche…

À cette imprécation, une de celles que le pasteur Kölling chérissait particulièrement et qu'il proféra avec emphase, Tony se sentit fouillée par un regard de ses yeux, menacée d'un geste terrifiant de son bras… Elle vit son père, à côté d'elle, lever la main comme s'il voulait dire : « Allons ! pas

trop fort ! » Sans aucun doute, le pasteur Kölling était de connivence avec le consul et sa femme. Le rouge au visage, affaissée, elle se croyait le point de mire de tous les regards et le dimanche suivant elle se refusa, avec la dernière énergie, à se rendre à l'église. Elle errait, taciturne, ne riait presque plus, perdit pour ainsi dire l'appétit ; parfois elle poussait des soupirs déchirants, comme si elle luttait contre une détermination à prendre, et levait ensuite sur les siens des yeux suppliants. Elle faisait pitié. Elle maigrissait à vue d'œil et perdait sa fraîcheur. Le consul finit par dire :

— Cela ne peut durer plus longtemps, Bethsy, nous n'avons pas le droit de tourmenter cette enfant. Il faut qu'elle change d'atmosphère, qu'elle s'apaise et qu'elle se recueille ; alors tu verras, elle se fera une raison. Pour moi, impossible de me libérer, et les vacances touchent déjà à leur fin… Mais pourquoi ne resterions-nous pas à la maison ? Hier, le vieux Schwarzkopf, de Travemünde, est venu me voir en passant. Diederich Schwarzkopf, le commandant du pilotage. J'ai dit quelques mots en l'air et il s'est montré disposé à prendre pour un certain temps la petite chez lui… Je lui revaudrai cela… Elle y trouvera une vie de famille confortable, prendra des bains, fera une cure d'air et verra clair en elle-même. Tom l'accompagnera ; c'est une affaire réglée. Mieux vaut demain que plus tard…

Tony accueillit cette idée avec plaisir. À vrai dire, c'est à peine si elle voyait M. Grünlich, mais elle le savait en ville, en pourparlers avec ses parents et dans l'attente…

Mon Dieu, au premier jour elle pourrait le retrouver devant elle, entendre ses cris, ses supplications. À Travemünde et dans une maison étrangère, elle serait mieux protégée contre lui… Elle prépara donc sa malle avec un joyeux empressement, et, un des derniers jours de juillet, elle monta avec Tom dans le majestueux équipage des Kröger, fit allègrement ses adieux et c'est avec un soupir de délivrance qu'elle franchit le Burgtor.

CHAPITRE V

Pour parvenir à Travemünde, on s'en va d'abord tout droit, ensuite on traverse l'eau sur le bac et puis l'on continue tout droit encore. Le chemin leur était bien connu. Malgré le soleil torride et la poussière qui masquait la

pauvre perspective, les deux bais mecklembourgeois de Lebrecht Kröger dévoraient la chaussée grise au rythme sonore de leurs sabots.

Exceptionnellement, on avait dîné peu après midi, le frère et la sœur étaient partis à deux heures précises. Ils arriveraient ainsi vers les quatre heures, car Jochen, le cocher des Kröger, avait assez d'amour-propre pour gagner une heure sur une voiture de louage.

La tête de Tony s'appesantissait dans la brume d'un demi-sommeil sous le bord plat de son grand chapeau de paille ; elle appuyait à la capote de la voiture son ombrelle garnie de dentelle écrue, et de couleur bise comme sa robe simple et droite. Elle avait posé délicatement l'un sur l'autre ses pieds chaussés de souliers aux rubans croisés sur bas blancs. Elle s'abandonnait avec élégance sur les coussins et semblait faite pour l'équipage.

Tom, qui avait déjà vingt ans, portait un costume impeccable de drap bleu-gris ; il avait repoussé en arrière son chapeau de paille et fumait des cigarettes russes. Il n'avait pas beaucoup grandi ; par contre, sa moustache, plus foncée que ses cheveux et ses cils, commençait à pousser vigoureusement. Un sourcil légèrement haussé à son habitude, il regardait les nuages de poussière et les arbres qui défilaient le long de la chaussée.

Tony déclara :

— Je n'ai jamais été si heureuse qu'aujourd'hui d'aller à Travemünde… et cela pour toutes sortes de raisons. Tom, tu n'as nul besoin de te moquer de moi. Que j'aimerais pouvoir laisser à quelques milles en arrière une certaine paire de côtelettes jaune d'or !… Et puis ce sera un Travemünde tout à fait différent, chez les Schwarzkopf, sur le quai. Je ne m'inquiéterai nullement des baigneurs… Je connais trop bien ce monde-là… et n'ai pas la moindre envie… de le fréquenter. En outre, cet individu y aurait des entrées partout, il ne se gêne pas ; ne t'y trompe pas : un beau jour, je le verrais surgir à côté de moi avec un sourire suave.

Tom jeta sa cigarette et en prit une nouvelle dans l'étui dont le couvercle, artistement travaillé, s'ornait d'une troïka attaquée par des loups : elle avait été offerte au consul par quelque client russe. Les cigarettes à bout doré, petites mais fortes, étaient la passion de Tom ; il en fumait des quantités et avait la mauvaise habitude d'en aspirer la fumée jusqu'au fond des poumons, si bien qu'elle ressortait lentement, par bouffées, lorsqu'il parlait.

— Oui, dit-il, quant à ça… le jardin du casino fourmille de Hambourgeois. Le consul Fritscher, le propriétaire de la station, n'en est-il pas un lui-même ? Papa dit qu'il fait pour le moment des affaires

merveilleuses… Au demeurant, tu perdras beaucoup si tu restes tout à fait à l'écart… Naturellement, Peter Döhlmann s'y trouve déjà ; à cette époque-ci, il n'est jamais en ville ; ses affaires vont toutes seules leur petit train… c'est drôle ! Eh ! eh ! l'oncle Justus viendra certainement faire un petit tour dimanche et rendra visite à la roulette… ensuite on verra les Möllendorpf et les Kistenmaker, au grand complet, je crois, et les Hagenström…

— Ah ! naturellement ! Comment pourrait-on se passer de Sarah Semlinger…

— Elle s'appelle d'abord Laura, mon enfant, soyons juste.

— Avec Julie, cela va sans dire… Il paraît que Julie veut se fiancer cet été avec Auguste Möllendorpf, et Julie le fera ! Et le tour sera joué ! Tom, c'est révoltant, sais-tu ! Cette famille venue on ne sait d'où…

— Oui, mon Dieu… Strunck et Hagenström se poussent dans les affaires ; c'est l'essentiel.

— Bien sûr ! Et l'on sait aussi comment ils s'y prennent… en jouant des coudes, tu sais… sans aucune générosité ni délicatesse… Grand-père disait de Hinrich Hagenström : « Il vous ferait vêler un bœuf » ; c'étaient ses propres paroles…

— Sans doute, sans doute, mais peu importe. C'est aux bénéfices qu'on regarde. Quant à ses fiançailles, il n'y a rien là que de très correct. Julie va devenir une Möllendorpf, et Auguste aura sa situation toute faite.

— Ah !… Tu veux simplement me vexer, Tom, c'est tout… Ces gens-là, je les méprise.

Tom se mit à rire.

— Mon Dieu ! il faudra bien s'arranger avec eux, tu sais. Papa disait dernièrement : « C'est une famille qui monte. » Tandis que les Möllendorpf, par exemple… Et ensuite on ne saurait dénier aux Hagenström leurs capacités. Hermann rend déjà de grands services dans le commerce ; Moritz, bien qu'il soit faible de poitrine, a terminé brillamment ses études. On le dit fort intelligent : il fait son droit.

— Bien, bien, laisse-moi me réjouir, Tom, de ce que quelques familles au moins n'aient pas besoin de s'abaisser devant eux, nous, par exemple, les Buddenbrook, car enfin…

— Ah oui, dit Tom, mais ne commençons pas à faire les fanfarons. Chaque famille a ses faiblesses, poursuivit-il en baissant la voix, tout en jetant un regard sur le large dos de Jochen. Ainsi, Dieu seul sait ce qu'il en est de l'oncle Justus. Papa hoche toujours la tête quand il parle de lui, et, à

ma connaissance, grand-père Kröger a été maintes fois obligé de sacrifier, pour le sauver, de fortes sommes… Quant aux cousins, tout non plus ne va pas pour le mieux. Jürgen, qui a l'intention de pousser ses études, ne peut pas arriver au baccalauréat… Et il paraît qu'on n'est pas du tout satisfait de Jakob chez Dalbeck et Cie à Hambourg. Il n'a jamais d'argent ; et pourtant, il n'a besoin de rien, car tante Rosalie lui envoie ce que l'oncle Justus lui refuse. Vraiment, je trouve qu'il ne faut pas jeter la pierre. D'ailleurs, si tu veux absolument vivre de pair à compagnon avec les Hagenström, tu n'as qu'à épouser Grünlich !

— Sommes-nous montés dans cette voiture pour parler d'affaires de ce genre ? Oui, oui, c'est sans doute ce que je devrais faire, mais je ne veux pas y penser maintenant. Je veux tout simplement l'oublier. À présent nous nous rendons chez les Schwarzkopf. Je ne me rappelle pas les avoir jamais vus… Ce sont, sans doute, des gens aimables ?

— Oh ! Diederich Schwarzkopf, c'est un bon vieux type… À vrai dire, il ne parle pas beaucoup, sauf quand il a absorbé plus de cinq grogs. Un jour qu'il était venu au bureau, nous sommes allés ensemble dans une réunion de marins. Il y a bu comme un trou. Son père est né sur un bateau norvégien et a été plus tard capitaine sur la même ligne. Diederich a fait de bonnes études, la direction du pilotage est une situation lourde de responsabilités et assez bien rétribuée. C'est un vieux loup de mer, mais toujours galant avec les dames. Attention, il te fera la cour.

— Ah ! et sa femme ?

— Je ne la connais pas. Elle sera certainement charmante. Au surplus, il y a aussi un fils qui, de mon temps, était en seconde ou en première ; il doit être étudiant maintenant… Regarde donc, voici la mer. Encore un petit quart d'heure…

Ils roulèrent un certain temps dans une allée de jeunes hêtres, tout au bord de la mer qui s'étalait bleue et paisible au soleil. Le phare surgit, jaune et rond. Ils dominèrent un instant la baie et la digue, les toits rouges de la petite ville et le port minuscule avec ses voiles et ses cordages.

Puis ils dépassèrent les premières maisons, l'église, et suivirent le quai qui s'étirait au bord du fleuve, jusqu'à une jolie maisonnette dont la véranda disparaissait sous une vigne touffue.

Le commandant du pilotage, Schwarzkopf, attendait sur le pas de la porte et, à l'approche de la calèche, il ôta sa casquette de marin.

C’était un homme trapu et court sur jambes, au visage cuit, à la barbe broussailleuse et chenue, courant en éventail d’une oreille à l’autre. Sa bouche, que tiraillait d’un côté une pipe de bois et dont la lèvre supérieure s’arquait, rouge, dure et rasée, donnait une impression de dignité et de droiture. Un gilet de piqué blanc éclatait sous sa veste ouverte à galons d’or. Il était planté là, jambes écartées, ventre en avant.

— Vous m’avez fait un grand honneur, mam’selle, tout ce qu’il y a de plus grand, en acceptant pour quelques semaines notre hospitalité…

Avec force précautions, il prit Tony dans ses bras et la déposa à terre.

— Mes compliments, monsieur Buddenbrook ! Et votre papa, comment va-t-il ? Et madame votre mère ?… Voilà qui me fait sincèrement plaisir… Allons, si Mademoiselle et Monsieur veulent me suivre… Ma femme a sans doute préparé une petite collation… Allez remiser chez Pettersen, dit-il au cocher qui avait porté la malle dans la maison, les chevaux y sont très bien soignés… Vous passez la nuit chez nous, n’est-ce pas, monsieur Buddenbrook ? Eh ! pourquoi pas ? Il faut bien laisser souffler les chevaux, et puis, vous n’arriveriez pas à la ville avant la nuit…

— Vous savez, on est au moins aussi bien qu’au Casino, déclara Tony, un quart d’heure plus tard, quand on fut assis dans la véranda, autour de la table où le café était servi. Quel air délicieux ! On sent le varech jusqu’ici. Je suis prodigieusement heureuse de me retrouver à Travemünde !

Entre les piliers de la véranda enguirlandés de verdure, le regard embrassait le fleuve large, étincelant au soleil, ses canots et ses embarcadères, et s’étendait au-delà jusqu’à la maison du pasteur, sur le « Priwal », pointe avancée du Mecklembourg.

Les grandes tasses en forme d’écuelle, à bordure bleue, paraissaient extraordinairement lourdes, comparées aux délicates porcelaines anciennes de la maison ; mais la table, où la place de Tony était marquée par un bouquet de fleurs champêtres, était couverte de bonnes choses, et le voyage avait excité l’appétit.

— Oh ! Mademoiselle va voir comme elle se remettra vite ici, dit la maîtresse de maison. Elle me semble passablement mal en point, si je puis m’exprimer ainsi ; c’est l’air de la ville, et toutes ces fêtes…

Mme Schwarzkopf, fille d’un pasteur de Schlutup, paraissait compter environ cinquante ans ; elle avait la tête de moins que Tony et était assez chétive. Sa chevelure encore noire, lisse et coiffée avec soin, était prise dans un filet à grandes mailles. Elle portait une robe d’un brun sombre, un petit

col blanc en dentelle au crochet et des manchettes pareilles. Elle était proprette, douce, aimable, et vantait avec empressement le gâteau aux raisins de Corinthe, son œuvre, qui, flanqué de crème, de sucre et d'un gâteau de miel, s'étalait dans une corbeille en forme de nacelle. Cette corbeille s'ornait d'un galon de perles brodé par la jeune Meta, gentille fillette de huit ans qui, vêtue d'une petite robe écossaise, coiffée d'un bout de natte qui pointait en l'air, raide et d'un blond de chanvre, était assise à côté de sa mère.

Mme Schwarzkopf s'excusait de la simplicité de la chambre destinée à Tony, et où celle-ci avait déjà fait un brin de toilette.

— Bah ! délicieuse ! disait Tony.

Elle avait vue sur la mer, c'était l'essentiel. Et, ce disant, elle trempait dans son café une quatrième tranche de pain aux raisins.

Tom s'entretenait avec le vieux du *Wullenvewer* que l'on réparait maintenant en ville.

Soudain, un jeune homme d'environ vingt ans entra dans la véranda, un livre à la main ; il ôta son chapeau de feutre gris et s'inclina, rougissant et un peu gauche.

— Eh bien ! mon fils, dit le commandant, tu es en retard…

Puis il fit les présentations :

— Mon fils…

Il dit un nom que Tony ne comprit pas.

— Il étudie pour être docteur. Il passe ses vacances chez nous.

— Charmée, dit Tony comme on le lui avait appris.

Tom se leva et tendit la main.

Le jeune Schwarzkopf s'inclina derechef, posa son livre et s'assit à table en rougissant de plus belle.

Il était de taille moyenne, assez mince et on ne peut plus blond. Sa moustache naissante, à peine visible, était aussi peu colorée que ses cheveux coupés ras au sommet de sa tête allongée ; le tout s'accompagnait d'un teint extraordinairement clair, d'un épiderme semblable à de la porcelaine poreuse qui, à la moindre occasion, s'imprégnait d'une rougeur légère. Ses yeux, d'une nuance plus sombre que ceux de son père, semblaient manquer de vie, mais ils vous observaient avec une pénétration bienveillante ; ses traits étaient réguliers et assez agréables. Lorsqu'il commença de manger, il découvrit des dents exceptionnellement belles, serrées, étincelantes comme de l'ivoire poli. Pour le reste, il portait une

vareuse grise, fermée, aux poches munies de pattes et froncée dans le dos par un caoutchouc.

— Oui, je vous prie de m'excuser, je suis en retard, dit-il. (Son parler était quelque peu lourd et rocailleux.) Je lisais sur la plage et ne me suis pas inquiété assez tôt de l'heure.

Là-dessus, il se mit à mastiquer silencieusement ; et, par intervalles, son regard se levait, inquisiteur, jusqu'au visage de Tom et de Tony. À un moment donné, comme Tony se resservait, sur les instances de la maîtresse de maison, il dit :

— Vous pouvez goûter en toute confiance à ce rayon de miel, mademoiselle Buddenbrook… Il est absolument naturel… et on sait ce que l'on prend… Il faut manger comme il faut, savez-vous ? L'air d'ici creuse… il accélère la nutrition. Si vous ne vous nourrissez pas assez, vous dépérirez…

Il avait une manière naïve et sympathique d'incliner et d'avancer la tête, tandis qu'il parlait, tout en regardant parfois une autre personne que son interlocuteur.

Sa mère l'écoutait, avec tendresse, puis épiait sur le visage de Tony l'impression que ses paroles avaient produite. Mais le vieux Schwartzkopf interrompit :

— Ne fais pas ton malin, monsieur le docteur, avec la nutrition… pour ce que ça nous intéresse…

Sur quoi le jeune homme se mit à rire et regarda, en rougissant de plus belle, l'assiette de Tony.

Le commandant prononça un certain nombre de fois le prénom de son fils sans que Tony réussît à le saisir. C'était quelque chose comme Moor (marécage) ou Mord (meurtre) ; impossible de le reconnaître dans le patois traînant du vieux.

Le repas terminé, comme Diederich Schwarzkopf, la veste largement écartée sur son gilet blanc, clignait béatement les yeux dans la lumière et fumait ainsi que son fils une courte pipe de bois, tandis que Tom revenait à ses cigarettes, les jeunes gens se prirent à évoquer avec animation de vieilles histoires d'école, et Tony se mêla allègrement à l'entretien. On cita M. Stengel…

— C'est une « line » que tu dois faire, et que fais-tu ? Un trait !

Dommage que Christian ne fût pas là ! C'est lui qui s'entendait à l'imiter ! Tout à coup, Tom dit à sa sœur, en désignant les fleurs placées

devant elle :

— M. Grünlich dirait : « Voilà qui est d'un merveilleux effet ! »

Sur quoi Tony, rouge de colère, lui envoya une bourrade en glissant un regard effarouché vers le jeune Schwarzkopf.

On avait pris le café, aujourd'hui, beaucoup plus tard que de coutume, et la réunion se prolongeait. Il était déjà six heures et demie, là-bas, sur le Priwal, le crépuscule commençait à tomber lorsque le commandant se leva.

— Ah ! Excusez, messieurs et dames, dit-il, j'ai encore à faire au pilotage… Nous mangerons à huit heures, si cela vous va… ou bien un peu plus tard, ce soir, pour une fois ; n'est-ce pas, Meta ?… Et toi (il redit le prénom), ne lambine pas par ici… Va-t'en te promener et retourne à tes os… Mlle Buddenbrook aura sans doute à défaire sa malle, ou bien si Mademoiselle et Monsieur veulent aller sur la plage… surtout ne sois pas indiscret !

— Diederich, mon Dieu, pourquoi ne pourrait-il pas rester encore ? dit Mme Schwarzkopf d'un ton de reproche. Si Monsieur et Mademoiselle veulent aller sur la plage…, pourquoi ne les accompagnerait-il pas ? N'est-il pas en vacances, lui aussi, Diederich ?… et qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de profiter de nos visites ?

CHAPITRE VI

Dans sa petite chambre proprette dont les meubles étaient tendus de cretonne claire à fleurs, Tony s'éveilla le lendemain matin avec ce sentiment de joyeuse excitation que l'on éprouve en ouvrant les yeux sur une vie nouvelle.

Elle se mit sur son séant et, croisant ses bras autour de ses genoux, rejetant en arrière sa tête ébouriffée, fixa d'un regard clignotant le rai de lumière étroit et éblouissant qui filtrait dans la chambre à travers les volets fermés ; puis, musarde, elle se mit à repasser les événements de la veille. C'est à peine si elle effleura d'une pensée la personne de M. Grünlich. La ville et la scène affreuse qui s'était déroulée dans le salon des paysages, les exhortations de la famille, comme celles du pasteur Kölling, tout cela était bien loin derrière elle… Ici, elle s'éveillerait chaque matin dans la plus complète insouciance… Ces Schwarzkopf étaient des gens admirables. Hier au soir il y avait eu, pensez donc, du punch à l'orange, ni plus ni moins, et

l’on avait bu au bonheur des jours que l’on allait passer en commun. On s’était fort diverti. Le vieux Schwarzkopf les avait régalés d’histoires de marin, et le jeune avait parlé de Göttingen, où il étudiait… Mais que c’était étrange qu’elle n’eût pas encore saisi son prénom !… Elle l’avait guetté, l’esprit tendu, mais on ne l’avait plus prononcé pendant le souper, et sans doute n’eût-il pas été convenable de s’en informer. Elle se creusait la tête. Mon Dieu, comment s’appelait donc ce jeune homme ? Moor… Mord ? Au demeurant, il lui avait plu, ce Moor ou Mord. Il avait un rire si bon garçon et, tout ensemble, si matois quand, pour demander de l’eau, il énonçait quelques lettres accompagnées de chiffres, ce qui mettait le vieux hors de lui… Oui, mais c’était la formule chimique de l’eau… à dire vrai, non pas de cette eau-là, car la formule de ce liquide de Travemünde était certainement bien plus compliquée ; ne risquait-on pas à tout instant d’y trouver une méduse ? Les autorités compétentes se faisaient ici de l’eau douce une idée toute personnelle. Sur quoi il avait reçu une nouvelle réprimande maternelle pour s’être exprimé avec dédain sur les autorités. Mme Schwarzkopf n’avait cessé de guetter l’admiration sur le visage de Tony ; c’est qu’il parlait d’une façon très amusante, gaie et savante en même temps. Il s’était pas mal occupé d’elle, le jeune monsieur. Elle s’était plainte d’avoir, en mangeant, des bouffées de chaleur à la tête, et se croyait de complexion trop sanguine. Qu’avait-il répondu ? Il l’avait examinée d’un regard et dit :

— Oui, les artères des tempes sont gonflées, mais il n’en est pas moins possible que le sang afflue insuffisamment à votre tête ou qu’il soit trop pauvre en globules rouges… peut-être faites-vous un peu d’anémie…

Le coucou jaillit de l’horloge sculptée et jeta, à plusieurs reprises, son gloussement clair et rauque à la fois…

— Sept, huit, neuf, compta Tony. Levons-nous !

À ces mots, elle sauta du lit et poussa les volets. Le ciel était légèrement couvert, mais le soleil brillait. Au-delà de l’esplanade du phare et de sa tour, le regard plongeait au loin sur la mer frémissante, qui s’incurvait à droite, limitée par la côte du Mecklembourg, et se déroulait en bandes bleues et glauques pour se fondre enfin dans l’horizon vaporeux.

« Plus tard, je me baignerai, pensa Tony, mais auparavant il me faut d’urgence déjeuner copieusement, afin de soigner ma nutrition. »

Et ce disant, elle fit sa toilette et s’habilla, souriante, avec des mouvements prestes et joyeux.

Il était un peu plus de neuf heures et demie lorsqu'elle quitta sa chambre. La porte de celle où Tom avait couché était ouverte ; il était reparti pour la ville au point du jour. L'odeur du café montait jusqu'à cet étage assez élevé, uniquement occupé par des chambres. C'était comme l'arôme caractéristique de la petite maison ; il allait s'intensifiant à mesure que Tony descendait l'escalier à la rampe de bois simple et massive, et qu'elle traversait le corridor sur lequel s'ouvraient le petit salon, la salle à manger et le bureau du commandant. Fraîche et épanouie, elle pénétra dans la véranda, en robe de piqué blanc.

Seuls, Mme Schwarzkopf et son fils étaient assis près de la table du déjeuner, déjà en partie desservie. Par-dessus sa robe brune, la maîtresse de maison portait un tablier de cuisine à carreaux bleus. Un panier plein de clefs se trouvait devant elle.

— Pardon mille fois, dit-elle en se levant, de ne pas vous avoir attendue, mademoiselle Buddenbrook ! On est matinal, nous autres, gens simples…, car l'ouvrage ne manque pas… Schwarzkopf est à son bureau… Mademoiselle n'est pas fâchée, n'est-ce pas ?

Tony s'excusa de son côté :

— Il ne faudrait pas croire que je dorme toujours aussi longtemps. Je m'en veux sincèrement, mais le punch d'hier au soir…

Ici le jeune fils de la maison se prit à rire. Il était debout derrière la table, sa courte pipe de bois à la main. Le journal s'étalait devant lui.

— Oui, c'est votre faute, dit Tony ; bonjour ! Vous n'avez pas cessé de me faire raison… Maintenant, je ne mérite plus que du café froid. Je devrais avoir déjeuné et pris mon bain.

— Non, ce serait trop tôt pour une jeune personne ! À sept heures, l'eau était encore assez froide, savez-vous ? Onze degrés… ça mord un peu après la chaleur du lit…

— Où avez-vous donc pris, monsieur, que je veux avoir un bain tiède ?

Et Tony s'assit à table.

— Vous avez tenu mon café au chaud, madame Schwarzkopf ? Mais je me servirai moi-même… Merci bien.

La maîtresse de maison la regarda attaquer son déjeuner.

— Mademoiselle a-t-elle bien dormi pour la première nuit ? Mon Dieu, le matelas est de varech… nous sommes des gens simples, n'est-ce pas ?… et maintenant je vous souhaite bon appétit et une agréable matinée. Mademoiselle rencontrera sans doute sur la plage pas mal de

connaissances… Vous plaît-il que mon fils vous y accompagne ? Pardonnez-moi de ne pas vous tenir plus longtemps compagnie, mais il faut que je m'occupe du dîner : il y aura des saucisses rôties… nous vous traitons de notre mieux.

— Je m'en tiens au miel en rayon, dit Tony quand ils furent seuls. Voyez-vous, ici on sait ce que l'on mange.

Le jeune Schwarzkopf se leva et posa sa pipe sur la balustrade de la véranda.

— Mais fumez donc ! Cela ne me dérange pas le moins du monde ; quand je descends déjeuner, à la maison, la fumée des cigares de papa flotte déjà dans la pièce… Dites-moi, demanda-t-elle soudain, est-ce vrai qu'un œuf a autant de valeur nutritive qu'un quart de livre de viande ?

Il devint pourpre.

— Voudriez-vous par hasard vous moquer de moi, mademoiselle Buddenbrook ? interrogea-t-il, mi-riant, mi-fâché. Hier au soir, j'ai encore reçu un savon de mon père à cause de mes doctes niaiseries et de ma suffisance, comme il dit…

— Mais c'est une question tout à fait innocente !

De consternation, Tony cessa un instant de manger. De la suffisance ? Comment peut-on dire chose pareille ?

— Je voudrais tant m'instruire un peu… Mon Dieu, je suis une oie, voyez-vous. Chez Sesemi Weichbrodt, j'étais toujours parmi les plus paresseuses. Et vous êtes si savant, je crois…

À part soi, elle pensait :

« De la suffisance ? On se trouve dans une société étrangère, on se montre sous son jour le plus favorable, on choisit ses mots et l'on cherche à plaire… Voilà qui est clair… »

— Eh bien, oui, dit-il flatté, c'est à peu près équivalent quant à la teneur en certaines matières nutritives…

Là-dessus, tandis que Tony déjeunait et que le jeune Schwarzkopf continuait de fumer sa pipe, la conversation se porta sur Sesemi Weichbrodt, sur les années de pension de Tony, ses amies, Gerda Arnoldsen, maintenant retournée à Amsterdam, et Armgard von Schilling dont on pouvait, par temps clair, voir de la plage la maison blanche…

Un peu plus tard, alors qu'elle avait déjà fini de manger et s'essuyait la bouche, Tony demanda, en montrant le journal :

— Y a-t-il du nouveau, là-dedans ?

Le jeune Schwarzkopf se mit à rire et secoua la tête avec une pitié railleuse.

— Ah non, que pourrait-il bien y avoir ?… Cette gazette-là, voyez-vous, n'est qu'une piètre feuille de chou.

— Oh ! papa et maman n'ont jamais pu s'en passer !

— Mon Dieu ! dit-il en rougissant… Je la lis bien, moi aussi, comme vous voyez, précisément parce qu'on n'a pas autre chose sous la main. Mais que M. le consul Untel pense à célébrer ses noces d'argent, voilà qui n'est guère palpitant… Oui, oui ! Vous riez… Mais si seulement vous pouviez lire certaines feuilles, la *Gazette de Hartung*, de Königsberg… ou le *Journal rhénan*…, vous y trouveriez bien autre chose, quoi que le roi de Prusse puisse dire[20]…

— Que dit-il donc ?

— Oui… non, il m'est malheureusement impossible de le rapporter devant une dame… (Et il rougit encore.) Il s'est exprimé assez durement sur le compte de cette presse, poursuivit-il avec un sourire d'une ironie un peu forcée qui fut un moment pénible à Tony. C'est qu'elle ne met pas de gants pour traiter du gouvernement, des nobles, de la prêtraille et des hobereaux… Elle est bien trop habile à berner la censure…

— Et vous, est-ce que vous l'appréciez, la noblesse ?

— Moi ? demanda-t-il embarrassé…

Tony se leva.

— Allons, nous en reparlerons une autre fois. Que diriez-vous si j'allais maintenant sur la plage ? Voyez, le ciel est presque bleu. Il ne pleuvra plus aujourd'hui. J'ai la plus grande envie d'aller me replonger dans la mer. Voulez-vous m'y accompagner ?…

CHAPITRE VII

Elle avait mis son grand chapeau de paille et ouvert son ombrelle, car, malgré une légère brise marine, la chaleur était ardente. Le jeune Schwarzkopf, en chapeau de feutre gris, marchait à côté d'elle, son livre à la main, et la regardait parfois de biais. Ils suivirent le quai et se promenèrent dans le jardin du Casino, qui étalait, muet et sans ombre, ses allées sablées et ses massifs de rosiers. Le kiosque à musique, blotti parmi les conifères, faisait silencieusement vis-à-vis au Casino, à la pâtisserie et aux deux

chalets suisses reliés l'un à l'autre par une longue galerie. Il était environ onze heures et demie ; les baigneurs sans doute étaient encore sur la plage.

Ils traversèrent tous deux le grand terrain de jeu réservé aux enfants, avec ses bancs et sa grande balançoire ; ils passèrent tout près de l'établissement des bains chauds et coupèrent, sans se presser, à travers le terre-plein du phare. Le soleil pesait sur le gazon, en dégageant une odeur chaude et balsamique de trèfle et d'herbe, où semblaient flotter puis filer brusquement de bourdonnantes mouches bleues. Une rumeur monotone et assourdie montait de la mer, dont les lointains s'allumaient, par intervalles, de petits moutons d'écume.

— Que lisez-vous donc ? demanda Tony.

Le jeune homme prit le livre à deux mains et le feuilleta vivement, à rebours.

— Ah, ce n'est pas un livre pour vous, mademoiselle Buddenbrook ! Des histoires de sang, d'entrailles et de misère… pas autre chose. Ici, voyez-vous, il est question de l'œdème du poumon, vulgairement dénommé catarrhe suffocant. Dans ce cas, les vésicules pulmonaires sont remplies d'un liquide aqueux… c'est dangereux au plus haut degré, et c'est ce qui se produit dans la congestion pulmonaire. À l'état aigu, on ne peut plus respirer, et l'on meurt tout simplement. Et tout cela est traité de très haut avec la plus complète indifférence.

— Oh, fi donc !… Mais quand on veut être docteur… Je veillerai à ce que vous deveniez le médecin de la maison quand le docteur Grabow prendra sa retraite, tenez-vous sur vos gardes !

— Ha, ha ! Et que lisez-vous donc, avec votre permission, mademoiselle Buddenbrook ?

— Connaissez-vous Hoffmann ? questionna Tony.

— Celui du *Maître de chapelle* et du *Vase d'or* ? Oui, c'est très joli… Mais, voyez-vous, c'est plutôt pour les dames. Les hommes, aujourd'hui, ont bien autre chose à lire.

— Maintenant, j'ai une question à vous poser, dit Tony après quelques pas. Voici : comment vous appelez-vous, en somme, de votre prénom ? Je ne suis pas encore arrivée à le comprendre… cela me donne sur les nerfs. Je m'y suis cassé la tête…

— Vous vous y êtes cassé la tête ?

— Ah ! ne me rendez donc pas la chose plus difficile. Il n'est peut-être pas convenable de ma part de vous poser cette question, mais je suis

curieuse, de mon naturel… Au demeurant, je pourrais bien vivre sans le savoir.

— Eh bien, je m'appelle Morten, dit-il, rougissant comme jamais auparavant.

— Morten ? C'est joli !

— Oh ! joli…

— Oui, mon Dieu… C'est à tout le moins plus joli que Pierre ou Paul. C'est quelque chose d'original, un tantinet étranger…

— Vous êtes romantique, mademoiselle, vous avez trop lu Hoffmann… Voyez-vous, la chose est toute simple : mon grand-père était à demi norvégien et s'appelait Morten. On m'a donné son nom au baptême. C'est tout…

Tony marchait précautionneusement parmi l'herbe haute et coupante qui poussait au bord de la plage nue. Devant eux se développait la file des cabines de bois aux toits coniques, entre lesquelles on pouvait apercevoir les guérites, plus proches de l'eau : autour d'elles, des familles entières étaient étendues dans le sable chaud : dames à conserves bleues, tenant un ouvrage emprunté à un cabinet de lecture ; messieurs en costumes clairs qui, de leur canne, dessinaient paresseusement des figures sur le sable ; enfants hâlés, aux grands chapeaux de paille, qui bêchaient, se roulaient, creusaient des puits, pétrissaient des gâteaux dans des moules de bois, perçaient des tunnels, barbotaient, jambes nues, dans les dernières vagues et faisaient flotter des bateaux. À droite, le bâtiment de bois de l'établissement de bains s'avançait sur la mer.

— Maintenant, nous allons tomber tout droit sur la cabine des Möllendorpf, dit Tony. Faisons un petit détour.

— Volontiers… Mais vous allez sans doute vous joindre à leur cercle… Je m'assiérai là-bas, sur les pierres.

— Me joindre à eux… oui, oui, il me faudra sûrement leur dire bonjour. Mais ça m'est tout à fait désagréable, sachez-le. Je suis venue ici pour avoir la paix…

— La paix ? Qui vous la trouble ?

— Eh bien, vous dire qui…

— Écoutez, mademoiselle, moi aussi j'ai quelque chose à vous demander, mais plus tard, à l'occasion, quand nous aurons le temps. Pour l'instant, permettez-moi de vous dire au revoir. Je vais m'asseoir là-bas, sur les pierres…

— Ne voulez-vous pas que je vous présente, monsieur Schwarzkopf ? demanda Tony avec importance.

— Non, ah non… dit Morten avec précipitation, grand merci. Ce n'est pas là ma place, savez-vous ! Je vais m'asseoir là-bas, sur les pierres…

Tandis que Morten s'en allait à droite, vers les grands rochers que l'eau baignait, du côté de l'établissement, Tony se dirigea vers la nombreuse société installée en groupe devant le pavillon des Möllendorpf. Il y avait là les familles Möllendorpf, Hagenström, Kistenmaker et Fritsche, presque uniquement des femmes et des enfants, à l'exception du consul Fritsche de Hambourg, propriétaire de la station, et de Peter Döhlmann, le libertin : c'était un jour de semaine, et la plupart des messieurs vaquaient à leurs affaires en ville. Sur le seuil d'une cabine, le consul Fritsche, homme d'un certain âge, au visage glabre et distingué, suivait de la lorgnette un voilier encore visible au loin ; Peter Döhlmann, debout, coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, causait avec les dames étendues sur des plaids dans le sable ou assises sur de petits pliants de toile à voile : c'étaient Mme la sénatrice Möllendorpf, née Langhals, qui jouait avec un face-à-main à long manche et dont la tête s'entourait de cheveux gris ébouriffés ; Mme Hagenström avec Julie, restée assez petite, mais portant déjà comme sa mère des brillants aux oreilles ; Mme Kistenmaker, accompagnée de ses filles, et Mme Fritsche, petite dame ridée sous son bonnet qui, dans cette station balnéaire, remplissait les fonctions de maîtresse de maison. Rouge, accablée de fatigue, elle ne rêvait que bals d'enfants, tombolas et régates… Sa lectrice était assise à quelque distance. Les enfants jouaient au bord de l'eau.

Kistenmaker et fils représentaient cette florissante maison de vins qui, depuis ces dernières années, commençait à détrôner C.F. Köppen. Les deux fils, Édouard et Stéphane, travaillaient déjà dans le commerce paternel… Le consul Döhlmann n'avait rien de cette élégance de manières qui caractérisait par exemple un Justus Kröger ; c'était un honnête libertin, spécialisé dans le genre grossier, mais bon enfant, qui, en société, pouvait se permettre d'extraordinaires licences, se sachant aimé pour son originalité, surtout par les dames… en raison du sans-gêne de ses manières. Au cours d'un dîner chez les Buddenbrook, où le retard prolongé d'un plat mettait la maîtresse de maison dans l'embarras et jetait un froid sur la société impatiente, il rugit par-dessus la table, de sa voix grasse et tonitruante, un : « J'attends la suite, madame ! » qui rétablit la bonne humeur.

C’est de cette même voix sonore et vulgaire qu’il racontait, pour l’instant, des anecdotes douteuses, assaisonnées de patois.

La sénatrice Möllendorpf, fatiguée à force de rire, criait tout d’une haleine :

— Mon Dieu, monsieur le consul, cessez donc un moment !

Tony Buddenbrook fut accueillie froidement par les Hagenström, et avec une grande cordialité par le reste de la compagnie. Le consul Fritsche lui-même descendit avec précipitation les marches de la cabine, espérant que, l’année suivante tout au moins, les Buddenbrook contribueraient eux aussi à peupler la station.

— Votre serviteur, mademoiselle, dit le consul Döhlmann, en soignant le plus possible sa prononciation, car il savait que Mlle Buddenbrook n’appréciait pas extrêmement ses manières.

— Mademoiselle Buddenbrook !

— Vous ici ?

— Charmée !

— Et depuis quand ?

— Et quelle toilette ravissante !

— Et vous logez… ?

— Chez les Schwarzkopf.

— Chez le commandant du pilotage ?

— Que c’est original… original !

— Terriblement original !

« Terriblement » était le terme à la mode.

— Vous logez en ville ? répéta le consul Fritsche, propriétaire du Casino, sans laisser soupçonner combien il en était affecté…

— Aurons-nous le plaisir, à notre prochaine réunion… ? demanda son épouse.

— Oh ! pour quelques jours seulement à Travemünde ? remarqua une autre dame…

— Ne trouvez-vous pas, ma chère, que les Buddenbrook sont trop exclusifs ? murmura tout doucement Mme Hagenström à la sénatrice Möllendorpf…

— Et vous ne vous êtes pas encore baignée ? s’enquit quelqu’un.

— Quelle est celle de ces demoiselles qui n’a pas pris son bain aujourd’hui ? Mariette, Julie, Louisette ? Vos amies vous accompagneront, cela va sans dire, mademoiselle Antonie…

Quelques jeunes filles abandonnèrent la compagnie pour se baigner avec Tony, et Peter Döhlmann n’eut point de cesse qu’il n’accompagnât ces demoiselles le long de la plage.

— Dieu ! Te rappelles-tu le temps où nous allions ensemble à l’école ? demanda Tony à Julie Hagenström.

— Oui, oui ! Vous faisiez toujours la méchante, dit Julie avec un sourire de pitié.

On remonta la plage vers l’établissement de bains sur un trottoir de planches assemblées deux à deux ; et lorsqu’on passa devant les rochers sur lesquels Morten Schwarzkopf lisait, Tony, de loin, lui fit vivement plusieurs signes de tête. Quelqu’un s’informa :

— Qui saluais-tu, Tony ?

— Oh, c’était le jeune Schwarzkopf, dit-elle. Il est descendu avec moi jusqu’ici…

— Le fils du commandant du pilotage ? demanda Julie Hagenström, et ses yeux noirs et brillants lancèrent un regard aigu sur Morten qui, de son côté, considérait avec une certaine mélancolie l’élégante société. Mais Tony dit à haute voix :

— Ce que je regrette, c’est qu’Auguste Möllendorpf ne soit pas là. Sans lui, le séjour de la plage doit être vraiment ennuyeux et monotone.

CHAPITRE VIII

Alors commencèrent de belles semaines d’été pour Tony Buddenbrook, les plus intéressantes et les plus agréables qu’elle eût jamais passées à Travemünde. Elle s’épanouissait, rien ne l’accablait plus ; ses paroles et ses gestes retrouvaient leur désinvolture et leur insouciance d’autrefois. Le consul la considérait d’un air de satisfaction quand il venait le dimanche à Travemünde, avec Tom et Christian ; on mangeait à la table d’hôte, on prenait le café sous la tente de la pâtisserie en écoutant l’orchestre du Casino et, dans la salle de jeu, on regardait de bons vivants, tels que Justus Kröger et Peter Döhlmann, se presser autour de la roulette. Le consul, lui, ne jouait jamais.

Tony prenait des bains de mer et des bains de soleil, mangeait des saucisses rôties assaisonnées de noix muscade et faisait de longues promenades avec Morten. Ils allaient par la chaussée jusqu’au village

voisin, suivaient la côte jusqu'au belvédère en forme de temple, qui dominait une large perspective de mer et de terres, ou montaient derrière le Casino, dans le petit bois au sommet duquel était suspendue la grosse cloche de la table d'hôte… Ou bien ils traversaient la Trave à la rame jusqu'au Priwal, où l'on pouvait trouver quelque ombrage…

Morten était un compagnon intéressant malgré ses opinions assez violentes et tranchées. Il portait sur toute chose un jugement sévère et intransigeant qu'il exprimait avec fermeté, bien qu'en rougissant. Tony s'affligeait et le morigénait quand, avec un geste gauche mais courroucé, il traitait d'idiots et de misérables tous les nobles ; mais elle était très fière de ce qu'il manifestât devant elle, avec franchise et confiance, des idées qu'il cachait à ses parents… Une fois, il lui dit :

— J'ai encore quelque chose à vous raconter ; dans ma chambre, à Göttingen, je possède un squelette complet… Vous savez, un squelette d'os véritables maintenus, tant bien que mal, par un fil de fer. Eh bien, j'ai mis à ce squelette un vieil uniforme de policier… Ah ! ah ! Vous ne trouvez pas l'idée magnifique ? Mais, pour l'amour du ciel, ne le dites pas à mon père !

Tony ne pouvait se dispenser de fréquenter ses connaissances de la ville sur la plage, dans le jardin du Casino, et de se laisser entraîner à telle ou telle réunion ou promenade en voilier. Alors, Morten l'attendait sur les blocs de pierre. Ces pierres, depuis le premier jour, étaient devenues, pour les deux jeunes gens, quasi proverbiales. « Attendre sur les pierres » signifiait : rester seul et se morfondre. Un jour de pluie venait-il à envelopper à perte de vue dans sa grisaille la mer qui semblait alors couler tout entière dans le ciel profond, Tony déclarait devant la plage détrempée et les chemins inondés : « Aujourd'hui, il nous faudra tous deux attendre sur les pierres… », ce qui voulait dire : dans la véranda ou le petit salon.

— Il ne vous reste plus qu'à me jouer vos chansons d'étudiant, Morten, bien que cela m'ennuie terriblement.

— Oui, disait Morten, attendons…, mais vous savez, quand vous êtes là, on n'est plus « sur les pierres » !

D'ailleurs il se gardait bien de parler ainsi en présence de son père ; devant sa mère, il ne se gênait pas.

— Eh bien, quoi ? demanda le commandant comme Tony et Morten se levaient en même temps après le dîner et se préparaient à sortir… Où va notre jeunesse ?

— Mlle Antonie me permet de l'accompagner jusqu'au belvédère.

— Elle te le permet ? Dis-moi, Filius mon fils, ne serait-il pas plus indiqué, en fin de compte, que tu t'installes dans ta chambre, à revoir ton système nerveux ? Tu auras tout oublié avant de revenir à Göttingen…

Mais Mme Schwarzkopf intervint avec mansuétude :

— Diederich, mon Dieu, pourquoi ne l'accompagnerait-il pas ? Laisse-le donc aller. N'est-il pas en vacances lui aussi ? Et pourquoi n'aurait-il pas un agrément de la visite de Mademoiselle ?

Ils partirent ensemble.

Ils suivirent la plage, descendirent jusqu'au bord de l'eau, où l'on marche commodément sur le sable mouillé, poli et durci, parsemé de coquillages, les uns petits, blancs et d'espèce commune, les autres plus grands, allongés et opalins. Il s'y mêlait des herbes marines d'un vert glauque, imprégnées d'eau, aux fruits ronds et creux éclatant sous le pied, et des méduses vulgaires, couleur d'eau, ou bien rouges et venimeuses, qui brûlent la jambe quand on les effleure en se baignant…

— Si vous saviez combien j'étais sotte, autrefois ! dit Tony. Je voulais enlever aux méduses leurs étoiles irisées. J'en emportais à la maison tout un tas dans mon mouchoir et je les disposais proprement, sur le balcon, au soleil pour les laisser s'évaporer… Je pensais : les étoiles finiront bien par rester… ! Ah, oui ! C'était du beau… Quand je revenais voir, il n'y avait plus qu'une assez grande tache humide d'où s'exhalait encore un léger relent de varech pourri…

Ils marchaient au bruissement rythmé des longues vagues, le visage fouetté par la fraîcheur du vent salin qui vous arrive, dans toute sa force indomptée, enveloppe les oreilles en produisant un agréable vertige, une torpeur ouatée… Ils allaient dans cette vaste paix de la grève, faite de silence et de mugissement, qui confère une signification mystérieuse et plus haute aux moindres bruits, proches ou lointains.

À gauche, se dressaient des pentes monotones, ravinées, d'argile jaune et de galets, dont les saillies toujours renaissantes dérobaient les inflexions de la côte. C'est une de ces pentes qu'ils escaladèrent, la plage devenant trop pierreuse, pour suivre là-haut, par le bois, le chemin montant vers le belvédère. Le belvédère, pavillon en rotonde, se composait d'un assemblage de troncs non équarris et de madriers, dont la paroi intérieure était couverte d'inscriptions, d'initiales, de cœurs et de poésies… Tony et Morten s'assirent au fond, sur un banc étroit, grossièrement charpenté, dans une des

cases orientées vers la mer et qui sentent le bois, comme les cabines de l'établissement de bains.

Le silence, ici, était profond et solennel, à cette heure de l'après-midi. Quelques oiseaux jacassaient ; le léger bruissement des arbres se mêlait à celui de la mer qui s'étalait très bas, à leurs pieds ; au large, se profilait le gréement d'un navire. À l'abri du vent qui, jusqu'à présent, avait fouetté leurs oreilles, ils étaient soudain envahis par un silence qui disposait à la méditation.

Tony s'informa :

— Vient-il ou s'en va-t-il ?

— Comment ? demanda Morten d'une voix appesantie ; puis, comme s'il s'éveillait après une profonde absence, il répondit vivement : Il s'en va ! C'est le *Bourgmestre Steenbock* qui fait voile vers la Russie. Je ne voudrais pas être à son bord, ajouta-t-il après une pause. Il paraît que le régime là-bas est plus révoltant encore que chez nous !

— Ah ! dit Tony. Maintenant, voilà que vous allez encore vous en prendre aux nobles, Morten, je le vois sur votre visage. Ce n'est pas bien à vous… En avez-vous jamais connu ?

— Non ! s'écria Morten presque avec indignation. Dieu merci !

— Oui, oui, vous voyez bien ! Moi, si ! Une jeune fille, à vrai dire, Armgard von Schilling, de là-bas, mais je vous en ai déjà parlé. Eh bien, elle avait un caractère plus heureux que vous et moi, sa particule la laissait bien indifférente, elle mangeait du cervelas et parlait de ses vaches…

— Certainement, il y a des exceptions, mademoiselle Tony, dit-il avec empressement. Mais, écoutez-moi… Vous êtes une jeune fille, vous considérez toute chose d'un point de vue personnel. Vous connaissez un noble et vous dites : « C'est un brave homme. » Certainement… mais est-il besoin, pour les condamner en bloc, de les connaître en particulier ? Car c'est du principe qu'il s'agit, voyez-vous, de l'institution même. Eh bien, vous voilà réduite au silence… N'est-ce pas ? Eh quoi, ils n'auraient qu'à se donner la peine de naître pour se ranger d'emblée parmi les élus, les privilégiés… pour avoir le droit de nous toiser d'un regard méprisant, nous autres qui, malgré nos mérites, ne pouvons nous élever jusqu'à eux ?…

Morten parlait avec une indignation naïve et chaleureuse, ébauchant des gestes qu'il abandonnait aussitôt, conscient de leur gaucherie. Il n'en continuait pas moins à parler. Il était lancé. Penché en avant, un pouce entre les boutons de sa vareuse, il donnait à ses bons yeux l'expression du défi…

— Nous autres, la bourgeoisie, le tiers état, comme on nous a appelés jusqu'ici, nous ne voulons désormais qu'une noblesse du mérite, nous ne reconnaissons plus la noblesse pourrie, nous nions l'actuelle hiérarchie des classes… nous voulons que tous les hommes soient libres et égaux, qu'aucune créature n'ait des droits sur une autre, mais que toutes soient assujetties aux lois. Il faut que tous soient, au même titre, enfants de l'État, liés directement à lui, de même qu'il n'existe plus d'intermédiaire entre le laïc et le bon Dieu… Nous voulons la liberté de la presse, de l'industrie, du commerce… Nous voulons que tous les hommes puissent concourir entre eux sans privilèges et que le mérite soit couronné… Mais nous sommes asservis, bâillonnés… qu'allais-je dire tout à l'heure ? Ah oui, écoutez-moi bien : il y a quatre ans, les lois fédérales sur l'Université et la presse ont été renouvelées – de belles lois[21] ! Aucune vérité ne pourra être écrite ou enseignée si elle n'est conforme à l'ordre de choses établi… Comprenez-vous ? La vérité est opprimée, elle ne peut élever la voix… et pourquoi ? Du fait d'un état de choses idiot, désuet, caduc, qui, comme chacun le sait, finira tôt ou tard par être renversé quand même… Je crois que cette infamie vous échappe ! C'est le règne de la force policière stupide, brutale, sans compréhension aucune pour l'esprit et le progrès… Bref, abstraction faite de tout, je ne dirai que ceci : le roi de Prusse a commis une grande injustice. En 1813, alors que les Français occupaient le pays, il nous a appelés et nous a promis une Constitution… Nous sommes venus, nous avons délivré l'Allemagne…

Tony, qui, le menton appuyé dans sa main, le regardait de biais, se demanda sérieusement un instant s'il avait bien pu contribuer lui-même à chasser Napoléon.

— Mais croyez-vous que cette promesse ait été tenue ?… Bien sûr que non ! Le roi est un beau parleur, un rêveur, un romantique comme vous, mademoiselle Tony… car, il faut bien le dire, à peine les philosophes et les poètes ont-ils dépassé et rejeté une vérité, une idée, un principe, qu'un roi vient à surgir qui en est arrivé précisément à ce stade, qui voit là précisément le comble de la perfection et de la nouveauté et croit devoir y conformer sa conduite… Oui, voilà ce que c'est que la royauté ! Les rois ne sont que des hommes, et même des hommes particulièrement médiocres, ils sont toujours de plusieurs lieues en arrière… Hélas ! il en va de l'Allemagne comme de l'étudiant affilié à une corporation qui eut, au temps

des guerres de libération, une jeunesse courageuse et enthousiaste et qui n'est plus, maintenant, qu'un lamentable philistin…

— Oui, oui, dit Tony. Fort bien… Mais laissez-moi vous poser une question… En quoi cela peut-il vous intéresser ? Vous n'êtes pas Prussien, en somme…

— Ah ! tout se tient, mademoiselle Buddenbrook ! Voyez, je vous donne votre nom de famille, et avec intention d'ailleurs ; c'est « damoiselle » Buddenbrook que je devrais dire pour ne point léser vos prérogatives. Les gens seraient-ils chez nous plus libres, plus égaux, plus fraternels qu'en Prusse ? Des barrières… des distinctions, une aristocratie, ici comme là-bas… Vous avez de la sympathie pour les nobles… Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Parce que vous êtes vous-même de leur caste. Oui, vraiment ! Ne le saviez-vous donc pas ?… Votre père est un grand seigneur et vous êtes une princesse. Un abîme vous sépare de nous autres qui ne comptons pas au nombre de vos familles régnantes. Vous consentez bien, une fois par hasard, pour vous distraire, à vous promener un moment au bord de la mer avec l'un de nous, mais quand vous retournez dans votre société de privilégiés et d'élus, alors il ne nous reste plus qu'à vous attendre sur les pierres…

Sa voix tremblait d'une émotion tout à fait insolite.

— Morten, dit Tony tristement, vous voyez, vous m'en vouliez tout de même quand vous étiez assis sur les pierres. Je vous ai pourtant prié de me laisser vous présenter…

— Oh ! Voilà que vous jugez encore en jeune fille, mademoiselle Tony, c'est-à-dire d'un point de vue trop particulier. Moi, c'est pour le principe que je parle… Je dis qu'il ne règne pas chez nous plus d'humanité fraternelle qu'en Prusse… Et si je devais parler en mon nom personnel, poursuivit-il après un court silence, d'une voix plus basse mais tremblante encore de l'étrange émotion de tout à l'heure, ce n'est pas au présent que je songerais, mais bien plutôt à l'avenir… au jour où, devenue Mme Une Telle, vous disparaîtrez définitivement dans votre élégante sphère et où il n'y aura plus pour moi qu'à vous attendre sur les pierres pour le reste de la vie…

Il se tut et Tony se tut elle aussi. Ce n'est plus lui qu'elle regardait, mais le mur de planches à côté d'elle. Un silence angoissé régna un assez long moment.

— Vous souvient-il, reprit Morten, que je vous disais un jour avoir une question à vous adresser ? Oui, et elle me préoccupe depuis l'après-midi de

votre arrivée, il faut que vous le sachiez… Mais n'essayez pas de deviner ! Il vous est impossible de savoir ce que je veux dire. Je vous la poserai une autre fois, à l'occasion, nous avons le temps, au fond il n'y a rien là qui m'intéresse, c'est pure curiosité de ma part… Non, aujourd'hui je ne veux vous révéler qu'une chose… une chose tout à fait différente… Voyez donc.

Ce disant, Morten retira d'une poche de sa vareuse l'extrémité d'un ruban étroit, aux rayures bariolées, et plongea dans les yeux de Tony un regard où se mêlaient l'attente et le triomphe.

— Que c'est joli ! dit-elle, sans comprendre. Qu'est-ce que cela signifie ?

Mais Morten déclara avec solennité :

— Cela signifie que je suis membre, à Göttingen, d'une association d'étudiants[22]. Vous le savez maintenant ! J'ai aussi une casquette aux mêmes couleurs, mais j'en ai coiffé, pour le temps des vacances, le squelette en uniforme de policier… car ici il ne me serait jamais permis de l'exhiber, voyez-vous. Je puis compter, n'est-ce pas, que vous n'en soufflerez mot ? Si mon père venait à le savoir, j'aurais des ennuis…

— Bouche close, Morten ! Oui, vous pouvez vous fier à moi !… Mais je ne suis pas au courant… Êtes-vous tous conjurés contre les nobles ?… Que voulez-vous donc ?

— Nous voulons la liberté, dit Morten.

— La liberté ? demanda-t-elle.

— Eh bien oui, la liberté, la liberté… répéta-t-il.

Et son bras, d'un geste vague, un peu gauche, mais enthousiaste, désigna l'espace et la mer, non pas la baie que limitait la côte du Mecklembourg, mais le large où, en coulées vertes, bleues, jaunes et grises, de plus en plus étroites et légèrement froissées, elle fuyait, grandiose et immense, à la rencontre de l'horizon estompé… Tony accompagna des yeux ce geste, et tandis que leurs mains à tous deux, côte à côte, sur le banc de bois grossier, étaient bien près de se joindre, leurs regards plongeaient ensemble dans le même lointain. Ils se turent longtemps au murmure calme et lourd de la mer qui montait vers eux…

Et Tony crut soudain communier avec Morten dans une compréhension large, obscure, prophétique et nostalgique de tout ce que signifiait le mot liberté.

CHAPITRE IX

— Comme c’est curieux, Morten ; au bord de la mer, jamais on ne s’ennuie. Pourrait-on, ailleurs, rester pendant trois ou quatre heures étendu sur le dos sans rien faire, sans même s’attacher à une pensée ?

— Oui, oui… d’ailleurs, je dois avouer que je m’y suis souvent ennuyé autrefois, mademoiselle Tony ; mais depuis quelques semaines…

L’automne arriva, le vent commençait à se faire plus violent. Des nuages gris, minces et déchiquetés, flottaient, emportés à travers le ciel. La mer, morne et bouleversée, se couvrait d’écume à perte de vue. De grandes et puissantes vagues accouraient en bondissant, effrayantes dans leur calme inexorable, s’incurvaient majestueusement en volutes d’un vert sombre aux reflets métalliques et s’écroulaient avec fracas sur le sable qu’elles recouvraient. La saison était complètement terminée. La partie de la plage que peuplait d’habitude la foule des baigneurs et dont maintenant les cabines étaient déjà en partie démontées, semblait morte avec ses guérites clairsemées. Tony et Morten cependant campaient l’après-midi dans un coin solitaire ; c’est là que commençaient les jaunes falaises d’argile, et les vagues y projetaient très haut leur écume sur la Roche aux Mouettes.

Morten avait édifié un monticule de sable solidement pétri. Elle s’y adossait dans sa légère jaquette grise et moelleuse à larges boutons, posant l’un sur l’autre ses pieds chaussés de souliers à rubans croisés et de bas blancs.

Morten, étendu sur le côté, le menton dans la main, était tourné vers elle. Par moments, une mouette filait comme un trait au-dessus de la mer et l’on entendait son cri d’oiseau de proie. Tous deux regardaient les glauques murailles des vagues, enchevêtrées d’herbes marines, qui s’avançaient menaçantes et se fracassaient sur le bloc de pierres dressé contre elles… dans ce tumulte confus, éternel, qui stupéfie, vous laisse sans voix et supprime jusqu’au sentiment de la durée.

Enfin, Morten fit un mouvement comme pour se réveiller lui-même et demanda :

— Vous allez bientôt partir, mademoiselle Tony ?

— Non… comment cela ? dit Tony lointaine et sans comprendre.

— Oui, mon Dieu, nous sommes au 10 septembre… mes vacances, de toute façon, tirent à leur fin… Combien de temps cela peut-il durer encore ?

Vous réjouissez-vous par avance de vos réunions mondaines en ville ?… Dites-moi un peu : il y a certainement des messieurs aimables avec qui vous dansez… Non, ce n'est pas cela que je voulais demander ! Maintenant, vous allez répondre à ma question, dit-il, la regardait, son menton enfoncé dans sa main, avec une résolution soudaine.

« C'est la question que je réserve depuis si longtemps… Voyez-vous ? Eh bien, voilà ! Qui est ce M. Grünlich ?

Tony sursauta, le fixa brusquement, puis promena autour d'elle un regard égaré, comme si on lui rappelait un rêve lointain. Et soudain se ranima en elle ce sentiment qu'elle avait éprouvé sitôt après la demande en mariage de M. Grünlich : le sentiment de son importance personnelle.

— C'est là ce que vous voulez savoir, Morten ? demanda-t-elle gravement. Eh bien, je vais vous le dire. Il m'a été, en effet, extrêmement pénible, comprenez-vous, d'entendre Thomas citer ce nom l'après-midi de notre arrivée, mais puisque vous l'avez entendu… il suffit ! M. Grünlich, Bendix Grünlich, c'est une relation d'affaires de mon père, un gros négociant de Hambourg, qui a récemment demandé ma main… mais non, répondit-elle vivement à un geste de Morten, je l'ai éconduit, je n'ai pu me résoudre à lui donner ma parole pour la vie.

— Et pourquoi pas… si vous me permettez cette question ? demanda Morten maladroitement.

— Pourquoi ? Mon Dieu, parce que je ne pouvais le souffrir, cria-t-elle comme indignée… Si vous aviez vu l'air qu'il avait, et quelles manières. Tenez, par exemple, il portait des favoris du plus beau jaune d'or… mais qui n'avait rien de naturel, cela va sans dire. Je suis convaincue qu'il se teignait avec la poudre dont on dore les noix de l'arbre de Noël… et, par surcroît, c'était un hypocrite. Il flagornait mes parents et leur servait sans pudeur leurs propres idées…

Morten l'interrompit :

— Mais que veut dire – il faut encore m'expliquer ceci – que veut dire : « Quel merveilleux effet » ?

Tony fut prise d'un rire nerveux et étouffé.

— Oui… c'est ainsi qu'il parlait, Morten. Il ne disait pas : « C'est joli à voir », ou « Cela garnit la pièce », mais : « Quel merveilleux effet »… tant il est stupide, je vous assure !… Et, avec cela… importun au dernier degré ; il ne me lâchait pas, bien que je l'aie toujours traité avec ironie. Une fois

même, au cours d'une scène, peu s'en fallut qu'il ne pleurât… Je vous demande un peu ! Un homme, pleurer !…

— Il fallait qu'il vous aimât beaucoup, dit Morten doucement.

— Mais en quoi cela me touchait-il ? cria-t-elle, étonnée, en se tournant de biais vers son monticule de sable…

— Vous êtes cruelle, mademoiselle Tony… Êtes-vous toujours cruelle ? Dites-moi… Vous ne pouviez souffrir ce M. Grünlich, mais avez-vous jamais ressenti de l'inclination pour un autre ?… Je pense quelquefois : aurait-elle un cœur insensible ? Je vais vous dire une chose… dont je vous garantis la vérité : un homme n'est pas forcément stupide parce qu'il pleure sur votre indifférence à son égard… voilà. Et je ne suis pas sûr du tout que moi aussi… Voyez-vous, vous êtes une créature choyée, raffinée… Vous moquez-vous toujours des gens qui sont à vos pieds ? Avez-vous vraiment un cœur de glace ?

La gaieté de Tony tomba ; sa lèvre supérieure se prit à trembler. Elle tourna vers lui deux grands yeux affligés, où lentement des larmes brillèrent, et dit avec douceur :

— Non, Morten, est-ce votre opinion ?… il ne faut pas penser cela de moi.

— C'est que je ne le pense pas non plus, jeta Morten dans un rire ému où éclatait une irrésistible allégresse.

Il tourna sur lui-même, si bien qu'il se retrouva allongé à plat, à côté d'elle et, s'appuyant sur les coudes, prenant sa main dans les siennes, ravi, délirant, il leva jusqu'au visage de Tony le regard confiant de ses yeux bleus d'acier.

— Alors vous… ne vous moquerez pas de moi si je vous dis que…

— Je le sais, Morten, interrompit-elle tendrement ; et elle détourna les yeux vers sa main libre qui faisait glisser avec lenteur entre ses doigts le sable fin et blanc.

— Vous savez !… Et vous… vous, mademoiselle Tony ?…

— Oui, Morten. J'ai de vous l'opinion la plus haute. Je vous aime bien, je vous aime plus que tous ceux que je connais.

Il sursauta, agita les bras comme hors de lui. Il se releva d'un bond, se jeta aussitôt à terre auprès d'elle, criant d'une voix qui, de bonheur, défaillait, tremblait, se cassait dans le fausset le plus aigu, puis reprenait toute sa sonorité :

— Ah ! je vous remercie, je vous remercie ! Voyez-vous, maintenant, je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été de ma vie !…

Alors, il se prit à lui baiser les mains.

Soudain il dit plus bas :

— Bientôt vous repartirez pour la ville, Tony, et dans quinze jours, mes vacances seront terminées… Il me faudra alors retourner à Göttingen. Mais voulez-vous me promettre de ne pas oublier cet après-midi d'aujourd'hui sur la plage, jusqu'à ce que je revienne… docteur… et que je puisse intercéder pour nous auprès de votre père, quelque difficile que cela puisse être ?… Oh ! vous n'attendrez pas longtemps, vous verrez ! Je travaillerai comme un… et ce n'est pas difficile du tout…

— Oui, Morten, dit-elle, heureuse et absente, en considérant ses yeux, sa bouche et les mains qu'il tenait dans les siennes…

Il attira sa main tout contre sa poitrine et demanda d'une voix assourdie et suppliante :

— Ne voulez-vous pas me permettre… ne pourrais-je pas, pour sceller notre pacte…

Elle ne répondit pas, ne le regarda pas, mais, toujours adossée au monticule de sable, elle rapprocha légèrement son buste de lui et Morten la baisa lentement et minutieusement sur la bouche. Puis, détournant les yeux, ils regardèrent le sable et ils se sentirent honteux au-delà de toute mesure.

CHAPITRE X

Très chère demoiselle Buddenbrook,

Que de temps s'est écoulé depuis qu'il n'a plus été permis au soussigné de contempler le visage de la plus charmante des jeunes filles ! Ces lignes trop courtes vous diront que cette face n'a point cessé de flotter devant son regard intérieur ; que, pendant ces semaines de transes, il a inlassablement pensé au délicieux après-midi où, dans le salon de vos parents, vous avez laissé échapper une promesse, encore timide, il est vrai, mais qui cependant l'a rempli d'une si intense félicité ! De longues semaines se sont écoulées depuis, pendant lesquelles vous vous êtes retirée du monde pour vous recueillir et voir clair en vous-même. Puis-je espérer que le temps de l'épreuve est achevé ? Le signataire se permet, très chère demoiselle, de

vous faire parvenir, avec l’assurance de sa plus haute considération, le petit anneau ci-joint, gage de son immortelle tendresse. En vous adressant ses compliments les plus dévoués et vous baisant la main avec ferveur, votre très humble serviteur signe respectueusement.

GRÜNLICH

Cher papa,

Dieu, quelle contrariété ! Je viens de recevoir à l’instant de M. Grünlich la lettre et l’anneau que voici : j’en ai mal à la tête d’énervement et je ne vois rien de mieux à faire que de te les retourner. Grünlich ne veut pas comprendre, et ce qu’il écrit avec tant de poésie sur ma « promesse » est fort éloigné de la vérité. Je te prie avec la plus grande insistance de vouloir bien lui faire entendre que *maintenant, mille fois moins* qu’il y a six semaines, je ne me sens en état de lui donner ma parole pour la vie et qu’il se décide dorénavant à me laisser en paix, sous peine de se rendre *ridicule*. À toi, le meilleur des pères, je puis bien avouer que je suis engagée ailleurs, à quelqu’un qui m’aime et que j’aime plus que je ne saurais le dire. Ô papa, je pourrais t’écrire à ce sujet des pages entières. Je parle de M. Morten Schwarzkopf, étudiant en médecine, qui demandera ma main dès qu’il sera docteur. Je sais qu’il est de tradition chez nous d’épouser un négociant, mais Morten appartient, lui, à une autre catégorie d’hommes considérés, celle des savants. Il n’est pas riche, ce qui a sans doute de l’importance pour toi et pour maman, mais laisse-moi te dire une chose, mon cher papa : je sais malgré ma jeunesse – la vie ne l’a-t-elle pas enseigné à beaucoup ? – que la seule richesse ne fait pas le bonheur. Avec mille baisers, je reste ta fille obéissante.

ANTONIE

P.-S. – L’anneau est en or de qualité inférieure et assez étroit, me semble-t-il.

Ma chère Tony,

Ta lettre est bien arrivée à destination. Pour ce qui est de son contenu, je t’informe que je n’ai point manqué, ainsi qu’il était de mon devoir, de renseigner M. Grünlich sur tes intentions, avec tous les ménagements possibles ; cependant, le résultat de mon intervention n’a point laissé de me

bouleverser. Tu es une grande fille et tu arrives à un tournant si grave de ta vie, que je me vois dans l'obligation de te représenter les conséquences d'un pas inconsidéré. En fait, à mes paroles, M. Grünlich a manifesté le plus grand désespoir ; il criait qu'il avait tant d'amour pour toi qu'il ne se consolerait pas de te perdre et qu'il allait s'ôter la vie si tu persistais dans ta détermination. Ne pouvant prendre au sérieux ce que tu m'écris au sujet d'une autre inclination, je te prie de maîtriser le mouvement de dépit que t'a causé l'envoi de l'anneau et de peser mûrement, encore une fois, toute cette affaire. Selon ma conviction de chrétien, ma chère fille, c'est le devoir de l'homme de prendre en considération les sentiments d'autrui ; qui sait si tu ne serais pas un jour responsable, devant le Juge suprême, de ce que l'homme dont tu as froidement et opiniâtrement méprisé l'inclination ait attenté à sa propre vie ? Mais il est une chose qu'à maintes reprises déjà je t'ai donné verbalement à comprendre et que je voudrais rappeler à ta mémoire ; je saisis donc avec joie l'occasion de te la renouveler par écrit ; car, bien que le discours puisse agir d'une manière plus vivante et plus immédiate, la parole écrite n'en a pas moins cet avantage de pouvoir être méditée et formulée à loisir et à tête reposée, de rester immuable et de pouvoir être relue à volonté dans les termes et dans l'ordre que le signataire a soigneusement pesés et calculés, et partant, de conserver toujours la même efficacité. Nous ne sommes pas nés, ma chère fille, pour réaliser ce que notre courte vue considère comme notre petit bonheur personnel, car nous ne sommes pas des individus libres, indépendants, doués d'une existence propre ; nous sommes pour ainsi dire les anneaux d'une chaîne et, comme tels, nous ne saurions être imaginés sans la série de ceux qui nous ont précédés et nous ont frayé le chemin en suivant eux-mêmes avec rigueur et sans détourner leur regard du but, une tradition éprouvée et vénérable. Ta voie, me semble-t-il, s'ouvre devant toi depuis de longues semaines, claire et strictement tracée, et tu ne serais pas ma fille, ni la petite-fille de ton grand-père qui repose en Dieu, ni un membre véritable de notre famille, si toi seule songeais sérieusement à suivre, dans la révolte et l'inconstance, tes sentiers personnels et irréguliers. C'est ce que je te prie, ma chère Antonie, d'examiner dans ton cœur. Ta mère, Thomas, Christian, Clara et Clothilde (cette dernière vient de passer plusieurs semaines chez son père, à Ungnade), Mlle Jungmann elle aussi se rappellent à toi très cordialement ; nous nous réjouissons tous de pouvoir bientôt te serrer dans nos bras.

Je reste ton père affectionné.

CHAPITRE XI

Il pleuvait à torrents. Le ciel, la terre et l'eau paraissaient se confondre, tandis que la rafale fonçant dans la pluie la jetait contre les vitres, non point en gouttes isolées, mais en ruisseaux qui les rendaient opaques. Des voix gémissaient leur désespoir dans les tuyaux de poêle…

Après le dîner, comme Morten Schwarzkopf, sa pipe à la bouche, sortait de la véranda pour examiner l'état du ciel, il se trouva nez à nez avec un monsieur serré dans un long raglan jaune à carreaux et coiffé d'un chapeau gris ; une voiture de place fermée, à la capote luisante de pluie, aux roues boueuses, était arrêtée devant la porte. Morten fixa d'un regard interloqué le visage poupin du monsieur inconnu. Il portait des côtelettes qui paraissaient être passées à la poudre dont on dore les noix de l'arbre de Noël.

Le monsieur en raglan toisa Morten sans le voir, comme on toise un domestique, avec un léger clignotement, et demanda d'une voix aux inflexions suaves :

— Peut-on parler à M. le commandant du pilotage ?

— Certainement… balbutia Morten, je crois que mon père…

Ici, le monsieur daigna l'examiner ; ses yeux étaient aussi bleus que ceux d'une oie.

— Êtes-vous M. Morten Schwarzkopf ? demanda-t-il.

— Lui-même, répondit Morten, s'efforçant de se donner une mine résolue.

— Tiens, tiens. Effectivement… remarqua le monsieur en raglan, puis il poursuivit :

« Ayez la bonté de m'annoncer à monsieur votre père, jeune homme. Mon nom est Grünlich.

Morten fit passer le monsieur par la véranda, ouvrit devant lui, dans le corridor, à droite, la porte du bureau, et revint dans le salon pour avertir son père. Tandis que M. Schwarzkopf sortait, le jeune homme s'assit à la table ronde, y appuya ses coudes et, sans regarder sa mère, occupée à repriser des bas près de la fenêtre aux carreaux brouillés, parut s'enfoncer dans la « pitoyable feuille de chou » qui ne savait rien rapporter d'autre que les noces d'argent du consul Untel.

Tony faisait la sieste dans sa chambre.

Le commandant entra dans le bureau avec la mine d'un homme satisfait de son dîner. Sa vareuse d'uniforme était ouverte sur son gilet blanc avantageusement tendu. Son collier de barbe blanche tranchait sur le rouge de son visage. Il promenait placidement sa langue entre ses dents, ce qui imprimait à sa bouche bonasse les contorsions les plus bizarres. Il s'inclina brièvement et tout d'une pièce, avec une expression qui semblait dire : « Voilà comment on fait ! »

— Soyez le bienvenu, fit-il. Je suis aux ordres de Monsieur !

M. Grünlich, de son côté, s'inclina avec réserve, tandis que les coins de sa bouche se distendaient un peu et qu'il disait doucement :

— Hé-é-hum !

Le bureau était une assez petite pièce dont les murs, sur quelques pieds de haut, étaient lambrissés et, pour le reste, montraient le plâtre nu.

La fenêtre, contre laquelle la pluie tambourinait inlassablement, était tendue de rideaux jaunis par la fumée. À droite de la porte, une longue table de bois blanc, couverte de paperasses, au-dessus de laquelle étaient fixées au mur une grande carte d'Europe et une plus petite de la mer Baltique. Du milieu du plafond pendait un modèle de bateau d'un travail soigné, toutes voiles dehors.

Le commandant fit asseoir son hôte sur le sofa rebondi, recouvert de toile cirée noire et déchirée, qui faisait face à la porte, et se carra dans un fauteuil de bois, les mains croisées sur le ventre, tandis que M. Grünlich, dans son raglan fermé jusqu'au cou, son chapeau sur les genoux, sans toucher le dossier, restait assis sur le bord du sofa.

— Mon nom, dit-il, je le répète, est Grünlich. Grünlich de Hambourg. Pour me recommander à vous, j'ajoute que je suis autorisé à me présenter comme une relation d'affaires du consul Buddenbrook, négociant en gros.

— *Allabonheur !* C'est un honneur pour moi, monsieur Grünlich ! Mais Monsieur ne voudrait-il pas se mettre un peu plus à l'aise ? Un grog après ce voyage ? Je cours avertir à la cuisine…

— Je me permettrai de vous faire observer, dit avec calme M. Grünlich, que mes instants sont comptés, que ma voiture m'attend et que je me vois contraint, purement et simplement, de vous demander de m'accorder deux mots d'entretien.

— À vos ordres, monsieur, reprit M. Schwarzkopf, un peu intimidé.

Il se fit un silence.

— Monsieur le commandant, commença Grünlich, secouant la tête d'un air décidé et la rejetant légèrement en arrière.

Puis il se tut derechef, pour renforcer l'effet de cette apostrophe, et ferma sa bouche aussi hermétiquement qu'une bourse dont on serre les cordons.

— Monsieur le commandant, répéta-t-il, puis il ajouta vivement : L'affaire qui m'amène ici concerne directement la jeune personne qui, depuis quelques semaines, loge chez vous.

— La jeune demoiselle Buddenbrook ? s'enquit M. Schwarzkopf.

— Évidemment, reprit M. Grünlich d'une voix sourde et tête baissée ; les coins de sa bouche se creusèrent.

— Je… me vois amené, poursuivit-il avec un léger trémolo dans la voix, tandis que ses regards, prodigieusement attentifs, couraient tantôt d'un point à l'autre de la pièce, tantôt vers la fenêtre, je suis amené à vous découvrir que j'ai précisément demandé depuis peu la main de cette demoiselle Buddenbrook, que je me trouve en possession pleine et entière du consentement de ses père et mère et que la demoiselle elle-même, sans que les fiançailles aient été, il est vrai, conclues dans les formes, m'a donné droit à sa main par des paroles non équivoques.

— Vrai de vrai ! s'exclama vivement M. Schwarzkopf. Mais je n'en ai absolument rien su ! Mes félicitations, monsieur… Grünlich… Je vous félicite sincèrement ! Vous aurez là une marchandise de bon aloi, quelque chose de solide…

— Très obligé, dit M. Grünlich en appuyant froidement sur les mots. Mais ce qui, dans cette affaire, m'amène chez vous, reprit-il d'une voix plus haute et chantante, mon cher commandant, ce sont les obstacles qui ont été mis, dernièrement, en travers de cette union, obstacles qui seraient le fait de l'un des vôtres ?…

Il donna à ses dernières paroles le ton d'une interrogation, comme s'il voulait dire : « Dois-je en croire mes oreilles ? » Pour toute réponse, M. Schwarzkopf leva très haut ses sourcils grisonnants, et ses mains de marin, hâlées, couvertes de poils blonds, se crispèrent sur les bras du fauteuil.

— Oui, effectivement. J'apprends par exemple, dit M. Grünlich avec une précision attristée, j'ai appris que votre fils, monsieur le *studiosus medicinae*, s'est permis… par ignorance, il est vrai… de marcher sur mes brisées, j'ai appris qu'il a mis à profit le séjour de la demoiselle chez vous pour lui arracher certaines promesses…

— Comment ? s’exclama le commandant, se soulevant violemment sur les appuie-bras, et se redressant d’un bond : Alors, je vais tout de suite… Hé quoi, il n’aurait pas…

En deux enjambées, il fut à la porte, l’ouvrit impétueusement et lança à travers le corridor, d’une voix qui aurait dominé la houle la plus furieuse :

— Meta ! Morten ! ici ! ici ! tous les deux !

— Tous mes regrets, monsieur le commandant ! dit M. Grünlich avec un sourire cauteleux. Mais je me vois contraint de traverser vos propres plans paternels en faisant valoir l’ancienneté de mes droits.

Diederich Schwarzkopf se retourna avec un effort désespéré pour comprendre ces paroles et le fixa de ses yeux bleus, aigus, autour desquels se creusaient de petites rides.

— Monsieur ! dit-il alors, et sa voix tonna comme si une gorgée d’un grog trop corsé venait de lui incendier le gosier…

« Je ne suis qu’un homme simple et je n’entends rien aux *médisances* et aux *finesses*… mais quant à croire que… ah ! bien, par exemple, alors laissez-moi vous dire que vous faites fausse route, monsieur, et que vous méconnaissez mes principes. Je sais qui est mon fils et je sais qui est Mlle Buddenbrook, et j’ai trop de respect et aussi trop de fierté, monsieur, pour forger des plans de cette espèce !… Maintenant, parlez donc, répondez-moi donc ! Pouvez-vous me dire enfin ce qu’il y a ? Qu’est-ce que vous me contez là ?

Mme Schwarzkopf et son fils étaient à la porte ; la première, sans se douter de rien, rajustait son tablier, et Morten avait la mine d’un pécheur endurci…

M. Grünlich ne s’était pas levé le moins du monde à leur entrée ; il persistait dans son attitude raide et indifférente, engoncé dans son raglan, sur l’extrême bord du sofa.

— Ainsi, tu t’es conduit comme un benêt ? hurla le commandant à Morten.

Le jeune homme gardait un pouce entre les boutons de sa vareuse ; il avait le regard sombre et le défi gonflait ses joues.

— Oui, père, dit-il, Mlle Buddenbrook et moi…

— Ah ! bien, alors, laisse-moi te le dire : tu n’es qu’un idiot, un jean-foutre, un grand benêt ! Et demain, fouette cocher pour Göttingen, entends-tu ? Demain, sans rémission ! Tout ça, c’est de l’enfantillage, sache-le, un enfantillage sans conséquence, et plus un mot là-dessus.

— Mon Dieu, Diederich, soupira Mme Schwarzkopf en joignant les mains, une chose pareille, on ne peut la dire sans y regarder à deux fois ! qui sait…

Elle se tut et l'on vit dans ses yeux sombrer une belle espérance.

— Monsieur désire-t-il s'entretenir avec la demoiselle ? dit le commandant, d'une voix rauque, en s'adressant à M. Grünlich.

— Elle est dans sa chambre, elle dort ! déclara Mme Schwarzkopf, pitoyable et émue.

— Je le regrette, dit M. Grünlich, bien qu'il respirât de soulagement, et il se leva. D'ailleurs, je vous le répète, mes loisirs sont mesurés et ma voiture m'attend. Je me permets, poursuivit-il, tirant son chapeau de haut en bas devant M. Schwarzkopf, de vous exprimer, monsieur le commandant, ma satisfaction et mon estime les plus complètes pour votre attitude virile et énergique. Mes salutations. J'ai l'honneur… Au revoir.

Diederich Schwarzkopf ne lui tendit pas la main ; il se borna, d'un mouvement bref et saccadé, à porter un peu en avant son buste massif, comme s'il voulait dire : « C'est comme cela qu'on fait ! »

M. Grünlich, à pas comptés, passa entre Morten et sa mère, se dirigea vers la porte et sortit.

CHAPITRE XII

Thomas fit son apparition dans la calèche des Kröger. Le jour était venu. Le jeune homme arriva dans la matinée à dix heures et prit une petite collation avec la famille, dans la pièce commune. On se trouvait réuni comme au premier jour, avec cette différence que c'en était fait de la belle saison, que le froid et le vent ne permettaient pas de rester dans la véranda, et que Morten manquait… Il était à Göttingen. Tony et lui n'avaient même pu se faire de véritables adieux. Le commandant y avait assisté et dit :

— Allons, voilà qui est fini. Hue !

À onze heures, le frère et la sœur montèrent dans la voiture à l'arrière de laquelle la grande malle de Tony avait été arrimée et bouclée. Tony était pâle et, dans sa moelleuse jaquette de demi-saison, frissonnait de froid, de fatigue, de la fièvre du départ et d'une mélancolie qui montait en elle par bouffées soudaines, emplissant sa poitrine d'une douloureuse oppression.

Elle embrassa la petite Meta, serra la main de la maîtresse de maison et fit de la tête un signe d'adieu à M. Schwarzkopf qui lui disait :

— Allons, ne nous oubliez pas, petite demoiselle. Et sans rancune, n'est-ce pas ? Ça y est, bon voyage et nos meilleures salutations à monsieur votre papa et à madame votre mère.

Alors la portière claqua, les bais vigoureux tirèrent, et les trois Schwarzkopf agitèrent leurs mouchoirs.

Tony blottit sa tête dans l'angle de la voiture et se mit à regarder par la portière. Le ciel était couvert de nuages blanchâtres, la Trave roulait de petites vagues que le vent chassait rapidement. De temps à autre, des gouttes légères giclaient contre la glace. À l'extrémité du quai, les gens assis devant leur porte raccommodaient des filets ; des enfants accouraient, pieds nus, et examinaient la voiture avec curiosité. Ils restaient ici, eux… Lorsque la calèche eut dépassé les dernières maisons, Tony se pencha pour revoir le phare ; puis elle se rencogna et ferma ses yeux fatigués que la lumière blessait. Elle avait passé une nuit agitée, s'était levée de bonne heure pour finir sa malle et n'avait pas eu le courage de déjeuner. Elle sentait un goût fade dans sa bouche desséchée. Et, dans sa faiblesse, elle n'essayait même pas de refouler les larmes qui, à tout instant, montaient, lentes et chaudes, à ses yeux.

À peine avait-elle fermé ses paupières, qu'elle se retrouva à Travemünde, dans la véranda. Elle voyait Morten Schwarzkopf en personne, devant elle ; il lui parlait, penché en avant à son habitude et, de temps à autre, observait avec bonhomie un autre interlocuteur ; elle le voyait, montrant dans un rire ses dents dont, visiblement, il ignorait la beauté… et elle se sentait, à ce souvenir, apaisée et rassérénée. Elle se remémora tout ce qu'il lui avait appris et enseigné dans leurs multiples conversations, et elle éprouvait une félicité sans bornes à se promettre solennellement de conserver tout cela comme un trésor sacré et inviolable. Le roi de Prusse avait commis une félonie, la gazette locale était une lamentable feuille de chou, les lois fédérales sur les universités avaient été renouvelées quatre années auparavant, voilà qui constituait désormais pour elle de vénérables, de consolantes vérités, un trésor secret qu'elle pourrait contempler à son gré. Elle y penserait en pleine rue, au sein de sa famille, à table… Qui sait ? Peut-être suivrait-elle la voie qui lui était prescrite en épousant M. Grünlich ; n'importe ; mais quand il lui parlerait, elle se dirait en un éclair : « Je sais quelque chose que tu ne sais pas… Les nobles sont – en

principe – méprisables ! » Elle se sourit avec satisfaction… mais voici que soudain, dans le fracas des roues, elle perçut, avec une précision parfaite, incroyablement vivantes, les paroles de Morten ; elle distinguait chaque intonation de sa bonne voix un peu lourde et rocailleuse, elle l'entendait de ses propres oreilles, qui disait : « Aujourd'hui, il nous faudra tous deux attendre sur les pierres, mademoiselle Tony… » ; elle se sentit accablée par ce même souvenir. Sa poitrine se contracta de tristesse et de douleur ; sans résister, elle laissa jaillir ses larmes… Tassée dans son coin, elle pressait à deux mains son mouchoir sur son visage et pleurait amèrement.

Thomas, la cigarette à la bouche, regardait la chaussée avec quelque embarras.

— Pauvre Tony ! dit-il enfin en caressant sa jaquette. Tu me fais sincèrement pitié… je te comprends si bien, vois-tu ! Mais que faire ? Il faut en passer par là. Crois-moi… Je sais ce que c'est, moi aussi…

— Ah ! Tu n'en sais rien du tout, Tom ! sanglota Tony.

— Ne dis pas cela ! Maintenant, il est tout à fait décidé que je partirai pour Amsterdam, au début de l'année prochaine. Papa m'a trouvé une place… Chez Van der Kellen et Cie… alors, il me faudra tout quitter pour longtemps, longtemps…

— Ah ! Tom ! Se séparer de ses parents, de ses frères et sœurs, ce n'est rien du tout !

— Non ! fit-il dans un long soupir.

Il reprit haleine, comme s'il voulait en dire plus long, puis se tut. Et, faisant passer sa cigarette d'un coin à l'autre de sa bouche, il leva un sourcil et détourna la tête.

— Et puis, cela ne durera pas longtemps, reprit-il au bout d'un instant. Tout s'arrange. On oublie…

— Mais c'est que précisément je ne veux pas oublier ! s'écria Tony au comble du désespoir. Est-ce donc une consolation que d'oublier ?

CHAPITRE XIII

Puis ce fut le bac, puis les allées d'Israeldorf, le mont Jérusalem, le Burgfeld. La voiture franchit le Burgtor à droite duquel pointaient les murs de la prison, roula le long de la Burgstrasse et traversa le Koberg… Tony considérait les pignons des maisons grises, les quinquets à huile suspendus

au-dessus de la rue, l'hôpital du Saint-Esprit avec ses tilleuls presque dépouillés déjà… Mon Dieu, tout était resté tel quel ! Tout continuait à se dresser devant elle immuable et vénérable, alors qu'elle n'en avait gardé, elle, que le souvenir d'un rêve ancien à demi oublié. Ces pignons grisâtres représentaient le passé, l'habitude, la tradition qui l'accueillaient à nouveau et au sein desquels elle vivrait désormais. Elle ne pleurait plus, elle promenait autour d'elle un regard curieux. La douleur de l'adieu s'endormait pour ainsi dire à la vue de ces rues et des visages si familiers qui les peuplaient. À ce moment, la voiture roulait à grand fracas dans la Grand-Rue ; le coltineur Matthiesen vint à passer, il salua jusqu'à terre de son gibus de gros feutre, et son visage d'ours fidèle semblait dire : « Je serais une canaille si… »

L'équipage tourna dans la Mengstrasse et les robustes bais s'arrêtèrent, fumants et piaffants, devant l'hôtel Buddenbrook. Tom, empressé, aida sa sœur à descendre, tandis qu'Antoine et Line accouraient pour déboucler et emporter la malle. Mais il fallut attendre avant de pénétrer dans la maison.

Trois puissants camions s'engouffraient justement à la file sous le portail, chargés d'une montagne de sacs de grains sur lesquels on lisait, en larges lettres noires, la raison sociale « Johann Buddenbrook ». Dans un vacarme qui éveillait de sourds échos, ils traversèrent, cahotants, la grande allée et descendirent la rampe aux degrés plats qui menait vers la cour.

Une partie du grain allait être, sans doute, déchargée dans les remises, et le reste transporté vers la *Baleine*, le *Lion* ou le *Chêne*…

Le consul, la plume fichée derrière l'oreille, sortit du bureau dès que le frère et la sœur entrèrent dans l'allée et ouvrit les bras à sa fille.

— Sois la bienvenue à la maison, ma chère Tony !

Elle l'embrassa, le regarda avec des yeux encore gonflés de larmes où se lisait une sorte de honte. Mais il ne lui en voulait pas et ne fit aucune remarque. Il se contenta de dire :

— Il est tard, nous vous attendons quand même pour le second déjeuner.

Mme Buddenbrook, Christian, Clothilde, Clara et Ida Jungmann étaient réunis pour les recevoir sur le palier.

Pour sa première nuit dans la Mengstrasse, Tony dormit d'un bon et solide sommeil et, le lendemain matin – c'était le 22 septembre – elle descendit, rassérénée et l'esprit calme, dans la salle du déjeuner.

Il était encore très tôt, à peine sept heures. Seule, Mlle Jungmann s'y trouvait déjà et préparait le café du matin.

— Hé, hé, Tonyette, ma fillette, dit-elle, promenant autour d'elle le regard de ses petits yeux bruns pleins de sommeil, si matinale ?

Tony s'assit devant le secrétaire dont le couvercle était relevé, croisa ses mains sur sa nuque et regarda un moment le pavé de la cour, noir et luisant d'humidité, le jardin mouillé et jauni. Puis elle commença à fouiller curieusement parmi les cartes de visite et les lettres posées sur le secrétaire.

Tout contre l'encrier, se trouvait le grand cahier bien connu, à couverture gaufrée, à tranche dorée et au papier disparate.

On avait dû s'en servir la veille au soir encore et c'était miracle que papa ne l'eût pas enfermé, comme à l'ordinaire, dans la serviette de cuir et le tiroir secret du fond.

Elle s'en saisit, le feuilleta, se prit à lire et s'y enfonça. Ce qu'elle lisait, c'étaient pour la plupart des choses simples et familières ; mais chacun de ceux qui avaient successivement tenu la plume avait emprunté à son devancier un ton que, sans exagération, on pouvait qualifier de solennel, un style de chroniqueur, instinctif et involontaire, où s'exprimait discrètement, mais avec d'autant plus de dignité, le respect d'une famille vis-à-vis d'elle-même, de ses traditions et de son histoire. Rien de cela n'était nouveau pour Tony ; il lui avait été maintes fois permis de toucher à ces feuilles. Mais jamais encore leur contenu n'avait produit sur elle une impression aussi forte. Elle se grisait de l'importance avec laquelle l'on traitait ici des événements les plus modestes, de l'histoire de la famille… La tête dans ses mains, elle appuya ses coudes et elle lut avec une dévotion croissante, fière et grave.

Tout son passé à elle, pourtant si restreint, s'y déroulait au complet. Sa naissance, ses maladies d'enfant, sa première classe, son entrée au pensionnat de Mlle Weichbrodt, sa première communion… Tout était consigné par le consul, de sa petite écriture cursive de commerçant, minutieusement, avec un respect presque religieux de l'événement en soi : le moindre d'entre eux n'était-il pas issu de la volonté d'un Dieu qui avait merveilleusement dirigé les destins de la famille ?…

Qu'allait-il être rapporté à l'avenir, à la suite de son nom, ce nom qu'elle avait reçu de sa grand-mère Antoinette ? Tout cela serait lu par les membres futurs de la famille avec la même piété qu'elle éprouvait à suivre maintenant les événements passés.

Elle se renversa sur sa chaise avec un soupir de délivrance et son cœur se mit à battre solennellement. Le respect de soi-même l'emplissait ; le

sentiment de l’importance qu’on lui prêtait, fortifié par l’esprit qu’elle venait de laisser agir sur elle, la parcourait comme un frisson. « Comme l’anneau d’une chaîne », avait écrit papa… oui, oui ! C’est précisément en tant qu’anneau de cette chaîne qu’elle avait aussi cette haute mission, si lourde de responsabilité, de collaborer par l’action et la volonté à l’histoire de sa famille.

Elle feuilleta le cahier jusqu’au bout ; là une feuille au grain rude était tout entière occupée par la généalogie complète des Buddenbrook, résumée par la main du consul en tableau synoptique, avec des accolades, des rubriques et des dates : depuis le mariage de l’ascendant le plus lointain avec Brigitta Schuren, une fille de pasteur, jusqu’à celui du consul Johann Buddenbrook avec Elisabeth Kröger, en l’année 1825. « De ce mariage, était-il mentionné, sont issus quatre enfants… »

À la suite de quoi, les noms de baptême étaient consignés, dans l’ordre, avec l’indication du millésime et du jour de la naissance ; sous la rubrique du fils aîné, on avait déjà signalé son entrée comme volontaire dans l’entreprise paternelle, à Pâques de l’année 1842.

Tony arrêta longuement son regard sur son nom et sur l’espace libre qui le suivait. Alors, obéissant à une impulsion soudaine, avec une expression de physionomie nerveuse mais résolue, elle refoula quelque chose dans sa gorge et, un instant, ses lèvres serrées frémirent convulsivement ; elle saisit la plume et, l’ayant enfoncée dans l’encrier, avec une résolution désespérée, l’index crispé, la tête fiévreuse couchée sur son épaule, elle ajouta de son écriture malhabile, et qui paraissait s’envoler vers la droite : « … S’est fiancée le 22 septembre 1845 avec M. Bendix Grünlich, négociant à Hambourg. »

CHAPITRE XIV

— Je suis complètement de votre avis, mon cher ami. Cette question est d’importance et doit être réglée. En deux mots : la dot traditionnelle d’une jeune fille de notre famille s’est toujours élevée à 70 000 marks comptant.

M. Grünlich jeta à son futur beau-père le regard oblique, bref et scrutateur d’un homme d’affaires.

— Effectivement… dit-il, et cet « effectivement » avait exactement la longueur de son favori gauche, ce favori jaune d’or qu’il laissait glisser

lentement entre ses doigts et dont il ne libéra la pointe qu'au bout de son « effectivement ».

Il poursuivit :

— Vous connaissez, mon père, la profonde estime que j'éprouve à l'égard de traditions et de principes vénérables ! Mais… dans le cas présent, cette admirable déférence ne serait-elle pas entachée de quelque exagération ?… Un commerce prend de l'extension… une famille prospère… Bref, les conditions deviennent différentes et meilleures…

— Mon cher ami, dit le consul… vous voyez en moi un homme large en affaires. Parbleu… Vous ne m'avez pas laissé aller jusqu'au bout de ma pensée, sans quoi vous sauriez déjà que je suis disposé et prêt à vous satisfaire, eu égard aux circonstances, et que je ne fais aucune difficulté pour ajouter 10 000 marks aux 70 000 annoncés.

— 80 000 donc, dit M. Grünlich.

Puis il fit une moue qui signifiait : « Ce n'est pas trop, mais c'est suffisant. »

On se mit d'accord le plus amicalement du monde et le consul, en se levant, fit tinter avec satisfaction son gros trousseau de clefs, dans la poche de son pantalon, car, avec 80 000, il avait à peine atteint le « chiffre de la dot traditionnelle ».

Là-dessus, M. Grünlich prit congé et partit pour Hambourg.

Tony n'était guère affectée par sa situation nouvelle. Personne ne l'empêchait de danser chez les Möllendorpf, les Langhals, les Kistenmaker et dans sa propre maison, de patiner sur le Burgfeld, dans les prairies du bord de la Trave et d'accepter les hommages des jeunes messieurs… À la mi-octobre, elle assista à la réception donnée chez les Möllendorpf, en l'honneur des fiançailles du fils aîné et de Julie Hagenström.

— Tom, dit-elle, je n'irai pas. C'est révoltant !

Elle y alla tout de même et s'y amusa énormément.

Au demeurant, les traits de plume qu'elle avait ajoutés à l'histoire de la famille lui avaient acquis le droit de faire, avec sa mère ou toute seule, des emplettes de première importance dans les différents magasins de la ville et de s'occuper de son trousseau, un trousseau distingué.

Pendant des jours et des jours, deux lingères, derrière la fenêtre de la petite salle à manger, ourlèrent, brodèrent des initiales, en consommant quantité de tartines de pain noir au fromage vert.

— La toile de chez Lentföhr est-elle arrivée, maman ?

— Non, mon enfant, mais voici deux douzaines de serviettes à thé.

— Bien. – Il avait pourtant promis de l'envoyer cet après-midi. Mon Dieu, il faudrait bien que ces draps fussent ourlés !

— Ida, Mlle Bitterlich demande les dentelles pour les taies.

— Dans l'armoire à linge du vestibule, à droite, Tonyette, ma fillette…

— Line…

— Ne pourrais-tu pas, pour une fois, y aller toi-même, d'un saut, mon petit cœur…

— Ô Dieu, crois-tu que je me marie pour me donner la peine de descendre l'escalier…

— As-tu pensé à ta toilette de mariée, Tony ?

— De la *moire antique*, maman !… Je ne me laisserai pas marier sans *moire antique* !

Ainsi passèrent octobre et novembre. Au moment de la Noël, M. Grünlich fit son apparition pour célébrer la nuit sainte dans le cercle de la famille Buddenbrook et il ne déclina pas non plus l'invitation des vieux Kröger. Son attitude vis-à-vis de sa fiancée était empreinte de cette délicatesse qu'on était en droit d'attendre de lui. Pas de cérémonie inutile ! Pas de complications mondaines ! Pas de tendresse déplacée ! Un baiser sur le front à peine soupiré, en présence des parents, avait scellé les fiançailles.

Tony s'émerveillait souvent de ce que le bonheur présent de son fiancé correspondît si peu au désespoir qu'il avait manifesté lors de ses refus. Il se contentait de la considérer avec la sérénité d'un propriétaire… De temps à autre, il est vrai, quand le hasard les laissait seuls, il arrivait qu'une humeur plaisante et taquine s'emparât de lui ; alors il esquissait le geste de l'attirer sur ses genoux pour approcher ses favoris de son visage et lui demander d'une voix que la joie faisait trembler :

— N'est-ce pas que je t'ai eue, quand même ? N'est-ce pas que j'ai bien fini par t'attraper ?

À quoi Tony répondait, en se dérobant avec adresse :

— Ô mon Dieu, comme vous vous oubliez !

Peu après les fêtes de Noël, M. Grünlich s'en retourna à Hambourg, l'activité de ses affaires exigeant impérieusement sa présence personnelle, et les Buddenbrook admirent tacitement avec lui que Tony, avant les fiançailles, avait eu amplement le temps de faire sa connaissance.

La question du logement fut résolue par correspondance. Tony, qui se réjouissait beaucoup de vivre dans une grande ville, exprima le désir de

s’installer au centre de Hambourg, où se trouvaient d’ailleurs, dans la Spitalerstrasse, les bureaux de M. Grünlich… Mais le fiancé, par une opiniâtreté virile, arracha de haute lutte la procuration nécessaire à l’achat d’une villa près d’Eimsbüttel, dans un site romantique et isolé du monde, petit nid idyllique fait pour un jeune couple – *procul negotiis* – non, son latin non plus, il ne l’avait pas complètement oublié !

Décembre passa et, au début de l’année 46, le mariage fut célébré. Le « Polterabend[23] » traditionnel fut magnifique et la moitié de la ville y assista. Dans la salle à manger et le vestibule, saupoudrés de talc pour la circonstance, les amies de Tony – entre autres, Armgard von Schilling, qui avait fait son entrée en ville dans une calèche haute comme une tour – dansèrent avec les amis de Tom et de Christian, André Gieseke, fils du commandant des sapeurs-pompiers, étudiant en droit, Stéphane et Édouard Kistenmaker, de la maison « Kistenmaker et fils ». Ce fut le consul Peter Döhlmann qui se chargea de conduire le charivari en cassant contre les dalles de pierre du grand vestibule toute la poterie qu’il avait pu se procurer.

Mme Stuht de la Glockengiesserstrasse eut, cette fois encore, l’occasion de se retrouver dans le meilleur monde, car elle assista Mlle Jungmann et la couturière, pendant la toilette de mariée de Tony. Jamais – que Dieu lui pardonne ! – elle n’avait vu si jolie épousée et, malgré sa corpulence, elle restait à genoux pour attacher, en levant des yeux admiratifs, les fins rameaux de myrte sur la blanche *moire antique*…

Ceci se passait dans la petite salle à manger. M. Grünlich attendait à la porte, en habit à longs pans et gilet de soie. Son visage poupin avait une expression grave et correcte ; sur la verrue de sa narine gauche, il y avait un soupçon de poudre et ses favoris jaune d’or étaient frisés avec soin.

Au premier étage, sous la colonnade, car c’est là que devait être célébré le mariage, la famille rassemblée formait une imposante société. Il y avait les vieux Kröger, un peu ratatinés déjà, tous deux, mais comme toujours d’une suprême distinction. Il y avait le consul Kröger et sa femme, leurs fils Jürgen et Jakob, ce dernier venu de Hambourg avec les parents Duchamps. Il y avait Gotthold Buddenbrook et son épouse, née Stüwing, en compagnie de leurs filles Frédérique, Henriette et Pfiffi, à qui il ne restait plus, hélas ! aucune chance de trouver un mari… Il y avait la ligne collatérale de Mecklembourg, représentée par le père de Clothilde, M. Bernard Buddenbrook, venu d’Ungnade, qui considérait avec de grands yeux le luxe inouï de la maison de son riche parent. Ceux de Francfort s’étaient bornés à

envoyer des cadeaux, le voyage étant pour eux trop compliqué… Leur place était occupée par les seuls invités étrangers à la famille, le docteur Grabow, médecin de la maison, et Mlle Weichbrodt, l'amie maternelle de Tony. Sesemi Weichbrodt avait revêtu une modeste robe noire et portait sur ses anglaises une coiffe à rubans verts tout neufs.

— Sois « huruse », ma bonne enfant, dit-elle lorsque Tony apparut à côté de M. Grünlich dans la galerie ; puis elle se redressa et déposa sur son front un baiser tendre et sonore.

La famille avait tout lieu d'être satisfaite de l'épousée ; Tony était jolie, naturelle et souriante, bien qu'un peu pâlie par la curiosité et la fièvre du départ.

Le hall était décoré de fleurs et un autel y avait été dressé à droite. Le pasteur Kölling, de Sainte-Marie, donna la bénédiction nuptiale, au cours de laquelle, avec de fortes paroles, il prêcha particulièrement la modération. Tout se passa avec ordre et dans les règles. Tony prononça un « oui » naïf et bon enfant, tandis que M. Grünlich, pour dégager sa gorge, fit précéder le sien d'un « hé-é-hum ! ». Puis on mangea en quantité extraordinaire des choses délicieuses. Tandis que, dans la salle, les invités continuaient le repas présidé par le pasteur, le consul et sa femme accompagnèrent le jeune couple, en costume de voyage, jusque dans la rue que la neige glacée plongeait dans une brume blanche.

La grande chaise de poste, chargée de malles et de sacs, s'arrêta devant la porte d'entrée.

Après que Tony eut exprimé, à maintes reprises, la certitude qu'elle reviendrait bientôt en visite et l'espoir que celle de ses parents à Hambourg ne se ferait pas attendre non plus, elle monta allègrement dans la voiture et se laissa envelopper avec sollicitude par sa mère dans la chaude couverture de fourrure. Son mari s'installa, lui aussi.

— Vous savez, Grünlich, dit le consul, les dentelles neuves sont dans le petit sac à main, tout en haut. Avant d'arriver à Hambourg, vous le prendrez un peu sous votre manteau, n'est-ce pas ? Ces droits de douane… il faut autant que possible les esquiver. Adieu ! Adieu encore une fois, ma chère Tony ! Dieu soit avec toi !

— Vous trouverez sans doute un bon hôtel à Arensbourg ? demanda Mme Buddenbrook.

— C'est retenu, très chère maman, tout est retenu ! répondit M. Grünlich.

Antoine, Line, Trina, Sophie firent leurs adieux à m'ame Grünlich. On était en train de fermer la portière lorsque Tony fut saisie d'une émotion soudaine. Malgré les embarras qui s'ensuivirent, elle défit la couverture de voyage qui l'entourait, descendit, sans aucun égard, par-dessus les genoux de M. Grünlich qui commençait à grommeler et embrassa son père avec passion.

— Au revoir, mon papa… mon bon papa !

Ensuite elle chuchota tout doucement :

— Es-tu content de moi ?

Le consul, un instant, la serra silencieusement contre lui ; puis il l'écarta un tout petit peu et secoua ses deux mains avec une énergie où il mettait toute son âme…

Le moment était venu. La portière battit, le cocher fit claquer sa langue, les chevaux s'ébranlèrent dans un cliquetis de glaces et Mme Buddenbrook laissa flotter au vent son petit mouchoir de batiste, jusqu'à ce que la voiture qui descendait la rue avec fracas eût commencé à disparaître dans la brume chargée de neige.

Le consul se tenait, pensif, auprès de sa femme qui, d'un geste gracieux, serra sa pèlerine de fourrure autour de ses épaules.

— Elle s'en va, Bethsy…

— Oui, Jean, c'est la première qui s'en va. Crois-tu qu'elle sera heureuse avec lui ?

— Ah ! Bethsy, elle est satisfaite d'elle-même ; n'est-ce pas le bonheur le plus sûr qu'il nous soit donné d'atteindre sur cette terre ?

Et ils s'en revinrent vers leurs hôtes.

CHAPITRE XV

Thomas Buddenbrook descendit la Mengstrasse jusqu'au « Fünfhausen ». Il évita de faire le tour par la Grand-Rue, pour ne pas avoir à tirer continuellement son chapeau devant les nombreuses connaissances qu'il ne manquerait pas d'y rencontrer.

Comme replié sur lui-même, les deux mains dans les vastes poches de son douillet manteau gris sombre à collet, il marchait sur la neige durcie par le gel où s'allumaient des éclairs de cristal et qui craquait sous ses bottines.

Il s’en allait vaquer à des affaires confidentielles que nul ne soupçonnait… Le ciel d’un bleu froid étincelait ; l’air était frais, âpre et tonifiant ; par cinq degrés de froid, il faisait un temps calme, dur, clair et serein. Un jour de février sans pareil.

Thomas descendit le Fünfhausen, traversa la Bäckergrube et parvint, par une étroite rue transversale, à la Fischergrube.

Il s’avança de quelques pas dans cette rue qui, orientée comme la Mengstrasse, descendait en pente raide vers la Trave, jusqu’à ce qu’il se trouvât devant une petite maison ; c’était un magasin de fleuriste des plus modestes, à porte étroite et à pauvre devanture, où voisinaient, sur une tablette de verre, quelques pots de plantes bulbeuses.

Il entra, ce qui fit japper comme un roquet vigilant la sonnette qui surmontait la porte. À l’intérieur, devant le comptoir, une petite dame corpulente et vieillotte, enveloppée d’un châle turc, conversait avec la jeune vendeuse. Elle faisait son choix parmi quelques vases de fleurs et examinait, reniflait, critiquait et bavardait avec une telle volubilité qu’elle était sans cesse obligée de s’essuyer la bouche avec son mouchoir.

Thomas Buddenbrook la salua poliment et se retira à l’écart… C’était une parente pauvre des Langhals, une vieille fille prévenante, mais fort bavarde, qui portait le nom d’une des meilleures familles, sans cependant en faire partie, qui n’était pas invitée aux dîners de cérémonie et aux bals, mais seulement à prendre le café dans l’intimité, et que, sauf de rares exceptions, tout le monde appelait « tante Lotte ».

Tenant dans ses bras un pot de fleurs enveloppé de papier de soie, elle se dirigea vers la porte et Thomas, après l’avoir saluée encore une fois, dit à haute voix à l’employée :

— Donnez-moi… quelques roses, je vous prie… Oui, n’importe lesquelles. *La France*… si vous voulez…

Puis, lorsque tante Lotte, ayant fermé la porte derrière elle, eut disparu, il ajouta plus bas :

— Allons, pose vite ça, Anna… Bonjour, petite Anna ! Oui, aujourd’hui, c’est le cœur bien lourd que je suis venu.

Anna portait un tablier blanc par-dessus sa modeste robe noire. Elle était merveilleusement jolie, délicate comme une gazelle, avec quelque chose du type malais : des pommettes un peu saillantes, des yeux noirs allongés pleins d’un éclat languissant, un teint mat et bistré qui n’avait pas son pareil à la ronde.

Ses mains, pareillement colorées, étaient étroites et, pour une travailleuse, d'une beauté extraordinaire.

Elle se dirigea derrière le comptoir, vers l'angle de droite du petit magasin où l'on ne pouvait être vu à travers la vitrine.

Thomas, de l'autre côté de la table, la suivit et, se penchant par-dessus, lui baisa les lèvres et les yeux.

— Tu es glacé, pauvre petit !

— Cinq degrés… dit Tom. Je ne m'en suis pas aperçu, je marchais si tristement…

Il s'assit sur le comptoir, garda la main de la jeune fille dans la sienne et poursuivit :

— Oui, entends-tu, Anna ? Aujourd'hui, il nous faudra être très raisonnables. Le moment est venu.

— Ah ! Seigneur… gémit-elle, portant son tablier à son visage, tremblant de crainte et de chagrin…

— Il fallait bien en venir là, un jour, Anna… Allons, ne pleure pas ! Nous avions promis d'être raisonnables, n'est-ce pas ? Qu'y faire ? Il faut en passer par là.

— Quand ?… demanda Anna dans un sanglot.

— Après-demain.

— Ah ! Dieu… pourquoi après-demain ? Une semaine encore… je t'en prie !… cinq jours !…

— Impossible, Anna chérie. Tout est décidé et arrangé… On m'attend à Amsterdam… Je ne pourrais même pas rester un jour de plus, malgré tout mon désir !

— Et c'est terriblement loin !…

— Amsterdam ? Bah ! Pas tellement. Et l'on peut toujours penser l'un à l'autre, dis ? D'ailleurs, j'écrirai ! Écoute, j'écrirai dès mon arrivée…

— Te rappelles-tu, dit-elle, il y a un an et demi ? Le concours de tir ?…

Il l'interrompit, ravi…

— Mon Dieu, oui, un an et demi !… Je t'ai prise pour une Italienne… Je t'ai acheté un œillet et l'ai passé à ma boutonnière. Je l'ai encore… Je l'emporterai à Amsterdam… Quelle poussière et quelle chaleur sur ce pré !…

— Oui, tu es allé me chercher un verre de limonade dans la baraque à côté… Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui ! Cela sentait la friture et la foule…

— Mais c’était beau quand même ! Et n’avons-nous pas lu tout de suite dans les yeux l’un de l’autre ce qui nous attendait ?

— Et tu voulais monter avec moi sur les chevaux de bois… mais ce n’était pas possible, il me fallait vendre mes fleurs ! La patronne aurait grondé !

— Non, cela n’était pas possible, Anna ; je le comprends parfaitement.

Elle dit doucement :

— Et c’est la seule chose que je t’aie jamais refusée.

Il la baisa de nouveau sur les lèvres et sur les yeux.

— Adieu, ma chère, ma bonne petite Anna !… Oui, il faut bien commencer à nous dire adieu !

— Ah ! mais tu reviendras bien demain, encore une fois ?

— Oui, certainement, à cette heure-ci. Et après-demain aussi, de grand matin, si j’arrive à m’échapper… Maintenant, laisse-moi te dire une chose, Anna… je vais m’en aller assez loin, oui, c’est tout de même bien loin, Amsterdam… et je te laisse ici, toi. Mais ne te galvaude pas, entends-tu, Anna ?… Car jusqu’à présent, tu ne t’es pas galvaudée, je te l’affirme !

Elle pleurait dans son tablier qu’elle tenait de sa main libre devant son visage.

— Et toi ? et toi ?…

— Dieu seul sait, Anna, comment tourneront les choses ! On ne reste pas toujours jeune… tu es une fille intelligente, tu n’as jamais parlé de mariage et d’autres choses de ce genre…

— Non, Dieu me garde… d’exiger cela de toi…

— On est porté par les événements, vois-tu… Si je vis, c’est moi qui hériterai de la maison, je ferai un bon parti… oui, je suis sincère vis-à-vis de toi en te quittant… Et toi de même… ainsi, les choses iront leur train… Je te souhaite tout le bonheur possible, ma chère, ma bonne petite Anna ! Mais reste sage, entends-tu ?… Car jusqu’à présent tu es restée sage, je te l’affirme.

Il faisait chaud. Un parfum mouillé de terre et de fleurs flottait dans la petite boutique.

Dehors, le soleil d’hiver s’apprêtait déjà à disparaître.

Au-delà du fleuve, un dernier rayon d’un rose tendre, pâle et pur, colorait le ciel comme une délicate porcelaine. Le menton enfoncé dans le col relevé de leur manteau, les gens passaient à pas pressés devant la vitrine et ne

devinaient rien de ces deux êtres qui, dans l’angle du petit magasin, se disaient adieu parmi les fleurs.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le 30 avril 1846

Ma chère maman,

Merci mille fois de ta bonne lettre, dans laquelle tu m'annonces les fiançailles d'Armgard von Schilling avec M. von Maiboom, de Pöppenrade. Armgard elle-même m'a adressé un faire-part (très distingué, avec un filet or) et m'a écrit aussi une lettre. Elle a l'air enchantée de son fiancé. C'est, paraît-il, un homme superbe et très distingué. Comme elle doit être heureuse ! Tout le monde se marie ! J'ai reçu également un faire-part de Munich : Eva Evers épouse un directeur de brasserie.

Maintenant, il faut que je te demande une chose, chère maman : pourquoi n'avons-vous pas encore eu la visite de M. le consul Buddenbrook et de madame ? Attendez-vous peut-être une invitation en règle de Grünlich ? Ce n'est pas nécessaire, car il n'y songe pas le moins du monde, je crois, et quand je le lui rappelle, il me dit : « Oui, oui, mon enfant. Ton père a autre chose à faire. » Ou croyez-vous, peut-être, que vous me dérangeriez ? Ah ! non, pas du tout. Ou pensez-vous que votre visite me donnera la nostalgie de la maison ? Dieu du ciel ! Je suis une femme très raisonnable. Je vis en plein dans la réalité. J'ai mûri.

Je viens d'aller prendre le café chez Mme Käselau, tout à côté ; ce sont des personnes fort agréables ; de même nos voisins de gauche, les Gussmann (nos maisons sont assez distantes l'une de l'autre) sont des gens très sociables. Nous avons deux bons amis, tous deux habitent aussi notre banlieue : le docteur Klaassen (dont je te parlerai tout à l'heure) et le banquier Kesselmeyer, l'ami intime de Grünlich. Tu ne peux t'imaginer combien ce vieux monsieur est comique ! Il a des favoris blancs coupés court et de fins cheveux poivre et sel sur la tête, on dirait un duvet qui voltige au moindre souffle. Comme il a des mouvements de tête bizarres et

qu’il est assez bavard, je l’appelle toujours « la pie », mais Grünlich me le défend, il dit que la pie est voleuse et que M. Kesselmeyer est un homme d’honneur. En marchant, il se penche en avant et fauche l’air avec ses bras. Son duvet ne couvre que la moitié de sa tête par-derrière et l’on voit au-dessous sa nuque toute rouge et crevassée. Il est du caractère le plus jovial. Parfois, il me tapote la joue et me dit : « Quelle bonne petite femme ! Quelle bénédiction du Ciel pour Grünlich de vous avoir épousée. » Puis, il sort un binocle (il en a toujours trois sur lui, attachés à de longs cordons qui s’emmêlent sans cesse sur son gilet blanc), l’ajuste sur son nez qu’il fronce fort, et me regarde si gaiement, la bouche ouverte, que j’éclate de rire à son nez. Mais il ne s’en fâche pas. Quant à Grünlich, il est très occupé ; il se rend en ville dès le matin, dans notre petite voiture jaune, et souvent ne rentre que très tard à la maison. Parfois, il s’assied à côté de moi pour lire son journal.

Quand nous allons en soirée, par exemple chez Kesselmeyer ou chez le consul Goudstikker, sur le quai de l’Alster, ou chez le sénateur Bock, dans la rue de l’Hôtel-de-Ville, nous sommes obligés de louer un fiacre. J’ai souvent prié Grünlich de nous acheter un coupé, c’est bien nécessaire quand on habite en dehors de la ville. Il me l’a promis à moitié, mais c’est bizarre, il n’aime pas aller en soirée avec moi, il me semble, ni me voir causer avec les gens de la ville. Serait-il jaloux ?

Notre villa, que je t’ai déjà décrite dans le détail, chère maman, est réellement très jolie et s’est encore embellie dernièrement par l’acquisition de nouveaux meubles. Tu n’aurais rien à redire au salon qui est au rez-de-chaussée ; il est tout tendu de soie brune. La salle à manger contiguë est très joliment lambrissée. Les chaises ont coûté 25 marks chacune. Je me tiens dans la chambre pensée qui me sert de boudoir. Il y a encore un fumoir qui sert aussi de salon de jeu. De l’autre côté du couloir, la salle qui occupe toute l’autre moitié du rez-de-chaussée est maintenant pourvue de stores jaunes et a grand air. En haut se trouvent les chambres à coucher, la salle de bains, la penderie et les chambres des domestiques. Nous avons un petit groom pour la voiture jaune. Je suis assez contente de mes deux bonnes. Je ne sais pas si elles sont très honnêtes, mais, Dieu merci, je n’ai pas besoin de regarder à un centime près. En somme, tout fait honneur à notre nom.

Mais maintenant, chère maman, voici le plus important que j’ai réservé pour la fin. Il y a quelque temps, je me suis sentie mal à l’aise, tu sais ce que c’est ; je ne me sentais pas très bien portante et pourtant je n’étais pas

malade non plus ; à l’occasion, je l’ai dit au docteur Klaassen. C’est un tout petit homme, avec une grosse tête et un chapeau encore plus grand, juché dessus. Il appuie toujours sa canne de jonc au pommeau d’ivoire contre sa barbiche qui est presque vert pâle à force de l’avoir teinte pendant des années. Si tu l’avais vu ! Il ne m’a pas répondu, a ajusté ses lunettes, cligné ses petits yeux rouges, hoché la tête et son nez en pomme de terre et s’est mis à ricaner et à me considérer d’un air si impertinent que je ne savais où me cacher. Puis, il m’a examinée et m’a dit que tout se présentait admirablement, que je ferais bien de me mettre à boire de l’eau minérale, étant peut-être un peu anémique. Oh ! maman, annonce ceci avec des ménagements à mon bon papa, afin qu’il l’inscrive dans ses papiers de famille. Sitôt que possible tu recevras d’autres nouvelles.

Mes bien sincères amitiés à papa, à Christian, à Clara, à Thilda, à Ida Jungmann. J’ai écrit tout dernièrement à Thomas à Amsterdam.

Ta fille affectionnée et obéissante.

ANTONIE

Le 2 août 1846

Mon cher Thomas,

J’ai reçu avec joie la lettre où tu me racontes ta rencontre à Amsterdam avec Christian. Vous avez dû passer ensemble des journées bien joyeuses. Je n’ai pas encore de nouvelles de la suite du voyage de ton frère, il devait se rendre en Angleterre par Ostende. Dieu veuille que tout se soit bien passé. Puisqu’il s’est décidé à abandonner la carrière universitaire, j’espère qu’il n’est pas trop tard pour que ton frère acquière de solides connaissances auprès de son chef M. Richardson ; puisse sa carrière commerciale lui procurer beaucoup de succès et de bénédictions. M. Richardson (Threadneedle Street) est, comme tu le sais, une relation d’affaires de notre maison. Je m’estime heureux d’avoir casé mes deux fils dans des maisons de commerce avec lesquelles nous sommes liés d’amitié. Tu dois dès à présent en éprouver le bienfait. J’ai appris avec satisfaction que M. Van der Kellen a, dès ce trimestre, augmenté tes appointements et t’alloue de petits bénéfices supplémentaires ; je suis persuadé que tu t’es montré et te montreras digne de cette marque de bienveillance par une conduite sérieuse.

Avec tout cela, je suis contrarié de savoir que ta santé n'est pas tout à fait bonne. Ce que tu me dis de ta nervosité me fait songer à ma propre jeunesse, alors que je travaillais à Anvers et qu'il m'a fallu faire une cure à Ems. Si tu avais besoin d'une cure de ce genre, mon fils, je suis prêt, cela va sans dire, à te prêter un concours effectif, bien que, par ces temps de troubles politiques, je craigne les dépenses de ce genre.

Nous avons cependant fait, ta mère et moi, vers la mi-juin, un voyage à Hambourg, pour voir ta sœur Tony. Son mari ne nous avait pas invités, mais il nous a reçus avec la plus grande cordialité et, pendant les deux jours que nous avons passés chez lui, il nous a consacré tout son temps, il en a même négligé ses affaires et nous avons eu à peine le temps de faire une visite en ville aux Duchamps. Antonie en est à son cinquième mois ; son docteur assure que tout se passera parfaitement bien.

Je voudrais encore te dire avec quel plaisir j'ai appris, par une lettre de M. Van der Kellen, que tu te faisais apprécier dans le cercle de sa famille. Tu es à présent, mon fils, arrivé à l'âge où tu peux recueillir les fruits de l'éducation que tes parents t'ont fait donner. Guide-toi sur moi qui, à ton âge, à Bergen comme à Anvers, ai toujours cherché à me montrer agréable et obligeant envers les femmes de mes patrons et en ai toujours retiré le plus grand avantage. En dehors du plaisir et de l'honneur d'être en relation avec la famille du patron, il est bon de s'assurer dans la personne de sa femme une avocate et une protectrice pour le cas, peu souhaitable, mais toujours possible, où l'on commettrait une bévue et où l'on aurait le malheur de ne pas donner toute satisfaction à son chef.

Quant à tes projets commerciaux pour l'avenir, mon fils, ils me font plaisir à cause de l'intérêt très vif que tu y portes ; toutefois, je ne les approuve pas entièrement. Tu pars de ce principe que la vente des produits originaires des environs de notre ville natale, tels que céréales, colza, peaux, fourrures, laine, huile, tourteaux, os, etc., est le genre d'affaires le plus indiqué et le plus sûr, et tu songes, sans négliger tes affaires de commissions, à te tourner particulièrement vers cette branche de commerce. À une époque où la concurrence dans ce domaine était encore très faible (aujourd'hui elle a considérablement augmenté), cette idée m'a aussi occupé, et dans la mesure où je disposais d'un peu de place et d'occasions favorables, j'ai même tenté quelques expériences dans ce sens. Mon voyage en Angleterre avait essentiellement pour but de m'assurer des relations commerciales dans ce pays. J'ai été jusqu'en Écosse à cette fin, et j'y ai fait

plus d’une connaissance utile, mais j’ai reconnu bientôt le caractère dangereux inhérent aux affaires d’exportation, c’est pourquoi je n’y ai pas donné suite, d’autant plus que je me souvenais toujours de cette recommandation de mon aïeul, le fondateur de notre maison de commerce : « Mon fils, consacre avec joye le jour aux affaires, mais non point à celles qui, la nuit, troubleroient ton sommeil. »

Je compte observer religieusement cette maxime jusqu’à la fin de ma carrière, bien que, parfois, il me vienne des doutes en face de gens qui, sans s’embarrasser de tels principes, paraissent mieux réussir. Je pense à Strunck et Hagenström, qui sont en plein accroissement, tandis que nos affaires continuent à aller bien doucement. Tu sais que la maison n’a pas prospéré depuis la réduction survenue à la mort de ton grand-père, et je prie Dieu de pouvoir te laisser les affaires au moins dans l’état où elles sont aujourd’hui. J’ai en M. Marcus, le fondé de pouvoir, un auxiliaire expérimenté et circonspect. Si seulement la famille de ta mère voulait garder un peu mieux ses écus ! Cet héritage sera pour nous d’une telle importance !

Je suis surchargé de travaux pour mon commerce et pour la ville. Je suis le doyen du Conseil de la ligue des Navigateurs de Bergen, et l’on m’a élu successivement député de la ville à la commission de contrôle et à l’hospice Sainte-Anne.

Ta mère, Clara et Clothilde t’envoient leurs bien sincères amitiés. Plusieurs de ces messieurs m’ont chargé de te dire le bonjour : les sénateurs Möllendorpf et le docteur Œverdieck, le consul Kistenmaker, le courtier Gosch, E.F. Köppen ainsi qu’au bureau M. Marcus et les capitaines Kloot et Klötermann. Que la bénédiction de Dieu t’accompagne, mon fils ! Travaille, prie et épargne.

Bien affectueusement.

Ton père dévoué

Le 8 octobre 1846

Chers et très honorés parents,

Le soussigné se voit dans l’agréable situation de vous informer de l’heureux accouchement de votre fille Antonie, mon épouse bien-aimée, survenu il y a une demi-heure. Suivant la volonté de Dieu, c’est une fille, et je ne trouve pas de paroles pour exprimer mon émotion et ma joie. La santé

de la jeune mère ainsi que celle de l'enfant sont excellentes, et le docteur Klaassen s'est montré parfaitement satisfait de la manière dont la chose s'est passée. La sage-femme aussi, Mme Grossgeorgis, dit que cela n'a rien été du tout. L'émotion me force à poser la plume. Je salue mes dignes parents avec une tendresse respectueuse.

B. GRÜNLICH

N.B. – Si c'était un garçon, j'aurais eu un joli nom à lui donner. Je voudrais l'appeler Meta, mais Grünlich préfère Erika. – T.

CHAPITRE II

— Qu'as-tu donc, Bethsy ? dit le consul en se mettant à table et en ôtant l'assiette dont on avait recouvert son potage. Est-ce que tu ne te sens pas bien ? Qu'as-tu ? Tu parais souffrante ?

Dans la vaste salle à manger, la table ronde était devenue bien petite. En dehors des parents, il n'y avait d'ordinaire que Mlle Jungmann, la petite Clara, âgée de dix ans, et Clothilde qui mangeait toujours en silence. Le consul jeta les yeux autour de lui… tous les visages étaient allongés et inquiets. Que s'était-il passé ? Lui-même était énervé et soucieux, car la Bourse était agitée à cause de cette histoire compliquée du Schleswig-Holstein[24]… Et il y avait encore une autre raison d'agitation dans l'air : plus tard, seulement quand Antoine sortit pour aller chercher le rôti, le consul apprit ce qui s'était passé à la maison. Trina la cuisinière, une fille qui jusqu'alors avait toujours fait preuve de dévouement et d'honnêteté, était tout à coup passée à un état de révolte ouverte. Depuis quelque temps, Mme Buddenbrook, à sa grande contrariété, voyait Trina cultiver une amitié, une sorte d'affinité spirituelle avec un garçon boucher, et cet homme toujours couvert de sang avait dû avoir une influence désastreuse sur l'évolution de ses idées politiques. Lorsque Mme Buddenbrook lui avait fait une réprimande à propos d'une sauce aux échalotes manquée, elle avait mis ses bras nus sur ses hanches et s'était exprimée ainsi :

— Attendez voir, m'ame, ça durera pus ben longtemps, alors viendra un autre régime, c'est moi que je serai assise dans une robe de soie sur un riche canapé, et c'est vous qui me servirez.

Naturellement, on lui avait signifié son congé. Le consul hocha la tête. Lui-même avait eu ces derniers temps toute sorte de raisons d'inquiétude. Il est vrai que les anciens débardeurs, les ouvriers des docks étaient assez honnêtes pour ne pas se laisser bourrer le crâne ; mais, parmi les jeunes, l'un ou l'autre avait démontré, par son attitude, que l'esprit de révolte avait sournoisement fait son œuvre. Au printemps, l'émeute avait éclaté dans la rue, bien que l'on eût mis à l'étude un projet de Constitution conforme aux exigences des temps nouveaux, projet un peu plus tard adopté et érigé en charte par le Sénat malgré l'opposition de Lebrecht Kröger et de quelques autres vieux entêtés. On élut des représentants du peuple, on convoqua une assemblée de notables, mais le calme ne revenait pas. Le monde était à l'envers. Chacun voulait modifier à sa guise la Constitution et le droit de suffrage, et les citoyens se querellaient. Les uns – et Johann Buddenbrook était de ceux-là – réclamaient le vote par état, les autres (comme Hinrich Hagenström) voulaient le suffrage universel, d'autres encore le suffrage universel par état – et peut-être savaient-ils ce qu'il fallait entendre par là. D'autres idées étaient dans l'air : la suppression de toute distinction entre citoyens et habitants, l'accès au droit de cité même pour les Juifs. Quoi d'étonnant si la Trina des Buddenbrook en était venue à s'exprimer ainsi, au sujet d'un canapé et d'une robe de soie ! Tout allait empirer encore. Les choses menaçaient de prendre une tournure effroyable.

C'était au 1er octobre de l'année 1848 ; le ciel bleu était semé de légers nuages argentés par un soleil dont l'ardeur, à vrai dire, n'était plus bien grande, puisque le feu pétillait déjà dans le salon des paysages, derrière la grille étincelante du poêle. La petite Clara, enfant aux cheveux châtains, aux yeux pensifs, était assise, une broderie à la main, devant la table à ouvrage près de la fenêtre, tandis que Clothilde, occupée de la même manière, avait pris place sur le canapé à côté de sa tante. Bien que Clothilde ne fût pas beaucoup plus âgée que sa cousine Tony, à vingt et un ans, les traits de son long visage commençaient déjà à s'accuser ; ses cheveux coiffés en bandeaux plats n'avaient jamais été blonds, mais grisâtres, et tout cet ensemble contribuait à lui donner déjà l'air d'une vieille fille. Elle en était contente et ne faisait rien pour y remédier. Peut-être était-ce pour elle un besoin de vieillir vite pour ne plus nourrir ni doutes ni espérances. Comme elle ne possédait pas le moindre argent, elle savait qu'elle ne trouverait personne au monde pour l'épouser et, humblement, elle regardait son avenir en face : dans une petite chambre quelconque, vivre d'une petite rente que

son oncle influent pourrait lui procurer sur la caisse de quelque fondation destinée à secourir les jeunes filles pauvres et de bonne famille.

Mme Buddenbrook, de son côté, était en train de lire deux lettres. Tony parlait de sa petite Erika qui se développait à merveille, et Christian décrivait avec verve la vie et le mouvement de Londres, sans parler toutefois de ses occupations chez M. Richardson. Mme Buddenbrook approchait du milieu de la quarantaine et se plaignait amèrement du sort des blondes, qui vieillissent si vite. Son teint délicat, qui s'harmonisait avec ses cheveux un peu roux, s'était fané au cours des dernières années, en dépit de toutes les crèmes de beauté, et ses cheveux eux-mêmes auraient commencé à grisonner impitoyablement si, grâce à Dieu, l'on n'avait eu une recette de teinture parisienne qui, pour le moment, y remédiait. Mme Buddenbrook était résolue à ne jamais blanchir. Le jour où sa teinture ne se montrerait plus efficace, elle porterait une perruque de la couleur qu'avaient eue ses cheveux dans sa jeunesse. Sur le sommet de sa coiffure, toujours très compliquée, elle avait posé un nœud de soie entouré de dentelles blanches ; c'était un commencement, un premier soupçon de bonnet. Son ample jupe de soie bouffait autour d'elle ; les manches cloche étaient doublées de mousseline raide. Comme autrefois, quelques cercles d'or cliquetaient à son poignet.

Il était trois heures de l'après-midi.

Tout à coup, on entendit dans la rue des appels, des cris, une sorte de huée insolente, des sifflets et le piétinement de pas nombreux, un bruit qui se rapprochait et allait croissant.

— Maman, qu'est-ce que c'est ? dit Clara qui regardait par l'espion de la fenêtre. Tous ces gens ! Qu'ont-ils donc ? Pourquoi sont-ils si gais ?

— Mon Dieu, s'écria Mme Buddenbrook en rejetant les lettres et en se levant d'un bond, anxieuse, pour courir à la fenêtre. Serait-ce… ô mon Dieu, oui, la Révolution… C'est le peuple…

Il faut dire que pendant toute la journée il y avait eu des désordres en ville. Le matin, dans la Grand-Rue, la glace de la devanture du marchand de drap Benthien avait été brisée par une pierre, et Dieu seul sait ce que la vitre de M. Benthien avait à voir avec la haute politique.

— Antoine ? appela Mme Buddenbrook d'une voix tremblante.

Le domestique rangeait l'argenterie dans la salle à manger.

— Antoine, descends. Ferme à clef la porte d'entrée. Ferme tout ! C'est le peuple…

— Oui, madame, dit Antoine, mais puis-je oser ? Je suis un valet de chambre de grande maison… S'ils aperçoivent ma livrée…

— Les méchantes gens, dit Clothilde d'une voix triste et traînante sans quitter son ouvrage.

Au même instant, le consul, traversant la galerie à colonnes, entrait par la porte vitrée. Il avait son paletot sur le bras et son chapeau à la main.

— Tu vas sortir, Jean ? demanda Mme Buddenbrook, épouvantée.

— Oui, ma chère, il faut que j'aille à l'assemblée.

— Mais le peuple, Jean, la Révolution…

— Ah ! mon Dieu, ce n'est pas si grave que cela, Bethsy… Nous sommes dans la main de Dieu. Ils ont déjà passé devant la maison. Je vais sortir par-derrière.

— Jean, si tu m'aimes… Tu vas t'exposer au danger, nous laisser seules ici… Oh, j'ai peur, j'ai peur !

— Ma chérie, je t'en prie, tu t'excites d'une façon… Ces gens vont faire un peu de vacarme devant l'hôtel de ville, ou sur la place du Marché… Peut-être en coûtera-t-il encore quelques vitres, et c'est tout.

— Où veux-tu aller, Jean ?

— À l'assemblée. Il est déjà presque trop tard. Les affaires m'ont retenu. Ce serait une honte de manquer aujourd'hui. Crois-tu que ton père se laisserait arrêter par cela ? Même à son âge…

— Oui, va, avec l'aide de Dieu, Jean… Mais sois prudent, je t'en prie, prends garde ! Et aie l'œil sur mon père ! Si quelque chose lui arrivait…

— Sois sans inquiétude, ma chère.

— Quand rentreras-tu ? lui cria-t-elle, comme il s'en allait…

— C'est selon : à quatre heures et demie, cinq heures… cela dépend. Il y a des questions importantes à l'ordre du jour, cela dépend…

— Ah, j'ai peur, j'ai peur, répétait Mme Buddenbrook en allant et venant dans la pièce et en jetant à droite et à gauche des regards perplexes.

CHAPITRE III

Le consul Buddenbrook traversa d'un pas rapide son vaste immeuble. Lorsqu'il déboucha dans la Bäckergrube, il entendit des pas derrière lui et aperçut le courtier Gosch, artistement drapé dans son long manteau, qui remontait lui aussi la ruelle oblique pour se rendre à la séance. Tandis que

de l’une de ses longues mains maigres il soulevait son chapeau de jésuite et que de l’autre il décrivait un geste large et déférent, il dit, d’une voix oppressée et assourdie :

— Monsieur le consul, je vous salue !

Ce courtier, Sigismond Gosch, célibataire d’une quarantaine d’années environ, était, malgré ses allures, l’homme le plus honnête et le meilleur du monde, mais c’était un bel esprit, un original. Son visage entièrement rasé était caractérisé par un nez busqué, un menton pointu et proéminent, des traits marqués, une bouche largement fendue, aux coins retombants, dont il serrait les lèvres minces d’un air renfermé et méchant. Il mettait son ambition (et il y réussissait presque) à se composer la tête farouche, diabolique et belle d’un intrigant – il cherchait à réaliser un type accusé, cruel, perfide, mais intéressant et terrifiant, intermédiaire entre Méphisto et Napoléon. Ses cheveux gris retombaient en masse sombre sur son front. Il regrettait sincèrement de ne pas être bossu. C’était une figure bizarre et attrayante parmi les habitants de la vieille cité commerçante. Il était des leurs parce que, de la façon la plus bourgeoise, il exerçait un métier d’intermédiaire sérieux et estimé dans sa modestie. Il y avait, dans son bureau étroit et sombre, une grande bibliothèque remplie de livres de vers dans toutes les langues, et l’on racontait que depuis l’âge de vingt ans il travaillait à une traduction des œuvres complètes de Lope de Vega. Une fois, il avait joué, dans un théâtre d’amateurs, le rôle de Domingo dans le *Don Carlos* de Schiller. Ç’avait été le point culminant de son existence. Jamais un mot vulgaire n’était sorti de sa bouche, et même dans les conversations d’affaires il ne prononçait les locutions ordinaires qu’entre les dents et avec un jeu de physionomie qui semblait dire : « Lâche ! je maudis tes aïeux dans leur tombe. » Il était, sur plus d’un point, l’héritier et le successeur de Jean-Jacques Hoffstede ; mais son caractère était plus sombre, plus tragique, et n’avait rien de cette jovialité plaisante que l’ami de Johann Buddenbrook père avait su garder du siècle précédent. Un jour, à la Bourse, il perdit d’un seul coup six thalers et demi sur deux ou trois valeurs qu’il avait achetées pour spéculer. Alors, son instinct dramatique l’entraîna et il se donna en spectacle. Il se laissa choir sur un banc, comme s’il avait perdu la bataille de Waterloo et, appuyant son poing serré contre son front, les yeux levés d’un air de blasphème, il répétait ces mots : « Ha ! malédiction ! » Comme les petits bénéfices assurés et tranquilles qu’il empochait en vendant tel ou tel terrain l’ennuyaient au fond, cette perte, ce

coup tragique dont le ciel avait frappé l'intrigant, fut pour lui une jouissance, un bonheur dont il allait se repaître pendant des semaines. Quand on lui disait : « J'ai entendu dire que vous aviez eu de la malchance, monsieur Gosch, cela me fait de la peine », il avait coutume de répondre : « Oh, mon digne ami ! *Uomo non educato dal dolore, riman semper bambino !* »

Naturellement, personne ne comprenait. Était-ce de Lope de Vega ? Ce qui est sûr, c'est que Sigismond Gosch était un homme savant et remarquable.

— En quels temps vivons-nous ! dit-il au consul Buddenbrook, tandis que, s'appuyant sur sa canne et penché en avant, il marchait à ses côtés, des temps de tourmente et de bouleversement.

— Vous avez raison ! répliqua le consul. Les temps sont agités. On serait curieux de savoir ce qui résultera de la séance d'aujourd'hui. Le principe du vote par état…

— Non, j'ai été toute la journée dehors. J'ai observé la populace. Il y avait, parmi ces gens-là, des garçons superbes, l'œil plein de flammes, de haine et d'enthousiasme.

Johann Buddenbrook se mit à rire :

— Ah bien ! vous êtes un fameux type, mon ami. Vous paraissez y trouver du plaisir. Non, permettez, c'est de l'enfantillage que tout ceci. Que veulent ces gens-là ? Un certain nombre de gaillards turbulents ont profité de l'occasion pour faire un peu de tapage.

— Certainement ! Mais on ne peut nier… J'étais présent quand le garçon boucher Berkemeyer a brisé la vitre de M. Benthien. Il avait l'air d'une panthère !

M. Gosch prononça ce dernier mot les dents très serrées, puis il reprit :

— Oh ! on ne peut pas nier le côté sublime de l'affaire. Enfin, pour une fois, c'est du nouveau, voyez-vous, c'est un événement insolite, violent, sauvage, impétueux, une tempête… Ah ! le peuple est ignorant, je le sais. Cependant, mon cœur, oui, ce cœur est avec lui !…

Ils étaient déjà arrivés devant la maison, d'un aspect fort simple, peinte en jaune, au rez-de-chaussée de laquelle se trouvait la salle des séances de l'assemblée.

Cette salle faisait partie d'une brasserie appartenant à une veuve nommée Suerkringel ; mais à certains jours elle était mise à la disposition de MM. les Notables ; on y dansait quelquefois. Par un étroit corridor dallé, à

droite duquel se trouvaient les salles de restaurant et où l'on respirait une odeur de bière et de cuisine, on passait à gauche par une porte en planches peinte en vert, sans poignée, sans serrure, si étroite et si basse que personne n'aurait soupçonné une aussi grande pièce derrière elle. La salle, froide, nue, avait l'air d'une grange avec ses murs passés à la chaux, son plafond blanchi, d'où saillaient les poutres. Les trois fenêtres, assez hautes, aux croisées peintes en vert, n'avaient pas de rideaux. En face, s'élevaient, en forme d'amphithéâtre, des rangées de sièges, au pied desquels une table recouverte d'un tapis vert portait une grosse sonnette, des piles d'actes et tout ce qu'il faut pour écrire, le tout à l'usage de l'orateur, du secrétaire de séance et des commissaires du Sénat présents. Au mur, en face de la porte, plusieurs grands portemanteaux chargés de pardessus et de chapeaux.

Un bruit confus de voix frappa les oreilles du consul et de son compagnon, alors que, l'un derrière l'autre, ils pénétraient dans la salle par la porte étroite. Ils étaient, évidemment, les derniers arrivants. La pièce était pleine de citoyens qui discutaient par petits groupes, les mains dans les poches, ou croisées derrière le dos, ou bien en gesticulant. Sur les cent vingt membres de l'assemblée, il y en avait bien cent dans la salle. Un certain nombre de délégués cantonaux avaient préféré rester chez eux, en raison des circonstances.

Tout près de la porte, on remarquait un groupe composé de petites gens : deux ou trois commerçants de peu d'importance, un professeur du lycée, le « Père des orphelins », M. Mindermann, et M. Wenzel, le sympathique coiffeur. M. Wenzel, petit homme vigoureux, à la moustache noire, au visage intelligent et aux mains rouges, avait ce matin encore rasé le consul ; cependant, ici, il était son égal. Il ne rasait que dans la haute société de la ville, c'est lui qui rasait presque exclusivement les Möllendorpf, les Langhals, les Buddenbrook et les Œverdieck ; son omniscience des choses de la ville, son caractère sociable et son habileté, le sens qu'il avait de sa dignité, malgré sa position subalterne, lui avaient valu d'être élu à l'assemblée des notables.

— Savez-vous, monsieur le consul, la dernière nouvelle ? cria-t-il avec chaleur, fixant un regard grave sur son client.

— De quoi s'agit-il, mon cher Wenzel ?

— On ne pouvait pas encore le savoir ce matin… Monsieur le consul, excusez, c'est la dernière nouvelle. Le peuple ne se rendra pas devant

l’hôtel de ville ni sur la place du Marché. Il viendra ici, il veut menacer l’assemblée. C’est le rédacteur Rübsam qui les mène.

— Hé ! pas possible ! dit le consul.

Il se faufila entre les groupes, vers le milieu de la salle où il apercevait son beau-père avec les sénateurs présents, le docteur Langhals et James Möllendorpf :

— Est-ce vrai, messieurs ? leur dit-il, en leur serrant la main.

De fait, toute l’assemblée était émue par ce bruit ; les émeutiers approchaient, on les entendait déjà.

— Cette racaille ! dit froidement Lebrecht Kröger, avec un air de dédain.

Il s’était fait conduire à l’assemblée dans son équipage. Sa haute silhouette distinguée d’ancien cavalier à la mode commençait à se courber sous le poids de ses quatre-vingts ans ; mais aujourd’hui, il se tenait très droit, les yeux mi-clos, les coins de sa bouche retombant d’un air de mépris. Sur son gilet de velours noir brillaient deux rangées de boutons en pierres fines.

Non loin de ce groupe, on apercevait Hinrich Hagenström, homme trapu et corpulent, aux favoris roux et grisonnants, une grosse chaîne de montre étalée sur un gilet à carreaux bleus, l’habit ouvert. Il était avec son associé, M. Strunck, et ne salua même pas le consul. Plus loin, en arrière, le marchand de drap Benthien, homme à l’aspect cossu, entouré d’un grand nombre d’autres messieurs, racontait comment sa vitrine avait été brisée…

— Une tuile, la moitié d’une tuile, messieurs, crac !… a traversé la glace et est venue tomber sur un rouleau de reps vert… La canaille… Maintenant cela regarde l’État…

Dans un coin, on entendait sans arrêt la voix de M. Stuht, de la Glockengiesserstrasse, en habit noir et en chemise de laine ; il prenait part à la discussion en répétant d’un ton indigné :

— C’est une infamie inouïe.

Johann Buddenbrook circulait pour saluer son vieil ami E.F. Köppen, puis le concurrent de ce dernier, le consul Kistenmaker. Il serra la main du docteur Grabow et échangea quelques mots avec le chef des sapeurs-pompiers Gieseke, l’architecte Voigt, l’orateur du jour, le docteur Langhals, frère du sénateur, des marchands, des professeurs et des avocats.

La séance n’était pas ouverte, mais les débats étaient extrêmement animés. Tous ces messieurs maudissaient ce plumitif, ce rédacteur, ce Rübsam, car on savait qu’il avait ameuté la foule… et, en somme,

pourquoi ? On était ici pour décider si le principe du vote par état devait être maintenu dans la représentation du peuple, ou si l'on devait introduire le suffrage universel. Le Sénat avait déjà proposé ce dernier mode. Mais que voulait le peuple ? Il voulait prendre au collet ces messieurs, c'était tout. Diantre ! jamais ces messieurs ne s'étaient trouvés dans une si vilaine situation. On entourait les commissaires du Sénat pour connaître leur opinion. On entourait aussi le consul Buddenbrook, qui devait savoir quelle attitude le bourgmestre Œverdieck prendrait dans cette question ; car depuis que, l'année dernière, le sénateur Œverdieck, beau-frère du consul Justus Kröger, était devenu président du Sénat, les Buddenbrook, en tant que parents du bourgmestre, avaient grandi de beaucoup dans l'estime publique.

Soudain, au-dehors, le vacarme grandit… La Révolution était arrivée sous les fenêtres de la salle des séances.

D'un seul coup, les différentes opinions se turent à l'intérieur. On joignait les mains, muet d'effroi, on échangeait des regards consternés en se désignant la fenêtre derrière laquelle des poings se tendaient, tandis que des hurlements, des vociférations insensées et assourdissantes emplissaient l'air. Puis, à l'improviste, comme si les émeutiers eux-mêmes eussent été effrayés de leur propre conduite, ce fut dehors un calme aussi grand que dans la salle et, dans le profond silence qui s'appesantit, on entendit monter des dernières rangées, du côté où Lebrecht Kröger s'était assis, ce mot, dit sur un ton froid, lent et énergique :

— Racaille !

Aussitôt après, dans un coin, une voix sombre et indignée prononça cette parole :

— Infamie inouïe !

Et puis, tout à coup, la voix haletante et mystérieuse du marchand de drap retentit à travers l'assemblée :

— Messieurs… Messieurs… Écoutez-moi… Je connais la maison. Quand on monte au grenier, il y a une lucarne. Étant enfant, je tirais de là sur de jeunes chats. On peut très bien grimper sur le toit voisin et se mettre en sûreté.

— Lâcheté indigne, siffla entre ses dents le courtier Gosch.

Il s'appuyait les bras croisés à la table de l'orateur, et, la tête inclinée, fixait d'un regard sinistre les fenêtres d'en face.

— Lâcheté, monsieur ? Comment donc ? Tonnerre de Dieu !… Ces gens-là vous lancent des tuiles. Je commence à en avoir assez.

Au même moment, le bruit dehors grossit à nouveau, mais sans s'élever toutefois au vacarme du début, il retentissait, sans arrêt, tel un bourdonnement chantant, presque joyeux, coupé çà et là par des sifflets et des cris isolés :

— Le principe… Droit de cité…

L'assemblée écoutait religieusement.

— Messieurs, dit au bout d'un instant le président, le docteur Langhals, d'une voix assourdie, j'espère être d'accord avec vous en ouvrant maintenant la séance…

C'était une proposition humblement formulée, et qui ne trouva pas le moindre appui à la ronde.

— Ce n'est point mon avis, dit une voix décidée qui ne souffrait aucune objection.

C'était un homme d'allure rustique, nommé Pfahl, du canton de Ritzerau, délégué du village de Klein-Schretstaken. Personne ne se souvenait de l'avoir jamais entendu dans les débats ; mais, dans la situation présente, l'avis de cet esprit simple pesa lourdement dans la balance. Hardiment et avec un instinct politique sûr, M. Pfahl avait exprimé en somme la façon de voir de toute l'assemblée.

— Dieu nous en garde ! dit M. Benthien indigné. Sur les sièges d'en haut, on vous voit très bien de la rue. Ces gens-là vous jetteraient des tuiles ! Non, tonnerre de Dieu, j'en ai assez !…

Le marchand de vins en gros Köppen dit d'un ton désespéré :

— Et puis, cette maudite porte qui est si étroite. Si nous voulons sortir, nous allons nous écraser…

— Infamie sans exemple, disait M. Stuht d'une voix sourde.

— Messieurs, reprit le président avec énergie, je vous prie de réfléchir. Il faut que dans trois jours je remette au bourgmestre le procès-verbal de la séance d'aujourd'hui. De plus, la ville en attend la publication imprimée. Je voudrais, en tout cas, procéder au vote sur le point de savoir si la séance doit être ouverte.

Mais, à part quelques citoyens qui soutenaient l'orateur, il ne se trouva personne pour vouloir passer à l'ordre du jour. Il était parfaitement inutile de voter. Il ne fallait pas exciter le peuple. Personne ne savait ce qu'il voulait. Il ne fallait pas risquer de l'irriter par une décision dans quelque sens que ce soit. Il fallait attendre et ne pas s'agiter. Quatre heures et demie sonnaient à l'église Sainte-Marie. On se fortifia dans la décision d'attendre

patiemment. On commençait à s’accoutumer au bruit du dehors qui grandissait, diminuait, cessait, pour reprendre à nouveau. On commençait à se calmer, à prendre ses aises, à s’asseoir sur les bancs inférieurs et sur les chaises. L’activité de tous ces braves citoyens commençait à se réveiller. On se risquait, çà et là, à parler d’affaires, voire même à en traiter. Les courtiers s’approchaient des marchands en gros. Ces messieurs prisonniers causaient entre eux comme des gens, réunis pendant un violent orage, parlent d’autre chose et parfois, le visage grave et plein de respect, écoutent le tonnerre. Cinq heures sonnèrent, puis cinq heures et demie, et le crépuscule tombait. De temps en temps, quelqu’un soupirait, disant que sa femme l’attendait pour le café ; là-dessus, M. Benthien se permit de rappeler encore la lucarne du toit. Mais la plupart étaient de l’avis de M. Stuht, qui déclarait avec un hochement de tête fataliste :

— Je suis trop gros pour cela.

Johann Buddenbrook, se souvenant de la recommandation de sa femme, s’était tenu auprès de son beau-père et le considérait, un peu inquiet ; il lui demanda :

— Cette petite aventure, j’espère, ne vous affecte pas trop, père ?

Sous son toupet blanc comme neige, deux veines bleuâtres s’étaient gonflées d’une façon inquiétante sur le front de Lebrecht Kröger, et tandis qu’une de ses mains de vieil aristocrate jouait avec les boutons d’opale de son gilet, l’autre, ornée d’un gros brillant, tremblait sur ses genoux.

— Ta, ta, ta, ta ! Buddenbrook, dit-il, avec une fatigue évidente, je suis ennuyé, c’est tout !

Mais il se mentait à lui-même en disant d’une voix sifflante :

— *Parbleu*, Jean, c’est avec de la poudre et des balles qu’on devrait imposer respect à ces infâmes saligauds… Cette canaille !… cette racaille !…

Le consul murmurait pour l’apaiser :

— Oui… oui, vous avez raison, certes, c’est une comédie assez indigne. Mais que faire ? Il faut garder bonne contenance… Le soir vient… Ces gens-là finiront bien par s’en aller…

— Où est ma voiture ?… Je veux ma voiture ! s’écria Lebrecht Kröger hors de lui et sur un ton impérieux.

Sa fureur éclatait, tout son corps tremblait :

— Je l’ai commandée pour cinq heures !… Où est-elle ?… La séance n’aura pas lieu… À quoi bon rester ici ?… Je ne suis pas disposé à tolérer

qu’on se moque de moi !… Je veux ma voiture !… Est-ce qu’on insulte mon cocher ? Allez donc voir un peu, Buddenbrook !

— Mon cher beau-père, pour l’amour de Dieu, calmez-vous ! Vous voilà tout pâle. Vous changez de couleur… cela ne vous vaut rien. Naturellement, je vais voir où est votre voiture. Moi-même je suis dégoûté de cette situation. Je vais parler à ces gens, les sommer de retourner chez eux…

Et, malgré les protestations de Lebrecht Kröger, qui lui ordonna tout à coup, d’un ton froid et dédaigneux : « Arrêtez, restez ici. Vous n’allez pas vous commettre, Buddenbrook ! », le consul traversa rapidement la salle.

Tout près de la petite porte verte, il fut rejoint par Sigismond Gosch, qui lui saisit le bras de sa main osseuse et lui demanda dans un chuchotement sinistre :

— Où allez-vous, monsieur le consul ?…

Le visage du courtier se ridait de mille plis profonds. D’un air de décision farouche, il remonta son menton pointu presque jusqu’à son nez, ses cheveux gris retombaient en masse sombre sur ses tempes et sur son front et il enfonçait si fort sa tête entre les deux épaules qu’il parvenait vraiment à se donner l’air d’un bossu, lorsqu’il prononça les mots :

— Vous me voyez résolu à parler au peuple.

— Non, laissez-moi faire, Gosch, dit le consul… Parmi ces gens-là, j’en connais sans doute plus que vous…

— Eh bien, soit ! répondit le courtier d’une voix sourde. Vous êtes un homme plus haut placé que moi.

Et, élevant la voix, il ajouta :

— Mais je vous accompagnerai, je me tiendrai à vos côtés, consul Buddenbrook ! Que la fureur déchaînée des esclaves me déchire… – Ah ! quelle journée ! Quelle soirée, dit-il en sortant…

Certainement il ne s’était jamais senti si heureux.

— Ha ! ha ! monsieur le consul ! Voilà ce que c’est que le peuple !

Après avoir traversé le couloir, les deux hommes sortirent par la porte d’entrée et s’arrêtèrent sur la première des trois marches étroites qui descendaient sur le trottoir. La rue offrait un spectacle étrange. Elle était presque déserte, et aux fenêtres ouvertes et éclairées des maisons d’alentour on apercevait des curieux regardant en bas la foule noire des émeutiers qui se pressaient devant la maison où siégeait l’assemblée. Cette foule n’était pas plus nombreuse que l’assemblée réunie dans la salle ; elle se composait de jeunes ouvriers du port et des docks, de commissionnaires, d’élèves des

écoles communales, de quelques matelots de la marine marchande et d'habitants des bas quartiers de la ville, venus des passages, des ruelles, des cours. Il y avait aussi dans cette foule trois ou quatre femmes, qui se promettaient de cette aventure des effets semblables, sans doute, à ceux qu'espérait la cuisinière des Buddenbrook. Quelques émeutiers, las d'être debout, s'étaient assis sur le bord du trottoir, les pieds dans la rigole, et mangeaient une tartine.

Il allait être six heures et, malgré le crépuscule avancé, dans la rue, les quinquets suspendus à leur chaîne n'étaient pas encore allumés. La constatation de cette infraction manifeste et inouïe à l'ordre public fut la première chose qui mit réellement en colère le consul, et elle fut cause que, d'un ton assez bref et contrarié, il se mit à dire en patois :

— Hé, les amis, vous n'avez pas fini de faire des sottises ?

Ceux qui goûtaient sur le trottoir s'étaient levés d'un bond. Derrière eux, de l'autre côté de la rue, d'autres se dressèrent sur la pointe des pieds. Quelques ouvriers du port, au service du consul, ôtèrent leur casquette. On écoutait, on se poussait du coude et l'on disait d'une voix sourde :

— C'est le consul Buddenbrook ! Le consul Buddenbrook qui veut faire un discours ! Ferme ta g…, Krischan, il peut se mettre terriblement en colère !… Celui-là, c'est le courtier Gosch… regarde ! quel singe il fait !… Il n'est pas un peu marteau ?

— Carl Smolt, reprit le consul en dirigeant ses petits yeux enfoncés sur un ouvrier des docks de vingt-deux ans environ, aux jambes cagneuses, qui, la casquette à la main et la bouche pleine de pain, était le plus près des marches, allons, parle voir, Carl Smolt ! Il est temps ! Vous avez hurlé toute la sainte journée…

— Hé, monsieur le consul… balbutia Carl Smolt en mâchant son pain, c'est comme ça… mais… voilà où nous en sommes… Nous faisons la révolution, à c'te heure.

— Qu'est-ce que c'est que cette sottise-là !

— Hé, monsieur le consul, c'est vous qui le dites, mais v'là où nous en sommes… nous ne sommes pas contents de tout ça qu'il y a… nous voulons un ordre nouveau et voilà tout…

— Écoute voir, Smolt, et vous les autres ! Les types raisonnables n'ont qu'à rentrer chez eux et ne pas se mêler de la révolution, et ne pas troubler l'ordre ici…

— L'ordre sacré, interrompit M. Gosch, d'une voix sifflante.

— L’ordre, dis-je ! conclut le consul, les quinquets ne sont même pas allumés… Elle exagère, votre révolution !

Carl Smolt avait fini par avaler son morceau de pain et se tenait là, les jambes écartées, la foule derrière lui, mais il avait ses objections.

— Hé ! monsieur le consul, c’est vous qui le dites ! Mais c’est à cause du principe général du suffrage universel…

— Grand Dieu ! quel imbécile tu fais ! cria le consul, et il en oublia de parler patois, d’indignation. Tu ne dis que des bêtises…

— Hé, monsieur le consul, fit Carl Smolt un peu intimidé, c’est comme ça. Mais il nous faut une révolution, ça c’est sûr et certain. Il y a la révolution partout, à Berlin et à Paris…

— Smolt, qu’est-ce que vous voulez, en somme ? Voyons, dites-le donc une bonne fois !

— Hé, monsieur le consul, je vous dis rien que cela, nous voulons une république, je vous dis rien que cela…

— Mais, imbécile… vous en avez déjà une !

— Hé, monsieur le consul, alors nous en voulons encore une autre.

Quelques-uns de ceux qui l’entouraient et qui en savaient un peu plus long se mirent à rire d’un gros rire cordial, et bien qu’un très petit nombre eût compris la réponse de Carl Smolt, cette gaieté se propagea jusqu’à ce que toute la foule des républicains éclatât d’un bon rire franc. Aux fenêtres de la salle des séances apparaissaient quelques messieurs, le visage curieux, une chope de bière à la main… Le seul que la tournure des choses déçut et peina, ce fut Sigismond Gosch.

— Là, là, mes amis, dit finalement le consul, je crois que le mieux est que vous rentriez chez vous !

Carl Smolt, complètement abasourdi de l’effet qu’il avait produit, répondit :

— Hé, monsieur le consul, c’est comme ça, et on ne va plus s’occuper de la chose, et je suis bien content aussi que monsieur le consul soit sans rancune, et adieu donc, monsieur le consul…

La foule commença à se disperser de la meilleure humeur du monde.

— Smolt, attends voir un instant ! dit le consul. Dis-moi, n’as-tu pas vu la voiture Kröger, la calèche, devant le Burgtor ?

— Mais si, monsieur le consul, elle est venue, puis elle est remontée dans la cour de monsieur le consul…

— Bon, alors cours vite, Smolt, et dis à Jochen qu'il vienne jusqu'ici ; son maître veut rentrer.

— Mais oui, monsieur le consul !… et, remettant sa casquette dont il rabattit la visière en cuir sur ses yeux, Carl Smolt descendit la rue à grandes enjambées, de son pas un peu chaloupé.

CHAPITRE IV

Lorsque le consul Buddenbrook revint à la réunion avec Sigismond Gosch, la salle offrait un spectacle bien plus réconfortant qu'un quart d'heure auparavant. Elle était éclairée par deux grandes lampes à huile, placées sur la table de l'orateur, et à leur lueur jaune ces messieurs, assis ou debout côte à côte, vidaient des bouteilles de bière dans des chopes brillantes, trinquaient et causaient bruyamment et le plus jovialement du monde. Mme Suerkringel, la veuve Suerkringel, sincèrement préoccupée de ses hôtes-prisonniers, avait fait son apparition et, dans la prévision d'un siège prolongé, leur avait avec éloquence proposé un petit réconfort, mettant ainsi à profit le malheur des temps pour écouler une quantité importante de sa bière blonde, assez fortement alcoolisée. Au moment où revinrent les deux négociateurs, le sommelier en bras de chemise, tout souriant, venait de remonter une nouvelle provision de bouteilles et, bien que la soirée fût déjà avancée et qu'il fût trop tard pour s'occuper de la révision de la Constitution, personne n'était disposé à interrompre la réunion et à rentrer chez soi. De toute façon, aujourd'hui, l'heure du café était passée. Après avoir répondu aux poignées de main de quelques messieurs qui le félicitaient de son succès, le consul se rendit sans tarder auprès de son beau-père. Lebrecht Kröger semblait être le seul dont l'humeur ne se fût pas adoucie. Froid, dédaigneux, il était assis à sa place, très raide, et lorsqu'on lui annonça que sa voiture venait d'avancer, il répondit d'une voix sardonique que l'amertume plus encore que l'âge faisait trembler :

— Est-ce que la populace daigne me laisser rentrer chez moi ?…

Avec des gestes raides qui ne rappelaient en rien les manières charmantes qu'on lui connaissait d'ordinaire, il se laissa mettre sur les épaules son manteau de fourrure, et comme le consul s'offrait à l'accompagner, il passa son bras sous celui de son gendre en disant négligemment :

— Merci.

La majestueuse calèche, avec ses deux grosses lanternes des deux côtés du siège, stationnait devant la porte où, à la grande satisfaction du consul, les quinquets étaient allumés. Ils montèrent tous deux. Lebrecht se tenait raide, muet, sans s'adosser, les yeux mi-clos, la couverture sur ses genoux, à la droite du consul, tandis que la voiture roulait à travers les rues, et sous les pointes courtes de sa moustache blanche, les coins de sa bouche abaissés se prolongeaient en deux plis verticaux descendant jusqu'au menton. Le courroux de l'humiliation subie le consumait et le rongeait. Froid et las, il regardait les coussins vides en face de lui.

Les rues étaient plus animées que le dimanche soir. Il semblait flotter une atmosphère de fête. Le peuple, ravi de l'heureuse issue de la révolution, se promenait de côté et d'autre. On chantait même. Ici et là, des gamins criaient : « Hourrah ! » quand l'équipage passait et jetaient leurs casquettes en l'air.

— Je crois vraiment, père, que vous vous affectez trop, dit le consul. Quand on songe quelle farce c'était, au fond… Une farce…

Et, pour obtenir une réponse ou un mot du vieillard, il se mit à parler avec animation de la révolution en général.

— Si cette foule, qui ne possède rien, arrivait à comprendre comme elle sert mal sa propre cause en ce moment… Ah ! mon Dieu ! c'est partout la même chose. J'ai eu cet après-midi une brève conversation avec le courtier Gosch, cet homme étrange qui considère toute chose avec les yeux d'un poète ou d'un auteur dramatique. Voyez-vous, père, la révolution a été préparée à Berlin autour des tables à thé des esthètes. Ensuite, le peuple a combattu et y est allé de sa personne. Est-ce lui qui en fera les frais ?

— Vous feriez bien de baisser la glace de votre côté, dit M. Kröger.

Johann Buddenbrook lui jeta un rapide coup d'œil et baissa la glace :

— Vous ne vous sentez pas bien, cher père ? demanda-t-il inquiet…

— Non, pas du tout, répondit sèchement Lebrecht Kröger.

— Vous avez besoin d'une collation et de repos, dit le consul en remontant la couverture sur les genoux de son beau-père, pour faire quelque chose.

L'équipage roulait avec bruit dans la Burgstrasse ; tout à coup, il se produisit quelque chose d'effrayant. À quinze pas environ du Burgtor qui se dressait dans le crépuscule, alors que la voiture passait devant un rassemblement de gamins joyeux et bruyants, une pierre vola par la portière

ouverte. Ce n'était qu'un caillou inoffensif de la grosseur d'un œuf. Quelque Krischan Snut ou quelque Heine Voss l'avait lancé sans méchanceté, en l'honneur de la révolution, sans même prendre la voiture pour but. La pierre entra sans bruit par la portière, rebondit sans bruit contre la poitrine de Lebrecht Kröger, couverte d'une épaisse fourrure, et tomba à terre.

— Quelle balourdise, quelle grossièreté ! dit le consul contrarié. Est-ce qu'ils ont perdu toute retenue, ce soir ?… Mais vous n'êtes pas blessé, n'est-ce pas, père ?

Le vieux Kröger gardait le silence, un silence inquiétant. Il faisait trop sombre dans la voiture pour distinguer l'expression de son visage. Il évitait de s'adosser au siège de la voiture, plus droit, plus grand, plus raide qu'auparavant. Alors, comme du fond de lui-même, très lentement, ce seul mot froid et lourd lui monta aux lèvres :

— La canaille !

De crainte de l'irriter davantage, le consul ne répondit pas. La voiture roulait avec fracas sous le Burgtor et trois minutes plus tard elle arriva dans la grande allée fermée par une grille aux pointes dorées qui clôturait la propriété Kröger. Des deux côtés de la porte monumentale du jardin, à l'entrée d'une allée plantée de marronniers, deux lanternes aux pommeaux dorés brûlaient sur leur socle. Le consul eut peur en apercevant alors le visage de son beau-père. Il était jaune et plissé de rides molles. L'expression de froideur dédaigneuse que la bouche avait gardée jusqu'ici était devenue une grimace…

La voiture s'arrêta au pied de la terrasse.

— Aidez-moi, dit Lebrecht Kröger, bien que le consul, descendu le premier, eût rejeté la couverture et lui offrît son bras et son épaule comme appui.

Il le soutint sur le gravier et lentement ils firent les quelques pas jusqu'au perron blanc qui conduisait à la salle à manger.

Au pied des marches, le vieillard s'affaissa sur les genoux. Sa tête retomba lourdement sur sa poitrine, le maxillaire inférieur vint heurter en claquant la mâchoire supérieure. Ses yeux se révulsèrent et se fermèrent.

Lebrecht Kröger, le cavalier à la mode, avait rejoint ses pères.

CHAPITRE V

Un an et deux mois plus tard, par une matinée neigeuse et brumeuse de janvier 1850, M. et Mme Grünlich et leur petite fille, âgée de trois ans, prenaient le petit déjeuner dans la salle à manger aux lambris brun clair, sur des chaises dont chacune avait coûté 25 marks.

Les vitres des deux fenêtres étaient presque opaques à cause du brouillard ; derrière, on distinguait confusément des arbres et des buissons dépouillés. Dans un coin, à côté de la porte ouverte donnant dans le petit salon pensée, où on apercevait des plantes vertes, le feu crépitait dans le poêle bas en faïence verte et remplissait la pièce d'une douce chaleur un peu entêtante. Du côté opposé, des portières en drap vert, à demi relevées, permettaient d'entrevoir le salon, tendu de soie brune, et une haute porte vitrée dont les fentes avaient été garnies de bourrelets ouatés et derrière laquelle une petite terrasse se perdait dans le brouillard gris et dense.

Une troisième porte latérale donnait sur le corridor. Sur la table ronde, la nappe damassée d'un blanc immaculé était traversée par un chemin de table brodé en vert et couverte de porcelaine transparente à filets or qui, çà et là, brillait d'un éclat nacré. Une bouilloire chantait. Une corbeille à pain plate, faite d'une mince lame d'argent recourbée en forme de feuille dentelée, contenait des tranches et des rondelles de pain au lait. Sous une cloche de cristal s'amoncelaient de petites boules de beurre quadrillées, sous une autre on voyait différentes sortes de fromages, jaunes, striés de vert ou blancs. On n'avait pas oublié la bouteille de vin rouge devant le maître de la maison qui faisait le matin un véritable repas.

Les favoris bien peignés, le visage particulièrement rose à cette heure matinale, il était assis le dos tourné au salon, tout prêt à sortir, en jaquette noire avec des pantalons clairs à grands carreaux, et mangeait à la mode anglaise une côtelette saignante. Son épouse trouvait cela distingué, mais répugnant, au point qu'elle n'avait jamais pu se décider à échanger son déjeuner habituel, du pain et un œuf, contre celui de son mari.

Tony était en robe de chambre ; elle raffolait des robes de chambre. Rien ne lui paraissait plus distingué qu'un élégant déshabillé ; comme on ne lui permettait pas, à la maison paternelle, de satisfaire cette passion, à présent, étant mariée, elle se dédommageait. Elle possédait trois de ces vêtements souples et délicats, dont la façon permettait de déployer plus de goût, de raffinement et de fantaisie qu'une toilette de bal. Aujourd'hui, elle portait son peignoir grenat, dont la couleur s'harmonisait bien avec le ton de la tapisserie et les boiseries et dont l'étoffe à grosses fleurs, plus moelleuse

que de la ouate, était comme saupoudrée d'une pluie fine de minuscules perles de verre de la même couleur. Une rangée droite et serrée de nœuds de velours rouge courait de l'échancrure du cou à l'ourlet du bas…

Ses cheveux épais, d'un blond cendré, ornés d'un ruban de velours grenat, étaient ondulés sur le front.

Bien qu'elle fût, comme elle le savait fort bien, à l'apogée de sa beauté, elle avait gardé l'expression enfantine, naïve et mutine de sa lèvre supérieure. Les paupières de ses yeux bleu-gris étaient rougies par l'eau froide. Sous le large revers de velours des manches, ses mains blanches, aux poignets délicats, les mains un peu courtes mais fines des Buddenbrook, maniaient le couteau, la cuiller et la tasse avec des gestes qui, aujourd'hui, pour une raison inconnue, paraissaient un peu vifs et brusques.

À côté d'elle, la petite Erika était assise sur une haute chaise d'enfant, vêtue d'une curieuse petite robe bleu ciel, informe, en grosse laine tricotée. C'était une enfant bien nourrie, aux cheveux blond clair coupés court et bouclés. Elle serrait bien fort dans ses deux petites mains une grande tasse dans laquelle son visage disparaissait tout entier, et buvait son lait en poussant de temps en temps de petits soupirs. Puis, Mme Grünlich sonna, et Thinka, la soubrette, entra par le corridor pour ôter l'enfant de sa chaise et la porter en haut, dans la salle de jeux.

— Tu peux l'emmener promener dehors une demi-heure, dit Tony, mais pas plus longtemps, et mets-lui son manteau chaud, tu m'entends ?… Il y a du brouillard.

Elle resta seule avec son mari.

— Tu te rends ridicule, dit-elle au bout de quelques minutes de silence, et reprenant, semblait-il, une conversation interrompue. Quels arguments as-tu à m'opposer ? Donne-m'en donc. Je ne peux pas passer tout mon temps à m'occuper de la petite.

— Tu n'aimes pas les enfants, Antonie.

— Je n'aime pas les enfants… les enfants… Le temps me manque ! Le ménage m'accapare. Je me réveille avec vingt idées qu'il me faut réaliser pendant la journée et je me couche avec quarante autres qui ne sont pas mises à exécution.

— Il y a deux bonnes ici. Une jeune femme comme toi…

— Deux bonnes, bien. Thinka est là pour faire la vaisselle, nettoyer, frotter, servir à table. La cuisinière a du travail plus qu'elle n'en peut faire.

Dès le matin, il te faut des côtelettes. Réfléchis un peu, Grünlich. De toute façon, tôt ou tard, il faudra donner à Erika une bonne, une gouvernante.

— Nous ne sommes pas en situation de lui donner dès maintenant une bonne pour elle seule.

— Pas en situation !… Ô mon Dieu, que tu es ridicule ! Sommes-nous donc des mendiants ? Sommes-nous forcés de nous priver des choses élémentaires ? Je t'ai apporté en mariage 80 000 marks, si je ne me trompe…

— Oh ! avec tes 80 000 marks !

— Certainement, tu en parles d'un air méprisant… Ce n'est pas cela qui t'importait… Tu m'as épousée par amour… Bon. Mais, au fond, m'aimes-tu encore ? Tu passes outre à mes vœux les plus légitimes. L'enfant n'aura pas de bonne. La voiture qui nous est nécessaire comme le pain quotidien, il n'en est plus question. Pourquoi nous fais-tu habiter toujours à la campagne, si nous n'avons pas les moyens d'avoir une voiture dans laquelle nous puissions aller en soirée d'une façon convenable ? Pourquoi n'aimes-tu pas à me voir aller en ville ? Tu voudrais que nous nous enterrions ici une fois pour toutes et que je ne voie jamais âme qui vive. Tu es un vieux grincheux.

M. Grünlich se versa du vin rouge, souleva la cloche de cristal et passa au fromage. Il ne répondit pas un mot.

— M'aimes-tu encore ? répétait Tony. Ton silence est si grossier que je puis fort bien me permettre de te rappeler une certaine scène, chez nous, dans le salon des paysages. À cette époque-là, tu faisais une autre tête !… Dès le premier jour, tu ne m'as tenu compagnie que le soir, et uniquement pour lire le journal. Au commencement, tu tenais compte de mes désirs. Mais c'est fini depuis longtemps… Tu me négliges…

— Et toi, tu me ruines…

— Moi ?… Je te ruine…

— Oui. Tu me ruines avec ta paresse, ta manie de te faire servir et ton luxe…

— Oh ! Surtout ne me reproche pas mon éducation ! Chez mes parents, je n'avais pas besoin de lever seulement le petit doigt. Maintenant, il a fallu m'habituer péniblement au ménage, mais je suis en droit d'exiger que tu ne me refuses pas les secours les plus indispensables. Mon père est un homme riche, il ne pouvait pas s'attendre à ce que je manque un jour de personnel.

— Alors, attends pour la troisième bonne que nous puissions un peu disposer de cette richesse…

— Vas-tu peut-être souhaiter la mort de mon père ?… Je dis que nous sommes des gens fortunés, que je ne suis pas venue chez toi les mains vides…

Bien que M. Grünlich fût encore en train de mâcher, il sourit ; il eut un sourire supérieur, mélancolique et silencieux. Cela troubla Tony.

— Grünlich, dit-elle sur un ton plus calme, tu souris, tu parles de notre situation… Est-ce que je me trompe sur l'état de notre fortune ? As-tu fait de mauvaises affaires ? As-tu…

Au même moment, on entendit comme un rapide roulement de tambour contre la porte du couloir et M. Kesselmeyer entra.

CHAPITRE VI

M. Kesselmeyer entra dans la chambre en ami intime, sans être annoncé, sans chapeau, sans pardessus, et demeura sur le seuil de la porte. Son physique répondait exactement à la description de Tony dans une lettre à sa mère. Il était plutôt trapu, ni gros ni mince. Il portait un habit noir, un peu lustré déjà, et un pantalon de même couleur, étroit et court, un gilet blanc sur lequel une longue et mince chaîne de montre s'entrecroisait avec deux ou trois cordons de binocle. Les favoris blancs et courts qui couvraient ses joues tranchaient sur son visage rouge et laissaient le menton et les lèvres à découvert. Sa bouche était menue, mobile et avait un air comique ; elle ne renfermait en tout que deux dents à la mâchoire inférieure. Tandis que M. Kesselmeyer, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, restait là, absorbé, l'air vague, absent et pensif, il avança ses deux canines jaunes et coniques sur sa lèvre supérieure. Le duvet blanc et noir de sa tête s'agitait doucement, bien qu'on ne sentît pas le moindre souffle d'air.

Enfin, il sortit ses mains de ses poches, se pencha en avant, laissa pendre sa lèvre inférieure et dégagea à grand-peine un des cordons de binocle de l'enchevêtrement général qui couvrait sa poitrine. Puis, avec une grimace bizarre, il assujettit d'un seul coup son pince-nez, examina le couple et dit :

— Ah ! ah !

Il faut tout de suite remarquer qu'employant très souvent cette exclamation, il avait coutume de lui donner des intonations très variées et

très singulières. Il pouvait la proférer, la tête rejetée en arrière, le nez froncé, la bouche largement ouverte, agitant les mains en l'air, et lui donner un son traînant, nasal et métallique qui rappelait celui d'un gong chinois… D'autres fois, sans parler d'innombrables nuances, il pouvait proférer un « Ah ! ah ! » très bref, sans appuyer, avec douceur, ce qui était peut-être encore bien plus drôle, car il prononçait le *a* d'une façon indistincte, par le nez. Ce jour-là, il fit entendre un « Ah ! ah ! » rapide et gai, accompagné d'un hochement de tête nerveux qui semblait annoncer une disposition d'esprit des plus joviales, et, pourtant, il ne fallait pas s'y fier ; il faut savoir que le banquier Kesselmeyer manifestait d'autant plus de gaieté, que son humeur était plus perfide. Quand il sautillait, poussant des milliers de « Ah ! ah ! », remettant son binocle et le laissant tomber, gesticulant avec les bras, bavardant, débordant de billevesées, on pouvait être sûr que la méchanceté le dévorait. M. Grünlich le regarda en clignant les yeux avec une méfiance non dissimulée.

— Vous, déjà, de si bonne heure ? dit-il.

— Oui, oui, répondit M. Kesselmeyer, agitant en l'air une de ses petites mains rouges et ridées, comme s'il voulait dire : « Attends un peu, je te réserve une surprise !… » J'ai à vous parler ! à vous parler sur-le-champ, mon cher !

Il avait une façon ridicule de parler. Il commençait par rouler à grand-peine chaque mot dans sa petite bouche édentée et mobile. Il roulait les r comme s'il eût eu le palais bien graissé. Les yeux clignotants de M. Grünlich exprimèrent encore plus de méfiance.

— Venez ici, monsieur Kesselmeyer, dit Tony, asseyez-vous là ! C'est gentil à vous de venir. Écoutez. Il faut nous servir d'arbitre. Je viens d'avoir une discussion avec Grünlich. Voyons, dites-moi un peu : une enfant de trois ans a-t-elle besoin d'une bonne, oui ou non ? Eh bien ?

Mais M. Kesselmeyer paraissait ne prêter nulle attention à Tony. Il s'était assis et, tout en ouvrant toute grande sa bouche menue, il fronçait le nez et grattait de son index ses favoris courts, ce qui faisait un bruit énervant ; par-dessus son pince-nez, il examinait d'un air joyeux la table élégante du déjeuner, la corbeille à pain en argent, l'étiquette de la bouteille de vin rouge.

— Voilà, reprit Tony, Grünlich prétend que je le ruine…

Ici, M. Kesselmeyer la regarda, puis il regarda Grünlich et se mit à rire, d'un rire inouï.

— Vous le ruinez ! s’écria-t-il. Ah ! Seigneur ! voilà qui est plaisant, qui est des plus plaisants.

Et là-dessus il se laissa aller à un flot de « Ah ! ah ! » très variés.

M. Grünlich, visiblement nerveux, avançait et reculait sa chaise, passait son long index entre son col et son cou et faisait glisser ses favoris jaunes entre ses doigts.

— Kesselmeyer, dit-il, remettez-vous donc. Avez-vous perdu la tête ? Cessez donc de rire. Voulez-vous du vin ? un cigare ? De quoi riez-vous, en somme ?

— De quoi je ris ?… Oui, donnez-moi un verre de vin, donnez-moi un cigare… De quoi je ris ? Alors, vous trouvez que votre femme vous ruine…

— Elle a des goûts trop luxueux, dit M. Grünlich, l’air contrarié.

Tony ne réfuta pas cette observation. Très calme, adossée à sa chaise, les mains sur les genoux, sur les nœuds de velours de sa robe de chambre, elle dit en avançant sa lèvre supérieure d’un air boudeur :

— Oui… je suis ainsi. C’est évident. Je tiens cela de maman. Tous les Kröger aiment le luxe.

Elle aurait déclaré avec le même calme qu’elle était légère, emportée, vindicative. Son sens de la famille, très ancré chez elle, l’empêchait de croire au libre arbitre et à la responsabilité et lui faisait constater et reconnaître ses qualités ou ses défauts avec une impassibilité presque fataliste… sans distinction et sans effort pour se corriger. Elle était d’avis, sans le savoir elle-même, que toute qualité, de quelque nature qu’elle fût, était un héritage, une tradition de famille et par suite une chose vénérable, que l’on devait respecter à tout prix.

M. Grünlich avait fini de déjeuner, et le parfum des deux cigares se mêlait à la vapeur chaude du poêle.

— Tire-t-il bien ? demanda le maître de la maison. En voulez-vous un second ? Je vous verse encore un verre de vin… Vous vouliez me parler… Est-ce pressé ? Est-ce important ? Ne trouvez-vous pas qu’il fait un peu trop chaud ici ? Ensuite, je vous emmène en ville dans ma voiture. Au fumoir, il fait d’ailleurs plus frais…

Mais, en réponse à tous ces efforts, M. Kesselmeyer agitait une main en l’air, comme s’il voulait dire : « Tout cela est inutile, mon cher ! »

Enfin, on se leva, et tandis que Tony restait dans la salle à manger pour surveiller la femme de chambre qui desservait, M. Grünlich fit passer son ami par le petit salon pensée. Tordant ses favoris entre ses doigts, d’un air

songeur, il marchait le premier, la tête basse. M. Kesselmeyer, fauchant l'air avec ses bras, disparut derrière lui dans le fumoir.

Dix minutes s'écoulèrent. Tony était entrée un instant dans le salon pour passer elle-même le plumeau bariolé sur le dessus en noyer brillant d'un minuscule secrétaire aux pieds galbés, et elle traversa lentement la salle à manger. Elle marchait posément, avec une dignité incontestable. Mlle Buddenbrook n'avait rien perdu, apparemment, de sa fierté en devenant Mme Grünlich. Elle se tenait très droite, se rengorgeant un peu, et regardait toute chose de très haut. D'une main, elle tenait le petit panier à clefs délicatement verni, l'autre était glissée négligemment dans la poche de son peignoir grenat ; elle portait avec gravité son vêtement aux longs plis moelleux, mais l'expression naïve et ignorante de sa bouche trahissait que toute cette dignité n'était guère qu'un jeu enfantin et innocent.

Dans le salon pensée, elle avait pris le petit arrosoir de cuivre jaune pour arroser la terre noire des plantes. Elle aimait beaucoup ses palmiers qui contribuaient à donner à sa demeure un air de distinction. Elle tâtait avec précaution une jeune pousse sur l'une des grosses tiges rondes, examinait délicatement les éventails majestueusement ouverts et supprimait, çà et là, avec les ciseaux, une pointe jaunie. Tout à coup, elle dressa l'oreille. La conversation au fumoir avait pris, depuis quelques minutes déjà, un ton vif et devenait si bruyante qu'on distinguait tous les mots, malgré l'épaisseur de la porte et de la portière. On entendait M. Grünlich s'écrier :

— Ne criez donc pas ! Maîtrisez-vous donc, Dieu du ciel ! et sa voix suave se changeait, tendue à l'extrême, en un fausset aigu. Prenez encore un cigare, ajoutait-il avec une douceur désespérée.

— Oui, avec le plus grand plaisir, merci beaucoup, répondait le banquier.

Sur quoi, il y eut un silence, pendant que M. Kesselmeyer se servait. Puis il ajouta :

— En deux mots : voulez-vous ou ne voulez-vous pas ? L'un ou l'autre !

— Kesselmeyer, donnez-moi un délai !

— Ah ! ah ! Eh bien non, mon cher, en aucun cas, il ne peut plus en être question !

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce qui vous prend ? Soyez donc raisonnable, pour l'amour de Dieu. Puisque vous avez attendu jusqu'à présent…

— Pas un jour de plus, mon bon ! Enfin, mettons huit jours, mais pas une heure de plus. Qui est-ce qui a encore confiance en…

— Ne prononcez pas de nom !

— Pas de nom ?… bien ! Qui est-ce qui a encore confiance en votre honorable beau-…

— Pas de précisions ! Dieu tout-puissant, ne soyez donc pas si ridicule.

— Bien, pas de précisions. Quelqu'un a-t-il encore confiance dans la maison en question, de laquelle dépend votre crédit ?… Combien a-t-elle perdu dans cette faillite de Brême ? 50 000 ? 70 000 ? 100 000 ? Plus encore ? Qu'elle ait été terriblement atteinte, les moineaux le crient sur les toits. Tout ça, c'est une affaire de prestige. Hier, c'était… bien, pas de nom. Hier, la maison en question était solide et vous mettait, sans le savoir, à l'abri du souci… Aujourd'hui, elle est à plat et B. Grünlich est plus à plat encore… c'est clair, n'est-ce pas ? Vous ne vous en apercevez donc pas ? Vous êtes pourtant le premier à ressentir le contrecoup de fluctuations de ce genre… Quelle mine vous fait-on ? Comment vous regarde-t-on ? Bock et Goudstikker sont sans doute très prévenants et pleins de confiance ? Comment se comporte la banque de crédit ?

— Elle m'accorde un délai.

— Ah ! ah ! Vous en êtes à mentir ? Je sais bien qu'hier ils vous ont porté un coup. Un coup très encourageant !… Eh ! voyez-vous ?… Mais surtout n'ayez pas honte… C'est naturellement dans votre intérêt de me faire accroire que les autres sont calmes et rassurés comme auparavant… Hein, mon cher ! Écrivez au consul. J'attendrai huit jours.

— Acceptez un acompte, Kesselmeyer !

— Acompte par-ci, acompte par-là ! On accepte des acomptes pour se donner le temps de se convaincre de la solvabilité de quelqu'un ! Qu'ai-je besoin d'expériences sur ce point ? Je sais parfaitement quelle est votre solvabilité ! Ha ! ah ! ah !… Un acompte, je trouve cela très, très plaisant…

— Baissez donc la voix, Kesselmeyer ! Ne riez pas continuellement de ce rire exaspérant ! Ma situation est si grave… oui, je l'avoue, elle est grave ; mais j'ai encore bien des affaires en train. Tout peut s'arranger. Écoutez-moi, faites attention : je vous signerai 20 %…

— Rien à faire, rien à faire… C'est trop drôle, mon cher ! Non, je suis partisan de vendre au bon moment ! Vous m'avez offert 8 %, et j'ai prolongé. Vous m'avez offert 12 et 16 %, et j'ai chaque fois prolongé. Maintenant, vous pourriez m'en offrir 40, que je ne songerais pas à une prolongation, je n'y songerais pas, mon cher !… Depuis que les frères Westfahl, à Brême, se sont cassé les reins, tout le monde cherche à dégager ses intérêts de la maison en question et à les mettre à l'abri… Comme je

vous l’ai dit, je suis d’avis de vendre au bon moment. J’ai gardé vos signatures aussi longtemps que Johann Buddenbrook était bon sans aucun doute… en attendant, je pouvais ajouter au capital les intérêts en retard, et augmenter le taux. Mais on ne garde une valeur qu’aussi longtemps qu’elle monte, ou du moins qu’elle est ferme ; quand elle commence à tomber, on vend… je veux dire que je réclame mon capital.

— Kesselmeyer, vous êtes impudent !

— Ah ! ah ! impudent, je trouve cela des plus plaisants !… Qu’est-ce que vous voulez, en somme ? Vous êtes forcé de toute façon de vous adresser à votre beau-père ! La banque de crédit est furieuse et, à part cela, vous n’êtes pas précisément sans tache…

— Non, Kesselmeyer… je vous en conjure, écoutez-moi tranquillement !… Oui, je suis franc, je vous l’avoue sans détour, ma situation est grave. Vous et la banque de crédit, vous n’êtes pas les seuls… On m’a présenté des traites. Tout paraît s’être concerté…

— Évidemment. Dans ces conditions… Mais il y a pourtant moyen d’arranger cela d’un seul coup…

— Non, Kesselmeyer, écoutez-moi !… Faites-moi donc le plaisir de prendre encore un cigare…

— Je n’ai même pas encore fumé celui-ci à moitié. Laissez-moi la paix avec vos cigares ! Payez…

— Kesselmeyer, ne me laissez pas tomber maintenant… Vous êtes mon ami, vous vous êtes assis à ma table…

— Et vous, vous ne vous êtes peut-être pas assis à la mienne, mon cher ?

— Oui, oui… mais ne me retirez pas votre crédit en ce moment, Kesselmeyer !…

— Crédit ? du crédit encore par-dessus le marché ? Est-ce que vous n’auriez pas un grain ? un nouvel emprunt ?…

— Oui, Kesselmeyer, je vous en conjure… peu de chose, une bagatelle !… J’ai besoin seulement de faire quelques versements et de distribuer des acomptes par-ci par-là pour m’assurer à nouveau le respect et la patience… Soutenez-moi et vous ferez une bonne affaire ! Comme je vous le disais, j’ai une foule d’affaires en train… Tout s’arrangera… Vous savez que je suis actif et ingénieux…

— Oui, vous êtes un fat, un maladroit, mon cher ! Voudriez-vous avoir l’extrême bonté de me dire ce que vous allez encore inventer ? Peut-être allez-vous découvrir quelque part au monde une banque qui vous donnera

une seule pièce blanche ? ou un autre beau-père ? Ah ! non. Votre plus beau tour de force, vous l'avez derrière vous. Ces choses-là ne se font qu'une fois. Tous mes compliments ! Hein, ma haute considération !

— Parlez plus bas, que diable !

— Vous êtes un sot ! actif et ingénieux, soit ; mais toujours au profit d'autres gens. Vous n'êtes certes pas scrupuleux et pourtant vous n'en avez jamais tiré avantage. Vous avez commis des friponneries, vous avez escroqué un capital, uniquement pour me payer 16 % au lieu de 12. Vous avez jeté toute votre honnêteté par-dessus bord et n'en avez pas retiré le moindre profit. Vous n'avez pas plus de conscience qu'un chien de boucher et pourtant vous êtes un malchanceux, un niais, un pauvre fou. Il y a des gens comme cela ; ils sont très comiques. Pourquoi, en somme, avez-vous une telle peur de vous en remettre pour toute cette histoire au monsieur en question ? Parce que vous ne vous sentez pas à votre aise ? parce qu'il y a quatre ans tout n'était pas en règle ? tout ne s'est pas passé proprement, hein ? Craignez-vous peut-être que certaines choses…

— Bon, Kesselmeyer, j'écrirai. Mais s'il refuse, s'il me laisse tomber…

— Oh ! ah ! ah ! Alors, nous ferons une petite faillite, une petite faillite très amusante, mon cher ! Cela ne me touche pas, pas le moins du monde. Moi, personnellement, je suis déjà à peu près rentré dans mes frais, grâce aux intérêts que vous avez grattés çà et là, et, dans la masse des créanciers, j'ai la priorité, mon cher. Et puis, écoutez, j'y trouverai toujours mon compte. Je connais à fond votre ménage, mon très cher. J'ai déjà dressé un inventaire à l'avance, il est dans ma poche… Ah ! ah ! je veillerai à ce qu'on ne m'escamote ni une corbeille en argent, ni un peignoir.

— Kesselmeyer, vous vous êtes assis à ma table.

— Fichez-moi la paix avec votre table !… Dans huit jours, je viendrai chercher la réponse. Je vais en ville. Un peu d'exercice me fera du bien. Bonjour, mon cher ! Bonne et joyeuse matinée !

Là-dessus, M. Kesselmeyer parut se lever et partir. On entendit son pas saccadé et traînant dans le couloir et on pouvait se le représenter, fauchant l'air de ses bras.

Lorsque M. Grünlich entra dans le petit salon pensée, Tony était là, son arrosoir de cuivre à la main, et le regardait dans les yeux.

— Que fais-tu là ? Qu'est-ce que tu as à me fixer ainsi ? dit-il en montrant les dents, agitant les mains dans le vide et balançant son buste.

Son visage rose qui n’avait pas la faculté de pâlir tout à fait était marbré de rouge, comme s’il avait eu la scarlatine.

CHAPITRE VII

Le consul Johann Buddenbrook arriva à la villa vers deux heures. Enveloppé d’un grand manteau de voyage gris, il entra dans le salon des Grünlich et embrassa sa fille avec une tendresse douloureuse. Il était pâle et semblait vieilli. Ses petits yeux s’enfonçaient profondément dans les orbites, son grand nez saillait entre les joues creusées, ses lèvres semblaient plus minces, et sa barbe, qui récemment encore se réduisait à deux pattes de lièvre descendant des tempes jusqu’au milieu des joues, envahissait à présent d’un poil aussi gris que ses cheveux le cou, le dessous du menton et des maxillaires et se dissimulait à demi dans le faux col raide et la haute cravate.

Le consul venait de passer de pénibles, d’exténuantes journées. Thomas avait eu une hémorragie pulmonaire. Averti de ce malheur par une lettre de M. Van der Kellen, le père avait laissé les affaires aux mains de son fondé de pouvoir et s’était rendu à Amsterdam par la voie la plus directe. On avait constaté que la maladie de son fils ne présentait pas de danger immédiat, mais qu’une cure d’air dans le Midi de la France s’imposait, et, par un heureux hasard, comme on avait projeté aussi pour le plus jeune fils de M. Van der Kellen un voyage de convalescence, le consul avait expédié les deux jeunes gens à Pau, dès que Thomas avait été en état de supporter le trajet.

À peine de retour chez lui, il avait été frappé par ce coup qui avait, pour un moment, ébranlé sa maison jusque dans ses fondements : cette faillite à Brême, dans laquelle il avait perdu brusquement la somme rondelette de 80 000 marks… Comment ? Les traites escomptées, tirées sur « Westfahl frères », étaient retournées à la maison de commerce, les acheteurs ayant suspendu leurs paiements. Ce n’est pas qu’on eût manqué de couverture ; la maison avait montré ce qu’elle pouvait faire, aussitôt, sans hésitation et sans embarras. Mais le consul n’en avait pas moins senti chez les « amis », dans les maisons à l’étranger, la froideur soudaine, la réserve, la méfiance qu’un tel affaiblissement du fonds de roulement a coutume de susciter.

Maintenant, il s'était repris, il avait tout envisagé, apaisé, réglé, il avait tenu tête à l'orage… Mais, en pleine lutte, au milieu des dépêches, des lettres, des calculs, ceci encore s'était abattu sur lui : Grünlich, B. Grünlich, le mari de sa fille, était insolvable, il priait, suppliait, gémissait pour obtenir un secours de 100 à 120 000 marks !

Le consul en avait fait part brièvement à sa femme, mais avec des ménagements et sans insister ; il avait répondu sur un ton froid et peu obligeant. Il demandait une entrevue en présence du banquier Kesselmeyer, dans la maison de Grünlich, et il était parti.

Tony le reçut au salon. Elle adorait recevoir des visites dans son salon tendu de soie brune ; sans bien savoir de quoi il s'agissait, elle avait senti l'importance de la situation présente, et aujourd'hui encore elle ne pouvait pas faire d'exception pour son père. Elle était imposante, belle et grave, dans sa robe gris clair, ornée de dentelles au corsage et aux poignets, avec des manches cloche, une crinoline très large, à la dernière mode, et une barrette de diamants à l'échancrure du col.

— Bonjour, papa, enfin on te revoit ! Comment va maman ?… As-tu de bonnes nouvelles de Tom ?… Débarrasse-toi de ton vêtement, assieds-toi donc, je t'en prie, cher papa !… Ne veux-tu pas faire un brin de toilette ? J'ai fait préparer pour toi la chambre d'amis, en haut… Grünlich est justement à sa toilette…

— Laisse-moi, mon enfant, je vais l'attendre ici, en bas. Tu sais que je suis venu pour avoir un entretien avec ton mari, un entretien très, très grave, ma chère Tony. Est-ce que M. Kesselmeyer est ici ?

— Mais oui, papa, il est dans le salon pensée et regarde l'album…

— Où est Erika ?

— En haut, avec Thinka, dans la chambre d'enfants, elle va bien. Elle baigne sa poupée… naturellement, pas dans de l'eau… une poupée en cire… enfin, elle fait semblant…

— Évidemment.

Le consul soupira et reprit :

— Je ne puis supposer que tu ne sois pas au courant de la situation… de la situation de ton mari ?

Il s'était assis dans un fauteuil près de la grande table, tandis que Tony se tenait à ses pieds, sur un petit pouf fait de trois coussins en soie superposés. Les doigts de sa main droite jouaient délicatement avec les diamants de son cou.

— Non, papa, répondit-elle, je dois te l'avouer. Je ne sais rien. Mon Dieu, je suis une oie, tu sais, je n'ai pas la moindre idée. Dernièrement, j'ai un peu écouté, quand Kesselmeyer parlait avec Grünlich… À la fin, il m'a semblé que M. Kesselmeyer plaisantait seulement… il a de si drôles façons de parler… Une ou deux fois, j'ai entendu prononcer ton nom.

— Tu as entendu mon nom ? À quel propos ?

— Non, je ne sais pas à quel propos, papa !… Depuis ce jour-là, Grünlich est maussade… oui, insupportable, il faut bien le dire !… jusqu'à hier… hier il était d'une humeur douce et m'a demandé dix ou douze fois si je l'aimais, si je voulais parler en sa faveur au cas où il aurait quelque chose à te demander…

— Ah !…

— Oui… il m'a dit qu'il t'avait écrit, que tu viendrais… C'est heureux que tu sois là ! C'est un peu inquiétant… Grünlich a déployé la table à jeux verte, il y a une foule de papiers et de crayons dessus… Plus tard, tu auras une délibération avec lui et Kesselmeyer…

— Écoute, ma chère enfant, dit le consul en lui caressant les cheveux. Il faut que je te demande quelque chose de très sérieux. Dis-moi… tu aimes bien ton mari, n'est-ce pas, de tout ton cœur ?

— Certainement, papa, dit Tony avec l'air d'hypocrisie enfantine qu'elle prenait autrefois quand on lui demandait : « Tu ne vas pas taquiner la vieille marchande de poupées, Tony ? »

Le consul se tut un instant…

— Tu l'aimes assez, demanda-t-il encore, pour ne pas pouvoir vivre sans lui à aucun prix, dis ? Même si c'était la volonté de Dieu de changer sa situation, s'il était placé dans des conditions qui ne lui permettraient pas à l'avenir de t'entourer de toutes ces choses ?

Et sa main, d'un geste rapide, indiqua les meubles et les portières, la pendule dorée sur la console et enfin la robe de Tony.

— Certainement, papa, répétait Tony, sur ce ton consolateur qu'elle prenait presque toujours quand on parlait avec elle de choses sérieuses.

Elle tourna son visage vers la fenêtre, derrière laquelle un épais rideau de pluie fine tombait silencieusement. Ses yeux avaient l'expression qu'on voit aux yeux des enfants lorsqu'une grande personne, en leur lisant un conte de fées, pousse l'indiscrétion jusqu'à y mêler quelque réflexion générale sur la morale et le devoir ; il s'y peignait un mélange d'embarras et d'impatience, de respect et de mauvaise humeur.

Le consul la considéra un instant, silencieux, clignant les yeux d'un air pensif. Était-il satisfait de sa réponse ? Chez lui et en route, il avait mûrement réfléchi à tout…

Tout le monde comprendra que la première décision de Johann Buddenbrook et la mieux sentie fut d'éviter de donner à son gendre quelque somme que ce fût. Toutefois, se souvenant avec quelle insistance (pour employer un terme modéré) il avait préconisé ce mariage, se rappelant le regard de sa fille, au moment des adieux, après la cérémonie nuptiale, lorsqu'elle lui avait demandé : « Es-tu content de moi ? » il sentait peser sur lui un sentiment de culpabilité vis-à-vis de sa fille en se disant que c'était lui qui avait voulu cette union. Il savait bien que ce n'était pas par amour que Tony avait consenti à cette alliance, mais il se disait que peut-être ces quatre années, l'habitude et la naissance de l'enfant avaient pu changer bien des choses, que sa fille pouvait se sentir unie à son époux de corps et d'âme et, pour des raisons chrétiennes et mondaines, repousser toute idée de séparation. Dans ce cas, se disait le consul, il lui faudrait consentir à verser tout ce qu'on exigerait de lui. Il est vrai que son devoir de chrétienne et sa dignité de femme exigeaient que Tony suivît sans condition, et même dans l'adversité, l'époux auquel elle avait été unie ; mais si vraiment elle manifestait cette intention, il ne se sentait pas le droit de la laisser manquer à l'avenir, elle, innocente, de tous les agréments et de toutes les commodités de la vie, auxquels elle avait été accoutumée dès sa tendre enfance… il se voyait donc obligé d'éviter une catastrophe et de sauver Grünlich à tout prix. Bref, le résultat de ses réflexions fut qu'il souhaitait emmener sa fille et l'enfant et abandonner M. Grünlich à son sort. À toute éventualité, il invoquerait l'article de loi qui autorise la séparation, dans le cas d'incapacité du mari de nourrir sa famille. Avant, il fallait savoir ce qu'en pensait sa fille.

— Je vois, ma chère enfant, dit-il en lui caressant toujours les cheveux, que tu es guidée par des principes bons et louables. Mais… je ne crois pas que tu voies les choses comme elles sont, malheureusement, je veux dire comme des réalités. Je ne t'ai pas demandé ce que tu pourrais faire dans tel ou tel cas, mais ce que tu vas faire maintenant, aujourd'hui, tout de suite. Je ne sais pas jusqu'à quel point tu es au courant de la situation ; j'ai donc le triste devoir de te dire que ton mari se voit forcé de suspendre ses paiements, qu'il ne peut plus continuer ses affaires… je crois que tu me comprends ?

— Grünlich fait faillite ?… demanda Tony tout bas, se soulevant à demi sur ses coussins et saisissant vivement la main de son père.

— Oui, mon enfant, dit-il d'un ton grave. Tu ne le soupçonnais pas ?

— Je n'ai rien soupçonné de précis, balbutia-t-elle. Alors, Kesselmeyer ne plaisantait donc pas, reprit-elle, en fixant le tapis brun devant elle. Ô mon Dieu ! dit-elle soudain en se laissant retomber sur son siège.

C'est à ce moment-là seulement qu'elle découvrit tout le sens du mot faillite, tout ce que, dès son enfance, elle avait ressenti de vague et de terrible à ce mot… La faillite… C'était plus horrible que la mort, c'était le scandale, l'écroulement, la ruine, l'opprobre, la honte, le désespoir et la misère…

— Il fait faillite ! répétait-elle.

Elle était si abattue, si atterrée par ce mot fatal, qu'elle n'envisageait plus aucun secours possible, pas même celui de son père.

Il la considérait, les sourcils levés, de ses petits yeux enfoncés, avec une expression triste et lasse où se mêlait une extraordinaire anxiété.

— Je te demande donc, dit-il avec douceur, ma chère Tony, si tu te sens prête à suivre ton mari, même dans la pauvreté ?…

Aussitôt après, il s'avoua à lui-même qu'il avait choisi instinctivement ce moyen d'intimidation, ce mot dur, « la pauvreté », et il ajouta :

— Il peut se relever…

— Certainement, papa, répondit Tony.

Mais cela ne l'empêcha pas de fondre en larmes. Elle sanglotait dans son mouchoir de batiste, orné de dentelles et du chiffre « A.G. ». Elle avait gardé sa façon enfantine de sangloter, sans se contraindre, sans se gêner. Sa lèvre supérieure avait une expression touchante au possible.

Son père continuait à l'interroger :

— C'est bien là ce que tu penses, mon enfant ? demanda-t-il.

Il était aussi perplexe qu'elle.

— Est-ce qu'il ne faut pas… sanglotait-elle… je suis obligée…

— Nullement, dit-il avec vivacité, mais conscient de sa faute il rectifia aussitôt : Je ne te forcerais nullement, ma chère Tony. Dans le cas où tes sentiments ne t'attacheraient pas inviolablement à ton mari…

Elle le regarda, les yeux noyés de larmes, sans comprendre :

— Comment, papa ?

Le consul s'agita un peu sur sa chaise et trouva un faux-fuyant :

— Ma chère enfant, tu peux m’en croire, c’est avec le plus vif chagrin que je me verrais forcé de t’exposer à toutes ces injustices et à tous ces ennuis qu’entraîneront nécessairement le malheur arrivé à ton mari, la liquidation de ses affaires et celle de ton ménage. Je désire t’arracher à ces premiers désagréments et t’emmener en attendant chez moi, avec notre petite Erika. Je crois que tu m’en seras reconnaissante…

Tony se tut un instant, tandis qu’elle essuyait ses larmes. Minutieusement, elle humecta son mouchoir et tamponna ses yeux pour empêcher l’inflammation. Puis elle demanda, d’un ton décidé, sans élever la voix :

— Papa, Grünlich est-il coupable, oui ou non ? Est-ce par légèreté et par malhonnêteté qu’il tombe dans le malheur ?

— Très probablement !… dit le consul. C’est-à-dire… non, je ne sais pas, mon enfant. Je t’ai dit qu’il me reste à m’expliquer avec lui et son banquier…

Tony parut n’accorder nulle attention à cette réponse. Accroupie sur ses trois coussins de soie, elle appuyait son coude sur ses genoux et, le menton dans la main, elle regardait la chambre de bas en haut, rêveuse et abîmée dans ses pensées.

— Ah ! papa, dit-elle tout bas, sans presque remuer les lèvres, n’aurait-il pas mieux valu alors…

Le consul ne pouvait voir son visage ; il avait la même expression qu’à Travemünde, lorsqu’elle s’accoudait à la fenêtre de sa petite chambre… un bras reposait sur les genoux de son père, tandis que la main retombait mollement sans soutien. Même cette main exprimait un abandon infiniment mélancolique et tendre, une douce nostalgie, pleine de souvenirs, qui s’égarait au loin.

— Mieux ?… demanda le consul. Si quoi donc n’était pas arrivé, mon enfant ?

Il était de tout cœur prêt à avouer qu’il aurait mieux valu ne pas conclure cette union ; mais Tony dit seulement avec un soupir :

— Ah ! rien !

Ses pensées paraissaient l’absorber, elle en avait presque oublié la faillite. Le consul se vit forcé d’exprimer lui-même ce qu’il aurait préféré confirmer seulement.

— Je crois deviner tes pensées, chère Tony, dit-il, et moi aussi, de mon côté, je n’hésite pas à t’avouer que je regrette à cette heure la décision qui

m’a paru raisonnable et salutaire, il y a quatre ans… je la regrette sincèrement. Je ne crois pas être coupable devant Dieu. Je crois avoir fait mon devoir en m’efforçant de te procurer une existence en rapport avec ta naissance… Le Ciel en a décidé autrement… Tu ne vas pas croire que ton père, à ce moment-là, ait mis ton bonheur en jeu à la légère et sans réfléchir ! Grünlich est entré en relation avec moi, muni des meilleures recommandations ; c’était un fils de pasteur, un chrétien et un homme du monde… Plus tard, j’ai pris sur lui des renseignements commerciaux ; ils étaient aussi favorables que possible. J’ai examiné la situation… Tout ceci est obscur, obscur et doit être éclairci. Mais, n’est-ce pas, tu ne m’accuses pas…

— Non, papa ! comment peux-tu dire une chose pareille ! Va, ne t’en afflige pas trop, pauvre papa… Tu es pâle, faut-il monter te chercher quelques gouttes d’un cordial ?

Elle avait noué ses bras autour du cou de son père et l’embrassait sur les joues.

— Je te remercie, dit-il, là, là…, laisse-moi, je te remercie. Oui, je viens d’avoir des journées très fatigantes… Qu’y faire ? J’ai eu beaucoup de contrariétés. Ce sont des épreuves que Dieu nous envoie. Mais cela n’empêche pas que je ne me sens pas tout à fait sans reproche vis-à-vis de toi, mon enfant. Tout dépend maintenant de la question que je t’ai déjà posée et à laquelle tu ne m’as pas répondu suffisamment. Parle sans détour, Tony… Dans ces années de mariage, as-tu appris à aimer ton mari ?

Tony se remit à pleurer en couvrant ses yeux du mouchoir de batiste qu’elle tenait à deux mains ; elle dit, d’une voix entrecoupée par les sanglots :

— Ah ! que me demandes-tu là, papa !… Je ne l’ai jamais aimé… il m’a toujours été antipathique… tu ne le sais donc pas ?…

Il aurait été difficile de dire ce qui se peignit sur le visage de Johann Buddenbrook. Ses yeux avaient un regard effrayé et triste et pourtant il pinçait les lèvres, de sorte que les coins de sa bouche et ses joues se plissaient, comme il avait coutume de faire lorsqu’il concluait un marché avantageux. Il dit tout bas :

— Quatre ans…

Les larmes de Tony s’arrêtèrent soudain. Son mouchoir humide à la main, elle se redressa et dit avec colère :

— Quatre ans… ah ! parfois, le soir, il est venu s'asseoir à côté de moi pour lire le journal, ç'a été tout pendant ces quatre ans !…

— Dieu vous a donné un enfant… dit le consul ému.

— Oui, papa… et j'aime beaucoup Erika… bien que Grünlich prétende que je n'aime pas les enfants… Je ne me séparerai jamais d'elle, je te le dis… mais Grünlich, non !… Grünlich, non !… Et maintenant, par-dessus le marché, il fait faillite… Ah ! papa, si tu voulais nous emmener, moi et Erika… avec quelle joie !… Et maintenant, tu sais tout.

Le consul serra à nouveau les lèvres ; il était très content. Cependant, il fallait encore toucher au point principal, mais on ne risquait pas beaucoup, étant donné la décision dont Tony faisait preuve.

— Avec tout cela, dit-il, tu parais oublier totalement, mon enfant, que le salut reste possible grâce à mon intervention. Ton père vient de t'avouer qu'il n'est pas sans reproche vis-à-vis de toi et dans le cas… oui, dans le cas où tu l'espérerais, où tu l'attendrais, il fournirait les fonds nécessaires pour éviter la faillite, il couvrirait tant bien que mal les dettes de ton mari et maintiendrait ses affaires à flot.

Il l'observait avec une curiosité anxieuse et le jeu de physionomie de Tony le remplit de satisfaction. Il exprimait la déception.

— De combien s'agit-il, en somme ? demanda-t-elle.

— Qu'importe, mon enfant… d'une grosse, très grosse somme !

Et le consul Buddenbrook hocha plusieurs fois la tête, comme s'il secouait lentement le poids des pensées que le chiffre de cette somme éveillait en lui.

— De plus, reprit-il, je ne puis te cacher que, en dehors de cette affaire, notre maison a essuyé de grosses pertes et que le versement de cette somme serait pour elle un affaiblissement dont elle aurait bien du mal à se remettre… bien du mal. Je ne dis pas cela du tout pour…

Il n'acheva pas. Tony s'était levée d'un bond, avait même reculé de quelques pas, le petit mouchoir de dentelle mouillé toujours crispé dans sa main, et elle s'écria :

— Bien ! Assez ! Jamais !

Elle avait presque une attitude héroïque. Le mot « notre maison » avait frappé juste. Il agit très probablement sur elle d'une façon plus décisive encore que son antipathie pour M. Grünlich.

— Tu ne feras pas cela, papa ! dit-elle outrée. Veux-tu toi aussi faire faillite ? Assez ! Jamais !

Au même instant, la porte du couloir s’ouvrit, peu après un instant d’hésitation, et M. Grünlich entra. Johann Buddenbrook se leva avec un geste qui voulait dire : « La chose est réglée. »

CHAPITRE VIII

Le visage de M. Grünlich était marbré de rouge, mais sa mise était soignée. Il avait une ample redingote noire et un pantalon couleur cosse-de-pois, pareil à celui qu’il portait lors de ses premières visites dans la Mengstrasse. Il se tenait debout, l’air accablé, les yeux rivés au sol. D’une voix suave et lasse, il dit :

— Père…

Le consul s’inclina froidement et ajusta sa cravate dans des gestes énergiques.

— Je vous remercie d’être venu, ajouta M. Grünlich.

— C’était mon devoir, mon ami, répliqua le consul. Je crains seulement que ce soit la seule chose que je puisse faire pour votre cause.

Son gendre lui jeta un coup d’œil rapide et prit une attitude encore plus affaissée.

— J’ai entendu dire, reprit le consul, que votre banquier, M. Kesselmeyer, nous attend… quel endroit avez-vous choisi pour notre entretien ? Je suis à votre disposition…

— Je vous prie d’avoir l’obligeance de me suivre, murmura M. Grünlich.

Le consul baisa sa fille sur le front et dit :

— Monte auprès de ton enfant, Antonie !

Puis, il traversa la salle à manger, accompagné de M. Grünlich, qui tantôt le précédait, tantôt le suivait, s’agitant, écartant les portières, pour passer dans le petit salon.

Lorsque M. Kesselmeyer, debout près de la fenêtre, se retourna, le duvet blanc et noir de son crâne se hérissa, puis s’abaissa.

— M. le banquier Kesselmeyer… Le consul Buddenbrook, négociant en gros, mon beau-père… dit M. Grünlich d’un ton grave et modeste.

Le visage du consul était impassible. M. Kesselmeyer s’inclina, les bras pendants, avança ses deux canines jaunes sur sa lèvre supérieure et dit :

— Votre serviteur, monsieur le consul ! Enchanté d’avoir le plaisir !…

— Pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir fait attendre, Kesselmeyer, dit M. Grünlich.

Il témoignait une extrême politesse à l'un comme à l'autre.

— Venons au fait, dit le consul, en se tournant de droite et de gauche, comme s'il cherchait quelque chose…

Le maître de la maison s'empressa de répondre :

— Je prie ces messieurs…

Tandis que l'on passait au fumoir, M. Kesselmeyer dit d'un ton enjoué :

— Un voyage agréable, monsieur le consul ?… Ah ! ah ! de la pluie ? Oui, c'est la mauvaise saison, c'est laid, c'est sale ! Si seulement on avait un peu de gelée, un peu de neige !… Mais rien ! De la pluie ! de la boue ! Tout à fait dégoûtant…

« Quel drôle d'homme », pensa le consul.

Au milieu de la petite pièce, tendue d'un papier à fleurs sombres, il y avait une table carrée assez grande, tendue de vert. Dehors, la pluie avait repris de plus belle. Il faisait si sombre que M. Grünlich alluma aussitôt les trois bougies placées sur la table dans des chandeliers en argent. Des lettres d'affaires bleuâtres, avec les en-têtes des maisons de commerce, et çà et là des papiers salis et déchirés, couverts de dates et de parafes, étaient étalés sur le drap vert. De plus, on remarquait un grand livre ventru, un encrier et un sablier en métal hérissés de crayons et de plumes d'oie bien taillés.

M. Grünlich faisait les honneurs avec des airs et des gestes silencieux, réservés, pleins de tact, comme on complimente les gens à un enterrement.

— Cher père, je vous prie, prenez ce fauteuil, dit-il avec douceur. Monsieur Kesselmeyer, ayez l'amabilité de vous asseoir ici…

Enfin, l'ordre fut établi. Le banquier siégeait en face du maître de la maison, tandis que le consul présidait dans un fauteuil du côté large de la table. Le dossier de son siège touchait la porte du couloir.

M. Kesselmeyer se pencha en avant, laissa pendre sa lèvre inférieure, débrouilla un lorgnon de l'enchevêtrement qui couvrait son gilet, l'assujettit sur son nez qu'il fronçait en ouvrant la bouche. Puis il gratta ses favoris courts avec un bruit énervant, appuya les mains sur ses genoux, hocha la tête en regardant les papiers et fit cette remarque brève et joyeuse :

— Ah ! ah ! Voilà tout le tremblement !

— Vous permettez maintenant que je me fasse une idée plus exacte de la situation, dit le consul, et il s'empara du Grand Livre.

Mais soudain, M. Grünlich étendit ses deux mains au-dessus de la table d'un geste protecteur, de longues mains aux veines bleues saillantes, et qui tremblaient visiblement ; il s'écria d'une voix émue :

— Un instant ! Encore un instant, père ! Oh ! laissez-moi auparavant faire une remarque préliminaire. Oui, vous aurez un aperçu des choses, rien n'échappera à votre regard. Mais, croyez-moi : ce que vous verrez, c'est la situation d'un malheureux et non pas d'un coupable ! Voyez en moi, père, un homme qui, sans se lasser, a lutté contre la fatalité, mais qu'elle a terrassé ! C'est dans ce sens…

— Je verrai, mon ami, je verrai ! dit le consul avec une impatience marquée, et M. Grünlich retira ses mains pour laisser la fatalité suivre son cours.

De longues minutes d'un silence terrible suivirent. À la lueur vacillante des bougies, les trois hommes étaient enfermés, assis tout près l'un de l'autre, entre quatre murs sombres. On n'entendait aucun mouvement, si ce n'est le frou-frou des papiers que maniait le consul. Et dehors, la pluie qui tombait était le seul bruit perceptible. M. Kesselmeyer avait mis les pouces dans les entournures de son gilet, pianotait avec les autres doigts et regardait tantôt l'un, tantôt l'autre avec une gaieté inconcevable. Raide sur son siège, les mains sur la table, M. Grünlich regardait tristement devant lui et, de temps en temps, jetait un coup d'œil oblique et anxieux sur son beau-père. Le consul feuilletait le Grand Livre, suivait avec l'ongle des colonnes de chiffres, comparait les dates et avec son crayon inscrivait rapidement sur le papier de petits chiffres illisibles. Son visage défait exprimait l'effroi devant la situation dont il avait là un aperçu. Enfin, il posa sa main gauche sur le bras de Grünlich et dit, profondément affecté :

— Pauvre homme !

— Père… balbutia M. Grünlich.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de ce pitoyable individu et se perdirent dans ses favoris jaune d'or. M. Kesselmeyer suivait le trajet de ces deux larmes avec le plus grand intérêt. Il se leva même un peu, se pencha en avant pour regarder son vis-à-vis, la bouche ouverte. Le consul Buddenbrook était très ému. Rendu plus sensible par le malheur qui l'avait lui-même frappé, il sentait la pitié l'entraîner, mais aussitôt il se rendit maître de ses sentiments.

— Comment est-ce possible ! dit-il avec un hochement de tête désespéré… en si peu d'années !

— Un jeu d’enfant ! repartit M. Kesselmeyer d’un ton jovial, en l’espace de quatre ans on peut se ruiner le mieux du monde. Quand on songe comme, tout dernièrement encore, les frères Westfahl spéculaient joyeusement…

Le consul le regarda en clignotant des paupières, sans le voir ni l’écouter. Il n’avait nullement exprimé la véritable pensée qui l’obsédait… Pourquoi, se demandait-il, méfiant, et pourtant perplexe, pourquoi tout arrivait-il tout juste maintenant ? B. Grünlich aurait tout aussi bien pu, deux ou trois ans plus tôt, être acculé dans l’impasse où il était arrivé aujourd’hui ; cela, le consul le vit d’un seul coup. Mais son crédit était inépuisable ; il avait obtenu des banques des capitaux, il avait obtenu pour ses entreprises les signatures de maisons sérieuses comme celles du sénateur Bock et du consul Goudstikker et ses lettres de change avaient circulé comme de l’argent comptant. Pourquoi maintenant, et le chef de la raison sociale « Johann Buddenbrook » savait bien ce qu’il entendait par ce « maintenant », cet effondrement général, ce retrait complet de la confiance, comme sur un mot d’ordre, cette attaque générale contre Grünlich, au mépris de tout ménagement, de toute forme de politesse ? Le consul aurait été trop naïf, s’il n’avait pas su que la considération de sa propre maison, après les fiançailles de Grünlich avec sa fille, avait profité à son gendre. Mais le crédit de ce dernier était-il donc, d’une façon si complète, si évidente, si exclusive, dépendant du sien ? Grünlich n’était donc rien par lui-même ? Et les renseignements que le consul avait pris et les livres qu’il avait examinés ?… Quoi qu’il en fût, sa décision était plus ferme que jamais de ne pas lever le petit doigt dans cette affaire. On avait dû se tromper dans les calculs. Apparemment, B. Grünlich avait su éveiller l’idée qu’il était solidaire de Johann Buddenbrook. Il fallait, une fois pour toutes, réduire au néant cette déplorable erreur si répandue ! Et puis ce Kesselmeyer s’étonnerait lui aussi. Ce Paillasse avait-il une conscience ? Cela sautait aux yeux : cet homme avait honteusement spéculé sur l’hypothèse que Johann Buddenbrook ne laisserait pas tomber le mari de sa fille et il avait continué à accorder son crédit à Grünlich depuis longtemps ruiné, pour lui extorquer des intérêts usuraires de plus en plus féroces…

— Quoi qu’il en soit, dit-il d’un ton bref, venons au fait. Si c’est mon avis de négociant que je dois donner ici, je me vois obligé de dire, à mon vif regret, que c’est là la situation d’un homme malheureux, sans doute, mais coupable aussi à un haut degré.

— Père !… balbutia M. Grünlich.

— Cette appellation frappe désagréablement mes oreilles, dit le consul vivement et d'un air dur. Vos créances, monsieur, ajouta-t-il en se tournant rapidement vers le banquier, se montent à 60 000 marks…

— Avec les intérêts arriérés et ajoutés au capital, à 68 755 marks 15 schillings, répondit tranquillement M. Kesselmeyer.

— Très bien… Dans aucun cas, vous ne seriez disposé à patienter ?

M. Kesselmeyer se mit tout simplement à rire. Il riait la bouche ouverte, par saccades, sans l'ombre d'ironie, avec bonhomie même, en regardant le consul bien en face, comme s'il voulait l'inviter à en faire autant.

Les petits yeux enfoncés de Johann Buddenbrook se voilèrent et tout à coup se cernèrent de rouge, et cette rougeur s'étendit jusqu'aux pommettes. Il avait posé la question pour la forme et savait fort bien qu'un délai, accordé par un seul créancier, ne changerait en rien la situation. Mais la façon dont cet homme le refusait l'humiliait et l'exaspérait au plus haut point. D'un seul geste de la main, il repoussa tous ces papiers loin de lui, posa brusquement son crayon sur la table et dit :

— Eh bien, je le déclare, mon intention est de ne pas m'occuper plus longtemps de cette affaire.

— Ah ! ah ! s'écria M. Kesselmeyer en agitant ses mains en l'air. Voilà qui s'appelle parler, parler avec dignité. Monsieur le consul va tout simplement régler la chose. Sans longues explications. Rondement !

Johann Buddenbrook ne lui accorda même pas un regard.

— Je ne puis rien pour vous, mon ami, dit-il avec calme en se tournant vers M. Grünlich. Il faut que les choses suivent leur cours. Je ne suis pas en situation d'en arrêter la marche. Faites-vous une raison et cherchez en Dieu la force et la consolation. Je considère cet entretien comme terminé.

Chose étonnante, la figure de M. Kesselmeyer prit une expression de gravité tout à fait drôle, mais de la tête il faisait des signes d'encouragement à M. Grünlich. Celui-ci restait immobile à sa place et tordait sur la table ses longues mains à en faire craquer les os.

— Père… monsieur le consul… fit-il d'une voix mal assurée. Vous n'allez pas… Vous ne pouvez pas vouloir ma ruine, ma misère ! Écoutez-moi ! Il s'agit en tout d'un déficit de 120 000 marks… Vous pouvez me sauver ! Vous êtes un homme riche ! Considérez cette somme comme vous le voulez… comme un arrangement définitif, comme la part d'héritage de

votre fille, comme un prêt portant intérêts… Je travaillerai… Vous savez que je suis actif et ingénieux…

— J'ai dit mon dernier mot, dit le consul.

— Permettez-moi… Ne pouvez-vous pas le faire ? demanda M. Kesselmeyer en le regardant à travers son lorgnon et en fronçant le nez… S'il m'est permis de faire remarquer à monsieur le consul… ce serait vraiment, en ce moment, la meilleure occasion de prouver la puissance de la maison Johann Buddenbrook.

— Vous feriez bien, monsieur, de me laisser le soin de la réputation de ma maison. Pour prouver ma solvabilité je n'ai pas besoin de jeter mon argent dans le premier bourbier venu…

— Non pas, non pas ! Ah ! ah ! « bourbier », c'est très plaisant. Monsieur le consul ne pense-t-il pas que la faillite de monsieur son gendre pourrait jeter sur sa situation à lui un jour faux et défavorable… hein ?… n'est-ce pas ?…

— Je ne puis que vous recommander encore une fois de me laisser le soin de mon bon renom en affaires, dit le consul. Cela ne regarde que moi.

M. Grünlich regarda son banquier d'un air perplexe et reprit :

— Père… je vous en supplie, réfléchissez à ce que vous faites. N'y a-t-il donc que moi en jeu ? Oh ! moi, je… puis être ruiné ! Mais votre fille, ma femme, elle que j'aime tant, que j'ai conquise de haute lutte ?… et notre enfant, notre enfant innocente… elle aussi dans la misère ! Non, père, je ne le supporterais pas ! Je me tuerais… Oui, de cette main que vous voyez, je me tuerais… croyez-moi ! Et puisse le Ciel vous absoudre alors de toute faute !

Pâle, le cœur battant, Johann Buddenbrook s'adossa à son fauteuil. Pour la deuxième fois, il se sentait ébranlé par le pathos de cet homme qui portait la marque de la sincérité ; de nouveau, comme autrefois, lorsqu'il avait communiqué à M. Grünlich la lettre de sa fille de Travemünde, il dut entendre cette horrible menace et de nouveau il frissonna, ému de ce respect religieux pour les sentiments humains qui caractérisait les hommes de sa génération et avait toujours été en conflit avec son sens commercial, réaliste et pratique. Mais cette crise ne dura pas plus d'une seconde.

« 120 000 marks… » répétait-il en lui-même, et ensuite il dit avec calme et fermeté :

— Antonie est ma fille. Je saurai empêcher qu'elle ait à souffrir, innocente comme elle l'est.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda M. Grünlich en se raidissant lentement.

— Vous le verrez, répondit le consul. Pour le moment, je n'ai rien à ajouter à mes paroles.

Et, ce disant, il se leva, remit sa chaise d'aplomb sur le parquet et se dirigea vers la porte.

M. Grünlich restait assis, muet, raide, décontenancé, et sa bouche se tirait convulsivement des deux côtés, sans qu'il pût articuler un son. Mais, devant ce geste définitif du consul, la gaieté de M. Kesselmeyer reparut, elle prit le dessus, passa toutes les bornes et devint terrible. Le binocle tomba de son nez qui remonta entre les yeux, tandis que sa bouche menue, dans laquelle on voyait seulement les deux dents jaunes, menaçait de se déchirer. Ses petites mains rouges ramaient en l'air, son duvet voltigeait, tout son visage déformé et grimaçant à force de gaieté, entre les favoris blancs coupés court, était passé au vermillon.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, et sa voix devint glapissante… Que je trouve cela plaisant ! Mais il faut réfléchir, monsieur le consul, et ne pas jeter ainsi dans le fossé un si rare échantillon de gendre !… Il n'a pas son pareil au monde en fait d'activité et d'ingéniosité ! Ah ! ah ! il y a quatre ans déjà, lorsque nous avions le couteau sur la gorge… la corde au cou… comme nous avons fait soudain annoncer à son de trompe, à la Bourse, nos fiançailles avec Mlle Buddenbrook, avant même qu'elles n'aient eu lieu… félicitations, vrai, mes compliments !…

— Kesselmeyer, vociférait M. Grünlich, en faisant des gestes convulsifs avec ses mains, comme s'il repoussait un spectre, et il courut dans un coin de la chambre, s'assit sur une chaise, cacha sa figure dans ses mains et se pencha si fort que les pointes de ses favoris touchaient ses cuisses.

À plusieurs reprises, il remonta même les genoux à la hauteur de ses yeux.

— Comment nous y sommes-nous pris ? poursuivit M. Kesselmeyer, comment nous y sommes-nous pris pour enlever la fillette et les 80 000 marks ? Oh ! oh ! tout s'arrange. Pour peu que l'on possède pour un liard d'activité et d'ingéniosité, on arrange cela ! On présente à monsieur le papa, notre sauveur, de jolis registres, de ravissants livres bien propres, dans lesquels tout est pour le mieux… mais ils ne correspondent pas tout à fait à la dure réalité… Car, dans la réalité vraie, les trois quarts de la dot sont déjà des dettes garanties par une lettre de change !

Le consul, debout, la poignée de la porte en main, était livide. Une sueur froide lui coulait le long du dos. Dans cette petite chambre, éclairée par une lumière vacillante, se trouvait-il donc seul avec un escroc et un singe fou de méchanceté ?

— Monsieur, je méprise vos paroles, dit-il d'une voix mal assurée. Je méprise vos folles calomnies, d'autant plus qu'elles m'atteignent… moi, qui ai étourdiment précipité ma fille dans le malheur. J'ai pris des renseignements sur mon gendre… le reste était la volonté de Dieu !

Il se retourna, il ne voulait plus rien entendre, il ouvrit la porte. Mais M. Kesselmeyer lui cria encore :

— Ah ! ah ! des renseignements ? Auprès de qui ? De Bock ? de Goudstikker ? de Petersen ? de Massmann et Timm ? Mais ils étaient tous engagés dans l'affaire ! Ils étaient tous terriblement engagés ! Ils étaient tous très contents de se mettre à couvert par ce mariage…

Le consul claqua la porte derrière lui.

CHAPITRE IX

Dans la salle à manger, Dora, la cuisinière, personne d'une honnêteté douteuse, vaquait à son travail.

— Prie Mme Grünlich de descendre, ordonna le consul.

« Prépare-toi, mon enfant, dit-il à Tony qui entrait.

Il passa avec elle dans le salon.

— Prépare-toi en toute hâte et fais en sorte qu'Erika soit prête pour le voyage. Nous allons nous rendre en ville. Nous coucherons à l'hôtel et demain nous retournerons chez nous.

— Oui, papa, dit Tony.

Son visage était rouge, bouleversé et inquiet. Elle porta la main à son corsage, fit quelques gestes inutiles et rapides, sans savoir par où elle devait commencer ses préparatifs et incapable encore de bien croire à la réalité de l'événement.

— Que faut-il emporter, papa ? demanda-t-elle, craintive et émue. Tout ? toutes les robes ? une ou deux malles ? Est-ce que Grünlich fait vraiment faillite ? Oh ! mon Dieu ! Mais j'ai le droit d'emporter mes bijoux ! Papa, il faut renvoyer les bonnes… Je ne peux pas leur payer leurs gages. Grünlich devait me donner l'argent pour le ménage aujourd'hui ou demain…

— Laisse cela, mon enfant. On réglera ces choses-là ici. Prends seulement l'indispensable, une malle… une petite. On te renverra tes affaires après. Dépêche-toi, entends-tu ? Nous avons…

À cet instant, les draperies s'écartèrent et M. Grünlich entra dans le salon. À pas rapides, les bras étendus, la tête penchée de côté, dans l'attitude d'un homme qui veut dire : « Me voici. Tue-moi, si tu veux ! », il se précipita au-devant de sa femme et tomba à deux genoux devant elle. Sa vue éveillait la pitié. Ses favoris blond doré étaient défrisés, sa redingote fripée, sa cravate de travers, son col couvert et sur son front perlaient de petites gouttes de sueur.

— Antonie, dit-il, regarde-moi… As-tu un cœur ? un cœur sensible ?… Écoute-moi. Tu vois devant toi un homme ruiné, anéanti, si… qui mourra de chagrin si tu dédaignes son amour ! Me voici à tes pieds… peux-tu te résoudre à me dire : « Je te déteste, je te quitte ? »

Tony pleurait. C'était exactement la même scène qu'autrefois, dans le salon des paysages. Elle voyait à nouveau ce visage altéré par l'angoisse, ces yeux suppliants, levés vers elle, et de nouveau elle voyait avec étonnement et émotion que cette angoisse, que ces supplications étaient sincères et vraies.

— Lève-toi, Grünlich, dit-elle en sanglotant. Je t'en prie, lève-toi.

Et elle essaya de le soulever par les épaules.

— Je ne te déteste pas ! Comment peux-tu dire une chose semblable ?…

Sans savoir ce qu'elle devait ajouter encore, elle se tourna, désemparée, vers son père. Le consul lui prit la main, s'inclina devant son gendre et se dirigea avec elle vers la porte du couloir.

— Tu pars ? s'écria M. Grünlich, et il bondit sur ses pieds.

— Je vous ai déjà expliqué, dit le consul, que j'ai le devoir de ne pas abandonner mon enfant innocente dans le malheur, et j'ajoute que vous ne le pouvez pas non plus. Non, monsieur. Vous avez dilapidé le bien de ma fille. Et remerciez votre Créateur, qui a gardé le cœur de cette enfant si pur, si innocent qu'elle peut se séparer de vous sans dégoût ! Adieu !

Mais ici, M. Grünlich perdit la tête. Il aurait pu parler d'une courte séparation, d'un retour et d'une nouvelle vie, et ainsi peut-être sauver l'héritage, mais il était au bout de sa réflexion, de son activité, de son ingéniosité. Il aurait pu prendre le grand plat en bronze incassable placé sur la console, mais il prit le vase fragile en porcelaine fleurie qui se trouvait tout à côté, le jeta à terre, de sorte qu'il se brisa en mille morceaux.

— Ah ! Bien ! Bon ! cria-t-il. Va donc… Crois-tu que je te pleurerai, par hasard, petite oie ! Ah ! non, vous vous trompez, ma très chère ! Je ne t'ai épousée que pour ton argent. Mais puisqu'il n'y en avait pas assez, fais en sorte de rentrer chez toi. J'en ai assez de toi, assez, assez.

Johann Buddenbrook emmena sa fille en silence. Lui-même se retourna encore une fois, fit quelques pas vers M. Grünlich qui, les mains derrière le dos, debout près de la fenêtre, regardait fixement au-dehors la pluie tomber ; il lui toucha doucement l'épaule et dit tout bas, sur un ton d'exhortation :

— Calmez-vous et priez !

CHAPITRE X

Une atmosphère lourde emplit longtemps la grande maison de la Mengstrasse après le retour de Mme Grünlich et de son enfant. On marchait avec précaution et on évitait de parler de « l'affaire », excepté la principale intéressée qui, au contraire, en parlait avec passion et se sentait vraiment dans son élément.

Tony s'installa avec Erika au second étage, dans les chambres occupées autrefois par ses parents, à l'époque des vieux Buddenbrook.

Elle fut un peu déçue que son papa n'eût pas l'idée d'engager une bonne pour son service et passa une demi-heure songeuse, lorsqu'il lui fit comprendre, en termes pleins de douceur, que, pour le moment, il valait mieux pour elle vivre dans la retraite et renoncer à la vie mondaine, car si elle était innocente, d'après les conceptions humaines, de cette épreuve que Dieu lui avait envoyée, sa situation de femme divorcée lui imposait la plus grande réserve. Mais Tony possédait cette belle faculté de s'adapter avec talent, adresse et joie à la nouveauté de toutes les situations. Elle se complut bientôt dans son rôle de femme innocente, frappée par la fatalité ; elle s'habilla de couleurs sombres, porta ses jolis cheveux blond cendré en bandeaux, comme quand elle était jeune fille ; pour se dédommager de son manque de relations, elle prit un plaisir inlassable à se répandre chez elle d'un air important en considérations sur son mariage, sur M. Grünlich, sur la vie et la destinée en général.

Tout le monde ne s'y prêtait pas. Sa mère était persuadée que son mari avait agi d'une façon correcte et conforme à son devoir ; aussi, quand Tony

se mettait à parler, elle levait sa belle main blanche et disait :

— *Assez*, mon enfant. Je n'aime pas à entendre parler de cette affaire.

Clara, à peine âgée de douze ans, ne comprenait rien à la chose et la cousine Thilda était par trop sotte.

« Ô Tony, comme c'est triste ! » C'est tout ce qu'elle savait dire d'une voix traînante et étonnée.

Par contre, la jeune femme avait une auditrice attentive en Mlle Jungmann, qui avait déjà trente-cinq ans et pouvait se vanter d'avoir grisonné au service des premières familles de la ville.

— Tu n'as rien à craindre, Tonyette, ma fillette, disait-elle, tu es encore si jeune, tu te remarieras.

D'ailleurs, elle se consacrait avec amour et fidélité à l'éducation de la petite Erika et lui contait les mêmes récits et les mêmes souvenirs que les enfants du consul avaient écoutés, quinze ans auparavant, en particulier l'histoire d'un oncle de Marienwerder, mort du hoquet, parce qu'il s'était décroché le cœur.

Mais c'était avec son père, après le dîner, que Tony causait le plus longtemps et avec le plus de plaisir. Ses rapports avec lui étaient devenus d'un seul coup bien plus tendres qu'autrefois. Jusqu'ici, elle avait éprouvé pour lui, à cause de sa haute situation sur la place, de sa valeur, de son activité, de son honnêteté, de son austérité et de sa piété, plus de respect craintif que de tendresse ; pendant cette explication, dans son salon, il semblait s'être rapproché d'elle, et elle s'était sentie pleine de fierté et d'émotion parce qu'il avait daigné lui accorder un entretien sérieux et confidentiel sur cette affaire, l'avait laissée libre de sa décision, et lui, l'homme sans reproche, lui avait avoué presque humblement qu'il ne se sentait pas sans reproche vis-à-vis d'elle. Il est certain que jamais Tony n'aurait eu cette pensée ; mais comme il le disait, elle le croyait et ses sentiments pour lui étaient devenus plus tendres, plus affectueux. Quant au consul, il ne modifia pas sa manière de voir et croyait être obligé de dédommager sa fille de son triste sort en redoublant d'affection pour elle.

Johann Buddenbrook n'avait introduit aucune action en son nom contre son imposteur de gendre. Il est vrai que Tony et sa mère avaient appris au cours de quelques conversations quels moyens malhonnêtes M. Grünlich avait employés pour extorquer les 80 000 marks. Mais le consul se garda bien de rendre l'affaire publique ou de la déférer à la justice. Il se sentait

profondément blessé dans sa fierté d'homme d'affaires et se consola en silence d'avoir reçu un pareil affront.

En tout cas, dès que fut déclarée la faillite de la maison B. Grünlich, qui, d'ailleurs, causa des pertes importantes à diverses maisons de Hambourg, il entama résolument le procès en séparation… et c'est ce procès surtout, l'idée d'être le centre d'un véritable procès, qui remplit Tony d'une fierté indescriptible.

— Père, disait-elle, car lors de tels entretiens elle n'appelait jamais le consul « papa ». Père, comment va notre affaire ?… Tu penses, n'est-ce pas, que tout ira bien ? L'article est parfaitement clair ; je l'ai étudié de très près. « Incapacité du mari de nourrir sa famille… » Il faut que ces messieurs le reconnaissent. S'il y avait un fils, Grünlich le garderait.

Une autre fois, elle disait :

— J'ai encore beaucoup réfléchi à mes années de mariage, père. Ah ! voilà donc pourquoi cet individu-là ne voulait pas que nous habitions en ville, comme je le désirais tant. Voilà pourquoi il ne voyait pas d'un bon œil que j'aie des relations en ville et que j'aille en soirée. Le danger y était plus grand qu'à Eimsbüttel que j'apprenne d'une façon quelconque dans quels beaux draps il s'était mis !… Quel filou !

— Il ne faut pas juger, mon enfant, répliqua le consul.

Lorsque le divorce fut prononcé, elle dit à son père, d'un air important :

— Tu l'as déjà inscrit dans les papiers de famille, père ? Non ? Oh ! alors, tu me permets de le faire… S'il te plaît, donne-moi la clef du secrétaire.

Et, fière et empressée, elle écrivit sous les lignes qu'elle avait inscrites quatre ans auparavant à la suite de son nom : « Cette union a été légalement dissoute en février de l'an 1850. »

Puis elle posa la plume et réfléchit un instant.

— Père, dit-elle, je sais bien que cet événement est une tache pour notre famille. Oui, j'y ai déjà beaucoup réfléchi… C'est exactement comme s'il y avait là, dans ce livre, une tache d'encre. Mais, rassure-toi… c'est mon affaire de l'effacer ! Je suis encore jeune… ne trouves-tu pas que je suis encore assez jolie ? Bien que Mme Stuht m'ait dit, à mon retour : « Ô mon Dieu, madame Grünlich, comme vous avez vieilli ! » On ne peut pourtant pas rester toute sa vie une petite oie, comme je l'étais, il y a quatre ans… Naturellement la vie vous éprouve… Bref, je me remarierai ! Tu verras, tout sera réparé par un nouveau parti avantageux ! Ne penses-tu pas ?

— Cela repose entre les mains de Dieu, mon enfant. Mais il ne convient pas de parler maintenant de telles choses.

Du reste, à cette époque, Tony se mit à employer cette expression : « Ainsi va la vie… » et au mot « vie » elle levait les paupières avec un air de gravité charmante, destinée à suggérer les expériences qu'elle avait pu avoir de la vie et de la destinée humaines.

La table de la salle à manger s'agrandit encore, et Tony eut une nouvelle occasion de s'épancher, lorsque Thomas rentra de Pau, au mois d'août de la même année.

Elle chérissait et respectait de tout son cœur ce frère qui, autrefois, en quittant Travemünde, avait connu et respecté sa douleur, et en qui elle voyait le chef futur de la maison, le chef de famille.

— Oui, oui, disait-il, nous avons connu tous deux bien des épreuves, Tony…

Puis il haussait l'un de ses sourcils, faisait passer sa cigarette russe dans l'autre coin de sa bouche et pensait, sans doute, à la petite fleuriste au type malais, qui venait d'épouser le fils de sa patronne et qui tenait maintenant pour son compte le magasin de fleurs de la Fischergrube.

Thomas Buddenbrook, un peu pâle encore, avait une silhouette des plus élégantes. Ces dernières années avaient, semble-t-il, complété son éducation. Avec ses cheveux massés à droite et à gauche au-dessus des oreilles, sa moustache à la française, aux pointes aiguës et horizontales, sa taille trapue, ses larges épaules, il avait une allure presque militaire. Mais les veines bleuâtres et trop visibles de ses tempes étroites, où les cheveux dessinaient deux crans, de même qu'une légère disposition fébrile que le bon docteur Grabow combattait sans succès, indiquaient que sa constitution n'était pas des plus robustes. Diverses particularités de sa structure physique, le menton, le nez et surtout les mains, de vraies mains de Buddenbrook, accusaient plus que jamais sa ressemblance avec son grand-père. Il parlait le français avec l'accent espagnol et étonnait tout le monde par son goût particulier pour certains écrivains modernes, satiriques et polémiques. Seul, le sombre courtier Gosch comprenait son penchant. Son père le réprouvait très sévèrement.

Cela n'empêchait pas que l'on vît briller dans les yeux du consul le bonheur et la fierté que lui donnait ce fils aîné. Avec une joyeuse émotion il l'accueillit peu après son retour comme collaborateur dans ses bureaux, où lui-même eut désormais plus de plaisir à travailler ; ce, après la mort de la

vieille Mme Kröger, survenue à la fin de l’année. On supporta avec résignation la perte de la vieille dame. Elle avait atteint un grand âge et avait vécu très solitaire, les dernières années. Elle retourna vers Dieu et les Buddenbrook recueillirent beaucoup d’argent, la somme rondelette de 100 000 thalers, qui renforcèrent de la manière la plus désirable le fonds de roulement de la maison de commerce.

Une autre conséquence de cette mort fut que le beau-frère du consul, Justus, dès qu’il eut entre les mains le reste de son héritage, las de ses insuccès continuels en affaires, liquida son commerce et se retira. Justus Kröger, le viveur, le joyeux fils du cavalier à la mode, n’était pas un homme très heureux. Avec sa générosité et sa joyeuse insouciance, il n’avait jamais pu arriver à se créer une position solide et incontestée dans le monde des négociants ; il avait entamé à l’avance une part importante de son héritage et, par surcroît, tout dernièrement, Jakob, son fils aîné, lui avait donné de graves soucis.

Ce jeune homme paraissait avoir choisi dans cette grande ville de Hambourg une société dissolue et avait coûté à son père, avec le temps, un nombre exagéré de marks. Or, quand le consul Kröger refusait de lui fournir de nouveaux subsides, son épouse, femme faible et tendre, faisait parvenir de l’argent en secret à son fils dissolu, ce qui suscitait entre les deux époux de pénibles différends. Pour comble, à peu près vers la même époque où B. Grünlich suspendait ses paiements à Hambourg et où Jakob Kröger travaillait chez Dalbeck et Cie, survint une affaire assez louche. Il y eut abus de confiance, indélicatesse… On n’en parlait pas, on ne posait jamais de questions à ce sujet à Justus Kröger ; mais on disait que Jakob avait trouvé une place de voyageur de commerce à New York, qu’il prendrait prochainement le bateau. Une fois, avant la traversée, on l’aperçut en ville, où sans doute il était venu pour obtenir de sa mère plus que l’argent du voyage envoyé par son père ; il était vêtu comme un fat et avait un air malsain.

Bref, les choses en étaient arrivées au point que le consul Justus, comme s’il n’avait plus qu’un héritier, parlait uniquement de son fils, voulant désigner Jürgen, qui jamais n’avait été pris en faute, mais dont l’esprit semblait terriblement borné. Il avait eu grand-peine à terminer ses études au lycée et se trouvait depuis quelque temps à Iéna pour faire ses études de droit, mais, semblait-il, sans plaisir ni succès. C’est avec une vive douleur que Johann Buddenbrook considérait les destinées peu honorables de la

famille de sa femme, aussi observait-il ses propres enfants avec d'autant plus d'anxieuse attente. Il se sentait en droit de mettre la plus entière confiance dans la valeur et le sérieux de son fils aîné ; quant à Christian, M. Richardson avait écrit que le jeune homme faisait preuve d'aptitudes réelles pour l'anglais, mais que, dans les affaires, il ne montrait pas toujours un intérêt suffisant et manifestait un trop grand faible pour les distractions de la capitale, par exemple pour le théâtre. Christian lui-même montrait dans ses lettres un vif désir de voyager et demandait ardemment la permission de passer de l'autre côté de l'eau, c'est-à-dire dans l'Amérique du Sud, d'accepter une place, peut-être au Chili.

— Mais ce n'est là que le goût des aventures, dit le consul, et il lui ordonna, en attendant, de rester encore un trimestre chez M. Richardson pour y terminer ses études commerciales.

On échangea encore quelques lettres sur ses projets et, dans l'été de l'année 1851, Christian fit voile, en effet, vers Valparaiso, où il s'était procuré une situation. Il partit directement d'Angleterre, sans revenir auparavant dans son pays.

En dehors de ses deux fils, le consul constatait, à sa grande satisfaction, avec quelle fermeté et quelle fierté Tony, en véritable Buddenbrook, défendait sa situation dans la ville. On avait prévu que son état de femme divorcée l'exposerait de la part des autres familles à toutes sortes de préventions et de malignité.

— Ah ! disait-elle, au retour d'une promenade, le visage rouge, et en jetant son chapeau sur le canapé du salon aux paysages. Cette Möllendorpf, née Hagenström, cette Semlinger, cette Julie, cette créature… qu'est-ce que tu en penses, maman ? Elle ne me salue pas… Non, elle ne me salue pas ! Elle attend que je la salue la première ! Qu'est-ce que tu en dis ? Je suis passée à côté d'elle dans la Mengstrasse, la tête haute, et je l'ai regardée dans les yeux…

— Tu vas trop loin, Tony… Non, tout a des limites. Pourquoi ne pouvais-tu pas saluer Mme Möllendorpf la première ? Vous êtes du même âge et elle est mariée comme tu l'étais !

— Jamais, maman ! Ô mon Dieu, cette ordure…

— *Assez*, ma chère ! des mots si grossiers…

— Oh ! on n'y tient plus !

Sa haine contre « cette famille sortie d'on ne sait où » s'exaspérait à la simple pensée que ces Hagenström pouvaient peut-être se croire autorisés à

la considérer de haut, et par la chance manifeste qui favorisait cette famille.

Le vieil Hinrich mourut au commencement de l'année 1851 et son fils Hermann – celui des petits pains au citron et de la gifle – dirigeait maintenant, aux côtés de l'associé, M. Strunck, le brillant commerce d'exportation. Un an après, il épousait la fille du consul Huneus, l'homme le plus riche de la ville qui, avec son commerce de bois, était arrivé à laisser deux millions à chacun de ses trois enfants. Son frère Moritz, malgré la faiblesse de ses poumons, avait fait des études tout à fait brillantes ; il s'était établi dans la ville comme jurisconsulte. Il passait pour un esprit clair, retors, ayant le don de l'humour, voire pour un bel esprit, et s'attira vite une clientèle considérable. Physiquement, il n'avait rien des Semlinger, son visage était jaune, ses dents pointues et défectueuses.

Même dans la famille, il fallait savoir tenir son rang. Vivant maintenant retiré des affaires, sans souci, dans son modeste appartement, l'oncle Gotthold, aux jambes courtes, aux larges pantalons, suçait des bonbons pectoraux qu'il tirait d'une boîte en fer-blanc, car il aimait les sucreries… Son attitude vis-à-vis de son frère privilégié s'était faite plus douce, plus résignée avec le temps, ce qui n'excluait pas chez lui, il est vrai, une secrète satisfaction de l'union manquée de Tony, quand il songeait à ses filles non mariées. Quant à sa femme, née Stüwing, et surtout à ses trois filles déjà âgées de vingt-six, vingt-sept et vingt-huit ans, elles manifestèrent pour le malheur de leur cousine et pour le procès un intérêt presque exagéré et plus vif que celui qu'elles avaient témoigné à l'occasion des fiançailles et du mariage. Au repas de famille qui, depuis la mort de la vieille Mme Kröger, avait lieu, à nouveau, le jeudi, à la Mengstrasse, la position de Tony n'était pas facile.

— Ô mon Dieu ! ma pauvre Tony, disait Pfiffi, la plus jeune.

Elle était petite et grasse et avait une façon bizarre de se secouer à chaque mot et d'avoir de la salive aux coins de la bouche.

— Alors, c'est vraiment chose faite ? Maintenant, tu en es enfin où tu en étais auparavant ?

— Ah ! au contraire, disait Henriette, sèche et longue comme sa sœur aînée, c'est encore plus triste, en somme, que si tu ne t'étais pas mariée.

— Je le trouve aussi, confirmait Frédérique. Alors, c'est infiniment préférable de ne jamais se marier.

— Oh ! non, ma chère Frédérique, dit Tony, en rejetant la tête en arrière et en méditant une réplique habile et bien appliquée, tu es dans la plus

grande erreur ! On a malgré tout appris à connaître la vie, tu sais. On n'est plus une oie ! Et puis, tu sais, j'ai toujours plus de chances de me remarier qu'une autre qui n'a jamais été mariée.

— Fraiment ? disaient les cousines en chœur (elles prononçaient « vraiment » avec un *f*, ce qui avait l'air plus pointu encore et plus incrédule).

Sesemi Weichbrodt, elle, avait bien trop de bonté et de délicatesse pour faire même allusion à la chose. Tony allait voir parfois son ancienne éducatrice dans la petite maison rouge, au nº 7 du Mühlenbrink, toujours animée par un certain nombre de jeunes filles, bien que la pension commençât à passer de mode ; la vieille fille était invitée de temps en temps chez ses amis de la Mengstrasse à manger un filet de chevreuil ou une oie truffée. Alors, elle se dressait sur la pointe des pieds et, tout émue, baisait Tony sur le front avec un petit claquement des lèvres. Quant à sa sœur, l'ingénue Mme Kethelsen, depuis quelque temps, elle devenait rapidement sourde, et la pauvre femme n'avait presque rien compris à l'histoire de Tony. Naïvement, elle éclatait de rire, de son rire ingénu, et toujours aux moments inopportuns, de sorte que Sesemi se voyait obligée de frapper à chaque instant sur la table et de lui crier : « Nally !… »

Les années s'enfuyaient. L'effet produit en ville et dans la famille par l'événement survenu chez la fille du consul Buddenbrook s'effaçait de plus en plus. Tony elle-même se rappelait de temps en temps son mariage en regardant la petite Erika, qui grandissait et chez qui elle remarquait tel ou tel trait de ressemblance avec Bendix Grünlich. Mais elle portait de nouveau des robes claires, ondulait ses cheveux sur le front et prenait part comme autrefois aux réunions et aux soirées chez des amis.

Malgré tout, elle était très contente, chaque année, en été, d'avoir l'occasion de quitter la ville pour quelque temps, car malheureusement la santé du consul exigeait maintenant des séjours plus longs dans les villes d'eaux.

— On ne se doute pas de ce que c'est que de devenir vieux, disait-il. Si j'ai une tache de café sur mon pantalon, je ne peux pas mettre un peu d'eau froide dessus sans ressentir aussitôt un violent rhumatisme… Quand on songe à tout ce qu'on pouvait se permettre autrefois !

Il souffrait parfois aussi de vertiges. On allait à Obersalzbrunnen, à Ems, à Baden-Baden, à Kissingen, de là on fit même un voyage intéressant à Munich, en passant par Nuremberg, et à Vienne, par Salzbourg et Ischl, et

on revint par Prague, Dresde et Berlin. Et, bien que Mme Grünlich fût obligée, à cause d'une gastralgie nerveuse dont elle souffrait depuis quelque temps, de s'astreindre à une diète très sévère, ces voyages lui apportaient un changement de vie très opportun, car elle ne cachait pas qu'elle s'ennuyait un peu à la maison.

— Oh ! mon Dieu, tu sais, père, ainsi va la vie ! disait-elle en contemplant le plafond d'un air pensif. Certainement, j'ai appris à connaître la vie, mais c'est justement pourquoi c'est une triste perspective pour moi de rester toujours ici à la maison, comme une sotte. Tu ne crois pas, j'espère, que je ne me trouve pas bien chez vous, papa… je mériterais d'être fouettée, ce serait l'ingratitude la plus noire. Mais tu sais ce que c'est que la vie, n'est-ce pas…

Surtout, elle s'irritait de l'esprit de plus en plus religieux qui emplissait la vaste maison, car les aspirations pieuses du consul se manifestaient d'autant plus fort à mesure qu'il avançait en âge et devenait malade, et depuis que Mme Buddenbrook vieillissait, elle se mettait aussi à prendre goût à cette tendance.

Le bénédicité avait toujours été d'usage dans la maison Buddenbrook : mais, depuis quelque temps, c'était devenu une loi que le matin et le soir la famille se réunît avec les domestiques dans la petite salle du déjeuner pour entendre lire par le maître de la maison un chapitre de la Bible. En outre, les visites de pasteurs et de missionnaires se multipliaient d'année en année, car la digne maison patricienne de la Mengstrasse où, soit dit en passant, on mangeait si bien, était connue depuis longtemps comme très hospitalière, dans le monde du clergé luthérien et réformé, des missions intérieures et étrangères. De tous les coins du pays, des hommes accouraient, vêtus de noir, aux longs cheveux, pour y demeurer quelques jours, assurés d'y trouver une conversation agréable à Dieu, quelques bons repas copieux et un secours en espèces sonnantes destiné à des fins pieuses. Les pasteurs de la ville, amis de la maison, avaient aussi leurs grandes et leurs petites entrées.

Tom était trop discret et trop raisonnable pour laisser paraître un sourire ; mais Tony se moquait d'eux sans ambages et s'efforçait malheureusement de tourner en ridicule messieurs les ecclésiastiques dès que l'occasion s'en présentait.

Parfois, quand Mme Buddenbrook avait sa migraine, c'était à Mme Grünlich de s'occuper de la maison et de décider du menu. Un jour où

justement l’on attendait un pasteur étranger dont l’appétit faisait la joie générale, elle eut la perfidie de commander de la soupe au lard, la spécialité de la ville ; c’était un potage fait avec des choux aigres dans lequel on mélangeait tout le menu : du jambon, des pommes de terre, des pruneaux aigres, des poires cuites, du chou-fleur, des petits pois, des haricots, des carottes et d’autres choses encore, avec une sauce aux fruits. Personne n’en pouvait manger, à moins d’y avoir été habitué dès l’enfance.

— Est-ce que cela vous plaît ? Cela vous plaît-il, monsieur le pasteur ? demandait tout le temps Tony… Non ? Oh ! mon Dieu, si j’avais su !

Et, ce disant, elle prenait un air polisson et passait le petit bout de sa langue sur sa lèvre supérieure, comme elle en avait coutume quand elle méditait ou faisait une malice. Le gros homme posa avec résignation sa cuiller et dit naïvement :

— Je m’en tiendrai au plat suivant.

— Oui, il y a encore un petit quelque chose, dit Mme Buddenbrook en hâte, car après cette soupe on ne pouvait pas songer à un autre plat, et, malgré quelques tranches de pain perdu avec de la gelée de pomme, servies au dessert, l’ecclésiastique déçu dut quitter la table avec sa faim, tandis que Tony riait sous cape et que Tom, très maître de lui, se contentait de lever un de ses sourcils.

Une autre fois, Tony causait dans le vestibule avec la cuisinière Stina, quand le pasteur Mathias de Kannstadt, qui demeurait à la maison depuis quelques jours, sonna au tambour de la porte d’entrée. En se dandinant, de son pas de paysanne, Stina alla ouvrir et le pasteur, voulant lui adresser une parole affable et l’éprouver un peu, lui demanda aimablement :

— Aimes-tu ton Maître ?

Peut-être voulait-il lui donner quelque chose si elle confessait fidèlement sa foi dans le Seigneur.

— Hé ! monsieur le pasteur, dit Stina hésitante, toute rouge, et ouvrant de grands yeux, lequel voulez-vous dire, le vieux ou le jeune ?

Mme Grünlich ne manquait jamais de raconter cette histoire tout haut à table, de sorte que Mme Buddenbrook éclatait de rire, de ce rire des Kröger, accompagné d’un bruit des lèvres.

Le consul, grave et indigné, baissait les yeux sur son assiette.

— C’est un malentendu, disait le pasteur Mathias, tout confus.

CHAPITRE XI

Ce qui suit eut lieu à la fin de l’été de 1855, un dimanche après-midi. Les Buddenbrook, réunis dans le salon aux paysages, attendaient le consul qui s’habillait en bas. On était convenu de faire une promenade avec la famille Kistenmaker, on devait se rendre dans une hôtellerie avec jardin, au-delà de la grande porte de la ville.

À l’exception de Clara et de Clothilde qui, chaque dimanche soir, tricotaient des bas pour les petits nègres dans la maison d’une amie, tous voulaient aller prendre le café dehors et peut-être, si le temps le permettait, faire une partie de barque sur la rivière.

— Papa vous ferait enrager ! dit Tony, en choisissant selon son habitude des expressions fortes. Est-ce qu’il peut jamais être à l’heure ? Il reste à son bureau, il s’y attarde, il faut faire encore ceci ou cela… Grand Dieu, c’est peut-être bien nécessaire, je crois pourtant que cela ne nous conduirait pas à la faillite, s’il posait sa plume un quart d’heure plus tôt. Bon… quand il est déjà en retard de dix minutes, il se rappelle tout à coup sa promesse, monte l’escalier quatre à quatre, et cependant il sait bien qu’une fois arrivé en haut il est congestionné et a des battements de cœur… Cela se passe toujours ainsi avant chaque soirée, avant chaque sortie. Il ne peut donc pas s’accorder un peu de loisir ? Il ne peut donc pas partir à temps et marcher lentement ? C’est irresponsable… À ta place, maman, je parlerais sérieusement à mon mari…

Tony était assise à côté de sa mère, sur le canapé, dans une robe de soie changeante, à la dernière mode. Mme Buddenbrook portait une robe plus lourde, en ottoman de soie gris, garnie de dentelles noires. Les barbes de son bonnet, en tulle raide et en dentelles, passées sous le cou, étaient liées par un nœud de satin et retombaient sur son corsage. Ses cheveux partagés en bandeaux lisses étaient d’un blond roux inaltérable. Elle tenait un réticule dans ses mains blanches finement veinées de bleu. À côté d’elle, Tom, enfoncé dans un fauteuil, fumait une cigarette, tandis que Clara et Clothilde se faisaient vis-à-vis près de la fenêtre. C’était une chose incompréhensible que de voir cette pauvre Clothilde engloutir sans profit une si bonne et si abondante nourriture. Elle ne cessait de maigrir et sa robe noire, tout à fait informe, ne l’embellissait guère. Son long visage gris et

silencieux s’encadrait de cheveux lisses, ternes, et son nez droit, aux pores dilatés, s’épaississait du bout.

— Ne croyez-vous pas qu’il va pleuvoir ? dit Clara.

La jeune fille avait coutume de ne jamais élever la voix en posant une question, et fixait chacun de son regard ferme et assez sévère… Sa robe brune était simplement garnie d’un petit col blanc rabattu et amidonné et de manchettes semblables. Elle se tenait très droite, les mains croisées sur ses genoux. C’était elle que les domestiques craignaient le plus, et c’était elle qui, le matin et le soir, dirigeait les prières, le consul ne pouvant plus lire à haute voix sans ressentir des douleurs dans la tête.

— Est-ce que tu prends ce soir ton bachelick, Tony ? ajouta-t-elle.

— Il sera mouillé, c’est dommage pour ce bachelick neuf.

— Je trouve qu’il vaudrait mieux remettre votre promenade.

— Non, répliqua Tony. Les Kistenmaker viennent. Cela ne fait rien, le baromètre est tombé brusquement. Ce n’est qu’une petite catastrophe, une averse qui ne durera pas. Papa n’est pas encore prêt. C’est bien. Nous pouvons attendre tranquillement que ce soit passé.

Mme Buddenbrook éleva la main et fit le geste de conjurer quelque chose.

— Tu crois qu’il y aura de l’orage, Tom ? Ah, tu sais, j’ai peur.

— Non, dit Tom. J’ai parlé ce matin avec le capitaine Kloot. Il est infaillible. Il n’y aura qu’une averse… pas même de vent violent.

Cette deuxième semaine de septembre avait amené des journées caniculaires tardives. Avec un vent du sud-sud-est, l’été avait été plus accablant en ville qu’en juillet. Un ciel tropical, d’un bleu foncé, avait brillé au-dessus des pignons, pâle à l’horizon comme dans le désert et, après le coucher du soleil, les maisons et les trottoirs des rues étroites avaient dégagé, comme des poêles, une chaleur lourde.

Aujourd’hui, le vent avait tourné tout à fait à l’ouest, et, en même temps, s’était produite cette brusque chute du baromètre. Une partie du ciel était encore bleue, mais lentement, une masse de gros nuages bleu-gris montaient, épais et moelleux comme des coussins.

Tom ajouta :

— Je trouve aussi que la pluie serait fort à désirer. Nous étoufferions s’il nous fallait marcher dans une atmosphère pareille. C’est une chaleur anormale. Je n’en ai jamais eu de semblable à Pau…

En cet instant, Ida Jungmann entra, tenant par la main la petite Erika. L'enfant, dans sa petite robe de coton fraîchement empesée, répandait une odeur de savon et d'amidon ; elle avait un drôle de petit air, le teint rose et les yeux de Grünlich, mais sa lèvre supérieure était celle de Tony.

La bonne Ida était déjà toute grise, presque blanche, bien qu'elle eût à peine dépassé la quarantaine. Il en était ainsi dans sa famille. Son oncle, celui qui était mort du hoquet, avait déjà les cheveux blancs à trente ans.

D'ailleurs, le regard de ses petits yeux bruns était vif, honnête et observateur. Placée depuis vingt ans chez les Buddenbrook, elle était fière de se sentir indispensable. La surveillance de la cuisine, de l'office, des armoires à linge, de la vaisselle, lui incombait ; elle était chargée des principaux achats, faisait la lecture à la petite Erika, confectionnait les robes de ses poupées, travaillait avec elle et allait la chercher à midi, à l'école, avec un paquet de tartines pour faire ensuite une promenade avec elle sur les remparts du Moulin. Toutes ces dames de la ville disaient à Mme Buddenbrook ou à sa fille :

— Quelle gouvernante vous avez, ma chère ! Mon Dieu, cette personne-là vaut de l'or, je vous le dis ! Depuis vingt ans ! et à soixante et plus, elle sera aussi active. Ces gens osseux… et ces yeux honnêtes. Je vous envie, ma chère !

Ida Jungmann avait, elle aussi, une haute opinion d'elle-même. Elle savait qui elle était et quand, sur les remparts, une simple bonne venait s'asseoir sur le même banc qu'elle, avec l'enfant qu'elle gardait, et voulait engager une conversation, Mlle Jungmann disait : « Erikette, il y a des courants d'air ici », et elle s'en allait.

Tony attira sa fillette contre elle, l'embrassa sur une de ses joues roses, et Mme Buddenbrook lui tendit la main avec un sourire distrait… elle observait avec anxiété le ciel qui s'assombrissait toujours plus. Sa main gauche tapotait nerveusement le canapé, et ses yeux clairs erraient inquiets du côté de la fenêtre.

Erika eut la permission de s'asseoir à côté de sa grand-mère. Ida Jungmann s'assit bien droite dans un fauteuil, et se mit à faire du crochet. Tous attendaient le consul en silence.

L'air était lourd. Dehors, le dernier coin bleu avait disparu, et le ciel était d'un gris sombre, lourd et bas, plein de vapeurs. Les teintes de la chambre, les teintes des paysages de la tapisserie, le jaune des meubles et des rideaux étaient éteints, les nuances de la robe de Tony ne chatoyaient plus, et les

yeux des gens étaient sans éclat. Et le vent, le vent d'ouest, qui tout à l'heure se jouait là-bas dans les arbres du cimetière Sainte-Marie et soulevait la poussière de la rue sombre, le vent ne soufflait plus. Il y eut un instant de silence complet. Alors, tout à coup, il se passa une chose silencieuse et effrayante. La lourdeur de l'air parut redoubler ; la pression de l'atmosphère sembla augmenter en une seule seconde, au point d'angoisser le cerveau, de comprimer le cœur, de couper la respiration… en bas, une hirondelle vola au ras du sol, et ses ailes frappèrent le pavé. Et cette pression latente, cette tension, cette anxiété croissante de l'organisme aurait été impossible à supporter, si elle avait duré plus d'un instant,… si, arrivée à son plus haut point, il n'y avait eu une détente, une saute de vent, un petit craquement, un choc libérateur qui se produisit quelque part, imperceptible et que l'on crut entendre… si, au même moment, sans que soit tombée auparavant une goutte d'eau, la pluie ne s'était abattue avec une telle violence que, dans la rigole, l'eau écumait déjà et rejaillissait bien haut sur le trottoir…

Habitué par la maladie à observer les moindres manifestations de ses nerfs, Thomas, dans cette étrange minute, s'était penché en avant, avait porté la main à sa tête et rejeté sa cigarette. Il promena le regard autour de lui pour voir si les autres aussi avaient senti et observé ce même phénomène. Il crut remarquer quelque chose chez sa mère, les autres ne paraissaient pas avoir conscience de ce qui s'était passé. Maintenant, Mme Buddenbrook regardait au-dehors la grosse pluie qui voilait complètement l'église Sainte-Marie.

Elle poussa un soupir et dit :

— Dieu soit loué !

— Là ! dit Tom. Cela va rafraîchir le temps en deux minutes. La pluie s'égouttera des arbres, et nous prendrons le café sur la véranda. Thilda, ouvre donc un peu la fenêtre !

Le bruit de la pluie résonna plus fort dans la pièce. Elle faisait un véritable vacarme. Tout bruissait, clapotait, bouillonnait et écumait. Le vent s'était levé de nouveau, passait dans cet épais voile d'eau, le déchirait, le poussait de tous côtés. Chaque minute apportait de la fraîcheur.

Alors, Line, la femme de chambre, traversa en courant la galerie à colonnes et entra dans la chambre si brusquement, que, pour l'arrêter, Ida Jungmann dit, d'un ton plein de reproche :

— Mon Dieu, je vous ai déjà dit…

Les yeux bleus et inexpressifs de Line étaient grands ouverts, et ses lèvres s'agitèrent un moment en vain…

— Ah ! madame Buddenbrook, ah ! non, venez donc vite… Ah ! Dieu du ciel, cette peur que j'ai eue !

— Bon ! dit Tony ; la voilà qui a encore brisé quelque chose ! Probablement de la fine porcelaine ! Non, maman, ton personnel !…

Mais la soubrette balbutia, angoissée :

— Ah ! non, m'ame Grünlich… si ce n'était que ça…, mais c'est Monsieur, je voulais lui apporter ses souliers, et M. le Consul est assis là, dans son fauteuil, sans pouvoir parler, et râle tout le temps comme ça ; et je crois qu'il n'est pas bien, car M. le Consul est tout jaune…

— Chez Grabow ! s'écria Thomas, et il sortit en toute hâte.

— Mon Dieu ! Ô mon Dieu ! s'écria Mme Buddenbrook en joignant les mains devant son visage et en se précipitant au-dehors.

— Chez Grabow… prenez une voiture… tout de suite ! répétait Tony hors d'haleine.

On descendit en courant l'escalier, et, par la petite salle à manger, on entra dans la chambre à coucher.

Mais Johann Buddenbrook était déjà mort.

OceanofPDF.com

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Bonsoir, Justus, dit Mme Buddenbrook. Tu vas bien ? Assieds-toi.

Le consul Kröger l'embrassa légèrement, puis serra la main de l'aînée de ses nièces, qui se trouvait aussi dans la salle à manger. Il avait environ cinquante-cinq ans. En plus de sa petite moustache, il s'était laissé pousser un collier de barbe toute grise qui lui laissait le menton libre. Sur son crâne large et rose, quelques mèches rares étaient soigneusement peignées. Un large brassard de crêpe entourait la manche de son élégante redingote.

— Sais-tu la dernière nouvelle, Bethsy ? demanda-t-il. Oui… Tony, cela va t'intéresser tout particulièrement. Bref, notre terrain devant le Burgtor est vendu… À qui ? Non pas à un homme, mais à deux, car il sera partagé ; on démolira la maison, une palissade séparera les deux propriétés, et, à droite, le marchand Benthien, à gauche, le marchand Sörensen bâtiront chacun une cabane à lapins ! À Dieu vat !

— C'est inouï ! dit Mme Grünlich en croisant les mains sur ses genoux et en levant les yeux au ciel. La propriété de grand-père ! Bon ! de cette façon le domaine sera gâché. Son charme consistait justement dans son étendue, au fond superflue, mais qui lui donnait son cachet. Le grand jardin… descendant jusqu'à la Trave… et la maison au fond avec l'entrée pour les voitures et son allée de marronniers. Alors, on va le diviser ? Benthien se tiendra devant sa porte et fumera sa pipe, et Sörensen lui fera pendant. Oui, moi aussi, je dis : « À Dieu vat ! », oncle Justus. Il n'y a plus, sans doute, personne qui soit assez distingué pour habiter le tout. C'est heureux que bon-papa ne voie pas cela !

L'atmosphère de deuil pesait encore trop lourdement pour que Tony donnât cours à son indignation en termes plus énergiques.

Cela se passait le jour de l'ouverture du testament, quinze jours après la mort du consul, l'après-midi, à cinq heures et demie. Mme Buddenbrook avait prié son frère de venir à la Mengstrasse, afin de délibérer avec Thomas et M. Marcus, le fondé de pouvoir, au sujet des volontés du défunt et de la

situation de fortune de la famille. Tony avait annoncé sa décision d'assister aussi aux délibérations. Cet intérêt, avait-elle dit, elle le devait aussi bien à la maison qu'à la famille, et elle avait pris soin de donner à cette réunion le caractère d'une séance, d'un conseil de famille. Elle avait fermé les rideaux des fenêtres, et, en sus des deux lampes à huile qui brûlaient sur la table couverte d'un tapis vert, elle avait allumé, luxe superflu, toutes les bougies dans les candélabres dorés. De plus, elle avait placé sur la table une quantité de papier à écrire et des crayons taillés ; personne ne savait à quoi ils devaient servir. Sa robe noire lui donnait la sveltesse d'une jeune fille, et, bien que la mort du consul l'eût touchée plus douloureusement peut-être que personne, tant elle l'avait aimé toutes ces dernières années, bien qu'aujourd'hui encore, en pensant à lui, elle eût deux fois pleuré amèrement, la perspective de ce petit conseil de famille, de ce grave entretien auquel elle pensait prendre part avec dignité, teintait de rose ses jolies joues, animait son regard et donnait à ses gestes de la joie et de l'importance.

Mme Buddenbrook, par contre, fatiguée par la frayeur, la douleur, les mille formalités du deuil, les cérémonies de l'enterrement, paraissait souffrante. Son visage, encadré des dentelles noires du bonnet, semblait encore plus blême, et le regard de ses yeux bleu pâle était terne. Dans ses cheveux d'un blond roux, partagés en bandeaux, on n'apercevait pas le moindre cheveu blanc. Était-ce la lotion de Paris ou déjà une perruque ? Seule Mlle Jungmann le savait, et elle ne l'aurait pas dévoilé, pas même aux dames de la maison.

On était assis au bout de la table de la salle à manger et on attendait que Thomas et M. Marcus revinssent du bureau. Blanches et fières, les statues des dieux sur leurs socles se détachaient du fond bleu ciel de la tapisserie.

Mme Buddenbrook prit la parole :

— Voici ce dont il s'agit, mon cher Justus. Si je t'ai prié de venir, c'est au sujet de Clara, de cette enfant. Feu mon cher Jean m'a laissé le choix du tuteur dont la fillette aura encore besoin pendant trois ans. Je sais bien que tu n'aimes pas à être surchargé d'obligations, tu as des devoirs envers ta femme, envers tes fils.

— Envers *mon* fils, Bethsy.

— Bien, bien, il faut être charitable et miséricordieux, Justus. Il est dit « ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Songe à la miséricorde de notre Père céleste.

Son frère la regarda un peu étonné. Jusqu'ici, c'est seulement de la bouche du défunt consul que l'on avait entendu de telles formules.

— Assez ! reprit-elle. Ces bons offices ne te causeront pas le moindre souci. Je voudrais te prier d'accepter cette tutelle.

— Volontiers, Bethsy, vraiment, je le fais avec plaisir. Est-ce que je ne serai pas autorisé à voir ma pupille ? Cette bonne petite est un peu trop sérieuse.

On fit appeler Clara. Noire et pâle, elle avança lentement, avec des gestes tristes et pleins de retenue. Depuis la mort de son père, elle avait passé presque tout son temps à pleurer dans sa chambre. Ses yeux sombres étaient immobiles ; elle paraissait figée dans la douleur et la crainte de Dieu.

Avec sa galanterie habituelle, l'oncle Justus alla à sa rencontre, s'inclina presque en lui serrant la main, puis il lui adressa quelques formules bien tournées, et elle fit sa sortie après avoir reçu de Mme Buddenbrook un baiser sur ses lèvres immobiles.

— Comment va ce bon Jürgen ? reprit Mme Buddenbrook. Se plaît-il à Wismar ?

— Bien, répondit Justus Kröger en s'asseyant avec un haussement d'épaules. Je crois qu'il a trouvé sa place. C'est un brave garçon, Bethsy, un garçon d'honneur, mais… après avoir échoué deux fois à son examen, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Le droit ne lui disait rien… et cette situation à la poste de Wismar est tout à fait acceptable. Dis-moi… On me dit que ton Christian va arriver ?

— Oui, Justus, il va venir… Que Dieu le protège sur mer ! Ah ! c'est terriblement long. Je lui ai écrit le lendemain de la mort de Jean, et il est loin d'avoir reçu la lettre ; le voyage en bateau à voile durera près de deux mois. Mais il faut qu'il vienne, je le désire tant, Justus ! Tom disait avec raison que Jean n'aurait jamais accepté qu'il abandonnât sa situation de Valparaiso… Mais, je t'en prie, il y a près de huit ans que je ne l'ai vu. Et dans ces circonstances ! Il me les faut tous autour de moi dans ces moments pénibles. C'est naturel, pour une mère.

— Assurément, assurément, dit le consul Kröger, voyant les larmes monter aux yeux de sa sœur.

— À présent, Thomas lui-même est d'accord, reprit-elle. Où Christian serait-il mieux à l'abri que dans la maison de son père, dans le commerce de Tom ? Il peut rester ici, travailler… ah ! j'ai toujours eu peur que le climat de là-bas ne lui nuise.

À ce moment, Thomas Buddenbrook entra dans la salle, suivi de M. Marcus. Frédéric-Guillaume Marcus, depuis de longues années fondé de pouvoir du consul, était un homme de haute taille, en habit brun à basques, un crêpe au bras. Il parlait très bas, hésitant un peu, bégayant, réfléchissant une seconde à chaque mot ; il avait coutume de passer lentement et prudemment l'index et le majeur de sa main gauche sur sa moustache rousse mal soignée, ou bien de se frotter minutieusement les mains en roulant ses yeux bruns et ronds, ce qui pouvait faire croire à de la confusion d'esprit ou à de la distraction, bien qu'il appliquât à la moindre affaire toute son attention et tout son sens critique. Thomas Buddenbrook, si jeune, déjà à la tête d'une grande maison de commerce, montrait par son attitude et sa mine à quel point il avait conscience de sa dignité, mais il était pâle, et ses mains, dont l'une portait à présent la chevalière à gemme verte, étaient aussi blanches que les manchettes qui sortaient de ses manches de drap noir ; à les voir si pâles, on les devinait absolument sèches et froides.

Ces mains, dont les ongles ovales et soignés avaient une tendance à bleuir un peu, pouvaient prendre à de certains moments, dans des poses inconsciemment fébriles, une indicible expression de susceptibilité distante et de retenue craintive qui, jusque-là, était demeurée étrangère et semblait peu convenir aux mains larges et bourgeoises, bien qu'assez finement modelées, des Buddenbrook.

Le premier soin de Tom fut d'ouvrir à deux battants la porte du salon des paysages pour laisser pénétrer la chaleur du poêle qui brûlait derrière la grille en fer forgé. Puis il échangea une poignée de main avec le consul Kröger et prit place à la table, en face de M. Marcus, levant un sourcil pour regarder avec quelque surprise sa sœur Tony. Mais elle se rengorgeait, la tête en arrière, si bien qu'il s'abstint de toute remarque au sujet de sa présence.

— Alors, on ne peut pas encore t'appeler monsieur le consul ? demanda Justus Kröger. Les Pays-Bas espèrent en vain t'avoir comme représentant, mon vieux Tom ?

— Oui, oncle Justus, j'ai pensé que cela valait mieux. J'aurais pu me charger tout de suite du consulat et de mainte autre fonction ; mais d'abord je suis un peu jeune… et puis j'en ai parlé à l'oncle Gotthold, cela lui a fait plaisir et il accepte…

— C'est très sage, mon garçon, très politique, tout à fait *gentlemanlike*.

— Monsieur Marcus, dit Mme Buddenbrook, mon cher monsieur Marcus (et elle lui tendit la main, la paume en l'air ; il la prit lentement avec un regard de côté, grave et déférent). Je vous ai prié de monter. Vous savez de quoi il retourne, et je sais que vous êtes d'accord avec nous. Mon pauvre défunt, dans ses dernières volontés, a exprimé le désir qu'après sa mort vous consentissiez à mettre votre concours loyal et éprouvé au service de sa maison, non plus comme collaborateur étranger, mais comme associé.

— Certainement, certainement, madame, dit M. Marcus. Je vous prie humblement de croire que je sais apprécier avec reconnaissance l'honneur que me fait cette offre ; je ne peux apporter à la maison que de bien faibles ressources. Devant Dieu et devant les hommes, je ne vois rien de mieux à faire que d'accepter avec gratitude vos offres et celles de monsieur votre fils.

— Eh bien, Marcus, je vous remercie de tout cœur pour l'obligeance avec laquelle vous assumez une part de cette grande responsabilité qui serait peut-être trop lourde pour moi.

Thomas prononça ces paroles d'un ton bref et léger en tendant la main à son associé par-dessus la table ; tous deux étaient depuis longtemps d'accord, et ceci n'était qu'une simple formalité.

— « Compagnie est gueuserie. » Vous allez tous deux faire mentir cette plaisanterie, dit le consul Kröger. Et à présent, mes enfants, nous allons examiner la situation. Je n'ai à m'occuper que de la dot de ma pupille ; le reste m'est égal. As-tu une copie du testament, Bethsy ? et toi, Tom, une petite évaluation ?

— Je l'ai dans ma tête, dit Thomas.

Et tandis qu'il faisait rouler son crayon en or sur la table, renversé dans son fauteuil, regardant de l'autre côté, dans le salon aux paysages, il se mit à donner un aperçu de la situation.

Il se trouvait que la fortune laissée par le consul était plus considérable que personne n'eût pu le supposer. La dot de sa fille aînée avait sombré, il est vrai ; la perte subie par la maison, lors de la faillite de Brême, en 1851, avait été un rude coup. 1848 ainsi que l'année en cours, 1855, avec ses troubles et ses bruits de guerre avaient causé des pertes. Mais il y avait eu la part des Buddenbrook dans l'héritage Kröger, qui était de 400 000 marks. Justus ayant mangé la majeure partie de son patrimoine à l'avance, cette part se montait à 300 000. Bien que Johann Buddenbrook se fût plaint sans cesse, suivant l'habitude des commerçants, la perte était compensée par les

bénéfices : 30 000 thalers bon an mal an. Le montant de la fortune, sans compter les biens immobiliers, s'élevait donc en chiffre rond à 750 000 marks.

Thomas lui-même, malgré toute la connaissance qu'il avait de la marche des affaires, avait été laissé dans le doute par son père. Mme Buddenbrook avait écouté, avec calme et discrétion, Tony avec une dignité charmante et sans comprendre regardait droit devant elle sans pouvoir se défendre d'un doute, et se demandant sérieusement :

« Est-ce que c'est beaucoup ? Beaucoup ? Sommes-nous toujours des gens riches ?… »

Cependant, M. Marcus se frottait lentement les mains d'un air distrait en apparence, et le consul Kröger s'ennuyait visiblement. Thomas prononça ce chiffre de 750 000 marks avec une fierté nerveuse et provocante, qui semblait presque du dépit.

— Nous devrions depuis longtemps avoir atteint le million, dit-il d'une voix oppressée par l'émotion et les mains tremblantes. Grand-père, à sa meilleure époque, a déjà disposé de 900 000 marks, et que d'efforts depuis, que de succès, quels bons coups çà et là ! Et la dot de maman ! et l'héritage de maman ! Ah ! mais il y a eu cet éparpillement continuel ! Mon Dieu, c'est dans la nature des choses, excusez-moi si, en cet instant, je prends à cœur plutôt les intérêts de notre maison de commerce que ceux de la famille… Les dots, les indemnités à l'oncle Gotthold et à Francfort, ces centaines de mille marks retirés du commerce… Et, à cette époque, le chef de la maison n'avait qu'un frère et une sœur… Bref, nous allons avoir fort à faire, Marcus.

Une soif d'action, de victoire, de puissance, le désir de forcer la chance allumèrent un bref éclair dans ses yeux. Il sentit les regards de tous fixés sur lui, pleins d'attente, se demandant s'il saurait augmenter ou seulement sauvegarder le prestige de la firme, celui de la vieille famille. À la Bourse, il surprenait ces regards obliques dans les yeux de vieux commerçants joviaux, sceptiques et un peu narquois, qui semblaient vouloir le jauger et lui demander :

— Saurais-tu mener à bien ton affaire, mon fils ?

« J'y arriverai », pensait-il.

Frédéric-Guillaume Marcus se frottait les mains avec recueillement, et Justus Kröger dit :

— Là ! là ! du calme, mon vieux Tom ! Les temps ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, quand ton grand-père était fournisseur de l'armée prussienne.

Suivit alors une conversation détaillée sur les dispositions générales et particulières, conversation à laquelle tous prirent part et dans laquelle le consul Kröger représentait la bonne humeur, en parlant toujours de Thomas comme de « S.A. le prince régnant ». Il disait aussi : « Le Domaine territorial des docks reste, selon la tradition, et en tout état de cause, attaché à la Couronne. »

Du reste, comme on le comprend bien, les dispositions du testament tendaient à ce que toute la fortune restât indivise, autant que possible, à ce que Mme Elisabeth Buddenbrook fût en principe légataire universel et que le capital restât investi dans la maison. M. Marcus fit remarquer qu'en tant qu'associé il augmentait le capital social de 120 000 marks. On constituait 50 000 marks de fortune personnelle à Thomas et la même somme à Christian, pour le cas où il fonderait un foyer. Justus Kröger fut tout à fait à son affaire quand on lut cette clause : « Quant à la dot de ma très chère fille cadette, en cas de mariage, je laisse à ma femme tendrement aimée le soin d'en fixer le montant. »

— Disons 100 000, proposa Justus en se renversant en arrière, croisant une jambe sur l'autre et en retroussant sa petite moustache grise.

Il était la générosité même. Mais on fixa la somme traditionnelle de 80 000.

« Dans le cas d'un second mariage de ma fille aînée, tendrement chérie, en considération de la somme de 80 000 déjà employée pour son premier mariage, la somme de 17 000 thalers ne devra pas être dépassée. »

D'un geste aussi émouvant que gracieux, Mme Antonie tendit les bras pour repousser les manches de son corsage, leva les yeux au ciel et s'écria :

— Grünlich, ha ! (C'était comme un cri de guerre, comme un son de trompette.) Savez-vous, en somme, ce qu'il a fait, cet individu, monsieur Marcus ? demanda-t-elle. Un après-midi de dimanche, nous étions réunis au jardin, sans méfiance, devant le pavillon. Vous savez, monsieur Marcus, notre pavillon. Bon ! qui est-ce qui apparaît ? un individu aux favoris dorés. Quel filou !…

— Chut ! dit Thomas, nous parlerons plus tard de M. Grünlich, n'est-ce pas ?

— Bon, bon, mais tu m’accorderas ceci, Tom, toi qui es un garçon intelligent, et tu sais bien que, si naïve que je fusse, il y a peu de temps encore j’ai fait l’expérience que, dans la vie, tout ne se passe pas toujours selon la justice et l’honnêteté.

— Sans doute… fit Tom.

Et l’on continua, on passa aux détails, on prit connaissance des volontés du consul au sujet de la grande bible de famille, des boutons en diamants et de tels autres menus objets… Justus Kröger et M. Marcus restèrent à dîner.

CHAPITRE II

Au commencement du mois de février 1856, Christian Buddenbrook retourna, après une absence de huit ans, dans sa ville natale. Il arriva par la diligence de Hambourg. Il était vêtu d’un habit jaune à grands carreaux, qui avait un air tropical. Il rapportait la mâchoire d’un espadon et une grande canne à sucre. Il reçut les embrassades de sa mère, d’un air mi-distrait, mi-embarrassé. Il conserva cette même attitude le lendemain de son arrivée, lorsque toute la famille se rendit au cimetière, près du Burgtor, pour y déposer une couronne. Ils se tenaient tous les uns près des autres, dans l’allée couverte de neige, devant une grande pierre tombale sur laquelle étaient gravés, autour des armes de la famille sculptées dans la pierre, les noms de ceux qui y reposaient. À la tête du monument s’élevait une croix de marbre qui s’adossait au petit bois entourant le cimetière. Tous étaient là, excepté Clothilde, qui était allée à Ungnade soigner son père malade.

Tony déposa la couronne sur les lettres d’or fraîchement gravées et, malgré la neige, s’agenouilla pour prier tout bas ; son voile noir flottait autour d’elle et sa large jupe s’étalait, gracieusement drapée, sur le sol. Dieu seul sait ce qu’il entrait de douleur et de sentiment religieux, mais aussi de vanité féminine dans cette pose abandonnée. Thomas n’était pas d’humeur à réfléchir sur ce sujet. Mais Christian regardait sa sœur avec une expression mêlée de moquerie et d’anxiété, comme s’il voulait dire : « Pourras-tu justifier cette attitude ? Ne seras-tu pas gênée quand tu te lèveras ? Que c’est donc déplaisant ! » Tony surprit ce regard en se levant, mais n’en fut nullement gênée. Elle rejeta la tête en arrière, arrangea son voile et son manteau et se disposa à partir avec une assurance pleine de dignité. Christian se sentit soulagé.

Si le défunt consul, avec son amour exalté pour Dieu et le Sauveur crucifié, avait été le premier de la famille à connaître et à entretenir ces sentiments si rares, si singuliers, si peu bourgeois, ses deux fils parurent être les premiers Buddenbrook à ressentir un mouvement de recul devant une manifestation naïve de tels sentiments. Certes, Thomas avait été touché par la mort de son père d'une façon plus douloureuse et plus sensible que son grand-père n'avait été touché de la perte du sien. Cependant, il n'avait pas coutume de s'agenouiller sur la tombe ; il ne s'était jamais jeté sur la table en sanglotant comme un enfant, ainsi que l'avait fait sa sœur Tony. Il lui était pénible au plus haut degré d'entendre les grands mots mêlés de larmes par lesquels sa sœur aimait, entre le rôti et le dessert, à célébrer les qualités et la personne de son père. Vis-à-vis de telles manifestations, il gardait une gravité pleine de tact, un silence résigné et inclinait la tête avec réserve. Et c'est justement quand personne ne parlait du mort ou n'y songeait, que ses yeux se remplissaient lentement de larmes, sans que son expression changeât.

Il en était tout autrement de Christian. Il ne pouvait pas garder contenance en face des effusions naïves et puériles de sa sœur. Il se penchait au-dessus de son assiette, détournait la tête, manifestait le besoin de se cacher ; plusieurs fois même, il l'interrompit en disant tout bas d'un air tourmenté :

— Ô mon Dieu… Tony… et en fronçant son grand nez en une multitude de plis.

Il montrait même de l'inquiétude et de la gêne, dès que la conversation venait à tomber sur le défunt et il semblait craindre et éviter non seulement l'expression déplacée de sentiments profonds et graves, mais encore ces sentiments eux-mêmes. On ne l'avait pas vu verser une larme sur la mort de son père. La longue séparation pouvait expliquer cette froideur. Mais le plus curieux, c'était que, malgré son aversion pour les entretiens de ce genre, il prenait souvent sa sœur à part pour se faire raconter par le menu les détails matériels de ce terrible après-midi, car Mme Grünlich avait l'art de narrer d'une façon pleine de vie.

— Alors, demandait-il pour la cinquième fois, il était jaune ? Qu'est-ce que la bonne a crié en se précipitant dans le salon ?… Alors il était jaune ?… Et il n'a rien pu dire avant de mourir ?… Que disait la bonne ? Qu'a-t-il pu dire ? Ouah, ouah ?

Il se taisait longtemps tandis que ses petits yeux ronds et enfoncés erraient vifs et pensifs dans la pièce.

— Atroce ! disait-il soudain, et on voyait un frisson le parcourir, comme il se levait.

Et, de son air inquiet et songeur, il arpentait la chambre, tandis que Tony s'étonnait de voir son frère qui, on ne sait pourquoi, était gêné qu'elle pleurât tout haut son père, imiter avec insistance et terreur les sons proférés par son père, tels qu'il se les était fait répéter, non sans peine, par Line, la femme de chambre.

Christian n'avait pas embelli. Il était maigre et blême. Sa peau lui collait au crâne. Entre les pommettes, son grand nez busqué saillait, dur et osseux, et ses cheveux s'étaient visiblement éclaircis. Il avait le cou mince et trop long, les jambes cagneuses. D'ailleurs, son séjour à Londres paraissait avoir eu sur lui une influence durable, et comme, à Valparaiso, il avait surtout fréquenté des Anglais, toute sa personne avait pris une allure britannique qui ne lui seyait pas mal. Il leur avait emprunté la coupe aisée, l'étoffe solide et laineuse de ses vêtements, l'élégance pratique de ses larges souliers et la manière de laisser retomber sur les lèvres sa moustache roussâtre avec une expression aigre-douce. Même ses mains, aux ongles courts et nets, avec leur blancheur mate et poreuse, évocatrice de climats tropicaux, avaient un air anglais.

— Dis-moi donc… demandait-il à brûle-pourpoint, connais-tu cette sensation… c'est difficile à décrire… quand on a avalé un morceau dur et qu'on a mal tout le long du dos ?

Et, ce disant, il fronçait de nouveau son nez en petites rides tendues.

— Oui, disait Tony, ce n'est rien d'extraordinaire. On boit une gorgée d'eau…

— Ah ? répliquait-il mécontent. Non, je ne crois pas que nous pensions à la même chose.

Une gravité inquiète se peignait alors sur son visage…

Avec cela, il fut le premier dans la maison à s'affranchir de l'atmosphère de deuil. Il n'avait rien oublié de l'art d'imiter Marcellus Stengel et parlait souvent des heures entières son langage. À table, il s'informait du théâtre municipal… s'il y avait une bonne troupe, ce qu'on y jouait…

— Je ne sais pas, disait Tom sur un ton d'indifférence exagérée, pour ne pas paraître irrité. Je ne m'en soucie pas pour l'instant.

Mais Christian semblait ne pas entendre ces derniers mots et se mettait à parler théâtre…

— Je ne puis dire comme j'aime à aller au théâtre. Rien que le mot « théâtre » suffit littéralement à me rendre heureux. Je ne sais si quelqu'un de vous connaît ce sentiment. Je pourrais rester des heures assis là, silencieux, à contempler le rideau baissé. En même temps je me réjouis comme lorsque, étant enfants, nous entrions ici pour recevoir nos cadeaux de Noël… Rien que le bruit des instruments de l'orchestre qu'on accorde !… J'irais au théâtre rien que pour l'entendre !… Mais j'aime surtout les scènes d'amour… Il y a des amoureuses qui savent si bien prendre entre leurs mains la tête de leur amoureux… D'ailleurs, les acteurs… J'ai beaucoup fréquenté les acteurs à Londres et à Valparaiso. Au début, j'étais réellement fier de pouvoir leur parler familièrement dans la vie ordinaire. Au théâtre j'observe chacun de leurs gestes… c'est très intéressant ! À la dernière réplique, on se retourne tranquillement et on se dirige d'un pas lent et sûr, sans aucune gêne, vers la porte, et cependant on sait que les regards du théâtre tout entier sont fixés sur votre dos… Comment peut-on faire cela !… Autrefois, je souhaitais toujours d'aller un jour derrière les coulisses, aujourd'hui j'y suis à peu près comme chez moi, je puis le dire. Figurez-vous… dans un théâtre d'opérette, c'était à Londres… un soir, le rideau se leva lorsque j'étais encore sur la scène… Je parlais avec Miss Watercloose… une demoiselle Watercloose… une très jolie fille ! Bon ! tout à coup, le rideau se lève, la salle apparaît… mon Dieu, je ne sais pas encore comment j'ai dégringolé de la scène !

Mme Grünlich était à peu près la seule à rire à table ; mais Christian continuait de parler en promenant ses regards de tous côtés. Il parlait de chanteuses de cafés-concerts, il racontait qu'une dame avait paru sur l'estrade avec une perruque poudrée, une longue canne et avait chanté un chant intitulé *That's Maria !*…

— Maria, vous savez, Maria, la plus ignoble de toutes… Quand une femme a commis le péché le plus grand, on dit : That's Maria ! Maria est la pire de toutes, vous savez… le vice…

Et il prononçait ce dernier mot avec une expression horrible, fronçant son nez et levant sa main droite aux doigts crispés.

— *Assez*, Christian ! disait Mme Buddenbrook. Cela ne nous intéresse nullement.

Mais le regard de Christian se promenait distraitement au-dessus d'elle, et même sans l'objection de sa mère il aurait sans doute cessé de parler car, tandis que ses petits yeux ronds et enfoncés erraient sans cesse, il paraissait plongé dans de profondes et inquiètes réflexions sur Maria et sur le vice.

Tout à coup il dit :

— C'est bizarre… parfois je ne puis avaler ! Non, il n'y a pas de quoi rire, c'est terriblement grave. Quelquefois, il me vient à l'idée que je ne peux peut-être pas avaler et alors je ne le peux vraiment pas. Le morceau reste arrêté et tout ceci, là, le gosier, les muscles… refusent tout service. Ils n'obéissent plus à ma volonté, vous savez. Oui, c'est ainsi, je n'ose plus vouloir ce qu'il faut…

— Christian ! s'exclama Tony exaspérée. Mon Dieu ! quelles bêtises ! Tu n'oses pas vouloir avaler… Non, tu te rends ridicule… Qu'est-ce que tu racontes là ?

Thomas se taisait, mais Mme Buddenbrook reprit :

— Ce sont les nerfs, Christian, oui, il était grand temps pour toi de venir, le climat de là-bas t'aurait rendu malade.

Après le dîner, il s'asseyait au petit harmonium de la salle à manger et parodiait un virtuose. Il faisait semblant de rejeter ses cheveux en arrière, se frottait les mains, levait les yeux vers une assistance imaginaire ; puis, sans produire aucun son ni actionner les soufflets, car il ne savait pas jouer, et, comme la plupart des Buddenbrook, n'avait pas de sens musical, penché en avant il se mettait à travailler la basse, à exécuter des traits fantastiques ; il se rejetait en arrière, regardait le plafond avec ravissement, enfonçait les touches avec force, d'un air vainqueur. Clara elle-même éclatait de rire. Son jeu imitait à s'y méprendre la passion et le charlatanisme, le comique irrésistible, le caractère burlesque et excentrique des Anglo-Américains. Il n'avait d'ailleurs rien de déplaisant, il se sentait heureux et sûr de lui.

— J'ai beaucoup fréquenté les concerts, disait-il. J'aime à voir les gens manier leurs instruments. Quelle belle chose qu'un artiste !

Puis il recommençait son manège, s'arrêtait brusquement. Il reprenait à l'instant son sérieux, si surprenant que ce fût ; c'était comme un masque qui lui tombait du visage ; il se levait, passait la main dans ses cheveux clairsemés, changeait de place et s'immobilisait, le regard vague, silencieux et maussade, avec l'air d'écouter des bruits inquiétants.

— Je trouve Christian un peu bizarre, par moments, disait Mme Grünlich, un soir où elle était seule avec son frère Thomas. Quelle singulière façon de

parler ! Il entre dans tant de détails, ou bien, comment dire cela ? il voit les choses par leur côté saugrenu.

— Oui, dit Tom, je comprends très bien ce que tu veux dire, Tony. Christian est extrêmement indiscret… c'est difficile à exprimer. Il lui manque quelque chose, ce qu'on pourrait appeler l'équilibre, l'équilibre personnel. D'un côté, il est incapable de supporter chez autrui des manques de tact, de se maîtriser devant des fautes de tact même naïves… Il n'est pas en état de se maîtriser, il ne sait pas le cacher, il perd tout à fait contenance… Mais, d'un autre côté, il peut perdre aussi contenance en tombant dans le bavardage le plus désagréable et en révélant ses pensées les plus intimes. Cela cause parfois une impression pénible. N'est-ce pas comme une sorte de délire ? Quand on délire, on perd de même toute contenance, toute retenue… Ah ! au fond, c'est parce que Christian s'occupe beaucoup trop de sa propre personne et de tout ce qui se passe en lui. Parfois, il est pris d'une véritable manie de mettre en lumière et d'exprimer les sensations les plus menues et les plus intimes… des sensations dont un homme de bon sens ne se soucierait pas et qu'il préfère ignorer pour la simple raison qu'il aurait honte d'en faire part aux autres. Il y a un tel manque de pudeur dans ce besoin de communiquer tout aux autres, Tony… Vois-tu, n'importe qui peut dire, comme Christian, qu'il aime le théâtre, mais il le dira sur un autre ton, en passant, brièvement, avec plus de modestie. Christian, lui, le dit avec un accent qui signifie : « Mon engouement pour le théâtre n'est-il pas une chose tout à fait extraordinaire et intéressante ? » Ce disant, il lutte avec les mots, il semble faire effort pour exprimer quelque chose de merveilleusement subtil, de caché, de rare.

« Je vais te dire une chose, reprit-il après un silence, en jetant sa cigarette dans le poêle à travers la grille en fer forgé… J'ai moi-même réfléchi parfois à cette préoccupation anxieuse, vaine et curieuse de soi-même ; autrefois, j'y étais aussi enclin. Mais j'ai remarqué que cette préoccupation vous rend distrait, incapable et inquiet ; et la tenue, l'équilibre, c'est, à mon avis, la chose essentielle. Il y aura toujours des gens autorisés à s'intéresser ainsi à eux-mêmes, à observer minutieusement leur sensation ; ce sont les poètes, qui savent exprimer, de façon précise et harmonieuse, leur vie intérieure et enrichir, par là, la vie sentimentale des autres. Mais nous, nous ne sommes que de simples commerçants, mon enfant ; les observations que nous faisons sur nous-mêmes sont d'une insignifiance lamentable. Nous pouvons, à la rigueur, dire que l'accord de plusieurs instruments d'orchestre

nous cause un plaisir bizarre et que, parfois, nous n'osons pas avaler… Mais ensuite il faut nous mettre au travail, que diable, et produire quelque chose comme nos ancêtres l'ont fait.

— Oui, Tom, tu parles selon mon cœur. Quand je songe que ces Hagenström prospèrent de plus en plus. Ô mon Dieu, cette ordure, tu sais… Mère ne veut pas entendre ce mot, mais c'est le seul qui leur convienne. Croient-ils peut-être qu'en dehors d'eux il n'y ait pas d'autres familles distinguées en ville ? Ah ! cela me fait rire, tu sais, j'en ris tout haut !

CHAPITRE III

À l'arrivée de son frère, le chef de la maison Johann Buddenbrook l'avait longuement toisé d'un regard scrutateur ; les premiers jours, il l'avait observé de façon discrète et sans en avoir l'air. Ensuite, sans qu'on eût pu lire sa pensée sur son visage impassible et fermé, sa curiosité parut satisfaite, son opinion fixée. En famille, il lui parlait d'un ton indifférent de choses indifférentes et s'amusait, comme les autres, lorsque Christian se donnait en spectacle. Au bout de huit jours environ, il lui dit :

— Nous allons donc travailler ensemble, mon garçon ?… Si je ne me trompe, tu es d'accord avec le désir de maman, n'est-ce pas ?… Comme tu le sais, Marcus est devenu mon associé dans la mesure de la quote-part qu'il a apportée à l'entreprise. Je pense que, pour le principe, étant mon frère, tu vas prendre à peu près la place qu'il occupait, celle de fondé de pouvoir… en théorie tout au moins. Quant à ton travail, je ne sais pas quelles sont tes connaissances commerciales. Je pense que jusqu'à présent tu as un peu flâné, hein ! En tout cas, la correspondance anglaise est ce qui te sourira le plus. Ensuite, il faut que je te demande une chose, mon cher. En ta qualité de frère du chef de la maison, tu auras naturellement, de ce fait, vis-à-vis des autres employés, une place privilégiée… Je n'ai pas besoin de te dire, n'est-ce pas, que tu leur imposeras beaucoup plus en te mettant sur le même pied qu'eux, en faisant ton devoir, qu'en usant de tes privilèges pour t'octroyer des libertés. Alors, il faudra observer les heures de présence au bureau et toujours garder les dehors… hein ?

Puis il lui fit une proposition au sujet de ses émoluments, que Christian accepta sans réfléchir ni marchander, d'un air embarrassé et distrait, montrant peu de cupidité et le seul désir de régler l'affaire au plus vite.

Le lendemain, Thomas l'introduisit dans les bureaux et Christian débuta au service de la vieille maison de commerce. Après la mort du consul, les affaires avaient suivi un cours régulier et soutenu. Mais on s'aperçut bientôt que, depuis que Thomas Buddenbrook avait les rênes en main, un esprit plus original, plus vif, plus entreprenant, dirigeait la maison. Çà et là, on se risquait ; on fit sonner bien haut et l'on utilisa consciencieusement le crédit de la maison qui, sous l'Ancien Régime, n'avait été qu'une entité, une théorie, un luxe. Ces messieurs, à la Bourse, se faisaient signe de la tête : « Buddenbrook tient à faire travailler son argent », disaient-ils, mais ils trouvaient bon que Thomas eût à traîner derrière lui, comme un boulet, l'honorable Frédéric-Guillaume Marcus. L'influence de M. Marcus servait de frein à la marche des affaires. Il passait soigneusement ses deux doigts sur sa moustache, alignait méticuleusement sur le bureau son écritoire et son verre d'eau, envisageait chaque affaire à divers points de vue, l'air toujours absent, et n'oubliait pas de descendre, pendant les heures de bureau, cinq ou six fois dans la cour et dans la buanderie se rafraîchir la tête sous le robinet.

— Ils se complètent, se disaient entre eux les chefs des grandes maisons, par exemple le consul Huneus au consul Kistenmaker.

Et on se répétait ce jugement, chez les marins ou les ouvriers des docks, même dans les familles de la petite bourgeoisie, car la ville s'intéressait à la manière dont le jeune Buddenbrook allait empoigner l'affaire. M. Stuht, de la Glockengiesserstrasse, disait lui aussi à sa femme, qui fréquentait la plus haute société de la ville :

— Ces deux-là se complètent à merveille, c'est moi qui te le dis !

Mais la personnalité dirigeante était, sans nul doute, le plus jeune des deux associés. C'était lui qui s'expliquait avec les employés de la maison, avec les capitaines de bateaux, les contremaîtres dans les bureaux, avec les camionneurs et les ouvriers des docks. Il savait parler leur langage avec aisance et cependant les tenir à distance. Lorsque M. Marcus disait à un brave ouvrier : « Vous m'avez-ti compris ? » c'était si drôle que son associé, au pupitre d'en face, se mettait tout simplement à rire et que tout le bureau ensuite se laissait aller à la gaieté.

Thomas Buddenbrook, tout rempli du désir de sauvegarder et d'augmenter le prestige de sa maison et de faire honneur à sa vieille renommée, aimait, dans cette lutte quotidienne pour le succès, à payer de sa personne, sachant bien qu'il devait plus d'une bonne affaire à sa manière de

se présenter, à son élégante assurance, à son amabilité qui gagnait les cœurs, à son tact et à son habileté dans la conversation.

— Un homme d'affaires ne doit pas être un bureaucrate ! disait-il à Stéphane Kistenmaker, de la maison Kistenmaker et fils, son ancien camarade de classe, qu'il dominait intellectuellement, dont il était resté l'ami, et qui recueillait la moindre de ses paroles pour la redire aux autres comme venant de lui… Il faut pour cela de la personnalité, c'est mon opinion. Je ne crois pas qu'on puisse remporter de grands succès sans quitter son fauteuil au bureau… du moins je n'y aurais pas grand plaisir. Le succès n'est pas une chose qui se puisse calculer d'avance sur le papier… J'ai toujours éprouvé le besoin de diriger en personne la marche des affaires, d'y aller de la parole, du regard et du geste… de tout dominer par l'influence immédiate de ma volonté, de mon talent, de ma chance, appelle cela comme il te plaira. Malheureusement, c'est en train de passer de mode, cette initiative personnelle du commerçant… Le temps marche et laisse, ce me semble, ce qu'il avait de meilleur derrière lui… Les communications deviennent plus faciles, les cours sont de plus en plus rapidement connus… Les risques diminuent, et les bénéfices en même temps. Oui, nos anciens avaient une tout autre vie. Mon grand-père, par exemple, voyageait en perruque poudrée et en escarpins, dans sa calèche attelée de quatre chevaux, et allait faire des affaires dans le sud de l'Allemagne, en qualité de fournisseur aux armées prussiennes. Il déployait toute son amabilité, faisait valoir ses talents et ramassait un argent fabuleux, Kistenmaker… Ah ! je crains bien qu'avec le temps l'existence du négociant ne devienne de plus en plus banale.

Il se plaignait ainsi parfois ; les affaires qu'il aimait le mieux, c'étaient celles qu'il concluait par hasard, en se promenant avec sa famille, entrant par exemple dans un moulin, causant avec le propriétaire, qui, trop honoré, passait un bon contrat avec lui sans y prendre garde… C'était bien loin des façons de procéder de son associé.

Quant à Christian, il parut d'abord se consacrer à ses occupations avec un zèle et un plaisir réels ; il semblait même s'y trouver admirablement à l'aise et parfaitement satisfait ; pendant plusieurs jours, on le vit manger avec appétit, fumer sa petite pipe et redresser ses épaules dans son vêtement anglais, ce qui exprimait chez lui le bien-être et le contentement. Le matin, il descendait au bureau à peu près à la même heure que Thomas et s'asseyait à côté de M. Marcus, en face de son frère, dans un fauteuil

tournant, car il avait un fauteuil comme les deux patrons. Tout d'abord, il lisait les *Petites Annonces* en finissant de fumer en toute tranquillité sa cigarette du matin. Puis il tirait du casier inférieur de son pupitre une vieille fine, étirait les bras pour se donner un peu de mouvement, disait : « Ah ! » et, promenant sa langue entre ses dents, se mettait avec courage à son travail. Ses lettres anglaises étaient très habilement rédigées et fort efficaces ; il écrivait l'anglais comme il le parlait, simplement, sans recherche et sans effort, d'un ton aisé et familier. À son habitude, il exprimait, en famille, l'état d'âme qui était le sien.

— C'est une belle carrière que celle de négociant, on peut s'y sentir heureux, disait-il. Une carrière solide, modeste, laborieuse, confortable… je suis né pour cela, vraiment. Et depuis que je fais partie de la maison, savez-vous ?… bref, je me sens heureux comme je ne l'ai jamais été. On s'en vient, le matin, dispos à son bureau, on parcourt le journal, on fume, on pense à ceci ou à cela et au bon numéro qu'on a tiré, on prend son petit verre, on travaille un petit peu. Vient alors midi, on mange en famille, on se repose et ensuite on retourne à son travail… On écrit, on a du papier à en-tête de la maison, lisse, propre, une bonne plume… une règle, un coupe-papier, un cachet, le tout de première qualité, comme il convient… et on expédie tout son travail diligemment, une chose après l'autre, jusqu'au moment de ranger ses affaires. Et l'on remet la suite au lendemain. Puis, le soir, quand on remonte chez soi pour dîner, on se sent satisfait à fond… chaque membre est content… les mains sont contentes…

— Mon Dieu, Christian, disait Tony. Tu te rends ridicule ! Les mains sont contentes !

— Mais oui ! Tu ne connais pas cela ? je pense…

Et il s'exaltait, dans le désir d'exprimer, d'expliquer cette sensation :

— On serre le poing, tu sais… il n'a plus beaucoup de force, car il est las de travailler, mais il n'est pas moite… il n'est pas énervé… il éprouve du plaisir à son propre contact… C'est un sentiment de satisfaction intime. On peut rester là, assis, bien tranquille, sans s'ennuyer.

Tous se taisaient. Thomas prit un ton indifférent pour cacher sa répugnance :

— Il me semble, dit-il, que l'on ne travaille pas afin de…

Mais il s'arrêta, plutôt que de répéter ces propos.

— Moi, du moins, j'ai d'autres raisons d'agir, ajouta-t-il.

Mais Christian, dont le regard errait dans la pièce, n’entendit pas ; il était bien trop plongé dans ses pensées, et bientôt après il se mit à raconter une histoire de Valparaiso, une affaire de meurtre crapuleux dont il avait été témoin.

— Alors, le drôle tire son couteau…

Sans que l’on sût pourquoi, Thomas désapprouvait ces récits dont l’autre était prodigue et dont Mme Grünlich faisait ses délices, alors que Mme Buddenbrook, Clara et Clothilde étaient saisies d’horreur et que Mlle Jungmann et Erika écoutaient bouche bée. Thomas accompagnait ces histoires de remarques froides et railleuses et feignait de croire que Christian exagérait ou plaisantait. Ce n’était sûrement pas le cas. Mais il contait avec verve et couleur. Thomas était-il vexé de constater que son frère cadet avait plus voyagé et vu plus de choses que lui ? Ou bien éprouvait-il du dégoût à entendre louer le désordre et la brutalité exotiques dans toutes ces histoires de couteau et de revolver ? Toujours est-il que Christian ne se souciait nullement de cette réprobation ; il était lui-même bien trop absorbé par ses propres descriptions pour prendre garde au succès ou à l’insuccès qu’elles rencontraient autour de lui, et quand il avait terminé son récit, il promenait dans la pièce un regard absent et rêveur.

Si, par la suite, les rapports entre les deux Buddenbrook se gâtèrent, ce ne fut pas Christian qui se laissa aller à témoigner de l’hostilité à son frère, à se permettre de le juger, de le critiquer ou de le blâmer. Il se montrait toujours prêt à reconnaître l’évidente supériorité de son frère, son sérieux, ses capacités, sa valeur, son honorabilité. Mais c’est précisément cette façon de reconnaître son infériorité incontestable, cette indifférence, cette nonchalance, qui irritaient Thomas, car Christian allait, à la première occasion, si loin dans cette voie et de si bon cœur, qu’il semblait, au fond, n’attacher de prix ni à la supériorité, ni à la valeur, ni à l’honorabilité, ni au sérieux. Il ne semblait pas s’apercevoir que le chef de la maison l’abordait avec une mauvaise humeur croissante, et qu’il y avait des raisons à cela. Le beau zèle de Christian pour les affaires commença, dès la deuxième semaine, et plus encore la troisième, à se ralentir considérablement. On s’en aperçut d’abord aux préparatifs de son travail, qui, au début, semblaient une sorte de plaisir anticipé et maintenant se prolongeaient indéfiniment ; la lecture des journaux, la cigarette du déjeuner et le cognac prirent de plus en plus de temps et finirent par occuper toute la matinée. Puis Christian, tout naturellement, s’affranchit peu à peu de la contrainte des heures de bureau ;

le matin, il arrivait de plus en plus tard, la cigarette aux lèvres, pour procéder aux préliminaires de son travail ; à midi, il allait dîner au cercle et ne revenait au bureau que trop tard, parfois le soir seulement et parfois même pas du tout.

Ce cercle, auquel appartenaient surtout les négociants célibataires, occupait au premier étage d'un restaurant quelques salles confortables où l'on pouvait prendre ses repas et où l'on se retrouvait pour causer librement, mais pas toujours de façon innocente, car il y avait aussi une roulette. Quelques pères de famille un peu volages, comme le consul Kröger et naturellement Peter Döhlmann, étaient aussi membres du club, et le préfet de police Cremer jouait le rôle de boute-en-train. C'est ainsi que s'exprimait le docteur Gieseke, André Gieseke, le fils du chef des sapeurs-pompiers, l'ancien camarade de Christian, qui s'était établi avoué dans la ville et avec qui le jeune Buddenbrook se lia bientôt d'une amitié nouvelle, bien qu'il passât pour un débauché de la pire espèce.

Christian, ou, comme on l'appelait tout bonnement, Krischan, avait connu autrefois tous ces messieurs, de près ou de loin, la plupart ayant été les élèves de feu Marcellus Stengel ; aussi fut-il accueilli à bras ouverts ; les négociants et les intellectuels avaient beau ne pas le tenir pour un grand esprit, on connaissait ses amusants talents de société. En réalité, c'était au cercle qu'il donnait ses meilleures représentations, c'était là qu'il racontait ses meilleures histoires. Il faisait le virtuose au piano, il imitait les acteurs et les chanteurs anglais et américains, il racontait, à sa façon innocente et divertissante, des histoires de femmes qui lui étaient arrivées en différentes contrées, car il n'y avait aucun doute, Christian Buddenbrook était un libertin ; il rapportait des aventures qu'il avait eues en bateau, en chemin de fer, à Saint-Paul, à Whitechapel, dans la forêt vierge… Ses récits avaient l'accent captivant et entraînant, l'abondance facile et le ton légèrement dolent et traînant, le comique sans fiel des humoristes anglais. Il racontait l'histoire d'un chien qu'on avait expédié dans une caisse de Valparaiso à San Francisco et qui, par-dessus le marché, était galeux. Dieu sait en quoi consistait, au fond, le sel de cette anecdote ; mais, dans sa bouche, elle était d'un comique inouï. Et quand, tout autour de lui, les gens n'en pouvaient plus de rire, il restait assis là, avec son grand nez busqué, son cou maigre et trop long, ses cheveux roussâtres déjà clairsemés, une gravité inquiète et inexplicable répandue sur son visage ; il croisait l'une sur l'autre ses jambes

maigres et cagneuses, laissait errer autour de lui le regard pensif de ses petits yeux ronds profondément enfoncés.

Il semblait presque que l'on riait à ses dépens, qu'on se moquait de lui ; mais cette idée ne l'effleurait pas.

À la maison, il parlait avec une prédilection particulière de son bureau de Valparaiso, de la température excessive qui y régnait et d'un jeune Anglais, nommé Johnny Thunderstorm, un fainéant, un garçon incroyable.

— Dieu me damne, jamais on ne l'avait vu travailler, et pourtant c'était un commerçant très habile… « Mon Dieu ! disait-il, par cette chaleur ! » Voilà que le directeur rapplique au bureau… il nous trouve couchés là, huit hommes, comme des mouches, sur le sol, et nous fumions des cigarettes pour chasser au moins les moustiques. Dieu du ciel ! « Eh bien, dit le directeur, vous ne travaillez pas, messieurs ? – No, *sir* ! dit Johnny Thunderstorm, comme vous voyez, *sir* ! » Et en même temps nous lui envoyions dans le nez la fumée de nos cigarettes. Dieu du ciel !

— Pourquoi dis-tu toujours : « Dieu du ciel ! » ? demanda Thomas, agacé.

Mais ce n'était pas cela qui le contrariait. Il sentait que si Christian racontait cette histoire avec tant de joie, c'était parce qu'elle lui offrait l'occasion de bafouer et de railler le travail. Puis, discrètement, leur mère passait à un autre sujet. Il y a tant de vilaines choses sur terre, pensait Mme Buddenbrook, née Kröger. Même des frères peuvent en arriver à se détester, à se haïr. Mais on n'en parle pas. On étouffe cela. On n'a besoin d'en rien savoir.

CHAPITRE IV

Il arriva qu'au mois de mai, l'oncle Gotthold, le consul Gotthold Buddenbrook, sexagénaire, fut pris, une triste nuit, d'une crise cardiaque et mourut d'une mort pénible dans les bras de son épouse, née Stüwing.

Vis-à-vis de son frère et de sa sœur, les enfants de Mme Antoinette, nés après lui et plus riches que lui, le fils de la pauvre Mme Joséphine n'avait pas eu de chance dans la vie. Il s'était depuis longtemps résigné à son sort et, dans ses dernières années, surtout depuis que son neveu lui avait abandonné le consulat de Hollande, il avait sucé, sans la moindre rancune, les bonbons pectoraux de sa boîte en fer-blanc. Mais celles qui conservaient

et entretenaient la vieille querelle de famille, sous la forme d'une animosité générale et imprécise, c'étaient les femmes de sa maison : moins son épouse, bornée et bonne, que ses trois filles plus que mûres ; elles ne pouvaient regarder en face ni Mme Buddenbrook, ni Antonie, ni Thomas, sans qu'une petite flamme venimeuse s'allumât dans leurs yeux.

Le jeudi, on se réunissait à quatre heures pour le repas de famille traditionnel, dans la grande maison de la Mengstrasse. On y dînait et passait la soirée ; parfois, on y voyait aussi le consul Kröger et sa femme, Sesemi Weichbrodt et sa sœur illettrée.

C'était là que les dames Buddenbrook de la Grand-Rue, avec une prédilection désinvolte, ramenaient la conversation sur le mariage de Tony, afin de pousser Mme Grünlich à prononcer de grands mots, pendant qu'elles échangeaient entre elles de petits coups d'œil acerbes… ou bien, en s'en tenant à des considérations générales, elles affirmaient que c'était une vanité indigne que de se teindre les cheveux ; ou encore elles demandaient des nouvelles de Jakob Kröger, le neveu de Mme Buddenbrook. Même la pauvre Clothilde, innocente et patiente, la seule qui devait se sentir encore inférieure à elles, était en butte de leur part à des moqueries infiniment moins innocentes que celles que la jeune fille famélique et sans ressources essuyait tous les jours de la part de Tom ou de Tony, sans y opposer autre chose qu'une affabilité dolente et étonnée. Elles se moquaient de l'austérité et de la bigoterie de Clara ; elles s'aperçurent bien vite que Christian n'était pas au mieux avec Thomas et que, Dieu merci, elles n'avaient pas besoin de l'estimer, car c'était un Pierrot, un homme ridicule.

Quant à Thomas lui-même, chez qui l'on ne pouvait découvrir aucune faiblesse, et qui les accueillait avec une égalité d'humeur pleine d'indulgence et qui voulait dire : « Je vous comprends et vous me faites de la peine », elles le traitaient avec une considération un peu venimeuse. De la petite Erika, si rose, si bien soignée, elles disaient d'un ton inquiet qu'elle était arrêtée dans sa croissance. Là-dessus, Pfiffi se secouait et, la salive aux coins des lèvres, faisait remarquer la ressemblance effrayante de l'enfant avec ce filou de Grünlich.

Aujourd'hui, tout éplorées, elles entouraient avec leur mère le lit de mort de leur père. Bien que cette mort leur parût causée par les parents de la Mengstrasse, on leur envoya un message. Au milieu de la nuit, la sonnette de la porte d'entrée du grand vestibule tinta, et comme Christian était rentré

tard à la maison et se sentait souffrant, Thomas se mit seul en route par une pluie de printemps.

Il arriva juste à temps pour voir les dernières convulsions du vieux monsieur et demeura longtemps ensuite dans la chambre mortuaire, les mains jointes, regardant ce petit corps qui se dessinait sous les draps et contemplant ce visage de mort aux traits un peu mous et aux favoris blancs.

« Tu n'as pas eu de chance dans la vie, oncle Gotthold, pensait-il. Tu as appris trop tard à faire des concessions et à prendre égard aux préjugés… C'est pourtant indispensable… Si j'étais comme toi, il y a longtemps déjà que j'aurais épousé une "boutique". Garder *les dehors*… Voulais-tu, au fond, autre chose que ce que tu as eu ?… Bien que tu fusses obstiné et persuadé que cet entêtement était de l'idéalisme, ton esprit avait peu d'essor, peu d'imagination, peu de cet idéalisme qui vous rend apte à conserver, à défendre, à mener aux honneurs, à la puissance, à la gloire, une entité abstraite, un vieux nom, une raison sociale, et ceci avec un enthousiasme secret où l'on trouve plus de douceur, de bonheur, de satisfaction que dans un amour clandestin. Le sens de la poésie te faisait défaut, bien que tu fusses assez courageux pour aimer et te marier contre la volonté de ton père. Tu étais dépourvu de toute ambition, oncle Gotthold. Il est vrai que notre vieux nom n'est qu'un nom bourgeois ; on en prend soin en faisant prospérer un commerce de céréales, en faisant honorer, aimer, sa propre personne dans un petit coin du monde. "J'épouse Mlle Stüwing que j'aime et ne me soucie pas de considérations pratiques, car c'est mesquin et platement bourgeois." Oh ! nous aussi nous avons pas mal voyagé et nous sommes assez cultivés pour savoir que les limites posées à notre ambition, vues du dehors et prises de haut, sont étroites et pitoyables. Mais tout sur terre n'est qu'un symbole, oncle Gotthold. Ne savais-tu pas que, même dans une petite ville, on peut être un grand homme, qu'on peut être un César dans un port de commerce de moyenne importance sur la mer Baltique ? Il est vrai que pour cela il faut un peu d'imagination, un peu d'idéalisme… et tu en manquais, quelque haute qu'eût été l'opinion que tu avais de toi-même. »

Et Thomas Buddenbrook se détourna du lit, s'approcha de la fenêtre et, les mains derrière le dos, un sourire flottant sur son visage intelligent, se mit à contempler la façade gothique de l'hôtel de ville faiblement éclairée et enveloppée d'un voile de pluie.

Ainsi qu’il fallait s’y attendre, les fonctions et le titre de consul royal des Pays-Bas que Thomas aurait pu revendiquer après la mort de son père, lui revinrent enfin ; à la grande fierté de Tony Grünlich, on put voir de nouveau sur la façade à pignons de la maison l’écusson bombé portant les lions, les armes et la couronne au-dessous du « *Dominus providebit* ». Aussitôt après avoir réglé cette affaire, dès le mois de juin de cette même année, le jeune consul partit pour un voyage d’affaires à Amsterdam dont il ne pouvait déterminer d’avance la durée.

CHAPITRE V

Les décès tournent, en général, l’esprit vers les choses du Ciel ; aussi, après la mort de Johann Buddenbrook, personne ne s’étonna d’entendre de la bouche de sa veuve telles expressions de piété auxquelles on n’était pas habitué chez elle.

Mais bientôt il s’avéra que ce n’était pas chose passagère et, dans la ville, on découvrit bientôt que Mme Buddenbrook, qui dans les dernières années, et depuis qu’elle vieillissait, avait sympathisé avec la piété de son mari, entendait honorer la mémoire du défunt en adoptant ses idées religieuses.

Elle s’efforçait de remplir la vaste maison de l’esprit du disparu ; elle y mettait une gravité douce et chrétienne qui n’excluait pas une très noble sérénité de cœur. On continua à célébrer le culte domestique matin et soir, mais on le fit plus long. La famille se réunissait dans la salle à manger ; les domestiques se tenaient dans la galerie à colonnes ; Mme Buddenbrook ou Clara lisaient un chapitre de la grande bible de famille aux gros caractères, puis on chantait, avec l’accompagnement de l’harmonium, quelques versets du livre de cantiques.

Quelquefois, à la place de la Bible, on lisait dans un de ces livres de sermons et d’édification, reliés en noir et dorés sur tranche, intitulés Trésors, Psautiers, Heures pieuses, Hymnes du matin ou Guides du Pèlerin, dont la tendresse importune pour le suave et doux Jésus était un peu rebutante et dont il y avait surabondance à la maison. Christian ne paraissait pas souvent à ces exercices de piété. Une objection prudente de Thomas, présentée comme en plaisantant, fut repoussée avec douceur et dignité.

Quant à Mme Grünlich, sa tenue n’était malheureusement pas toujours très correcte. Un jour, un pasteur étranger était justement invité chez les

Buddenbrook ; on fut forcé de chanter sur un air solennel, plein de foi et de ferveur, ces paroles :

Charogne vile et pourriture,
Monstre endurci dans le péché,
Je suis rongé par ma souillure
Comme un fer immonde et rouillé.
Seigneur ; prends ce chien par l'oreille,
Jette-lui l'os de ta merci !
Et, dans ta bonté sans pareille,
Donne au pécheur ton paradis !

Là-dessus, Mme Grünlich, pleine de contrition intérieure, jeta son livre au loin et quitta la salle.

Cependant, Mme Buddenbrook exigeait encore plus d'elle-même que de ses enfants. Ainsi, elle institua une école du dimanche. Le dimanche matin, une ribambelle de petites filles de l'école communale sonnaient à la porte, et Stine Voss du Vieux Rempart, Mike Stuht de la Glockengiesserstrasse, et Fike Sant, qui habitait le quai de la Trave ou la Gröpelgrube ou l'Engelswisch, arrivaient avec leurs cheveux filasse lissés à l'eau, traversaient le grand vestibule pour se rendre dans la salle donnant sur cour au fond de la maison ; cette pièce, depuis longtemps, ne servait plus de bureau, on y avait placé des bancs et Mme Buddenbrook, née Kröger, dans une robe en lourd satin noir, avec son visage blanc et distingué, son bonnet de dentelle, plus blanc encore, prenait place devant elles à une petite table avec un verre d'eau sucrée, et elle leur faisait le catéchisme une heure durant. Elle fonda aussi la « soirée de Jérusalem », à laquelle, en dehors de Clara et de Clothilde, Tony dut assister bon gré mal gré. Une fois par semaine, à la longue table de la salle à manger, à la lumière des lampes et des bougies, une vingtaine de dames arrivées à l'âge où il est temps de songer à s'assurer une bonne place au ciel, prenaient le thé ou le « bischof », mangeaient une tartine ou une tranche de pudding, lisaient des hymnes ou des traités religieux et confectionnaient des ouvrages de couture, vendus en fin d'année dans une vente de charité et dont le produit était envoyé à Jérusalem, au profit des missions. Ce pieux cénacle se composait principalement de dames de la société de Mme Buddenbrook, de la femme du sénateur Langhals, de Mme Möllendorpf et de la vieille dame Kistenmaker. D'autres dames âgées, mais plus mondaines et moins pieuses,

comme Mme Köppen, se moquaient de leur amie Bethsy. Les femmes des pasteurs de la ville, de même que la veuve du consul Buddenbrook, née Stüwing, Sesemi Weichbrodt et son ignorante de sœur en faisaient partie. Cependant, aux yeux de Jésus, il n'y avait ni rang ni différences sociales à cette soirée de Jérusalem. Des personnes indigentes et bizarres y assistaient aussi, comme par exemple une petite vieille ridée, riche en piété et en modèles de crochet ; elle demeurait à l'Hospice du Saint-Esprit et portait le nom de Himmelsbürger, dont elle était la dernière représentante. « La dernière des Himmelsbürger », disait-elle avec mélancolie tout en passant son aiguille sous son bonnet pour se gratter la tête[25].

Mais, plus remarquables encore étaient deux autres membres de la société, deux jumelles, deux vieilles filles bizarres qui, avec leur capeline à la mode du XVIIIe siècle et leurs robes fanées depuis des années, s'en allaient par la ville en se tenant par la main, pour faire le bien. Elles s'appelaient Gerhardt et prétendaient descendre en droite ligne de Paul Gerhardt[26]. On disait qu'elles n'étaient pas sans ressources, mais elles vivaient de la façon la plus misérable et donnaient tout aux pauvres.

— Mes chères amies, disait Mme Buddenbrook, qui parfois avait un peu honte pour elles, Dieu voit les cœurs, mais votre mise est trop peu soignée. Il faut garder les convenances…

Elles baisaient au front leur élégante amie avec cet air de supériorité affectueuse et compatissante qu'éprouve l'inférieur vis-à-vis du riche qui cherche son salut.

Ce n'étaient nullement des sottes, et, dans leurs petites têtes de perroquets, laides et ratatinées, elles portaient de petits yeux bruns brillants, un peu voilés, dont le regard avait une étrange expression de douceur et de sagesse. Leurs cœurs étaient pleins de connaissances merveilleuses et mystérieuses. Elles savaient qu'à notre dernière heure tous nos chers disparus, retournés vers Dieu, viennent nous chercher avec des chants et nous conduire à la félicité. Elles prononçaient ce mot : « le Seigneur », avec la familiarité et la candeur des premiers chrétiens qui avaient entendu, de la bouche même du Maître, ces paroles : « Encore un peu de temps, et vous me reverrez. » Elles avaient les théories les plus curieuses sur les lumières intérieures, les pressentiments, la transmission de la pensée… car Léa, l'une des deux sœurs, était sourde et savait pourtant toujours de quoi il était question.

Comme Léa Gerhardt était sourde, c'était elle qui, d'ordinaire, faisait la lecture à haute voix ; ces dames trouvaient qu'elle lisait bien et d'une façon émouvante. Elle sortait de son réticule un volume très vieux, beaucoup plus épais que large, dont la couverture était ornée du portrait de son ancêtre, gravé sur cuivre ; elle le prenait à deux mains et, afin de pouvoir s'entendre elle-même, elle lisait d'une voix terrible, semblable à celle du vent qui s'engouffre dans la cheminée :

« Quand Satan s'apprête à me dévorer… »

« Eh bien, pensait Tony Grünlich, quel Satan pourrait bien avoir envie de la dévorer ? »

Mais elle ne disait rien, s'en tenait à son pudding et se demandait si elle deviendrait un jour aussi laide que les deux demoiselles Gerhardt.

Elle n'était pas heureuse, elle s'ennuyait et s'énervait de voir tous ces pasteurs et ces missionnaires dont les visites après la mort du consul s'étaient peut-être encore multipliées. À son avis, ils prenaient un peu trop la direction de la maison et en tiraient trop d'argent. Ce dernier point était l'affaire de Thomas, mais il gardait le silence là-dessus, tandis que sa sœur, de temps à autre, murmurait contre ces gens qui viennent se goberger dans les maisons des veuves et feignent de dire de longues prières.

Elle détestait très sincèrement ces hommes noirs. Elle se sentait mûrie et connaissait la vie, elle n'était plus une petite oie et ne se voyait pas obligée de croire à leur sainteté absolue.

— Mère, disait-elle, mon Dieu, il ne faut pas dire du mal de son prochain, je le sais ! Mais il faut tout de même que je te le dise, je suis étonnée que la vie ne t'ait pas appris que tous ceux qui portent de longues redingotes et disent : « Seigneur, Seigneur ! » ne sont pas toujours exempts de péchés.

On ne sut jamais ce que Thomas pensait de ces vérités que sa sœur exprimait avec tant d'énergie. Quant à Christian, il n'avait pas d'opinion ; il se contentait d'observer ces messieurs en fronçant le nez et ensuite de les singer, soit au cercle, soit en famille.

À la vérité, Tony était celle qui avait le plus à souffrir de ces hôtes ecclésiastiques. Il arriva, un jour, pour de bon, qu'un missionnaire nommé Jonathan, qui avait été en Syrie et en Arabie, un homme aux grands yeux sévères, aux bajoues lugubres et pendantes, se plaça devant Tony et la somma, d'un air triste et austère, de trancher cette question : « Si ces boucles frisées au fer et ramenées sur le front étaient conciliables avec la

véritable humilité chrétienne. » Mais il avait compté sans le don de repartie, la vivacité acerbe et sarcastique de Tony Grünlich. Elle se tut quelques instants, on vit son cerveau travailler ; puis elle répliqua :

— Puis-je vous prier, monsieur le pasteur, de vous occuper de vos propres boucles ?…

Et elle sortit dans un frou-frou en levant un peu les épaules, la tête rejetée en arrière et, pourtant, le menton pressé contre sa poitrine. Or, le pasteur Jonathan avait très peu de cheveux, son crâne était presque nu !

Un jour, elle remporta un triomphe plus grand encore. Le pasteur Trieschke, Trieschke le larmoyant, de Berlin, ainsi nommé parce que, chaque dimanche, au milieu de son sermon, au passage voulu, il se mettait à pleurer, ce Trieschke le larmoyant, qui avait un visage pâle, des yeux rouges et une véritable mâchoire de cheval, passait huit à dix jours chez les Buddenbrook, rivalisant d'appétit avec la pauvre Clothilde et faisant des prières du matin au soir. À cette occasion, il tomba amoureux de Tony… non pas de son âme immortelle, oh non ! mais de sa lèvre supérieure, de ses cheveux abondants, de ses jolis yeux, de toute sa personne épanouie. Et cet homme de Dieu, qui avait à Berlin femme et enfants, n'eut-il pas l'audace de faire porter par Antoine, le domestique, dans la chambre à coucher de Tony, au deuxième étage, une lettre qui était un mélange de passages de la Bible et de tendresse insinuante ? Tony trouva la lettre en allant se coucher, elle la lut, descendit d'un pas décidé à l'entresol, entra dans la chambre de Mme Buddenbrook, et là, à la lumière de la bougie, elle lut tout haut, et sans se gêner, la missive de ce pasteur des âmes, de sorte que, désormais, la présence de Trieschke le larmoyant devint impossible dans la maison de la Mengstrasse.

— Ils sont tous ainsi, disait Mme Grünlich. Ah ! ils sont tous les mêmes ! Ô mon Dieu ! J'étais une oie autrefois, une sotte, mais la vie m'a enlevé ma confiance dans les hommes. La plupart sont des filous… c'est malheureusement vrai. Grünlich !

Et ce nom sonnait dans sa bouche comme une fanfare, comme un petit coup de trompette qu'elle faisait retentir en haussant les épaules et en levant les yeux au ciel.

CHAPITRE VI

Sievert Tiburtius était un petit homme chétif avec une grosse tête ; il portait une barbe blonde, longue et rare, partagée en deux, et parfois, pour plus de commodité, il en posait les pointes sur ses épaules. Un nombre infini de toutes petites boucles laineuses couvrait son crâne. Ses oreilles, grandes, très décollées, aux bords roulés, étaient pointues en haut comme celles d'un renard. Son nez était planté comme un petit bouton plat dans son visage, ses pommettes étaient saillantes et ses yeux gris, d'ordinaire clignotants, avaient un regard un peu timide et, à certains moments, pouvaient s'ouvrir largement, s'agrandir de façon invraisemblable, se dilater, se gonfler et sortir presque de leurs orbites.

Tel était le pasteur Tiburtius, natif de Riga, qui, après avoir exercé quelques années son ministère dans l'Allemagne du centre, était en route vers sa patrie, où un poste de pasteur lui était échu. Il s'arrêta dans la ville. Muni des recommandations d'un confrère qui avait mangé autrefois, à la Mengstrasse, de la soupe à la tortue et du jambon aux échalotes, il vint présenter ses hommages à Mme Buddenbrook et fut invité pour la durée de son séjour, qui devait être de quelques jours ; il occupait la vaste chambre au premier étage, donnant sur le corridor. Mais il demeura plus longtemps qu'il ne pensait. Huit jours passèrent et il lui restait toujours telle ou telle curiosité à voir : la danse macabre, l'horloge des apôtres de l'église Sainte-Marie, l'hôtel de ville, la guilde des bateliers ou le soleil aux yeux mobiles de la cathédrale. Dix jours s'écoulèrent et il parla, à différentes reprises, de son départ ; pourtant, dès qu'on le priait de rester, il le remettait à nouveau.

C'était un meilleur homme que MM. Jonathan ou Trieschke le larmoyant. Il ne se souciait nullement des petites frisettes sur le front de Mme Antonie et ne lui écrivait pas de lettres. En revanche, il prêtait d'autant plus d'attention à sa sœur Clara, plus jeune et plus sérieuse. En sa présence, à l'écouter parler, à la voir aller et venir, il arrivait que ses yeux s'élargissaient d'une façon inattendue, s'agrandissaient de plus en plus, se gonflaient presque jusqu'à sortir de leurs orbites…, et il restait auprès d'elle la plus grande partie du temps, avait avec elle des entretiens sur des sujets spirituels ou profanes, ou lui faisait la lecture de sa voix de fausset, qui se brisait parfois, avec la prononciation bizarre et saccadée de sa patrie balte.

Dès le premier jour, il avait dit :

— Bonté divine ! madame Buddenbrook. Quel trésor et quelle bénédiction du Ciel vous possédez dans votre fille Clara ! Elle est admirable, cette enfant.

— Vous avez raison, répliqua Mme Buddenbrook.

Il le lui répétait si souvent, qu'elle finit par le dévisager de ses yeux bleu clair et qu'elle lui donna l'occasion de s'expliquer d'une façon plus détaillée sur son origine, sa situation, ses projets. Il se trouva qu'il sortait d'une famille de commerçants, que sa mère avait été rappelée à Dieu, qu'il n'avait ni frères ni sœurs, et que son vieux père vivait de ses rentes avec une fortune appréciable qui lui reviendrait un jour ; d'ailleurs, sa profession lui assurait des revenus suffisants.

Quant à Clara Buddenbrook, elle était maintenant dans sa dix-neuvième année. Avec ses cheveux foncés coiffés en bandeaux, ses yeux bruns au regard sévère et pourtant rêveur, son nez légèrement busqué, sa bouche un peu trop pincée et sa haute taille élancée, c'était une jeune fille d'une beauté âpre et particulière. À la maison, elle était surtout liée avec sa pauvre cousine Clothilde, très pieuse elle aussi, dont le père était mort depuis peu, et qui caressait le projet de s'établir bientôt, c'est-à-dire d'entrer dans une pension de famille avec les quelques sous et les meubles dont elle avait hérité. Clara n'avait rien de la lenteur, de la patience, de l'humilité ni de l'appétit de Clothilde. Au contraire, dans son commerce avec les domestiques, et même avec ses frères, sa sœur et sa mère, elle avait pris un ton un peu autoritaire, et sa voix de contralto qu'elle ne savait que baisser pour affirmer ses volontés, qu'elle n'élevait jamais pour interroger, pouvait souvent prendre un timbre bref, dur, impatient et hautain, surtout aux jours où Clara avait mal à la tête. Avant même que la mort du consul plongeât la famille dans le deuil, elle avait, avec une dignité froide, refusé d'assister aux soirées données dans la maison de ses parents ou chez les gens de leur milieu. Mme Buddenbrook l'observait et ne pouvait se dissimuler que, malgré la dot importante et les vertus ménagères de Clara, elle aurait du mal à marier cette enfant. Aucun des commerçants de son entourage, gens sceptiques, amateurs de vin bouché, mais seul un ecclésiastique pourrait tenir sa place aux côtés de cette jeune fille austère, pénétrée de la crainte de Dieu. Comme cette pensée faisait éprouver à Mme Buddenbrook une émotion joyeuse, les avances discrètes du pasteur Tiburtius trouvèrent chez elle un accueil plein d'amabilité et de mesure.

En effet, cette affaire se déroula avec la plus extrême précision. Par un après-midi de juillet, chaud et sans nuages, la famille fit une promenade. Mme Buddenbrook, Antonie, Christian, Clara, Thilda, Erika Grünlich, Mlle Jungmann et, avec eux, le pasteur Tiburtius, s'en allèrent bien loin, au-

delà du Burgtor, dans une hôtellerie champêtre. En plein air, à des tables de bois, on mangea des fraises, du lait caillé, de la gelée de fruits et, après le goûter, on se promena dans un grand jardin potager qui se prolongeait en verger jusqu'à la rivière, à l'ombre de toute sorte d'arbres fruitiers, entre diverses sortes de groseilliers et des carrés d'asperges et de pommes de terre.

Sievert Tiburtius et Clara Buddenbrook demeurèrent un peu en arrière. Lui, beaucoup plus petit qu'elle, les pointes de sa barbe rejetées sur ses épaules, avait enlevé de sa grosse tête son chapeau de paille noire aux bords recourbés et, s'épongeant le front de son mouchoir, ouvrant de grands yeux, il entama avec elle une longue conversation pleine de douceur, au cours de laquelle tous deux s'arrêtèrent une fois pour laisser Clara dire, d'une voix grave et calme :

— Oui.

Puis, de retour à la maison, comme Mme Buddenbrook, un peu fatiguée et congestionnée, était assise seule dans le salon aux paysages, le pasteur prit place à ses côtés. Dehors régnait le silence méditatif d'un après-midi de dimanche. Il entama avec elle un long entretien plein de douceur. À la fin, Mme Buddenbrook lui dit :

— Il suffit, mon cher pasteur… Votre demande répond à mes vœux maternels et vous, de votre côté, vous n'avez pas fait un mauvais choix, je puis vous l'assurer. Qui aurait pensé que votre entrée et votre séjour dans notre maison dussent être si merveilleusement bénis. Je ne veux pas dire aujourd'hui mon dernier mot ; il convient que j'écrive auparavant à mon fils le consul, qui est à l'étranger pour le moment, comme vous le savez. Demain, si Dieu vous prête vie et santé, vous partirez pour Riga, où vous prendrez possession de votre ministère. Quant à nous, nous pensons aller passer quelques semaines au bord de la mer !… Vous recevrez bientôt des nouvelles. Le Seigneur veuille que nous nous revoyions tous heureux.

CHAPITRE VII

Amsterdam, le 20 juillet 1856
Hôtel « Het Haasje »

Ma très chère mère,

Je reçois à l’instant ta longue lettre, et je m’empresse de te remercier de tout cœur de l’attention que tu as eue de demander mon approbation dans l’affaire en question ; naturellement, je donne non seulement mon consentement, mais j’y ajoute mes plus joyeuses félicitations, persuadé que, toi et Clara, vous avez fait un bon choix. Ce beau nom de Tiburtius m’est connu, et je crois que papa a été en relation d’affaires avec le père. En tout cas, Clara va se trouver dans d’agréables conditions, et la situation de femme de pasteur conviendra à son tempérament.

Tiburtius est donc parti pour Riga et doit revenir encore une fois, en août, voir sa fiancée. Eh bien, il y aura bien de la joie chez nous, à la Mengstrasse, plus de joie encore que vous ne le prévoyez tous ; vous ne savez pas pour quelles raisons particulières j’éprouve un joyeux étonnement à la nouvelle des fiançailles de Mlle Clara Buddenbrook ni de quelle charmante coïncidence il s’agit ? Oui, madame ma très chère mère, si je me donne la peine aujourd’hui d’envoyer par retour du courrier des rives de l’Amstel aux rives de la Baltique mon consentement au bonheur terrestre de Clara, je m’attends à obtenir de ta plume le même consentement au sujet d’une affaire identique. Je donnerais trois florins sonnants pour voir ton visage et surtout celui de notre brave Tony quand vous lirez ces lignes… Mais je veux en venir au fait.

Mon petit hôtel propret a une jolie vue sur le canal et se trouve au milieu de la ville, non loin de la Bourse. Les affaires pour lesquelles je suis venu (il s’agissait de nouer de nouvelles et précieuses relatons, tu sais que je me charge personnellement des choses de ce genre) ont marché à souhait dès le premier jour. Connu comme je le suis en ville depuis mes années d’apprentissage, bien que de nombreuses familles soient aux bains de mer, j’ai été très accaparé par la société. Je suis allé à quelques soirées chez les Van Haukdom et les Mölen, et, dès le troisième jour après mon arrivée, j’ai été obligé d’assister en habit noir, chez mon ancien directeur, M. Van der Kellen, à un dîner donné en mon honneur, bien que ce ne soit pas la saison. Je conduisis à table… devinez un peu qui ? Mlle Arnoldsen, Gerda Arnoldsen, l’ancienne amie de pension de Tony, dont le père, grand négociant et virtuose plus grand encore peut-être, était présent ainsi que sa fille mariée et son gendre.

Je me souviens fort bien que, encore toute jeune, alors qu’elle était en pension chez Mlle Weichbrodt au Mühlenbrink, Gerda (vous permettez que je me serve de son prénom) avait fait sur moi une forte impression qui ne

s’était jamais tout à fait effacée. Maintenant, je la revoyais plus grande, plus développée, plus belle, plus spirituelle.

Épargnez-moi la description de sa personne qui pourrait paraître un peu trop enthousiaste, puisque vous pourrez bientôt la regarder face à face. Vous ne pouvez vous figurer le nombre de sujets de conversation qui s’offraient à nous, mais, après le potage, laissant de côté le chapitre des anecdotes, nous passâmes à des choses plus graves, plus captivantes. En musique, je ne pouvais soutenir la partie, car, nous autres, Buddenbrook, chose regrettable, nous n’en savons pas bien long sur ce point, mais pour la peinture hollandaise, j’étais plus à mon aise, et, en littérature, nous nous entendions à la perfection. Vraiment, le temps fuyait. Après le repas, je me fis présenter au vieux M. Arnoldsen, qui m’accueillit avec une exquise affabilité. Plus tard, au salon, il exécuta plusieurs morceaux de concert, et Gerda joua elle aussi. Elle était superbe, et, bien que je n’aie pas la moindre notion du violon, je sais qu’elle faisait chanter son instrument (un véritable stradivarius) à m’en faire presque venir les larmes aux yeux. Le lendemain, je fis une visite aux Arnoldsen qui habitent le Buitenkant. Je fus d’abord reçu par une vieille dame de compagnie avec qui je dus converser en français, puis Gerda parut et nous avons causé, comme la veille, toute une heure ; seulement, cette fois, nous nous sommes rapprochés davantage, avec le désir de nous comprendre et de nous connaître mieux encore. Il a de nouveau été question de toi, maman, de Tony, de notre bonne ville, de mes occupations…

Ce jour-là déjà, ma décision était prise, c’était « celle-là ou aucune autre », c’était « maintenant ou jamais ». Nous nous sommes rencontrés encore à l’occasion d’une garden-party chez mon ami Van Swindren ; je fus convié à une petite soirée musicale chez les Arnoldsen pendant laquelle, assis en face de la jeune fille, je fis l’expérience d’une demi-déclaration, pour jeter un coup de sonde ; il y fut répondu d’une façon encourageante, et voici cinq jours, je me suis rendu dans la matinée chez M. Arnoldsen pour le prier de m’autoriser à lui demander la main de sa fille. Il m’a reçu dans son bureau particulier : « Mon très cher consul, me dit-il, vous êtes le très bienvenu, si dur qu’il soit pour un vieux veuf de se séparer de sa fille. Mais elle ? Jusqu’à présent, sa décision était de ne jamais se marier… Avez-vous des chances ? » Et il fut extrêmement étonné lorsque je lui répondis que Mlle Gerda m’avait, en réalité, encouragé à nourrir quelque espoir. Il lui a

donné quelque temps pour réfléchir, et je crois même qu'il a tâché de l'en dissuader, par pur égoïsme.

Tout a été inutile ; je suis agréé, et depuis hier après-midi nos fiançailles sont conclues.

Non, ma chère maman, je ne te demande pas par écrit ta bénédiction pour ce mariage, car je pars dès après-demain. J'emporte la promesse des Arnoldsen de venir nous voir en août, le père, Gerda et sa sœur mariée. Alors, tu ne pourras t'empêcher de reconnaître qu'elle est véritablement la femme qui me convient. Tu ne m'objecteras pas que Gerda n'a que trois ans de moins que moi. Tu n'accepterais jamais de me voir épouser une fillette quelconque du cercle Möllendorpf, Langhals, Kistenmaker, Hagenström.

Et quant au parti que je fais ? Ah ! j'ai presque peur que Stéphane Kistenmaker, Hermann Hagenström, Peter Döhlmann, l'oncle Justus et toute la ville ne me regardent d'un air entendu, quand ils sauront le chiffre de la dot, car mon futur beau-père est millionnaire… Mon Dieu, que dire à cela ? Il y a en nous tant de sentiments mélangés que l'on peut interpréter diversement. J'ai une adoration enthousiaste pour Gerda Arnoldsen, mais je n'ai nullement l'intention de descendre au fond de moi-même pour découvrir jusqu'à quel point la grosse dot dont l'on m'avait chuchoté le chiffre à l'oreille d'une façon assez cynique a tout de suite contribué, dès la première présentation, à cet enthousiasme. Je l'aime, mais mon bonheur et ma fierté sont d'autant plus grands qu'en la faisant mienne, j'apporte à notre maison de commerce un important appoint de capitaux.

Je termine cette lettre déjà trop longue, chère mère, en songeant que dans quelques jours nous pourrons parler de vive voix de mon bonheur.

Crois à ma fidèle affection.

Ton fils obéissant,

THOMAS

CHAPITRE VIII

De fait, cette année-là, l'été fut très animé dans la maison Buddenbrook ; ce fut une suite de fêtes.

Thomas rentra à la Mengstrasse à la fin de juillet, et comme les autres messieurs retenus en ville par les affaires, il alla plusieurs fois voir sa

famille au bord de la mer, tandis que Christian s'y donnait des vacances complètes ; il se plaignait d'une vague douleur dans la jambe gauche à laquelle le docteur Grabow ne savait trop comment remédier. Christian, lui, y songeait continuellement.

— Ce n'est pas précisément une douleur, on ne peut pas l'appeler ainsi, expliquait-il avec peine, tout en passant la main sur sa jambe, en fronçant son grand nez et en laissant errer ses regards. C'est un tourment, un tourment continuel, sourd et inquiétant dans toute la jambe… et du côté gauche, du côté du cœur. C'est bizarre. Je trouve que c'est bizarre… Qu'en penses-tu, Tom ?

— Mais oui, mais oui, disait Tom. Tu as maintenant du repos et les bains de mer.

Ensuite Christian descendait sur la plage pour raconter des histoires à la société des baigneurs, et toute la grève retentissait d'éclats de rire ; ou bien il allait dans la salle du Casino jouer à la roulette avec Peter Döhlmann, l'oncle Justus, le docteur Gieseke et quelques noceurs de Hambourg.

Comme d'habitude, quand on était à Travemünde, le consul et Tony firent, en premier lieu, une visite aux vieux Schwarzkopf.

— Bien le bonjour, madame Grünlich, disait le commandant, et de joie il se mettait à parler patois, hein, vous vous rappelez ? Il y a terriblement longtemps de cela, mais c'était le bon temps… Et notre Morten est depuis longtemps établi docteur à Breslau, et il a aussi une grande clientèle, le gamin !

Puis Mme Schwarzkopf s'affairait, préparait le café, et l'on goûtait dans la véranda verte comme autrefois, mais tous avaient maintenant dix ans de plus, et Morten et la petite Meta qui avait épousé le maire de Haffkrug étaient loin, et le commandant était déjà tout blanc, passablement sourd et à la retraite ; sa femme avait les cheveux tout à fait gris sous son filet, et Mme Grünlich n'était plus une petite oie, elle avait appris à connaître la vie, ce qui ne l'empêchait pas de manger une quantité de miel en rayon, déclarant :

— C'est un produit naturel et pur ; on sait, du moins, ce qu'on avale.

Au commencement d'août, pourtant, les Buddenbrook, comme la plupart des autres familles, retournèrent en ville et alors vint le grand moment où, presque en même temps, le pasteur Tiburtius venant de Russie, et les Arnoldsen venant de Hollande, se rencontrèrent à la Mengstrasse pour un assez long séjour.

Ce fut un très beau tableau, quand, dans le salon aux paysages, le consul conduisit pour la première fois sa fiancée vers sa mère qui, les bras ouverts, la tête un peu inclinée, s'avança au-devant d'elle. Gerda, qui marchait sur le tapis clair avec une grâce pleine d'aisance et de fierté, était grande et de formes opulentes. Avec ses épais cheveux acajou, ses yeux bruns très rapprochés, cernés d'ombres bleues, ses larges dents éblouissantes qu'elle montrait en souriant, son nez droit et fort, sa bouche superbe, bien dessinée, cette jeune fille de vingt-sept ans était d'une étrange beauté, tout à la fois captivante et énigmatique.

Son visage, d'un blanc mat, avait quelque chose d'assez hautain ; pourtant elle l'inclina lorsque Mme Buddenbrook prit sa tête entre les deux mains avec une douce tendresse et posa un baiser sur son front de neige :

— Oui, sois la bienvenue dans notre maison et notre famille, ma belle, ma chère fille, si comblée de dons, dit-elle. Tu le rendras heureux. Je vois bien déjà comme tu le rends heureux.

Et, de son bras droit, elle attira à elle Thomas pour l'embrasser aussi.

Jamais peut-être, tout au plus à l'époque du grand-père, la grande maison n'avait été plus gaie, plus accueillante et n'avait reçu avec une plus large hospitalité ses invités. Seul, par modestie, le pasteur Tiburtius avait choisi une chambre dans l'annexe, au fond, près de la salle de billard ; les autres, M. Arnoldsen, un homme remuant, spirituel, à la fin de la cinquantaine, avec une barbe grise en pointe et une aimable vivacité dans tous ses gestes, sa fille aînée, une dame à l'air souffreteux, son gendre, un élégant viveur qui se fit piloter par Christian par toute la ville et au cercle, enfin Gerda, se partageaient les pièces disponibles du rez-de-chaussée, près de la galerie à colonnes et au premier. Antonie Grünlich était enchantée que Sievert Tiburtius fût, pour le moment, le seul ecclésiastique dans la maison paternelle. Elle exultait. Les fiançailles de son frère admiré, le fait que son amie Gerda fût l'élue, l'éclat que ce parti jetait sur le nom et sur la maison, les 300 000 marks de dot dont on parlait à mots couverts, la pensée de ce que la ville, les autres familles et en particulier les Hagenström allaient dire… tout contribuait à la mettre dans un état de perpétuel ravissement. Trois fois par heure au moins, elle embrassait avec impétuosité sa future belle-sœur.

— Oh ! Gerda, s'écriait-elle. Je t'aime, tu sais, je t'ai toujours aimée. Je sais bien que tu ne peux pas me souffrir, tu m'as toujours détestée, mais…

— Mais je t’en prie, Tony ! disait Mlle Arnoldsen. Comment en serais-je venue à te détester ? Puis-je te demander ce que tu m’avais fait de si terrible ?

Mais, pour on ne sait quelles raisons, sans doute tout simplement par excès de joie, pour le plaisir de bavarder, Tony s’entêtait à dire que Gerda l’avait toujours détestée ; mais qu’elle, de son côté – et ses yeux s’emplissaient de larmes –, lui avait toujours rendu de l’amour pour cette haine. Puis, elle prenait Tom à part et lui disait :

— Tu as bien fait, Tom, ô mon Dieu, comme tu as bien fait. Dire que père n’a pu voir cela… c’est à en pleurer… tu sais. Oui, il y a des choses qui vont être effacées de ce fait… ; et surtout cette affaire avec un certain individu dont je n’aime pas à prononcer le nom…

Là-dessus, il lui prenait l’idée d’entraîner Gerda dans une chambre vide et de lui raconter avec tous les détails terribles son union avec Bendix Grünlich. Elle s’entretenait aussi des heures entières avec elle, de leur temps de pension, de leurs conversations du soir, d’Armgard von Schilling qui vivait dans le Mecklembourg et d’Eva Evers qui habitait Munich… Elle ne se souciait presque pas de Sievert Tiburtius et de ses fiançailles avec Clara ; mais les deux jeunes gens ne s’en formalisaient pas. D’ordinaire, ils étaient assis silencieux, la main dans la main, et parlaient avec gravité et douceur de leur bel avenir.

Comme l’année de deuil des Buddenbrook n’était pas encore écoulée, les doubles fiançailles ne furent fêtées qu’en famille. Gerda Arnoldsen fut rapidement célèbre en ville, sa personne faisait le principal sujet de conversation à la Bourse, au cercle, au théâtre, en société… « Épatante », disaient les libertins en faisant claquer leur langue ; car c’était la dernière expression venue de Hambourg pour exprimer tout ce qu’il y a de raffiné, de select, qu’il s’agisse d’une bonne marque de vin rouge, d’un cigare, d’un dîner ou d’un coup de filet commercial. Cependant, parmi les bourgeois sérieux, honnêtes, aux solides principes, il y en avait beaucoup qui hochaient la tête :

— C’est bizarre… ces toilettes, ces cheveux, cette attitude, ce visage… un peu étrange, vraiment.

Le négociant Sörensen s’exprima ainsi :

— Elle a un certain je-ne-sais-quoi…

Et, ce disant, il se retournait et faisait une grimace comme à la Bourse lorsqu’on lui proposait une affaire véreuse. Mais c’était bien le consul

Buddenbrook, cela lui ressemblait tout à fait. Un peu prétentieux, ce Thomas Buddenbrook…, un peu différent, différent aussi de ses ancêtres. On savait, le drapier Benthien surtout le savait, qu'il faisait venir de Hambourg, non seulement tous ses vêtements très élégants et à la dernière mode – et il en possédait des quantités extraordinaires : pardessus, habits, chapeaux, gilets, pantalons et cravates – mais son linge même, il le faisait venir de Hambourg. On savait aussi qu'il changeait de chemise tous les jours, parfois même deux fois par jour, et qu'il parfumait son mouchoir et sa moustache tirée à la Napoléon III. Et il n'agissait pas ainsi par amour pour sa maison, ni pour lui donner du lustre ; la firme Johann Buddenbrook n'en avait pas besoin ; il suivait son goût inné pour les raffinements aristocratiques de la vie ; comment expliquer cela, que diable ! Et puis ces citations de Heine ou d'autres poètes dont il émaillait son discours, à propos des réalités les plus terre à terre, d'affaires commerciales ou municipales. Et maintenant cette femme ! Chez lui aussi, chez le consul Buddenbrook, il y avait malgré tout une certaine étrangeté à laquelle on se pliait, bien entendu, avec la plus grande déférence, la famille étant très estimable, la maison de commerce très réputée et son chef, un homme intelligent, affable, qui aimait la ville et certainement la servirait avec succès. C'était, de plus, un parti formidable, on parlait de 100 000 thalers. Cependant, parmi les dames, plus d'une trouvait Gerda Arnoldsen tout simplement « drôle » ; il convient de rappeler que le mot « drôle » marquait alors une nuance très accusée de réprobation. Mais celui qui, depuis le jour où il l'avait vue dans la rue pour la première fois, vénérait la fiancée de Thomas Buddenbrook avec une ferveur farouche, c'était le courtier Gosch :

— Ah ! disait-il au cercle ou au siège de la guilde des bateliers, en levant son verre de punch et en faisant grimacer par une mimique effrayante son visage d'intrigant, quelle femme, messieurs ! Junon et Vénus, Brunhilde et Mélusine en une seule personne,… Ah ! la vie est belle, ajoutait-il d'une façon inattendue et, assis autour de lui sur les lourds bancs en bois sculpté de la vieille maison des bateliers, parmi les modèles de voiliers et les grands poissons suspendus au plafond, pas un de ces bourgeois qui buvaient leur chope n'arrivait à comprendre quel événement signifiait l'apparition de Gerda Arnoldsen dans la vie modeste, mais avide de choses extraordinaires, du courtier Gosch.

Comme il a été déjà dit, la petite société de la Mengstrasse n'étant pas obligée de donner de grandes réceptions, eut d'autant plus de loisir pour lier

connaissance d’une façon plus intime. Sievert Tiburtius, la main de Clara dans la sienne, parlait de ses parents, de sa jeunesse, de ses projets d’avenir ; les Arnoldsen parlaient de leur arbre généalogique dont les racines se trouvaient à Dresde, une seule branche ayant été transplantée dans les Pays-Bas. Puis, Mme Grünlich demandait la clef du secrétaire du salon aux paysages et apportait gravement la serviette contenant les papiers de famille dans lesquels Thomas devait inscrire les dates mémorables les plus récentes. Elle relatait d’un ton important l’histoire des Buddenbrook, mentionnait le tailleur de Rostock qui était déjà très à son aise et récitait la vieille poésie :

La beauté chaste et souveraine
Au mérite a tendu sa main,
C’est l’infatigable Vulcain
Et Vénus Anadyomène…

en clignant de l’œil du côté de Tom et de Gerda et en passant sa langue sur la lèvre supérieure ; mais, malgré son respect pour cette histoire, elle ne passait nullement sous silence l’entrée dans la famille d’un certain personnage dont elle n’avait pas à prononcer le nom.

Le jeudi, à quatre heures, les invités habituels arrivaient : Justus Kröger et sa faible épouse avec qui il vivait en perpétuel désaccord parce qu’elle envoyait continuellement de l’argent en Amérique, à son fils, déshérité par le père et déchu… Elle économisait tout simplement sur l’argent du ménage et ne mangeait avec son mari presque rien d’autre que des bouillies de sarrasin ; là-dessus, elle était intraitable. Les dames Buddenbrook de la Grand-Rue venaient aussi ; elles se voyaient obligées de constater et de dire qu’Erika Grünlich ne se développait pas, qu’elle ressemblait de plus en plus à son père, l’escroc, et que la fiancée du consul avait une coiffure assez extravagante. Sesemi Weichbrodt venait également, se dressait sur la pointe des pieds, déposait un baiser sonore sur le front de Gerda et disait :

— Sois huruse, ma bonne onfont !

Puis, à table, M. Arnoldsen portait, en l’honneur des deux couples de fiancés, un de ses toasts spirituels, plein d’imagination, et ensuite, tandis qu’on prenait le café, il jouait du violon comme un tsigane, avec fougue, passion, virtuosité ; Gerda aussi allait chercher son stradivarius, dont elle ne se séparait jamais, et mêlait sa douce cantilène aux traits étourdissants de son père ; ils exécutaient des duos splendides dans le salon aux paysages,

auprès de l’harmonium, à la même place où, autrefois, le grand-père du consul avait joué sur sa flûte ses petits airs pleins d’esprit.

— Sublime ! disait Tony en se renversant dans son fauteuil. Ô mon Dieu, je trouve cela sublime.

Et, gravement, lentement, avec énergie, les yeux levés au ciel, elle continuait d’exprimer ses sensations vives et sincères…

— Non, voyez-vous, ainsi va la vie, un pareil talent n’est pas donné à tout le monde. Le Ciel me l’a refusé, voyez-vous, bien que je l’en aie supplié mainte nuit. Je suis une oie… une sotte… Oui, Gerda, il faut que je te dise… Je suis l’aînée et j’ai appris à connaître la vie… Tu peux remercier le Seigneur chaque jour, à genoux, d’être une créature si graciée…

— Comblée de grâces, rectifiait Gerda en riant de ses belles dents blanches et larges.

Plus tard, on se rapprochait pour se consulter au sujet de l’avenir en mangeant de la gelée au vin. Il fut décidé que Sievert Tiburtius et les Arnoldsen retourneraient chez eux à la fin du mois ou au début de septembre. Aussitôt après Noël, on célébrerait le mariage de Clara dans la galerie à colonnes, avec toute la pompe voulue, tandis que le mariage d’Amsterdam, auquel Mme Buddenbrook assisterait « pourvu que Dieu lui conserve vie et santé », devait être reporté au commencement de l’année suivante, afin que l’on eût un peu de répit. Thomas eut beau s’y opposer :

— Je t’en prie, dit Mme Buddenbrook en posant la main sur le bras de son fils, Sievert a la priorité.

Le pasteur et sa fiancée renoncèrent à faire un voyage de noces. Gerda et Thomas convinrent d’aller à Florence en passant par l’Italie du Nord. Ils seraient absents environ deux mois ; pendant ce temps, Antonie et le tapissier Jacobs, de la Fischerstrasse, aménageraient la jolie petite maison de la Grand-Rue. Elle appartenait à un vieux garçon retiré à Hambourg, et le consul en négociait déjà l’achat. Oh ! Tony ferait cela avec joie :

— Ce sera très distingué, disait-elle, et tous en étaient persuadés.

Christian, lui, avec son grand nez, arpentait de ses jambes minces et cagneuses la chambre où deux couples de fiancés se tenaient par la main, où il n’était question que de mariage, de trousseau, de voyage de noces. Il éprouvait une douleur, une douleur vague dans sa jambe gauche, et le regard de ses petits yeux ronds et enfoncés était grave, inquiet et pensif. À la fin, imitant l’accent de Marcellus Stengel, il dit à sa pauvre cousine, qui restait

là, au milieu de tous ces heureux, vieillotte, silencieuse, sèche et affamée, même après dîner :

— Hein, Thilda, nous aussi nous nous marierons bientôt ; mais chacun de son côté.

CHAPITRE IX

Environ sept mois plus tard, le consul Buddenbrook et sa jeune femme revinrent d'Italie. La neige de mars couvrait la Grand-Rue quand, à cinq heures de l'après-midi, le fiacre arriva devant la maison à la façade peinte à l'huile. Quelques enfants et quelques bourgeois s'arrêtèrent pour voir descendre les arrivants. Mme Antonie Grünlich était debout sur le seuil de la porte d'entrée, fière des préparatifs qu'elle avait faits, et derrière elle s'empressaient deux femmes de chambre en bonnet blanc, aux bras nus, aux jupes rayées ; connaissant sa belle-sœur, Tony les avait choisies zélées et laborieuses. De joie, elle descendit en courant les marches basses du perron, entraîna dans le vestibule, tout en les embrassant, Gerda et Thomas, qui, enveloppés dans leurs fourrures, quittaient la voiture chargée de malles.

— Vous voilà ! vous voilà ! heureux mortels qui êtes allés si loin ! Avez-vous vu la maison ? « Sur des colonnes repose son toit[27]. » Gerda, tu es devenue encore plus belle, viens, laisse-moi t'embrasser… non, sur la bouche aussi… là ! Bonjour, mon vieux Tom, oui, tu auras aussi un baiser. Marcus a dit que tout avait bien marché pendant ton absence. Mère vous attend à la Mengstrasse, mais, auparavant, mettez-vous à l'aise. Voulez-vous du thé ? voulez-vous un bain ? Tout est prêt. Vous n'aurez pas à vous plaindre. Jacobs s'est donné de la peine, et moi j'ai fait tout ce que j'ai pu.

Ils entrèrent ensemble dans l'antichambre, tandis que les bonnes, avec l'aide du cocher, descendaient les malles.

— Vous ne pourrez guère vous servir de ces chambres du rez-de-chaussée pour le moment, dit Tony. Celle-ci est très jolie. (Et elle ouvrit une porte à droite, près du tambour d'entrée.) Il y a du lierre devant les fenêtres, de simples meubles en chêne. Là-bas, de l'autre côté du couloir, il y a une autre pièce plus grande. Ici, à droite, se trouvent la cuisine et l'office… Mais, nous allons monter ; oh ! je veux tout vous montrer.

Ils gravirent un large escalier commode, recouvert d'un tapis grenat. En haut, derrière une porte vitrée, il y avait un étroit couloir ; la salle à manger

était tout près, avec une table ronde de forme massive sur laquelle bouillait un samovar, des tapisseries grenat imitant le damas, des chaises en noyer sculpté, des fauteuils de rotin et un buffet monumental.

Un petit salon confortable, drapé de drap gris, séparé par des portières d'un salon tout en longueur, avec des fauteuils en reps à rayures vertes et une loggia. Une salle à trois fenêtres occupait le quart de l'étage. Puis ils passèrent, à droite du couloir, dans la chambre à coucher, avec ses rideaux à fleurs et des lits en acajou massif. Tony se dirigea vers une petite porte à claire-voie, au fond de la pièce, appuya sur la poignée et découvrit l'entrée de l'escalier en colimaçon dont les spirales conduisaient au sous-sol, à la salle de bains et aux chambres de bonnes.

— C'est joli ici. Je veux y rester, dit Gerda, et elle s'enfonça en soupirant dans un fauteuil près de l'un des lits.

Le consul se pencha vers elle et la baisa sur le front :

— Fatiguée ? Mais, c'est vrai, j'ai envie, moi aussi, de faire un peu de toilette…

— Et moi, je vais m'occuper de l'eau pour le thé ! dit Mme Grünlich, et je vous attendrai dans la salle à manger…

Et elle s'en fut.

Le thé fumait déjà dans les tasses en porcelaine de Saxe, lorsque Thomas parut :

— Me voici, dit-il, Gerda voudrait bien se reposer encore une demi-heure. Elle a mal à la tête. Nous irons ensuite à la Mengstrasse. Tout le monde va bien, ma chère Tony ? Mère, Erika, Christian ? Et maintenant, dit-il avec un geste d'extrême amabilité, nos plus sincères remerciements, ceux de Gerda aussi, pour ta peine, ma chère ! Comme tu as joliment arrangé tout cela ! Il n'y manque rien que quelques palmiers pour ma femme dans la loggia, et moi, je songe à acheter quelques tableaux. Mais maintenant, raconte-moi. Comment vas-tu ? Qu'as-tu fait tout ce temps ?

Il avait avancé une chaise à sa sœur, buvait lentement son thé et mangeait un biscuit tout en causant.

— Ah ! Thomas, répondit-elle, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Ma vie est derrière moi…

— Quelle bêtise, Tony ! Ta vie !… Mais nous nous ennuyons fort ?

— Oui, Tom, je m'ennuie terriblement. Parfois, je suis prête à pleurer d'ennui. Les occupations que m'a données ta maison m'ont fait plaisir et tu n'as pas idée comme je suis heureuse de votre retour. Je n'aime pas à rester

à la maison, tu le sais bien ; que Dieu me punisse, si c'est un péché. J'ai trente ans maintenant, mais ce n'est pas encore l'âge de me lier d'amitié tendre avec les dernières Himmelsbürger ou les dames Gerhardt, ou avec ces hommes noirs qui dévorent les maisons des veuves. Je ne crois pas en eux, Tom, ce sont des loups couverts de peaux de brebis… engeance de vipères. Nous sommes tous de faibles mortels, et quand ils me regardent avec pitié, moi, je me moque d'eux. J'ai toujours été d'avis que tous les hommes sont semblables et qu'il n'est point besoin d'intermédiaires entre nous et le bon Dieu. Tu connais aussi mes principes en politique. Je veux que le citoyen dans l'État…

— Alors, tu te sens un peu seule, hein ? demanda Thomas pour la remettre sur la voie. Écoute, tu as pourtant Erika ?

— Oui, Tom, et je l'aime de tout mon cœur, cette enfant, bien qu'un certain personnage prétendît que je n'aimais pas les enfants… Mais vois-tu, je suis franche avec toi, je suis loyale, je parle à cœur ouvert et je n'aime pas les phrases.

— Et c'est un joli trait de ta nature, Tony.

— Bref, ce qui est triste, c'est que l'enfant me rappelle par trop Grünlich… les Buddenbrook de la Grand-Rue disent aussi qu'elle lui ressemble. Et puis, quand je l'ai devant moi, il faut toujours que je pense : tu es une vieille femme avec une grande fille, et ta vie est derrière toi. Tu as vécu pour de bon pendant quelques années, mais maintenant tu peux vivre jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts ans et tu resteras ici à écouter Léa Gerhardt faire la lecture. Cette pensée est si triste, Tom, qu'elle me reste là et me serre la gorge. Car, tu sais, je me sens encore jeune, et je désire ardemment faire ma rentrée dans la vie. Enfin, ce n'est pas seulement à la maison, c'est en ville aussi que je me sens mal à mon aise ; il ne faut pas que tu me croies aveuglée quant à ma situation. Je ne suis plus une oie et j'ai deux yeux pour voir. Je suis une divorcée et on me le fait sentir. C'est très net. Tu peux me croire, Tom, j'ai le cœur gros de voir notre nom terni sans qu'il y ait de ma faute. Tu auras beau faire, gagner de l'argent, devenir l'homme le plus notable de la ville, les gens diront toujours : « Oui, mais sa sœur est divorcée. » Julie Möllendorpf, née Hagenström, ne me salue pas ; il est vrai que c'est une oie. Mais il en est de même des autres familles… Et pourtant, je ne puis renoncer à l'espoir que tout soit réparé… Je suis encore jeune. Je suis encore assez jolie, n'est-ce pas ? Maman ne peut plus me donner beaucoup d'argent ; malgré tout, ce sera une petite somme très

acceptable. Si je me remariais ? À parler franchement, Tom, c'est mon désir le plus vif. De cette façon, tout serait arrangé. La tache serait effacée. Oh ! mon Dieu ! si je pouvais trouver un parti digne de notre nom, si je pouvais m'établir à nouveau !… Crois-tu que ce soit absolument impossible ?

— Dieu m'en préserve ! Oh ! pas du tout. Je n'ai jamais cessé d'y compter. Avant tout, il me paraît urgent que tu sortes un peu d'ici, que tu aies de la distraction, un petit changement.

— Justement, fit-elle, empressée. Eh bien, il faut que je te raconte une histoire.

Très satisfait de cette proposition, Thomas se renversa dans son fauteuil. Il en était déjà à sa seconde cigarette. Le crépuscule commençait à tomber.

— Eh bien, pendant ton absence, j'avais accepté une place, une place de dame de compagnie à Liverpool. Tu trouves cela révoltant ? Ou tout au moins un peu équivoque… Oui, oui, la situation était indigne de moi. Mais j'avais le désir ardent de partir. Bref, cela a échoué. J'ai envoyé à la dame ma photographie, et elle a été obligée de renoncer à mes services, disant que j'étais trop jolie, qu'elle avait un grand fils à la maison : « Vous êtes trop jolie », m'a-t-elle écrit. Ah ! je ne me suis jamais tant amusée.

Tous deux se mirent à rire de bon cœur.

— Maintenant, j'ai quelque chose d'autre en vue, continua Tony. Je suis invitée à Munich par Eva Evers ; j'oubliais de dire qu'elle s'appelle à présent Eva Niederpaur, et son mari est directeur d'une grande brasserie. Bref, elle m'a priée de venir la voir et je pense profiter bientôt de cette offre. Erika, évidemment, ne pourra pas partir avec moi. Je la mettrai en pension chez Sesemi Weichbrodt. Elle y sera parfaitement bien soignée. Y vois-tu quelque objection ?

— Nullement. En tout cas, il est nécessaire que tu te trouves dans d'autres conditions d'existence.

— Oui, c'est nécessaire, dit-elle avec reconnaissance. Mais toi, Tom ? Je parle de moi sans arrêt, je suis une égoïste. Voyons, raconte. Oh ! mon Dieu ! comme tu dois être heureux !

— Oui, Tony, affirma-t-il avec conviction.

Il y eut un bref silence. Il envoya la fumée de sa cigarette par-dessus la table et reprit :

— Tout d'abord, je suis content d'être marié et d'avoir fondé un foyer. Tu me connais, je n'étais pas fait pour rester garçon. La vie de garçon vous a un arrière-goût d'isolement, de bohème, et j'ai de l'ambition, comme tu

sais. Je ne considère pas ma carrière comme terminée, ni au point de vue commercial ni, disons-le en plaisantant, au point de vue politique… mais on ne gagne la véritable confiance des gens que lorsqu'on est maître de maison et père de famille. Pourtant, cela n'a tenu qu'à un fil, Tony… Je suis un peu difficile dans mon choix. J'ai longtemps cru impossible de découvrir dans le monde une femme qui me convienne. Mais la vue de Gerda m'a décidé. J'ai senti tout de suite qu'elle était la seule, l'unique au monde, bien que je sache que beaucoup de gens en ville m'en veulent de mon goût. C'est une créature merveilleuse, comme il y en a sûrement peu sur terre. Il est vrai qu'elle est un peu différente de toi, Tony. Tu as l'âme plus simple, tu es aussi plus naturelle. Madame ma sœur a tout simplement plus de tempérament, reprit-il, en prenant tout à coup un ton plus enjoué. Que Gerda ait aussi du tempérament, son violon le révèle, mais, parfois, elle peut être un peu froide. Bref, on ne peut pas la juger comme on juge les autres. C'est une nature d'artiste, une créature à part, énigmatique et ravissante…

— Oui, oui, dit Tony.

Elle avait écouté son frère avec gravité et attention. Sans songer à la lampe, ils avaient laissé venir le soir.

Alors, la porte du couloir s'ouvrit et, baignée dans le crépuscule, une silhouette droite se dressa devant eux dans une robe d'intérieur flottante en piqué d'un blanc de neige. Ses lourds cheveux fauves encadraient son visage pâle et les yeux bruns très rapprochés s'entouraient de cernes bleuâtres.

C'était Gerda, la mère des futurs Buddenbrook.

OceanofPDF.com

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le matin, Thomas Buddenbrook déjeunait presque toujours seul dans la jolie salle à manger ; sa femme avait coutume de ne quitter sa chambre à coucher que fort tard, ayant souvent la migraine ou de vagues malaises dans la matinée. Le consul se rendait aussitôt à la Mengstrasse, où étaient restés les bureaux, prenait le second déjeuner à l'entresol avec sa mère, Christian et Ida Jungmann, et ne se retrouvait avec Gerda que pour le dîner, à quatre heures.

Le va-et-vient des bureaux conservait au rez-de-chaussée de la vie et du mouvement, mais les étages de la grande maison de la Mengstrasse étaient bien vides et déserts à présent. La petite Erika avait été mise en pension chez Mlle Weichbrodt, la pauvre Clothilde s'était installée avec ses quelques meubles dans une pension bon marché, chez la veuve d'un professeur, Mme Krauseminz ; même le domestique, Antoine, avait quitté la maison pour passer chez les jeunes maîtres, où sa présence était plus nécessaire, et, quand Christian restait au cercle, à quatre heures, il n'y avait plus que Mme Buddenbrook et Ida Jungmann, assises toutes seules à la table ronde, à laquelle on ne mettait plus de rallonge, et qui semblait perdue dans ce vaste temple orné de statues de dieux.

Depuis la mort du consul Johann Buddenbrook, toute vie mondaine avait cessé dans la maison, et, à part la visite de tel ou tel pasteur, Mme Buddenbrook ne voyait plus de convives, si ce n'est, le jeudi, les membres de la famille.

Cependant, son fils et sa femme avaient déjà donné leur premier grand dîner : un dîner servi dans la salle à manger et le petit salon, avec une cuisinière et des extras engagés tout exprès, et des vins de chez Kistenmaker ; le dîner avait commencé à cinq heures et les parfums et les bruits en avaient duré jusqu'à onze heures ; on y avait vu les Langhals, les Hagenström, les Huneus, les Kistenmaker, les Œverdieck et les Möllendorpf, négociants et intellectuels, gens mariés et « libertins ». La

réception s’était terminée par un whist et quelques morceaux de musique. On en avait parlé à la Bourse pendant huit jours, en termes très élogieux. En toute franchise, on avait constaté que la jeune Mme Buddenbrook était parfaitement à la hauteur de son rang. Ce soir-là, dans les pièces où les bougies s’étaient consumées jusqu’au bout, au milieu des meubles repoussés pêle-mêle, dans une épaisse, lourde et douce atmosphère de plats exquis, de parfums, de vins, de café, de cigares et de fleurs, le consul, resté seul avec sa femme, lui avait pris les deux mains, disant :

— Bravo, Gerda. Nous n’avons pas à craindre de critique. C’est très important. Je n’ai nulle envie de donner des bals et de regarder sautiller des jeunes gens ; d’ailleurs, nous n’aurions pas la place. En revanche, il faut que les gens rassis trouvent chez nous des plats à leur goût. Un dîner comme celui-ci coûte un peu plus cher ; toutefois, ce n’est pas de l’argent mal placé.

— Tu as raison, avait-elle répondu en arrangeant les dentelles au travers desquelles sa gorge brillait d’un éclat de marbre. Je préfère de beaucoup les dîners aux bals. Un dîner a quelque chose de si apaisant. J’avais fait de la musique cet après-midi et je ne me sentais pas d’aplomb. Maintenant mon cerveau est si mort que la foudre pourrait tomber ici sans que je rougisse ou pâlisse.

Lorsque, ce jour-là, le consul se mit à table pour le déjeuner de onze heures et demie chez sa mère, elle lui lut la lettre suivante :

« Munich, le 2 avril 1857.
5, place Sainte-Marie.

« Ma chère maman,

« Je te demande pardon, c’est vraiment honteux de ne pas t’avoir écrit encore, alors que je suis ici depuis huit jours déjà ; je suis tellement prise par tout ce qu’il y a à voir ici, mais je t’en parlerai plus tard. Je voudrais savoir tout d’abord si vous allez tous bien, mes chéris, toi et Tom, et Gerda, et Erika, et Christian, et Thilda, et Ida. C’est le principal ! Ah ! que de choses j’ai vues ces jours-ci… Il y a la Pinacothèque, et la Glyptothèque, et le Hofbräuhaus, et le théâtre, et les églises, et beaucoup d’autres curiosités. Il faudra que je vous conte cela de vive voix, sans quoi je me crèverais d’en écrire si long. Nous avons fait une promenade en voiture dans la vallée de l’Isar, et pour demain on projette une excursion au lac de Wurm. Et ainsi de

suite… Eva est très gentille pour moi, et M. Niederpaur, le directeur de la brasserie, est un homme fort agréable. Nous demeurons sur une très jolie place, au centre de la ville, avec une fontaine au milieu, comme chez nous sur la place du Marché, et notre maison est tout près de l'hôtel de ville. Je n'ai jamais vu un édifice semblable. Bariolé du haut en bas, avec des saints Georges qui tuent le dragon et de vieux princes bavarois chargés de tous leurs ornements et leurs armoiries. Figurez-vous cela !

« Oui, Munich me plaît énormément. L'air passe pour y être très fortifiant pour les nerfs, et mon estomac est pour l'instant en bon ordre. Je bois avec grand plaisir beaucoup de bière, d'autant plus que l'eau n'y est pas très bonne ; mais je ne puis m'accoutumer à la nourriture. Il y a trop peu de légumes et beaucoup trop de farine, partout, surtout dans les sauces, c'est une pitié ! On n'a pas idée ici de ce que c'est qu'un bon carré de veau, car les bouchers d'ici ne savent pas découper la viande. Et le poisson me manque beaucoup. Puis, c'est une véritable folie d'avaler de la salade de concombres et de pommes de terre avec de la bière. Mon estomac proteste bruyamment… D'ailleurs, il faut s'accoutumer à bien des choses, comme vous pouvez le supposer, puisqu'on se trouve en pays étranger. Cette monnaie inaccoutumée, la difficulté de se faire comprendre des gens du peuple et des bonnes, car, pour eux, je parle trop vite et, pour moi, ce qu'ils disent est du charabia, et puis il y a le catholicisme ; je le hais, comme vous le savez, je le méprise… »

Ici, le consul se mit à rire en s'adossant au sofa, agitant sa tartine saupoudrée de fromage râpé.

— Oui, Tom, tu ris, dit sa mère en frappant plusieurs fois sur la nappe avec son médius. Précisément, c'est ce qui me plaît chez elle, c'est qu'elle conserve la foi de ses pères et déteste toutes ces fariboles qui n'ont rien d'évangélique. Je sais que tu as éprouvé, en France et en Italie, une certaine sympathie pour la foi catholique, mais, chez toi, Tom, ce n'est pas de la religion, c'est quelque chose d'autre, et je sais bien ce que c'est ; sans doute, il faut être tolérant, mais l'amateurisme en matière religieuse est coupable au premier chef. Je prierai Dieu pour qu'il te donne, avec le temps, la gravité nécessaire, ainsi qu'à Gerda ; je sais qu'elle aussi est de ceux qui n'ont pas une foi solide. Tu pardonneras cette remarque à ta mère.

Elle reprit sa lecture :

« Sur le haut de la fontaine que j'aperçois de ma fenêtre, il y a une Vierge ; parfois on la couronne, alors les gens du peuple viennent

s’agenouiller avec leur chapelet et se mettent à prier, ce qui est très joli à voir, mais il est écrit : “Rentre dans ta chambrette.” Souvent, on rencontre ici dans la rue des moines à la mine très vénérable. Mais, imagine-toi, maman, hier, dans la rue des Théatins, un haut dignitaire de l’Église est passé à côté de moi dans sa calèche ; peut-être était-ce l’archevêque, un homme assez âgé. Bref, ce monsieur m’a lancé par la portière une œillade, comme l’aurait fait un lieutenant de la garde ! Tu sais, mère, que je ne fais pas grand cas de tes amis, les missionnaires et les pasteurs, mais Trieschke le larmoyant n’est certainement rien à côté de ce libertin de prélat… »

— Fi, dit Mme Buddenbrook affligée.

— C’est du Tony tout pur, dit le consul.

— Comment, Tom ?

— Eh bien, est-ce qu’elle ne l’aurait pas un petit peu provoqué, pour l’éprouver ? Je connais bien Tony ! En tout cas, cette « œillade » m’a joliment amusé… Quelle pouvait être l’intention du vieux monsieur ?

Mme Buddenbrook ne le rechercha pas et continua à lire :

« Avant-hier, les Niederpaur ont donné une superbe soirée, bien que je n’aie pu suivre toujours la conversation et que le ton fût parfois assez équivoque. Il y avait même un chanteur de l’Opéra royal, il a chanté des mélodies, et un jeune peintre m’a priée de me laisser faire mon portrait par lui. J’ai refusé, je ne trouve pas cela convenable. C’est avec un certain M. Permaneder que j’ai causé le plus volontiers ; aurais-tu jamais pensé que quelqu’un puisse s’appeler ainsi ? C’est un marchand de houblon, un homme aimable et amusant, d’âge mûr et célibataire. Je l’avais à côté de moi à table et je me suis tenue près de lui parce que, dans cette société, il est le seul protestant ; bien que Munichois, il est originaire de Nuremberg. Il m’a affirmé connaître très bien de nom notre maison de commerce ; tu peux penser quelle joie m’a faite le ton respectueux dont il en parlait. Il s’est aussi informé exactement sur nous, combien de frères et de sœurs nous étions, et autres questions du même genre, aussi d’Erika et même de Grünlich. Il vient quelquefois chez les Niederpaur et fera demain avec nous l’excursion au lac de Wurm.

« Et maintenant, adieu, chère maman, je ne puis en écrire davantage. Si Dieu me prête vie et santé, comme tu le dis toujours, je resterai encore trois ou quatre semaines ici, ensuite, je pourrai vous parler de Munich de vive voix, car, par écrit, je ne sais pas où commencer. Mais je me plais bien ici, vraiment ; il faudrait toutefois dresser une cuisinière à faire des sauces

convenables. Vois-tu, je suis une vieille femme, j'ai ma vie derrière moi et n'ai plus rien à attendre sur terre, mais si, par exemple, plus tard, pourvu que Dieu lui prête vie et santé, Erika se mariait à Munich, je ne m'y opposerais pas, il faut bien le dire… »

Là-dessus, le consul s'arrêta de manger et se renversa en riant sur le sofa :

— Elle est impayable, maman. Quand elle essaie de feindre, elle est impayable ! Je raffole d'elle, parce qu'elle est absolument incapable de cacher son jeu, même à mille lieues de distance…

— Oui, Tom, dit Mme Buddenbrook, c'est une bonne enfant qui mérite tout le bonheur possible.

Puis elle acheva la lecture de sa lettre.

CHAPITRE II

À la fin d'avril, Mme Grünlich retourna à la maison paternelle, et bien qu'elle eût de nouveau un chapitre de sa vie derrière elle, et qu'elle eût à reprendre son ancienne existence, qu'elle assistât à nouveau aux prières et aux soirées de Jérusalem et dût entendre Léa Gerhardt faire la lecture, elle se trouvait dans un état d'esprit visiblement joyeux et plein d'espérance. Son frère, qui était allé la chercher à la gare (elle était venue par Buchen), et qui la ramenait en ville par le Holstentor, ne put s'empêcher de lui faire aussitôt ce compliment, qu'après Clothilde, elle était bien la plus jolie femme de la famille ; à quoi elle répondit :

— Ô mon Dieu, Tom, je te déteste ! Se moquer ainsi d'une vieille femme !

Cependant, il y avait du vrai. Mme Grünlich s'était conservée à merveille et, à voir ses épais cheveux d'un blond cendré bouffant des deux côtés de la raie et relevés sur le sommet de la tête par un large peigne d'écaille, l'expression de douceur de ses yeux bleu-gris, sa jolie lèvre supérieure, la finesse de son ovale et des couleurs délicates de son visage, on ne lui aurait pas donné trente ans, mais vingt-trois. Elle portait des pendants d'oreilles en or très élégants, d'une forme différente de ceux que portait sa grand-mère. Un corsage flou en soie légère, de couleur foncée, avec des revers en satin et des épaulettes plates en dentelles, donnait à son buste une forme ravissante.

Elle était donc de la meilleure humeur du monde et, le jeudi, lorsque le consul Buddenbrook et sa femme, les dames Buddenbrook de la Grand-Rue, les Kröger, Clothilde, Sesemi Weichbrodt et la petite Erika vinrent dîner, elle leur parla avec verve et chaleur de Munich, de la bière, des nouilles à l'étouffée, du peintre qui avait voulu faire son portrait, des équipages de la Cour qui lui avaient fait la plus grande impression. Elle prononça aussi, incidemment, le nom de M. Permaneder, et quand Pfiffi Buddenbrook se permettait telle ou telle remarque, au sujet de l'agrément, mais de l'inutilité d'un tel voyage, Mme Grünlich faisait semblant de ne rien entendre et se rengorgeait avec un air de dignité inexprimable, en appuyant son menton contre sa gorge.

D'ailleurs, elle avait pris l'habitude d'accourir sur le palier quand tintait la cloche de la porte du grand vestibule, afin de voir qui était arrivé. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Seule, Ida Jungmann, la gouvernante de Tony, sa confidente depuis de longues années, le savait ; et de temps à autre elle lui disait :

— Tonyette, ma fillette, tu verras, il viendra. Il ne sera pas si bête.

Les membres de la famille savaient gré à Antonie de leur avoir ramené sa gaieté ; l'atmosphère de la maison avait grandement besoin d'être égayée, car les rapports entre le chef de la maison de commerce et son frère cadet ne s'étaient pas améliorés avec le temps ; au contraire, ils s'étaient tendus d'une façon très attristante. Leur mère, qui suivait avec chagrin la marche des choses, avait assez à faire à s'interposer entre eux. Quand elle engageait Christian à se rendre au bureau plus régulièrement, il répondait par un silence distrait et même il accueillait les observations de son frère avec une gravité inquiète et songeuse, sans faire d'objections. Pendant quelques jours, il s'était adonné avec un peu plus de zèle à sa correspondance anglaise. Chez l'aîné des deux frères, une irritation méprisante contre le cadet se développait de jour en jour et ce sentiment ne se modifiait pas, Christian acceptant sans résistance et avec un regard pensif de ses yeux errants et songeurs les manifestations occasionnelles de ce mépris.

L'activité soutenue de Thomas, l'état de ses nerfs ne lui permettaient pas d'écouter avec patience et intérêt les détails que Christian donnait sur les divers symptômes de sa maladie et, en présence de sa mère et de sa sœur, il les nommait avec indignation « les stupides résultats d'une répugnante analyse de soi-même ».

La douleur, cette douleur vague que Christian sentait dans sa jambe gauche, avait depuis quelque temps cédé à divers remèdes externes ; les difficultés de déglutition revenaient souvent encore à table et il eut une fois une suffocation passagère, un commencement d'asthme qu'il prit, pendant de longues semaines, pour de la phtisie pulmonaire et dont il s'efforçait de décrire longuement à sa famille la nature et les effets, tout en fronçant le nez. On avait fait appel au docteur Grabow. Il constata que le cœur et les poumons fonctionnaient bien, que cette suffocation passagère devait être attribuée à la paresse de certains muscles et, pour faciliter la respiration, il prescrivit tout d'abord l'usage d'un éventail, deuxièmement une poudre verdâtre que l'on allumait et dont on devait aspirer la fumée. Christian se servait de l'éventail, même au bureau, et à une observation du chef, il répondit qu'à Valparaiso tous les employés de bureau avaient un éventail, à cause de la chaleur :

— Johnny Thunderstorm… ah ! Dieu du ciel !

Mais lorsqu'un jour, après s'être longtemps agité d'un air grave et inquiet sur son fauteuil, avoir sorti de sa poche sa poudre et répandu une fumée forte et nauséabonde, si bien que plusieurs de ces messieurs du bureau se mirent à tousser et que M. Marcus lui-même devint tout pâle, il y eut un éclat public, un scandale, une terrible altercation qui aurait amené une rupture immédiate si Mme Buddenbrook mère n'avait pas encore une fois tout aplani, parlé avec sagesse et remis les choses en bonne voie.

Mais il y avait plus encore. Le consul observait avec dégoût la vie que Christian menait en dehors de la maison, la plupart du temps en compagnie du docteur Gieseke, l'avoué, son ancien camarade de classe. Thomas n'était ni un bigot ni un rabat-joie. Il se souvenait fort bien de ses propres fredaines de jeunesse. Il savait que sa ville natale, ce port de commerce où les très estimables bourgeois frappent le trottoir de leur canne avec un air d'incomparable honnêteté, n'était nullement le foyer d'une moralité sans tache. On se dédommageait des journées passées au bureau, et pas seulement en dégustant des vins capiteux et des mets succulents… mais un épais manteau de respectabilité bourgeoise couvrait tous ces écarts, et le consul Buddenbrook, dont le principe était de « garder les dehors », se montrait, sur ce point, pénétré de la même conception de la vie que ses concitoyens. L'avoué Gieseke faisait partie des intellectuels qui s'adaptaient aisément à la vie des commerçants ; il faisait partie du groupe des noceurs, ce que tout le monde pouvait constater. Mais, comme les autres noceurs, il

savait se donner un air convenable, éviter le scandale et conserver à ses principes politiques et professionnels leur réputation de solidité inattaquable. Ses fiançailles avec une demoiselle Huneus venaient d'être publiées. Il épousait ainsi une situation dans la première société de la ville et une dot importante. Il prenait un intérêt très marqué aux affaires de la ville et on disait qu'il visait un siège à l'hôtel de ville et ensuite le fauteuil du vieux bourgmestre, le docteur Œverdieck.

Son ami Christian Buddenbrook, le même qui, jadis, d'un pas décidé, avait été porter son bouquet à Mlle Meyer de la Grange en lui disant : « Oh ! mademoiselle, comme vous avez bien joué ! », Christian, lui, était, en raison de son caractère et de ses longues années de voyage, un noceur d'une espèce particulièrement naïve et insouciante. Dans les choses du cœur, il était peu enclin à faire violence à ses sentiments, à montrer de la discrétion et à garder sa dignité. Toute la ville s'amusait, par exemple, de sa liaison avec une figurante du théâtre d'été, et Mme Stuht, de la Glockengiesserstrasse, qui fréquentait le dessus du panier de la ville, racontait à toutes les dames qui voulaient l'entendre qu'on avait encore rencontré Krischan avec l'actrice de Tivoli en plein jour et en pleine rue.

On ne voyait pas de mal à cela… On était trop sceptique pour que la morale en fût indignée. Christian Buddenbrook et le consul Peter Döhlmann, que l'effondrement de son commerce incitait à agir de même, étaient aimés en tant qu'amuseurs devenus indispensables dans les réunions d'hommes. Cependant, on ne les prenait pas au sérieux, ils ne comptaient pas dans les questions importantes ; c'était caractéristique, on ne les appelait que par leur prénom, Krischan et Peter, dans toute la ville, au cercle, à la Bourse et sur le port. Des gens malveillants, comme les Hagenström, étaient libres de rire non pas des histoires et des farces de Krischan, mais de Krischan lui-même. Christian n'y pensait pas et, suivant son habitude, passait au bout d'un moment à des songeries étranges et inquiètes.

Mais son frère le consul le savait ; il savait que Christian offrait aux adversaires de sa famille un point faible ; il n'y en avait déjà que trop, de ces points faibles. La parenté avec les Œverdieck était éloignée et serait sans valeur aucune après la mort du bourgmestre. Les Kröger ne jouaient plus aucun rôle, vivaient retirés et avaient eu de vilaines histoires avec leur fils. La mésalliance de feu l'oncle Gotthold restait quelque chose de désagréable… La sœur du consul était divorcée, même si on ne devait pas

abandonner l’espoir d’un nouveau mariage, et son frère était un être ridicule dont les pitreries remplissaient les heures de loisir d’hommes actifs qui le considéraient avec des rires bienveillants ou sarcastiques ; de plus, Christian faisait des dettes ; à la fin de chaque trimestre, quand il n’avait plus d’argent, il se faisait, de toute notoriété, défrayer par le docteur Gieseke, et c’était un affront pour la maison.

L’hostilité méprisante que Thomas témoignait à son frère et que celui-ci supportait avec une indifférence passive, se manifestait dans toutes sortes de petits détails, comme cela se produit entre les membres d’une même famille, obligés d’être en rapports constants. Par exemple, quand la conversation venait à rouler sur l’histoire des Buddenbrook, Christian tombait dans un état d’esprit qui, à vrai dire, ne lui seyait guère, parlait avec gravité, amour et admiration de sa ville natale et de ses ancêtres. Aussitôt, le consul mettait fin à l’entretien par une réflexion glaciale. Il ne pouvait supporter cela. Il méprisait son frère à tel point qu’il ne lui permettait pas d’aimer ce qu’il aimait lui-même. Il aurait préféré entendre Christian parler sur le ton de Marcellus Stengel. Il lui arriva de lire un livre, un livre d’histoire quelconque qui avait fait sur lui une forte impression et qu’il loua en termes émus. Christian, esprit peu indépendant, qui n’aurait jamais découvert de lui-même ce livre, mais qui était capable de le comprendre et accessible à toute influence, le lut, ainsi préparé et disposé à le goûter ; il le trouva magnifique et exprima très exactement ses impressions ; à partir de ce moment, le livre n’exista plus pour Thomas. Il en parlait avec indifférence et froideur. Il fit semblant de l’avoir à peine parcouru et laissa à son frère l’avantage de l’admirer tout seul.

CHAPITRE III

Le consul Buddenbrook rentrait chez lui, au sortir de l’Harmonie, le cercle de lecture où il passait une heure après le second déjeuner. Il entra par-derrière, traversa la propriété, gagna par le jardin l’allée pavée qui courait entre des murs couverts de verdure et reliait la cour intérieure à celle du devant, traversa le vestibule, demanda à la cuisine si son frère n’était pas à la maison et pria qu’on l’informât de son retour. Puis il traversa le bureau où les employés à leurs pupitres se penchèrent encore plus bas sur leurs comptes, entra dans son bureau, posa son chapeau et sa canne, enfila son

veston de travail, se rendit à sa place, près de la fenêtre, en face de M. Marcus. Deux plis se marquaient entre ses sourcils extraordinairement clairs. Le bout doré d'une cigarette russe consumée errait d'un coin de sa bouche à l'autre. Les gestes qu'il fit pour prendre son papier et sa plume étaient si brusques, si raides, que M. Marcus passa prudemment deux doigts sur sa moustache et coula un long regard oblique et inquisiteur vers son associé, tandis que les jeunes gens se regardaient entre eux en levant les sourcils. Le patron était en colère. Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle on n'entendit rien que le crissement des plumes et le toussotement circonspect de M. Marcus, le consul regarda par-dessus l'appui de la fenêtre peint en vert et aperçut dans la rue Christian qui s'en venait. Il fumait. Il sortait du cercle où il avait déjeuné et fait sa partie. Son chapeau était posé légèrement de travers et il agitait sa canne jaune, qui venait de là-bas, de l'autre côté de l'eau, et dont le pommeau représentait le buste d'une religieuse taillé dans de l'ébène. Il avait l'air bien portant et était d'excellente humeur. Il arriva au bureau en fredonnant un « song » quelconque, dit : « B'jour, messieurs », alla à sa place « pour travailler un petit peu ». Mais le consul se leva et, sans le regarder, dit négligemment :

— Ah !… deux mots, mon cher !

Christian le suivit, ils traversèrent assez rapidement le vestibule ; Thomas noua les mains derrière son dos et Christian fit de même involontairement, en tournant vers son frère son grand nez, qui, au-dessus d'une moustache tombante, à l'anglaise, d'un blond roux, saillait, coupant, osseux et busqué, entre des joues creuses. Tout en traversant la cour, Thomas dit :

— Il faut que tu m'accompagnes un peu plus loin, dans le jardin, mon ami.

— Bien, répondit Christian.

Un silence suivit, pendant lequel, tournant à gauche dans l'allée extérieure, passant devant la façade rococo du pavillon, ils firent le tour du jardin où apparaissaient les premiers bourgeons. Enfin, le consul dit d'une voix forte, après avoir respiré vivement :

— Je viens d'avoir une grosse contrariété, par suite de ta conduite !

— De ma…

— Oui, on m'a répété à l'Harmonie une réflexion que tu as faite hier soir au cercle et qui est si déplacée, si maladroite que je ne puis trouver de mots

pour… La riposte ne s’est pas fait attendre. Tu as été bien mouché. T’en souviendras-tu ?

— Ah ! à présent, je sais ce que tu veux dire ! Qui donc te l’a raconté ?

— Cela n’a rien à voir à la chose. Eh bien, c’était Döhlmann, et à voix si haute que les gens qui ne connaissaient pas l’histoire ont pu s’en régaler, eux aussi.

— Oui, Tom, il faut bien le dire, j’en avais honte pour Hagenström !

— Tu en avais honte pour… Ah ! c’est trop fort… Écoute ! s’écria le consul, la tête un peu penchée, en étendant les mains, les paumes en l’air, et les secouant avec agitation, comme pour procéder à une démonstration. Dans une société composée de commerçants et d’intellectuels, tu dis de façon que tous puissent l’entendre : « Au fond, et vu de près, tout commerçant est un filou… », toi, commerçant toi-même, appartenant à une maison qui tend de toutes ses forces à être d’une intégrité absolue, d’une honnêteté irréprochable…

— Dieu du ciel, Thomas, je plaisantais… bien que… en somme, ajouta Christian en fronçant le nez et en avançant la tête un peu de côté.

Il fit quelques pas ainsi dans cette attitude.

— Plaisanterie ! plaisanterie ! s’écria le consul. Je crois savoir ce que c’est qu’une plaisanterie, mais tu as vu comme cette plaisanterie a été comprise. « Moi, pour ma part, j’ai une très haute idée de cette profession », a répliqué Hermann Hagenström. Et toi, tu restais là, espèce de noceur, sans aucune dignité ni estime pour ta propre profession.

— Enfin, Tom, je t’en prie, qu’est-ce que tu en dis ? Je t’assure que le charme a été rompu tout à coup. Les gens riaient comme s’ils me donnaient raison. Et cet Hagenström se met à dire d’un ton terriblement sérieux : « Moi, pour ma part… » Le sot individu ! j’en ai eu honte pour lui, réellement… Hier soir encore, dans mon lit, j’y ai réfléchi et j’ai éprouvé un sentiment bizarre… Je ne sais pas si tu connais cela…

— Tais-toi, je t’en prie, tais-toi, interrompit le consul.

Tout son corps tremblait de colère :

— J’avoue… j’avoue que la réponse ne convenait pas peut-être à l’humeur du moment, que c’était une faute de goût. Mais précisément il faut choisir les gens à qui on dit des choses de ce genre… s’il faut qu’elles soient dites… et on ne s’expose pas, par sa bêtise, à se faire donner une pareille leçon. Hagenström a profité de l’occasion pour nous allonger un soufflet à tous, non seulement à toi, mais à nous tous, car tu sais que son

« moi, pour ma part » signifie : « C’est au bureau de votre frère, monsieur Buddenbrook, que vous pouvez vous faire de telles idées ! » Voilà ce que cela signifie, âne bâté que tu es !

— Là… âne ! dit Christian avec une figure embarrassée et inquiète.

— En fin de compte, tu n’appartiens pas qu’à toi seul, reprit le consul, et pourtant je devrais ne pas m’émouvoir quand tu te rends ridicule. Et par quoi ne te rends-tu pas ridicule ? s’écria-t-il.

Il était pâle et de petites veines bleues saillaient sur ses tempes étroites où les cheveux formaient deux crans. Un de ses sourcils clairs était relevé et même les longues pointes effilées et tirées de sa moustache avaient un air de colère, tandis qu’il jetait ses mots aux pieds de Christian sur le gravier de l’allée.

— Tu te rends ridicule avec tes amours, tes bouffonneries, tes maladies, tes remèdes !…

— Oh ! Thomas, fit Christian en secouant gravement la tête, l’index levé en l’air. Pour ce qui est de cela, tu ne peux pas bien le comprendre, vois-tu. Le fait est que… Il faut en quelque sorte tenir sa conscience en bon ordre. Je ne sais pas si tu connais cela… Grabow m’a ordonné une pommade, pour les muscles du cou… bon ! Quand je ne l’emploie pas, quand je cesse de l’employer, il me semble que je suis perdu, désemparé ; je me sens inquiet, indécis, anxieux, mal à mon aise, et je ne peux pas avaler. Mais quand je l’emploie, je sens que j’ai fait mon devoir, que je suis en règle avec moi-même, ma conscience est tranquille, je suis calme et content et j’avale magnifiquement. C’est la pommade ; je ne le crois pas, tu sais… mais le fait est qu’une telle idée, comprends-moi bien, ne peut être supprimée que par une autre idée, une contre-idée. Je ne sais pas si tu connais cela…

— Ah ! oui, dit le consul en se prenant la tête entre les deux mains. Fais-le donc, agis en conséquence. Mais n’en parle plus. Ne bavarde plus là-dessus. Laisse les autres gens en paix avec tes subtilités écœurantes. Par ce bavardage sans vergogne, tu te rends ridicule du matin au soir ; mais, je te le dis et je te le répète, cela me laisse froid quand tu fais le fou à tes risques et périls ; seulement je te défends, tu m’entends bien, *je te défends* de compromettre la maison d’une façon quelle qu’elle soit, comme tu l’as fait hier !

Là-dessus, Christian ne dit rien, il passa lentement sa main sur ses cheveux roussâtres, déjà clairsemés, et ses regards se mirent à errer avec une gravité anxieuse. Sans doute était-il encore préoccupé de ce qu’il avait

dit en dernier lieu. Un silence suivit. Thomas marchait, en proie à un désespoir muet.

— Tous les commerçants sont des fumistes, reprit-il. Bien ! Tu es dégoûté de ton métier. Regrettes-tu d'être commerçant ? Autrefois, tu as cherché à obtenir de père la permission de l'être.

— Oui, Tom, dit Christian pensif. J'aimerais mieux, à la vérité, faire des études. À l'université, vois-tu, la vie doit être bien agréable. On y va quand on en a envie, sans contrainte, on s'assied, on écoute, comme au théâtre…

— Comme au théâtre… Ah ! c'est au café chantant que tu devrais paraître en qualité de bouffon… Je ne plaisante pas, c'est ma conviction sincère, c'est là ton idéal secret ! affirma le consul ; et Christian ne le contredit pas, il regardait en l'air, pensif.

— Et tu as l'audace de faire une remarque semblable, toi qui n'as pas idée… pas la moindre idée de ce que c'est que le travail, toi qui remplis ta vie avec le théâtre, les flâneries, les folies, pour y chercher une série de sentiments, de sensations, d'états d'âme dont tu t'occupes, que tu observes, que tu cultives, pour en bavarder ensuite d'une manière éhontée.

— Oui, Tom, fit Christian un peu attristé, en passant la main sur son crâne. C'est vrai, tu as parfaitement défini la situation. C'est la différence qui existe entre nous deux, vois-tu. Toi aussi, tu aimes à voir une pièce de théâtre, et autrefois, entre nous soit dit, tu t'es passé aussi des fredaines et tu as lu, un moment, avec prédilection, des romans, des poésies et des choses de ce genre… Mais tu as toujours su si bien allier tout ceci avec un travail régulier, une vie sérieuse… Voilà ce qui me fait défaut, vois-tu. J'use toutes mes forces à tout ça, tu sais, à des bêtises, et il ne reste plus rien pour les choses sérieuses. Je ne sais pas si tu me comprends ?

— Alors, tu le reconnais toi-même ! dit Thomas en s'arrêtant et en croisant les bras sur sa poitrine. Tu l'avoues tout contrit, et pourtant tu continues de plus belle. Es-tu donc un chien, Christian ? On a tout de même sa fierté, Dieu du ciel ! On ne continue pas à mener une existence que l'on n'ose même pas défendre soi-même. Mais, tu es ainsi ! C'est ton caractère ! Quand tu reconnais une chose, que tu la comprends et que tu peux la décrire… Non, ma patience est à bout, Christian !…

Et le consul fit un pas rapide en arrière et, de son bras levé horizontalement, un geste violent.

— Elle est à bout, te dis-je. Tu touches ton salaire, mais tu ne viens jamais au bureau. Ce n'est pas cela qui m'exaspère. Va et galvaude ta vie

comme tu l’as fait jusqu’ici. Mais tu nous compromettras tous, partout où tu iras, partout où tu seras. Tu es une difformité, une tare de notre famille. Tu es une peste ici, dans cette ville, et, si cette maison était à moi, je t’en chasserais par cette porte-là, cria-t-il en faisant un geste violent et large par-dessus le jardin, la cour et le grand vestibule.

Il ne se possédait plus. Une fureur longuement accumulée en lui se déchargeait.

— Qu’est-ce qui te prend ? dit Christian.

Il avait un accès de révolte, ce qui paraissait assez bizarre. Il se tenait là, dans l’attitude particulière aux cagneux, un peu courbé en forme de point d’interrogation, la tête, le ventre, les genoux en avant, et ses yeux ronds et enfoncés qu’il écarquillait autant que possible s’étaient, comme chez son père lorsqu’il était en colère, cernés d’une rougeur qui descendait jusqu’aux pommettes.

— De quel ton me parles-tu ? dit-il. Qu’est-ce que j’ai fait ? Je m’en irai de moi-même. Tu n’as pas besoin de me flanquer dehors. Fi donc ! ajouta-t-il sur un ton de reproche sincère et en accompagnant ce mot d’un geste de la main, comme s’il attrapait une mouche.

Chose extraordinaire, Thomas ne répliqua pas vivement, mais baissa la tête sans mot dire et refit lentement le tour du jardin. Il paraissait satisfait d’avoir mis enfin son frère en colère… de l’avoir enfin poussé à une réplique énergique, à une protestation.

— Tu peux m’en croire, dit-il avec calme, en nouant de nouveau ses mains derrière le dos, cette explication m’a sincèrement peiné, Christian, mais il fallait qu’elle eût lieu un jour. De telles scènes, dans la famille, c’est une chose terrible, mais il fallait bien nous expliquer une fois… et nous pouvons causer tranquillement, mon garçon. Tu ne te plais pas dans ta situation actuelle, comme je le vois, n’est-ce pas ?

— Non, Tom, tu as vu juste. Vois-tu, au début, j’étais excessivement content, j’étais mieux ici que dans une maison étrangère. Il me manque, je crois, l’indépendance. Je t’ai toujours envié en te voyant à ton travail, car ce n’est pas, au fond, un travail pour toi ; tu ne travailles pas parce qu’il le faut, mais en maître, en chef ; tu fais travailler les autres pour toi et tu fais tes calculs, tu gouvernes et tu es libre… C’est tout autre chose…

— Bon, Christian. Est-ce que tu n’aurais pas pu le dire plus tôt ? Tu es libre de te rendre indépendant, ou du moins plus indépendant. Tu sais que père t’a réservé provisoirement une part d’héritage de 50 000 marks et que,

cela va sans dire, je suis prêt à tout instant à te verser cette somme si tu veux en faire un usage sérieux et raisonnable. Il ne manque pas, à Hambourg ou ailleurs, de maisons de commerce sûres, mais à ressources limitées, qui auraient l'emploi d'une augmentation de capital et dans lesquelles tu pourrais entrer comme associé… Réfléchissons à la chose, chacun de notre côté et, à l'occasion, parlons-en à mère. J'ai à faire pour l'instant et tu pourrais, en attendant, mettre à jour, je t'en prie, la correspondance anglaise. Que penses-tu, par exemple, de H.C.T. Burmeester et Cie, à Hambourg, lui demanda-t-il encore dans le vestibule, exportations et importations ? Je connais l'homme. Je suis persuadé qu'il sauterait sur l'occasion.

C'était à la fin de mai 1857. Au commencement de juin, Christian partit pour Hambourg, par Buchen. Une grosse perte pour le cercle, le théâtre, le Tivoli et tous les fêtards de la ville. Tous les noceurs, et parmi eux le docteur Gieseke et Peter Döhlmann, vinrent lui faire leurs adieux à la gare et lui apportèrent des fleurs ou des cigares, en riant à gorge déployée, en souvenir sans doute de toutes les histoires que Christian leur avait débitées. À la fin, le docteur Gieseke, l'avoué, au milieu d'un enthousiasme général, épingla sur le pardessus de Christian une décoration de cotillon en papier doré. Cette décoration provenait d'une maison dans le voisinage du port, un hôtel qui, le soir, allumait une lanterne rouge au-dessus de la porte d'entrée, lieu de réunion sans contrainte où régnait toujours la gaieté. Cette décoration fut accordée à Christian Buddenbrook pour services exceptionnels.

CHAPITRE IV

On sonna à la porte d'entrée et, suivant sa nouvelle habitude, Mme Grünlich apparut sur le palier pour regarder par-dessus la rampe laquée de blanc ce qui se passait en bas dans le vestibule. À peine avait-on ouvert la porte qu'elle se pencha davantage et se rejeta d'un mouvement brusque en arrière ; puis, appuyant d'une main son mouchoir sur la bouche et de l'autre relevant ses jupes, elle grimpa rapidement l'escalier, penchée en avant. Dans l'escalier du second étage, elle rencontra Mlle Jungmann, à qui elle chuchota quelque chose d'une voix mourante, et Ida, dans sa frayeur

joyeuse, répondit en polonais quelque chose qui sonnait à peu près comme « Meiboschekochhanne[28] » !

Pendant ce temps, Mme Buddenbrook, installée dans le salon aux paysages, munie de deux grandes aiguilles en bois, tricotait un châle ou une couverture, ou quelque objet du même genre. Il était onze heures du matin.

Tout à coup, la femme de chambre traversa la galerie à colonnes, frappa à la porte vitrée et, de son pas traînant, vint lui remettre une carte de visite. Mme Buddenbrook ajusta ses lunettes, car elle portait toujours des lunettes pour travailler, et lut, puis elle leva les yeux vers le visage rouge de la soubrette, relut encore et la regarda à nouveau. Enfin, elle dit d'un ton aimable et décidé :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Sur la carte était imprimé : « X. Noppe et Cie », mais « X. Noppe », ainsi que « et » avaient été barrés au crayon bleu, de sorte qu'il ne restait plus que le mot « Cie ».

— Hé, m'ame, dit la soubrette en patois, c'est un monsieur, mais il ne parle pas allemand et ce qu'il est cocasse !

— Prie ce monsieur d'entrer, dit Mme Buddenbrook, comprenant que c'était le « Cie » qui désirait entrer.

La bonne s'en fut. Aussitôt, la porte vitrée s'ouvrit et livra passage à un personnage trapu, qui s'arrêta un instant dans le fond sombre de la pièce et fit entendre un son traînant qui semblait vouloir dire : « J'ai bien l'honneur… »

— Bonjour, fit Mme Buddenbrook. Voulez-vous vous approcher ?

Ce disant, elle appuya légèrement la main sur le coussin du canapé, se leva un peu, ne sachant pas s'il était indiqué de se lever tout à fait.

— Je prends la liberté…, répondit le monsieur sur un ton chantant et traînant.

Il avança de deux pas, incliné poliment, et s'arrêta de nouveau, regardant autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose. Cherchait-il un siège pour s'asseoir ou un endroit pour poser son chapeau et sa canne ? Il avait gardé les deux, et sa canne était ornée d'un pommeau de corne en forme de griffe, qui avait bien, à lui seul, un pied et demi de long.

C'était un homme de quarante ans, corpulent, aux membres courts. Il portait un pardessus ouvert en loden brun, un gilet clair à fleurs couvrait son ventre en décrivant une courbe molle et sur ce gilet s'étalait une chaîne de montre en or avec un véritable bouquet, toute une collection de breloques

en corne, en os, en argent, en corail ; avec cela, un pantalon d'une couleur imprécise, gris verdâtre, trop court et taillé dans une étoffe excessivement raide, car les bords formaient un cercle rigide autour des tiges des bottes, courtes et larges. Une moustache d'un blond pâle, clairsemée, en forme de frange, donnait à cette tête ronde comme une boule, au nez enfoncé, aux cheveux rares et mal peignés, l'air d'un phoque. La « mouche » que cet étranger avait entre le menton et la lèvre inférieure était, à l'encontre de la moustache, un peu hérissée. Les joues étaient extraordinairement grosses, grasses, soufflées et remontaient jusqu'aux yeux qui n'étaient plus que deux petites fentes bleu clair avec de petites rides aux coins. Tout ceci donnait à ce visage bouffi une expression mêlée de courroux et de bonhomie, gauche et touchante à la fois. Sous son petit menton tout droit, le cou goitreux, qui n'aurait pu supporter de grand faux col raide, était serré dans une étroite cravate blanche. Le bas du visage, la tête, la nuque, les joues et le nez, tout s'emboîtait, boudiné et informe, l'un dans l'autre. Toute la peau du visage était, par suite de ces bouffissures, tendue à l'excès et présentait à différents endroits, comme à l'attache du lobe de l'oreille et des deux côtés du nez, une rougeur écailleuse. Dans une de ses mains courtes, blanches et grasses, ce monsieur tenait sa canne, dans l'autre un petit chapeau tyrolien vert, orné d'une barbe de chamois.

Mme Buddenbrook avait ôté ses lunettes et s'appuyait à nouveau sur le sofa, à demi levée.

— En quoi puis-je vous être utile ? dit-elle d'un ton poli mais ferme.

Alors le monsieur, d'un geste décidé, posa son chapeau et sa canne sur l'harmonium, frotta avec satisfaction ses mains enfin libres, fixa sur Mme Buddenbrook le regard de ses petits yeux clairs, tout gonflés, et dit en patois munichois :

— Je demande bien pardon à madame pour cette carte. Je n'en avais pas d'autre sous la main. Mon nom est Permaneder, Aloïs Permaneder, de Munich. Peut-être madame a-t-elle déjà entendu prononcer mon nom par madame sa fille…

Tout ceci était dit d'une voix forte, avec un accent un peu vulgaire, dans un dialecte rude, plein de contractions brusques, accompagné d'un clignotement familier des petites fentes des yeux et qui signifiait : « Nous nous comprenons, n'est-ce pas ? »

Mme Buddenbrook s'était levée tout à fait et lui tendit les mains, la tête un peu inclinée :

— Monsieur Permaneder ! C’est vous ? Certainement, ma fille nous a parlé de vous. Je sais combien vous avez contribué à lui rendre son séjour à Munich agréable et amusant… Et vous voilà égaré dans notre ville ?

— Hein ! voyez un peu, dit M. Permaneder en se laissant choir près de Mme Buddenbrook, dans le fauteuil qu’elle lui avait indiqué d’un geste élégant, et il se mit à frotter tout à son aise ses cuisses courtes et rondes.

— Plaît-il ? demanda Mme Buddenbrook.

— S’pas ? vous en êtes ébaubie ! reprit M. Permaneder en cessant de se frotter les genoux.

— C’est gentil ! fit Mme Buddenbrook sans comprendre, et avec une satisfaction feinte, les mains sur les genoux, elle se renfonça dans son canapé.

Mais M. Permaneder s’en aperçut, il se pencha en avant, décrivit, Dieu sait pourquoi, des cercles en l’air et dit de toute sa force :

— Et madame en est… toute chose ?

— Oui, oui, mon cher monsieur Permaneder, c’est ça ! reprit Mme Buddenbrook joyeusement, et après ces mots il y eut un moment de silence.

Pour le combler, M. Permaneder dit en gémissant et avec un soupir :

— C’est une croix !

— Hein ? plaît-il ? demanda Mme Buddenbrook en glissant ses yeux clairs un peu de côté.

— C’est une croix ! répéta M. Permaneder très haut et avec un accent vulgaire.

— Très gentil ! dit Mme Buddenbrook conciliante, et ainsi ce point fut liquidé.

« Peut-on vous demander, ajouta-t-elle, quel motif vous a conduit si loin, cher monsieur ? De Munich jusqu’à chez nous, c’est un long voyage !…

— Une petite affaire, dit M. Permaneder en tournant sa petite main en l’air, une petite affaire avec la brasserie Walkmühle !

— Ah ! c’est juste, vous êtes marchand de houblon, cher monsieur Permaneder. Noppe et Cie, n’est-ce pas ? Soyez assuré que j’ai entendu mon fils parler à différentes reprises de votre maison de commerce, et je n’en ai entendu dire que du bien, dit Mme Buddenbrook poliment.

Mais M. Permaneder fit un geste pour arrêter ce compliment :

— C’est bon ! Il n’est pas question de cela ! Ah ! non ! La principale raison, c’est que j’ai toujours eu le désir de présenter mes hommages à

madame et de revoir Mme Grünlich. C’est un motif suffisant pour ne pas craindre ce voyage !

— Je vous remercie de tout cœur, dit Mme Buddenbrook en lui tendant encore une fois la main, la paume en l’air. Mais à présent il faut avertir ma fille, ajouta-t-elle.

Elle se leva et alla tirer le cordon de sonnette brodé, à côté de la porte vitrée.

— Oui, sacré tonnerre du ciel, j’en aurai une joie ! s’écria M. Permaneder, et il se tourna avec son fauteuil vers la porte.

Mme Buddenbrook dit à la soubrette :

— Prie Mme Grünlich de descendre, ma petite !

Puis elle revint s’asseoir sur le canapé, et M. Permaneder se retourna alors avec son fauteuil.

— J’en aurai une joie… répétait-il d’un air absent en contemplant les tentures, les meubles et le grand encrier de Sèvres sur le secrétaire.

Ensuite, il dit plusieurs fois :

— Quelle croix c’est ! C’est une vraie croix ! en se frottant le genou et en soupirant profondément sans cause apparente.

Cela remplit le temps jusqu’à l’arrivée de Mme Grünlich.

Elle avait sans aucun doute fait un brin de toilette, mis un corsage clair et arrangé sa coiffure. Son visage était plus frais et plus joli que jamais. La pointe de sa langue jouait malicieusement dans un coin de sa bouche.

À peine était-elle entrée que M. Permaneder se leva d’un bond et alla au-devant d’elle, débordant d’enthousiasme. Tout en lui s’agitait. Il s’empara de ses deux mains, les secoua en s’écriant :

— Enfin, voilà Mme Grünlich, que Dieu vous garde ! Et comment vous êtes-vous portée ? Qu’est-ce que vous avez fait tout ce temps là-haut dans le Nord ? Jésus-Marie ! Je suis fou de joie ! Bon Dieu, ce qu’on s’est bien amusé, hein ? mille tonnerres ! et voilà qu’on se retrouve ! Maintenant, dites-moi, qui l’aurait cru…

Tony de son côté aussi le salua avec une grande vivacité ; elle approcha une chaise et se mit à parler des semaines passées à Munich. La conversation se poursuivait sans entraves, et Mme Buddenbrook la suivait en encourageant M. Permaneder d’un signe de tête indulgent, traduisant telle ou telle expression en bon allemand et, chaque fois, satisfaite, se renfonçant dans son canapé.

M. Permaneder dut expliquer de nouveau à Mme Antonie la raison de sa présence, mais il attacha si peu d'importance à cette « petite affaire » avec la brasserie qu'il parut, au fond, n'avoir rien à faire en ville. Par contre, il s'enquit avec intérêt de la seconde fille, ainsi que des fils de Mme Buddenbrook et regretta bien haut l'absence de Clara et de Christian, ayant toujours eu le désir de faire la connaissance de « toute la famille ».

Il s'exprima d'une façon très vague sur la durée de son séjour, et lorsque Mme Buddenbrook fit cette remarque :

— J'attends à tout instant mon fils pour le déjeuner ; monsieur Permaneder, faites-nous le plaisir de manger un morceau avec nous…

Il accepta cette invitation avant même qu'elle fût complètement formulée et avec un empressement tel qu'il semblait l'avoir attendue.

Le consul entra. Il avait trouvé la salle du déjeuner déserte et venait en hâte, dans sa tenue de bureau, un peu fatigué et accablé de travail, casser la croûte. À peine avait-il aperçu la silhouette étrangère de l'invité, ses énormes breloques et sa jaquette de loden, ainsi que la barbe de chamois sur l'harmonium qu'il leva la tête, attentif, et à peine le nom qu'il avait entendu si souvent de la bouche de Mme Antonie eût-il été prononcé qu'il jeta un rapide coup d'œil sur sa sœur et salua M. Permaneder avec l'amabilité la plus séduisante. Il ne s'assit pas tout de suite. On descendit tout d'abord à l'entresol, où Mlle Jungmann avait mis le couvert et fait chanter le samovar, un véritable samovar, cadeau du pasteur Tiburtius et de sa femme.

— On ne se prive de rien ! dit M. Permaneder en s'asseyant et en regardant le choix des plats froids sur la table.

De temps à autre, il usait de ces formules familières.

— Ce n'est pas précisément de la bière du Hofbräu, monsieur Permaneder, mais malgré tout cela se boit mieux que la bière d'ici.

Et le consul lui versa du porter noir et mousseux qu'il buvait d'ordinaire à ce petit repas.

— En vous remerciant bien, compère, dit M. Permaneder, tout en mâchant, et sans apercevoir le regard épouvanté que lui jeta Mlle Jungmann.

Il buvait le porter avec tant de réticence que Mme Buddenbrook fit monter une bouteille de vin rouge ; visiblement rasséréné, il se remit à causer avec Mme Grünlich. À cause de son gros ventre, il se carrait à quelque distance de la table, les jambes très écartées, et souvent il laissait pendre sur le dossier de sa chaise un de ses bras courts à la main blanche et potelée, tandis qu'il écoutait les discours et les réponses de Tony, sa grosse

tête à la moustache de phoque un peu inclinée, avec une expression mi-béate, mi-contrariée et un clignotement naïf de ses petits yeux à peine fendus.

Avec des gestes délicats, elle lui découpa les poissons frits auxquels il n'était pas accoutumé et ne se priva pas de faire telle ou telle considération sur la vie :

— Mon Dieu ! comme c'est triste, monsieur Permaneder, que tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la vie passe si vite ! dit-elle à propos de son séjour à Munich.

Elle posa un instant sa fourchette et son couteau en levant les yeux au ciel. D'ailleurs, elle faisait, par-ci par-là, des tentatives aussi comiques qu'infructueuses de parler le dialecte munichois. Pendant le repas, on frappa, et le commis du bureau remit un télégramme. Le consul le lut tout en faisant glisser lentement entre ses doigts la longue pointe de sa moustache, et bien qu'on vît qu'il était très occupé du contenu de sa dépêche, il demanda d'un ton léger :

— Comment vont les affaires, monsieur Permaneder ? C'est bien, dit-il aussitôt au commis, et le jeune homme disparut.

— Mon Dieu, compère, répliqua M. Permaneder, et il se tourna vers le consul avec toute la gaucherie d'un homme dont le cou est gros et raide, en laissant pendre un bras au dossier de la chaise. Que peut-on dire ? c'est une vraie misère ! Munich, voyez-vous…

Il prononçait le nom de sa ville natale toujours d'une telle façon qu'il fallait deviner ce qu'il voulait dire.

— Munich n'est pas une ville commerçante. Chacun veut sa tranquillité et sa chope de bière. Et on ne lit pas une dépêche à table, ça ne se fait pas. Ici, dans le Nord, on a autrement de cran, sacredieu ! Je vous remercie bien, je boirai volontiers encore un petit verre… Quelle croix ! Mon associé Noppe a toujours voulu s'installer à Nuremberg, à cause de la Bourse et de l'esprit d'entreprise… mais moi je ne quitterai pas mon Munich. Je ne le ferai pas. Quelle croix ! Voyez, nous avons cette satanée concurrence ; et l'exportation, il y a de quoi rire ! Même en Russie, ils vont commencer prochainement à planter du houblon.

Soudain, il jeta au consul un regard d'une vivacité extraordinaire et dit :

— D'ailleurs… je ne veux pas dire, compère, que ce n'est pas une bonne petite affaire ! Nous faisons de l'argent avec la brasserie par actions dont Niederpaur est le directeur, vous savez. C'était une toute petite société, mais

nous leur avons accordé un crédit et fourni de l'argent liquide à 4 % sur hypothèque, pour agrandir leurs bâtiments… Et maintenant nous faisons pour le mieux et nous avons un chiffre d'affaires et un bénéfice annuels qui peuvent aller ! conclut M. Permaneder.

Il refusa en remerciant cigarette et cigare, sortit de sa poche, avec la permission de la société, sa pipe à longue tête en corne et, enveloppé d'une fumée épaisse, il engagea avec le consul une conversation d'affaires qui glissa ensuite sur le terrain politique, sur les rapports entre la Prusse et la Bavière, sur le roi Maximilien et l'empereur Napoléon, une conversation que M. Permaneder émaillait çà et là d'expressions tout à fait incompréhensibles et dont il remplissait les vides par des exclamations sans rapports apparents avec le sujet, comme : « C'en est une misère ! » ou bien « En voilà des histoires ! »

Mlle Jungmann, même quand elle avait un morceau dans la bouche, en oubliait de manger, tant elle était étonnée et interdite, regardait l'invité de ses yeux bruns et brillants, tenant, à son habitude, son couteau et sa fourchette la pointe en l'air en les agitant tous deux. Jamais ces murs n'avaient encore entendu proférer de tels sons et jamais ils n'avaient été remplis d'une fumée de pipe semblable ; un tel sans-gêne, allié à tant d'agréable laisser-aller, leur était inconnu.

Après s'être informée des luttes auxquelles une si petite paroisse protestante était exposée parmi tant de papistes, Mme Buddenbrook persistait dans son aimable incompréhension et pendant le repas Tony parut un peu songeuse et inquiète. Quant au consul, il s'amusait on ne peut mieux et même il poussa sa mère à faire monter une seconde bouteille de vin rouge ; il engagea vivement M. Permaneder à lui rendre visite à la Grand-Rue : ce serait un immense plaisir pour sa femme…

Trois bonnes heures après son arrivée, le marchand de houblon s'apprêta à partir, fit tomber les cendres de sa pipe, vida son verre, dit : « Quelle croix ! » et se leva :

— J'ai bien l'honneur, madame… Que Dieu vous garde, madame Grünlich. Que Dieu vous garde, monsieur Buddenbrook !

À cette appellation, Ida Jungmann sursauta et pâlit.

— Bonjour, mam'selle !

Il disait en s'en allant : « Bonjour ! »

Mme Buddenbrook et son fils échangèrent un regard. M. Permaneder avait manifesté l'intention de retourner dans le modeste hôtel sur la Trave,

où il était descendu.

— L'amie munichoise de ma fille et son mari sont loin, dit la vieille dame en s'avançant vers M. Permaneder, et nous n'aurons pas de sitôt l'occasion de leur témoigner notre gratitude pour leur hospitalité. Mais vous, cher monsieur, si vous vouliez nous faire le plaisir, aussi longtemps que vous demeurerez dans notre ville, de vous contenter de notre toit, vous seriez le bienvenu.

Elle lui tendit la main et M. Permaneder la saisit sans hésitation, accepta aussi vite et avec autant d'empressement cette nouvelle invitation, baisa la main des deux dames, ce qui paraissait assez singulier chez lui, alla chercher son chapeau et sa canne dans le salon aux paysages, promit encore une fois de faire venir sa malle aussitôt, d'être là à quatre heures, après avoir réglé ses affaires, et se laissa accompagner dans l'escalier par le consul. Près du tambour de la porte, il se retourna encore et dit en hochant la tête, enthousiasmé :

— Ne vous fâchez pas, compère, mais madame votre sœur, c'est un bien chic type… Que Dieu vous garde !

Et il partit en hochant la tête.

Le consul éprouva le besoin pressant de remonter voir les dames. Ida Jungmann courait déjà affairée dans la maison avec une paire de draps pour préparer la chambre donnant sur le corridor. Mme Buddenbrook était encore assise à la table du déjeuner, les yeux levés vers une tache du plafond, et pianotait de ses doigts blancs sur la nappe. Tony, assise à la fenêtre, les bras croisés, ne regardait ni à droite, ni à gauche, mais fixement devant elle, l'air digne, même sévère. Le silence régnait.

— Eh bien ? demanda Thomas en s'arrêtant sur le seuil de la porte et en prenant une cigarette dans la boîte ornée d'une troïka.

Ses épaules se levaient et s'abaissaient tant il riait.

— C'est un homme agréable, dit Mme Buddenbrook avec calme.

— C'est tout à fait mon avis !

Le consul fit cette rapide et galante remarque en se tournant vers Tony, comme s'il lui demandait respectueusement son opinion. Elle se taisait. Elle regardait sévèrement, droit devant elle.

— Mais il me semble, Tony, qu'il devrait bien renoncer à tous ces jurons, reprit Mme Buddenbrook un peu soucieuse. Si j'ai bien compris, il ne parlait que de sacrement et de croix !

— Oh ! cela n’a pas d’importance, mère, en disant cela il ne pense à rien de mal.

— Peut-être aussi un peu trop de laisser-aller dans sa tenue, n’est-ce pas, Tom ?

— Oui, mon Dieu, c’est un Méridional ! dit le consul en envoyant lentement dans la chambre la fumée de sa cigarette.

Il sourit à sa mère et regarda Tony à la dérobée.

Mme Buddenbrook ne s’en apercevait pas.

— Tu viendras dîner aujourd’hui avec Gerda, n’est-ce pas, Tom ? Faites-moi ce plaisir…

— Volontiers, mère, avec le plus grand plaisir. À parler franchement, je me promets beaucoup d’amusement de cette visite… Toi aussi ? C’est autre chose que tous tes pasteurs…

— Chacun son genre, Tom.

— D’accord ! Je vais… À propos ! dit-il, la main sur la poignée de la porte, tu lui as fait une forte impression, Tony ! Non, sans aucun doute ! Sais-tu comment il vient de te nommer en bas ? « Un chic type », ce sont ses propres paroles.

Là-dessus, Mme Grünlich se retourna et dit d’une voix forte :

— C’est bien, Tom, tu me racontes cela… il ne te l’aura pas défendu, mais malgré tout, je ne sais pas s’il convient que tu me le rapportes. Je sais, et je tiens à le dire, que dans la vie peu importe la manière dont les choses sont exprimées, l’essentiel est qu’elles viennent du cœur, et si tu te moques de la façon de parler de M. Permaneder, si tu le trouves, peut-être, ridicule…

— Qui ? Mais Tony, je n’y songe même pas ! Pourquoi t’emportes-tu ?

— *Assez*, dit Mme Buddenbrook, en jetant à son fils un regard grave et suppliant qui signifiait : « Ménage-la ! »

— Là, pas fâchée, Tony ? dit-il. Je n’ai pas voulu te contrarier. Bien. Et maintenant, je pars et je m’en vais donner l’ordre aux ouvriers des docks d’amener la malle ici… Au revoir !

CHAPITRE V

M. Permaneder s’installa dans la maison de la Mengstrasse, dîna le lendemain chez Thomas Buddenbrook et sa femme, et le troisième jour, un

jeudi, fit la connaissance de Justus Kröger et de son épouse, des dames Buddenbrook de la Grand-Rue, qui le trouvèrent terriblement comique ; elles disaient « teurriblement ». Sesemi Weichbrodt le traita avec une certaine sévérité. Il vit aussi la pauvre Clothilde et la petite Erika, à qui il offrit un cornet de bonbons. Avec son air contrarié et ses soupirs qui ne signifiaient rien et semblaient provenir d'un excédent de bien-être, avec sa pipe, son parler bizarre, son travers de rester interminablement assis à sa place après les repas, en conversant d'un air béat, il était d'une bonne humeur inaltérable ; il fumait, buvait et causait tout à son aise, et bien qu'il apportât dans la vie paisible de la vieille maison une note nouvelle et insolite, bien que toute sa personne fût en désaccord avec ces appartements, il ne troublait pourtant aucune des habitudes qui y régnaient. Il assistait fidèlement aux prières du matin et du soir, demanda la permission d'assister une fois à l'école du dimanche de Mme Buddenbrook et parut même un instant dans la salle à une des « soirées de Jérusalem », afin de se faire présenter à ces dames ; il s'en retira, il est vrai, tout troublé, lorsque Léa Gerhardt se mit à lire.

Sa silhouette fut vite connue en ville, et dans les grandes maisons on parlait avec curiosité de l'invité munichois des Buddenbrook. Mais il n'avait de relations ni dans les familles ni à la Bourse, et comme la saison était déjà avancée, la plupart se disposant à faire un séjour à la mer, le consul renonça à introduire M. Permaneder dans la société de la ville.

Lui-même se consacrait à leur invité avec empressement et intérêt. Malgré toutes les obligations qui lui incombaient dans son commerce et en ville, il prit le temps de le promener dans la cité, de lui montrer les curiosités du Moyen Âge, les églises, les portes, les fontaines, le marché, l'hôtel de ville, la guilde des bateliers, de le distraire de toutes façons, de lui faire faire, malgré tout, à la Bourse, la connaissance de ses meilleurs amis, et lorsque sa mère, Mme Buddenbrook, eut l'occasion de le remercier de son dévouement, il dit sèchement :

— Oui, mère, que ne ferait-on pas pour…

Mme Buddenbrook laissa cette parole sans réponse, ne sourit même pas, ne leva pas les paupières, mais glissa de côté ses yeux clairs et lui fit une question quelconque sur un autre sujet. Elle était toujours aimable et cordiale vis-à-vis de M. Permaneder ; on ne pouvait pas en dire autant de sa fille. Le marchand de houblon avait déjà assisté à deux repas de famille, et bien que, le troisième ou le quatrième jour après son arrivée, il eût donné à

entendre en passant que ses affaires avec la brasserie municipale étaient terminées, il s'était écoulé depuis une semaine et demie. À chacune de ces soirées du jeudi, tandis que M. Permaneder parlait ou gesticulait, Mme Grünlich jetait des regards furtifs et timides sur le cercle de la famille, l'oncle Justus, les cousines Buddenbrook ou Thomas, rougissait, restait muette et raide un bon moment, et il lui arriva même de quitter la pièce.

*

Les stores verts de la chambre à coucher de Mme Grünlich, au deuxième étage, étaient doucement agités par le souffle tiède d'une claire nuit de juin. Sur la petite table de nuit, à côté du lit à baldaquin, plusieurs petites mèches brûlaient dans un verre sur la couche d'huile qui surnageait sur l'eau et remplissait le verre à moitié ; elles répandaient une lumière douce, égale et faible dans la grande chambre aux fauteuils rectilignes, dont les coussins avaient des housses de toile grise. Mme Grünlich reposait dans son lit. Sa jolie tête était mollement enfoncée dans les oreillers bordés de larges dentelles et ses mains jointes posées sur la couverture piquée. Mais ses yeux, trop songeurs pour se fermer, suivaient lentement le vol d'un grand insecte au corps allongé qui tournait sans bruit, avec des millions de vibrations d'ailes, autour du verre limpide. À côté du lit, au mur, entre deux vieilles estampes, des vues de la ville au Moyen Âge, cette maxime était encadrée : « Recommande tes voies au Seigneur » ; c'est un réconfort, quand on est couchée à minuit, les yeux ouverts, et qu'on doit se décider, prendre une résolution toute seule, sans conseil, prononcer un oui ou un non pour la vie, et que l'on…

Tout était silencieux. Seule la pendule faisait entendre son tic-tac, et çà et là, dans la chambre voisine, séparée par une portière seulement de celle de Tony, on entendait le toussotement de Mlle Jungmann. Là, il y avait de la lumière. La fidèle Prussienne était assise, très droite, à la table à rallonges, sous la suspension, et raccommodait les bas de la petite Erika, dont on pouvait entendre le souffle profond et paisible, car les élèves de Sesemi Weichbrodt jouissaient maintenant de leurs vacances d'été et l'enfant demeurait à la Mengstrasse.

Mme Grünlich se souleva un peu sur un soupir et appuya sa tête sur sa main.

— Ida ? appela-t-elle, d'une voix contenue, est-ce que tu es encore assise là à raccommoder ?

— Oui, oui, Tonyette, ma fillette, dit la voix d'Ida. Dors donc. Demain matin, il faudra te lever de bonne heure et tu n'auras pas dormi ton soûl.

— C'est bien, Ida, tu me réveilleras donc demain à six heures.

— Six heures et demie, ce sera assez tôt, mon enfant. La voiture est commandée pour huit heures. Dors donc, afin que demain tu sois fraîche et jolie.

— Ah ! je ne me suis même pas encore endormie.

— Hé ! hé ! Tonyette, ce n'est pas bien, tu ne vas pourtant pas être patraque à Schwartau. Bois sept gorgées d'eau, couche-toi sur le côté droit et compte jusqu'à mille.

— Ah ! Ida, je t'en prie, viens donc un peu auprès de moi. Je ne peux pas dormir, vois-tu, il me faut penser à tant de choses que la tête me fait mal ; vois donc, je crois que j'ai de la fièvre, et puis c'est encore mon estomac, ou bien est-ce de l'anémie : les veines de mes tempes sont toutes gonflées et battent à me faire mal, et malgré tout j'ai trop peu de sang dans la tête.

On entendit reculer une chaise et la silhouette osseuse et vigoureuse d'Ida Jungmann, vêtue d'une simple robe brune démodée, apparut entre les portières.

— Hé ! hé ! Tonyette, de la fièvre ? Laisse-moi te tâter le pouls, mon enfant. Nous allons appliquer une petite compresse.

Et, à pas allongés et fermes, un peu masculins, elle alla à la commode, en tira un mouchoir, le plongea dans la cuvette, s'approcha du lit et le posa délicatement sur le front de Tony, après l'avoir lissé plusieurs fois des deux mains.

— Merci, Ida, cela fait du bien… Ah ! assieds-toi donc un peu à côté de moi, sur le bord du lit, ma bonne vieille Ida… Vois-tu, je pense tout le temps à la journée de demain… Qu'est-ce que je dois faire ? La tête m'en tourne.

Ida s'était assise auprès d'elle, avait repris son aiguille et son bas tendu sur la boule à repriser, et tandis qu'elle penchait sa tête grise aux cheveux plats et suivait ses points de ses yeux bruns et brillants, infatigables, elle dit :

— Tu penses qu'il se déclarera demain ?

— Sûrement, Ida ! Il n'y a aucun doute. Il ne va pas laisser passer l'occasion… Comment cela s'est-il fait pour Clara ?… Dans une excursion aussi. Je pourrais l'éviter, vois-tu. Je pourrais me tenir près des autres et ne pas le laisser approcher. Mais alors tout sera fini. Il part après-demain, m'a-

t-il dit, et il lui est impossible de rester davantage, si demain il ne se passe rien… Il faut qu'il se décide demain… Mais qu'est-ce que je dois lui dire, Ida, s'il le demande ? Tu n'as encore jamais été mariée, donc tu ne connais pas la vie, mais tu es une honnête femme, tu as ta raison et tu as quarante-deux ans. Peux-tu me donner un conseil ? J'en ai tant besoin.

Ida Jungmann laissa tomber son bas sur ses genoux.

— Oui, oui, Tonyette, j'ai déjà bien réfléchi. Mais je trouve qu'il n'y a aucun conseil à te donner, ma petite fille. Il ne peut plus partir sans parler à ta mère et à toi, et si tu ne voulais pas de lui, il aurait fallu le renvoyer plus tôt.

— Tu as raison, Ida, mais je ne le pouvais pas ; finalement, il faut que cela se fasse. Je pensais toujours : je puis encore revenir en arrière, il n'est pas trop tard. Et je suis là maintenant à me tourmenter…

— Est-ce que tu l'aimes, Tonyette ? Dis-le franchement !

— Oui, Ida. Je mentirais si je le niais. Il n'est pas beau, mais peu importe dans cette vie, et c'est un homme foncièrement bon, incapable d'une méchanceté, tu peux m'en croire. Quand je songe à Grünlich, mon Dieu ! Il disait toujours qu'il était actif et ingénieux et dissimulait d'une façon perfide sa filouterie… Permaneder n'est pas comme cela, vois-tu. Si je puis m'exprimer ainsi, il aime trop ses aises pour cela, et il prend la vie du bon côté ; sans doute c'est aussi un tort, car il ne deviendra sûrement jamais millionnaire et il a, je crois, une tendance à se laisser un peu aller et à continuer à « se la couler douce », comme ils disent là-bas, dans le Midi… Car ils sont tous ainsi là-bas, et c'est ce que je voulais dire, Ida. Voilà l'ennui. À Munich, avec ses semblables, au milieu de gens qui parlent et qui sont comme lui, je l'aimais vraiment, tant je le trouvais gentil, cordial, agréable. Je me suis aperçue aussi tout de suite que c'était réciproque. Ce qui l'a influencé peut-être, c'est qu'il m'a prise pour une femme riche, plus riche, je crains, que je ne le suis, car mère ne peut plus me donner beaucoup d'argent, comme tu le sais… Mais cela lui sera indifférent, j'en suis persuadée. Beaucoup d'argent, ce n'est pas du tout son idée… bref… qu'est-ce que je voulais donc dire, Ida ?

— À Munich, Tonyette, mais ici ?

— Mais ici, Ida ? Tu vois bien ce que je veux dire. Ici, où il est complètement dépaysé, où tous sont différents, plus austères, plus ambitieux, plus dignes en quelque sorte… ici, j'ai un peu honte de lui, oui, je te l'avoue franchement. Ida, je suis une femme sincère, je me sens gênée

à cause de lui, bien que ce soit peut-être mal de ma part ! Vois-tu… plusieurs fois il lui est arrivé de faire des fautes d'allemand dans la conversation. Des fautes que l'on fait là-bas, Ida, cela arrive, cela échappe aux gens les plus cultivés, quand ils sont de joyeuse humeur, et cela ne fait de mal à personne, cela ne coûte rien, cela glisse, personne ne s'en étonne. Mais ici, mère le regarde de travers, Tom lève ses sourcils, l'oncle Justus sursaute et pouffe presque de rire, comme le font les Kröger, et Pfiffi Buddenbrook lance un coup d'œil à sa mère, ou à Frédérique, ou à Henriette, et alors j'ai tellement honte que je voudrais me lever et m'en aller et que je ne peux pas songer à l'épouser.

— Ah ! bah ! Tony ! C'est à Munich que tu vivras avec lui…

— Tu as raison, Ida. Mais il y aura les fiançailles, et on les fêtera ; faudra-t-il que j'aie à rougir de lui tout le temps, devant la famille, devant les Kistenmaker et les Möllendorpf, parce qu'il n'est pas distingué ? Ah ! Grünlich était plus distingué, mais, par contre, il avait au fond l'âme noire, comme M. Stengel le disait autrefois… Ida, la tête me tourne, rafraîchis la compresse… Enfin, il le faut, dit-elle en respirant profondément ; l'important est que je me marie et que je ne reste pas davantage ici comme femme divorcée. Ah ! Ida, je pense tant au passé ces jours-ci, alors que Grünlich est venu, aux scènes qu'il m'a faites… scandaleux, Ida ! et ensuite à Travemünde… Schwarzkopf… dit-elle lentement, et ses yeux un instant rêveurs se fixèrent sur la reprise du bas d'Erika… et puis aux fiançailles, à Eimsbüttel, à notre maison. C'était vraiment distingué… Quand je songe à mes robes de chambre… Je n'aurai pas cela avec Permaneder ; la vie réduit toujours nos prétentions, tu sais… et le docteur Klaassen, et l'enfant, et le banquier Kesselmeyer… et puis la fin… c'était affreux, tu ne peux pas t'en faire une idée, et quand on a fait dans la vie des expériences si horribles… Mais Permaneder ne se prêtera pas à des malpropretés… c'est la dernière chose à laquelle je songerais, et, au point de vue affaires, nous pourrons bien nous en rapporter à lui ; je crois réellement qu'il gagne assez d'argent avec Noppe dans la brasserie Niederpaur. Et quand je serai sa femme, Ida, tu verras, je ferai en sorte qu'il devienne plus ambitieux, qu'il nous fasse monter plus haut et s'efforce de faire honneur à ma famille et à moi ; en somme, il en prend l'engagement en épousant une Buddenbrook.

Elle croisa ses mains sous sa tête et regarda au plafond.

— Oui, il y a maintenant dix ans que j'ai épousé Grünlich… dix ans ! Et maintenant me voilà au même point, il faut que je donne ma parole à

quelqu'un. Sais-tu, Ida, la vie est terriblement sérieuse. La différence est qu'autrefois, on faisait toute une affaire de ma décision, que tous me pressaient et me tourmentaient ; aujourd'hui, au contraire, tous se tiennent silencieux et trouvent tout naturel que je dise oui, car, il faut que tu le saches, Ida, ces fiançailles avec Aloïs – je dis déjà Aloïs, puisque cela doit être finalement – n'ont rien de solennel ni de joyeux ; il ne s'agit pas de mon bonheur, mais uniquement de ce que je me remarie et répare mon premier mariage en toute tranquillité d'esprit, car c'est mon devoir vis-à-vis de notre nom. C'est ainsi que mère pense, que Tom pense…

— Ah ! bah ! Tonyette ! Si tu ne veux pas et s'il ne te rend pas heureuse…

— Ida, je connais la vie et je ne suis plus une oie, j'ai des yeux pour voir… Mère… peut-être, ne me pousserait-elle pas… directement, car elle glisse sur les questions douteuses et dit : « *Assez.* » Mais Tom, lui, il le veut. Ce n'est pas toi qui m'apprendras à connaître Tom ! Sais-tu ce que Tom pense ? Il pense : n'importe qui, n'importe qui, pourvu qu'il ne soit pas absolument indigne. Car il ne s'agit pas cette fois d'un parti brillant, mais seulement de réparer tant bien que mal le scandale d'autrefois par un second mariage. Voilà ce qu'il pense. Et, dès l'arrivée de Permaneder, Tom a pris discrètement des renseignements sur lui, tu peux en être certaine, et comme ils ont été assez favorables et sûrs, il a considéré la chose comme conclue… Tom est un politicien, il sait ce qu'il veut. Qui est-ce qui a mis Christian à la porte ?… Bien que le mot soit dur, Ida, c'est ainsi. Et pourquoi ? Parce qu'il compromettait la maison de commerce et la famille, et je le fais aussi à ses yeux, Ida, non par des paroles et des actes, mais par ma seule présence de femme divorcée. Il faut que cela cesse, il le veut et, en cela, il a raison, et je ne l'en aime pas moins, grand Dieu, et j'espère bien qu'il y a réciprocité. En somme, toutes ces dernières années, j'ai désiré ardemment reprendre ma place dans la vie, car je m'ennuie auprès de mère. Dieu me punisse si c'est un péché, mais j'ai à peine trente ans et je me sens jeune. Chacun son lot dans la vie, Ida ; à trente ans, tu avais déjà des cheveux gris, c'est ainsi dans votre famille, et ton oncle Prahl qui est mort du hoquet…

Elle émit encore quelques considérations cette nuit-là, dit plusieurs fois : « Enfin, il le faut », et dormit ensuite pendant cinq heures d'un sommeil doux et profond.

CHAPITRE VI

Le brouillard s’étendait sur la ville ; cependant, M. Longuet, le loueur de voitures de la Johannisstrasse, qui à huit heures amena en personne un break dans la Mengstrasse, avait dit en patois : « Dans une petite heure, le soleil va percer », et on s’était rassuré.

Mme Buddenbrook, Antonie, M. Permaneder, Erika et Ida Jungmann avaient pris ensemble le petit déjeuner et l’un après l’autre descendirent dans le vestibule, prêts à partir, attendant Gerda et Tom. Mme Grünlich avait une robe crème, ornée d’une cravate en satin nouée sous le menton, et, malgré le sommeil écourté de la nuit, elle avait une mine superbe. Ses hésitations et ses perplexités paraissaient avoir pris fin. Elle avait un air calme, assuré, presque solennel, tandis qu’elle s’entretenait avec leur invité tout en boutonnant lentement ses gants fins. Elle avait retrouvé son humeur d’autrefois. Le sentiment de son importance, de la gravité de la décision qu’on lui laissait prendre, la conscience que, cette fois encore, un jour était venu qui lui ferait jouer un rôle dans l’histoire de la famille en prenant une résolution ferme, tout cela la remplissait de fierté et faisait battre son cœur plus fort. Cette nuit, en rêve, elle avait vu dans les papiers de famille la place où elle pensait inscrire ses deuxièmes fiançailles… après quoi la tache noire sur les feuillets serait effacée et n’aurait plus nulle importance… et maintenant, elle se réjouissait dans l’attente du moment où Tom apparaîtrait et la saluerait d’un grave signe de tête.

La jeune Mme Buddenbrook n’avait pas coutume d’achever sa toilette si tôt, et le consul et elle arrivèrent un peu en retard. Thomas avait bonne mine et l’air joyeux dans son habit brun clair à petits carreaux, dont les larges revers laissaient voir le bord d’un gilet d’été ; ses yeux souriaient en observant l’air d’incomparable dignité de Tony. Gerda, dont la beauté un peu morbide et énigmatique formait un contraste singulier avec la riche santé de sa belle-sœur, semblait d’une humeur répondant peu à un jour de dimanche et d’excursion. Sans doute n’avait-elle pas assez dormi. Sa robe, d’un mauve saturé, s’harmonisait d’une façon très originale avec la teinte acajou de ses cheveux épais et faisait paraître son teint encore plus blanc, encore plus pâle. Les cernes bleus de ses yeux bruns très rapprochés étaient encore plus profonds et plus sombres que d’ordinaire. Froidement, elle offrit son front à baiser à sa belle-mère, tendit la main à M. Permaneder

avec une expression assez ironique, et lorsque Mme Grünlich, à sa vue, battit des mains et s'écria : « Gerda, ô mon Dieu, comme tu es belle », elle répondit par un sourire désabusé.

Elle avait une aversion profonde pour des distractions comme celle d'aujourd'hui, surtout en été et, pour comble, un dimanche. Les pièces qu'elle habitait demeuraient la plupart du temps plongées dans une demi-obscurité, les rideaux tirés ; elle sortait rarement, craignant le soleil, la poussière, les bourgeois endimanchés, l'odeur du café, de la bière, du tabac… et par-dessus tout au monde, elle avait horreur de se hâter et de se déranger.

— Mon cher ami, avait-elle dit négligemment à Thomas quand on décida de faire cette promenade en voiture à Schwartau et au Riesenbusch, afin de faire voir un peu les environs de la vieille ville à l'invité de Munich, tu sais comment Dieu m'a faite ; il me faut le calme de la vie ordinaire. Dans ce cas, on n'est pas créé pour l'agitation et les distractions. N'est-ce pas, vous m'en dispenserez…

Elle ne l'aurait pas épousé si elle n'avait pas été sûre de son approbation dans ce genre de choses.

— Oui, mon Dieu, tu as raison naturellement, Gerda. La plupart du temps, on ne jouit de ces choses qu'en imagination. On y prend part parce qu'on ne veut pas passer auprès des autres et de soi-même pour un original. Cette vanité, tout le monde l'a, pas toi ?… Autrement, on tombe dans une sorte d'isolement malheureux et on perd en considération. Et puis une chose encore, chère Gerda… Nous avons tous des raisons de faire un peu la cour à M. Permaneder. Je ne doute pas que tu n'aies jugé la situation. Il se prépare là quelque chose et ce serait dommage, vraiment dommage, que cela n'aboutît pas.

— Je ne vois pas, mon cher ami, jusqu'à quel point ma présence… mais n'importe. Puisque tu le désires, qu'il en soit ainsi. Subissons ce plaisir.

— Je t'en serai sincèrement obligé…

On sortit. À la vérité, le soleil commençait déjà à percer la brume du matin ; le carillon dominical des cloches de Sainte-Marie sonnait joyeusement ; des gazouillements d'oiseaux emplissaient l'air. Le cocher ôta son chapeau, et, avec cette bienveillance patriarcale qui parfois gênait Tom, Mme Buddenbrook lui fit signe de la tête et dit un « bonjour, mon brave » des plus cordiaux.

— Allons, montez, mes amis. Ce serait le moment d’aller au sermon du matin, mais aujourd’hui, nous louerons Dieu avec nos cœurs, en plein air, n’est-ce pas, monsieur Permaneder ?

— C’est tout à fait ça, madame.

Et, les uns derrière les autres, escaladant le marchepied de tôle, on se hissa, par l’étroite portière, dans la voiture, qui aurait facilement contenu dix personnes, et l’on s’assit sur les coussins rayés bleu et blanc, sans doute en l’honneur de M. Permaneder[29]. Puis la portière se referma bruyamment, M. Longuet fit claquer sa langue, poussa des « Ho ! » et des « Hue ! ». Ses chevaux bai-brun tirèrent et l’attelage descendit la Mengstrasse, le long de la Trave, dépassa le Holstentor et prit ensuite, à droite, la route de Schwartau.

Des champs, des prairies, des bouquets d’arbres, des fermes et, dans la brume toujours plus haute, plus légère et plus bleue, on cherchait les alouettes dont on entendait le chant joyeux. Tout en fumant des cigarettes, Thomas regardait attentivement autour de lui quand on passait près d’un champ de blé et montrait à M. Permaneder où en était la récolte. Le marchand de houblon était d’une humeur toute juvénile ; son chapeau vert à barbe de chamois posé un peu de côté, il tenait sa canne à l’énorme manche de corne en équilibre sur sa main blanche et large, et même sur sa lèvre inférieure, tour de force qui ne réussissait jamais, ce qui, chaque fois, faisait rire la petite Erika.

— Ce ne sera pas la Zugspitze, mais nous grimperons un peu tout de même et nous aurons chaud, et on s’amusera, sacrebleu, pas, madame Grünlich ?

Ensuite il se mit à parler, avec beaucoup d’allant, de ses excursions en montagne, sac au dos, et le piolet en main, et à diverses reprises la jeune Mme Buddenbrook l’en récompensa par plusieurs « Qui l’aurait cru ? » admiratifs ; par on ne sait quelle association d’idées, il déplorait en termes émus l’absence de Christian, ayant entendu dire qu’il était un bien joyeux compagnon.

— C’est selon, dit le consul. Mais il est vrai que, dans de telles occasions, il est incomparable. Nous allons manger des écrevisses et des crevettes de la Baltique ! Vous en avez déjà goûté quelquefois chez ma mère, mais mon ami Dieckmann, le propriétaire du restaurant « Au Buisson géant », en a toujours d’une qualité excellente. Et des pains d’épice au

poivre, les célèbres « Pfeffernüsse » de la région ? Est-ce que leur réputation n'a pas atteint les rives de l'Isar ! Eh bien ! vous allez voir.

Deux ou trois fois, Mme Grünlich fit arrêter la voiture pour cueillir des coquelicots et des bleuets sur le bord de la route, et, chaque fois, M. Permaneder affirmait, avec une fougue réelle, vouloir l'aider ; mais, comme il craignait un peu de descendre de voiture et d'y remonter, il s'en abstint pourtant.

Erika poussait des cris de joie à chaque corneille qui s'envolait, et Ida Jungmann, qui, même par le plus beau temps du monde, portait un long imperméable et un parapluie, en faisait autant, en vraie gouvernante qui non seulement fait mine de prendre part aux sentiments des enfants, mais les éprouve comme un enfant ; elle riait d'un bon rire sans contrainte, un peu hennissant, de sorte que Gerda, qui ne l'avait pas vue blanchir dans la famille, la regardait d'un air froid et étonné. On était dans le duché d'Oldenbourg. On apercevait des bois de hêtres, la voiture traversa la localité par la petite place du marché avec son puits à poulie, et on déboucha de nouveau dans la campagne, la voiture roula sur un pont jeté au-dessus de la petite rivière Au et, enfin, s'arrêta devant une auberge à un étage, « Au Buisson géant ». Elle se trouvait sur le côté d'une place avec des pelouses, des allées sablées et des plates-bandes champêtres ; et, de l'autre côté de cette place, la forêt s'élevait en amphithéâtre. Les divers paliers étaient reliés par des escaliers rustiques faits de racines et de pierres, et sur les gradins, entre les arbres, étaient placés des tables, des bancs, des chaises, peints en blanc.

Les Buddenbrook n'étaient pas les premiers clients. Quelques servantes bien nourries et même un garçon à l'habit crasseux traversaient en hâte la place, montant des plats froids, de la limonade, du lait, de la bière, à des tables assez espacées où déjà plusieurs familles, avec des enfants, avaient pris place. M. Dieckmann, l'hôtelier – en manches de chemise, une calotte brodée de jaune sur la tête – s'approcha en personne de la portière, pour aider ces messieurs et dames à descendre, et pendant que M. Longuet s'écartait pour dételer, la jeune Mme Buddenbrook dit :

— Nous allons commencer par nous promener un peu, mon brave, et nous voudrions déjeuner ensuite, dans une heure ou une heure et demie. Faites-nous servir, je vous prie, là-haut… mais pas trop haut ; au deuxième palier, il me semble.

— Faites de votre mieux, Dieckmann, ajouta le consul. Nous avons aujourd'hui un invité difficile.

M. Permaneder protesta :

— Pas le moins du monde. Un coup de bière et du fromage…

Mais M. Dieckmann ne l'entendait pas ainsi, et il se mit à dire avec une grande vélocité, en patois :

— Tout ce que nous avons ici, monsieur le consul… des écrevisses, des crevettes, du saucisson varié, du fromage varié, de l'anguille fumée, du saumon fumé, de l'esturgeon fumé.

— Bien, Dieckmann, vous ferez pour le mieux. Et puis, donnez-nous six verres de lait et une chope de bière, si je ne me trompe, n'est-ce pas, monsieur Permaneder ?

— Une bière, six laits ; du lait frais, du petit-lait, du lait caillé, du babeurre, monsieur le consul ?

— Moitié de l'un, moitié de l'autre, du babeurre et du lait frais. Alors, dans une heure ?

Et ils traversèrent la place.

— Tout d'abord, il est de notre devoir de nous rendre à la source, monsieur Permaneder, dit Thomas. La source, c'est-à-dire la source de l'Au, et l'Au est la petite rivière au bord de laquelle est situé Schwartau ; à l'origine et au commencement du Moyen Âge, notre ville elle-même était sur la rive de l'Au, jusqu'à l'époque où elle fut détruite par l'incendie, – elle ne devait pas être très solidement bâtie, vous savez, et on la reconstruisit au bord de la Trave. D'ailleurs, des souvenirs pénibles se rattachent au nom de cette petite rivière. Lorsque nous étions gamins, nous trouvions très spirituel de nous pincer les bras mutuellement et de demander : « Comment s'appelle la rivière de Schwartau ? » Naturellement, parce que cela faisait mal, on criait son nom sans le vouloir[30]. Là ! s'interrompit-il tout à coup, à dix pas de la montée, on nous a devancés : voici les Möllendorpf et les Hagenström.

En effet, là-haut, au troisième étage de la terrasse boisée, les principaux membres de ces deux familles, liées pour leur commun avantage, étaient réunis à des tables qu'on avait rapprochées, et mangeaient en causant avec animation.

Le vieux sénateur Möllendorpf présidait ; c'était un homme pâle, aux favoris blancs, pointus et minces ; il était diabétique. Sa femme, née Langhals, maniait un face-à-main à long manche, ses cheveux gris, comme toujours, en broussaille autour de sa tête. Son fils Auguste était là, un

homme jeune, blond, bien bâti, le mari de Julie, née Hagenström, qui, petite, vive, avec ses grands yeux noirs brillants et des diamants presque aussi gros aux oreilles, était assise entre ses frères Hermann et Moritz. Le consul Hermann Hagenström commençait à prendre un embonpoint excessif ; il faisait bonne chère et l'on racontait que de bon matin déjà il commençait par manger du pâté de foie gras. Il avait une barbe courte, d'un blond roux, et son nez (le nez de sa mère) était aplati sur la lèvre supérieure. Le docteur Moritz, à la poitrine rentrée, au teint jaune, montrait avec animation ses dents pointues et défectueuses. Les deux frères avaient leur femme auprès d'eux, car le docteur en droit était marié depuis plusieurs années avec une demoiselle Puttfarken de Hambourg, une dame aux cheveux couleur de beurre, aux traits extrêmement beaux et réguliers et d'une impassibilité tout anglaise. Le docteur Hagenström aurait estimé inconciliable avec sa réputation de bel esprit, d'épouser une jeune fille laide. Enfin, il y avait la petite fille de Hermann Hagenström et le petit garçon de Moritz Hagenström, deux enfants vêtus de blanc, déjà presque fiancés l'un à l'autre, la fortune des Huneus-Hagenström ne devant pas s'éparpiller. Tous mangeaient des œufs brouillés au jambon.

Lorsque les Buddenbrook passèrent assez près de la société, on se borna de part et d'autre à des saluts. Mme Buddenbrook inclina la tête d'un air un peu distrait et étonné, Thomas souleva son chapeau en remuant les lèvres comme pour prononcer quelque formule de politesse un peu froide. Gerda s'inclina, cérémonieuse et glaciale. Seul, M. Permaneder, excité par la montée, agita naïvement son chapeau, et tout joyeux s'écria, d'une voix forte :

— Je vous souhaite bien le bonjour !

Sur quoi, la femme du sénateur Möllendorpf prit son face-à-main. Tony, de son côté, leva un peu les épaules, rejeta la tête en arrière, chercha à appuyer son menton sur sa poitrine et salua avec hauteur en regardant par-dessus le vaste chapeau élégant de Julie Möllendorpf. À cette minute, sa décision fut prise irrévocablement.

— Dieu soit loué mille fois, Tom, nous ne déjeunons que dans une heure. Je ne voudrais pas être regardée, pendant que je mange, par cette Julie, tu sais. As-tu remarqué la façon dont elle nous saluait à peine. Et, à mon humble avis, son chapeau est extravagant et sans goût.

— Là ! pour ce qui est du chapeau… Quant aux salutations, tu n'as pas été beaucoup plus aimable qu'elle, ma chère. D'ailleurs, ne t'énerve pas ;

cela te donne des rides.

— M'énerver, Tom ? Ah ! non. Si ces gens pensent qu'ils sont toujours les premiers partout, on a le droit d'en rire, voilà tout. Quelle différence y a-t-il entre Julie et moi, s'il te plaît ? Qu'elle n'a pas décroché comme mari un filou, mais tout simplement un benêt, comme dirait Ida, et si elle avait été dans ma situation, on aurait vu si elle aurait pu en trouver un second…

— Ce qui veut dire que toi tu en trouveras un ?

— Un benêt, Thomas ?

— C'est beaucoup mieux qu'un filou.

— Ce n'est pas nécessairement l'un ou l'autre. Il n'est pas question de cela.

— C'est juste. Nous restons en arrière. M. Permaneder grimpe avec un entrain…

Le sentier ombragé devenait moins escarpé, et on ne tarda pas à arriver à la source, un endroit charmant, romantique, avec un pont en bois au-dessus d'un petit précipice, de pentes crevassées et d'arbres aux branches pendantes, aux racines dénudées. À l'aide d'une petite timbale de voyage en argent que Mme Buddenbrook avait apportée, ils puisèrent dans le petit bassin de pierre sous la fontaine et se rafraîchirent avec cette eau ferrugineuse et glacée. M. Permaneder se mit en frais de galanterie en insistant pour que Mme Grünlich lui présentât la timbale. Il était plein de reconnaissance et répéta plusieurs fois : « Ça, c'est rudement gentil », puis il s'entretint avec prudence et attention, tantôt avec Mme Buddenbrook et Thomas, tantôt avec Gerda et Tony, voire même avec la petite Erika. Gerda, qui jusque-là souffrait de la chaleur et marchait nerveusement, muette et raide, commença à revivre, et lorsqu'on arriva devant le restaurant, après une marche rapide, et que l'on s'assit au deuxième étage de la terrasse, à une table abondamment servie, ce fut elle qui regretta en termes aimables le prochain départ de M. Permaneder, maintenant que l'on se connaissait mieux et que, des deux côtés, il arrivait bien plus rarement de ne pas se comprendre ou de se comprendre mal à cause du dialecte. Elle pouvait certifier que son amie et belle-sœur Tony avait dit deux ou trois fois, avec un parfait accent munichois :

— À Dieu ne plaise ! « *Acht Gott !* »

Au mot de départ, M. Permaneder omit de donner une confirmation, mais se consacra tout d'abord aux bonnes choses dont la table regorgeait et qu'on ne trouvait pas tous les jours, là-bas, au-delà du Danube. Ils

dégustèrent ces bonnes choses lentement, tandis qu'Erika s'amusait mieux que tous avec les serviettes en papier de soie qui lui semblaient infiniment plus belles que les grandes serviettes en toile de la maison ; avec la permission du garçon, elle en mit quelques-unes dans sa poche comme souvenir ; ensuite, pendant que M. Permaneder, tout en buvant sa bière, fumait quelques cigares noirs, et le consul, ses cigarettes, la famille resta encore longtemps assise à bavarder. Personne ne songeait plus au départ de M. Permaneder, et l'on ne parlait plus de l'avenir. Plutôt, on échangeait des souvenirs, on parlait des événements politiques de ces dernières années et, après avoir ri à s'en tenir les côtes de quelques anecdotes de 1848, que Mme Buddenbrook tenait de son défunt mari, M. Permaneder se mit à parler de la révolution à Munich, de Lola Montez à laquelle Mme Grünlich s'intéressait excessivement.

Puis, quand on fut arrivé tout doucement à une heure de l'après-midi, et qu'Erika, toute rouge, chargée de marguerites, de reines-des-prés et d'herbes, revint avec Ida d'une course à travers champs et rappela les « Pfeffernüsse » qu'on devait encore acheter, on se leva pour faire un petit tour dans le village, mais pas avant que Mme Buddenbrook, dont ils étaient tous aujourd'hui les invités, n'eût réglé l'addition avec une pièce d'or d'une valeur assez considérable.

En passant devant le restaurant, on donna l'ordre d'avancer la voiture dans une heure ; on voulait pouvoir se reposer un peu en ville avant le dîner ; et puis, à pas lents, car le soleil brûlait sur la poussière, ils se dirigèrent vers les maisons basses du hameau.

Aussitôt après le pont de l'Au, tout naturellement on s'égrena en file, et l'on conserva cet ordre pendant toute la route.

En avant, Mlle Jungmann, grâce à ses grandes enjambées, emboîtait le pas à la petite Erika infatigable, gambadant et poursuivant des papillons blancs ; ensuite, venaient Mme Buddenbrook, Thomas et Gerda, et, en queue, à quelque distance, Mme Grünlich avec M. Permaneder. L'avant-garde de la colonne était bruyante, la petite fille poussait des cris de joie, et Ida lui répondait de son étrange voix de basse et de son bon rire hennissant. Au milieu, tous les trois se taisaient : Gerda, à cause de la poussière, était retombée dans son état de dépression nerveuse ; Mme Buddenbrook et son fils étaient plongés dans leurs propres pensées. Derrière eux aussi, tout était silencieux, mais en apparence seulement, car Tony et l'invité de Munich poursuivaient à voix basse une conversation confidentielle. De quoi

parlaient-ils ? De M. Grünlich. M. Permaneder avait fait cette remarque très juste qu'Erika était une jolie et gentille enfant, mais qu'elle ne ressemblait pas du tout à madame sa mère, à quoi Tony avait répondu :

— C'est tout à fait son père, et on peut dire que ce n'est pas à son désavantage ; extérieurement, Grünlich était un gentleman, c'est vrai. Il avait des favoris d'un blond doré, tout à fait particuliers ; je n'en ai jamais vu de semblables.

Et puis, bien que chez les Niederpaur, à Munich, Tony eût déjà conté tout au long l'histoire de son mariage, il s'enquit encore, avec un clignement d'yeux compatissant, de tous les détails de la faillite.

— C'était un méchant homme, monsieur Permaneder, sans quoi père ne m'aurait jamais reprise, vous pouvez m'en croire. Tous les hommes sur Terre n'ont pas bon cœur, la vie me l'a appris, voyez-vous, si jeune que je sois, pour une personne veuve ou à peu près depuis dix ans. Il était méchant, et Kesselmeyer, son banquier, qui de plus n'avait pas plus de cervelle qu'un jeune chien, était encore plus méchant. Mais cela ne veut pas dire que je me considère moi-même comme un ange n'ayant aucun tort… Comprenez-moi bien ; Grünlich me négligeait, et quand parfois il s'asseyait auprès de moi, il lisait son journal ; il me mystifiait et me laissait toujours à Eimsbüttel parce que j'aurais pu apprendre en ville dans quel bourbier il se trouvait. Je ne suis qu'une faible femme, j'ai mes défauts et je suis bien sûre de ne pas m'y être prise comme il fallait. Par exemple, j'ai donné à mon mari des motifs de soucis et de plaintes par ma frivolité, mon besoin de gaspiller et d'avoir de nouvelles robes de chambre… Mais je puis ajouter que j'ai une excuse ; quand je me suis mariée, j'étais une enfant, une oie, une petite sotte. Croiriez-vous, par exemple, que je n'ai appris que peu de temps avant mes fiançailles que les lois fédérales sur l'Université et la presse avaient été modifiées quatre ans auparavant ?… De jolies lois, d'ailleurs… Ah ! oui, c'est vraiment triste de ne pouvoir recommencer sa vie, on s'y prendrait plus adroitement.

Elle se tut et fixa impatiemment le chemin à ses pieds ; elle venait de lui fournir, non sans adresse, un moyen de faire sa demande, car elle était bien loin de considérer comme impossible de recommencer une nouvelle vie, et n'excluait pas l'espoir d'un second mariage. Mais M. Permaneder laissa passer l'occasion et se contenta de taper sur M. Grünlich en termes très violents, tandis que la mouche se hérissait sur son petit menton rond.

— Ce lâche individu, ce dégoûtant personnage ! Si je le tenais, ce chien insolent, il recevrait une bonne raclée, je ne vous dis que cela…

— Fi donc, monsieur Permaneder, cessez. Nous devons pardonner et oublier ; le Seigneur a dit : « La vengeance m'appartient… » Demandez à mère. Dieu me garde ! je ne sais où Grünlich se trouve et ce qu'il est advenu de lui ; mais je lui souhaite tout le bien possible, même s'il ne l'a pas mérité.

Ils étaient arrivés au village et se trouvaient devant une petite maison basse, celle du boulanger. Presque sans le savoir, ils s'étaient arrêtés et, sans s'en rendre compte, le regard absent, ils avaient vu disparaître, en se courbant sous la porte basse de la boutique, Erika, Ida, Mme Buddenbrook, Thomas et Gerda, tant ils étaient plongés dans leur conversation, bien qu'ils n'eussent tenu jusque-là que des propos vains et superflus.

À côté d'eux courait une haie au-delà de laquelle s'étendait une étroite plate-bande où poussaient quelques pieds de réséda ; Mme Grünlich, la tête penchée et un peu rouge, labourait la terre meuble et noire de la pointe de son ombrelle.

M. Permaneder, dont le petit chapeau à barbe de chamois était descendu sur le front, se tenait tout près d'elle et bêchait également le parterre avec la pointe de sa canne. Lui aussi penchait la tête, mais ses petits yeux bleu clair envahis par la graisse étaient devenus tout brillants et même un peu rouges et la regardaient de bas en haut avec un mélange de résignation, de tristesse et d'attente ; sa moustache effrangée sur sa bouche avait la même expression.

— Et maintenant, nous avons une sacrée peur du mariage et nous ne voulons pas recommencer, hein, s'pas, madame Grünlich ?

Comme c'est maladroit ! pensa-t-elle. Faut-il répondre par l'affirmative ? Elle répondit :

— Oui, cher monsieur Permaneder, je l'avoue franchement, ce sera dur pour moi de donner encore à quelqu'un ma parole pour la vie ; je suis renseignée, vous savez, je sais que c'est une décision terriblement grave… et j'aurais besoin pour cela de la ferme conviction d'avoir affaire à un homme vraiment honnête, à un homme noble, à un homme de cœur.

Là-dessus, il se permit de lui demander si elle le considérait comme tel, à quoi elle répondit :

— Oui, monsieur Permaneder, je vous considère comme tel.

Ensuite, quelques mots brefs furent prononcés à voix basse ; ils contenaient la promesse de mariage ainsi que la permission pour M. Permaneder de s'adresser, une fois de retour, à Mme Buddenbrook et à Thomas.

Quand les autres membres de la société reparurent, chargés de gros cornets de « Pfeffernüsse », le consul évita, par discrétion, de regarder le couple, qui était visiblement très embarrassé. M. Permaneder n'essayait pas de le cacher, et Tony avait pris le masque d'une dignité presque majestueuse. On se hâta de regagner la voiture, le ciel s'était couvert et des gouttes commençaient à tomber.

Comme Tony l'avait supposé, après la venue de M. Permaneder, son frère avait pris des renseignements précis sur sa situation, et il avait été informé que X. Noppe et Cie était une maison à moyens un peu limités, mais tout à fait sérieuse, obtenant, en collaboration avec la brasserie dirigée par M. Niederpaur, de jolis bénéfices qui, ajoutés aux 17 000 thalers de Tony et à la part de M. Permaneder, suffiraient pour défrayer une bonne vie bourgeoise et sans luxe. Mme Buddenbrook en fut informée et dans un long conciliabule entre elle, M. Permaneder, Antonie et Thomas, qui eut lieu le soir même des fiançailles dans le salon aux paysages, toutes les questions furent réglées sans aucune difficulté ; de même en ce qui concernait la petite Erika qui, sur le désir de Tony et avec l'approbation touchante de son fiancé, devait également venir habiter avec eux à Munich.

Deux jours après, le marchand de houblon partit parce que, autrement, « Noppe allait l'engueuler », mais dès le mois de juillet Mme Grünlich se rencontra avec lui dans sa ville natale, en compagnie de Tom et de Gerda, avec qui elle allait passer à Kreuth quatre ou cinq semaines pendant que Mme Buddenbrook, Erika et Ida Jungmann resteraient au bord de la Baltique. D'ailleurs, les deux couples eurent l'occasion de visiter à Munich la maison que M. Permaneder allait acheter dans la Kaufingerstrasse, tout près de Niederpaur, et dont il pensait louer la plus grande partie : une vieille maison, très bizarre, avec un étroit escalier montant tout droit au premier étage comme une échelle de Jacob, aussitôt derrière la porte d'entrée, sans palier, sans tournant. En traversant un corridor au premier, on accédait aux chambres du devant.

À la mi-août, Tony revint pour se consacrer pendant les semaines suivantes à la confection de son trousseau. Il restait encore, il est vrai, bien des choses de l'époque de son premier mariage, mais il fallait les compléter

par de nouveaux achats, et un beau jour, de Hambourg, d'où l'on faisait venir beaucoup de choses, on vit arriver même une robe de chambre… garnie non pas de velours, cette fois, mais de nœuds de laine.

Vers la fin de l'automne, M. Permaneder débarqua dans la Mengstrasse : on ne voulait pas faire traîner plus longtemps les choses. Les cérémonies du mariage se passèrent exactement comme Tony s'y attendait et elle n'avait pas souhaité qu'il en fût autrement. On ne se mit pas en frais.

— Laissons la pompe de côté, dit le consul, tu es de nouveau mariée, c'est tout simplement comme si tu n'avais jamais cessé de l'être.

On envoya seulement quelques faire-part… mais Mme Grünlich avait veillé à ce que Julie Möllendorpf, née Hagenström, en reçût un. Il ne fut pas question d'un voyage de noces, car, sans compter que M. Permaneder redoutait « tout ce tracas » et que Tony revenait d'une villégiature d'été, le voyage de Lubeck à Munich était assez long par lui-même.

Le mariage fut célébré, cette fois-ci, non pas dans la galerie à colonnes, mais à l'église Sainte-Marie. Il eut lieu dans la plus stricte intimité. Tony portait avec dignité des fleurs d'oranger, au lieu de myrte, et le pasteur Kölling fit une petite allocution d'une voix plus faible qu'autrefois, mais toujours en termes énergiques, sur la tempérance.

Christian vint de Hambourg, vêtu avec élégance, l'air un peu fatigué, mais joyeux ; il raconta que ses affaires avec Burmeester étaient « épatantes », déclara que Clothilde et lui ne se marieraient sans doute que « là-haut », bien entendu, « chacun pour soi » et arriva en retard à l'église, ayant rendu auparavant une petite visite au cercle. L'oncle Justus, très ému, se montra comme toujours généreux et grand seigneur en gratifiant les nouveaux époux d'un surtout de table en argent massif et de toute beauté.

Sa femme et lui se privaient de manger à la maison, la faible mère payait avec l'argent du ménage les dettes de Jakob, le fils répudié et déshérité, qui, d'après les on-dit, se trouvait pour l'instant à Paris. Les dames Buddenbrook de la Grand-Rue firent cette remarque :

— Là, espérons que cela tiendra, cette fois-ci.

Le plus désagréable était de devoir mettre en doute si réellement elles le souhaitaient. Cependant, Sesemi Weichbrodt se dressa sur la pointe de ses pieds, baisa sur le front la nouvelle Mme Permaneder et dit très cordialement :

— Sois huruse, ma bonne onfont.

CHAPITRE VII

Le matin, dès huit heures, sitôt que le consul avait quitté son lit, il descendait l'escalier en colimaçon derrière la petite porte conduisant au sous-sol, prenait un bain, remettait sa robe de chambre et s'occupait des affaires publiques. M. Wenzel, le barbier, membre de l'assemblée des notables, arrivait dans la salle de bains, le visage éveillé, les mains rouges, tenant un pot d'eau chaude qu'il avait été chercher à la cuisine avec d'autres ustensiles. Le consul s'asseyait dans un grand fauteuil, la tête rejetée en arrière, et tandis que M. Wenzel faisait mousser son savon, une conversation s'engageait presque toujours. Elle débutait par la question si le consul avait passé une bonne nuit et, des remarques sur la température, passait aux événements mondiaux, puis aux affaires de la ville et se terminait d'ordinaire par des considérations sur des sujets familiers ou des questions commerciales. Tout cela faisait traîner l'opération en longueur, car toutes les fois que le consul parlait, M. Wenzel éloignait le rasoir de son visage.

— Bien dormi, monsieur le consul ?

— Merci, Wenzel. Beau temps, aujourd'hui ?

— De la gelée et un peu de brume neigeuse, monsieur le consul. Devant l'église Saint-Jacques, les gamins ont déjà fait une glissade de dix mètres de long et j'ai failli tomber en sortant de chez le maire. Que le diable les emporte…

— Déjà lu les journaux ?

— Les *Annonces* et les *Nouvelles de Hambourg* oui, on ne parle que des bombes d'Orsini… c'est horrible… Sur l'avenue de l'Opéra. Un joli monde là-bas[31]…

— Là, cela n'a pas d'importance, je pense. Mais avec le peuple, il n'y a rien à faire, et le seul résultat sera que la police et la censure de la presse vont être renforcées. Il est sur ses gardes. Oui, il y a des troubles incessants ; cela doit être vrai, car il en est réduit à essayer de toutes sortes d'expédients pour se maintenir. Cependant, je lui tire mon chapeau malgré tout. Avec les traditions qu'il a, on ne peut pas être un benêt, comme le dit Mlle Jungmann, et cette histoire de la caisse de la boulangerie et le pain à meilleur marché, par exemple, m'ont impressionné. Il fait beaucoup pour le peuple, pas de doute…

— Oui, c’est ce que M. Kistenmaker disait aussi tout à l’heure…

— Stéphane ? nous en avons parlé hier…

— Et Frédéric-Guillaume de Prusse est en mauvaise posture, monsieur le consul, ça finira mal. On dit déjà que le prince va être nommé régent[32].

— Oh ! on sera très curieux de le voir à l’œuvre. Il a déjà montré son esprit libéral, ce Guillaume, et certainement il n’éprouve pas le même dégoût que son père pour la Constitution… Au fond, c’est le chagrin qui le mine, le pauvre homme… Quoi de neuf à Copenhague ?

— Absolument rien, monsieur le consul. Ils ne veulent pas. La Confédération a beau déclarer que la Constitution tout entière du Holstein et du Lauenbourg est contraire au droit… Là-haut, dans le Nord, ils ne veulent pas l’abolir[33].

— Oui, c’est inouï, Wenzel, ils pousseront la Diète fédérale à intervenir par les armes, et si elle était plus active… Ah, oui ! ces Danois ! Je me souviens très bien que, tout enfant encore, il y avait un vers de cantique qui m’agaçait ; il débutait ainsi : « Donne-moi, donne à tous ceux (denen) qui le désirent de tout cœur… » et moi je croyais comprendre « Dänen » (Danois) et ne voyais pas pourquoi le bon Dieu devait donner quelque chose aux Danois… Attention à la place sensible, Wenzel. Vous riez… Et où en est notre chemin de fer direct pour Hambourg ? Il en a déjà coûté bien des luttes diplomatiques, il en coûtera encore jusqu’à ce que, à Copenhague, ils accordent la concession[34]…

— Oui, monsieur le consul, et ce qui est bête, c’est que la compagnie de chemin de fer Altona-Kiel et, à vrai dire, tout le Holstein soient contre ; le maire, le docteur Œverdieck, le disait encore tout à l’heure. Ils ont une peur terrible de l’essor que va prendre Kiel…

— Cela se comprend, Wenzel. De nouvelles communications entre la Baltique et la mer du Nord… Et vous verrez, la Compagnie Altona-Kiel ne va pas cesser d’intriguer. Elle est capable de construire une voie concurrente dans l’est du Holstein, par Neumünster-Neustadt. Mais il ne faut pas se laisser intimider, et un train direct pour Hambourg, voilà ce qu’il nous faut obtenir.

— Monsieur le consul prend la chose à cœur.

— Oui, autant qu’il est en mon pouvoir et dans la mesure où s’étend mon influence. Je m’intéresse à notre politique des chemins de fer, et c’est de tradition chez nous ; dès 1851, mon père faisait partie du conseil d’administration des chemins de fer de Buchen, et c’est sans doute pour

cette raison que j’y ai été élu à trente-deux ans ; mes mérites ne sont pas encore importants…

— Oh ! monsieur le consul, après le discours de monsieur le consul à l’assemblée des notables…

— Oui, j’ai fait un peu d’impression, et j’ai de la bonne volonté, en tout cas. Je puis être reconnaissant à mon père, à mon grand-père et à mon arrière-grand-père de m’avoir aplani la voie. Une grande partie de la confiance et de la considération qu’ils avaient acquise en ville s’est tout simplement reportée sur moi, sans quoi je ne pourrais pas réussir si bien. Par exemple, après 48 et au début de cette décennie, quelle peine mon père ne s’est-il pas donnée pour obtenir la réforme de notre organisation postière ! Songez, Wenzel, qu’il a engagé l’assemblée des notables à réunir les diligences de Hambourg avec la poste et qu’en 1850, au Sénat, qui était alors d’une impardonnable lenteur, il présentait toujours de nouvelles propositions pour le rattachement à l’union postale austro-allemande. Si actuellement nous avons pour les lettres et les envois sous bande un tarif réduit, si nous avons des timbres et des boîtes aux lettres, et des relations télégraphiques avec Berlin et Travemünde, il n’est pas le dernier auquel nous en soyons redevables, et si lui et quelques autres messieurs n’avaient pas continuellement poussé le Sénat, nous viendrions après la poste danoise et celle de Thurn et Taxis. Aussi, et lorsque j’exprime maintenant mon opinion sur de telles questions, on m’écoute…

— Dieu le sait, monsieur le consul prononce là une parole bien vraie. Et quant au chemin de fer de Hambourg, il n’y a pas trois jours, le bourgmestre, le docteur Œverdieck, me disait : « Si seulement nous en étions arrivés à pouvoir acheter à Hambourg un terrain commode pour la gare, nous y enverrions alors le consul Buddenbrook. Dans des négociations de ce genre, il rendrait plus de services qu’un juriste… » C’étaient là ses propres paroles.

— C’est très flatteur pour moi, Wenzel. Mais mettez-moi encore un peu de mousse sur le menton ; il faut le prendre d’aussi près que possible, voulez-vous. Wenzel ?… Bref, il faut nous donner du mouvement. Je ne veux rien dire contre Œverdieck, mais il est âgé, et si j’étais bourgmestre, tout marcherait plus vite, je crois. Je ne puis exprimer la satisfaction que j’éprouve à voir commencer les travaux pour l’éclairage au gaz et disparaître enfin ces maudits quinquets à huile avec leurs chaînes ; je puis bien me l’avouer, je ne suis pas étranger à ce succès. Ah ! que de choses il y

aurait à faire ! Car, Wenzel, les temps changent et nous avons une foule de devoirs vis-à-vis des temps nouveaux. Quand je songe à ma première jeunesse… Vous savez mieux que moi ce qu'il en était alors chez nous. Des rues sans trottoirs et, entre les pavés, l'herbe qui avait un pied de haut, et les maisons avec leurs encorbellements et des petits perrons et des bancs. Nos édifices du Moyen Âge étaient enlaidis par des constructions surajoutées et s'effritaient ; les particuliers avaient pourtant assez d'argent et personne ne mourait de faim ; mais l'État ne possédait rien du tout, tout allait son petit bonhomme de chemin, comme le dit mon beau-frère Permaneder, et on ne songeait pas à faire des réparations. C'étaient des générations très cossues et très heureuses, et l'ami intime de mon grand-père, vous savez, le bon Jean-Jacques Hoffstede, se promenait à la ronde et traduisait du français de petites poésies grivoises, mais cela ne pouvait continuer ainsi ; beaucoup de choses ont changé, et il y en aura beaucoup plus encore qui changeront… Nous n'avons plus 37 000 habitants, nous avons déjà dépassé 50 000, comme vous savez, et l'aspect de la ville se transforme. Nous avons de nouvelles constructions, les faubourgs s'étendent, nous avons de bonnes rues, et nous pouvons restaurer les monuments de notre grand passé. Au fond, tout ceci est extérieur ; le plus important reste encore à faire, mon cher Wenzel, et me voici arrivé de nouveau au *ceterum censeo* de feu mon père : le Zollverein. Wenzel, il faut entrer dans l'union douanière, la chose n'est plus discutable et vous devriez tous venir à mon aide lorsque je lutterai pour l'obtenir… En tant que négociant, croyez-moi, je suis mieux au courant de la chose que nos diplomates, et la crainte de perdre sa liberté et son indépendance est ridicule dans ce cas-là. L'intérieur, le Mecklembourg et le Schleswig-Holstein se joindraient à nous, et c'est d'autant plus souhaitable que nous ne dominons plus si complètement qu'autrefois le trafic avec le Nord… Assez… s'il vous plaît, la serviette, Wenzel, concluait le consul.

Et, après avoir échangé un mot encore sur le cours actuel du seigle, qui était de 55 thalers et qui tendait, fichtre oui, à baisser, après y avoir peut-être ajouté une remarque sur quelque événement de famille survenu en ville, M. Wenzel disparaissait par le sous-sol pour vider dans la rue, sur le pavé, son plat de mousse brillant, et le consul remontait par l'escalier en colimaçon, dans sa chambre à coucher, où, après avoir baisé au front Gerda qui s'était réveillée dans l'intervalle, il achevait sa toilette. Ces petites conversations du matin avec le barbier à l'esprit éveillé étaient le prélude de journées très mouvementées et très actives, entièrement remplies de

pensées, de discours, de décisions, de lettres à écrire, de calculs, d'allées et venues… Grâce à ses voyages, à ses connaissances, à l'intérêt qu'il prenait à tout, Thomas Buddenbrook était dans son milieu la tête la moins bourgeoisement bornée, et il était sûrement le premier à sentir l'étroitesse et la mesquinerie des conditions dans lesquelles il se mouvait. Dehors, dans sa grande patrie, après l'essor de la vie publique, amené par les années de la révolution, une période de détente, de stagnation et de revirement avait suivi, trop vide pour occuper une intelligence vive. Le consul avait assez d'esprit pour n'attacher qu'une importance purement symbolique à toute activité humaine et pour mettre toute sa volonté, ses facultés, son enthousiasme et son besoin d'agir au service de la petite république dans le rayon de laquelle son nom était un des premiers ; il voulait servir aussi ce nom, cette maison de commerce dont il avait hérité… il avait assez d'esprit pour sourire de cette ambition de parvenir dans un domaine aussi restreint à la grandeur et à la puissance, et pour poursuivre néanmoins cette ambition.

Aussitôt après le petit déjeuner que lui servait Antoine dans la salle à manger, il s'habillait pour sortir et se rendait à son bureau de la Mengstrasse. Il rédigeait deux ou trois lettres et télégrammes urgents, donnait telle ou telle instruction, imprimait un mouvement énergique au fonctionnement de l'entreprise, et laissait ensuite la surveillance de la marche des affaires au regard oblique et circonspect de M. Marcus. Il se montrait dans des séances et des réunions où il prenait la parole, s'attardait à la Bourse, sous les arcades gothiques de la place du Marché, faisait des tournées d'inspection sur le port, dans les docks, traitait en tant qu'armateur avec des capitaines de bateau… Et un travail incessant l'occupait jusqu'au soir, interrompu seulement par un déjeuner hâtif chez la vieille Mme Buddenbrook et par le dîner avec Gerda. Après ce dernier, il passait une demi-heure allongé sur le divan, avec une cigarette et le journal. Et il était ainsi occupé jusqu'au soir, qu'il s'agît de son propre commerce ou de la douane, d'impôts, de constructions, de chemins de fer, de la poste ou de l'assistance publique ; même dans les domaines qui semblaient devoir lui être étrangers et concerner plutôt les spécialistes, il voulait se faire une idée de tout, et surtout dans les questions de finance il fit preuve bien vite de brillantes capacités.

Il se gardait de négliger la vie mondaine. Il est vrai que, sous ce rapport, sa ponctualité laissait à désirer. C'était toujours à la dernière minute, quand sa femme était en grande toilette et que la voiture attendait déjà depuis une

demi-heure, qu'on le voyait apparaître, disant : « Pardon, Gerda, les affaires… » et il endossait son habit noir à la hâte. Mais sur les lieux mêmes, dans les dîners, les bals et les soirées, il manifestait un vif intérêt pour tout et se révélait un aimable causeur. En fait de représentation, sa femme et lui ne le cédaient en rien aux plus riches maisons ; sa cuisine, sa cave passaient pour « épatantes », on le tenait pour un amphitryon obligeant, attentif, circonspect, et l'esprit qu'il mettait dans ses toasts était supérieur à la moyenne.

Il passait aussi des soirées silencieuses dans la société de Gerda, l'écoutant jouer du violon, fumant, lisant un livre, des romans allemands, français ou russes qu'elle lui choisissait…

C'est ainsi qu'il travaillait et forçait le succès ; son prestige dans la ville allait croissant, et, malgré les retraits de capitaux nécessités pour l'établissement de Christian et le second mariage de Tony, la maison connut des années prospères. À côté de cela, cependant, il y avait plus d'une chose qui paralysait pour quelques heures le courage de Thomas, engourdissait la souplesse de son esprit et assombrissait son humeur.

Il y avait Christian à Hambourg, dont l'associé, M. Burmeester, était mort subitement d'une attaque, au printemps. Ses héritiers retirèrent de la maison de commerce le capital du défunt et le consul déconseilla expressément à son frère de continuer à gérer la maison avec ses propres moyens, sachant combien il serait difficile de maintenir un commerce de grande envergure avec une diminution subite de capitaux. Mais Christian insista afin de conserver son indépendance et prit à son compte l'actif et le passif de la maison H.C.T. Burmeester et Cie ; des ennuis étaient à craindre de ce côté.

Il y avait ensuite la sœur du consul, Clara, à Riga. Que son mariage avec le pasteur Tiburtius restât sans enfants, passe encore. Clara n'avait jamais souhaité d'enfants et n'avait sans doute pas la vocation de la maternité. Mais sa santé laissait fort à désirer, d'après ses lettres et celles de son mari ; les maux de tête dont elle avait déjà souffert étant jeune fille avaient reparu, écrivait-elle dernièrement, à un degré presque intolérable. C'était inquiétant. Un troisième souci était que, chez lui-même, la continuité du nom n'était guère assurée. Gerda traitait cette question avec un calme souverain qui ressemblait à une indifférence dégoûtée. Thomas cachait son chagrin. Mais la vieille Mme Buddenbrook prit la chose en main et consulta en confidence le docteur Grabow :

— Docteur, entre nous, il faut enfin faire quelque chose, n'est-ce pas ? Ni un séjour de montagne à Kreuth, ni l'air de la mer à Glucksbourg ou à Travemünde ne me paraissent avoir réussi dans ce cas. Qu'en dites-vous ?

Et comme son ordonnance si commode : une diète sévère, une aile de pigeon, un échaudé, ne pouvait pas être employée avec efficacité dans ce cas, le docteur Grabow prescrivit les eaux de Pyrmont ou de Schlangenbad.

C'étaient là trois gros soucis. Et Tony ? – Pauvre Tony !

CHAPITRE VIII

Elle écrivait : « Quand je dis "Frikadellen" (boulettes de viande hachée), elle ne comprend pas, car cela s'appelle ici "Pflanzerin", et quand elle dit "Karfiol", pas un chrétien n'aura l'idée que cela veut dire "chou-fleur". Et quand je dis "Bratkartoffeln" (pommes de terre rôties), elle se met à crier "Quoi ?" jusqu'à ce que je dise "Geröstete Kartoffeln" (pommes de terre grillées). Ici on dit "quoi ?" pour "plaît-il ?". – C'est déjà la seconde : la première, nommée Kathi, je me suis permis de la renvoyer parce qu'elle devenait tout de suite insolente ou du moins le paraissait ; je puis m'être trompée, comme je l'ai vu par la suite ; on ne sait pas bien ici si, au fond, les gens vous parlent grossièrement ou gentiment. Ma bonne actuelle, qui s'appelle Babette, mais il faut dire "Babett", a un physique agréable, un peu méridional déjà, comme on le rencontre ici, des cheveux et des yeux noirs et des dents qu'on pourrait lui envier. Elle est docile et, sous ma direction, prépare des plats de chez nous : par exemple, hier, de l'oseille aux raisins de Corinthe ; mais j'en ai eu un gros chagrin, Permaneder m'en a voulu de ce légume, bien qu'il ait pêché les raisins de Corinthe avec sa fourchette ; il ne m'a pas dit un mot de tout l'après-midi et a grogné. Je puis dire que la vie n'est pas facile. »

Ce n'étaient pas seulement les « Pflanzerin » et l'oseille qui lui rendaient la vie amère… Aussitôt après la lune de miel, un coup l'avait atteinte, un coup imprévu, insoupçonné, incompréhensible, un événement qui lui avait ravi toute joie et auquel elle ne pouvait se résigner… Cet événement était le suivant :

Le couple Permaneder vivait depuis quelques semaines déjà à Munich, quand le consul put réaliser la dot de sa sœur, fixée par le testament, c'est-à-dire 51 000 marks, et cette somme, convertie en florins, était parvenue entre

les mains de M. Permaneder. Il l'avait placée d'une façon sûre et avantageuse. Ensuite, il avait déclaré à sa femme, sans hésiter ni rougir :

— Tonerl (il l'appelait Tonerl), nous avons assez d'argent comme cela. Nous n'avons besoin de rien de plus. Je me suis toujours échiné à travailler ; maintenant je veux ma tranquillité, sacré tonnerre de Dieu ! Nous louerons le rez-de-chaussée et le second étage, nous avons ici un bel appartement, nous pouvons nous payer un rôti de porc quand il nous plaît, nous n'avons pas besoin de faire tant de fla-flas et de nous rengorger. Le soir, j'irai à la Hofbräu. Je ne suis pas un vaniteux, moi, je n'aime pas à amasser tout le temps de l'argent. J'aime mes aises. À partir de demain, je liquide la situation et deviens un rentier !

— Permaneder ! s'était-elle écriée, et pour la première fois avec ce bruit particulier dans le gosier avec lequel elle avait coutume de nommer Grünlich.

Il lui avait tout simplement répondu :

— Tais-toi donc, pas d'histoires !

Puis une dispute s'était élevée, une de ces disputes si prématurées, si graves, si violentes qu'elles ébranlent pour toujours le bonheur d'un ménage… Il en était sorti vainqueur. Contre son besoin d'insouciant bien-être, la résistance passionnée de Tony s'était brisée. En fin de compte, M. Permaneder avait retiré son capital du commerce de houblon, en sorte que, de son côté, M. Noppe pouvait rayer au crayon bleu *et C*^{ie}… et comme la plupart de ses amis, avec qui le soir, à la table des habitués de la Hofbräu, il jouait aux cartes et buvait régulièrement ses trois litres de bière, le mari de Tony borna son activité à augmenter le loyer de ses locataires et à détacher paisiblement et avec modestie ses coupons de rente.

On avait fait part de la chose à Mme Buddenbrook, sans insister, mais dans les lettres adressées par Mme Permaneder à son frère, on avait vu la douleur qu'elle en éprouvait… pauvre Tony !

Ses plus terribles craintes étaient dépassées de beaucoup. Elle avait su, à l'avance, que M. Permaneder n'avait rien de cette activité que déployait son premier mari ; mais elle n'aurait jamais soupçonné qu'il eût ruiné toutes les espérances exprimées la veille des fiançailles à Mlle Jungmann, qu'il eût aussi totalement méconnu les obligations qu'il assumait en épousant une Buddenbrook.

Il fallait surmonter ce coup, et la famille, à la maison, constata, à en juger d'après ses lettres, qu'elle en prenait son parti. Sa vie était assez monotone

entre son mari et Erika, qui allait en classe ; elle s'occupait de son intérieur, entretenait des relations amicales avec les locataires du rez-de-chaussée et du second, ainsi qu'avec la famille Niederpaur, sur la place Sainte-Marie. Par-ci, par-là, elle parlait de soirées au Théâtre de la cour, où elle était allée avec Eva, M. Permaneder n'aimant pas ces choses-là, et il apparut qu'arrivé à l'âge de quarante ans dans son « cher Munich » il n'avait jamais jeté un coup d'œil à l'intérieur de la Pinacothèque.

Les jours passaient. Pour Tony, la joie véritable d'une vie nouvelle s'était envolée, depuis que M. Permaneder, aussitôt après avoir touché sa dot, s'était retiré des affaires. L'espérance faisait défaut. Jamais elle ne pourrait annoncer à la maison un succès, une amélioration, un essor. Telle était sa vie aujourd'hui, paisible mais bornée et si peu « distinguée », telle elle resterait immuablement jusqu'à la fin de ses jours. Cette pensée la déprimait. Aussi, d'après ses lettres, on devinait que cet état d'esprit l'empêchait de s'accoutumer aux mœurs de l'Allemagne du Sud. Pour les petites choses, on s'en tirait. Elle apprit à se faire comprendre des bonnes et des livreurs, à dire « Pflanzerin » au lieu de « Frikadellen » et à ne plus servir à son mari de la soupe aux fruits après qu'il eut dit que c'était une « lavasse dégoûtante ».

Toutefois, dans l'ensemble, elle restait toujours une étrangère dans sa nouvelle patrie ; le sentiment qu'une Buddenbrook, dans ce Midi, là-bas, n'était rien d'extraordinaire, était pour elle une humiliation continuelle, incessante, et quand elle racontait, par lettre, comment un maçon quelconque, son pot de bière à la main, dans l'autre un radis tenu par la queue, l'avait interpellée dans la rue en lui disant : « Dites donc, voisine, quelle heure est-il ? » il y avait là, malgré un ton de plaisanterie, une nuance d'indignation et on pouvait être persuadé que Tony avait dû se rengorger et ne l'avait honoré ni d'une réponse ni d'un regard. D'ailleurs, ce n'était pas seulement ce manque de tenue et du sens des distances qui lui était étranger et antipathique. Elle ne pénétrait pas plus avant dans la vie et l'activité de Munich, cette atmosphère d'une grande ville, pleine d'artistes et de bourgeois qui ne faisaient rien, ces mœurs un peu licencieuses que sa disposition d'esprit l'empêchait souvent d'admettre avec l'humour qui convenait.

Les jours passaient. Puis, un événement heureux parut s'annoncer, celui qu'on attendait en vain dans la Grand-Rue et la Mengstrasse. Peu de temps après le 1er janvier 1859, l'espérance devint une certitude. Tony allait être

mère une seconde fois. La joie frémissait dans ses lettres pleines d'expressions exubérantes, enfantines et graves, comme on n'en avait pas lu sous sa plume depuis longtemps. En dehors de ses villégiatures d'été qui, d'ailleurs, se bornaient de plus en plus aux rives de la Baltique, Mme Buddenbrook n'aimait plus les voyages, mais elle regrettait d'être éloignée de sa fille à un pareil moment et l'assurait, par écrit, de l'assistance de Dieu. Par contre, Tom ainsi que Gerda annonçaient leur venue pour le baptême, et la tête de Tony était remplie de projets concernant cette réception « distinguée ». Pauvre Tony ! Cette réception devait être infiniment triste, et ce baptême, qu'elle voyait déjà dans son imagination comme une petite fête ravissante, avec des fleurs, des bonbons, du chocolat, ne devait pas avoir lieu. L'enfant, une petite fille, ne devait entrer dans la vie que pour en sortir au bout d'un quart d'heure, pendant lequel le docteur s'était en vain efforcé de conserver le souffle à ce petit organisme non viable.

Lorsque le consul Buddenbrook et sa femme arrivèrent à Munich, Tony elle-même n'était pas hors de danger. Elle avait été beaucoup plus éprouvée que la première fois, et depuis plusieurs jours son estomac, dont elle avait eu déjà à souffrir, refusait presque toute nourriture. Cependant, elle se rétablit, et les Buddenbrook repartirent tranquillisés sur ce point ; ce ne fut pas toutefois sans quelque inquiétude d'un autre côté : ils avaient vu nettement, et cela n'avait pas échappé surtout au regard observateur du consul, que même la souffrance commune n'avait pu rapprocher les deux époux. Il n'y avait rien à reprocher au bon cœur de M. Permaneder. Il avait été très sincèrement secoué ; à la vue de son enfant mort, de grosses larmes avaient coulé de ses petits yeux gonflés sur ses joues bouffies, dans sa moustache à franges, et, à plusieurs reprises, il avait poussé de gros soupirs : « C'est une vraie croix ! Quelle croix ! mon Dieu ! » Mais sa bonhomie indolente n'en avait pas, aux dires de Tony, longtemps souffert. Ses soirées au Hofbräuhaus lui avaient bientôt fait surmonter son chagrin et avec ce fatalisme facile, bon enfant, un peu grognon, un peu hébété, qu'il exprimait par son expression : « Quelle croix ! » il continua à aller son petit bonhomme de chemin.

À partir de ce moment, les lettres de Tony n'abandonnèrent plus ce ton de désespoir et même d'accusation : « Ah ! mère ! écrivait-elle, que de malheurs s'abattent sur moi ! D'abord Grünlich et la faillite, ensuite Permaneder et l'enfant mort. En quoi ai-je mérité tant de malheur ? »

Lorsque le consul, à la maison, lisait de telles affirmations, il ne pouvait s'empêcher de sourire ; malgré toute la douleur contenue dans ces lignes, il y percevait en sourdine un accent de fierté presque amusant ; il savait que Tony Buddenbrook, qu'elle portât le nom de Mme Grünlich ou de Mme Permaneder, resterait toujours une enfant, que, chose presque incroyable, elle supporterait tous les événements de la vie avec une gravité et un sérieux enfantins, et surtout avec cette force de résistance qui est propre aux enfants.

Elle ne comprenait pas en quoi elle avait mérité son malheur ; bien qu'elle se moquât de la grande piété de sa mère, elle en était elle-même tellement remplie qu'elle croyait avec ardeur au mérite et à la justice en ce monde… pauvre Tony ! La mort de son deuxième enfant n'était ni le dernier ni le plus rude coup qui devait la frapper. Comme l'année 1859 touchait à sa fin, il arriva une chose terrible…

CHAPITRE IX

C'était une journée de fin novembre, une froide journée d'automne, avec un ciel chargé de vapeurs annonçant déjà presque de la neige, et une brume flottante ; çà et là, le soleil se montrait, mais c'était bien un de ces jours où, dans ce port, l'âpre bise du nord-est mugit et siffle, perfide, autour des angles massifs des églises et où une pneumonie est facilement attrapée.

Quand, vers midi, le consul Thomas Buddenbrook entra dans la petite salle à manger, il trouva sa mère à table, les lunettes sur son nez, penchée sur un papier.

— Tom, dit-elle en le regardant et en écartant des deux mains le papier, comme si elle hésitait à le lui montrer. Ne t'effraie pas… Une nouvelle désagréable… Je ne comprends pas… Cela vient de Berlin… Il a dû arriver quelque chose…

— Montre, je t'en prie, dit-il d'un ton bref.

Il changea de couleur et un instant les veines de ses tempes saillirent, car il serrait les dents. Il étendit la main d'un geste très décidé, comme s'il voulait dire : « Procédons vite, je t'en prie, à la chose désagréable. Surtout, pas de préambule. »

Il lut debout les lignes sur le papier en levant un de ses sourcils clairs et en faisant glisser entre ses doigts la longue pointe de sa moustache. C'était

un télégramme ainsi libellé : « Ne vous effrayez pas. Viens incontinent avec Erika… Tout est fini. Votre malheureuse Antonie. »

— Incontinent, incontinent, dit-il irrité, et il regarda Mme Buddenbrook en secouant rapidement la tête. Que signifie « par retour » ?

— C'est une façon de parler, cela ne signifie rien. Elle veut dire tout de suite, ou quelque chose d'approchant.

— Et de Berlin ? Que fait-elle à Berlin ? Comment est-elle venue à Berlin ?

— Je ne sais pas, Tom, je ne comprends pas encore ! La dépêche est arrivée il y a dix minutes. Il a dû se passer quelque chose et il nous faut attendre pour savoir. Dieu veuille que tout s'arrange au mieux. Assieds-toi, mon fils, et mange.

Il s'assit et se versa machinalement du porter dans un grand verre épais.

— Tout est fini, répétait-il. Et puis, Antonie, tu sais… Des enfantillages.

Il mangea et but en silence.

Au bout d'un moment, Mme Buddenbrook hasarda cette remarque :

— Est-ce qu'il y aurait eu quelque chose avec Permaneder, Tom ?

Il se contenta de hausser les épaules sans lever les yeux. En partant, la main sur la poignée de la porte, il dit :

— Oui, mère, il nous faut attendre qu'elle soit là. Comme elle ne voudra probablement pas arriver dans la nuit à la maison, ce sera demain dans la journée. Qu'on me prévienne, je t'en prie…

Mme Buddenbrook attendait sa fille d'heure en heure. Elle avait très mal reposé la nuit, avait sonné Ida Jungmann, qui dormait à côté d'elle, à l'entresol, dans la chambre de derrière, s'était fait donner de l'eau sucrée et resta assez longtemps au lit avec un ouvrage. La matinée suivante s'écoula dans une attente anxieuse. Au second déjeuner, le consul déclara que, si Tony venait, elle arriverait par le train de Buchen, à 3 heures 30 de l'après-midi. À cette heure-là, Mme Buddenbrook, assise près de la fenêtre, dans le salon aux paysages, essayait de lire dans un livre relié en cuir noir orné d'une palme d'or.

C'était une journée comme celle de la veille : du froid, de la brume et du vent ; derrière la grille en fer forgé, le feu pétillait dans le poêle. La vieille dame tressaillait et regardait au-dehors dès qu'on entendait les roues d'une voiture. Puis, à quatre heures, justement comme elle ne faisait plus attention et avait presque oublié sa fille, il y eut en bas, dans la maison, un va-et-vient. Elle se pencha en hâte à la fenêtre, essuya avec son mouchoir de

dentelle la buée qui obscurcissait la vitre ; c'était vrai, un fiacre stationnait en bas et déjà on montait l'escalier.

Elle saisit des deux mains les appuis de son fauteuil pour se lever, mais elle se ravisa, se laissa retomber et, d'un air presque sévère, tourna la tête vers sa fille qui traversait la chambre d'un pas rapide et précipité, cependant qu'Erika Grünlich restait près de la porte vitrée, la main dans celle d'Ida Jungmann.

Mme Permaneder portait une pèlerine garnie de fourrure et un chapeau de feutre à bords tombants, avec une voilette. Elle était très pâle et fatiguée, ses yeux étaient rouges et sa lèvre supérieure tremblait comme autrefois quand Tony pleurait, étant enfant. Elle leva les bras, les laissa retomber et glissa aux pieds de sa mère, cachant son visage dans les plis de la robe de la vieille dame en sanglotant amèrement. Tout ceci donnait l'impression qu'elle était accourue directement de Munich, tout d'une traite… et qu'enfin elle avait atteint le but de sa course, épuisée, sauvée.

Mme Buddenbrook garda un moment le silence.

— Tony, dit-elle, sur un ton de tendre reproche, et elle retira délicatement la grande épingle qui fixait le chapeau de Mme Permaneder, posa le chapeau sur l'appui de la fenêtre et caressa des deux mains, d'un geste affectueux et calme, les épais cheveux blond cendré de sa fille. Qu'est-ce que c'est, mon enfant ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il fallait s'armer de patience ; un assez long moment s'écoula encore avant que cette question obtînt une réponse.

— Mère, balbutia Mme Permaneder… Maman !

Et elle en resta là. Mme Buddenbrook leva la tête vers la porte vitrée et, tandis que du bras elle enlaçait sa fille, elle tendit sa main libre à Erika qui, l'index sur la bouche, paraissait tout embarrassée.

— Viens, mon enfant, viens ici et dis-moi bonjour. Tu as grandi et tu as bonne mine, grâce à Dieu. Quel âge as-tu, Erika ?

— Treize ans, bonne-maman !

— Fichtre ! Une demoiselle !

Et, par-dessus la tête de Tony, elle embrassa sa petite-fille et reprit :

— Monte avec Ida, mon enfant ; nous allons bientôt dîner. Mais maintenant maman a à me parler, tu sais.

Elles restèrent seules.

— Eh bien, ma chère Tony, ne vas-tu pas t'arrêter de pleurer ? Si Dieu nous envoie une épreuve, nous devons la supporter avec résignation. « Porte

ta croix », est-il dit… Préfères-tu peut-être monter tout d'abord te reposer un peu, te rafraîchir et descendre ensuite auprès de moi ? Notre bonne Jungmann a préparé ta chambre. Je te remercie de ton télégramme… Il nous a fort effrayés…

Elle s'interrompit ; des sons assourdis et tremblants sortaient des plis de sa robe :

— C'est un homme abject, un homme abject, abject…

Mme Permaneder n'alla pas plus loin que ce terme énergique. Il paraissait la dominer complètement ; elle pressait davantage son visage sur les genoux de Mme Buddenbrook et montrait même le poing dans le vide.

— Est-ce de ton mari que tu parles, mon enfant ? demanda la vieille dame au bout d'un moment. Cette pensée ne devrait pas me venir à l'esprit, je le sais ; mais on ne peut rien imaginer d'autre. Est-ce que Permaneder t'a fait du tort ? Est-ce que tu as à te plaindre de lui ?

— Babett, balbutia Mme Permaneder… Babett !

— Babette ? reprit Mme Buddenbrook d'un ton interrogateur.

Ensuite, elle se renfonça dans son fauteuil et laissa errer son regard clair par la fenêtre. Elle savait maintenant de quoi il s'agissait. Un silence suivit, interrompu de temps en temps par les sanglots plus espacés de Tony.

— Tony, dit Mme Buddenbrook au bout d'un moment, je vois à présent qu'on t'a réellement fait du chagrin… que tu as des raisons de te plaindre. Mais était-ce nécessaire de manifester si violemment tes griefs ? Ce voyage, de Munich jusqu'ici, avec Erika, était-il utile ? Pour des gens qui comprennent les choses moins bien que moi, il pourrait sembler que tu ne veuilles jamais plus retourner auprès de ton mari…

— Mais je ne le veux pas… Jamais ! s'écria Mme Permaneder en relevant la tête brusquement et en regardant sa mère en face d'un air farouche, de ses yeux pleins de larmes, puis elle cacha de nouveau son visage dans les plis de la robe.

Mme Buddenbrook ne fit pas attention à cette exclamation.

— Et alors, dit-elle sur un ton plus élevé et en tournant la tête lentement de côté et d'autre, alors, puisque tu es ici, c'est bien. Tu pourras soulager ton cœur et me raconter tout ; ensuite nous verrons comment arranger les choses avec de l'indulgence, de la charité, et en pesant les torts.

— Jamais ! dit Tony encore une fois, jamais !

Puis elle se mit à conter, et bien que l'on ne comprît pas tous ses mots, car elle parlait dans la jupe de sa mère, bien que son récit fût décousu,

saccadé, coupé d’exclamations traduisant une indignation extrême, il apparut clairement que l’incident était tout simplement le suivant :

À minuit, entre le 24 et le 25 du mois courant, Mme Permaneder, ayant souffert pendant la journée de gastralgie nerveuse, ne s’était endormie que tard et avait été réveillée de son léger sommeil. Un bruit continu, au haut de l’escalier, en avait été la cause, un bruit mal étouffé, mystérieux, dans lequel on distinguait le craquement des marches, un rire toussotant, des paroles de résistance, des grognements et des gémissements. On ne pouvait avoir de doute un instant sur la nature de ce bruit. À peine Mme Permaneder l’avait-elle perçu, même l’esprit engourdi, qu’elle avait déjà compris et avait senti le sang affluer de ses joues au cœur qui se contracta et battit à coups lourds et oppressés. Pendant une minute longue et cruelle, elle resta abasourdie, paralysée, dans ses oreillers, mais ensuite, comme ce bruit infâme ne cessait pas, elle avait fait de la lumière, les mains tremblantes, remplie de désespoir, de colère et de dégoût, elle avait quitté son lit, ouvert brusquement la porte et, en pantoufles, une bougie à la main, s’était précipitée dans l’escalier, cette « échelle de Jacob » toute droite qui conduisait au premier. Et là, sur les marches d’en haut, la scène qu’elle avait vue dans son imagination en écoutant ce bruit non équivoque lui apparut dans toute sa réalité, elle la contemplait de ses yeux agrandis par l’effroi.

Il y avait eu une lutte, un combat illicite et immoral entre la cuisinière Babette et M. Permaneder. La jeune fille, un trousseau de clefs et une bougie à la main – elle avait sans doute été occupée très tard dans la maison – avait essayé d’échapper et s’était défendue contre le maître de la maison qui, le chapeau en arrière, la tenait enlacée et avait essayé tout le temps d’appuyer sa moustache de phoque sur le visage de la bonne et y était parvenu une fois ou deux.

À la vue d’Antonie, Babette avait crié quelque chose comme : « Jésus-Marie-Joseph ! » – « Jésus-Marie-Joseph ! » avait répété M. Permaneder, et il l’avait lâchée, cependant que la bonne adroitement s’éclipsait.

Il restait là, devant son épouse, les bras ballants, la tête basse, la moustache tombante, balbutiant des mots sans aucun sens, comme : « Quelle misère ! Quelle croix ! » Lorsqu’il avait osé lever les yeux, Tony avait disparu ; il la trouva dans leur chambre à coucher, moitié assise, moitié couchée sur son lit et répétant avec des sanglots désespérés ce mot de « honte ». Il était resté adossé à la porte, affalé sur lui-même, avait fait un mouvement d’épaules comme pour lui envoyer une bourrade affectueuse

et avait dit : « Allons, pas d'histoires, allons donc, pas d'histoires, Tonerl ! C'était la fête de Franz Ramsauer ce soir, on l'a arrosée… Nous sommes tous un peu gris. »

Cependant, la forte odeur d'alcool qu'il répandait dans la chambre avait porté l'exaspération de Tony à son comble. Cessant de sangloter d'accablement et de faiblesse, elle avait retrouvé soudain toute la chaleur de son tempérament dans l'immensité de son désespoir, elle lui avait lancé à la tête tout son dégoût, tout son écœurement, son mépris total pour toute sa personne et son caractère. M. Permaneder n'était pas resté coi. Sa tête était chaude, car il n'avait bu que trop de chopes en l'honneur de son ami Ramsauer, et même du « champanie » ; il avait riposté, et riposté avec vigueur ; une dispute s'était élevée, bien plus terrible que celle survenue après la retraite de M. Permadener. Mme Antonie avait raflé ses vêtements et s'était retirée au salon… À la fin, un mot l'y avait suivie, un mot de lui, un mot qu'elle ne répéterait pas, qui ne pourrait jamais sortir de sa bouche, un mot… un mot !…

Ce fut l'essentiel des aveux que Mme Permaneder confia à la jupe de sa mère. Quant au mot, ce mot qui, dans cette nuit terrible, l'avait glacée jusqu'au cœur, elle ne le répéta pas, mon Dieu ! elle ne le répéterait jamais, affirma-t-elle, bien que Mme Buddenbrook ne l'y engageât pas ; la vieille dame inclinait lentement sa tête pensive sur les beaux cheveux blond cendré de Tony.

— Oui, oui, dit-elle, je viens d'entendre là de bien tristes choses. Je comprends tout, ma pauvre petite, car je suis non seulement ta maman, mais aussi une femme comme toi… Je vois maintenant combien ta douleur est justifiée, comment ton mari a, pendant un moment, oublié totalement ce qu'il te devait…

— Pendant un moment ? s'écria Tony.

Elle bondit sur ses pieds, fit deux pas en arrière, essuya fébrilement ses yeux :

— Pendant un moment, maman ! Ce qu'il me doit, ce qu'il doit à notre nom, voilà ce qu'il a oublié… Il ne l'a jamais compris, même au début. Un homme qui se retire des affaires après avoir touché la dot de sa femme ! Un homme dépourvu d'ambitions, d'aspirations, d'un but ! Un homme qui, au lieu de sang, a dans les veines une bouillie de malt et de houblon… oui, j'en suis convaincue… un homme qui se laisse aller à des vilenies comme cette

histoire avec Babett, et qui, quand on lui reproche son indignité, vous répond par un mot… un mot…

Elle était de nouveau arrivée à ce mot, ce mot qu'elle ne répéterait jamais. Tout à coup, elle fit un pas en avant et dit d'une voix soudain calmée et pleine d'un affectueux intérêt :

— Comme c'est charmant ! D'où tiens-tu cela, maman ?

Elle indiquait du menton un petit vide-poches, une petite corbeille en osier tressé, une gracieuse petite travailleuse ornée de rubans de satin et dans laquelle Mme Buddenbrook avait coutume depuis quelque temps de déposer son ouvrage.

— Je me le suis offert, répondit la vieille dame. J'en avais besoin.

— C'est très distingué… dit Tony en examinant la travailleuse, la tête un peu penchée.

Mme Buddenbrook fixa aussi un instant les yeux sur cet objet, sans le voir toutefois, plongée dans de profondes réflexions.

— Eh bien, ma chère Tony, dit-elle enfin, en tendant encore une fois ses deux mains à sa fille, quoi qu'il en soit, tu es là, et tu es cordialement la bienvenue, mon enfant. On reparlera plus tard de tout cela, l'esprit plus calme… Déshabille-toi dans ta chambre, mets-toi à ton aise… Ida ? appela-t-elle, en élevant la voix du côté de la salle à manger. Que l'on mette tout de suite deux couverts pour Mme Permaneder et Erika, ma bonne !

CHAPITRE X

Aussitôt après le déjeuner, Tony s'était retirée dans sa chambre. Pendant le repas, Mme Buddenbrook lui avait confirmé que Thomas était averti de son arrivée… Elle ne paraissait pas particulièrement désireuse de le rencontrer. À six heures de l'après-midi, le consul monta. Il se rendit dans le salon aux paysages, où il eut avec sa mère une longue conversation :

— Comment est-elle ? questionna-t-il. Comment se comporte-t-elle ?

— Ah ! Tom, je crains qu'elle ne soit irréconciliable… Mon Dieu, elle est tellement irritée… Et puis ce mot, si seulement je savais le mot qu'il a prononcé…

— Je vais aller chez elle…

— Fais-le, Tom. Mais frappe doucement, qu'elle ne s'effraie pas, et reste calme, tu m'entends ? Ses nerfs sont malades. Elle n'a presque rien

mangé… C’est son estomac, tu sais… Parle-lui avec calme.

Avec sa hâte coutumière, enjambant deux marches à la fois, le consul grimpa l’escalier du second étage tout en tortillant sa moustache. Lorsqu’il frappa, son visage s’éclairait déjà, décidé comme il l’était à traiter l’affaire aussi longtemps que possible en plaisanterie. Il ouvrit après avoir entendu un « Entrez ! » dolent et trouva Mme Permaneder étendue tout habillée sur son lit dont les rideaux étaient relevés, avec un édredon derrière son dos et un petit flacon d’un cordial sur la table de nuit. Elle se retourna un peu, appuya sa tête sur sa main et le regarda avec un sourire boudeur. Il s’inclina profondément, décrivit de la main un geste solennel :

— Madame ! Qu’est-ce qui nous vaut l’honneur d’avoir la visite d’une habitante de cette ville capitale et royale ?

— Embrasse-moi, Tom, dit-elle.

Elle se redressa pour lui tendre la joue et ensuite se laissa retomber sur ses coussins :

— Bonjour, mon bon garçon. Tu n’as pas du tout changé, comme je le vois, depuis les journées passées à Munich.

— Là, tu ne peux en juger ici, ma chère, avec ces stores baissés. En tout cas, tu n’aurais pas dû me souffler ce compliment qui te revient, cela va sans dire.

Tenant la main de sa sœur dans la sienne, il avait avancé une chaise et s’était assis près d’elle :

— Comme il a été dit bien souvent : Toi et Clothilde…

— Fi, Tom !… Comment va Thilda ?

— Bien, naturellement ! Mme Krauseminz veille à ce qu’elle n’ait pas faim. Ce qui n’empêche pas que le jeudi, ici, Thilda n’engloutisse énormément, comme si elle faisait des provisions pour la semaine suivante…

Elle rit de bon cœur, comme elle ne l’avait pas fait depuis longtemps, puis s’interrompit avec un soupir et demanda :

— Comment vont les affaires ?

— Voui… on s’en tire… Il faut s’estimer heureux…

— Oh ! Dieu soit loué, ici au moins tout est en règle. Ah ! je ne suis pas du tout d’humeur à bavarder gaiement.

— C’est dommage. Il faut garder de l’humour *quand même*.

— Non, c’en est fini. Tu sais tout ?

— Tu sais tout !… répéta-t-il, abandonnant sa main et reculant un peu sa chaise d'un mouvement brusque. Dieu du ciel ! comme cela sonne ! Tout ! Qu'est-ce qui n'est pas contenu dans ce « tout ». Comme dit le poète, « j'y ai mis aussi mon amour et ma douleur », n'est-ce pas ? Non, écoute un peu…

Elle se tut. Elle glissa sur lui un regard profondément étonné et offensé.

— Oui, je m'attendais à ce visage-là, reprit-il, car sans ce visage, tu ne serais pas ici. Permets-moi, toutefois, ma chère Tony, de prendre la chose un peu trop à la légère, puisque toi tu la prends un peu trop à cœur, et tu verras que nous nous compléterons avantageusement…

— Trop à cœur, Thomas, trop à cœur ?…

— Oui, Seigneur Dieu, ne jouons pas trop la tragédie. Parlons avec modestie et non pas avec des phrases comme : « Tout est fini » ou : « Votre malheureuse Antonie ! » Comprends-moi bien, Tony, tu sais que je suis le premier à me réjouir de ta visite. Depuis longtemps, j'ai désiré t'avoir au milieu de nous, en famille, sans ton mari. Mais venir maintenant, et de cette façon, pardon, c'est une sottise, mon enfant !… Oui… laisse-moi achever ! Permaneder a eu une conduite très répréhensible, il faut l'avouer, et je me charge de le lui faire savoir, sois-en persuadée…

— Comment il s'est conduit, Thomas ! fit-elle en l'interrompant.

Elle se redressa et mit sa main sur son cœur :

— Je le lui ai déjà donné à entendre, et plus qu'à entendre, je vais te le dire. De plus amples explications avec cet homme sont, à mon avis, complètement déplacées !

Ce disant, elle se laissa retomber sur son lit et fixa le plafond d'un regard sévère.

Il se pencha comme sous le poids de ses paroles, mais il souriait en baissant les yeux sur ses genoux.

— Là, là, je n'aurai donc pas à lui écrire une lettre d'injures ; tout à tes ordres. Après tout, c'est ton affaire, et il suffit que tu lui laves la tête ; tu es sa femme, tu es toute qualifiée pour cela. À tout prendre, on ne peut pas, d'ailleurs, lui refuser les circonstances atténuantes. Un ami célébrait sa fête, il rentre à la maison très animé, un peu trop gai, et il se laisse aller à un petit écart inconvenant.

— Thomas, dit-elle, je ne te comprends pas. Je ne comprends pas le ton sur lequel tu me parles ! Toi… Un homme qui a tes principes… Mais tu ne

l’as pas vu ! tu n’as pas vu comment il l’enlaçait dans son ivresse, l’air qu’il avait…

— Fort comique, j’imagine… C’est précisément cela, Tony, tu ne prends pas la chose du côté comique ; naturellement, c’est ton estomac qui en est cause. Tu as surpris ton mari dans un moment de faiblesse, tu l’as vu un peu ridicule… cela ne devrait pas t’indigner si fort, mais plutôt t’amuser un peu et te rapprocher humainement de lui. Je vais te dire une chose ; tu ne pouvais pas, naturellement, approuver sa conduite par un sourire et le silence. Dieu m’en préserve. Tu es partie ; c’était une manifestation un peu vive, peut-être, une punition trop sévère, je ne voudrais pas le voir en ce moment, triste et seul chez lui ; mais malgré tout, c’était justice. Je te prie seulement d’envisager les choses avec un peu moins d’indignation et un peu plus de diplomatie. Nous parlons entre nous. Il faut que je te dise quelque chose : dans un mariage, il n’est pas indifférent de savoir de quel côté se trouve… se trouve la supériorité morale… tu me comprends, Tony ? Ton mari t’a donné prise sur lui, il n’y a aucun doute là-dessus. Il s’est compromis, s’est rendu un peu ridicule… ridicule justement parce que sa faute est innocente, si peu grave au fond… Bref, sa dignité n’est plus sacrée, tu as de ton côté une certaine supériorité, et suppose que tu saches t’en servir avec adresse, ton bonheur est assuré. Si maintenant tu restes… disons quinze jours, oui, je t’en prie, je veux que tu restes au moins quinze jours… tu rentreras dans quinze jours à Munich, tu verras alors…

— Je ne retournerai pas à Munich, Thomas.

— Plaît-il ? demanda-t-il en faisant une grimace.

Il mit la main à son oreille et se pencha un peu en avant.

Elle était couchée sur le dos, la tête enfoncée dans les oreillers, de sorte que son menton saillait avec un air de sévérité.

— Jamais ! dit-elle, puis elle respira longuement avec force et toussota avec une lenteur significative.

Ce toussotement sec commençait à devenir chez elle une habitude nerveuse et sans doute provenait de ses maux d’estomac. Il y eut un moment de silence.

— Tony, dit-il tout à coup en se levant et en laissant tomber sa main sur le dossier de la chaise Empire, tu ne vas pas faire de scandale !…

Un regard de côté fit voir à Tony qu’il était pâle et que les veines de ses tempes travaillaient. Sa position n’était plus tenable. Elle aussi s’agita et pour cacher la peur qu’il lui inspirait, elle se mit en colère et cria. Elle

bondit, comme mue par un ressort, glissa ses pieds hors du lit et, les joues en feu, les sourcils froncés, avec des mouvements de tête et de la main, elle dit :

— Du scandale, Thomas ?… Tu oses me commander de ne pas faire de scandale, quand on me couvre de honte, qu'on me crache tout simplement au visage ?… Est-ce digne d'un frère ?… Oui, cette question, tu me permettras de te la poser, s'il te plaît ! Les égards et le tact, ce sont de bonnes choses, Dieu sait ! Mais tout a une limite dans la vie, Tom – et je connais la vie aussi bien que toi – le moment où la peur du scandale commence à s'appeler lâcheté ! oui ! Je suis étonnée d'être obligée de te le dire, moi qui ne suis qu'une oie, une sotte… Oui, je le suis et je comprends bien que Permaneder ne m'ait pas aimée, car je suis vieille et laide, et Babett est certainement plus jolie. Mais cela ne le dispensait pas des égards qu'il devait à ma naissance, à mon éducation et à mes sentiments ! Tu n'as pas vu, Tom, de quelle façon il a oublié le respect qu'il me devait, et celui qui ne l'a pas vu ne sait rien, car on ne peut pas raconter à quel degré il était abject dans cet état… Et tu n'as pas entendu le mot qu'il m'a crié, à moi, ta sœur, lorsque j'ai pris mes affaires et quitté la chambre pour me reposer un peu sur le sofa du petit salon… Oui ! j'ai été obligée d'entendre cela de sa bouche… un mot… un mot !… Bref, Thomas, c'est ce mot qui m'a forcée de faire mes malles toute la nuit, de réveiller Erika de grand matin et de partir, car je ne pouvais pas rester avec un homme auprès duquel je serais obligée d'entendre des mots pareils, et, comme je te l'ai dit, je ne retournerai jamais chez un tel homme… ou il faudrait que je m'avilisse, je ne pourrais plus m'estimer moi-même, j'aurais perdu toute dignité.

— Voudrais-tu avoir l'obligeance de me répéter ce satané mot, oui ou non !

— Jamais, Thomas. Jamais il ne franchira mes lèvres. Je sais ce que je me dois à moi-même, à toi, ici, dans cette maison…

— Alors, pas moyen de discuter avec toi !

— C'est possible, et je voudrais que nous n'en parlions plus…

— Que comptes-tu faire ? Veux-tu divorcer ?

— Je le veux, Tom. C'est ma ferme décision. C'est ce que je dois à moi-même, à mon enfant et à vous tous.

— Eh bien, c'est une folie, dit-il d'un ton calme.

Il tourna sur ses talons et s'éloigna comme s'il croyait l'affaire liquidée.

— Pour divorcer, mon enfant, il faut être deux : je doute que Permaneder soit prêt à le faire de son bon gré ; la pensée seule me fait rire…

— Oh ! laisse-moi ce soin, dit-elle sans se laisser intimider. Tu veux dire qu'il s'y opposera, en raison des 17 000 thalers ; Grünlich non plus n'a pas voulu, on l'y a forcé ; il y a des moyens et je vais aller trouver le docteur Gieseke, c'est l'ami de Christian, il m'aidera certainement. C'était tout autre chose alors, je sais ce que je veux dire. Il s'agissait de l'incapacité du mari à nourrir sa famille, oui ! Tu vois que je suis très au courant de ce genre d'affaires, tandis que tu agis vraiment comme si c'était la première fois de ma vie que je divorce. Mais peu importe, Tom. Peut-être sera-ce impossible, cela se peut, il est possible que tu aies raison. Cela ne changera rien pourtant. Cela ne change rien à mes intentions. Eh bien, qu'il garde les sous… il y a dans la vie des choses supérieures. Quant à moi, il ne me reverra jamais plus.

Et là-dessus elle toussota. Elle avait quitté son lit, s'était assise dans un fauteuil, un coude appuyé sur le dossier et le menton enfoui dans sa main dont les quatre doigts crispés tiraient la lèvre inférieure. Ainsi, le buste tourné de côté, irritée, les yeux rougis, elle regardait fixement par la fenêtre.

Le consul marchait de long en large dans la chambre, soupirait, secouait la tête et haussait les épaules. À la fin, il s'arrêta devant elle, en se tordant les mains :

— Tu n'es qu'une enfant, Tony, dit-il, d'un ton découragé et suppliant. Toutes tes paroles sont de l'enfantillage ! Ne veux-tu pas, si je t'en prie, daigner considérer un instant les choses comme une personne adulte ? Ne t'aperçois-tu donc pas que tu agis comme si tu avais éprouvé quelque chose de grave et de pénible, si ton mari t'avait cruellement trompée, t'avait accablée d'outrages en public ? Réfléchis donc un peu qu'il n'y a rien eu. Pas une âme ne connaît ce stupide incident sur votre échelle de la Kaufingerstrasse. Retourne chez Permaneder en toute tranquillité, tout au plus avec un air moqueur… Tu ne nuiras en rien à ta dignité et à la nôtre, au contraire ! Ce qui y nuira, ce sera de ne pas le faire, de transformer en scandale cette bagatelle.

Elle lâcha vivement son menton et le regarda en face.

— Maintenant, tais-toi, Thomas ! Maintenant, c'est mon tour. Écoute ! Comment ? N'y a-t-il de honte et de scandale dans la vie que lorsque les choses s'ébruitent et se colportent ? Ah ! non ! Le scandale secret qui vous ronge et dévore en silence l'estime que l'on a de soi-même est un scandale

bien pire. Est-ce que nous autres Buddenbrook, qui voulons être « épatants », comme vous le dites toujours ici, nous sommes obligés, entre nos quatre murs, d'accepter des humiliations ? Tom, tu m'étonnes. Représente-toi notre père, comment crois-tu qu'il se serait comporté sur le moment et par la suite ? Non, il faut de la netteté et de la franchise. Tu peux à tout moment montrer à tout le monde tes livres et dire : « Voilà ! » Il ne doit pas en être autrement de chacun de nous. Je sais comment Dieu m'a faite. Je n'ai aucune crainte ! Laisse Julie Möllendorpf passer près de moi sans me saluer ! Laisse Pfiffi Buddenbrook, le jeudi, rire de joie maligne et dire : « Eh bien, c'est malheureusement la seconde fois déjà ; sans doute, les deux fois, c'était la faute du mari. » Je suis bien au-dessus de cela, Thomas. Je sais que j'ai agi comme je croyais devoir agir. Non, ce n'est pas par peur de Julie Möllendorpf ou de Pfiffi Buddenbrook que j'avalerai des couleuvres, me laisserai insulter dans un grossier dialecte de brasserie, et que je resterai auprès d'un homme, dans une ville, où il faudrait m'accoutumer à de telles paroles, à de telles scènes, où il me faudrait renier ma naissance, mon éducation et tout ce que j'ai appris, uniquement pour paraître heureuse et satisfaite. J'appelle cela une indignité, j'appelle cela un scandale, s'il faut te le dire.

Elle s'interrompit, reposa son menton dans sa main et fixa les vitres. Il se tenait debout devant elle, les mains dans les poches de son pantalon, et la regardait sans la voir, absorbé dans ses pensées et tournant lentement la tête de côté et d'autre.

— Tony, dit-il, tu ne m'en feras pas accroire. Je savais d'avance ce que tu m'as révélé dans tes dernières paroles. Ce n'est pas du tout le mari, c'est la ville que tu détestes. Ce n'est nullement cette sottise au haut de l'échelle, c'est l'ensemble des choses. Tu n'as jamais pu t'acclimater là-bas. Sois sincère !

— Tu as raison, Thomas, s'écria-t-elle.

Elle bondit et sembla le viser de sa main tendue. Son visage était rouge. Elle resta dans une attitude belliqueuse, saisissant d'une main la chaise, gesticulant de l'autre, et tint un discours, un discours passionné, ardent, qui jaillissait en un flot ininterrompu. Le consul la regardait avec un profond étonnement. À peine se donnait-elle le temps de reprendre haleine que déjà se déversaient et bouillonnaient d'autres paroles. Oui, elle trouvait des mots, elle exprimait tout ce qui s'était accumulé en elle de dégoût, pendant ces dernières années, dans un discours un peu désordonné et confus, mais

elle savait s’exprimer. C’était une explosion, un déchaînement plein de la sincérité du désespoir. Une force se déchaînait ici contre laquelle il n’y avait pas de contradiction possible, une force élémentaire qu’on ne pouvait plus discuter.

— Tu as raison, Thomas ! Répète-le encore ! Ah ! je te fais remarquer expressément que je ne suis plus une sotte, je sais comment je dois envisager la vie. Je ne suis plus sidérée quand j’apprends que tout ne se passe pas très proprement. J’ai connu des gens comme Trieschke le larmoyant. J’ai été mariée avec Grünlich et je connais nos libertins ici en ville. Je ne suis plus l’innocente qui vient de son village, je te le dis, et cette histoire avec Babette, prise en elle-même et hors de l’enchaînement des faits, ne m’aurait pas chassée de ma maison, crois-le bien ! Mais, Thomas, cet incident a fait déborder la coupe ; il n’en fallait pas beaucoup, elle était déjà pleine depuis longtemps, pleine depuis longtemps ! Un rien l’aurait fait déborder, et alors ceci, reconnaître que même sur ce point je ne pouvais pas compter sur Permaneder, cela a été le bouquet, le comble, c’est ce qui a fait éclater le vase et mûrir d’un coup ma résolution de m’enfuir pour toujours de Munich, et cette résolution a mis longtemps à mûrir. Tom, je ne peux pas vivre là-bas, par Dieu et tous les saints du Paradis, je ne le peux pas ! Tu ne sais pas, Thomas, combien j’ai été malheureuse, même quand tu es venu nous voir, je n’ai rien laissé paraître, car je suis une femme qui a du tact, je ne veux pas importuner les autres avec mes doléances, et je n’ai pas tout le temps des confidences sur les lèvres. J’ai toujours été très réservée. Mais j’ai souffert, Tom, souffert par tout ce qui est en moi, je puis dire, par tout mon être. Comme une plante, pour me servir d’une image, comme une fleur que l’on aurait transplantée dans un sol étranger, si déplacée que te semble cette comparaison, car je suis laide… Je ne pouvais pas aller en un pays qui me fût plus étranger, pas même en Turquie. Oh ! nous ne devrions jamais quitter notre terre natale, nous autres gens du Nord. Nous devrions rester aux bords de notre baie… et vivre honnêtement. Vous vous êtes moqués, parfois, de mon engouement pour la noblesse… oui, dans ces dernières années, j’ai souvent songé aux paroles que m’a dites il y a longtemps un homme intelligent : « Vous avez de la sympathie pour les nobles… faut-il vous dire pourquoi ? Parce que vous êtes vous-même une aristocrate. Votre père est un grand seigneur et vous êtes une princesse. Un abîme vous sépare de nous autres, qui n’appartenons pas à votre milieu supérieur… » Oui, Tom, nous nous considérons comme des nobles et nous nous sentons

différents des autres. Nous ne devrions jamais essayer de vivre ailleurs, où l'on ne sait pas qui nous sommes, où l'on ne sait pas nous apprécier, nous n'y récolterons que des humiliations et on nous trouvera ridiculement orgueilleux. Oui, tous m'ont trouvée ridiculement orgueilleuse. On ne me l'a pas dit, mais on me l'a fait sentir à toute heure et j'en ai souffert.

« Ah ! dans un pays où l'on mange de la tarte avec un couteau, où les princes parlent un mauvais allemand, où, quand un monsieur ramasse l'éventail d'une dame, on considère ce geste comme une déclaration, dans un tel pays, il est facile de paraître orgueilleux, Tom ! S'acclimater ? Non, chez des gens sans dignité, sans morale, sans ambition, sans distinction, sans austérité, chez des gens peu soignés, impolis et négligés, chez des gens à la fois paresseux et légers, lourds et superficiels… chez de telles gens on ne peut pas s'acclimater et on ne le pourra jamais aussi vrai que je suis ta sœur ! Eva Evers y est parvenue… bon ! Mais une Evers n'est pas une Buddenbrook, et puis elle a un mari qui est bon à quelque chose. Et moi, qui ai-je eu ? Réfléchis, Thomas, rappelle-toi tout, depuis le début. Je suis d'ici, de cette maison où l'on est quelqu'un, où l'on est actif, où l'on a un but, je suis allée là-bas chez Permaneder, qui s'est retiré des affaires avec ma dot… Ah ! cela, c'était typique, c'était vraiment significatif, mais c'en était le seul côté amusant. Ensuite ? Un enfant allait naître ! Quelle joie j'en avais ! Il m'aurait dédommagée de tout ! Qu'arrive-t-il ? Il se meurt, il est mort. Ce n'est pas la faute de Permaneder, à Dieu ne plaise, non. Il a fait ce qu'il a pu, et même il n'est pas allé à la brasserie deux ou trois jours, Dieu m'en est témoin ! Mais cela s'est ajouté au reste, Thomas, et ne m'a pas rendue plus heureuse, tu le penses bien. J'ai supporté ce coup et n'ai pas murmuré. J'ai été seule, incomprise, j'ai passé pour une orgueilleuse et je me suis dit : "Tu lui as donné ta parole pour la vie. Il est un peu lourdaud et paresseux, il a déçu tes espérances, mais il a de bonnes intentions et son cœur est pur." Puis, il m'a fallu le voir à cet instant répugnant. Alors, je l'ai constaté : il me comprend si bien et me respecte tant qu'il me lance ce mot, un mot que pas un débardeur des docks ne crierait à un chien. J'ai vu alors que rien ne me retenait plus, que ce serait une honte de rester. Et lorsqu'en venant de la gare je remontais la Holstenstrasse, le commissionnaire Nielsen est passé près de moi et a levé son gibus, alors je l'ai salué à mon tour, non pas avec hauteur, mais comme papa saluait les gens ainsi, de la main. À présent, je suis ici, et tu peux atteler deux douzaines de chevaux de trait, Tom, tu ne me ramèneras pas à Munich. Demain, j'irai trouver Gieseke.

Ce fut là le discours que tint Tony ; ensuite, elle se laissa choir sur sa chaise, un peu épuisée, enfouit son menton dans sa main et se mit à fixer les vitres.

Tout effrayé, abasourdi, presque ébranlé, le consul se tenait devant elle et se taisait. Puis il soupira, leva les bras à la hauteur des épaules et les laissa retomber le long des jambes.

— Oui, il n'y a rien à faire ! dit-il tout bas.

Il tourna lentement sur ses talons et se dirigea vers la porte.

— Tom, demanda-t-elle, est-ce que tu m'en veux ?

D'une main il tenait le bouton ovale de la porte, de l'autre il fit un geste las de dénégation :

— Ah ! non ! Nullement !

Elle lui tendit la main et posa la tête sur l'épaule de son frère :

— Viens ici, Tom… Ta sœur n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie. Tout retombe sur elle… Et en ce moment elle n'a personne pour la soutenir…

Il revint, lui prit la main, de côté en quelque sorte, indifférent, las, sans la regarder.

Soudain, la lèvre supérieure de Tony se mit à trembler.

— Il va falloir que tu travailles seul, dit-elle, Christian ne fera jamais rien de bon, et moi, c'est fini maintenant. J'ai liquidé… je ne peux plus rien faire, oui, il va falloir me donner la charité, à moi, bouche inutile. Je n'aurais pas pensé échouer aussi complètement à te seconder un peu, Tom ! Maintenant, c'est toi tout seul qui dois maintenir le rang des Buddenbrook… Que Dieu soit avec toi…

Et deux larmes, deux grosses larmes claires, coulèrent le long des joues de Tony, dont le teint montrait déjà quelques inégalités.

CHAPITRE XI

Tony ne resta pas oisive, elle prit l'affaire en main. Dans l'espoir de la calmer, de l'adoucir, de la faire changer d'avis, le consul avait provisoirement exigé d'elle qu'elle se tînt tranquille et ne quittât pas la maison, pas plus qu'Erika. Tout pouvait s'arranger à l'amiable… Tout d'abord, il ne fallait pas que la chose s'ébruitât en ville. Le repas de famille, le jeudi traditionnel, fut décommandé.

Dès le premier jour après l'arrivée de Mme Permaneder, le docteur Gieseke, l'avoué, fut mandé dans la Mengstrasse par une missive de Tony. Elle le reçut seule, dans la chambre du milieu, sur le corridor du premier. On avait allumé du feu, et sur une table massive elle avait mis, en cas de besoin, un encrier, des plumes et une quantité de papier blanc de grand format, provenant du bureau. On prit place dans deux fauteuils.

— Docteur ! dit-elle, en croisant les bras, la tête rejetée en arrière, les yeux levés au ciel, vous êtes un homme qui connaissez la vie en tant qu'homme et de par votre profession ; je puis donc m'ouvrir franchement à vous.

Et elle le mit au courant de ce qui s'était passé avec Babette et dans la chambre, sur quoi le docteur Gieseke eut le regret de lui déclarer que ni la scène attristante de l'escalier ni l'insulte reçue, ne constituaient des motifs valables pour divorcer.

— Bien, dit-elle, je vous remercie.

Puis elle se fit donner un aperçu des motifs de divorce, valables aux yeux de la loi, écouta, l'esprit ouvert et avec un intérêt profond, un assez long exposé sur le droit dotal et, pour l'instant, remercia le docteur Gieseke avec une aimable gravité.

Elle se rendit au rez-de-chaussée et obligea le consul à passer dans son bureau particulier.

— Thomas, dit-elle, je te prie d'écrire sans délai à cet homme. Je n'aime pas à prononcer son nom. Quant à mon argent, je suis parfaitement renseignée. Qu'il s'explique à ce sujet. En tout état de cause, moi, il ne me reverra jamais. S'il ne consent pas à une séparation légale, nous nous occuperons d'un règlement de comptes, ainsi que de la restitution de ma dot. S'il refuse, nous n'avons rien à craindre ; il faut que tu saches, Tom, que le droit de Permaneder sur ma dot est, d'après mon contrat, un droit de propriété, certainement, d'accord, mais malgré tout je garde pratiquement un droit de regard, Dieu soit loué !…

Le consul marchait de long en large, les mains derrière le dos, et secouait nerveusement les épaules, car le visage avec lequel elle prononçait le mot latin *dos* était excessivement fier.

Il n'avait pas le temps. Il était débordé de travail, par Dieu ! Elle n'avait qu'à prendre patience, et il la priait de réfléchir encore cinquante fois. Le lendemain il partait pour Hambourg, il devait se rendre à une conférence, à une entrevue fâcheuse avec Christian.

Christian avait écrit pour obtenir une subvention, un secours que Mme Buddenbrook mère prélèverait sur l'héritage futur. Ses affaires étaient lamentables, et bien qu'il fût submergé continuellement par les échéances, il paraissait pourtant s'amuser royalement au restaurant, au cirque, au théâtre, à en juger par les dettes qui sortaient de l'ombre et qu'il avait pu contracter en abusant d'un nom sonnant bien ; il avait mené une vie bien au-dessus de ses moyens. On savait dans la Mengstrasse, on savait au cercle et dans toute la ville qui en était la cause. C'était une femme vivant seule, qui s'appelait Aline Puvogel et avait deux jolis enfants. Christian n'était pas le seul parmi les négociants de Hambourg à entretenir avec elle des rapports intimes et onéreux.

Bref, outre les désirs de divorce de Tony, il y avait encore bien des choses contrariantes, et le voyage à Hambourg était urgent. D'ailleurs, il était probable que M. Permaneder, de son côté, donnerait de ses nouvelles.

Le consul partit et revint indigné et maussade. Comme il n'était arrivé aucune nouvelle de Munich, il se vit contraint de faire le premier pas. Il écrivit, il écrivit froidement et avec détachement, avec un peu de dédain. Incontestablement, Antonie avait été exposée à de graves désillusions en vivant avec M. Permaneder… en dehors des détails, elle n'avait pas trouvé dans cette union le bonheur espéré… son désir de voir rompre cette alliance devait paraître justifié à toute personne de bon sens… malheureusement sa décision de ne pas retourner à Munich paraissait inébranlable. Et la question se posait de la conduite que Permaneder comptait tenir en présence de ces faits.

Des journées d'attente !… Puis, M. Permaneder répondit. Il répondit d'une façon à laquelle personne ne s'attendait, ni le docteur Gieseke, ni Mme Buddenbrook mère, ni Thomas, ni même Antonie…

En termes très simples, il consentait à la séparation. Il écrivait qu'il regrettait de tout son cœur ce qui était arrivé, mais qu'il respectait les désirs d'Antonie, voyant bien qu'elle et lui ne s'étaient jamais accordés… S'il lui avait fait vivre des années pénibles, qu'elle essayât de les oublier et de lui pardonner. Comme il ne la reverrait sans doute jamais, ni elle, ni Erika, il lui souhaitait, ainsi qu'à son enfant, tout le bonheur possible… Signé : Aloïs Permaneder.

Dans un *post-scriptum*, il s'offrait expressément à restituer la dot sans délai. Lui, de son côté, avait de quoi vivre sans soucis avec ce qu'il possédait. Il n'avait pas besoin de délai, n'ayant pas d'argent à retirer du

commerce, la maison lui appartenait et il aurait immédiatement l'argent liquide.

Tony se sentit presque un peu confuse et, pour la première fois, elle se sentit disposée à trouver louable l'indifférence que M. Permaneder apportait aux questions d'argent.

Alors, le docteur Gieseke entra de nouveau en fonction, il se mit en rapport avec M. Permaneder au sujet du motif à invoquer pour le divorce, « incompatibilité d'humeur insurmontable », et le procès commença – le deuxième procès en divorce de Tony. Elle en suivit les phases avec gravité et compétence, avec un zèle infini. Elle en parlait partout où elle allait et le consul se fâcha plusieurs fois. Pour le moment, elle n'était pas à même de partager le chagrin de son frère. Elle était trop accaparée par de grands mots comme « fruits, revenus, accessions, biens dotaux, biens tangibles », qu'elle employait avec aisance et dignité, la tête rejetée en arrière, les épaules un peu levées. Ce qui lui avait fait le plus d'impression parmi les explications données par le docteur Gieseke, c'était un paragraphe qui traitait de l'éventualité d'un trésor qui serait trouvé dans un terrain apporté en dot, lequel trésor devait être regardé comme partie intégrante de la dot et être restitué à la fin de l'union. Elle parlait à tout le monde de ce trésor qui n'existait pas, à Ida Jungmann, à l'oncle Justus, à la pauvre Clothilde, aux dames Buddenbrook de la Grand-Rue, qui, d'ailleurs, quand elles eurent connaissance des événements, laissèrent tomber leurs mains sur leurs genoux et se regardèrent, muettes d'étonnement qu'une telle satisfaction leur fût donnée… Elle en parlait à Thérèse Weichbrodt, dont Erika Grünlich suivait avec profit l'enseignement, et même à la bonne Mme Kethelsen, qui, pour plus d'une raison, n'y comprenait rien.

Puis vint le jour où le divorce devait être prononcé définitivement et où Tony régla la dernière formalité nécessaire en priant Thomas de lui confier le livre de raison, pour qu'elle y inscrivît de sa main le nouveau fait. Ensuite, il fallut s'habituer à la situation. Elle le fit vaillamment. Avec une dignité intangible, elle parut ne pas entendre les petites pointes, merveilleusement perfides, des dames Buddenbrook ; avec une froideur inénarrable, elle fit semblant, dans la rue, de ne pas voir les têtes des Hagenström et des Möllendorpf qu'elle rencontrait et elle renonça tout à fait aux réunions mondaines qui, depuis des années d'ailleurs, n'avaient plus lieu dans la maison paternelle, mais dans celle de son frère. Elle avait ses proches parents : Mme Buddenbrook, Thomas, Gerda ; elle avait Ida

Jungmann et Sesemi Weichbrodt, son amie maternelle ; elle avait Erika et apportait tous ses soins à l'éducation « très distinguée » qu'elle voulait donner à cette enfant, en l'avenir de qui elle mettait peut-être sa dernière espérance. Elle vécut ainsi et le temps s'enfuit.

Plus tard, d'une façon qui resta inexplicable, le « mot » fut enfin connu des divers membres de la famille, ce mot désespéré qui, dans cette fameuse nuit, avait échappé à M. Permaneder. Qu'avait-il dit ?

— Va-t'en au diable, carogne puante !

C'est ainsi que se termina le second mariage de Tony.

OceanofPDF.com

SEPTIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Baptême !… Baptême dans la Grand-Rue !

Tout ce que Mme Permaneder, aux jours d'espérance, avait vu se dérouler en rêve devant ses yeux se trouve réalisé ! Car, dans la salle à manger, près de la table – discrètement et sans bruit de vaisselle susceptible de troubler la cérémonie du hall – la soubrette couronne de crème fouettée des tasses de chocolat bouillant qui s'alignent en rangs serrés sur un immense plateau ovale aux poignées dorées, recourbées en coquilles, tandis qu'Antoine, le maître d'hôtel, découpe une pièce montée majestueuse et que Mlle Jungmann garnit de petits fours et de fleurs fraîches des coupes d'argent, puis, la tête inclinée sur l'épaule, les deux petits doigts en l'air, inspecte son œuvre du regard…

Encore un instant et l'on va offrir à la ronde toutes ces magnificences, quand la société se sera confortablement installée dans les deux salons. Pourvu qu'il y en ait assez ! Car la famille au complet se trouve réunie, sinon au grand complet : par les Œverdieck n'est-on pas allié aux Kistenmaker, par ceux-ci aux Möllendorpf et ainsi de suite ? Tracer une limite serait chose bien impossible ! Les Œverdieck, eux, sont dignement représentés en la personne de leur chef, Kaspar Œverdieck, bourgmestre en fonction et plus qu'octogénaire.

Il est venu en voiture, puis a gravi l'escalier, appuyé sur sa canne et sur le bras de Thomas Buddenbrook. Sa présence exalte la solennité de la fête… et, sans aucun doute, cette fête justifie la plus solennelle solennité !

En effet, dans le hall, un jeune pasteur – robe noire et fraise immaculée, empesée en meule de moulin – parle derrière une petite table fleurie déguisée en autel, et, de l'autre côté, une gaillarde plantureuse, richement vêtue d'écarlate et d'or, tient sur ses bras rebondis une petite chose enfouie sous les dentelles et les rubans de satin… Un héritier ! Un rejeton mâle ! Un Buddenbrook ! Conçoit-on la signification d'un tel événement ?

Conçoit-on avec quel ravissement discret la première nouvelle à peine chuchotée, encore presque à l'état de pressentiment, en a été portée de la Grand-Rue à la Mengstrasse ? L'enthousiasme muet de Mme Permaneder quand elle étreignit, à cette révélation, sa mère, son frère et – plus précautionneusement – sa belle-sœur ? Et maintenant que le printemps est venu, le printemps de l'année 61, il est là, il reçoit le sacrement du baptême, l'enfant sur qui, depuis si longtemps, reposent tant d'espérances, de qui l'on a tant parlé et depuis si longtemps, qui fut attendu, désiré depuis tant d'années, lui que l'on a obtenu de Dieu à force de prières et à cause de qui l'on a tant tourmenté le docteur Grabow… il est là et son apparence n'a rien que d'insignifiant.

Les menottes jouent avec les tresses d'or qui entourent la taille de la nourrice, et la tête coiffée d'un petit béguin de dentelles garni de bleu pâle repose sur le coussin, légèrement détournée et indifférente au pasteur, de sorte que les yeux, avec un clignotement de vieillard, semblent plonger dans la salle et passer en revue la parenté. Dans ces yeux, dont les paupières supérieures sont frangées de très longs cils, le bleu clair de l'iris paternel et le brun de la prunelle maternelle se sont fondus en un châtain doré lumineux, indécis, changeant avec les nuances du jour ; cependant, à la racine du nez, deux creux s'emplissent d'ombres bleues. Ce tout petit visage à peine ébauché en reçoit prématurément un caractère accusé qui ne sied pas, tant s'en faut, à ses quatre semaines ; mais Dieu veillera à ce que ce ne soit pas là un présage funeste : le visage de la mère présente la même particularité et l'on ne voit point qu'elle en ait pâti. N'importe ! il vit, c'est un garçon, voilà ce qui a été, il y a quatre semaines, une source de joie sans mélange.

Il vit et il pourrait en être autrement. Le consul n'oubliera jamais la poignée de main du bon docteur Grabow lui disant, il y a quatre semaines, lorsqu'il put quitter la mère et l'enfant :

— Estimez-vous heureux, cher ami ; il s'en est fallu de bien peu…

Le consul n'avait pas osé le prier de s'expliquer sur le sens de ces paroles. Il repousse avec épouvante la pensée que cette infime créature si longtemps désirée et qui vint au monde si étrangement silencieuse eût pu avoir le sort de la deuxième petite fille d'Antonie… Il n'en sait pas moins que la mère et l'enfant ont passé, il y a quatre semaines, une heure d'extrême péril, et il s'incline avec bonheur et tendresse vers Gerda qui,

croisant sur un coussin de velours ses pieds chaussés de souliers vernis, s'abandonne dans un fauteuil, à côté de Mme Buddenbrook mère.

Comme elle est encore pâle ! Qu'elle est étrangement belle dans sa pâleur avec sa lourde chevelure acajou et ses yeux énigmatiques qui reposent, voilés d'une certaine ironie, sur le pasteur. C'est M. André Pringsheim, qui, après la mort subite du vieux Kölling, a été promu malgré sa jeunesse au rang de pasteur titulaire. Il élève son menton au-dessus de ses mains, jointes avec ferveur. Il a des cheveux blonds, courts et frisés, un visage osseux et glabre dont l'expression, passant de la gravité fanatique à la béatitude illuminée, paraît quelque peu théâtrale.

Il est originaire de Franconie où, durant quelques années, dans un milieu presque exclusivement catholique, il a dirigé une petite communauté luthérienne ; dans ses efforts pour se hausser à une prononciation pure et éloquente, son dialecte natal est devenu un langage particulier à lui seul, aux voyelles étirées et sourdes ou brusquement accentuées, aux *r* roulants…

Il loue Dieu d'une voix tantôt douce, tantôt vibrante et tantôt éclatante, et la famille l'écoute : Mme Permaneder, enveloppée d'une gravité très digne qui cache son ravissement et sa fierté ; Erika Grünlich, déjà dans sa quinzième année, vigoureuse jeune fille aux nattes relevées qui a le teint rose de son père ; Christian, arrivé de Hambourg le matin même et qui roule de côté et d'autre ses yeux enfoncés… Le pasteur Tiburtius et son épouse n'ont pas hésité à quitter Riga pour assister à cette lointaine cérémonie : Sievert Tiburtius a disposé sur ses deux épaules les pointes de ses longs et rares favoris, et ses petits yeux gris s'écarquillent de temps à autre d'une façon incroyable, se dilatent de plus en plus, débordent, comme pour jaillir de leurs orbites ; Clara fixe droit devant elle un regard plein d'ombre, grave et sévère, et porte parfois la main à sa tête où s'obstine une douleur… Ils ont d'ailleurs apporté aux Buddenbrook un cadeau splendide : un imposant ours brun empaillé, debout, gueule ouverte, qu'un parent du pasteur a tué quelque part au fond de la Russie, et qui, maintenant, un plateau de cartes de visite entre les pattes, se dresse au rez-de-chaussée dans l'antichambre.

Chez les Kröger se trouve en visite leur Jürgen, employé des postes à Rostock : c'est un homme modeste, simplement vêtu ; quant à Jakob, nul ne sait où il est, sinon sa mère, née Œverdieck, cette faible femme qui vend en secret son argenterie pour envoyer des subsides au déshérité…

Les dames Buddenbrook sont là, elles aussi, et cet heureux événement familial les comble d'une joie profonde, ce qui n'a point empêché Pfiffi de

remarquer que l’enfant n’a pas précisément l’apparence de la santé ; et, tout comme Henriette et Frédérique, Mme Gotthold Buddenbrook, née Stüwing, s’est bien vue forcée d’en convenir. La pauvre Clothilde cependant, grisonnante, étique, patiente et affamée, s’émeut aux paroles du pasteur Pringsheim et à la pensée de la pièce montée et du chocolat…

Parmi les invités, seuls M. Guillaume Marcus et Sesemi Weichbrodt sont étrangers à la famille.

Maintenant, le pasteur s’adresse aux parrains et les instruit de leurs devoirs. L’un d’eux est Justus Kröger… Le consul Buddenbrook s’est défendu d’abord de solliciter ses bons offices.

— Ne poussons pas ce vieillard à des folies ! disait-il. Il a journellement avec sa femme, au sujet de son fils, les scènes les plus terribles ; son peu de fortune y passe, et, de chagrin, il se laisse aller, ma foi, à quelque débraillé dans sa tenue. Mais qu’en pensez-vous ? Si nous lui demandons d’être parrain, il va donner à l’enfant un service complet d’or massif et déclinera toute compensation !

Seulement, quand l’oncle Justus entendit parler d’un autre parrain – n’avait-il pas été question de Stéphane Kistenmaker, ami du consul ? – il se montra si vivement piqué qu’on le choisit malgré tout ; son présent, un gobelet d’or, ne fut d’ailleurs pas, à la satisfaction de Thomas Buddenbrook, d’un poids excessif.

Et le second parrain, c’est ce vénérable vieux monsieur chenu, à haute cravate, à redingote de fin drap noir dont les basques laissent invariablement dépasser le coin d’un mouchoir rouge et qui, dans le fauteuil le plus moelleux, se penche sur sa canne à béquille : le bourgmestre Œverdieck. Quel événement ! Quelle victoire ! Peu de gens en comprennent le fin mot. Grand Dieu ! c’est qu’on ne saurait invoquer la parenté ! Les Buddenbrook ont dû forcer la main au vieillard !… Et, de fait, il y a là un bon tour, une petite intrigue ourdie par le consul d’accord avec Mme Permaneder. À vrai dire, ce n’avait été à l’origine qu’une plaisanterie, dans la première joie de savoir la mère et l’enfant hors de danger.

— Un garçon, Tony ! Il faut qu’il ait le bourgmestre pour parrain ! s’était écrié le consul.

Mais elle, saisissant la balle au bond, a pris la chose au sérieux ; sur quoi, le consul, après avoir, lui aussi, mûrement examiné la question, a consenti à une tentative. Ils mirent en avant l’oncle Justus, qui dépêcha sa femme chez sa belle-sœur, épouse du marchand de bois Œverdieck, afin que de son côté

elle préparât le terrain auprès de son vieux beau-père. Une déférente visite de Thomas Buddenbrook au magistrat suprême de la ville paracheva l'œuvre…

Et maintenant, tandis que la nourrice soulève le bonnet de l'enfant, le pasteur, puisant dans une coupe d'argent et de vermeil placée devant lui, asperge avec précaution, de deux ou trois gouttes, la maigre chevelure du petit Buddenbrook et proclame lentement, solennellement, les noms dont il le baptise :

— Justus, Johann, Kaspar.

Puis c'est une courte prière ; après quoi, les parents défilent pour déposer, sur le front du petit être silencieux et indifférent, un baiser chargé de vœux… Thérèse Weichbrodt passe la dernière et la nourrice est obligée d'abaisser un peu l'enfant jusqu'à elle. En revanche, Sesemi lui donne deux baisers qui claquent doucement et dans l'intervalle desquels elle murmure :

— Ô cher « onfont » !

Trois minutes plus tard, on se trouve réunis dans le grand et le petit salon, où les friandises circulent à la ronde. Le pasteur Pringsheim est là, lui aussi, avec sa fraise et sa longue robe d'où dépassent ses larges bottines brillantes comme un miroir ; il hume à petits coups la crème Chantilly fraîche sur son chocolat brûlant et cause, le visage transfiguré, d'un ton badin qui forme un singulier contraste avec son sermon. Chacun de ses gestes proclame expressément :

— Voyez, je puis, s'il le faut, dépouiller le prêtre et me laisser aller à l'innocente gaieté d'un simple mortel !

C'est un homme habile et qui sait se plier aux circonstances. Il parle à la vieille Mme Elisabeth avec une légère onction, à Thomas et à Gerda en homme du monde aux gestes arrondis, à Mme Permaneder sur un ton d'enjouement cordial, mêlé d'une pointe de taquinerie… Par instants, quand le sentiment de la situation lui revient, il croise les mains sur ses genoux, rejette la tête en arrière, fronce ses sourcils, allonge son visage. Lorsqu'il rit, il aspire l'air entre ses dents serrées, par saccades et avec un sifflement.

Soudain, un mouvement se produit dans le corridor ; on entend rire les domestiques, et, dans l'encadrement de la porte, un étrange invité apparaît : c'est Grobleben, Grobleben au maigre nez où se balance en toute saison une longue goutte qui ne tombe jamais. Grobleben est un ouvrier des entrepôts du consul, et son patron lui a procuré un supplément de salaire en faisant de lui son cireur de bottes. Il apparaît de bon matin dans la Grand-Rue, prend

les chaussures déposées devant la porte et les nettoie dans le vestibule du rez-de-chaussée. Aux fêtes de famille, cependant, il se présente en habit des dimanches, offre des fleurs et, la goutte oscillant au bout du nez, débite d'une voix larmoyante et pleine d'onction sa petite harangue, après quoi il empoche son petit pourboire. Mais ce n'est pas pour cela qu'il vient !

Il a revêtu une redingote noire – que le consul a mise au rebut – mais ses pieds sont chaussés de bottes crottées, à tige, et un cache-nez de laine bleue s'enroule autour de son cou. Dans sa main sèche et rouge, il tient un gros bouquet de roses pâles, un peu trop épanouies, dont une partie s'effeuille lentement sur le tapis. Il roule ses petits yeux enflammés et clignotants, sans rien voir en apparence… Il s'arrête dans l'encadrement de la porte, tient son bouquet devant lui et commence immédiatement à parler, tandis que la vieille Mme Elisabeth l'encourage de la tête et lui prête parfois le secours de ses paroles, et que le consul l'observe tout en haussant un de ses clairs sourcils, et que certains membres de la famille, Mme Permaneder, par exemple, se cachent la bouche sous leur mouchoir :

— Je ne suis qu'un pauvre homme, moi, mesdames et messieurs, mais j'ai ben du cœur tout de même, et le bonheur et la joie de mon maître, M. le consul Buddenbrook, qu'a toujours été bon pour moi, ça m'fait quelque chose, et alors je suis venu pour féliciter de tout mon cœur M. le consul et Mme la « consule » et toute leur honorée famille, et souhaiter prospérité à l'enfant, parce qu'ils le méritent devant Dieu et devant les hommes : des patrons comme le consul Buddenbrook, y en a guère, c'est un patron à la hauteur, et le bon Dieu le lui rendra…

— Bravo, Grobleben ! Voilà qui est joliment dit ! Grand merci, Grobleben ! Et ces roses, qu'en voulez-vous faire ?

Mais Grobleben n'est pas encore au bout de son rouleau, il force sa voix larmoyante et couvre celle du consul :

— … le bon Dieu le lui rendra, que je vous dis, à lui et à toute sa très honorée famille, quand nous nous tiendrons devant son tribunal ; car un jour, il faudra tous descendre dans la fosse, les pauvres et les riches, telles sont Sa sainte volonté et Sa loi ; alors y en a qu'auront une bière bien polie et de bois sec, et les autres une vieille caisse ; mais faudra tous tomber en pourriture, en pourriture… en pourriture !…

— Ouais, Grobleben ! C'est un baptême, aujourd'hui ! Que venez-vous parler de pourriture ?…

— Et voici comme qui dirait quelques fleurs… conclut Grobleben.

— Merci beaucoup, Grobleben ! C’est bien trop beau ! Elles ont dû vous coûter cher, vieux ! Et un pareil discours, il y a longtemps que je n’en ai plus entendu !… Voilà ! Amusez-vous bien avec ceci !

Et le consul, lui mettant la main sur l’épaule, lui présente un écu.

— Eh bien ! mon brave homme, dit la vieille Mme Elisabeth, aimez-vous votre Sauveur, vous aussi ?

— Je l’aime de tout mon cœur, madame, bien vrai !…

Et Grobleben reçoit d’elle un nouvel écu, puis un troisième de Mme Permaneder, sur quoi il se retire avec force plongeons, remportant en pensée les roses – si tant est qu’elles ne gisent point effeuillées sur le tapis…

… Maintenant, le bourgmestre a pris congé – le consul l’a reconduit jusqu’à sa voiture – et c’est le signal du départ pour les autres hôtes, car Gerda Buddenbrook a besoin de ménagements. Le silence se fait dans l’appartement. Mme Elisabeth, Tony, Erika et Mlle Jungmann restent les dernières.

— Écoutez, Ida, dit le consul, voici à quoi j’ai pensé, d’accord avec ma mère : vous nous avez tous soignés autrefois, et lorsque le petit Johann aura quelques années de plus… – pour le moment il a encore sa nourrice, après il lui faudra sans doute une bonne d’enfant – consentirez-vous à vous installer chez nous ?

— Oui, oui, monsieur le consul, et si madame n’y voit pas d’inconvénient…

Gerda, elle aussi, est satisfaite de ce projet, et la proposition est dès maintenant chose acceptée. Mais sur le point de franchir la porte, Mme Permaneder se retourne encore. Elle revient vers son frère, le baise sur les deux joues et dit :

— C’est un beau jour, Tom ! Je suis heureuse comme je ne l’ai été depuis des années ! Nous autres, Buddenbrook, nous n’avons pas encore dit notre dernier mot, grâce à Dieu ! Si quelqu’un le croit, il se trompe lourdement ! Maintenant que le petit Johann est là – oh ! la bonne inspiration de l’avoir appelé Johann, lui aussi ! – il me semble qu’une ère nouvelle commence pour nous tous.

CHAPITRE II

Christian Buddenbrook, copropriétaire de la maison H.C.T. Burmeester et Cie, de Hambourg, tenant à la main son chapeau gris, dernier genre, et sa canne jaune à buste de nonne, entra dans le petit salon de son frère qui lisait auprès de Gerda. C'était le soir du baptême, à neuf heures et demie.

— Bonsoir, dit Christian. Écoute, Thomas, je viens te demander une entrevue pressante… Excusez-moi, Gerda… C'est urgent, Thomas.

Ils passèrent dans la salle à manger pleine d'ombre. Le consul alluma l'une des appliques à gaz, puis se prit à examiner son frère. Il ne pressentait rien de bon. Depuis les premières salutations, il n'avait pas encore eu l'occasion de parler à Christian ; mais il l'avait observé avec attention au cours de la cérémonie et s'était rendu compte qu'il manifestait une gravité, une inquiétude inaccoutumées et qu'il avait même, pendant l'allocution du pasteur Pringsheim, quitté le hall quelques minutes pour des motifs inconnus…

Thomas ne lui avait plus adressé une ligne depuis ce jour où, à Hambourg, Christian avait reçu de ses mains, pour couvrir certaines dettes, dix mille marks à valoir sur son héritage.

— Tu n'as qu'à continuer, avait dit le consul, et tu auras bientôt vu ton dernier sou. Quant à moi, j'espère ne pas te rencontrer de sitôt sur mon chemin. Durant toutes ces années, tu as soumis mon affection à de rudes épreuves…

Pourquoi venait-il à présent ? Il fallait qu'il fût poussé par un mobile impérieux…

— Eh bien ? demanda le consul.

— Voilà, je suis à bout, répondit Christian, se laissant tomber de guingois sur une des chaises à haut dossier rangées autour de la table, et plaçant entre ses maigres genoux son chapeau et sa canne.

— M'est-il permis de demander de quoi tu es à bout, maintenant, et ce qui t'amène ici ? dit le consul qui était resté debout.

— Je suis à bout… répéta Christian, tournant sa tête de droite et de gauche, d'un air terriblement grave et inquiet, tandis que ses petits yeux ronds et enfoncés roulaient sans discontinuer.

Il avait maintenant trente-trois ans, mais en accusait beaucoup plus. Sa chevelure rousse était si clairsemée que déjà la boîte crânienne apparaissait complètement à nu. Au-dessus de ses joues profondément creusées, les pommettes saillaient, proéminentes, et, dans leur intervalle, s'arquait, nue, décharnée, vaste, l'énorme gibbosité de son nez…

— … Si ce n’était que cela… poursuivit-il – et sa main descendait le long de son côté gauche sans le toucher – … ce n’est pas une douleur, c’est un tourment, vois-tu, un tourment éternel, indéfinissable. Le docteur Drögemuller, de Hambourg, m’a déclaré que, de ce côté-là, tous mes nerfs étaient trop courts… Imagine : chez moi, tous les nerfs du côté gauche sont trop courts ! C’est si étrange ! Il me semble parfois que là, à cet endroit, une crampe, une paralysie va immanquablement se produire, une paralysie inguérissable… Tu ne peux t’en faire une idée… Pas un soir je ne m’endors tranquille. Je sursaute parce que, soudain, mon cœur s’arrête de battre et que je suis pris d’une terreur absolument épouvantable… Et ça ne m’arrive pas une fois, mais bien dix, avant que je m’endorme. Je ne sais pas si tu connais cette sensation… Je vais te la décrire dans toute son exactitude… c’est…

— Laisse donc, jeta froidement le consul, je ne présume pas que tu sois venu ici pour me raconter des histoires de ce genre ?

— Non, Thomas, s’il n’y avait que cela… Mais il n’y a pas que cela ! Il y a mon commerce… Maintenant, je suis à bout…

— Tu as encore fait de mauvaises affaires ?

Le consul ne tressaillit même pas, il ne souffla plus mot. Il posa sa question avec le plus grand calme, regardant son frère de biais avec une froideur pleine de lassitude.

— Oui, Thomas. Et, à parler franc – cela n’a d’ailleurs aucune espèce d’importance – jamais mes affaires n’ont été en ordre, pas même après ton avance de dix mille marks, tu le sais bien… Ils n’ont servi qu’à m’épargner une faillite imminente. Voici la chose : peu de temps après, j’ai encore perdu de l’argent sur le café… puis dans la banqueroute d’Anvers… C’est la vérité. Mais ensuite, j’ai arrêté les frais et me suis tenu tranquille. Pourtant, il faut bien vivre… et maintenant il y a des traites, d’autres dettes… cinq mille thalers… Ah ! tu ne sais pas jusqu’où je suis tombé ! Et avec tout cela, ce tourment…

— C’est ce que tu appelles te tenir tranquille ? cria le consul hors de lui.

En ce moment, il était sur le point de perdre la maîtrise de lui-même.

— Tu as laissé le chariot embourbé et tu es allé te divertir ailleurs ! Penses-tu que je ne vois pas d’ici la vie que tu as menée au théâtre, au cirque, dans les cercles avec des femmes de rien ?

— C’est à Aline que tu fais allusion ? Ce sont des choses que tu ne comprends pas, Thomas, et c’est peut-être mon malheur de les comprendre

trop. Sur ce point, tu as raison : il m'en a coûté trop cher, et il m'en coûtera encore pas mal, car laisse-moi te le dire… nous sommes ici entre frères : le troisième enfant, cette petite fille qui est là depuis six mois… eh bien ! elle est de moi.

— Imbécile !

— Ne dis pas cela, Thomas. Il te faut être juste, même dans ton ressentiment, envers elle et envers… Pourquoi ne serait-elle pas de moi ? Et Aline n'est pas du tout une femme de rien ; tu n'as pas le droit d'avancer une chose pareille. Il ne lui est aucunement indifférent de vivre avec le premier venu. Elle a de si bonnes intentions qu'elle a rompu à cause de moi avec le consul Holm qui a beaucoup plus d'argent que moi… Quelle créature magnifique, Thomas ! Tu ne saurais t'en faire une idée ! Et quelle santé ! quelle belle santé !… répéta Christian, rapprochant de son visage la paume de sa main aux doigts crispés, par un geste qui lui était habituel quand il parlait de « That's Maria » et du vice à Londres.

« Si tu voyais ses dents quand elle rit ! Je n'en ai pas rencontré de pareilles dans le monde entier, à Valparaiso pas plus qu'à Londres… Jamais je n'oublierai le soir où je l'ai connue… chez Uhlich, dans le cabinet où l'on déguste les huîtres… Elle était alors la maîtresse du consul Holm. Moi, j'ai un peu causé avec elle, je lui ai fait quelques amabilités… Et après, lorsqu'elle a été à moi… Voui, Thomas ! Voilà qui vous bouleverse autrement que de réussir une affaire… Mais tu n'aimes pas ces histoires-là… Va, je le vois bien sur ton visage. Et d'ailleurs, c'est fini. Maintenant je vais lui dire adieu, bien qu'il me faille rester en relation avec elle à cause de l'enfant… Je vais régler toutes mes dettes à Hambourg et puis boucler. Maintenant, je suis à bout… J'ai parlé à mère et elle veut bien m'avancer les quinze mille thalers qui me permettront d'arranger mes affaires. Tu es d'accord sur ce point, n'est-ce pas ? Car il vaut mieux entendre dire tout simplement : "Christian Buddenbrook liquide et part pour l'étranger", que de me voir faire banqueroute ; tu es bien de mon avis ? De fait, je veux retourner à Londres, Thomas, je veux trouver une place à Londres. Travailler à mon compte ne me vaut rien, c'est de plus en plus évident. Cette responsabilité… Un employé rentre sans souci, le soir, au logis… Et je me suis plu à Londres… As-tu quelque chose à objecter ?

Pendant toutes ces explications, le consul tournait le dos à son frère, et les mains dans les poches de son pantalon, traçait du pied des figures sur le parquet.

— Bien, pars pour Londres, dit-il tout simplement.

Et, sans se retourner, même à demi, vers Christian, il le laissa derrière lui et prit le chemin du petit salon.

Mais Christian le suivit. Il s'avança vers Gerda restée seule à sa lecture et lui tendit la main.

— Bonne nuit, Gerda. Oui, Gerda, je m'en retourne donc incessamment à Londres. Étrange, comme l'on est ballotté de-ci de-là. Et maintenant, me voilà rejeté dans l'incertain, vois-tu, dans cette grande ville où, à chaque troisième pas, on rencontre une aventure et où l'on peut être mêlé à tant d'événements. Drôle de sensation… La connais-tu ? C'est ici qu'on l'éprouve, là, au creux de l'estomac… tout à fait bizarre…

CHAPITRE III

James Möllendorpf, le doyen des sénateurs-négociants, mourut d'une manière grotesque et terrifiante. Ce vieillard diabétique avait à tel point perdu l'instinct de conservation que, pendant les dernières années de sa vie, il se laissa aller à une passion grandissante pour les gâteaux et les tartes. Le docteur Grabow, qui était aussi le médecin des Möllendorpf, avait protesté avec toute l'énergie dont il était capable, et la famille inquiète, usant d'une douce autorité, avait supprimé à son chef les pâtisseries sucrées. Qu'avait fait alors le sénateur ? Sa déchéance mentale l'avait conduit à louer, dans une rue indigne de sa situation, la Petite Gröpelgrube, la rue du Rempart ou l'Engelswisch, une chambre, un réduit, un véritable trou qu'il gagnait subrepticement pour s'y gaver de gâteaux… Et c'est là qu'on retrouva le défunt, la bouche pleine encore de gâteau à demi mâché, dont les restes souillaient son habit et gisaient répandus sur une misérable table. Une apoplexie foudroyante avait abrégé les lenteurs de la décrépitude.

Les détails répugnants de cette mort furent, dans la mesure du possible, tenus cachés par la famille ; ils ne s'en répandirent pas moins en ville avec une rapidité stupéfiante et alimentèrent les conversations à la Bourse, au cercle, à l'Harmonie, dans les bureaux, au conseil des notables, dans les bals, les dîners et les soirées, car l'événement se produisit en février de l'année 62, et la saison battait son plein. Les amies de Mme Buddenbrook elles-mêmes, aux « soirées de Jérusalem », s'entretenaient de cette mort chaque fois que Léa Gerhardt interrompait sa lecture à haute voix. Les

petites filles de l’école du dimanche chuchotaient elles aussi à ce sujet, lorsqu’elles traversaient respectueusement la grande allée des Buddenbrook, et, dans la Glockengiesserstrasse, M. Stuht en dégustait tous les détails avec sa femme, qui, on le sait, fréquentait le meilleur monde.

Mais l’intérêt ne pouvait demeurer longtemps attaché au passé. Dès les premiers bruits qui coururent sur le trépas du vieux conseiller, une grave question avait surgi… et, lorsque la terre l’eut recouvert, cette question s’imposa seule à tous les esprits : « Qui lui succédera ? »

Quelle tension ! quelle activité souterraine ! L’étranger venu pour admirer les curiosités médiévales et les riants environs de la ville n’en perçoit rien, mais quelle effervescence dans les couches profondes ! Quelle agitation ! Des opinions foncièrement honorables, saines, pures de tout scepticisme, éclatent en se heurtant, avec une conviction tonitruante, s’affrontent et se concilient lentement, lentement… Les passions sont excitées. L’ambition et la vanité font en silence leur travail de sape. Des espérances ensevelies tressaillent, se relèvent et retombent au néant. Le vieux négociant Kurz, de la Bäckergrube, qui, à chaque élection, obtient trois ou quatre voix, va cette fois encore, assis dans sa demeure, attendre en tremblant la proclamation du scrutin. Mais cette fois non plus il ne sera pas élu… Il continuera, son bon visage respirant la droiture et le contentement de soi, à heurter le trottoir de sa canne, et il descendra au tombeau avec le chagrin secret de n’avoir pas été sénateur…

Lorsque, le jeudi, chez les Buddenbrook, au cours du dîner de famille, l’on en vint à commenter la mort de James Möllendorpf, Mme Permaneder, après quelques formules de regret, se prit à taquiner de la pointe de la langue sa lèvre supérieure et à couler vers son frère des regards entendus, ce qui amena les dames Buddenbrook à échanger des coups d’œil d’une indicible subtilité, puis, de concert, comme sur un ordre, à fermer hermétiquement, l’espace d’une seconde, les lèvres et les yeux. Un instant, le consul répondit au sourire d’intelligence de sa sœur, puis il détourna la conversation. On exprimait ouvertement en ville, il le savait, la pensée que Tony berçait avec béatitude… Des noms étaient lancés, puis rejetés. D’autres surgissaient que l’on passait au crible. Henning Kurz, de la Bäckergrube, était trop vieux ; une force jeune était enfin nécessaire. Le consul Huneus, le marchand de bois, dont les millions n’auraient pas été d’un mince poids dans la balance, était constitutionnellement hors de cause, son frère appartenant au Sénat. Le nom du consul Édouard Kistenmaker,

négociant en vins, et celui du consul Hermann Hagenström furent maintenus sur la liste. Mais, dès le début, un autre les accompagna : celui de Thomas Buddenbrook. Plus on approchait des élections, plus il était clair que c'étaient Hermann Hagenström et lui qui réunissaient le plus de chances.

Indubitablement, Hermann Hagenström avait des partisans et des admirateurs. Son zèle pour les affaires publiques, la rapidité surprenante avec laquelle la maison Strunck et Hagenström avait pris de l'essor et de l'extension, la vie somptueuse du consul, le train qu'il menait et les pâtés de foie gras dont il déjeunait, ne manquaient point de faire sensation.

Cet homme grand, un peu trop gras, à la barbe rousse taillée court, au nez un peu trop aplati au-dessus de la lèvre supérieure, cet homme dont le grand-père était inconnu de tous, même de lui, dont le père, par son mariage riche mais douteux, restait encore, ou peu s'en fallait, impossible en société, cet homme qui, allié malgré tout aux Huneus comme aux Möllendorpf, avait joint et égalé son nom à ceux des cinq ou six familles prépondérantes, était indéniablement dans la ville une figure très en vue et fort respectée. Ce qui faisait l'originalité et le charme de sa personne, ce qui le distinguait avant tout et lui conférait aux yeux de beaucoup une situation de chef, c'était le fond libéral et tolérant de sa nature. L'élégance, la munificence avec lesquelles il gagnait et prodiguait l'argent, étaient bien différentes du travail tenace, patient, réglé par des principes strictement traditionnels, des négociants, ses concitoyens. Cet homme se dressait ferme et seul, libre de toutes les entraves de la tradition et de la piété, étranger à tout ce qui est désuet. Il n'habitait point une de ces antiques maisons patriciennes édifiées avec une prodigalité inconcevable et où courent, au long d'immenses voûtes dallées, des galeries laquées de blanc. Le logis qu'il occupait, dans la Sandstrasse, prolongement de la Grand-Rue, avec sa façade simplement peinte à l'huile, ses pièces bien distribuées, son ameublement riche, élégant, confortable, était neuf et exempt de toute recherche. Peu de temps avant la mort du sénateur, n'était-il pas allé jusqu'à inviter dans cette même maison, à l'occasion d'une de ses plus grandes soirées, une cantatrice engagée au théâtre municipal ? Il l'avait fait chanter, après le dîner, devant ses hôtes au nombre desquels se trouvait son frère, juriste dilettante et bel esprit ; puis il avait offert à la dame les plus brillants honoraires. Il n'était pas homme à appuyer au Conseil le vote de crédits importants pour la restauration et l'entretien des monuments du Moyen Âge. Mais il était patent qu'il avait

été le premier, indéniablement le premier de toute la ville, à doter de l'éclairage au gaz son appartement et ses bureaux. Si le consul Hagenström conservait quelque tradition, c'était certainement la philosophie large, avancée, tolérante et libre de préjugés qu'il tenait de son père, le vieil Hinrich Hagenström, et c'est là-dessus que se fondait l'admiration dont il était l'objet. Thomas Buddenbrook jouissait d'un tout autre prestige. Il représentait, par-dessus et au-delà de lui-même, les personnalités inoubliées et toujours respectées de son père, de son grand-père et de son bisaïeul ; abstraction faite de ses propres succès dans les affaires et la vie publique, il était l'héritier d'une réputation civique séculaire. Son avantage essentiel était, il est vrai, l'aisance, le goût, l'irrésistible amabilité avec lesquels il portait cette réputation et la mettait en valeur ; et ce qui le distinguait, même de ses concitoyens plus cultivés que lui, c'était la grande distinction de ses manières, qui suscitait en toute occasion autant de surprise que de respect.

Le jeudi, chez les Buddenbrook, en présence du consul, on ne s'était entretenu des élections prochaines que sous la forme de brèves remarques faites sur un ton indifférent à l'occasion desquelles, discrètement, la vieille Mme Elisabeth coulait de côté le regard de ses yeux clairs. Mme Permaneder, elle, ne pouvait s'empêcher d'étaler çà et là son étonnante connaissance d'une Constitution dont elle avait étudié les principes – dans la mesure où ils se rapportaient aux élections sénatoriales – avec autant de minutie que, des années auparavant, les articles de la loi sur le divorce. Elle parla ensuite d'assemblées primaires, de citoyens électeurs et de bulletins de vote, pesa toutes les éventualités imaginables, cita littéralement et sans broncher le serment solennel que doivent prêter les électeurs, parla de la « libre discussion » ouverte, conformément à la Constitution, par chaque assemblée primaire sur tous les candidats et formula le vif désir d'assister à celle qui aurait pour objet la personnalité de Hermann Hagenström.

Un instant après, elle se pencha et se mit à dénombrer les noyaux de prunes dans l'assiette de son frère :

— Gentilhomme, mendiant, docteur, pasteur…

Et, de la pointe du couteau, expédiant prestement dans la petite assiette un noyau de plus :

— Conseiller ! cria-t-elle.

Après le repas, incapable de se contenir, elle prit le consul par le bras et l'attira à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Grand Dieu, Tom ! si tu étais élu !… Si nos armoiries trouvaient place à l'hôtel de ville, dans la salle des batailles ?… Je meurs de joie rien que d'y penser ! Je tombe, je suis morte ! Ah ! ça ne peut manquer…

— Eh ! oui, chère Tony ! Mais un peu plus de tenue et de dignité, si j'ose t'en prier ! Tu n'en manques pas, d'ordinaire ! Est-ce que je m'en vais, moi, quémandant par la ville comme Henning Kurz ? Ne sommes-nous pas déjà quelque chose sans le titre de sénateur ? Que je l'obtienne ou non, tu continueras à vivre, il faut bien l'espérer !

Et l'agitation, les conférences, les conflits d'opinions allèrent leur train.

Le consul Peter Döhlmann, le noceur, dont le commerce en déconfiture n'existait plus que de nom, et qui mangeait en déjeuners fins le patrimoine d'une fille de vingt-sept ans, prenait part à cette effervescence en donnant, avec force éclats de voix, du « monsieur le sénateur » à son amphitryon, Thomas Buddenbrook ou Hermann Hagenström, selon les circonstances. Cependant, Sigismond Gosch, le vieux courtier Gosch, s'en allait comme un lion rugissant et se faisait fort d'étrangler sur-le-champ quiconque n'était pas disposé à donner sa voix au consul Buddenbrook :

— Le consul Buddenbrook, messieurs… ah, quel homme ! Je me trouvais près de son père lorsque, en 48, il maîtrisa d'une seule parole la populace déchaînée… S'il était une justice ici-bas, son père et même le père de son père auraient eu déjà leur place au Sénat…

En réalité, ce n'était point tant le consul dont la personnalité embrasait d'un tel feu l'âme de Gosch, que la jeune Mme Buddenbrook, née Arnoldsen. Non que le courtier lui eût jamais adressé la parole. Il n'appartenait pas à la sphère des riches négociants, ne s'asseyait pas à leur table et n'échangeait point de visites avec eux. Mais, comme on le sait, à peine Gerda avait-elle fait son apparition dans la ville, que le regard du ténébreux courtier, toujours en quête d'inédit, l'avait, elle aussi, dépistée. Avec un infaillible instinct, il avait aussitôt reconnu que cette apparition était propre à donner un peu plus de prix à son existence terne, et il s'était fait, corps et âme, l'esclave de celle qu'il connaissait à peine de nom. Depuis, tel un tigre autour de son dompteur, il tournait en rond par la pensée autour de cette dame d'une sensibilité suraiguë, d'une extrême réserve, à qui jamais il n'avait été présenté ; avec ce même air de ronger son frein, cette même attitude de sournoise humilité qu'il prenait pour tirer devant elle, dans la rue, sans qu'elle s'y attendît, son chapeau de jésuite… Ce monde médiocre ne lui offrait pas la moindre possibilité de commettre pour

cette femme quelque abominable scélératesse dont le bossu qu'il était, drapé, sinistre et froid, dans son manteau, eût revendiqué la responsabilité avec un cynisme diabolique. Ce monde trivial et fastidieux ne lui permettait point d'élever cette femme sur un trône impérial, par le meurtre, le crime et les sanglantes intrigues. Il ne lui laissait d'autre consolation que de voter à l'hôtel de ville pour son époux qu'il respectait rageusement et, qui sait ? de lui dédier un jour, à elle, sa traduction complète de l'œuvre dramatique de Lope de Vega.

CHAPITRE IV

Tout siège vacant au Sénat doit être pourvu dans les quatre semaines ; ainsi le veut la Constitution. Trois semaines déjà sont révolues depuis le décès de Möllendorpf, et voici venir le jour des élections. Fin février. Dégel.

Il est une heure de l'après-midi, et dans la Grand-Rue les gens se pressent en foule devant l'hôtel de ville à la façade de briques vernies, ajourée, aux tours et aux clochetons pointus profilés sur le gris blanchâtre du ciel, au perron couvert porté par des colonnes en saillie, aux arcades ogivales s'ouvrant sur le marché et sa fontaine… Ils attendent, imperturbables, dans la neige de la rue qui fond en eau bourbeuse sous leurs pieds ; ils se regardent, puis regardent à nouveau droit devant eux, les cous tendus. C'est que, là-bas, derrière ce portail, dans la salle des délibérations où quatre fauteuils sont rangés en demi-cercle, le collège électoral composé de représentants du Sénat et des notables attend encore à cette heure les propositions des assemblées primaires…

Les choses ont traîné en longueur. Il apparaît que les débats dans ces assemblées ne sont pas près de leur terme, que la lutte est chaude, et que, jusqu'à présent, l'unanimité est loin d'être faite. Si un candidat unique avait été proposé au collège dans la salle du Conseil, le bourgmestre l'eût immédiatement proclamé élu… Chose étrange ! Sans que personne sache d'où ils viennent, où et comment ils ont pris naissance, des bruits franchissent le portail, et, happés par la rue, s'y propagent à l'infini. Eh ! parbleu ! N'y a-t-il pas, auprès des magistrats siégeant, le doyen des deux huissiers, M. Kaspersen, « fonctionnaire d'État », comme il ne saurait manquer de s'intituler lui-même, et qui, serrant les dents, détournant les yeux, laisse filtrer au-dehors, par un seul coin de sa bouche, tout ce qu'il

vient d’apprendre ? Il court à présent le bruit que les propositions sont parvenues dans la salle des séances et que chacune des trois assemblées primaires a un candidat différent : Hagenström, Buddenbrook, Kistenmaker ! Dieu veuille que le vote général au scrutin secret fasse au moins naître une majorité absolue ! Quiconque ne porte pas de chaudes galoches commence à remuer les jambes et à battre la semelle, car les pieds sont endoloris par le froid.

Ce sont gens de toutes conditions qui attendent là, immobiles : on voit des marins aux cous nus et tatoués, les mains enfoncées dans les poches larges et profondes de leur pantalon ; des portefaix avec leurs blouses et leurs culottes de luisante toile noire, et leur visage respirant une honnêteté sans égale ; des charretiers descendus du haut de leurs sacs de grains pour attendre, le fouet à la main, le résultat de l’élection ; des servantes en fichu, tablier et lourde jupe rayée, coiffées du petit bonnet blanc très poussé en arrière, l’anse d’un grand panier passée à leur bras nu ; des poissonnières, des maraîchères avec leurs corbeilles et même quelques jeunes et jolies jardinières portant coiffe hollandaise, cotillon court, longues manches blanches plissées sortant du corselet aux broderies bigarrées… Et, par-ci, par-là, des bourgeois, des boutiquiers du voisinage sortis sans chapeau pour échanger leurs opinions, de jeunes commerçants bien vêtus, des fils de famille accomplissant dans le bureau de leur père ou d’un de ses amis leurs trois ou quatre années de stage, des écoliers avec leurs cartables et leurs paquets de livres…

Derrière deux ouvriers à rudes barbes de matelots, dont la joue se gonfle d’une chique, une dame, dans un état d’extrême agitation, tourne la tête à droite et à gauche afin d’apercevoir l’hôtel de ville entre les épaules de ces gaillards massifs. Elle porte une sorte de longue cape du soir, bordée de fourrure brune, qu’elle ramène sur elle des deux mains, et son visage est entièrement dissimulé sous un épais voile marron. Ses snow-boots trépignent fiévreusement dans la neige fondue…

— Parbleu ! c’est pas encore c’te fois qu’il arrivera, ton M. Kurz, dit l’un des ouvriers à son compagnon.

— Eh, parbleu non, imbécile ! insolent ! T’auras pas bientôt fini de m’en rebattre les oreilles ? Maintenant, on sait bien qu’il n’y a plus que Hagenström, Kistenmaker et Buddenbrook sur la liste.

— Oui… Alors, faudrait savoir lequel des trois va damer le pion aux autres.

— Ah, ouiche ! Répète ça encore une fois.

— Sais-tu ? M’est avis qu’ils vont choisir Hagenström.

— Va donc, espèce de malin ! C’est le diable qui te fait parler !

Puis il cracha son tabac à ses pieds, car la cohue ne lui permettait pas de le lancer en jet, remonta des deux mains son pantalon sous la ceinture de cuir et poursuivit :

— Hagenström ! Ce goinfre, que l’air peut à peine lui entrer par le nez, tellement il est gras !… Na, puisque mon patron Kurz n’a encore pas de chance cette fois, je suis pour Buddenbrook. Ça, c’est un fameux luron !…

— Oui, t’as beau dire, mais Hagenström est encore ben plus riche…

— Qu’est-ce que ça peut ben faire, ça a-ti quéqu’chose à voir ici ?

— Et puis, Buddenbrook t’a un sacré grand air avec ses manchettes, sa cravate de soie et ses moustaches retroussées… L’as-tu vu marcher ? Il sautille toujours comme qui dirait un oiseau…

— Eh ! va donc, imbécile ! Il n’est pas question de ça.

— Aïe ! c’est-i pas sa sœur, des fois, qu’a déjà lâché deux maris ?

La dame au manteau sursauta.

— Ça, par exemple, c’est une chose… quéque nous en savons ? et le consul, quéqu’il y peut ?

« Oh, oui, bien sûr ! pensa la dame voilée, crispant ses mains sous son manteau… Bien sûr ! Grâce à Dieu ! »

— … Et puis, ajoute l’homme qui parie pour Buddenbrook, et puis, c’est not’ bourgmestre Œverdieck qu’a tenu son fils ; ça, c’est quéqu’chose, laisse-moi te dire…

« Tiens, tiens, pense la dame. Dieu soit loué ! le moyen a réussi… »

Elle tressaille. Une autre rumeur surgit, s’enfonce en zigzag dans la foule, pénètre jusqu’à elle. Le vote général n’a pas donné de résultat décisif. Édouard Kistenmaker, le moins favorisé, a été éliminé. Hagenström et Buddenbrook restent seuls aux prises. Un bourgeois remarque avec importance qu’il sera nécessaire, si les voix s’égalisent, d’élire cinq arbitres qui décideront à la majorité.

Un cri fuse soudain, tout au premier rang, près du portail :

— Heine Seehas est élu !

L’amusant, c’est que Seehas est un ivrogne invétéré qui promène des échaudés sur une charrette à bras ! Tout le monde rit et se hausse sur la pointe des pieds pour découvrir le plaisantin. La dame au voile est prise, elle aussi, d’un rire nerveux qui, un moment, secoue ses épaules. Mais, avec

un mouvement qui semble dire : « L'heure est-elle bien aux plaisanteries ? » elle se ressaisit et se remet à regarder passionnément, entre les deux ouvriers, dans la direction de l'hôtel de ville. Au même instant, elle laisse aller ses mains, son manteau s'entrouvre et la voilà, épaules retombées, abattue, anéantie… Hagenström ! La nouvelle est là, nul ne sait d'où elle vient. Elle est là, comme jaillie du sol, comme tombée du ciel et partout à la fois. Pas de contestation possible. C'est manifeste, Hagenström ! Oui, oui, c'est donc lui !… Maintenant il n'y a plus rien à attendre. La dame au voile aurait pu s'en douter. Il en va toujours ainsi dans la vie. Il ne reste plus qu'à s'en retourner tout simplement à la maison. Elle sent les larmes lui monter aux yeux…

La durée d'une seconde, et voici qu'une secousse soudaine, une brusque saccade, agite toute cette mer humaine, qu'une poussée se propage d'avant en arrière et rejette les premiers rangs sur ceux qui les suivent, tandis qu'au même instant, là-bas, sous le portail, quelque chose de rouge apparaît… Ce sont les habits écarlates des deux huissiers Kaspersen et Uhlefeldt qui, en tenue de gala, tricorne, culotte de peau blanche, bottes jaunes à revers et courte épée, apparaissent côte à côte et se fraient un chemin dans la foule qui s'efface.

Ils s'avancent pareils au destin : graves, muets, hermétiques, sans regarder ni à droite ni à gauche, les yeux baissés… et, avec une résolution inexorable, ils choisissent la voie que leur assigne le résultat, maintenant connu, de l'élection. Mais ce n'est pas la direction de la Sandstrasse qu'ils prennent ; bien au contraire, ils s'en vont sur la droite, descendent la Grand-Rue !

La dame au voile n'en croit pas ses yeux. Autour d'elle, pourtant, on constate le fait ! Les gens se poussent exactement dans le même sens, à la suite des huissiers, et l'on se dit :

— Nenni, nenni ! Buddenbrook, pas Hagenström !…

Déjà plusieurs conseillers conversant avec vivacité surgissent sous le portail, tournent et descendent la Grand-Rue à pas pressés, pour présenter les premiers leurs félicitations.

Alors, la dame resserre sa cape et prend elle aussi sa course. Elle court comme dame n'a point coutume de courir. Son voile glisse, laissant apparaître un visage échauffé ; n'importe. Et, quoique l'un de ses snow-boots bordés de fourrure s'obstine à s'embourber dans la neige fondue et lui soit une entrave cruelle, elle devance tout le monde. C'est elle la première

qui atteint la maison à l’angle de la Bäckergrube. Elle sonne au tambour, comme s’il y avait feu et massacre ; elle crie à la servante qui lui ouvre :

— Les voici, Kathrin ! Les voici !

Elle prend l’escalier, se précipite dans le petit salon, où son frère, un peu pâle, à vrai dire, pose son journal et esquisse vers elle, de la main, un léger mouvement de défense… elle l’embrasse et répète :

— Les voici, Tom ! Les voici ! C’est toi ! Et Hermann Hagenström est battu à plate couture !

C’était un vendredi. Dès le lendemain, le sénateur Buddenbrook se tenait dans la salle du Conseil, devant le siège du défunt James Möllendorpf, pour prêter, en présence des Pères conscrits et des notables assemblés, le serment que voici :

« Je jure de remplir mon mandat en conscience, de contribuer de toutes mes forces au bien de l’État, d’obéir fidèlement à sa Constitution, d’administrer en toute intégrité les deniers publics et de ne tenir compte dans l’exercice de mes fonctions, notamment au cours des diverses élections, ni de mes intérêts privés, ni de mes alliances, ni de mes relations amicales. Je jure de maintenir les lois de l’État et d’agir avec équité envers tous, riches ou pauvres. Je jure aussi d’être discret en tout ce qui exige de la discrétion, mais surtout de tenir secret ce qu’il m’est commandé de tenir secret. Que Dieu m’assiste ! »

CHAPITRE V

Nos désirs et nos entreprises sont déterminés par certains besoins de nos nerfs que les mots peuvent malaisément définir. Ce que l’on appelait la « fatuité » de Thomas Buddenbrook, le soin qu’il apportait à sa mise, le luxe de sa toilette, était en réalité quelque chose de foncièrement différent. Ce n’avait été à l’origine que l’effort d’un homme d’action pour se sentir toujours, de la tête aux pieds, conforme à cette correction impeccable qui vous donne de la tenue. Mais les exigences que lui-même et les autres imposaient à ses talents et à ses forces, allaient croissant. Il était écrasé par des obligations privées et publiques. Lors de la répartition des charges entre les membres du Sénat, le département des impôts lui avait été assigné en premier lieu, mais les chemins de fer, les douanes et autres affaires publiques le sollicitaient aussi ; de plus, dans maints conseils

d’administration et de contrôle dont il assumait la présidence depuis son élection, il lui avait fallu toute sa circonspection, toute son amabilité et toute sa souplesse pour ménager constamment la susceptibilité de personnes beaucoup plus âgées, feindre de se soumettre à leur expérience plus vaste sans rien abdiquer, cependant, de son pouvoir. Si on pouvait observer en même temps que sa « fatuité », c’est-à-dire ce besoin de se remonter physiquement, de se renouveler, de changer de vêtements plusieurs fois par jour, de se régénérer et de faire peau neuve, croissait à vue d’œil, cela signifiait tout simplement, bien que Thomas Buddenbrook comptât trente-sept ans à peine, un relâchement de son ressort, une accélération de l’usure…

Le bon docteur Grabow le priait-il de s’accorder un peu plus de repos, il répondait :

— Oh ! mon cher docteur ! Je n’en suis pas encore là !

Il voulait dire, par là, qu’il lui faudrait encore infiniment travailler avant d’avoir conquis de haute lutte une situation dont il jouirait en toute sérénité, la tâche une fois remplie et le but atteint. En vérité, il ne croyait guère à une telle situation. Il se sentait poussé en avant, sans trêve. Même lorsqu’il semblait prendre quelque repos, par exemple en lisant les journaux après les repas, sa tête était travaillée de mille projets confus, et il tordait avec une sorte de fièvre morne les pointes effilées de sa moustache, et les veines de ses tempes diaphanes saillaient. Il s’acharnait avec le même sérieux à méditer une manœuvre commerciale, un discours en public ou le renouvellement instantané et total de son linge de corps, afin d’être, au moins sur ce point et pour un temps, paré et en règle.

Si pareils achats et pareils changements lui apportaient quelque satisfaction, quelque apaisement provisoire, il pouvait, sans scrupule, s’en permettre la dépense, car ses affaires étaient excellentes, comme elles ne l’avaient été jadis que du vivant de son grand-père. Le renom de la maison grandissait, non seulement dans la ville, mais à l’extérieur, et la considération dont jouissait le sénateur ne faisait que s’accroître au sein de la république. Chacun reconnaissait avec envie ou avec une joie mêlée de sympathie sa valeur et son habileté, cependant que lui-même se contraignait en vain à agir dans le calme avec ordre et méthode, se sentant perpétuellement et désespérément en retard sur son imagination toujours en mal de projets.

Ce n’était donc point par orgueil que le sénateur Buddenbrook, pendant ce même été de l’année 63, s’en allait méditant la construction d’une nouvelle et vaste demeure. Quiconque est heureux ne songe pas au changement. Mais lui était talonné par son inquiétude, et ses concitoyens eussent été en droit de mettre cette entreprise sur le compte de sa « fatuité ». Maison neuve, transformation radicale de la vie extérieure, déménagement, emménagement, réinstallation avec mise au rebut de toutes les vieilleries et tout le superflu, de tout le déchet des années révolues ; ces images éveillaient en lui une impression de propreté, de nouveauté, de rafraîchissement, le sentiment de l’intact, du vivifiant… Et il fallait qu’il en eût un véritable besoin, car sa décision fut rapide, et le choix d’un emplacement était aussitôt fait.

C’était un terrain assez vaste au bas de la Fischergrube. Il y avait là, à vendre, une maison vétuste, grise et mal entretenue, dont la propriétaire, vieille fille chargée d’années, seule survivante d’une famille oubliée, après l’avoir habitée toute seule, venait justement de mourir. C’est sur cet emplacement que le sénateur voulait édifier sa maison, et, dans ses courses au port, il l’examinait souvent au passage, d’un regard investigateur. Le voisinage était sympathique : de bonnes maisons bourgeoises à pignons. La plus modeste entre toutes était celle d’en face : une petite bâtisse étroite avec une humble boutique de fleuriste au rez-de-chaussée.

Il s’attela avec passion à cette entreprise. Il fit un devis approximatif et, bien que la somme provisoirement fixée ne fût pas minime, il s’estima en mesure de la réaliser sans effort excessif. Cependant il pâlissait à la pensée que tout cela pourrait bien être une folie inutile, et il s’avouait que sa demeure était en réalité plus que suffisante pour lui, sa femme, son enfant et son personnel. Mais ses besoins à demi inconscients l’emportèrent, et, dans son désir de recevoir de l’extérieur un encouragement, une justification, il s’ouvrit tout d’abord à sa sœur de ses projets de construction.

— Bref, Tony, que penses-tu de la chose ? L’escalier en colimaçon de la salle de bains est, ma foi, tout à fait amusant. Mais au fond, tout cela n’est qu’une bonbonnière et manque un peu de décorum, n’est-ce pas ? Maintenant que tu as réussi à faire de moi un sénateur… En deux mots : je crois que je peux m’offrir cela…

Ah ! grand Dieu ! que ne se pouvait-il offrir, aux yeux de Mme Permaneder ! Elle débordait d’un enthousiasme solennel. Croisant les

bras sur sa poitrine, elle se mit à arpenter la chambre, les épaules légèrement relevées, la tête rejetée en arrière.

— Tu as bien raison, Tom ! Oh ! Dieu, comme tu as raison ! Aucune objection possible, car l'homme qui, de surcroît, a le bonheur de posséder une Arnoldsen et les cent mille thalers qu'elle a apportés… D'ailleurs, je suis fière d'avoir été mise la première dans la confidence. C'est bien de ta part !… Et si tu t'y décides, Tom, alors il faut faire quelque chose de *distingué*, j'y tiens…

— Mais oui, j'y tiens aussi. Je ferai bien les choses. C'est Voigt qui s'en chargera, et je me réjouis d'avance d'examiner le plan avec toi. Voigt a un goût très sûr…

Le deuxième assentiment dont s'assura Thomas fut celui de Gerda. Elle approuva le projet sans réserve. Le branle-bas du déménagement ne lui apporterait rien d'agréable, mais la perspective d'un grand salon de musique pourvu d'une bonne acoustique la mettait dans d'heureuses dispositions.

Et quant à la vieille Mme Elisabeth, elle fut prête tout aussitôt à considérer l'entreprise comme une conséquence logique des événements heureux qu'elle traversait avec satisfaction et dont elle rendait grâce à Dieu. Depuis la naissance de l'héritier et l'élection du consul au Sénat, sa fierté de mère se manifestait avec moins de contrainte encore que par le passé. Elle vous avait une façon de dire : « Mon fils le sénateur… » qui irritait au plus haut point les dames Buddenbrook de la Grand-Rue. Le spectacle de l'essor éclatant que prenait la vie publique de Thomas s'imposait, certes, par trop impérieusement à ces demoiselles trop mûres. Se gausser, le jeudi, de la pauvre Clothilde ne procurait qu'un maigre plaisir. Quant à Christian, tombé exactement au niveau de Jakob Kröger, on n'en soufflait plus mot : de Londres où, par l'entremise de M. Richardson, son ancien patron, il avait obtenu une place, il venait d'exprimer en faisant jouer le télégraphe l'absurde désir de convoler avec Mlle Puvogel, ce qui lui avait valu de sa mère la plus catégorique fin de non-recevoir. Alors, on se dédommageait tant soit peu aux dépens des petites faiblesses de Mme Elisabeth et de Mme Permaneder, en portant, par exemple, la conversation sur le chapitre des coiffures. Car Mme Buddenbrook mère était capable de dire, avec l'air le plus innocent du monde, qu'elle n'ondulait pas ses cheveux… toutes les personnes dotées par Dieu de bon sens, et particulièrement les dames Buddenbrook, pouvaient-elles ignorer que la vieille dame avait perdu,

depuis des lustres, le droit d'appeler « siens » les immuables bandeaux fauves qui dépassaient sous sa coiffe ? Mais on était bien mieux payé de sa peine quand on fournissait à la cousine Tony l'occasion de s'épancher sur ceux qui avaient odieusement influencé sa vie. Trieschke le larmoyant ! Grünlich ! Permaneder ! Les Hagenström !… Ces noms que Tony exaspérée lançait, les épaules relevées, comme autant de coups de clairon méprisants, sonnaient agréablement aux oreilles des filles de l'oncle Gotthold.

Elles ne se dissimulaient point, d'ailleurs – et ne se croyaient pas le droit de le taire –, que le petit Johann n'apprenait à marcher et à parler qu'avec une terrifiante lenteur… Elles avaient raison sur ce point, et il faut reconnaître que Hanno – tel était le diminutif choisi pour son fils par Mme la sénatrice Buddenbrook –, capable déjà d'appeler par leurs noms, avec une correction approximative, tous les membres de sa famille, défigurait encore ceux de Frédérique, Henriette et Pfiffi. Pour ce qui est de marcher, il n'avait pas réussi, à l'âge de quinze mois, à faire un pas de lui-même, et c'est à cette époque que les dames Buddenbrook décrétèrent avec un hochement de tête désespéré :

— Cet enfant restera muet et paralysé toute sa vie.

Plus tard, il leur fallut bien reconnaître que cette lugubre prophétie était entachée d'erreur ; mais il était clair pour tous que Hanno se trouvait un peu retardé dans son développement. Dès les premiers moments de sa vie, il avait eu à livrer de rudes combats qui laissaient son entourage dans des transes perpétuelles. Il était venu au monde inerte et sans vigueur, et, sitôt après le baptême, une crise de cholérine avait failli, en trois jours, arrêter à tout jamais le petit cœur qu'on avait eu tant de mal à mettre en mouvement. Il vécut, et le bon docteur Grabow tenta alors, par une alimentation très surveillée et des soins minutieux, de prévenir les dangers de la dentition. Mais, dès que la première pointe blanche parut percer la mâchoire, les convulsions se manifestèrent soudain, pour se répéter ensuite avec une violence croissante, terrifiante parfois. Et l'on revit ces moments où le vieux médecin, dans son impuissance, serrait sans mot dire les mains des parents… L'enfant était en proie à l'épuisement le plus profond, et des symptômes de méningite se lisaient dans le regard oblique et fixe de ses yeux cernés de larges ombres. La fin semblait presque désirable.

Cependant Hanno parvint à reprendre quelques forces ; son regard put discerner les choses et, bien que tant de secousses eussent ralenti ses

progrès dans la marche et l'élocution, nul danger immédiat ne paraissait plus, désormais, à craindre.

Hanno était frêle de membres, mais assez grand pour son âge. Ses cheveux très soyeux, d'un brun clair, poussèrent, à cette époque, avec une extraordinaire rapidité et retombèrent bientôt en ondulations très légères sur les épaulettes de sa petite robe plissée. Déjà les ressemblances de famille commençaient à s'accuser en lui avec une netteté parfaite. Dès sa naissance, il avait eu, indiscutablement, les mains des Buddenbrook : larges, un peu courtes, mais de proportions élégantes, et son nez était sans contredit celui de son père et de son bisaïeul, bien que les ailes en parussent devoir rester plus délicates encore. Néanmoins, tout le bas de son visage allongé et étroit ne lui venait ni des Buddenbrook ni des Kröger, mais de sa famille maternelle, les lèvres surtout, déjà serrées – combien prématurément – et dont l'expression de mélancolique anxiété allait s'harmoniser toujours plus étroitement par la suite avec le regard d'un brun doré si étrange et les ombres bleues des paupières.

Sous le regard de son père, qui l'enveloppait de sa tendresse contenue, entouré par sa mère d'une sollicitude qui veillait rigoureusement sur son hygiène et sa toilette, adoré par sa tante Antonie, comblé de cavaliers de plomb et de toupies par Mme Elisabeth et l'oncle Justus, l'enfant s'éveilla à la vie, et dès que sa jolie petite voiture apparaissait dans la rue, les passants la suivaient d'un regard chargé d'intérêt et d'attente.

Quant à la majestueuse nounou, Mme Decho, qui pour l'instant avait conservé sa charge, il était décidé que ce ne serait point elle, mais Ida Jungmann, qui s'installerait dans la nouvelle maison, tandis que Mme Buddenbrook mère se procurerait une autre assistante.

Le sénateur Buddenbrook mit ses projets à exécution. L'achat du terrain de la Fischergrube ne rencontra aucune difficulté. Pour ce qui est de la maison de la Grand-Rue, le courtier Gosch s'était incontinent et rageusement déclaré prêt à s'en charger, et M. Stéphane Kistenmaker, dont la famille avait grandi et qui réalisait avec son frère de jolis bénéfices sur les vins rouges, s'en rendit immédiatement acquéreur. M. Voigt entreprit la construction, et bientôt l'on put, le jeudi, dans le cercle de famille, en dérouler le plan méticuleusement tracé et examiner d'avance la façade : c'était un splendide édifice de briques, avec un encorbellement supporté par des cariatides de grès, un toit en terrasse « où il ferait bon, l'après-midi,

prendre le café », remarqua Clothilde, étirant de sa voix aimable chaque syllabe…

En ce qui concernait les pièces du rez-de-chaussée, qui seraient libres désormais dans la maison de la Mengstrasse – le sénateur pensant transférer ses bureaux dans la Fischergrube –, tout s'arrangea au plus vite et pour le mieux, car l'Office municipal d'assurances contre l'incendie se montra disposé à en devenir locataire.

L'automne vint. Des murailles grises s'écroulèrent, réduites en décombres, et, au-dessus de caves spacieuses, monta, tandis que l'hiver s'écoulait, la maison neuve de Thomas Buddenbrook. Il n'y avait pas en ville de sujet de conversation plus attrayant ! C'était le fin du fin, la plus belle demeure à la ronde ! Même à Hambourg, en existait-il de plus belles ?… Mais aussi elle devait coûter les yeux de la tête, et certes le vieux consul n'aurait pas visé aussi haut… Les voisins, les bourgeois, installés aux fenêtres de leurs maisons à pignons, suivaient les travaux des ouvriers sur leurs échafaudages, prenant plaisir à voir monter la bâtisse, supputant le jour où l'on planterait solennellement le bouquet.

Ce jour vint et fut célébré selon le rite. Au faîte du toit en terrasse, un vieux maître maçon prononça un discours, et, en guise de péroraison, lança par-dessus son épaule une bouteille de champagne, tandis que, parmi les drapeaux, l'énorme guirlande de roses, de verdure et de feuillages aux tons variés se balançait lourdement au vent.

Puis, dans une auberge voisine, tous les ouvriers sans exception furent conviés à des agapes autour de longues tables chargées de bière, de sandwiches et de cigares, cependant que, accompagné de sa femme et de son jeune fils, porté dans les bras de Mme Decho, le sénateur Buddenbrook passait dans la pièce basse entre les rangs des invités, acceptant avec gratitude les vivats dont on l'acclamait.

Dehors, Hanno fut placé dans sa voiture, et Thomas traversa avec Gerda la chaussée, pour laisser son regard descendre encore une fois le long de la façade rouge aux blanches cariatides.

En face, devant la petite boutique de fleuriste à la porte étroite et à l'humble vitrine où paradait sur un carreau verdâtre une file de plantes bulbeuses en pots, se tenaient le propriétaire du magasin, Iwersen, colosse blond en tricot de laine, et sa femme, une brune au visage hâlé de Méridionale, beaucoup plus frêle que lui. Tenant d'une main un bambin de quatre ou cinq ans et, de l'autre, faisant aller et venir doucement une petite

voiture où sommeillait un enfant plus jeune, elle était visiblement enceinte à nouveau.

Iwersen s'inclina avec autant de respect que de gaucherie, tandis que sa femme, sans cesser de manœuvrer la petite voiture, fixait avec une tranquille attention ses longs yeux noirs en amande sur Mme la sénatrice s'avançant au bras de son mari. Thomas s'arrêta et, de sa canne levée, désigna le bouquet.

— Voilà qui est réussi, Iwersen !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, monsieur le sénateur. Ça, c'est l'affaire de ma femme.

— Ah ! fit le sénateur d'un ton bref, relevant la tête d'une petite secousse et dirigeant, pendant une seconde, sur le visage de Mme Iwersen, un regard clair, ferme et amical. Puis, sans ajouter une parole, il leur fit de la main un geste d'adieu courtois.

CHAPITRE VI

Un dimanche, au début de juillet – le sénateur Buddenbrook habitait sa nouvelle maison depuis un mois environ – Mme Permaneder fit encore à la fin de l'après-midi une apparition chez son frère. Elle franchit le vestibule aux dalles fraîches, décoré de bas-reliefs d'après Thorwaldsen, où donnait à droite l'entrée des bureaux ; elle sonna à la porte du tambour, que l'on pouvait ouvrir de la cuisine en pressant sur une poire de caoutchouc ; sur le vaste carré où se dressait, au pied de l'escalier principal, l'ours offert par les Tiburtius, elle apprit d'Antoine, le valet, que le sénateur était encore à son travail.

— Bien, dit-elle, merci, Antoine ; je vais le trouver.

Mais auparavant, elle dépassa la porte des bureaux, s'avança légèrement vers la droite, jusqu'à l'endroit où s'ouvrait, colossale, au-dessus d'elle, la cage d'escalier. Délimitée au premier étage par le prolongement de la rampe de fonte, elle s'épanouissait au niveau du second en une vaste colonnade blanche et or, cependant que, de la hauteur vertigineuse de la verrière, descendait en oscillant un immense lustre ruisselant d'or.

— De l'allure ! murmura Mme Permaneder avec satisfaction, en plongeant son regard dans cette splendeur éclatante et ostensible, qui pour elle signifiait simplement la puissance, l'éclat et le triomphe des

Buddenbrook. Mais alors il lui revint à l’esprit que sa visite était motivée par une triste circonstance, et elle se dirigea lentement vers la porte du bureau.

Thomas s’y trouvait seul. Il était assis à sa place habituelle près de la fenêtre et écrivait une lettre. Il leva les yeux, haussant un de ses clairs sourcils, et tendit la main à sa sœur.

— B’soir, Tony. Quelle bonne nouvelle apportes-tu ?

— Ah ! rien de bien bon, Tom !… Oh ! la cage d’escalier est vraiment magnifique !… Mais te voilà à écrire dans la demi-obscurité ?…

— Oui… une lettre pressante. Alors, rien de bon ? Quoi qu’il en soit, faisons un petit tour au jardin et tu m’expliqueras… ce sera plus agréable. Viens !

Un vibrant adagio de violon descendait du premier étage, comme ils traversaient le vestibule.

— Écoute, dit Mme Permaneder, s’arrêtant une minute. C’est Gerda qui joue. Divin ! Ô Dieu ! cette femme… quelle fée ! Comment va Hanno, Tom ?

— Il doit être en train de souper avec notre Jungmann. Quel ennui qu’il soit encore si en retard pour marcher !

— Cela viendra, Tom ; cela viendra ! Et vous êtes satisfaits d’Ida ?

— Comment ne le serions-nous pas ?

Ils dépassèrent le vestibule dallé, laissant la cuisine à droite et, descendant deux marches, pénétrèrent par une porte vitrée dans le parterre élégant et embaumé.

— Eh bien ? s’enquit le sénateur.

Tiédeur et silence. Les arômes des corbeilles géométriques et nettes flottaient dans l’air du soir, et le bassin serti de grands iris mauves envoyait son jet avec un paisible clapotis vers le ciel sombre où s’allumaient les premières étoiles. Au fond, un petit perron, flanqué de deux obélisques bas, montait vers un terre-plein sablé où se dressait un pavillon ouvert dont la tente baissée abritait quelques chaises rustiques. À gauche, le terrain était séparé du jardin avoisinant par un mur, mais à droite, le côté visible de la maison contiguë était revêtu sur toute sa hauteur d’un treillage de bois destiné à se garnir, avec le temps, de plantes grimpantes. Il y avait, en bordure du perron et de l’emplacement du pavillon, quelques buissons de groseilliers à fruits rouges ou à maquereaux ; mais le jardin ne possédait

qu’un seul grand arbre, un noyer noueux, qui se dressait à gauche près du mur.

— Voici la chose, répondit avec hésitation Mme Permaneder, pendant que le frère et la sœur commençaient à suivre lentement l’allée sablée qui encerclait la partie basse du jardin. Tiburtius écrit…

— Clara ? demanda Thomas… Je t’en prie, vite et pas de phrases !

— Oui, Tom, elle ne quitte plus le lit ; son cas est grave, et le docteur craint la tuberculose… une méningite tuberculeuse… il faut bien que je le dise, quoi qu’il m’en coûte. Tiens, voici la lettre de son mari. Cette autre qu’elle contient est adressée à mère et explique, dit-il, la même chose ; il faudra la lui remettre après l’avoir tout doucement préparée. Et puis, en voici encore une, toujours à l’adresse de mère, mais, cette fois, écrite par Clara elle-même au crayon, d’une main très incertaine. D’après Tiburtius, elle aurait dit, en les traçant, que c’étaient là ses dernières lignes, car le plus triste est qu’elle ne fasse aucun effort pour se raccrocher à la vie. N’a-t-elle pas toujours aspiré au ciel ?…, conclut Mme Permaneder en séchant ses larmes.

Le sénateur marchait à côté d’elle sans mot dire, les mains au dos, la tête baissée.

— Comme tu es silencieux, Tom… Tu as raison ; que dire à cela ? Et juste au moment où Christian est malade à Hambourg !…

Car les choses en étaient là. Le « tourment » qu’éprouvait Christian au côté gauche était devenu si violent, ces temps derniers, à Londres, il s’était transformé en douleurs si réelles, que le malade en avait oublié ses autres petites misères. Tout à fait désemparé, il avait écrit à sa mère qu’il lui fallait revenir à la maison se faire soigner par elle, et, abandonnant son emploi, il était parti. Mais, à peine arrivé à Hambourg, il avait dû s’aliter. Le docteur avait constaté un rhumatisme articulaire et fait transporter Christian de l’hôtel à l’hôpital, le malade se trouvant, pour l’instant, hors d’état de poursuivre son voyage. Immobilisé maintenant, il dictait à son infirmier des lettres qui respiraient une mélancolie profonde.

— Oui, murmura le sénateur, on dirait qu’un malheur n’attend pas l’autre !

Un instant, elle l’enlaça de son bras.

— Mais tu ne vas pas t’abandonner au découragement, Tom ! Tu n’en as certainement pas le droit ! Il faut être vaillant !

— Oui, parbleu ! j’en aurais bien besoin !

— En quoi, Tom ?… Dis-moi ? Pourquoi es-tu resté si taciturne, avant-hier jeudi, tout l'après-dîner, si je ne suis pas trop curieuse ?

— Ah… les affaires, mon enfant ! Il m'a fallu vendre à des conditions peu avantageuses un lot assez important de seigle… disons-le : un lot fort important, à un prix désavantageux !

— Oh ! ce sont des choses qui arrivent, Tom ! Il en est ainsi aujourd'hui, mais demain tu répareras tes pertes. À quoi bon se démoraliser si vite ?

— Erreur, Tony, fit-il en secouant la tête. Ce ne sont pas les mécomptes qui ont fait tomber mon moral au-dessous de zéro ; c'est l'inverse. Voilà mon avis, et les événements me donnent raison !

— Mais ton moral, de quoi donc souffre-t-il ? demanda-t-elle avec un étonnement mêlé de frayeur. On supposerait pourtant que tu as tout ce qu'il faut pour être heureux, Tom ! Clara vit encore… tout s'arrangera avec l'aide de Dieu ! Et quant au reste… vois, ce beau jardin où nous nous promenons, il est à toi ; sens-moi tous ces parfums ; et voici ta maison, un rêve ! Hermann Hagenström habite une cahute, en comparaison ! C'est ton œuvre que tout cela !…

— Oui, Tony, c'est presque trop beau. Je veux dire : encore trop neuf. Je m'y sens encore un peu désorienté ; c'est sans doute la cause de cette dépression qui m'obsède et me nuit en toutes choses. Je m'en étais fait une grande joie, mais ce plaisir anticipé a dépassé comme toujours celui de la possession, car le bonheur vient toujours trop tard, se réalise toujours trop tard, alors qu'on n'en peut plus jouir véritablement…

— N'en plus jouir, Tom ! Jeune comme tu l'es ?

— On a l'âge que l'on se sent. Et quand il vient, ce bonheur souhaité, tardivement, cahin-caha, il arrive défloré par tout ce qu'il traîne à sa suite de mesquin, de troublant, d'agaçant, par toute cette poussière de réalité que notre imagination n'avait pas prévue et qui nous irrite… nous irrite…

— Oui, oui… Mais, Tom, l'âge que l'on se « sent »… ?

— Oui, Tony. Cela passera sans doute… un peu de dépression, certainement. Mais, en ce moment, je me sens plus vieux que mon âge. J'ai des soucis d'affaires, et hier, au conseil d'administration du chemin de fer de Buchen, le consul Hagenström m'a littéralement fait mordre la poussière par son intervention. Il m'a contrecarré, et exposé, ou peu s'en faut, à la risée de tous… J'ai l'impression qu'autrefois rien de semblable n'aurait pu m'arriver. J'ai l'impression d'une chose qui m'échappe et que je ne peux pas retenir aussi fermement que jadis… Qu'est-ce que le succès ? Une force

secrète, indéfinissable, faite de prudence, de la certitude d'être toujours d'attaque… la conscience de diriger, par le seul fait d'exister, les mouvements de la vie ambiante ; la foi en sa docilité à nous servir… Fortune et succès sont en nous. À nous de les retenir solidement, par leur racine. Dès qu'en nous quelque chose commence à céder, à se détendre, à trahir la fatigue, aussitôt tout s'affranchit autour de nous, tout résiste, se rebelle, se dérobe à notre influence… Puis une chose en appelle une autre, les défaillances se succèdent, et vous voilà fini. J'ai souvent pensé, ces derniers temps, à un proverbe turc qu'il me souvient d'avoir lu : « Une fois la maison finie, la mort s'approche. » Oh ! pour l'instant, la mort, c'est beaucoup dire. Mais le recul, la descente… le commencement de la fin… Vois-tu, Tony, poursuivit-il, passant son bras sous celui de sa sœur et assourdissant encore sa voix, lorsque nous avons baptisé Hanno, te rappelles-tu, tu m'as dit : « Il me semble qu'une ère toute nouvelle va s'ouvrir ! » C'est comme si je t'entendais encore, et les événements ont paru te donner raison, car aux élections au Sénat la fortune m'a souri, et, ici, la maison s'élevait à vue d'œil. Mais la dignité de sénateur et la maison ne sont qu'apparences, et je sais, moi, une chose à laquelle tu n'as pas encore songé ; je la tiens de la vie et de l'histoire. Je sais que, souvent, au moment même où éclatent les signes extérieurs, visibles et tangibles, les symptômes du bonheur et de l'essor, tout déjà s'achemine en réalité vers son déclin. L'apparition de ces signes extérieurs demande du temps, comme la clarté d'une de ces étoiles dont nous ne savons pas si elle n'est pas déjà sur le point de s'éteindre, si elle n'est pas déjà éteinte, alors qu'elle rayonne avec le plus de splendeur…

Il se tut et ils marchèrent un moment sans mot dire, tandis que le jet d'eau clapotait dans le silence et qu'un chuchotement passait dans la ramure du noyer. Alors Mme Permaneder eut un soupir si pénible qu'il ressemblait à un sanglot.

— Que c'est triste, ce que tu dis là, Tom ! Jamais tu n'as rien dit d'aussi triste. Mais il est bon que tu t'en sois ouvert ; maintenant, il te sera plus aisé de chasser tout cela de ton esprit.

— Oui, Tony, il faut que je m'y essaie dans la mesure du possible. À présent, donne-moi les deux lettres de Clara et du pasteur. Tu ne verras pas d'inconvénient, n'est-ce pas, à ce que je te décharge de cette démarche et à ce que j'en entretienne mère moi-même, demain matin ? Pauvre maman… Mais si c'est la tuberculose, il ne reste plus qu'à se résigner…

CHAPITRE VII

— Et tu ne me consultes pas ? tu passes par-dessus ma tête ?

— J’ai agi comme je le devais !

— Tu as agi avec une absence totale de discernement et de raison.

— La raison ne fait pas tout dans ce monde !

— Oh ! pas de phrases !… C’est une question de justice élémentaire que tu as négligée d’une manière révoltante !

— Je te fais remarquer, mon fils, que tu négliges, de ton côté, la déférence que tu me dois !

— Et moi, je te réponds, chère mère, que je n’ai encore jamais manqué à cette déférence, mais que je cesse d’être ton fils dès que, vis-à-vis de la raison sociale et de la famille, je remplis mon rôle d’homme et de chef aux lieu et place de mon père !…

— Maintenant, je t’intime l’ordre de te taire, Thomas !

— Oh ! non, je ne me tairai pas, aussi longtemps que tu refuseras de reconnaître ta folie et ta faiblesse sans bornes !

— Je dispose de ma fortune comme il me plaît !

— L’équité et la raison tracent des limites à ton bon plaisir !

— Jamais je n’aurais cru que tu pourrais m’offenser à ce point !

— Jamais je n’aurais pensé que tu puisses me manquer si grossièrement de respect… !

— Tom… mais Tom…, jeta la voix angoissée de Mme Permaneder.

Elle se tordait les mains, assise près de la fenêtre dans le salon des paysages, tandis que son frère arpentait la pièce d’un pas terriblement nerveux, et que, sur le sofa, Mme Elisabeth, une main appuyée aux coussins, martelant, de l’autre, la table à chaque nouvelle violence, s’abandonnait à sa colère et à sa douleur. Ils portaient tous les trois le deuil de Clara, qui avait quitté cette Terre, ils étaient tous les trois pâles et exaspérés…

Que se passait-il ? Une chose épouvantable et pleine d’horreur, une chose qui paraissait aux intéressés eux-mêmes monstrueuse et inconcevable ! Une querelle, une discussion exacerbée entre la mère et le fils !

Cela se passait en août, par un pesant après-midi. Dix jours à peine après que le sénateur eut remis à sa mère, avec d’infinies précautions, les deux lettres de Sievert et de Clara Tiburtius, il avait dû assumer la tâche

douloureuse de porter à la vieille dame la nouvelle du décès de sa sœur. Puis il s'était rendu à Riga pour les obsèques, avait ramené son beau-frère Tiburtius, qui avait passé quelques jours dans la famille de sa défunte épouse, puis était allé rendre visite à Christian, à l'hôpital de Hambourg… Et Mme Elisabeth avait attendu que le pasteur eût regagné son pays depuis deux jours pour porter, avec une visible hésitation, les faits à la connaissance de son fils…

— Cent vingt-sept mille cinq cents marks ! criait-il en agitant devant son visage ses mains crispées. Passe encore pour la dot ! Il pouvait garder les quatre-vingt mille marks, bien qu'il n'y ait point d'enfants ! Mais l'héritage ! lui promettre la part d'héritage de Clara ! Et sans me consulter ! En passant par-dessus ma tête !…

— Thomas ! pour l'amour de Dieu, rends-moi justice ! Pouvais-je agir autrement ? Le pouvais-je ?… Elle qui maintenant repose en Dieu, arrachée aux choses de ce monde, elle m'écrit de son lit de mort… au crayon… d'une main tremblante : « Mère, nous ne nous reverrons jamais ici-bas, et ce sont, je ne le sens que trop, mes dernières lignes… Je les trace avec une dernière lueur de conscience que je consacre à mon mari… Dieu n'a pas béni notre union ; mais cette part de patrimoine, qui eût été mienne si je t'avais survécu, abandonne-la-lui le jour où tu me suivras là-haut, afin qu'il en jouisse de son vivant ! Mère, voilà ma dernière prière… la prière d'une mourante… tu ne la repousseras point… » Non, Thomas, je ne l'ai pas repoussée ; je ne le pouvais pas ! Je le lui ai mandé par dépêche et elle s'est endormie en paix…

Mme Elisabeth pleurait éperdument.

— Et l'on ne m'en souffle pas mot ! On me dissimule tout ! On passe par-dessus ma tête ! répéta le sénateur.

— Oui, Thomas, je me suis tue ; je sentais qu'il me fallait exaucer la dernière prière de mon enfant mourante… et tu aurais essayé de t'y opposer, je le savais !

— Parbleu !

— Et tu n'en aurais pas eu le droit, car trois de mes enfants sont d'accord avec moi.

— Oh ! mon opinion vaut, il me semble, celle de deux femmes et d'un fou, d'un dégénéré…

— Tu parles de tes frère et sœurs avec un manque de cœur qui n'a d'égal que ta dureté pour moi !

— Clara était une sainte femme, mère, mais pleine d'ignorance ! Et Tony est une enfant – qui, d'ailleurs, n'a rien su jusqu'à cette heure, sans quoi elle eût bavardé, n'est-ce pas ? Quant à Christian ?… Oui, il s'est procuré le consentement de Christian, ce Tiburtius… Qui aurait attendu cela de lui ?… Eh ! ne sais-tu pas encore, ne comprends-tu pas encore ce qu'il est, ce roué de pasteur ? Un filou ! Un chasseur d'héritages !…

— Tous les gendres sont des filous ! appuya Mme Permaneder d'une voix sourde.

— Un chasseur d'héritages ! te dis-je. Que fait-il ? Il part pour Hambourg, s'assied au chevet de Christian et l'endoctrine. Et mon Christian de dire : « Oui, oui, Tiburtius. De grand cœur ! Avez-vous idée du tourment que j'endure là, à mon côté gauche ?… » Oh ! la sottise et la malignité sont conjurées contre moi !

Et, hors de lui, le sénateur, appuyé à la grille de fer forgé qui fermait la niche du poêle, crispa sur son front ses mains aux doigts nerveusement joints.

Ce paroxysme d'indignation dépassait visiblement la gravité des circonstances. Non, ce n'était pas ces cent vingt-sept mille cinq cents marks qui pouvaient le mettre dans un état où personne ne l'avait vu jusqu'à ce jour ! Mais, pour sa sensibilité déjà irritée, cet incident ajoutait un nouvel anneau à la chaîne des défaites et des humiliations qu'il avait subies, ces derniers mois, dans ses affaires et son activité publique… Rien ne lui obéissait plus ! Rien n'était plus docile à sa volonté ! Les choses en étaient-elles déjà là que, dans la maison de ses pères et pour les questions les plus graves, l'on « passât par-dessus sa tête », et qu'un pasteur de Riga le dupât traîtreusement ? Il aurait pu s'y opposer, mais avait-on fait appel à son influence ? Les événements avaient suivi leur cours, indépendamment de lui. Il lui semblait qu'autrefois il n'aurait pu en être ainsi, que les événements n'auraient pas osé lui résister ! À nouveau sa propre foi en sa fortune, en sa puissance, en son avenir se trouvait ébranlée. Et seuls sa faiblesse et son désespoir éclataient au cours de cette scène devant sa mère et sa sœur.

Mme Permaneder se leva et l'étreignit.

— Tom, calme-toi donc ! Ressaisis-toi ! Est-ce tellement grave ? Tu vas te rendre malade ! Il n'est pas prouvé que Tiburtius vive si longtemps… et après sa mort sa part ne peut manquer de nous revenir ! D'ailleurs, les

choses peuvent être modifiées, si tu le veux ! Ne peut-on pas les modifier, maman ?

Mme Elisabeth ne répondit que par des sanglots.

— Non… ah ! non ! lança le sénateur, se redressant et esquissant de la main un faible geste de dénégation. Ce qui est fait est fait. Croyez-vous que je vais courir les tribunaux et plaider contre ma mère, pour ajouter un scandale public à ce scandale intime ? Advienne que pourra… conclut-il, et il se dirigea avec accablement vers la porte vitrée, où il s'arrêta encore une fois.

« Ne vous figurez pas, surtout, que notre situation soit des plus brillantes, dit-il d'une voix assourdie. Tony a perdu 80 000 marks… et Christian a dilapidé, outre les 50 000 marks de sa dot, quelque 30 000 que je lui ai avancés… ajoutez à cela qu'il ne gagne rien et aura besoin d'une saison à Oeynhausen… Et désormais ce n'est plus la dot de Clara qui échappe seule et définitivement à la famille, mais aussi, pour un temps indéterminable, toute sa part d'héritage !… Et les affaires vont mal, désespérément mal, depuis le moment précis où j'ai engagé plus de 100 000 marks dans la construction de ma maison… Oui, une famille où l'on voit des scènes pareilles est une famille qui décline. Croyez-moi, si notre père était encore de ce monde, s'il se trouvait là parmi nous, il joindrait les mains et nous recommanderait tous à la miséricorde divine.

CHAPITRE VIII

Guerre, clameurs guerrières, cantonnement, agitation ! Des officiers prussiens parcourent l'enfilade parquetée des chambres du premier étage, dans la maison neuve du sénateur Buddenbrook, baisent les mains de la maîtresse de maison et se font présenter au cercle par Christian, revenu de Oeynhausen, cependant que, dans la maison de la Mengstrasse, Mlle Severin, Riquette Severin, la nouvelle gouvernante de Mme Elisabeth, traîne, avec l'aide des servantes, quantité de matelas vers l'ancien pavillon du jardin entièrement occupé par les soldats.

Fourmillement, désordre, agitation partout ! Des troupes s'en vont, d'autres font leur entrée, submergent la ville, mangent, dorment, emplissent les oreilles des citadins de roulements de tambours, de sonneries de trompettes, de cris de commandement, et reprennent ensuite leur marche.

On salue des princes de sang royal ; défilé sur défilé ! Puis c’est le calme et l’attente.

À la fin de l’automne et en hiver, retour triomphal des troupes ; nouveaux cantonnements et rentrée au foyer, parmi les vivats de la population qui respire d’aise. C’est la paix. La courte paix, grosse d’événements, de 65.

Et, entre deux guerres, indifférent et paisible, disparaissant sous les plis de son tablier et secouant les boucles de sa chevelure soyeuse, le petit Johann, au jardin, près du jet d’eau, ou dans la petite galerie entourée de colonnettes qui constitue, au deuxième étage, son domaine particulier, s’adonne aux jeux de ses quatre ans et demi… ces jeux dont aucun adulte n’est plus à même de comprendre le sens profond et le charme ; ces jeux qui exigent peu de choses : trois cailloux, un bout de bois où est piquée une fleur de pissenlit ; mais, avant tout, l’imagination pure, puissante, fervente, chaste, encore sereine et spontanée, de cet âge bienheureux où la vie craint de nous effleurer, où ni devoir ni responsabilité ne se hasardent à mettre la main sur nous, où il nous est permis de voir, d’entendre, de rire, de nous étonner et de rêver sans que le monde déjà nous réclame des services… où l’impatience de ceux que nous voudrions pourtant aimer n’exige pas encore de nous des marques prématurées de notre aptitude à rendre ces services… Hélas ! Avant peu, tout va s’abattre sur nous comme une masse brute pour nous violenter, nous dresser, nous mater, nous diminuer, nous pervertir…

De grandes choses s’accomplirent tandis que Hanno jouait. La guerre éclata, la victoire hésita et se décida ; la ville natale de Hanno Buddenbrook, qui avait eu la sagesse de se ranger aux côtés de la Prusse, ne regardait pas sans satisfaction la riche cité de Francfort, contrainte de payer sa foi en l’Autriche de la perte de ses libertés[35]. Cependant, par la faillite d’une importante maison de Francfort, en juillet, immédiatement avant l’armistice, la firme Johann Buddenbrook perdait d’un seul coup la somme de vingt mille thalers.

OceanofPDF.com

HUITIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le nouveau directeur des services de l'Office municipal d'assurances contre l'incendie, M. Hugo Weinschenk, sanglé dans sa redingote montante, avec cet air de mâle gravité qu'il devait à la fine moustache noire implantée jusque dans les coins de sa bouche, au-dessus d'une lèvre inférieure légèrement pendante, suivait tous les jours, d'un pas important et balancé, la grande allée, pour se rendre des bureaux de l'entrée à ceux du fond ; les deux poings en avant, les coudes jouant d'un mouvement léger sur les côtes, il était l'image de l'homme en place, actif et qui s'impose.

De son côté, Erika Grünlich, alors dans sa vingtième année, était une grande jeune fille épanouie, fraîche de couleurs, belle de santé et de force. Si le hasard voulait qu'elle descendît l'escalier ou se trouvât en haut de la rampe lorsque M. Weinschenk venait à passer – et ce hasard n'était pas chose rare – le directeur soulevait son haut-de-forme, découvrant ses cheveux noirs et courts, déjà grisonnants aux tempes, accentuait le dandinement de son buste dans sa redingote ajustée, et ses yeux bruns hardiment promenés à la ronde saluaient la jeune fille d'un regard étonné et admiratif. Sur quoi, Erika s'enfuyait, se laissait tomber sur quelque banquette, dans l'embrasure d'une fenêtre et, dans sa perplexité, dans son désarroi, pleurait pendant des heures.

Mlle Grünlich avait grandi vertueusement sous l'égide de Thérèse Weichbrodt et ses pensées étaient un peu courtes. Elle pleurait à cause du haut-de-forme de M. Weinschenk ; elle pleurait sur sa façon de relever brusquement les sourcils quand il l'apercevait et de les laisser retomber de même ; elle pleurait sur sa prestance royale et sur le balancement de ses poings.

Sa mère, Mme Permaneder, voyait cependant plus loin. L'avenir de sa fille l'inquiétait depuis des années, car, par rapport aux autres jeunes filles à marier, Erika, de toute évidence, se trouvait peu favorisée. Ce n'était pas assez de dire que Mme Permaneder ne fréquentait plus dans la société, elle

vivait avec elle sur un pied d'hostilité déclarée. La pensée qu'on pût, à cause de sa double séparation, la considérer, dans les hautes sphères, comme déchue, avait pris quelque chose de l'idée fixe, et elle voyait du mépris, voire de la haine, où, le plus souvent, il n'y avait vraisemblablement que de l'indifférence. Il est vraisemblable, par exemple, que le consul Hermann Hagenström, esprit large et loyal que la richesse rendait enjoué et bienveillant, l'aurait volontiers saluée dans la rue ; mais le regard distant dont, en passant, tête rejetée en arrière, elle effleurait dédaigneusement son visage – ce « visage de pâté de foie gras » qu'elle « exécrait comme la peste », pour employer une de ses expressions énergiques – le lui interdisait avec la dernière rigueur. C'est pourquoi Erika, restée absolument étrangère au monde de son oncle, le sénateur, ne prenait part à aucun bal et avait rarement l'occasion de lier connaissance avec des messieurs.

Toutefois, et surtout depuis que Mme Antonie avait, comme elle le disait, « renoncé à tout pour elle-même », son désir le plus ardent était de voir sa fille réaliser ses propres espérances déçues en faisant un mariage riche et heureux, qui honorât la famille et permît d'oublier les tribulations de la mère. Tony aspirait avant toute chose à prouver à son frère aîné, porté comme il l'était alors au pessimisme, que la chance de la maison n'était pas encore épuisée et que la famille n'approchait en aucune façon de son déclin. Sa deuxième dot, les 17 000 thalers que M. Permaneder avait eu la générosité de restituer, était en réserve pour Erika, et à peine l'œil perspicace et expérimenté de Mme Antonie eut-il discerné le doux lien qui se nouait entre sa fille et le directeur, qu'elle assiégea le Ciel de ses prières pour que M. Weinschenk fît sa visite.

Il la fit. Il se présenta au premier étage, fut reçu par les trois dames, l'aïeule, la mère et la petite-fille, s'entretint avec elles pendant dix minutes et promit de revenir un après-midi, à l'heure du café, pour converser sans contrainte.

C'est ce qui arriva, et l'on fit plus ample connaissance. Le directeur était natif de Silésie, où son vieux père vivait encore ; mais Hugo Weinschenk ne parut pas faire un cas extrême de sa famille et se présenta plutôt comme un « *selfmade man* ». Il avait, comme tel, la conscience de sa propre valeur, conscience récemment acquise il est vrai, encore incertaine, un peu excessive, un peu méfiante. Ses manières n'étaient pas impeccables et sa conversation était d'une évidente maladresse. Sa redingote de style petit-bourgeois était, d'ailleurs, lustrée par places, ses manchettes à gros boutons

de jais n’étaient ni très fraîches ni très propres, et, à sa main gauche, l’ongle du majeur apparaissait, par suite de quelque accident, complètement desséché et d’un noir de charbon – extérieur assez peu séduisant, somme toute, ce qui n’empêchait point M. Hugo Weinschenk d’être un homme très digne de considération, laborieux, énergique, pourvu d’un revenu annuel de 12 000 marks, et capable de passer pour beau aux yeux d’Erika Grünlich.

D’un coup d’œil rapide, Mme Permaneder avait embrassé et jugé la situation. Elle s’en ouvrit à Mme Elisabeth et au sénateur. Il était clair que les intérêts des deux partis se rencontraient et se complétaient. Comme Erika, le directeur Weinschenk n’avait aucune espèce de relations mondaines ; tous deux étaient en vérité faits l’un pour l’autre et visiblement destinés l’un à l’autre par la Providence. Si le directeur, dont les cheveux, aux approches de la quarantaine, tournaient au poivre et sel, voulait fonder un foyer, désir qui convenait à sa situation et répondait à ses moyens, un mariage avec Erika Grünlich le faisait entrer dans une des premières familles de la ville et était propre à favoriser son avancement, à consolider sa position. Quant au bonheur d’Erika, Mme Permaneder était en droit de se dire que l’affaire en question excluait, en tout cas, le danger pour sa fille de revivre ses propres tribulations. Hugo Weinschenk n’offrait pas avec M. Permaneder la plus infime ressemblance et, pour ce qui était de M. Bendix Grünlich, il s’en distinguait par sa qualité d’employé supérieur, d’homme en place, nanti d’un traitement fixe, sans préjudice de l’avancement à venir.

Bref, il y avait des deux côtés une égale bonne volonté ; les visites d’après-midi du directeur Weinschenk se succédèrent rapidement, et en janvier – janvier 1867 – il se permit, en quelques paroles viriles et directes, de demander la main d’Erika Grünlich. Dès lors, il fit partie de la famille, assista aux réunions intimes et fut accueilli avec empressement par toute la parenté de sa fiancée. Sans aucun doute, il sentit immédiatement qu’il n’y était pas à sa place ; mais il déguisa cette impression sous une attitude d’autant plus désinvolte, et Mme Elisabeth, l’oncle Justus, le sénateur, sinon les dames Buddenbrook de la Grand-Rue, étaient disposés à une courtoise indulgence envers ce bureaucrate de valeur, dur au travail, mais sans usage du monde. Cette indulgence était bien nécessaire. Ne fallait-il pas sans cesse, par une saillie ou un détour, dissiper le silence qui s’abattait dans la salle à manger, sur la table de famille, quand le directeur se prenait par exemple à taquiner un peu trop audacieusement les joues ou les bras

d’Erika ; quand, au cours de l’entretien, il s’informait si la marmelade d’orange était un entremets ; ou bien encore quand il déclarait que *Roméo et Juliette* était une œuvre de Schiller ?… Énormités qu’il lançait avec beaucoup d’assurance en se frottant ingénument les mains, le buste rejeté obliquement au dossier de sa chaise.

C’est avec le sénateur qu’il s’entendait le mieux, parce que ce dernier savait aiguiller la conversation sur la politique et les affaires sans qu’il se produisît de catastrophe. Mais avec Gerda Buddenbrook, ses relations prirent une tournure désespérante. La personnalité de cette dame le déconcertait, au point qu’il était hors d’état de soutenir une conversation avec elle, ne fût-ce que deux minutes. Ayant appris qu’elle jouait du violon, chose qui l’avait fortement impressionné, il se bornait, à chaque rencontre du jeudi, à lui adresser cette plaisante question : « Et ce violon, ça va toujours ? » Dès la troisième fois, Gerda s’abstint de toute réponse. Quant à Christian, il avait pris l’habitude d’observer son nouveau parent en fronçant le nez et d’imiter à la perfection, dès le lendemain, ses manières et son parler. Le fils cadet du défunt consul Johann Buddenbrook avait été guéri à Oeynhausen de ses rhumatismes articulaires ; mais il lui était resté une certaine raideur de membres, et le tourment chronique qui affectait son côté gauche, ce côté où « tous les nerfs se trouvaient trop courts », n’avait aucunement disparu, non plus que les autres troubles auxquels il se croyait exposé ou qu’il appréhendait de ressentir : asthme, étouffements, irrégularités du cœur, tendance à la paralysie. Son physique non plus n’était guère celui d’un homme qui n’a pas atteint la quarantaine. Son crâne était totalement dénudé, seuls l’occiput et les tempes gardaient quelques vestiges d’une chevelure rousse et clairsemée ; ses petits yeux ronds, qu’il roulait perpétuellement avec une gravité inquiète, s’enfonçaient plus que jamais dans leurs orbites. Et, plus saillante, plus osseuse que jamais, s’arquait entre ses joues caves et blêmes, au-dessus de l’épaisse moustache fauve débordant sur la bouche, l’énorme gibbosité de son nez. Son pantalon, coupé dans une solide et élégante étoffe anglaise, flottait autour de ses jambes grêles et torses.

Depuis son retour, il occupait comme par le passé, dans la maison de sa mère, une chambre donnant sur le corridor du premier étage. Toutefois, il se trouvait bien plus souvent à son cercle que dans la maison de la Mengstrasse, où la vie ne lui était pas rendue particulièrement agréable. Car Riquette Severin, campagnarde de 27 ans, courtaude, aux joues rouges et

gercées, à la bouche lippue, qui avait succédé à Ida Jungmann dans la direction des domestiques et la conduite de la maison, avait discerné, avec un sens tout rustique des réalités, qu'il ne valait pas la peine de témoigner beaucoup d'égards à ce désœuvré, ce conteur de fariboles, tour à tour stupide ou pitoyable, que le sénateur, grand personnage s'il en fût, toisait, le sourcil haut, d'un regard distant. Elle l'ignorait purement et simplement. « Dame, monsieur Buddenbrook, je n'ai pas de temps à perdre avec vous ! » Sur quoi, Christian la regardait en fronçant le nez, d'un air qui voulait dire : « N'as-tu pas honte ? » puis il allait son chemin, se déplaçant tout d'une pièce.

— Tu penses, peut-être, que l'on me gratifie toujours d'une chandelle ? disait-il à Tony. Bernique ! Le plus souvent il faut que je me couche à la lueur d'une allumette.

« Les temps sont durs… déclarait-il encore, car sa mère ne pouvait plus lui octroyer que de maigres subsides… il en allait bien autrement jadis. Juge donc : je suis souvent réduit à emprunter cinq schillings pour acheter de la poudre dentifrice !

— Christian ! s'exclamait Mme Permaneder. Quelle indignité ! À la lueur d'une allumette !… Cinq schillings !… Tâche au moins de n'en point parler !

Elle était hors d'elle, révoltée, blessée dans ses sentiments les plus sacrés. Mais cela ne changeait rien à la chose. Les cinq schillings destinés à la poudre dentifrice, Christian les empruntait à son vieil ami, André Gieseke, docteur en droit. C'était une chance pour lui que cette amitié, et elle l'honorait : André Gieseke, avocat noceur, mais qui savait sauvegarder sa respectabilité, n'avait-il pas été, l'hiver précédent, élu sénateur, après que le vieux Kaspar Œverdieck eut passé doucement de vie à trépas et que le docteur Langhals eut occupé sa place ? L'avocat ne modifia pas pour cela sa conduite. S'il possédait, depuis son mariage avec une demoiselle Huneus, une maison spacieuse en plein centre, il n'en était pas moins, on le savait, propriétaire, dans le faubourg Sainte-Gertrude, d'une petite villa enfouie sous la verdure et confortablement aménagée qu'occupait seule une dame encore jeune, extrêmement jolie et d'origine douteuse. Sur le fronton de la porte resplendissait, en élégants caractères d'or, le mot « Quisisana[36] » et, dans la ville entière, la petite maison n'était connue que sous ce vocable, prononcé d'ailleurs avec des *s* très doux et des *a* tristement soupirés ! Christian Buddenbrook, l'intime du sénateur Gieseke, avait, comme tel, à

Quisisana, ses grandes et ses petites entrées ; il y obtenait le même succès qu'à Hambourg chez Aline Puvogel, qu'à Londres, à Valparaiso ou sur tant d'autres points du globe, en pareille compagnie. Quelques anecdotes, quelques gentillesses, et il était devenu dans la maison un hôte aussi assidu que le sénateur Gieseke lui-même. Était-ce à la connaissance et avec l'assentiment de ce dernier ? C'est à savoir. Le fait est que Christian trouvait à Quisisana, sans bourse délier, ces agréables délassements que le sénateur Gieseke était obligé de payer, lui, avec les gros sous de sa femme.

Peu de temps après les fiançailles de Hugo Weinschenk avec Erika Grünlich, le directeur proposa à son beau-frère une place dans ses bureaux. Et, en effet, Christian travailla pendant quinze jours au service de la Caisse d'assurances. Par malheur, il apparut que cet effort avait aggravé non seulement son tourment au côté gauche, mais encore tous ses autres malaises indéfinissables, sans compter que le directeur était un chef des plus violents ; n'avait-il pas, à l'occasion d'une erreur, traité sans ménagements son beau-frère de « chien de mer » ? Sur quoi, Christian s'était vu contraint, une fois de plus, d'abandonner son emploi.

Quant à Mme Permaneder, son bonheur était à son comble et la sérénité de son âme s'exprimait par des aperçus comme celui-ci :

— Tout de même, la vie a parfois du bon !

Et, de fait, elle s'épanouissait à nouveau au cours de ces semaines qui, avec leur affairement et leur excitation, leurs projets divers, leurs soucis de logement et leur fièvre d'installation, lui rappelaient trop bien les jours de ses premières fiançailles pour qu'elle ne se sentît point rajeunie et pénétrée d'un joyeux espoir. Beaucoup de sa grâce mutine de jeune fille revivait dans ses jeux de physionomie et dans ses gestes. Dans sa gaieté débordante elle était allée jusqu'à troubler à tel point l'atmosphère de toute une « soirée de Jérusalem », que Léa Gerhardt elle-même, laissant retomber son livre, avait promené dans la salle ses grands yeux soupçonneux et ignorants de colombe.

Pour Erika, il n'était pas question de se séparer de sa mère. Avec l'assentiment du directeur, voire sur son désir, il avait été décidé que Mme Antonie, provisoirement du moins, habiterait chez les Weinschenk pour assister, dans la conduite du ménage, l'inexpérience de sa fille… Là précisément était la source de ce sentiment délicieux qu'il n'avait jamais existé de Bendix Grünlich, jamais d'Aloïs Permaneder, que tous les insuccès, toutes les désillusions, les souffrances de sa vie s'évanouissaient

et qu'il lui était permis de recommencer son expérience animée de nouveaux espoirs. Certes, elle exhortait Erika à remercier Dieu de lui donner comme époux l'élu de son cœur, alors qu'elle avait dû, elle, sa mère, étouffer par devoir et par raison son inclination première. Certes, c'était bien le nom d'Erika et celui du directeur qu'elle inscrivait d'une main tremblante de joie dans les papiers de famille… Mais c'était elle, Tony Buddenbrook, qui était réellement la fiancée ; c'était elle qui, d'une main experte, pouvait une fois encore palper draperies et tapis, fureter, une fois encore, dans les catalogues d'ameublement et de trousseaux, visiter et louer, une fois encore, un appartement « distingué ». C'était elle qui, une fois encore, allait abandonner la douce et spacieuse maison paternelle, cesser de n'être qu'une femme divorcée ; c'était elle à qui s'offrait à nouveau la possibilité de relever la tête, de commencer une nouvelle existence susceptible d'éveiller l'attention générale et d'ajouter au prestige de la famille. Oui… Était-ce un rêve ? Des robes de chambre surgirent à son horizon, deux robes de chambre, pour elle et pour Erika, d'une étoffe moelleuse et damassée, à large traîne et à nœuds de velours descendant en rangs serrés depuis le col jusqu'à l'ourlet…

Mais les semaines coulaient et Erika voyait toucher à son terme le temps de ses fiançailles. Le jeune couple n'avait rendu que fort peu de visites, car le directeur, ce travailleur austère, inexpérimenté dans la pratique du monde, semblait bien résolu à ne consacrer ses loisirs qu'à l'intimité de son foyer… Un dîner d'accordailles réunit Thomas, Gerda, les fiancés, Frédérique, Henriette et Pfiffi Buddenbrook, ainsi que les familiers du sénateur, dans la grande salle de l'hôtel de la Fischergrube, et le directeur, dans son obstination à caresser le cou nu d'Erika, jeta cette fois encore un froid parmi les convives. Puis le jour des noces arriva.

La galerie à colonnes fut, comme au temps où le front de Mme Grünlich se couronnait de myrte, le théâtre de la bénédiction nuptiale. Mme Stuht, celle qui fréquentait dans le meilleur monde, avait aidé l'épousée à draper les plis de sa robe de satin blanc et à disposer sa verte parure. Le sénateur Buddenbrook, assisté de l'ami de Christian, le sénateur André Gieseke, était garçon d'honneur. Deux anciennes amies de pension faisaient office de demoiselles d'honneur. Le directeur Hugo Weinschenk, majestueux et viril, ne marcha qu'une fois, en se rendant à l'autel improvisé, sur le long voile ondoyant d'Erika. Le pasteur Pringsheim, les mains jointes sous son

menton, officia avec la solennité extatique qui lui était coutumière, et tout se passa dignement, selon le rite.

Tandis qu'on échangeait les anneaux et que les deux « oui » retentissaient dans le silence, l'un grave, l'autre clair, mais tous deux un peu voilés, Mme Permaneder, écrasée par le passé, le présent et l'avenir, éclata en sanglots – toujours ses sanglots d'enfant, sincères et irrésistibles – et les dames Buddenbrook, Pfiffi en particulier, dont le pince-nez, pour la cérémonie, s'ornait d'une chaîne d'or, promenèrent autour d'elles le sourire aigre-doux qui leur était habituel en pareille circonstance. Quant à Mlle Weichbrodt, Thérèse Weichbrodt, Sesemi, singulièrement rapetissée, qui portait toujours à son cou grêle, sur une broche ovale, le portrait de sa mère, elle prononça, avec cette fermeté excessive qui veut dissimuler une profonde et intime émotion :

— Sois hûrûse, ma bonne onfont !

Puis, dans le cercle des blanches divinités qui, inaltérablement sereines, se détachaient sur le fond bleu des tapisseries, ce fut un festin aussi solennel que solide, à l'issue duquel les nouveaux époux s'éclipsèrent pour se mettre en route vers quelques grandes cités… C'était à la mi-avril, et, pendant la quinzaine qui suivit, Mme Permaneder, assistée du tapissier Jacobs, réalisa un de ses chefs-d'œuvre, l'aménagement « distingué » de ce spacieux premier étage qu'on avait loué au centre de la Bäckergrube et dont les pièces décorées d'une profusion de fleurs abritèrent bientôt le retour du jeune ménage.

Alors commença le troisième mariage de Tony Buddenbrook.

Cette désignation, certes, ne manquait pas d'à-propos ; le sénateur lui-même, un jeudi, en l'absence des Weinschenk, avait ainsi défini la situation, et Mme Permaneder s'était laissé faire avec complaisance. À vrai dire, c'était à elle qu'incombaient tous les soucis du ménage, mais elle en revendiquait aussi le bonheur et la dignité, si bien qu'un jour, rencontrant à l'improviste, dans la rue, la femme du consul Möllendorpf, née Julie Hagenström, elle la dévisagea avec une expression si triomphalement provocante que Mme Möllendorpf dut se résigner à saluer la première… Cette dignité, ce bonheur se traduisaient dans sa physionomie et son attitude en gravité solennelle, quand elle promenait dans la nouvelle demeure les parents en visite, tandis qu'Erika Weinschenk y faisait, ou peu s'en faut, figure d'hôte admiratif.

Suivie par la traîne de sa robe de chambre, les épaules légèrement remontées, la tête rejetée en arrière, portant au bras son panier à clefs garni de nœuds de satin – elle avait un faible pour les nœuds de satin – Mme Antonie présentait aux visiteurs les meubles, les portières, la porcelaine diaphane, l'argenterie reluisante, les grands tableaux à l'huile choisis par le directeur, dont ils révélaient les goûts : appétissantes natures mortes, nus féminins, et tous ses mouvements semblaient dire : « Voyez ce qu'il m'a été donné d'accomplir une fois encore dans ma vie ! » C'est presque aussi distingué que chez Grünlich et, à coup sûr, plus distingué que chez Permaneder !

Mme Elisabeth arriva, vêtue d'une soie à rayures grises et noires et répandant autour d'elle un discret parfum de patchouli ; elle promena paisiblement autour d'elle son regard clair et, sans s'extasier bruyamment, manifesta son approbation. Le sénateur vint avec les siens ; Gerda et lui s'amusèrent de Tony, rayonnante d'orgueil, et l'empêchèrent à grand-peine d'étouffer le petit Hanno, qu'elle adorait, en le gavant de brioche aux raisins et de vin de Porto… Les dames Buddenbrook ne manquèrent pas au rendez-vous.

— Tout cela est si beau, dirent-elles d'une seule voix, que nos modestes personnes n'y seraient pas à leur place…

Vint aussi la pauvre Clothilde, grisonnante, patiente et maigre. Elle admit qu'on s'amusât à ses dépens, but quatre tasses de café au lait, sur quoi, elle admira toute chose avec des paroles traînantes et aimables… De temps à autre, lorsqu'il ne trouvait personne au cercle, Christian faisait, lui aussi, son apparition, prenait un petit verre de bénédictine, se déclarait disposé à accepter la représentation d'une maison de champagne et de cognac – n'était-il pas fait pour ce travail facile et agréable ? On y était son maître, on inscrivait par-ci par-là quelques petites notes dans un carnet et l'on gagnait trente thalers en un tournemain. Là-dessus, il empruntait à Mme Permaneder quarante schillings, de quoi offrir un bouquet à la jeune première du théâtre municipal, en venait à parler – Dieu sait par quelle association d'idées ! – de « Maria » et du « vice » à Londres, tombait dans l'histoire du chien galeux qui avait fait, dans une caisse, le voyage de Valparaiso à San Francisco, et, une fois en train, se laissait aller à conter avec tant d'abondance et de verve comique qu'il aurait diverti une salle tout entière.

Il s'exaltait, donnait dans les dialectes, parlait anglais, espagnol, bas-allemand et hambourgeois. Il évoquait des histoires de couteau au Chili, de

filouterie à Whitechapel, puis, ouvrant son sac aux couplets, il se mettait à chanter ou à déclamer avec d'impayables jeux de physionomie et un pittoresque talent de mime :

Comm' j'étais en balade
Sur l'Esplanade,
Passe une jolie gamine
De fraîche mine.
'L'avait un chic de chien,
Un faux cul parisien,
Un chapeau sur la tête,
Comme une assiette.
J'y dis :
« *La jolie fille,*
Soyez gentille,
Et laissez-moi vous prendr' le bras ! »
Ell' se r'tourne en fureur
Et m'dit d'un air moqueur :
« *Allez coucher, mon cher, et n'vous ennuyez pas !* »

Mais à peine avait-il fini qu'il passait à la chronique du cirque Renz et se prenait à imiter d'un bout à l'autre, avec tant de perfection, l'entrée du clown anglais, qu'on pouvait s'imaginer assister soi-même au manège. On entendait les cris habituels de l'autre côté du rideau, le « Ouvrez le porte à moâ ! », les querelles avec le directeur. Suivaient, dans un jargon anglo-allemand traînant et geignard, toute une série d'anecdotes : l'histoire de l'homme qui, ayant avalé une souris pendant son sommeil, s'en va trouver le vétérinaire et en reçoit le conseil d'avaler simplement… un chat ! Puis, l'histoire de « ma grand-mère, fraîche et gaillarde comme elle était », qui, s'en allant à la gare, traverse en route tant d'aventures, pour finir, « fraîche et gaillarde comme elle était », par voir le train lui filer sous le nez. Sur cette pointe, Christian lançait un triomphant :

— En avant la musique, monsieur le chef d'orchestre !

Après quoi, comme réveillé en sursaut, il paraissait s'étonner de ce que la musique ne donnât point…

Alors, brusquement, sa physionomie prenait une autre expression, ses gestes s'alanguissaient, ses petits yeux ronds et enfoncés se mettaient à rouler dans tous les sens avec une gravité inquiète ; il promenait

longuement sa main sur son côté gauche, comme pour s’ausculter et savoir ce qui se passait d’étrange en lui. Il buvait un autre verre de liqueur, retrouvait quelque peu de verve, essayait de conter encore et se retirait enfin dans un état évident de dépression.

Mme Permaneder qui, à cette époque, était d’une gaieté exceptionnelle et venait de s’amuser admirablement, accompagnait son frère, délirante, jusqu’à l’escalier :

— Au revoir, monsieur l’agent général ! lançait-elle. Troubadour ! Don Juan ! Vieille bête ! Qu’on te revoie bientôt !

Elle le suivait d’un long éclat de rire, avant de rentrer dans l’appartement.

Christian Buddenbrook ne s’en émouvait point ; il ne l’entendait pas ; il était absorbé. « Là ! pensait-il. Maintenant, allons faire un petit tour à Quisisana. » Et, le chapeau légèrement de guingois, appuyé sur sa canne à buste de nonne, lentement, raide et clopinant, il descendait l’escalier.

CHAPITRE II

Au printemps de l’année 1868, Mme Permaneder montait un soir, vers dix heures, au premier étage de l’hôtel de la Fischergrube. Dans le petit salon de repos vert olive, le sénateur Buddenbrook était assis, solitaire, sous la lumière de la grande suspension à gaz, près de la table ronde qui occupait le centre de la pièce. La *Gazette de la Bourse de Berlin* grande ouverte devant lui, il lisait, légèrement penché sur la table, la cigarette entre l’index et le majeur de la main gauche, un pince-nez d’or, dont il ne pouvait se passer depuis quelque temps pour travailler, chevauchant son nez. Il entendit les pas de sa sœur traversant la salle à manger, ôta son binocle et dirigea son regard vers l’obscurité jusqu’au moment où Tony surgit entre les portières, dans la zone éclairée.

— Ah ! c’est toi ! Bonsoir. Déjà de retour de Pöppenrade ? Comment vont tes amis ?

— Bonsoir, Tom, merci ! Armgard se porte à merveille. Tu es tout seul, ici ?

— Oui, et tu arrives à souhait. Il m’a fallu ce soir dîner aussi solitaire que le pape. Impossible de compter sur la compagnie de Mlle Jungmann qui, à chaque minute, s’élance de sa chaise et court jeter un regard sur Hanno…

Gerda est au casino. Tamayo y donne un concert de violon et Christian est venu la chercher…

— Fichtre ! comme dit maman. En effet, Tom, j'ai remarqué ces temps derniers que Christian et Gerda paraissent fort bien s'entendre.

— Moi aussi. Depuis qu'il est ici à demeure, elle commence à prendre du goût pour lui. Elle l'écoute avec une grande attention quand il raconte ses malaises… Mon Dieu ! il l'amuse… Dernièrement, elle m'a dit : « Ce n'est pas un bourgeois, Thomas ! Bourgeois, il l'est encore moins que toi !… »

— Bourgeois[37] !… Bourgeois !… Mais, Tom, en est-il de meilleur que toi dans toute la création ?…

— Si tu veux… D'ailleurs, ce n'est pas tout à fait dans ce sens qu'il faut l'entendre !… Mets-toi un peu à l'aise, mon enfant. Quelle mine superbe ! L'air de la campagne t'a-t-il réussi ?

— Admirablement ! dit-elle, ôtant sa mantille et sa capote à rubans de soie mauve pour s'asseoir avec majesté dans un fauteuil près de la table… Digestions, sommeil, tout s'est amélioré durant ces quelques jours. Ce lait encore tiède, ces saucisses, ce jambon !… On profite comme le bétail, comme le blé. Et ce miel nouveau, Tom ! Je l'ai toujours tenu pour un aliment des plus riches. C'est un produit absolument naturel. Au moins, on sait ce que l'on mange ! Que c'était donc aimable à Armgard de n'avoir pas oublié notre vieille amitié de pension et de m'inviter ainsi ! M. de Maiboom a été, lui aussi, d'un empressement ! Ils ont beaucoup insisté pour me garder encore quelques semaines, mais, tu le sais, Erika ne se tire pas encore très bien d'affaire sans moi, maintenant surtout, depuis la venue de notre petite Elisabeth…

— *À propos*, comment va l'enfant ?

— Merci, Tom, elle se fait. Dieu soit loué ! Elle a fort bonne tournure pour ses quatre mois, bien que Frédérique, Henriette et Pfiffi aient prétendu qu'elle ne vivrait pas…

— Et Weinschenk ? Comment se comporte-t-il dans son rôle de père ? Je ne le vois, à vrai dire, que le jeudi…

— Oh ! toujours le même ! Un si brave homme, vois-tu, si laborieux, un mari modèle à certains égards : il dédaigne les cafés, s'en revient tout droit du bureau et nous consacre ses moindres heures de liberté. Mais veux-tu savoir où en sont les choses, Tom ? Entre nous, nous pouvons bien parler à cœur ouvert, n'est-ce pas ? Il exige d'Erika qu'elle soit continuellement souriante, parle et plaisante perpétuellement : quand il revient chez lui

exténué, sombre, il entend, dit-il, que sa femme le divertisse, l'amuse et le rassérène par son insouciance et sa gaieté. Car elle est, selon lui, la seule raison d'être de la femme…

— L'imbécile ! murmura le sénateur.

— N'est-ce pas ?… Le pis est, Tom, qu'Erika montre un certain penchant à la mélancolie ; elle doit tenir cela de moi. Elle paraît, de temps à autre, grave, silencieuse, absorbée. Alors il la gronde et s'emporte en des termes qui, à parler franc, ne sont pas toujours des plus tendres. À coup sûr, ce n'est pas un homme de bonne famille, et quant à ce qu'on appelle une éducation raffinée, il n'en a pas joui non plus, on s'en aperçoit trop souvent. Je t'avouerai même sans détour que, peu avant mon départ pour Pöppenrade, il a fracassé le couvercle de la soupière parce que le potage lui paraissait trop salé…

— Tout à fait charmant !

— Non, au contraire ! Mais allons-nous le condamner pour cela ? Mon Dieu, nous avons tous nos défauts. Et un homme si capable, si solide, si laborieux !… Le Ciel m'en garde… Oui, Tom, une écorce rude, mais un fond excellent. On pourrait trouver pire dans cette vie ! Je viens d'être témoin d'une situation qui, laisse-moi te le dire, est bien plus triste encore. Armgard, quand nous étions seule à seule, versait des larmes amères…

— Que dis-tu ? M. de Maiboom ?…

— Oui, Tom, et c'est là que je voulais en venir. Nous bavardons tranquillement mais, en réalité, je suis amenée ce soir par une affaire très grave, très importante.

— Eh bien ? Qu'arrive-t-il donc à M. de Maiboom ?

— Ralf von Maiboom est un homme charmant, Thomas, mais c'est un écervelé, un chevalier du brelan. Il joue à Rostock, il joue à Warnemünde, et ses dettes sont aussi nombreuses que les grains de sable au fond des mers. On ne s'en douterait guère lorsqu'on passe quelques semaines à Pöppenrade. Le château a grand air et la prospérité règne alentour. Rien n'y manque en fait de laitages, de saucisses et de jambon. Dans un domaine de ce genre on n'a pas toujours la possibilité d'apprécier la situation… Elle est en réalité lamentablement compromise. Voilà ce qu'Armgard m'a confessé en sanglotant à fendre l'âme.

— Triste, triste !

— Tu ne le répéteras jamais assez. Mais un fait m'a sauté aux yeux ; ce n'est point par pur désintéressement que ces gens m'ont invitée.

— Comment cela ?

— Je vais te le dire, Tom : M. de Maiboom a besoin d'argent, il lui faut une très grosse somme, immédiatement, et, connaissant la vieille amitié qui nous lie, sa femme et moi, sachant, d'autre part, que je suis ta sœur, il a, dans sa détresse, entrepris sa femme qui m'a entreprise à son tour… comprends-tu ?

De la main droite, le sénateur se gratta la tête et son visage se contracta légèrement.

— Je crois que oui, dit-il. Ton affaire grave et importante me paraît tendre, si je ne me trompe, à une avance sur la récolte de Pöppenrade ? Mais il me semble aussi que vous avez fait fausse route, toi et tes amis. D'abord, je n'ai jamais traité d'affaires avec M. de Maiboom, et ce serait vraiment une étrange manière d'entrer en relation. En second lieu, on a bien vu notre arrière-grand-père, grand-père, père et moi verser des acomptes à certains propriétaires, dans la mesure, du moins, où leur personnalité ou toute autre circonstance nous offrait quelque garantie. Mais, à en juger par la peinture que tu m'as faite, il y a dix minutes, de M. de Maiboom et de sa situation, il ne peut guère être question de garantie…

— Tu es dans l'erreur, Tom. Je t'ai laissé achever, mais tu es dans l'erreur. Il ne saurait s'agir d'une avance quelconque. Maiboom a besoin de trente-cinq mille marks…

— Tonnerre de Dieu…

— Trente-cinq mille marks qui viennent à échéance dans les quinze jours. Il a le couteau sur la gorge. Il lui faut vendre la récolte sans tarder.

— Sur pied ? Ah ! le pauvre garçon. (Et le sénateur, qui jouait avec son pince-nez, sur le tapis de la table, secoua la tête.) Mais voilà qui me semble entrer fort peu dans le cadre habituel de nos affaires. J'ai ouï dire que ce genre de transactions se pratiquait principalement dans la Hesse, où une notable partie des ruraux se trouve entre les mains des Juifs. Dans les filets de quel coupeur de gorge ce pauvre Maiboom va-t-il tomber ?…

— Des Juifs ! des coupeurs de gorge ! cria Mme Permaneder au comble de la stupéfaction. Mais c'est de toi qu'il s'agit, Tom, de toi !

Le sénateur, soudain, lança sur la table son lorgnon qui glissa un instant le long du journal ; puis, d'une saccade du buste, il se tourna vers sa sœur :

— De moi ? demanda-t-il des lèvres, sans proférer le moindre son.

Puis, à haute voix :

— Va te mettre au lit, Tony, tu dors debout.

— Oui, Tom, c’est ce que nous disait Ida Jungmann, le soir, dès que nous commencions à nous amuser. Mais, je te l’affirme, je n’ai jamais été aussi lucide et aussi éveillée qu’à cette heure où je viens, dans la nuit, dans la brume, te soumettre la proposition d’Armgard et, indirectement, celle de Ralf von Maiboom.

— Eh bien ! je mets cette proposition sur le compte de ta naïveté et du désarroi des Maiboom.

— Désarroi ! naïveté !… Je ne te comprends pas, Thomas. Je suis malheureusement fort éloignée d’être naïve. L’occasion s’offre à toi d’accomplir une bonne action et de réaliser en même temps la meilleure affaire de ta vie…

— Allons donc, ma chère ; folies que tout cela ! s’écria le sénateur, et il se rejeta en arrière, excédé. Pardonne-moi, mais tu es d’une candeur capable de vous faire sortir des gonds. Ne vois-tu donc pas que tu me pousses à une indignité, à un tripotage malpropre ? Quoi ! je pêcherais en eau trouble, j’exploiterais brutalement mon semblable, je mettrais à profit, pour le gruger, l’infortune de ce propriétaire sans défense, je le contraindrais à me livrer à moitié prix la récolte d’une année et j’empocherais un profit usuraire ?

— Ah ! C’est là ton point de vue, dit Mme Permaneder intimidée et pensive.

Puis, elle reprit avec vivacité :

— Mais, Tom, il n’est pas nécessaire, pas nécessaire du tout, de prendre la chose par ce côté-là. Le contraindre ? Ne vient-il pas vers toi de lui-même ? Il lui faut cet argent et il voudrait traiter l’affaire à l’amiable, sous main, dans le plus grand secret. Voilà pourquoi il a retrouvé la trace de nos relations, pourquoi ils m’ont invitée chez eux.

— Bref, il se trompe sur mon compte et sur le caractère de ma maison. J’ai mes traditions, moi aussi. Jamais, depuis un siècle, nous n’avons conclu une affaire de cette sorte et je ne suis nullement disposé à de pareilles combinaisons.

— Certes, Tom, tu as des traditions, et je les respecte au plus haut point. Père, assurément, ne s’y serait pas risqué. À Dieu ne plaise ! Qui oserait le prétendre ? Mais, dans ma simplicité, je te sais pourtant fort différent de père ; je sais qu’un autre vent a soufflé à ton entrée dans les affaires et que, depuis, tu as agi maintes fois comme il n’eût pas agi lui-même ! C’est que tu es jeune et entreprenant, toi ! Mais je ne puis m’empêcher de craindre

que tu te sois laissé intimider ces derniers temps par tel ou tel mécompte… Et si maintenant le succès ne couronne plus ton travail dans la même mesure que jadis, c'est que, par excès de prudence, de scrupule et de timidité, tu laisses glisser les bonnes occasions entre tes doigts.

— Ah ! je t'en prie, ma chère enfant, tu m'irrites, trancha le sénateur en se rejetant violemment à droite, puis à gauche. Parlons d'autre chose, veux-tu ?

— Oui, tu es irrité, Thomas, je le vois bien. Tu l'as été tout de suite, et si j'ai continué à parler, c'est uniquement pour te prouver combien tu as tort de te croire offensé. À cette irritation, je ne vois qu'une cause possible : c'est que tu es, au fond, assez disposé à t'engager dans l'affaire. Si sotte que je sois, mon expérience et celle d'autrui ne m'en ont pas moins enseigné une chose : dans la vie une proposition nous impatiente et nous irrite d'autant plus que nous doutons de notre propre résistance et que nous sommes secrètement fort tentés de céder.

— Quelle pénétration ! dit le sénateur.

Puis il mordilla le bout de sa cigarette et se tut.

— De la pénétration ! Ah ! non ! Simple connaissance de la vie. Mais laissons cela, Tom. Je ne veux pas te faire violence. Mes paroles peuvent-elles te convaincre ? Oh ! non. Je n'ai pas assez de compétence. Je ne suis qu'une sotte… Dommage. N'importe. Tout cela m'a fort intéressée. J'étais à la fois tremblante et affligée pour les Maiboom et heureuse pour toi. Je me disais : « Tom, depuis quelque temps, promène une certaine tristesse. Jadis il se plaignait ; maintenant il ne se plaint même plus. Il a fait par-ci, par-là quelques pertes d'argent ; les temps sont mauvais, et ceci, juste au moment où, grâce à Dieu, ma situation se rétablit et où je retrouve le goût du bonheur. » Alors j'ai pensé : voilà quelque chose pour lui, un bon coup, une prise superbe qui réparera maint échec et montrera à tous que, jusqu'à présent, la maison Johann Buddenbrook n'est pas complètement trahie par la fortune. Et si tu avais accepté, c'eût été mon orgueil d'avoir servi d'intermédiaire ; mon rêve et mon ardent désir n'ont-ils pas été toujours de contribuer à la grandeur de notre nom ?… Il suffit… désormais la question est tranchée. Mais ce qui me vexe, Tom, c'est que Maiboom devra vendre sur pied, coûte que coûte. Et des acquéreurs, il en trouvera sur la place, pour peu qu'il se donne la peine de chercher… il en trouvera au moins un… Hermann Hagenström, parbleu. Ah ! le filou !…

— Oh ! certes, qu'il laisse tomber pareille affaire, voilà qui m'étonnerait, dit le sénateur avec amertume.

— Tu vois bien ! Tu vois bien ! Tu vois bien ! répondit Mme Permaneder.

Thomas Buddenbrook, soudain, se prit à secouer la tête, avec un rire amer.

— Est-ce assez stupide ! Nous nous époumonons à parler avec le plus grand sérieux, au moins en ce qui te concerne, de choses tout à fait imprécises et sans consistance aucune. Par ma foi ! je ne t'ai même pas encore demandé de quoi il s'agit au juste, ni ce que M. de Maiboom peut bien avoir à vendre… Je n'ai jamais mis les pieds à Pöppenrade, moi !…

— Oh ! naturellement, il te faudrait faire le voyage ! s'empressa-t-elle d'ajouter. D'ici à Rostock il n'y a qu'un saut, et après c'est une bagatelle. Ce qu'il a à vendre ? Pöppenrade est un grand domaine ; je sais positivement qu'il produit plus de mille sacs de froment, mais je n'ai pas d'autre précision. Quant à la récolte de seigle, d'avoine et d'orge, est-elle de cinq cents sacs pour chaque sorte… supérieure ou inférieure ? Je ne saurais te le dire. Tout s'annonce à merveille, je te le garantis. Mais pour te citer des chiffres, je suis vraiment trop bête, Tom. Il te faudrait naturellement faire le voyage !

Il y eut une pause.

— Allons, paroles perdues que tout cela ! dit le sénateur d'un ton bref et décidé.

Puis, saisissant son binocle, il le glissa dans son gousset, boutonna sa redingote, se leva et se mit à arpenter la pièce d'une allure qui, par sa vivacité, sa vigueur, son aisance, excluait intentionnellement le moindre indice de préoccupation. Puis il s'arrêta et, penché par-dessus la table vers sa sœur, il dit en martelant à petits coups le tapis de son index recourbé :

— Laisse-moi, ma chère Tony, te conter une histoire qui t'expliquera mon attitude dans cette affaire. Je connais ton faible pour l'aristocratie en général et pour celle du Mecklembourg en particulier ; je t'engage donc à la patience, au cas où mon récit malmènerait l'un de ses membres… Dans le nombre, il s'en trouve plus d'un, tu le sais, qui ne témoigne pas aux négociants, en dépit de leur dépendance mutuelle, une considération excessive et qui, dans les relations d'affaires, accentue par trop la supériorité – jusqu'à un certain point indéniable – du producteur sur l'intermédiaire. Pour lui, le marchand ne se distingue guère, en somme, du colporteur juif, auquel on cède de vieux habits avec la certitude d'être roulé.

Je me flatte de ne pas produire en général sur ces messieurs l'effet d'un vil exploiteur sans conscience et, d'autre part, j'ai rencontré parmi eux des spéculateurs aussi tenaces que moi. Mais il en est un dont j'ai dû quelque peu forcer la main par le petit coup d'audace que voici. Il s'agit du sire de Grosspoggendorf, dont tu as certainement entendu parler, et à qui j'ai eu souvent à faire autrefois. Le comte Strelitz était un grand féodal portant le monocle carré – je n'ai jamais compris qu'il ne se blessât point – des bottes vernies à revers et ayant toujours la badine à pommeau d'or. Il avait coutume de me toiser avec une inconcevable hauteur, bouche à demi ouverte, paupières à demi baissées… Ma première visite chez lui fut historique. Elle avait été précédée de rapports épistolaires. Quand je me présentai chez lui, un valet de pied m'annonça et j'entrai dans le cabinet de travail. Le comte Strelitz était assis à son bureau. Je m'incline ; il répond en se soulevant à demi sur son siège, écrit la dernière ligne d'une lettre, se tourne enfin vers moi en regardant par-dessus ma tête et ouvre la discussion sur sa marchandise. Je m'appuie à la table, devant le sofa, et croise les bras, fort amusé. Je reste ainsi debout durant les cinq premières minutes de la conversation. Cinq minutes encore et je m'assieds sur la table, une jambe ballante dans le vide. Nous continuons à traiter notre affaire. Au bout d'un quart d'heure, il me jette, désinvolte, avec un air de suprême condescendance :

« — Mais ne voulez-vous pas prendre une chaise ?

« — Une chaise ?… dis-je. Pas la peine. Voilà un bon moment que je suis assis.

— Tu lui as dit cela ? Tu lui as dit cela ? s'exclama Mme Permaneder ravie, car elle avait instantanément oublié, ou peu s'en faut, ce qui venait de se passer pour vivre pleinement cette anecdote : « Voilà un bon moment que je suis assis… », merveilleux !

— Bah ! Depuis lors, le comte a radicalement modifié son attitude, je te l'affirme ; il me tendait la main dès mon arrivée, me contraignait à m'asseoir, et nos relations sont devenues presque amicales, par la suite. Mais pourquoi ce récit ? Pour en arriver à cette question : Aurais-je le cœur, le droit, aurais-je assez de conviction intime pour donner pareille leçon à M. de Maiboom si, en débattant avec moi le prix forfaitaire de sa récolte, il oubliait, d'aventure, de m'offrir une chaise ?…

Mme Permaneder garda le silence.

— Bien, dit-elle enfin.

Et, se levant :

— Tu dois avoir raison, Tom. D'ailleurs, comme je le disais tout à l'heure, je ne veux point te faire violence ; c'est à toi de savoir ce qu'il convient de prendre ou de laisser. Et là-dessus, plus un mot. L'essentiel, c'est que tu croies à la pureté de mes intentions ! Entendu, bonne nuit, Tom !… Non, attends : je vais d'abord embrasser ton petit Hanno et dire bonsoir à cette bonne Ida, puis je reviendrai jeter un coup d'œil ici…

Et, sur ce, elle sortit.

CHAPITRE III

Elle gravit l'escalier du deuxième étage, laissa le balcon à sa droite, longea la balustrade blanc et or de la galerie, traversa une antichambre dont l'entrée sur le corridor était ouverte et qui, sur la gauche, communiquait par une autre issue avec le cabinet de toilette du sénateur. Puis, tournant avec précaution le bouton de la porte d'en face, elle entra.

C'était une pièce extrêmement spacieuse, aux fenêtres drapées de rideaux à grosses fleurs. À l'exception d'une grande estampe suspendue au-dessus du lit de Mlle Jungmann et représentant, dans un cadre de bois noir, Giacomo Meyerbeer entouré des héros de ses opéras, il n'y avait sur les murs un peu nus qu'un certain nombre de lithographies anglaises en couleur, fixées par des épingles à la tapisserie claire : babys à cheveux jaunes et en robes rouges. Ida Jungmann, assise près de la grande table à coulisses au milieu de la chambre, reprisait les chaussettes de Hanno. La fidèle Prussienne avait maintenant atteint la cinquantaine, mais, bien qu'elle eût grisonné de bonne heure, ses bandeaux lisses, loin de blanchir, s'obstinaient à rester poivre et sel, et elle gardait le même port raide, la même forte ossature et la même vigueur, les mêmes yeux vifs, clairs et infatigables, que vingt ans auparavant.

— Bonsoir, Ida, bonne créature, dit Mme Permaneder d'une voix assourdie mais joyeuse, car la petite histoire de son frère l'avait mise de fort bonne humeur. Comment vas-tu, vieux meuble que tu es ?

— Eh !… Eh ! Tonyette ? Meuble, ma fillette ? Encore là, si tard ?

— Oui, j'étais chez mon frère pour des affaires qui ne souffraient aucun délai… Malheureusement les choses n'ont pas marché. Dort-il ? demanda-t-elle, désignant du menton le petit lit placé contre la cloison de gauche et

dont le chevet voilé de vert touchait à la haute porte qui menait à la chambre du sénateur et de sa femme.

— Chut ! fit Ida. Il dort, oui.

Alors, Mme Permaneder s'avança sur la pointe des pieds vers le petit lit, souleva précautionneusement les rideaux et se pencha, le regard attentif, sur le visage de son neveu endormi.

Le petit Johann Buddenbrook était couché sur le dos, mais il tournait vers la pièce son mignon visage encadré de longs cheveux châtains et, le nez dans l'oreiller, il respirait avec un bruit léger. Ses mains, dont les doigts sortaient à peine de la manche, infiniment trop longue et trop ample, de la chemise de nuit, reposaient, l'une sur sa poitrine, l'autre à côté de lui, sur la courtepointe. Et parfois les doigts recourbés tressaillaient doucement, les lèvres entrouvertes frémissaient, elles aussi, imperceptiblement, comme si des paroles voulaient s'y dessiner. Par instants, de bas en haut de ce petit visage, montait quelque chose de douloureux : un tremblement du menton qui gagnait la bouche, faisait palpiter les narines délicates et mettait en mouvement les muscles du front étroit… Les longs cils ne parvenaient pas à voiler les ombres bleuâtres au coin des yeux.

— Il rêve, dit Mme Permaneder, émue.

Puis elle se pencha sur l'enfant, baisa délicatement sa joue chaude de sommeil, arrangea avec soin le rideau et revint vers la table où Ida, dans la lumière jaune de la lampe, glissait la boule à repriser dans un nouveau bas, examinait le trou et commençait à le stopper.

— Tu reprises, Ida ? Que c'est drôle ! Je ne t'ai pour ainsi dire jamais vue autrement.

— Oui, oui, Tonyette, que ne déchirerait-il pas, ce petit, depuis qu'il va en classe !

— C'est pourtant un enfant si doux, si tranquille !

— Oui, oui, mais quand même !

— Y va-t-il volontiers, à l'école ?

— Non, non, Tonyette ! Il aurait bien préféré travailler encore avec moi. Et moi aussi, ma fillette, je l'aurais bien souhaité ; ces messieurs ne le connaissent pas depuis toujours, comme moi, et ils ne savent pas non plus s'y prendre pour le faire étudier… Il se concentre difficilement et il se fatigue vite…

— Le pauvret ! A-t-il déjà été battu ?

— Oh ! non, grand Dieu ! Ils n’auraient pas cette cruauté ! Le petit n’a qu’à les regarder…

— Que s’est-il passé, en somme, lorsqu’il y est allé pour la première fois ? A-t-il pleuré ?

— Oui, il a pleuré. Il pleure si facilement… sans bruit… en dedans. Puis il s’est cramponné à la redingote de M. Thomas en le suppliant de rester avec lui…

— Alors, c’est mon frère qui l’a accompagné ?… Un bien mauvais moment à passer, Ida, crois-moi. Ah ! il me semble encore que c’était hier ! Je hurlais, je te l’assure, je hurlais comme un chien à la chaîne. C’était horrible ! Et pourquoi ? Pour avoir été trop choyée à la maison, juste comme Hanno. Les enfants de bonne famille pleuraient tous, je l’ai remarqué tout de suite, tandis que les autres le prenaient gaiement, ouvraient de grands yeux à nous voir comme ça et ricanaient… Dieu ! que lui arrive-t-il donc, Ida ?…

Elle n’acheva pas son geste et se retourna, saisie d’effroi, vers le petit lit d’où un cri était venu interrompre leur bavardage, cri d’angoisse, aussitôt répété avec une expression de tourment, d’épouvante plus intense encore, pour rejaillir, trois, quatre, cinq fois coup sur coup…

« Oh ! oh ! oh ! » C’était une protestation où il entrait de la terreur, de la révolte, du désespoir, et qui était lancée de toute évidence contre quelque chose d’horrible en train de s’accomplir…

En un clin d’œil, le petit Johann fut debout sur son lit et tandis qu’il balbutiait des paroles incompréhensibles, ses yeux dilatés, d’un brun d’or si étrange, regardaient fixement, sans rien percevoir de la réalité, un monde totalement inconnu…

— Rien, expliqua Ida, un cauchemar. Oh ! c’est bien pis encore, quelquefois.

Sans s’émouvoir, elle déposa son travail, se dirigea vers Hanno de son pas allongé et lourd et, lui parlant d’une voix grave et apaisante, lui borda la couverture.

— Ah ! un cauchemar… répéta Mme Permaneder. Est-il éveillé maintenant ?

Non, Hanno n’était pas éveillé, en dépit de ses yeux largement ouverts et fixes, de ses lèvres toujours frémissantes…

— Qu’est-ce qu’il y a ? Voyons… voyons… à présent il faut cesser de babiller. Que dis-tu ? demanda Ida.

Mme Permaneder s’approcha, elle aussi, pour prêter l’oreille à ces murmures, à ces balbutiements inquiets.

— Je veux… aller dans… mon petit jardin, faisait Hanno, la langue épaisse, je veux arroser mes tulipes…

— Il récite ses poésies, expliqua Ida en hochant la tête. Allons, allons ! En voilà assez, dors maintenant, mon petit !…

— Et il y a… un petit bossu… qui se met à éternuer… poursuivit Hanno avec un soupir.

Soudain, sa physionomie changea d’expression, ses yeux se fermèrent à demi, sa tête roula sur l’oreiller et il ajouta d’une voix étouffée, douloureuse :

Au ciel la lune luit,
Les petits enfants pleurent,
La cloche sonne minuit,
Que Dieu assiste ceux qui meurent !…

Puis il eut un profond sanglot, des larmes jaillirent entre ses cils, roulèrent lentement le long de ses joues… et il se réveilla. Il embrassa Ida, promena autour de lui un regard mouillé, bredouilla, apaisé, quelque chose à l’adresse de « tante Tony », changea de position dans son lit et se rendormit.

— Étrange ! dit Mme Permaneder, tandis qu’Ida se rasseyait auprès de la table. De quelles poésies s’agit-il là, Ida ?

— Elles se trouvent dans son livre de lectures, répondit Mlle Jungmann, et on lit au-dessous : « Le Cor magique du page[38]. » Elles sont curieuses… Il avait à les apprendre, ces jours-ci, et il a beaucoup parlé de celle du petit bonhomme. La connais-tu ?… Elle est vraiment horrifiante. Cet avorton de bossu est partout à la fois : il casse la marmite, mange la marmelade, vole le bois, arrête le rouet, se moque du monde et, pour comble, vous demande encore de ne point l’oublier dans vos prières ! Oui, il a certainement jeté un sort au petit et ça le travaille jour et nuit. Sais-tu ce qu’il en a dit ? Il m’a dit deux ou trois fois.

« — N’est-ce pas, Ida, ce n’est pas par méchanceté qu’il fait cela, ce n’est pas par méchanceté ?… C’est parce qu’il a du chagrin, et après il en a encore bien plus. Si l’on prie pour lui il ne le fera plus.

« Ce soir encore, quand sa maman lui a dit bonne nuit avant d’aller au concert, il lui a demandé s’il devait prier lui aussi pour le petit bossu…

— Et l’a-t-il vraiment fait ?

— Pas à haute voix, mais probablement en son for intérieur. Quant à l’autre poésie, *L’Horloge de la nourrice*, il n’en a pas soufflé mot, il n’a fait qu’en pleurer. Il pleure si facilement, ce petit, et ça n’en finit pas…

— Mais en quoi donc est-elle si triste ?

— Le sais-je, moi ! Il n’a jamais pu réciter plus loin que le commencement du passage qui le faisait sangloter si fort, tout endormi ; plus tard il a encore versé des larmes sur le charretier qui, dès trois heures, doit abandonner sa couche.

Mme Permaneder eut un rire ému, puis son visage devint grave.

— Écoute-moi, Ida, il n’est pas bon, je ne trouve pas bon qu’il soit impressionnable à ce point. Le charretier se lève à trois heures, mais, mon Dieu, il n’est pas charretier pour rien ! Cet enfant est porté, autant que je le connais, à regarder toutes choses avec une pénétration excessive et à les prendre trop à cœur… Ça le mine, crois-moi. Il faudrait, une bonne fois, en parler sérieusement à Grabow… Mais voilà justement la difficulté, poursuivit-elle, croisant les bras, penchant la tête de côté et martelant avec impatience le sol avec la pointe de son pied. Grabow vieillit et, de plus, bien qu’il soit un cœur excellent, un homme de bien, le meilleur des êtres, je ne fais pas très grand cas de lui en tant que médecin. Dieu me pardonne, Ida, si je le juge mal ! Par exemple, la nervosité de Hanno, ses sursauts dans la nuit, ses cauchemars, Grabow ne les ignore pas, et tout ce qu’il trouve à dire, c’est un nom latin, *pavor nocturnus*. Voilà qui nous en apprend long, mon Dieu !… Oui, c’est un homme charmant, un ami sûr de la famille, tout ce que l’on voudra, mais un flambeau de la science, jamais de la vie ! Un homme de valeur a une autre allure et montre, dès sa jeunesse, s’il a quelque chose dans le ventre. Grabow a vécu, lui aussi, les journées de 48, et il était jeune alors ; mais penses-tu qu’il se soit jamais ému pour la liberté, la justice, l’abolition des privilèges et de l’arbitraire ? C’est un savant, mais je suis persuadée que les révoltantes lois fédérales contre les universités et la presse l’ont laissé, en leur temps, totalement froid. Jamais il ne s’est emballé, jamais il n’a cassé quoi que ce soit. Il a toujours gardé cette longue figure débonnaire, il a continué à vous ordonner une aile de pigeon, un échaudé, ou, si le cas est grave, une cuillerée de sirop de guimauve… Bonne nuit, Ida… Oh ! oui, il y a, je crois, des médecins d’une tout autre valeur !… Quel dommage que je ne puisse plus voir Gerda !… Oui, merci, il y a encore de la lumière dans le corridor… Bonne nuit !

Lorsque Mme Permaneder, en passant, ouvrit la porte de la salle à manger pour jeter, dans le petit salon, un bonsoir à son frère, elle vit que l'enfilade des pièces était éclairée sur toute sa longueur et que Thomas Buddenbrook l'arpentait, les mains dans le dos.

CHAPITRE IV

Resté seul, le sénateur avait repris sa place près de la table, sorti son pince-nez avec l'intention de poursuivre la lecture de son journal ; mais deux minutes s'étaient à peine écoulées que, détachant ses regards de la feuille imprimée, sans modifier en rien son attitude, il les avait portés droit devant lui pour fixer obstinément, entre les portières, les ténèbres du salon.

Quand il se trouvait seul, comme son visage changeait, comme il devenait méconnaissable ! Les muscles de la bouche et des joues, disciplinés à l'ordinaire et contraints à l'obéissance par une volonté perpétuellement en éveil, se détendaient, se relâchaient ; l'expression de vigilance, de circonspection, d'aménité, d'énergie qui, depuis longtemps déjà, n'était plus qu'un artifice, tombait de cette face comme un masque et ne lui laissait plus refléter qu'une douloureuse lassitude ; les yeux mornes et vides, fixés sur un objet qu'ils étaient impuissants à embrasser, se congestionnaient, se prenaient à larmoyer. Et, dépourvu du courage nécessaire pour tenter de se leurrer lui-même, il ne pouvait, entre toutes les pensées qui, lourdes, confuses et inquiètes, tourbillonnaient dans son esprit, n'en retenir qu'une seule, combien désespérante : à quarante-deux ans, lui, Thomas Buddenbrook, était un homme fini.

Lentement, avec un profond soupir, il passa la main sur son front et sur ses yeux, alluma machinalement une nouvelle cigarette, bien qu'il sût que cela ne lui valait rien, puis continua, à travers la fumée, à plonger les yeux dans l'obscurité… Quel contraste entre l'abattement douloureux de ses traits et l'élégance presque martiale de sa tête ; la moustache parfumée, aux pointes effilées, le poil du menton et des joues rasé de près, la chevelure coiffée avec art pour dissimuler l'éclaircissement vers la nuque et divisée en deux étroits bandeaux qui découvraient en longues courbes les tempes diaphanes, mais sans descendre ondulée comme jadis sur les oreilles, coupée très court, au contraire, afin que nul ne s'aperçût qu'elle grisonnait à cet endroit… Lui-même avait conscience de ce contraste et toute la ville, il

le savait, était forcée de constater combien sa vive et souple activité jurait avec la pâleur mate de son visage.

Non point qu'il fût dans le monde une personnalité moins éminente et moins indispensable qu'auparavant. Ses amis allaient répétant – et ses envieux n'auraient pu le nier – que le bourgmestre Langhals avait confirmé à haute et intelligible voix cette déclaration de son prédécesseur Œverdieck, à savoir que le sénateur Buddenbrook était le bras droit de l'administration municipale. Mais la maison Johann Buddenbrook n'était plus ce qu'elle avait été jadis, c'était une vérité qui courait les rues, à telles enseignes que M. Stuht de la Glockengiesserstrasse pouvait en informer sa femme quand midi les réunissait devant leur soupe au lard… et Thomas Buddenbrook en gémissait.

C'était lui, toutefois, qui avait le plus fortement contribué à accréditer cette opinion. Il était riche, et aucune des pertes qu'il avait subies, sans excepter celles, très lourdes, de l'année 1866, ne pouvait sérieusement mettre en question l'existence de la firme. Mais, bien qu'il continuât, comme de juste, à tenir son rôle, ainsi qu'il le devait à sa situation, et à offrir à ses dîners le nombre de services que ses convives attendaient de lui, l'idée que c'en était fait de sa chance et de ses succès – idée qui répondait plutôt à une réalité intérieure qu'à des faits matériels – l'avait mis dans un tel état d'impuissance soupçonneuse qu'il se prit à lésiner comme jamais auparavant et à introduire, dans sa vie privée, des économies presque mesquines. Cent fois, il avait maudit la construction onéreuse de sa nouvelle maison qui, se disait-il, avait été le signal des catastrophes. Les villégiatures d'été furent supprimées, et le minuscule jardin public dut remplacer la plage ou la montagne. Les repas qu'il prenait en commun avec sa femme et le petit Hanno étaient devenus, sur son ordre répété et formel, d'une simplicité qui jurait de façon comique avec la spacieuse salle à manger parquetée, son haut plafond somptueux et ses magnifiques meubles de chêne. Pendant un certain temps, le dessert ne fut autorisé que le dimanche… Le sénateur ne modifia en rien l'élégance de sa mise, mais il ne changeait plus que tous les deux jours sa chemise blanche, le linge fin s'usant trop rapidement à la lessive ; c'est ce qu'Antoine, le vieux serviteur, ne se faisait point faute de raconter à la cuisine, et il en savait bien d'autres encore ; il savait aussi qu'il allait être congédié. Gerda protesta, arguant que trois domestiques suffisaient à peine à l'entretien d'une aussi vaste demeure. Rien n'y fit. Gratifié d'une indemnité convenable, Antoine, qui si

longtemps avait occupé le siège de la voiture transportant Thomas Buddenbrook au Sénat, reçut son congé.

De telles mesures répondaient au rythme décourageant qu'avait pris le cours des affaires. Rien ne subsistait plus de l'esprit neuf et entreprenant dont le jeune Thomas Buddenbrook avait, un jour, animé la maison.

Quant à son associé, M. Frédéric-Guillaume Marcus, qui n'était intéressé dans la maison que pour un capital infime et n'aurait pu exercer en aucun cas une influence profonde, il était, par nature et par tempérament, dépourvu de toute initiative. Avec les années, son pédantisme s'était accentué jusqu'à la bizarrerie la plus extrême. Un quart d'heure durant, il caressait sa moustache, toussotait, jetait de côté et d'autre des regards inquiets avant de couper le bout de son cigare et de l'enfouir au plus profond de sa bourse. Le soir, alors que la lumière du gaz éclairait comme en plein jour le moindre recoin du bureau, il s'obstinait à faire brûler sur son pupitre une bougie de stéarine. Toutes les demi-heures, il se levait et se rendait au lavabo pour s'asperger la tête. Un sac de grains vide traînant un matin sous son bureau, il l'avait pris pour un chat et s'était escrimé à le chasser avec force malédictions, à la grande hilarité de tout le personnel. Non, il n'était pas homme à contrebalancer, par une ingérence féconde dans les affaires, la fatigue de son collaborateur, et le sénateur, bien souvent, à cette heure par exemple où il fixait d'un regard atone les ténèbres du salon, se sentait envahi par la honte, par une impatience désespérée, à l'idée du train-train dérisoire, des mesquines transactions où s'était abaissée, ces derniers temps, la maison Johann Buddenbrook.

Mais n'était-ce pas bien ainsi ? Le malheur, pensait-il, a son heure, lui aussi. N'est-il pas sage de se tenir coi, de ne point réagir tandis qu'il règne en nous, d'attendre et de rassembler dans le calme les forces intérieures ? Que lui voulait-on maintenant, avec cette proposition ? Pourquoi le troubler avant l'heure dans sa prudente résignation, le remplir de doutes et d'inquiétude ? Le temps était-il venu ? Y avait-il là un signe de la Providence ? Serait-ce un encouragement à se redresser et à tenter un coup ? C'est avec toute l'énergie dont sa voix était susceptible qu'il avait repoussé cette prétention. Mais le départ de Tony avait-il réellement coupé court à tout cela ? Il n'y paraissait guère, car il restait là, abîmé dans ses réflexions.

— Quand une proposition nous indigne, c'est que nous ne sommes pas très sûrs d'y pouvoir résister…

Futée comme un démon, cette petite Tony !

Et lui, que lui avait-il opposé ? Oh ! des raisons très solides, très éloquentes, il lui en souvenait. Tripotages malpropres… Pêcher en eau trouble… Profits usuraires… Parfait, tout cela ! mais il s'agissait de savoir si ces grands mots étaient des arguments bien opportuns. Le consul Hagenström ne les aurait ni cherchés ni trouvés. Thomas Buddenbrook était-il un homme d'affaires, un homme qui va droit à l'action, ou un songe-creux dévoré de scrupules ?

Oh ! oui, c'était là précisément le problème, son problème, aussi loin que remontaient ses souvenirs ! La vie était dure, et celle des affaires, dans sa course qui ne connaît ni égard ni pitié, était l'image de la vie universelle. Thomas Buddenbrook était-il, comme ses pères, solidement planté sur ses deux pieds, dans cette vie dure et pratique ? Que de fois, depuis sa jeunesse, n'avait-il pas eu, en face de cette vie, à réprimer sa sensibilité !… Être dur, supporter d'être traité avec dureté, sans broncher, comme une chose toute normale, ne posséderait-il donc jamais à fond cette science ?

Il se remémora l'impression que lui avait produite la catastrophe de 1866, et il évoqua l'indicible douleur qui l'avait alors écrasé. Il avait perdu de grosses sommes. Hélas ! ce n'avait pas été là le plus intolérable. Seulement, c'était la première fois qu'il éprouvait dans toute son intensité et dans sa propre chair, la cruelle brutalité de la vie des affaires, où toute bonté, toute douceur, toute affabilité se terrent devant l'unique instinct de conservation, brutal, nu et impérieux, où le malheur subi n'éveille chez les amis, et même chez les meilleurs, ni sympathie ni compassion, mais de la méfiance, une méfiance froide qui se dérobe. Ne l'avait-il pas toujours su ? Était-il vraiment fondé à s'en étonner ? Plus tard, aux heures de force et de réussite, comme il s'était senti humilié par ses indignations d'alors, pendant les nuits d'insomnie et de révolte, où, submergé de dégoût et irrémédiablement atteint, il s'en prenait à la hideuse et impudente dureté de la vie.

Quelle naïveté ! Quel ridicule dans chacune de ces réactions ! Comment avaient-elles pu seulement se produire en lui ! Encore une fois, était-il un homme pratique ou un rêveur sentimental ?

Cette question, hélas ! il se l'était posée mille fois déjà, et les heures d'énergie, de confiance, de fatigue avaient apporté chacune sa réponse. Mais il avait trop de pénétration et de loyauté pour ne point s'avouer, en dernière analyse, cette vérité qu'il était à la fois l'un et l'autre.

Sa vie durant, il s'était, vis-à-vis d'autrui, posé en homme d'action, mais dans la mesure où cette réputation était justifiée, ne l'avait-il pas été par une résolution consciente de sa volonté – lui qui avait faite sienne, lui qui citait si volontiers certaine devise de Goethe ? Les succès de jadis n'avaient-ils pas uniquement leur origine dans un enthousiasme, un élan commandés par la réflexion ? Et s'il était à bout, maintenant, si ses forces – plût à Dieu que ce ne fût pas à tout jamais ! – paraissaient épuisées, ne fallait-il pas y voir la conséquence inéluctable de cette instabilité, de ce conflit anormal qui minait sa vie intérieure ? Son père, son grand-père, son arrière-grand-père auraient-ils acheté sur pied la récolte de Pöppenrade ? N'importe !… n'importe !… Mais qu'ils aient été des hommes pratiques, et plus pleinement, plus totalement, avec plus de force, de spontanéité, de naturel que lui, voilà qui ne souffrait aucun doute.

Une grande inquiétude l'envahit, un besoin de mouvement, d'espace, de lumière. Il repoussa sa chaise, passa dans le salon et alluma plusieurs branches du lustre, au-dessus de la table du milieu. Il s'arrêta, tordit lentement, convulsivement la longue pointe de sa moustache et, sans rien voir, promena ses regards dans la somptueuse pièce. Elle occupait, avec le petit salon, la façade entière de la maison, était meublée de sièges clairs aux lignes incurvées ; et le grand piano de concert sur lequel reposait l'étui à violon de Gerda, le casier chargé de partitions, le pupitre sculpté et les dessus-de-porte, figurant en bas-relief des amours musiciens, lui conféraient le caractère d'un salon de musique. Des palmiers emplissaient la niche de la baie.

Le sénateur Buddenbrook resta deux ou trois minutes immobile, puis il se ressaisit, revint dans le petit salon et entra dans la salle à manger qu'il éclaira également. Il s'arrêta près du buffet, avala un verre d'eau pour calmer son cœur ou simplement pour faire quelque chose ; enfin, d'un pas rapide, les mains au dos, il s'enfonça dans l'intérieur de la maison. Le fumoir avait un mobilier sombre et des murs revêtus de boiseries. Thomas ouvrit d'un geste machinal l'armoire à cigares, la referma aussitôt, souleva sur la table de jeu le couvercle d'un coffret de chêne contenant des jeux de cartes, des blocs-notes et autres choses de ce genre. Il fit glisser dans sa main quelques jetons d'ivoire qui s'entrechoquèrent, laissa retomber le couvercle, reprit sa marche…

Un cabinet étroit éclairé par une petite fenêtre aux carreaux multicolores attenait au fumoir. Quelques tables volantes emboîtées les unes dans les

autres et supportant une cave à liqueurs l'occupaient seules. De là, on passait dans le hall qui, avec son parquet immense, ses quatre hautes fenêtres aux rideaux lie-de-vin, ouvrant sur le jardin, s'étendait lui aussi sur toute la largeur de la maison. Il était meublé de quelques divans lourds et bas du même rouge que les draperies et d'un certain nombre de chaises austères, à hauts dossiers, rangées le long des murs. Derrière la grille de la cheminée s'amoncelaient des charbons en imitation où des bandes de papier luisant, rouge et or, semblaient allumer des braises. Sur le marbre, devant la glace, trônaient deux énormes potiches chinoises…

Maintenant, toute l'enfilade des pièces se trouvait éclairée de distance en distance par quelques becs de gaz, comme à l'issue d'une fête, alors que s'éloigne la voiture du dernier invité. Le sénateur parcourut une fois la salle dans toute sa longueur, puis s'arrêta devant la fenêtre faisant face au cabinet, et laissa errer ses regards dans le jardin.

La lune se montrait haute et menue, parmi des nuages floconneux, et le jet d'eau clapotait dans le silence sous les branches tombantes du noyer. Thomas porta ses yeux au-delà, vers le pavillon qui fermait la perspective, vers la petite terrasse aux deux obélisques, blanche de clarté, vers les allées régulières et sablées, les plates-bandes, les pelouses fraîchement retournées et dessinées au compas… Mais toute cette symétrie élégante et sans imprévu, bien loin de le calmer, le blessait et l'irritait. Il saisit la poignée de la fenêtre, y posa sa tête et laissa ses pensées reprendre leur cours douloureux.

Qu'adviendrait-il de lui ? Il lui souvint d'une réflexion qui lui avait échappé tout à l'heure devant sa sœur et qui, à peine exprimée, l'avait contrarié tant il la jugeait superflue. Parlant du comte Strelitz, de la noblesse rurale, il avait exprimé l'opinion claire et nette qu'on ne saurait nier la supériorité sociale du producteur sur l'intermédiaire. Était-ce exact ? Ah ! mon Dieu, exact ou non, voilà qui était suprêmement indifférent ! Mais était-il bien justifié qu'il formulât, lui, une telle pensée, qu'il la fît entrer en ligne de compte, qu'il l'envisageât seulement ? Était-il capable de se représenter son père, son aïeul, l'un quelconque de ses concitoyens, s'attachant à cette pensée et lui donnant expression ? Un homme qui appartient corps et âme, avec une confiance absolue, à sa profession, ne connaît qu'elle, ne considère qu'elle, n'estime qu'elle…

Il sentit soudain affluer à sa tête la chaleur de son sang et rougit à un second souvenir plus lointain. Il se revit parcourant le jardin de la

Mengstrasse avec son frère Christian, au cours d'une de ces querelles si profondément regrettables, si violentes. Christian, indiscret et compromettant à son habitude, s'était laissé aller en public à une remarque inconvenante au sujet de laquelle, furieux, indigné, irrité, il l'engageait à s'expliquer :

— En somme, avait dit Christian, en somme, tout homme d'affaires n'est au fond qu'un imposteur…

Eh quoi ! Ce langage insipide et indigne était-il si éloigné, en son essence, de celui qu'il venait tout juste de se permettre lui-même, vis-à-vis de sa sœur ? Il s'était révolté, il avait protesté, enflammé de fureur, mais qu'avait répondu cette petite rusée de Tony ?… « Celui qui s'emporte… »

— Non, proféra soudain le sénateur à haute voix.

Et, relevant la tête, d'une secousse, il laissa aller la poignée, se rejeta littéralement en arrière, puis ajouta sur le même ton :

— C'est fini !

Il toussota pour chasser la sensation désagréable de sa propre voix résonnant dans la solitude, se retourna et reprit à pas pressés, tête basse et les mains dans le dos, sa promenade à travers les pièces.

— C'est fini ! répéta-t-il. Il faut que cela finisse ! Je m'aveulis, je m'enlise, je deviens plus stupide que Christian !

Oh ! qu'il devait s'estimer heureux, heureux infiniment, de ne point ignorer son état ! Maintenant, il ne dépendait que de lui de se ressaisir. Il se ferait violence !… On verra… on verra bien… Cette offre qu'on venait de lui faire, qu'était-ce donc ? La récolte… La récolte de Pöppenrade sur pied ?

— J'accepterai ! murmura-t-il avec véhémence, l'index tendu d'un geste péremptoire. J'accepterai !

C'était vraiment ce qu'on appelle un coup, une occasion, celle de doubler un capital, mettons de quarante mille marks – soit dit avec quelque exagération… Oui, c'était le doigt de la Providence, une invite à se ressaisir. Il ne s'agissait là que d'un début, d'un coup d'essai, et le risque à courir servait de réfutation à tout scrupule moral. S'il réussissait, il serait remis en selle ; alors, il saurait encore oser, alors il saurait tirer à lui fortune et puissance et s'y agripper avec toute l'élasticité de sa nature…

Eh bien, voilà une proie qui, malheureusement pour eux, échapperait à MM. Strunck et Hagenström ! Il y avait sur la place une maison à qui, dans la conjoncture présente, ses relations personnelles conféraient malgré tout le

premier rang. Et en fait, c'était une question de personne qui déciderait ici. Il ne s'agissait pas d'une tractation ordinaire que l'on pût effectuer de sang-froid et dans les formes habituelles, mais, engagée comme elle l'était par l'intermédiaire de Tony, elle revêtait le caractère d'une affaire privée qu'il fallait mener avec discrétion et courtoisie. Ah ! certes, Hermann Hagenström n'était pas l'homme indiqué ! Comme négociant, Thomas mettait à profit cette situation, et plus tard, au moment de la vente, il saurait la mettre encore une fois à profit. Mais il rendait, d'autre part, au propriétaire acculé, un service auquel l'engageait l'amitié de Tony avec Mme de Maiboom. Donc, écrire, écrire ce soir même… non pas sur du papier d'affaires avec l'en-tête de la firme, mais sur du papier à lettres au nom du sénateur Buddenbrook… écrire avec les plus grands égards et s'enquérir si une visite prochaine ne serait point importune. C'était là, de toute manière, une affaire délicate. Un sol glissant sur lequel il fallait se mouvoir avec une certaine grâce… ce qui lui convenait d'autant mieux !

Et ses pas devinrent encore plus rapides, sa respiration plus profonde. Il s'assit un moment, se releva d'un bond, pour reprendre sa marche à travers l'appartement. Une fois de plus, il pesa toute l'affaire, il pensa à M. Marcus, à Hermann Hagenström, à Christian et à Tony, il vit la moisson de Pöppenrade onduler, jaune et mûre, sous le vent, imagina l'essor général de la maison qui suivrait immanquablement ce « coup », rejeta avec colère tous les scrupules, agita énergiquement sa main et dit :

— J'accepterai !

— Bonne nuit ! cria Mme Permaneder en ouvrant la porte de la salle à manger.

Il répondit machinalement.

Gerda, que Christian avait quittée à la porte, entra, ses étranges yeux bruns, un peu rapprochés, noyés dans cet énigmatique rayonnement dont les emplissait toujours la musique. Le sénateur s'arrêta machinalement devant elle, s'informa machinalement du virtuose espagnol, du succès de son concert, et déclara vouloir aller se reposer lui aussi, sans plus tarder.

Mais, bien loin d'aller se reposer, il reprit sa promenade. Il pensa aux sacs de froment, de seigle, d'avoine, d'orge qui rempliraient les greniers du *Lion*, de la *Baleine*, du *Chêne* et du *Tilleul*, supputa le prix – oh ! il n'aurait rien que d'honnête – qu'il se proposait d'offrir, descendit à pas de loup, vers minuit, dans les bureaux et, d'un seul trait, sous la bougie de M. Marcus, écrivit à M. de Maiboom, à Pöppenrade, une lettre qui, lorsqu'il la relut, la

tête lourde et brûlante de fièvre, lui parut la meilleure, la plus circonspecte de sa vie.

C’était la nuit qui précéda le 27 mai. Le lendemain, il confia à sa sœur, sur un ton badin et plein d’humour, qu’il avait envisagé la chose sous tous ses aspects et qu’il ne pouvait, de gaieté de cœur, éconduire M. de Maiboom ou l’envoyer au premier coupeur de bourses venu. Puis, le 30 du même mois, il entreprit un voyage à Rostock, et, de là, dans une voiture de louage, il gagna la campagne.

Les jours qui suivirent, son humeur fut excellente, sa démarche, élastique et légère, sa physionomie, affable. Il taquina Clothilde, rit de bon cœur aux facéties de Christian, badina avec Tony, joua le dimanche une grande heure avec Hanno, sur le balcon du deuxième étage, à hisser, au moyen d’une poulie, de minuscules sacs de grains au faîte d’un dock rouge brique, cependant qu’il imitait les appels rauques et traînants des portefaix. Et, le 3 juin, au Conseil des notables, il prononça sur le sujet le plus ennuyeux du monde, quelque problème fiscal, un discours si parfait, si pétillant d’esprit, qu’il fut approuvé sur tous les points et que le consul Hagenström, qui faisait de l’opposition, devint l’objet de la risée générale.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

Fut-ce inadvertance ou intention ? Le sénateur laissa passer presque inaperçu un événement que Mme Permaneder, dans sa fidélité et sa dévotion aux papiers de famille, annonçait maintenant à tout venant : le 7 juillet de l'année 1768 était consigné dans les archives comme date de la fondation de la raison sociale, et le centième anniversaire de ce jour était imminent.

Il parut même que Thomas se sentit désagréablement affecté, quand Tony, d'une voix émue, lui remit l'événement en mémoire. Son exaltation n'avait pas été de longue durée. Trop vite il était redevenu taciturne, plus taciturne même que jamais. Il lui arrivait, en plein travail, de quitter le bureau et, pris d'inquiétude, d'errer, solitaire, dans le jardin, s'arrêtant de temps à autre, comme cloué par un sortilège, et se cachant les yeux dans sa main. Il ne disait rien, il ne se confiait pas… À qui d'ailleurs se serait-il confié ? M. Marcus, oh ! l'étrange spectacle ! s'était emporté pour la première fois de sa vie, lorsque son associé l'avait mis, sans ambages, au courant des pourparlers engagés avec Pöppenrade, et il avait décliné toute responsabilité comme toute participation. Mais vis-à-vis de sa sœur, Mme Permaneder, Thomas se trahit un jeudi soir, dans la rue, alors qu'elle prenait congé de lui, sur une allusion à la récolte de Pöppenrade ; il se trahit par une simple et brève poignée de main accompagnée de ces paroles hâtives et étouffées : « Ah ! Tony, je voudrais déjà l'avoir revendue ! » Puis, coupant court, il se détourna et partit brusquement, laissant Mme Antonie stupéfaite et bouleversée. Dans cette soudaine poignée de main, quelle explosion de désespoir, dans ce balbutiement, quelle angoisse longtemps contenue !… Mais lorsque Tony, à la première occasion, avait essayé de revenir sur ce sujet, il s'était enveloppé dans un silence plus évasif encore, telle était sa honte de s'être laissé aller un instant à cette faiblesse, telle aussi son irritation de se sentir incapable de répondre, vis-à-vis de lui-même, pour une pareille entreprise.

Il disait à présent, abattu et agacé :

— Ah ! ma chère, que ne pouvons-nous simplement passer tout cela sous silence !

— Passer tout cela sous silence, Tom ! Impossible ! inconcevable ! Penses-tu pouvoir étouffer un tel événement ? Penses-tu que toute la ville

va oublier l’importance de ce jour ?

— Je ne dis pas que ce soit possible, je dis qu’il serait préférable de pouvoir le célébrer sans éclat. Il est beau de fêter le passé quand on se sent certain du présent et de l’avenir. Il est agréable d’évoquer ses ancêtres quand on se sait en communion avec eux et qu’on a le sentiment d’avoir toujours agi dans leur esprit. Ce jubilé, que n’arrive-t-il à un moment plus opportun… Bref, je n’ai pas le cœur aux réjouissances.

— Il ne faut pas parler ainsi, Tom. D’ailleurs, ce n’est pas là ta pensée, et ce serait une honte, tu le sais bien, oui, une honte, que de laisser passer sans tambour ni trompette le centenaire de la maison Johann Buddenbrook. Tu es un peu nerveux, voilà tout, et je sais pourquoi, bien que tu n’aies, à vrai dire, aucune raison de l’être ; mais lorsque le jour viendra, tu éprouveras la même joie que nous tous…

Elle avait raison, il n’était pas possible de passer ce jour sous silence. Incontinent, l’on vit surgir dans la *Gazette* une note préliminaire annonçant, pour le jour du jubilé, un historique circonstancié de l’ancienne et fameuse maison. Et certes, elle était à peine nécessaire pour éveiller l’attention de l’honorable classe des négociants. Quant à la famille elle-même, ce fut Justus Kröger qui, le jeudi, aiguilla le premier la conversation sur la cérémonie imminente, et Mme Permaneder eut soin, sitôt le dessert enlevé, de déposer solennellement sur la table la vénérable serviette de cuir, pour que l’on passât sérieusement en revue, comme prélude à la fête, les dates connues dans la vie de feu Johann Buddenbrook, trisaïeul de Hanno et fondateur de la maison. Elle lut, avec une gravité religieuse, le récit de sa varicelle et de sa variole, ceux de sa chute du troisième étage des docks sur l’étuve, de l’accès de démence qui le saisit au cours d’une fièvre chaude. Elle ne pouvait s’en rassasier, elle remonta jusqu’au XVIe siècle, et au plus ancien des Buddenbrook connus, à l’échevin de Grabau, au tailleur d’habits de Rostock, qui « était déjà à son aise », c’était souligné – et avait eu un nombre si invraisemblable d’enfants, vivants et morts…

— Quel homme magnifique ! s’écria-t-elle.

Et elle se mit à lire de vieilles lettres, des poèmes de circonstance jaunis et usés…

M. Wenzel fut, comme de juste, ce matin du 6 juillet, le premier à présenter ses félicitations.

— Eh ! oui, monsieur le sénateur, déjà cent ans !… dit-il tandis que ses mains rouges jouaient prestement du rasoir et du cuir, et voilà bien la moitié

ou presque, j'ai le droit de le dire, que je rase dans votre honorée famille… Et l'on est témoin de bien des choses, quand on est toujours le premier à recevoir audience du patron… C'est le matin aussi que feu M. le consul parlait le plus volontiers. Alors, il lui arrivait de me consulter : « Wenzel, qu'il me faisait, que dites-vous du seigle ? Faut-il vendre ou pensez-vous qu'il va monter ? »

— Et moi non plus, Wenzel, je ne saurais me passer de vous. Votre profession, je vous l'ai dit maintes fois, a vraiment beaucoup d'attrait. Le matin, après votre tournée, vous en savez plus long que nous tous, car alors vous avez quasiment tenu sous votre lame les chefs des plus grandes maisons, vous connaissez l'humeur d'un chacun ; c'est intéressant et tout le monde peut vous porter envie.

— Il y a du vrai là-dedans, monsieur le sénateur, mais quant à l'humeur personnelle de monsieur le sénateur, si je puis parler ainsi… Monsieur le sénateur est de nouveau un peu pâle ce matin.

— Tiens !… Oui, j'ai des maux de tête, et qui, selon toute prévision humaine, ne sont pas près de disparaître, car, ou je me trompe fort, ou il me faudra plus d'une fois être sur la brèche aujourd'hui.

— Je le crois aussi, monsieur le sénateur. La sympathie est grande, la sympathie est très grande ! Que monsieur le sénateur, tout à l'heure, regarde un peu par la fenêtre : une multitude de drapeaux ! Et là-bas, au bout de la Fischergrube, le *Wullenwewer* et le *Friederike Œverdieck* ont hissé tous leurs pavois…

— Vraiment ! Alors, faites vite, Wenzel, je n'ai pas de temps à perdre.

Le sénateur ne mit pas, ce jour-là, son veston de bureau ; il revêtit tout de suite, avec un pantalon clair, une redingote noire ouverte sur un gilet de piqué blanc. Il y aurait certainement des visites ce matin. Il jeta un dernier regard dans le miroir de la toilette, fit glisser encore une fois les longues pointes de ses moustaches dans le fer à friser, puis, avec un léger soupir, il se dirigea vers la porte. La danse commençait… Oh ! que ce jour n'était-il déjà passé ! Aurait-il un moment de solitude ? Pourrait-il un moment détendre les muscles de son visage ? Recevoir toute la journée, accueillir avec tact et dignité des congratulations par centaines, trouver pour tous, avec circonspection et avec un sens exact des nuances, des paroles appropriées, respectueuses, graves, affables, ironiques, plaisantes, indulgentes, cordiales… et, par surcroît, depuis l'après-midi jusque bien

avant dans la nuit, il aurait à subir un banquet d'hommes à la Taverne de l'Hôtel-de-Ville…

Pure invention que ses maux de tête ! Il n'était que fatigué et sentait derechef, après la détente nerveuse du matin, l'accablement de cette vague tristesse… Pourquoi avait-il menti ? N'en était-il pas toujours ainsi ? Ne se sentait-il pas perpétuellement la conscience troublée au sujet de ce malaise ? Pourquoi, pourquoi ? Mais ce n'était pas le moment d'y réfléchir.

Lorsqu'il entra dans la salle à manger, Gerda courut vivement à sa rencontre. Elle aussi était déjà en toilette de réception ; elle portait une jupe droite en lainage écossais, une blouse blanche et, par-dessus, un léger boléro dont la soie avait la teinte fauve de ses lourds cheveux. Elle souriait, découvrant ses dents larges et régulières, plus blanches encore que son beau visage, et ses yeux aussi souriaient aujourd'hui, ses yeux bruns, énigmatiques, rapprochés et cernés d'ombre bleue.

— Voilà des heures que je suis sur pied, juge de mon ardeur à te féliciter !

— Voyez-moi ça ! ces cent ans-là t'impressionneraient-ils ?

— Mais il est bien possible que ce soit uniquement cette atmosphère de fête… Quelle journée ! Ceci, par exemple (et elle désigna la table du déjeuner qu'enguirlandaient les fleurs du jardin), c'est l'œuvre de Mlle Jungmann… Tu t'abuserais d'ailleurs, si tu t'imaginais pouvoir maintenant prendre ton thé. Les membres les plus importants de la famille t'attendent déjà au salon et, qui plus est, avec un présent auquel je ne suis pas, moi non plus, tout à fait étrangère. Écoute, Thomas, naturellement, la ronde des visites ne fait que commencer, et elle va se dérouler de plus belle. La première fournée, passe encore, mais vers midi je me retirerai, je t'en préviens. Bien que le baromètre soit légèrement descendu, le ciel est toujours d'un bleu insolent, ce qui, en vérité, fait très bien avec les drapeaux, car la ville entière est pavoisée… Mais il fera terriblement chaud… Maintenant, passons de l'autre côté ; ton déjeuner attendra ! Tu aurais dû te lever plus tôt, il te faudra à présent recevoir, l'estomac vide, le choc de la première émotion…

Mme Buddenbrook mère, Christian, Clothilde, Ida Jungmann, Mme Permaneder et Hanno se trouvaient déjà au salon. Les deux derniers tenaient dressée, non sans effort, l'offrande de la famille : une grande plaque commémorative… Mme Elisabeth embrassa son fils aîné avec un attendrissement profond.

— Mon cher enfant, quel beau jour ! répéta-t-elle. Pourrons-nous jamais cesser de louer Dieu en nos cœurs, de toutes les grâces… de toutes les grâces…

Elle pleurait.

Le sénateur, pendant cette étreinte, sentit une faiblesse l'envahir. C'était comme si, au fond de son être, quelque chose se détachait et l'abandonnait. Un tremblement agitait ses lèvres. Il fut pris d'un besoin maladif de rester blotti dans les bras de sa mère, contre sa poitrine, dans le doux parfum qu'exhalait la molle soie de sa robe, les yeux clos, sans être contraint de voir ni de parler… Il l'embrassa et se redressa pour tendre la main à son frère, qui la serra avec cette expression mi-distraite, mi-embarrassée, dont il était coutumier aux jours de cérémonie, Clothilde prononça de sa voix traînante quelques mots aimables. Quant à Mlle Jungmann, elle se borna à s'incliner très profondément, tandis que sa main jouait avec le sautoir d'argent qui descendait sur sa poitrine plate…

— Viens par ici, Tom, dit Mme Permaneder d'une voix défaillante, nous ne pouvons plus la tenir, Hanno et moi.

Elle portait la plaque presque à elle seule, car les bras de Hanno manquaient de vigueur, et, dans son effort enthousiaste, elle offrait vraiment l'image d'une martyre en extase. Ses yeux étaient humides, ses joues, empourprées, et la pointe de sa langue taquinait sa lèvre supérieure, avec une expression à la fois friponne et désespérée.

— Eh bien ! à votre tour maintenant ! dit le sénateur. Qu'est-ce donc ? Venez, lâchez-la, nous allons l'appuyer !

Il dressa la plaque contre le mur, à côté du piano à queue et, environné des siens, il s'attarda devant elle.

Le lourd cadre de noyer sculpté entourait les portraits, sous verre, des quatre propriétaires de la maison Johann Buddenbrook. Au-dessous de chacun, en caractères dorés, étaient gravés le nom et le millésime. Il y avait là, peint d'après un antique tableau à l'huile, Johann Buddenbrook le fondateur, vieux monsieur, long et grave, qui, les lèvres serrées, regardait, d'un air sévère et têtu, par-dessus son jabot. Puis c'était le rond et jovial visage de Johann Buddenbrook, l'ami de Jean-Jacques Hoffstede. Ici, le consul, avec sa bouche large et plissée, son grand nez fortement busqué, le menton perdu dans son faux col, fixant sur le spectateur ses yeux débordant de spiritualité et d'exaltation religieuse. Et, pour finir, c'était Thomas Buddenbrook lui-même, peint quelques années plus tôt… Un épi d'or

stylisé serpentait entre les portraits, au-dessous desquels resplendissaient, dorées elles aussi, et dans un rapprochement symbolique, les deux dates, 1768-1868. Au fronton, on pouvait lire, en hauts caractères gothiques et avec l'orthographe de celui qui l'avait transmise à ses descendants, cette sentence : « Mon fils, consacre avec joye le jour aux affaires, mais non point à celles qui, la nuit, troubleroient ton sommeil. »

Les mains dans le dos, le sénateur contempla assez longuement le tableau.

— Oui, oui, dit-il soudain, d'un ton quelque peu ironique, c'est une bonne chose qu'une nuit de sommeil que rien ne trouble…

Puis, tourné vers les assistants, il ajouta avec gravité, bien qu'un peu rapidement :

— Je vous remercie du fond du cœur, mes amis ! C'est là un beau présent et plein de signification… Où pensez-vous que nous devions le suspendre ? Dans mon bureau particulier ?

— Oui, Tom, au-dessus de ta table, dans ton bureau particulier, répondit Mme Permaneder.

Puis elle embrassa son frère et, l'attirant vers la baie, elle lui désigna d'un geste la rue.

Dans le bleu profond du ciel d'été, les drapeaux aux deux couleurs flottaient à toutes les maisons, le long de la Fischergrube, depuis la Grand-Rue jusqu'au port, où le *Wullenwewer* et le *Friederike Œverdieck*, en l'honneur de leurs armateurs, étaient pavoisés de haut en bas.

— Il en est ainsi dans la ville entière, dit Mme Permaneder dont la voix tremblait. J'ai déjà fait mon tour, Tom. Les Hagenström aussi ont mis des drapeaux ! Ah ! ils ne pouvaient faire autrement !… Je leur aurais jeté des pierres par la fenêtre !…

Il sourit et elle le reconduisit dans la pièce, devant la table.

— Et voici des télégrammes, Tom, les premiers seulement, les personnels, ceux des membres de la famille qui sont au loin, comme de juste. Ceux des relations d'affaires sont déposés au bureau.

Ils ouvrirent quelques dépêches : c'étaient les parents de Hambourg, de Francfort, M. Arnoldsen d'Amsterdam, Jürgen Kröger de Wismar… Soudain, Mme Permaneder rougit vivement :

— C'est tout de même un brave homme, dans son genre, dit-elle, passant à son frère un télégramme qu'elle venait de décacheter ; il était signé : « Permaneder. »

— Mais le temps passe, remarqua le sénateur en faisant sauter le couvercle de sa montre. Je voudrais prendre mon thé, me tiendriez-vous compagnie ? Dans un moment, la maison va être une fourmilière.

Sa femme le retint, sur un signe d'Ida Jungmann.

— Un instant, Thomas… Hanno, tu le sais, va prendre sa leçon… Mais auparavant, il voudrait te réciter une poésie… Approche, Hanno ! Et maintenant, fais comme s'il n'y avait personne, ne t'énerve pas.

Même pendant les vacances, en juillet, le petit Johann devait prendre des leçons particulières de calcul pour se mettre, dans cette matière, au niveau de sa classe. Quelque part au fond du faubourg Sainte-Gertrude, dans une pièce surchauffée et passablement malodorante, l'attendait, pour rabâcher avec lui cette maudite table de multiplication, un homme à barbe rouge, aux ongles sales… Mais auparavant, il s'agissait de réciter à papa la poésie qu'il avait si soigneusement apprise avec Ida sur le balcon du deuxième étage.

Il était adossé au piano, dans son costume de marin danois, grand col de toile, plastron blanc, épaisse régate débordant du col ; il croisait ses jambes graciles, détournait légèrement la tête et le buste, dans une attitude pleine de grâce ombrageuse et qui s'ignore. Depuis deux ou trois semaines on avait coupé sa longue chevelure, devenue à l'école la risée de ses camarades et même de ses maîtres. Mais, du sommet de la tête, une profusion de boucles soyeuses descendait encore très bas sur les tempes et sur le front délicat. Il tenait les paupières baissées, si bien que ses longs cils bruns retombaient sur les cernes bleus de ses yeux, et ses lèvres fermées se crispaient un peu. Il savait bien ce qui allait se passer. Il pleurerait et les larmes l'empêcheraient de réciter jusqu'au bout ce poème qui vous contractait le cœur, comme à l'église Sainte-Marie, le dimanche, quand M. Pfuhl jouait de l'orgue d'une certaine manière solennelle et pénétrante. Il pleurerait, ce qui arrivait toujours quand on le contraignait à se produire, quand on l'examinait, qu'on mettait à l'épreuve ses capacités ou sa présence d'esprit, comme papa aimait à le faire. Que maman n'avait-elle gardé pour elle son exhortation ! C'était un encouragement, certes, mais qui avait manqué son but, il le sentait. Et ils étaient tous là à le regarder. Ils redoutaient et attendaient qu'il pleurât… Était-il possible, alors, de ne point pleurer ? Son regard, entre ses cils, chercha les yeux d'Ida qui jouait avec la chaîne de sa montre et l'encourageait de la tête avec son air habituel plein de bienveillance bourrue. Un besoin immense le saisit de se blottir contre elle, de se laisser

emporter par elle, de ne plus entendre que sa voix grave et apaisante qui lui dirait : « Calme-toi, Hanno, mon tout petit, on ne te fera pas réciter. »

— Eh bien ! mon fils, nous t'écoutons, dit le sénateur d'un ton bref.

Il s'était laissé tomber dans un fauteuil près de la table et attendait.

Le sénateur ne souriait pas le moins du monde, aujourd'hui pas plus qu'à l'ordinaire, en pareilles circonstances. Grave, le sourcil haut, il toisait le petit Johann d'un œil scrutateur, presque froid. Hanno se redressa ; il caressa de la main le bois poli du piano, laissa glisser sur le cercle des assistants un regard effarouché, puis, un peu encouragé par la douceur qui lui souriait dans les yeux de grand-mère et de tante Tony, il commença d'une voix basse, un peu dure :

— Chant dominical du berger… de Uhland…

— Mais, mon cher, ça ne va pas du tout ! jeta le sénateur. Voyez-vous cette façon de se coller au piano et de croiser les mains sur son ventre… Tiens-toi ferme et parle ferme ! Voilà pour commencer ! Place-toi ici, entre les deux draperies ! Et maintenant, tête haute… bras au corps, là, sans raideur…

Hanno se plaça sur le seuil du petit salon et laissa pendre les bras. Docile, il redressa la tête, mais il baissait à tel point les cils qu'on ne pouvait plus rien voir de ses yeux. Vraisemblablement ils étaient déjà noyés de larmes.

— « C'est le jour du Seigneur », dit-il tout bas.

D'autant plus éclatante retentit, pour l'interrompre, la voix de son père :

— Quand on se produit en public, mon fils, on commence par saluer, et puis, plus haut, beaucoup plus haut ! Encore une fois, je te prie : « Chant dominical du berger !… »

C'était cruel, et le sénateur savait, certes, qu'il anéantissait par là, chez l'enfant, le dernier reste de tenue et d'énergie ; mais c'était au gamin de se défendre, de ne pas se laisser déconcerter ! Il lui fallait acquérir de la fermeté, de la virilité…

— « Chant dominical du berger », reprit-il, inexorable et encourageant.

Mais c'en était fait de Hanno. Sa tête était retombée sur sa poitrine et sa petite main droite qui sortait, pâle et striée au poignet de veines bleuâtres, de l'étroite manche brodée d'une ancre, tiraillait convulsivement le brocart de la portière.

— « Je suis seul dans l'infini des champs… », dit-il encore.

Et puis, ce fut fini, irrémédiablement. Sous l'effet de ce premier vers il perdit contenance. Une immense pitié pour lui-même lui coupa radicalement la voix et fit jaillir entre ses paupières des larmes irrésistibles. Il se sentait envahir soudain par la nostalgie de certaines nuits : il était couché, un peu dolent, avec un mal de gorge et une fièvre légère ; alors Ida lui donnait encore à boire et posait tendrement sur son front la fraîcheur d'une compresse… Il se laissa aller de côté, appuya sa tête sur la main qui se retenait à la portière et sanglota.

— Eh bien ! voilà qui est charmant ! jeta durement le sénateur en se levant avec irritation. Pourquoi donc pleures-tu ? C'est nous qui devrions pleurer en te voyant, un jour pareil, manquer de l'énergie nécessaire pour me faire plaisir. Ne serais-tu qu'une petite fille ? Que fera-t-on de toi, si tu continues ainsi ? Et penses-tu, plus tard, fondre toujours en larmes, quand il s'agira de parler aux gens ?

« Jamais, se disait Hanno dans son désespoir, jamais je ne parlerai aux gens !… »

— Je te donne jusqu'à cet après-midi pour réfléchir, conclut le sénateur.

Et, tandis qu'Ida Jungmann, agenouillée devant son protégé, lui essuyait les yeux, l'exhortait mi-grondeuse, mi-tendre, Thomas passa dans la salle à manger. Pendant qu'il déjeunait hâtivement, Mme Elisabeth, Tony, Clothilde et Christian prirent congé de lui. Ils devaient se réunir ici pour dîner avec Gerda, les Kröger, les Weinschenk et les dames Buddenbrook ; quant au sénateur, contraint d'assister bon gré mal gré au banquet de l'hôtel de ville, il n'en espérait pas moins pouvoir se libérer assez tôt pour retrouver, ce soir encore, sa famille chez lui.

Sur la table enguirlandée, il but son thé brûlant dans sa soucoupe, avala un œuf en toute hâte et, dans l'escalier, tira quelques bouffées de sa cigarette.

Grobleben, son cache-nez de laine autour du cou, malgré la saison, l'avant-bras gauche enfilé dans une botte, la brosse à cirage dans sa dextre, une longue goutte au bout de son nez, déboucha par le corridor du jardin dans le vestibule et s'avança à la rencontre de son maître, au pied du grand escalier où se dressait maintenant l'ours brun présentant son plateau à cartes de visite…

— Ben oui, monsieur le sénateur, cent ans, et y en a des riches, et y en a des pauvres…

— Bien, Grobleben, ça va !

Et le sénateur glissa une pièce dans la main armée de la brosse ; sur quoi, il traversa le vestibule, puis l'antichambre voisine. Il fut accueilli dans le bureau principal par le caissier, long personnage aux yeux fidèles qui, en des termes châtiés, lui transmit les félicitations du personnel. Le sénateur remercia en deux mots et gagna sa place près de la fenêtre. Mais à peine avait-il jeté un coup d'œil sur les journaux qui l'attendaient et ouvert son courrier, que l'on frappa à la porte ouvrant sur le vestibule d'entrée et que des visiteurs apparurent.

C'était une délégation des débardeurs des entrepôts : six hommes pesants qui firent leur entrée, les jambes écartées comme des ours, les coins de leur bouche retombant avec une expression prodigieusement bonasse, et tournant leurs casquettes entre leurs doigts. Leur porte-parole cracha sur le parquet le jus brunâtre de sa chique, remonta son pantalon et, d'une voix furieusement secouée par l'émotion, parla du centenaire et de ceux qui viendraient encore… Le sénateur leur laissa entrevoir, pour la semaine, une notable augmentation de salaire et les congédia.

Puis les douaniers se présentèrent pour féliciter leur chef au nom de l'administration. En sortant, ils se heurtèrent à la porte à un groupe de matelots conduits par deux timoniers, délégués par l'équipage des deux navires de la société ancrés au port, le *Wullenwewer* et la *Friederike Œverdieck*. Puis arriva une députation de porteurs de blé en blouses noires, culottes courtes et gibus. Entretemps, quelques personnes de la ville se firent annoncer. Le maître tailleur Stuht de la Glockengiesserstrasse apparut, une redingote noire passée sur son gilet de laine. Ensuite, à tour de rôle, quelques voisins, le fleuriste Iwersen, par exemple, vinrent offrir leurs vœux. Un vieux facteur à barbe blanche, des anneaux aux oreilles et les yeux chassieux, un drôle d'oiseau que le sénateur, à ses beaux jours, avait coutume d'interpeller dans la rue en lui donnant du « monsieur le maître des postes », cria dès la porte :

— Ce n'est pas pour ça, monsieur le sénateur, je ne viens pas pour ça…

Il n'en accepta pas moins son obole avec reconnaissance… Et le défilé continuait sans fin. À dix heures et demie, la soubrette vint annoncer que Madame recevait au salon les premières visites.

Thomas Buddenbrook quitta les bureaux et gravit en hâte l'escalier principal. Il s'attarda une demi-minute à la porte du salon devant le miroir, arrangea sa cravate et aspira un moment le parfum d'eau de Cologne de son mouchoir. Il était pâle, bien que son corps fût en nage, et il se sentait les

mains et les pieds glacés. Les réceptions au bureau l'avaient déjà presque anéanti… Il reprit haleine et entra pour recevoir, dans la pièce baignée de lumière, le consul Huneus, marchand de bois en gros et cinq fois millionnaire, sa femme, sa fille et son gendre, le sénateur Gieseke.

Ces messieurs et ces dames étaient revenus ensemble de Travemünde, où ils passaient le mois de juillet, comme la plupart des meilleures familles, et ils n'avaient interrompu leur « saison » que pour honorer le jubilé commercial des Buddenbrook.

On n'était pas assis depuis trois minutes dans les fauteuils clairs et cintrés, que le consul Œverdieck, fils du défunt bourgmestre, fit son entrée, suivi de sa femme, née Kistenmaker ; et comme le consul Huneus se retirait, il croisa son frère, qui possédait un million de moins mais était en revanche sénateur.

Maintenant, la danse était ouverte : la grande porte blanche, surmontée d'amours musiciens en relief, ne restait pas un moment fermée et découvrait sans arrêt la perspective de l'escalier inondé par les flots de clarté tombant de la verrière, et où se poursuivait le va-et-vient des visiteurs.

Mais comme le salon était spacieux et que des conversations s'engageaient dans les groupes à peine formés, les arrivées étaient beaucoup plus nombreuses que les départs. Bientôt, d'ailleurs, la pièce ne suffisant plus, l'on dispensa la servante du soin d'ouvrir et de fermer la porte qui fut laissée béante, et l'on se réunit également dans le vestibule parqueté. Bourdonnements de voix féminines répondant à la basse profonde des hommes, poignées de main, révérences, plaisanteries, rires sonores et larges fusant entre les colonnes de la cage d'escalier et dont le plafond vitré fait résonner l'écho. Le sénateur Buddenbrook accueille tantôt au sommet de l'escalier, tantôt à l'intérieur, près de la baie, les félicitations graves et discrètement murmurées ou lancées d'un ton cordial. Le bourgmestre Langhals, distingué, trapu, aux courtes côtelettes grises, au regard fatigué de diplomate, et qui cache son menton rasé dans une cravate blanche, est reçu avec un respect marqué. Le consul Édouard Kistenmaker, négociant en vins, accompagné de sa femme, une Möllendorpf, est déjà là, de même que son frère et associé Stéphane, le plus fidèle ami et partisan du sénateur Buddenbrook, et son épouse, une fille de propriétaire terrien, débordante de santé. La veuve de feu le sénateur Möllendorpf trône au salon, au centre du sofa, tandis que ses enfants, le consul Auguste Möllendorpf et son épouse Julie, née Hagenström, font justement leur entrée, s'acquittent de leurs

félicitations, et, saluant de droite et de gauche, circulent parmi les groupes. Le consul Hermann Hagenström a trouvé sur la rampe de l'escalier un appui pour son corps pesant et, cependant que son nez aplati sur la lèvre supérieure souffle avec effort dans sa barbe rousse, il s'entretient avec le sénateur Cremer, chef de la police, dont le visage doux et malicieux sourit entre des favoris poivre et sel. Le procureur général, Moritz Hagenström, dont la très jolie femme, une Puttfarken de Hambourg, est également présente, découvre, dans un vague sourire, ses dents aiguës et rares. Un instant, on entrevoit le vieux docteur Grabow qui prend dans ses deux mains la dextre du sénateur Buddenbrook puis disparaît, aussitôt remplacé par l'architecte Voigt. Le pasteur Pringsheim, qui ne trahit sa dignité que par la longueur de sa redingote, monte l'escalier, bras ouverts et face transfigurée, Frédéric-Guillaume Marcus est là, lui aussi. Tous les représentants des corps constitués : Sénat, Conseil des notables, Chambre de commerce, sont venus en habit. Onze heures et demie. La chaleur est devenue excessive. La maîtresse de céans s'est retirée depuis un quart d'heure…

Soudain retentit au rez-de-chaussée, près du tambour, un piétinement, un bruit de pas traînants, comme d'une foule envahissant le vestibule, tandis qu'une voix tonitruante emplit de sa clameur toute la maison… C'est une poussée générale vers la rampe ; on s'immobilise devant les portes du salon, de la salle à manger, du fumoir, et toutes les têtes se penchent. En bas, une troupe de quinze à vingt hommes armés d'instruments de musique s'ordonne au commandement d'un monsieur à perruque brune, à barbe grise de loup de mer et qui vocifère en exhibant un râtelier aux dents larges et jaunes… Que se passe-t-il ? C'est le consul Peter Döhlmann qui fait son entrée avec l'orchestre du théâtre municipal ! Déjà il gravit l'escalier en triomphe, brandissant dans sa main un paquet de programmes !

Alors, dans cette acoustique impossible et extravagante où les sons se confondent, où les accords s'enchevêtrent à vous rendre fou, et où s'élève, rauque, dominateur, le grognement du grand basson dans lequel s'époumone un gros homme à visage désespéré, commence le concert offert à la maison Buddenbrook pour son jubilé. Il s'ouvre par le choral « Rendons grâces au Seigneur », que suit immédiatement une paraphrase de *La Belle Hélène* d'Offenbach, après quoi viendra un pot-pourri de chansons populaires… C'est un programme passablement copieux !

Une charmante idée de Döhlmann !… On en félicite le consul, et personne ne songe plus à prendre congé avant la fin. On reste là, assis ou debout, soit dans le salon, soit dans le corridor ; on écoute, on cause…

Thomas Buddenbrook se tenait en compagnie de Stéphane Kistenmaker, du sénateur Gieseke et de l'architecte Voigt, de l'autre côté du grand escalier, près de la porte extérieure du fumoir et non loin de l'escalier montant au deuxième étage… Il s'adossait au mur, jetait par-ci, par-là, un mot dans la conversation, mais, plutôt taciturne, il laissait errer ses regards par-dessus la rampe, dans le vide… La chaleur croissait, plus accablante encore, mais tout espoir de pluie n'était pas perdu, car, à en juger par les ombres qui couraient au-dessus de la verrière, il y avait des nuages dans le ciel. Ces ombres revenaient si fréquemment, elles se succédaient avec tant de rapidité que les changements perpétuels et les vibrations de la lumière dans la cage de l'escalier finissaient par meurtrir les yeux. À tout instant, s'éteignait l'éclat du stuc doré, du lustre de cuivre jaune, des instruments de métal dans le vestibule, pour se rallumer aussitôt. Une fois seulement, l'ombre s'attarda un peu plus que de coutume, et l'on entendit entre-temps, à cinq, six ou sept reprises, coupées d'assez longs intervalles, quelque chose de dur rebondir avec un crépitement léger sur les carreaux de la verrière. Quelques grêlons, sans doute. Puis la maison, de haut en bas, s'emplit à nouveau de soleil.

Il est un état de dépression où tout ce qui, dans des circonstances normales nous irriterait passagèrement et provoquerait un simple mouvement de dépit, nous accable d'un abattement douloureux, morne et sourd… Ainsi Thomas était tourmenté à la fois par le sentiment qu'éveillait en lui toute cette solennité et par celui qu'il n'arrivait pas à éprouver malgré ses efforts. Plusieurs fois, il essaya de se ressaisir, d'éclaircir son regard, de se dire que ce jour était un beau jour qui devait nécessairement le remplir d'exaltation et d'allégresse. Mais, en dépit du vacarme des instruments, de la rumeur des voix et du spectacle de la foule qui secouaient ses nerfs et qui, s'ajoutant au souvenir du passé, de son père, faisaient sourdre en lui une sorte d'attendrissement, ce qui dominait, c'était cette impression de ridicule, de gêne attachée à tout cela : à ce concert improvisé, dont l'acoustique faisait une caricature musicale, à cette société banale bavardant de cours et de dîners… C'était précisément ce mélange d'émotion et d'agacement qui le plongeait dans un morne désespoir… À midi un quart, comme le programme de l'orchestre municipal touchait à sa fin, se produisit un

incident qui n’affecta ni n’interrompit en rien le cours de la cérémonie mais qui, cependant à cause de sa portée commerciale, contraignit le maître du logis à délaisser ses hôtes quelques minutes. Pendant un arrêt de la musique, surgit dans l’escalier le plus jeune apprenti du bureau, complètement affolé par une société aussi imposante. C’était une espèce d’avorton contrefait qui, de surcroît, rentrait dans ses épaules, plus qu’il n’était nécessaire, sa tête rouge de confusion, balançant avec exagération un bras démesurément long et mince, pour se donner une allure de nonchalante assurance et brandissant de l’autre un papier plié, un télégramme. Il montait, et ses regards erraient craintivement dans toutes les directions à la recherche du chef. Puis, l’ayant découvert, il se glissa à travers la foule des invités qui lui barrait le chemin, avec des excuses hâtivement bredouillées.

Sa confusion était totalement superflue, personne ne faisait attention à lui. Sans le regarder, et tout en continuant la conversation, on s’effaçait d’un petit mouvement, et c’est à peine si l’on remarqua distraitement qu’il présentait, avec un profond salut, le télégramme au sénateur Buddenbrook et que ce dernier, abandonnant aussitôt Kistenmaker, Gieseke et Voigt, s’écartait pour en prendre connaissance. Même en ce jour, où la grande majorité des nouvelles par fil n’avaient trait qu’aux félicitations, ordre avait été donné de communiquer toutes les dépêches reçues pendant les heures de bureau, immédiatement et dans tous les cas…

Sur le palier du premier étage, le corridor formait un coude, puis se prolongeait sur toute la longueur du hall où l’on accédait encore par une porte de secours près de l’escalier de service. En face de cet escalier du deuxième étage, une ouverture était pratiquée dans la cage du monte-charge qui amenait les plats de la cuisine, et à côté, contre le mur, se trouvait une assez grande table sur laquelle la femme de chambre avait l’habitude de fourbir l’argenterie. C’est ici que s’arrêta le sénateur et que, tournant le dos à l’apprenti bossu, il ouvrit le télégramme. Soudain, ses yeux se dilatèrent si étrangement que quiconque l’eût regardé eût reculé d’épouvante ; puis, d’un seul mouvement brusque et convulsif, il aspira l’air avec tant de violence qu’il en eut la gorge instantanément desséchée et se prit à tousser.

Il eut la force de dire :

— C’est bien.

Mais le bruit des voix, derrière lui, rendit ses paroles incompréhensibles.

— C’est bien, répéta-t-il.

Le premier mot seul résonna distinctement ; le dernier n'était plus qu'un souffle.

Comme le sénateur ne bougeait pas, ne se retournait pas, n'esquissait même pas un mouvement en arrière, l'apprenti bossu, hésitant et incertain, se balança un moment encore d'un pied sur l'autre, et après avoir exécuté derechef son plongeon bizarre, descendit par l'escalier de service.

Le sénateur Buddenbrook était resté debout près de la table. Ses mains qui tenaient encore la dépêche dépliée étaient retombées inertes et, la bouche mi-close, il continuait à respirer d'un souffle bref, pénible et rapide, tandis que son buste était secoué d'un spasme douloureux. Il branlait la tête obstinément, sans comprendre, et comme frappé de la foudre…

— Ces quelques grêlons… Ces quelques grêlons…, répétait-il, hébété.

Alors, sa respiration se fit plus profonde, plus paisible, les mouvements de son corps devinrent plus lents, ses yeux à demi fermés se voilèrent d'une expression accablée, s'éteignirent presque, puis, hochant pesamment la tête, il se détourna.

Il ouvrit la porte du hall, entra. Lentement, tête baissée, il traversa la vaste pièce au parquet miroitant et se laissa tomber tout au fond, près de la fenêtre, sur un des sofas d'angle, d'un rouge foncé. Ici tout n'était que silence et fraîcheur. On percevait dans le jardin le clapotis du jet d'eau ; une mouche bourdonnante se cognait aux carreaux, et le bruit du palier n'arrivait qu'étouffé.

Il laissa aller sa tête épuisée contre les coussins et ferma les yeux.

— C'est bien ainsi… c'est bien ainsi…, murmura-t-il à demi-voix, puis, avec un soupir de soulagement, il répéta encore une fois, apaisé, libéré : C'est tout à fait bien ainsi.

Les membres détendus, le visage rasséréné, il se reposa cinq minutes. Alors il se redressa, plia le télégramme, le glissa dans la poche intérieure de sa redingote et se leva pour rejoindre ses hôtes.

Mais au même moment il retomba, gémissant de dégoût, sur les coussins. La musique… la musique reprenait avec un bruit stupide qui avait l'ambition d'être un galop et où la grosse caisse et les cymbales marquaient un rythme que n'arrivaient point à rompre les autres masses sonores, confuses, trop pressées ou retardataires, tohu-bohu importun et, dans sa naïve spontanéité, insupportable et irritant, de grincements, d'explosions, de ding… ding… ding… déchiré par les stridences absurdes de la petite flûte.

CHAPITRE VI

— Oh ! Bach ! Sébastien Bach ! madame, s'écriait M. Edmond Pfuhl, organiste à Sainte-Marie, parcourant le salon dans une très vive agitation, tandis que Gerda, souriante, était assise au piano, la tête dans sa main, et que, dans un fauteuil, Hanno, tout oreilles, nouait ses deux bras autour de son genou.

« Certainement… comme vous le dites, c'est par lui que l'harmonie a triomphé du contrepoint… Il a créé l'harmonie moderne, certainement. Mais par quel moyen ? Dois-je vous dire par quel moyen ? Par le développement progressif de ce même contrepoint… vous le savez aussi bien que moi ! Quel a été le principe général de ce développement ? L'harmonie ? Oh ! non ! aucunement, madame, mais le contrepoint ! Le contrepoint !… À quoi, je vous le demande, eussent conduit les expériences dans le sens de l'harmonie absolue ? Je vous mets en garde, et, aussi longtemps que ma langue m'obéira, je mettrai en garde contre les expériences exclusives de l'harmonie !…

Il apportait à ce genre de conversation une ardeur qu'il ne refrénait point dans ce salon où il se sentait chez lui. Tous les mercredis après-midi, il apparaissait sur le seuil, grand, carré, les épaules un peu hautes, la taille prise dans sa redingote couleur de café dont les pans lui battaient les jarrets, et, dans l'attente de sa partenaire, il ouvrait avec amour le piano Bechstein, disposait la partie de violon sur le pupitre sculpté et attaquait aussitôt un prélude léger et d'un art très pur, tout en dodelinant de la tête avec satisfaction.

Une chevelure prodigieuse, une profusion déconcertante de petites boucles drues, mêlées de roux et de gris, donnaient à cette tête un aspect extraordinaire, massif et lourd, bien qu'elle trônât avec aisance à l'extrémité d'un long cou jaillissant du col rabattu et gonflé d'une énorme pomme d'Adam. La moustache raide et touffue, de même couleur que les cheveux, se détachait du visage avec plus de relief que le nez court et camus. Au-dessous de ses yeux ronds, bruns et brillants, dont le regard, quand il jouait, paraissait pénétrer à travers les formes visibles des choses et s'arrêter au-delà des apparences, l'épiderme un peu distendu faisait poche. Ce visage n'avait rien de significatif, il ne portait pas, tout au moins, l'empreinte d'une intelligence vigoureuse et vive. Les paupières étaient le plus souvent

à demi baissées. Parfois, le menton rasé s'affaissait, mou et irrésolu, sans que, cependant, la lèvre inférieure se séparât de la lèvre supérieure, ce qui prêtait à la bouche une expression de douceur, de repliement sur soi-même, d'hébétude et d'abandon comme d'un homme plongé dans un doux sommeil…

Avec cette mollesse extérieure contrastait d'ailleurs la dignité rigoureuse du caractère. Edmond Pfuhl était un organiste dont on faisait très grand cas, et la renommée de sa science du contrepoint avait dépassé les murs de sa ville natale. Son petit livre sur la musique liturgique avait été recommandé comme ouvrage de documentation dans deux ou trois conservatoires ; ses fugues et ses arrangements de psaumes retentissaient en tous lieux où les orgues chantaient la louange du Seigneur. Ces compositions, de même que les fantaisies qu'il exécutait le dimanche à Sainte-Marie, étaient inattaquables, impeccables, empreintes d'une dignité inflexible, imposante, à la fois morale et logique, ainsi que de la plus pure orthodoxie. Elles étaient étrangères à toute beauté terrestre, et ce qu'elles exprimaient ne touchait en rien la sensibilité purement humaine d'un profane. Ce qui émanait d'elles, ce qui triomphait irrésistiblement en elles, c'était une technique devenue une foi ascétique, l'art exalté jusqu'à la sainteté absolue. Edmond Pfuhl méprisait les agréments du style, il parlait aussi sans tendresse de la belle mélodie, c'est un fait. Mais, si énigmatique que cela paraisse, il n'était pas pour cela un être sec et racorni. « Palestrina ! » disait-il avec une expression catégorique et terrifiante, mais, sitôt après, tandis qu'il exécutait sur l'instrument une série de tours de force archaïques, son visage n'était plus que douceur, ravissement, extase et, comme si le travail lui faisait concevoir la nécessité dernière de toute chose, son regard s'abîmait dans un lointain sacré… ce regard de musicien qui semble vague et vide parce qu'il s'attarde dans le domaine d'une logique plus profonde, plus pure, plus dépouillée de scories, plus absolue que celle de nos idées et de nos pensées en leur expression verbale.

Ses mains étaient grandes, molles, et comme désossées, parsemées de taches de rousseur ; molle et caverneuse, comme gênée par une obstruction de l'œsophage, était la voix dont il saluait Gerda Buddenbrook lorsque, écartant les draperies, elle entrait par le petit salon.

— À votre service, madame !

Il se soulevait un peu sur son siège et, la tête inclinée, prenait avec déférence la main qu'elle lui tendait, cependant que sa gauche, vigoureuse

et nette, donnait déjà le *la*. Sur quoi, Gerda saisissait son stradivarius et l'accordait vivement avec une grande sûreté d'oreille.

— Le *Concerto en sol mineur* de Bach, monsieur Pfuhl ? J'ai l'impression que l'*adagio* tout entier ne marchait pas encore…

Et l'organiste commençait. Mais à peine les premiers accords s'étaient-ils succédé que la porte du corridor s'était ouverte lentement, prudemment ; étouffant avec précaution le bruit de ses pas sur le tapis, le petit Johann se glissait jusqu'à un fauteuil. Il s'y asseyait, enlaçait ses genoux des deux bras, et, sans bouger, épiait le moindre son, la moindre parole.

— Eh bien, Hanno ! On vient se régaler d'un peu de musique ? demandait Gerda pendant une pause, et elle coulait vers lui le regard de ses yeux rapprochés, cernés d'ombres, où la musique avait mis une lueur humide.

Alors il se levait et, s'inclinant sans mot dire, tendait la main à M. Pfuhl qui, doucement, tendrement, caressait les cheveux châtains de Hanno, ces cheveux qui épousaient, avec tant de souplesse et de grâce, le front et les tempes.

— Écoute à ton aise, mon fils, disait-il avec une douce fermeté.

Et l'enfant considérait un peu craintivement la grosse pomme d'Adam de l'organiste qui, tandis qu'il parlait, remontait le long de son cou ; puis, à pas légers et rapides, il regagnait sa place, comme impatient d'entendre se poursuivre la conversation et le jeu.

C'étaient un mouvement de Haydn, quelques pages de Mozart, une sonate de Beethoven. Alors, tandis que Gerda, son violon sous le bras, cherchait de nouvelles partitions, se produisait une chose surprenante : M. Pfuhl, Edmond Pfuhl, organiste de Sainte-Marie, au cours d'un intermède improvisé, se laissait glisser insensiblement vers un style étrange qui illuminait son regard lointain d'une sorte de bonheur honteux… c'était, sous ses doigts, comme la montée d'un flot, un épanouissement, une vie mouvante, un chant d'où se détachait, vague d'abord, expirant à nouveau, puis, toujours plus net, plus ferme, avec un art consommé du contrepoint, un thème de marche, grandiose et désuet, bizarrement pompeux, un *crescendo*, une arabesque, une transition… et, pendant que le dernier accord finissait de résonner, le violon attaquait son *fortissimo*.

C'était l'ouverture des *Maîtres chanteurs* qui se déroulait. Gerda Buddenbrook était une adoratrice passionnée de la musique moderne. Mais quant à M. Pfuhl, elle s'était heurtée en lui à une résistance si farouche, si

indignée, qu'elle avait désespéré au début de le gagner à sa cause. Le jour où, pour la première fois, elle avait placé sur le pupitre une sélection pour piano de *Tristan et Iseult*, en le priant de l'exécuter, il avait bondi de son siège au bout de vingt-cinq mesures, avec toutes les marques du plus extrême dégoût, et s'était livré à une course furieuse entre la baie et le piano.

— Je ne jouerai pas cela, madame. Je suis votre très dévoué serviteur, mais je ne jouerai pas cela ! Ce n'est pas de la musique… croyez-moi… J'ai toujours eu la prétention de m'entendre quelque peu en musique, mais ça, ce n'est que chaos, démagogie, blasphème, extravagance ! C'est une bouffée de vapeurs parfumées traversées d'éclairs ! C'est la fin de toute morale en art ! Je ne le jouerai pas !

Ce disant, il s'était jeté à nouveau sur le tabouret et, tandis que sa pomme d'Adam montait et descendait, parmi des sursauts et des toussotements caverneux, il avait joué les vingt-cinq mesures suivantes, puis, refermant le piano, s'était écrié :

— Pouah ! Ô Seigneur, mon Dieu ! C'est trop fort ! Pardonnez-moi, madame, je parle à cœur ouvert… Vous me versez des honoraires, vous rétribuez depuis des années mes services… et je ne suis qu'un homme de condition modeste. Mais je résignerai mes fonctions, j'y renoncerai si vous me contraignez à jouer ces infamies !… Et l'enfant ! Il est assis là-bas sur sa chaise, l'enfant ! Il est entré furtivement pour écouter de la musique… Voulez-vous donc lui corrompre l'esprit de fond en comble ?…

Mais, si furieusement qu'il se démenât, elle ne l'en avait pas moins, par l'accoutumance et la persuasion, converti lentement, pas à pas, à ses idées.

— Pfuhl, disait-elle, soyez équitable et envisagez la chose avec sérénité. Sa singularité dans l'emploi des harmonies vous déconcerte… Vous trouvez, en comparaison, Beethoven pur, clair et naturel. Mais songez combien Beethoven a dû désorienter ses contemporains formés à l'ancienne école !… Et Bach lui-même, mon Dieu ! Ne lui a-t-on pas reproché un manque d'harmonie et de clarté ? Vous parlez de morale, mais qu'entendez-vous par morale, en art ? N'est-elle pas, si je ne m'abuse, le contraire de tout hédonisme ? Soit. Ce contraire, vous l'avez ici. Aussi bien que chez Bach. Plus grandiose, plus conscient, plus approfondi que chez Bach. Croyez-moi, Pfuhl, cette musique est moins éloignée de votre nature intime que vous ne le supposez !

— Jongleries et sophismes !… Pardonnez-moi ! grognait M. Pfuhl.

Mais ce fut elle qui triompha. Cette musique lui était, au fond, moins étrangère qu'il ne l'avait cru tout d'abord. À la vérité, il ne se réconcilia jamais complètement avec *Tristan*, bien qu'il consentît, sur la prière de Gerda, à transcrire pour violon et piano la Mort d'Iseult, ce dont il s'acquitta avec beaucoup d'adresse. Les premières paroles d'estime lui furent arrachées par certains passages des *Maîtres chanteurs*. Alors, avec une force irrésistible, s'éveilla, grandit en lui l'amour de cet art. Il ne l'avouait pas, s'en effrayait presque, et le niait en bougonnant. Mais sa partenaire n'eut plus besoin désormais de lui faire violence pour que, le tribut payé aux vieux maîtres, il compliquât son jeu et s'abandonnât, le regard noyé d'un bonheur honteux et presque irrité, à la vie mouvante des leitmotive. Mais, après la séance, une discussion s'ouvrait parfois sur les rapports de ce style musical avec celui de la stricte observance, et un beau jour M. Pfuhl déclara qu'il se voyait dans l'obligation, bien que ce sujet ne le touchât personnellement en rien, d'ajouter à son étude de la musique liturgique un appendice sur « l'emploi des anciens modes dans la musique sacrée et profane de Richard Wagner ».

Hanno restait assis, sans mot dire, ses petites mains nouées autour de son genou, et frottant à son habitude sa langue contre une molaire, ce qui tiraillait légèrement sa bouche. Les yeux grands ouverts, il observait avec insistance sa mère et M. Pfuhl. Il était attentif à leur jeu aussi bien qu'à leurs propos, et ce fut ainsi que, dès ses premiers pas dans le chemin de la vie, la musique lui apparut comme une chose particulièrement grave, importante, chargée de signification. C'est à peine s'il saisissait, çà et là, le sens d'une parole, et ce qu'on exécutait dépassait de beaucoup son jeune entendement. Si pourtant il revenait toujours, s'il patientait pendant des heures, sans s'ennuyer, immobile à sa place, c'étaient la foi, l'amour, le respect qui l'en rendaient capable. Il n'avait que sept ans lorsqu'il essaya pour la première fois de reproduire de lui-même, au piano, certaines associations de sons qui l'avaient impressionné. Sa mère le regardait en souriant, rectifiant les accords qu'il assemblait avec une ardeur muette, lui expliquant en quoi tel ou tel son était nécessaire pour obtenir telle ou telle modulation. Et l'oreille de l'enfant lui confirmait toujours les observations maternelles.

Après avoir laissé ainsi quelque liberté à son fils, Gerda Buddenbrook décida qu'il étudierait le piano.

— Je ne lui crois pas de dispositions pour faire un soliste, dit-elle à M. Pfuhl, et, sincèrement, je m'en réjouis, car la chose a aussi son mauvais côté. Je ne parle pas de la dépendance où se trouve le soliste vis-à-vis de l'accompagnement, bien que, suivant les circonstances, elle puisse devenir fort pénible… et, si je ne vous avais pas… mais il y a aussi ce danger perpétuel de tomber plus ou moins dans la virtuosité. Voyez-vous, je peux vous en parler en connaissance de cause. Voulez-vous savoir le fond de ma pensée : la musique ne commence pour le soliste qu'une fois atteint un très haut degré de perfection. L'effort de concentration sur la partie de solo, son phrasé et son développement, alors que la polyphonie reste à l'état d'un fond très vague, provoque, comme de juste, chez les talents médiocres, un affaiblissement du sens et de la mémoire harmoniques, difficile à corriger par la suite. J'aime mon violon et j'en ai poussé l'étude assez loin, mais, à dire vrai, je place le piano bien au-dessus de lui… J'ajouterai seulement ceci : la connaissance approfondie du piano, seul instrument susceptible d'embrasser les configurations sonores les plus diverses et les plus riches, moyen suprême d'expression musicale, représente pour moi une pénétration plus intime, plus claire et plus complète de la musique… Écoutez-moi, Pfuhl, je voudrais dès à présent vous mettre à contribution pour mon fils, consentez-vous ? Il y a, je le sais, dans cette ville, deux ou trois personnes du sexe féminin, me semble-t-il, qui enseignent la musique ; mais voilà, ce sont des professeurs de piano, sans plus… Vous me comprenez… Il importe bien moins, n'est-ce pas, d'être dressé pour jouer de tel instrument que de comprendre la musique. Mais je peux me fier à vous, vous prendrez la chose plus au sérieux. Et, vous le verrez bien, vous arriverez avec lui à de très bons résultats. Il a les mains des Buddenbrook… Les Buddenbrook peuvent atteindre la neuvième et même la dixième, toutefois ils n'en ont encore jamais fait cas, conclut-elle en riant.

Et M. Pfuhl se déclara prêt à se charger des leçons.

Dès lors, il vint aussi tous les lundis après-midi pour s'occuper du petit Johann, tandis que Gerda restait dans le boudoir. Il ne procédait pas selon la méthode habituelle, persuadé qu'il devait bien autre chose à l'ardeur silencieuse et passionnée de l'enfant qu'une étude sommaire du piano. Les tout premiers éléments à peine surmontés, il l'initia, sous une forme facilement accessible, à la théorie musicale et révéla à son élève les principes fondamentaux de l'harmonie. Et Hanno saisissait, car on ne faisait, en somme, que lui confirmer ce qu'il avait su de tout temps.

Jusqu'à l'extrême limite du possible, M. Pfuhl satisfaisait l'avidité impétueuse de l'enfant. Il s'appliquait avec une tendre sollicitude à alléger les poids de plomb dont la matière alourdit l'allure de la fantaisie et du talent impétueux. Il ne poussait pas la sévérité jusqu'à exiger une vélocité excessive dans les gammes, ou plutôt, elle ne représentait pas pour lui le but de cet exercice. La fin qu'il poursuivait et qu'il atteignit sans tarder, était surtout une vue d'ensemble claire, pénétrante et vaste, des tonalités les plus variées, une science à la fois intime et générale de leurs rapports et de leurs associations, dont le résultat fut, en fort peu de temps, cette vue rapide des possibilités innombrables de combinaisons, cette intuitive maîtrise du clavier qui entraîne aux jeux de la fantaisie et à l'improvisation… Il appréciait, avec une délicatesse touchante, les besoins intellectuels de ce petit élève dont l'oreille était si choyée et que sollicitait seul un style sévère. Il ne déflora pas, par la pratique de rengaines banales, la profondeur, la solennité de sa nature. Il lui fit jouer des chorals et jamais ne laissa passer une modulation sans montrer la légitimité de ce résultat.

Gerda, une broderie ou un livre à la main, suivait, de l'autre côté des draperies, le cours de la leçon.

— Vous dépassez même ce que j'attendais de vous, lui arrivait-il de dire à M. Pfuhl. Mais n'allez-vous pas trop loin ? La progression n'est-elle pas trop rapide ? Votre méthode me paraît éminemment créatrice… Parfois, vraiment, il s'essaie déjà à improviser. Mais s'il n'est pas digne de votre méthode… s'il n'a pas de dons suffisants, alors il n'apprendra rien du tout…

— Il en est digne, disait M. Pfuhl, hochant la tête. J'observe quelquefois ses yeux, ils contiennent tant de choses ! Mais sa bouche, il la garde opiniâtrement fermée. Plus tard, une fois entré dans la vie qui, peut-être, fermera plus hermétiquement encore ses lèvres, il faudra bien qu'il ait une autre possibilité d'expression.

Elle regarda le musicien, sa carrure massive, sa tignasse de rouquin, les poches de ses yeux, sa moustache hirsute, sa pomme d'Adam, puis, lui tendant la main, elle dit :

— Merci, Pfuhl. Vous n'avez en vue que son bien et il nous est impossible de savoir, à l'heure actuelle, tout ce que vous faites pour lui.

Et la reconnaissance de Hanno pour ce maître, son abandon à sa direction étaient incomparables. Lui qui, malgré toutes les leçons supplémentaires, ressassait à l'école, morne et sans le moindre espoir de compréhension, sa

table de multiplication, saisissait au piano tout ce que lui expliquait M. Pfuhl. Il l'entendait et se l'assimilait comme on s'assimile seulement ce que l'on a toujours possédé. Edmond Pfuhl, dans sa redingote brune à basques, lui apparaissait comme un grand ange qui, chaque lundi après-midi, le prenait dans ses bras, pour l'arracher à toutes les quotidiennes misères et l'introduire dans le royaume harmonieux plein d'une gravité tendre, douce et infiniment consolante…

Parfois, la leçon avait lieu dans la maison de M. Pfuhl, antique demeure à pignons, toute en couloirs et recoins pleins de fraîcheur, que l'organiste occupait seul avec une vieille gouvernante. Quelquefois aussi, le dimanche, le jeune Buddenbrook était autorisé à assister au culte, dans l'église Sainte-Marie, tout en haut, près des orgues, et c'était bien autre chose que de rester dans la nef avec la foule. Dominant l'assemblée des fidèles, dominant même le pasteur Pringsheim dans sa chaire, ils étaient assis tous deux en plein mugissement des puissantes masses sonores qu'ils déchaînaient et commandaient de concert, car Hanno obtenait parfois la permission d'aider son maître – avec quelle ardeur, avec quelle fierté bienheureuses ! – dans le maniement des registres. Mais, le finale du chœur une fois joué, lorsque M. Pfuhl avait détaché lentement ses doigts des touches, laissant expirer doucement, solennellement, le ton fondamental et la basse, lorsque enfin, après une pause impressionnante et étudiée, le pasteur Pringsheim, sous l'abat-voix de la chaire, commençait ses modulations, il n'était pas rare que M. Pfuhl se prît tout bonnement à se gausser du prêche, à rire du franconien stylisé que parlait l'orateur, de ses voyelles allongées, sourdes ou énergiquement accentuées, de ses soupirs et de son visage tour à tour ténébreux ou brusquement illuminé. Alors Hanno riait lui aussi, sans bruit et profondément amusé, car, sans se regarder ni se parler, ils pensaient tous deux, là-haut, que ce sermon n'était qu'un assez stupide bavardage et que le véritable culte était bien plutôt ce que le pasteur et ses fidèles tenaient sans doute pour un simple accessoire propre à exalter le recueillement : la musique.

Le peu de compréhension pour son talent qu'il rencontrait dans la nef parmi tous ces sénateurs, consuls, bourgeois et leurs familles était pour M. Pfuhl une source perpétuelle de chagrin, et s'il aimait avoir son jeune élève auprès de lui, c'était sans doute pour attirer discrètement son attention, à lui du moins, sur l'extrême difficulté de ce qu'il venait de jouer. Il se laissait aller aux entreprises techniques les plus étranges. Il avait

imaginé une « imitation à l'écrevisse », composé une mélodie qu'on pouvait lire indifféremment en avançant ou à rebours et l'avait prise comme thème d'une grande fugue à développement « rétrogradant ». Lorsqu'il avait terminé, il laissait tomber d'un air morne ses mains sur ses genoux :

— Personne n'y prend garde, disait-il avec un hochement de tête désespéré.

Puis il murmurait, tandis que le pasteur Pringsheim prêchait :

— C'était une « imitation à l'écrevisse », Johann. Tu ne sais pas encore de quoi il s'agit… C'est la reprise d'un thème à rebours… depuis la dernière note jusqu'à la première… Quelque chose de passablement ardu… Plus tard, tu apprendras ce que c'est que l'imitation au sens classique. Pour toi, je ne te tourmenterai jamais avec cette marche régressive, je ne te l'imposerai jamais… Il n'est pas nécessaire qu'on sache la pratiquer. Mais n'en crois point ceux qui voudraient y voir un simple jeu sans valeur musicale. Tu rencontreras la marche régressive chez les grands compositeurs de toutes les époques. Seuls les tièdes, les médiocres réprouvent cet exercice, par suffisance. Il convient d'être humble, sache-le bien, Johann.

Le 15 avril 1869, à l'occasion de son huitième anniversaire, Hanno joua avec sa mère, devant la famille assemblée, une petite fantaisie de sa composition. C'était un motif simple qu'il avait imaginé, qui lui avait paru curieux et sur lequel il avait brodé quelques variations. M. Pfuhl, à qui il s'était confié, avait eu naturellement maintes critiques à formuler.

— Qu'est-ce que c'est que ce finale emphatique, Johann ? Il n'est pas du tout en harmonie avec le reste. Le début est tout à fait acceptable, mais comment fais-tu pour tomber brusquement du *si* majeur dans cet accord de quarte et de sixte du quatrième degré avec une tierce diminuée ? Je voudrais bien le savoir ! En voilà une plaisanterie ! Et tu le joues en trémolo par-dessus le marché ! Ça, tu l'as pêché quelque part ! Où donc ? Je le sais bien, moi ! Tu as trop bien écouté quand madame ta maman m'a contraint à lui jouer certaines choses. Modifie le finale, mon enfant, et ce sera un petit morceau tout à fait sortable.

Mais c'était précisément à cet accord mineur et à ce finale que Hanno tenait le plus, et sa mère s'en amusa si fort que l'on en resta là. Elle prit son violon, joua avec lui la première partie, puis, tandis que Hanno répétait tout simplement la phrase, elle la varia dans l'aigu en des passages de triples

croches. C’était magnifique. Hanno l’embrassa tellement il était heureux. Et c’est ainsi qu’ils exécutèrent le morceau le 15 avril devant la famille.

Mme Elisabeth et Mme Permaneder, Christian, Clothilde, M. le consul Kröger, M. le directeur Weinschenk et leurs épouses, ainsi que les dames Buddenbrook de la Grand-Rue et Mlle Weichbrodt, avaient, en l’honneur de l’anniversaire de Hanno, dîné à quatre heures chez le sénateur et sa femme. Maintenant ils étaient au salon tout yeux et tout oreilles devant l’enfant, en costume marin, assis au piano, et devant la silhouette originale et élégante de Gerda, qui développa d’abord une splendide cantilène en *sol* pour déchaîner ensuite, avec une impeccable virtuosité, un flot de cadences en cascade de perles et d’écume. Dans la lumière du gaz, le fil d’argent au talon de son archet lançait des éclairs.

Hanno, pâle d’émotion, n’avait presque rien pu manger à table. Mais à présent il se donnait si complètement à son œuvre – dans deux minutes, hélas ! elle appartiendrait déjà au passé – que, au comble de l’extase, il avait oublié tout ce qui l’entourait. Cette petite composition mélodique avait plus d’harmonie que de rythme, et l’on était étrangement impressionné par le contraste des moyens musicaux encore enfantins, primitifs et élémentaires, avec la gravité, la passion, voire le raffinement avec lesquels ces moyens étaient mis en relief et en valeur. Hanno poussait sa tête en avant, d’un mouvement oblique, marquait avec importance chaque transition, et, assis tout au bord du tabouret, cherchait, par le jeu des pédales et des modulations, à donner à chaque nouvel accord une valeur d’émotion. Car, lorsque le petit Hanno visait à un effet – dût-il être le seul à en jouir – cet effet était de nature moins sentimentale que suggestive. Tel procédé harmonique très simple s’élevait, par une accentuation puissante et prolongée, jusqu’à une signification mystérieuse et rare. Tel accord, telle harmonie nouvelle, telle reprise – tandis que Hanno, haussant les sourcils, soulevait et balançait son buste – prenaient, par le passage soudain à une sonorité plus mate, une puissance d’émotion qui ébranlait les nerfs.

Et ce fut le finale, ce finale si ardemment aimé, qui portait à son comble le pathétique ingénu de la composition. Léger, dans le ruissellement de perles dont le baignaient, avec une pureté de cristal, les traits du violon, l’accord en *mi* mineur vibrait *pianissimo*… Il montait, il s’amplifiait, il se gonflait lentement, lentement. En *forte* Hanno fit surgir la dissonance de l’*ut* dièse ramenant au ton fondamental et, tandis que le stradivarius enveloppait cet *ut* de ses vagues et de son chant, l’enfant, de toute son énergie, exalta la

dissonance jusqu'au *fortissimo*. Il s'en refusait la résolution, il la retardait pour lui-même comme pour les auditeurs. Qu'adviendrait-il alors ? que serait cette chute délicieuse, cette libération en *si* majeur ? Un bonheur sans pareil, une satisfaction débordante de suavité. Paix ! Béatitude ! Paradis !… Pas encore ! Pas encore ! Différer, suspendre un instant de plus jusqu'à ce que la tension devienne intolérable, afin que la satisfaction en soit plus exquise. Oh ! épuiser encore une dernière, une toute dernière fois, la poussée, l'élan de cette nostalgie, cette soif de tout son être, cette hypertension convulsive de la volonté qui, pourtant, se refusait l'accomplissement, la délivrance, sachant que le bonheur ne dure qu'un moment… Hanno souleva lentement son buste, ses yeux se dilatèrent, un frémissement parcourut ses lèvres serrées, son nez aspira l'air d'une saccade, puis il ne lui fut plus possible de différer encore la volupté. Elle approchait, descendait sur lui, et il s'y abandonna irrésistiblement. Ses muscles se détendirent : épuisée, sa tête se laissa aller sur son épaule, ses yeux se fermèrent et un sourire d'indicible béatitude, mélancolique, presque douloureux, se joua sur sa bouche, tandis qu'à grand renfort de pédales, enveloppé par les murmures, la trame sonore, les bruissements, les vagues du violon, son trémolo, accompagné maintenant par la basse, glissait vers le *si* majeur, s'amplifiait rapidement jusqu'au *fortissimo* et s'interrompait sur un accord bref, sans écho…

Certes, l'émotion que provoquait chez Hanno son propre jeu ne pouvait être partagé au même degré par les auditeurs. Mme Permaneder, par exemple, n'avait absolument rien compris à toute cette manifestation, mais elle avait bien vu le sourire de l'enfant, le mouvement de son buste, l'abandon bienheureux de sa petite tête tendrement aimée, et ce spectacle l'avait remuée jusqu'au fond de sa bonne âme, facile à bouleverser.

— Oh ! comme il joue, cet enfant ! s'écria-t-elle, pleurant presque.

Et, courant à lui, elle le serra dans ses bras.

— Gerda ! Tom ! ce sera un Mozart, un Meyerbeer, un… et, à défaut d'un troisième nom d'égale importance qui ne lui vint pas immédiatement à l'esprit, elle se contenta de couvrir de baisers son neveu qui, les mains sur ses genoux, restait là, immobile, épuisé, les yeux absents.

— Assez, Tony, dit le sénateur doucement, je t'en prie, quelles idées vas-tu lui mettre dans la tête !…

CHAPITRE VII

Dans le fond de son cœur, Thomas Buddenbrook n'était satisfait ni du caractère ni du développement du petit Johann. Jadis, narguant tous les hochements de tête des philistins ahuris, il avait fondé son foyer avec Gerda Arnoldsen, parce qu'il se sentait alors assez fort et assez libre pour afficher, sans nuire à sa valeur de citoyen, un goût plus raffiné que celui du commun. Mais l'enfant, cet héritier si longtemps désiré en vain, et dont les manières et le physique rappelaient indéniablement maints traits de sa famille paternelle, devait-il n'appartenir désormais qu'à sa mère ? Lui, dont il avait espéré qu'il continuerait d'une main plus heureuse et plus libre l'œuvre de sa vie, devait-il, en face de toute la société où il était appelé à vivre et à agir, et même en face de son propre père, se dresser en étranger séparé d'eux tous par sa vie intérieure ?

Le talent de violoniste de Gerda, en si complète harmonie avec ses yeux étranges qu'il aimait, avec sa lourde chevelure d'un roux sombre, et toute sa personne si originale, avait ajouté jusqu'ici pour Thomas un charme de plus à cette séduisante nature. Mais, du moment qu'il voyait cette passion pour la musique, si contraire à ses goûts, s'emparer aussi de son fils si prématurément, si totalement, elle devenait une force ennemie dressée entre lui et ce fils dont son espérance voulait faire à tout prix un pur Buddenbrook, un homme fort et poussé par de vigoureux instincts vers la réalité, la puissance, la conquête. Et, dans son présent état d'irritabilité, il lui semblait que cette force ennemie menaçait de faire de lui un étranger dans sa propre maison.

Il ne lui était pas donné de se rapprocher de la musique, telle du moins que la cultivaient Gerda et ce M. Pfuhl, son ami ; et Gerda, exclusive et intolérante comme elle l'était en matière d'art, accroissait encore, avec une véritable cruauté, les difficultés de cette initiation. Il n'aurait jamais cru que l'essence de la musique fût aussi étrangère à sa famille qu'il apparaissait maintenant. Son grand-père avait joué de la flûte avec quelque plaisir, et lui-même prêtait volontiers l'oreille à de jolies mélodies où s'exprimait tantôt une grâce légère, tantôt une mélancolie contemplative, tantôt un entrain vivifiant. Mais venait-il à manifester son goût pour une de ces compositions, il pouvait être certain que Gerda, avec un haussement d'épaules et un sourire de pitié, lui dirait :

— Est-il possible, mon ami ? Cela n’a pas la moindre valeur musicale !…

« Valeur musicale ! » Comme il haïssait ces mots auxquels nulle autre représentation ne s’associait pour lui que celle d’un orgueil glacé. En présence de Hanno, il se sentait poussé à les relever. Il lui arriva maintes fois d’éclater et de s’écrier :

— Ah ! ma bonne amie, me servir tout le temps cette « valeur musicale » me paraît chose assez prétentieuse et inélégante.

Et elle lui répliquait :

— Thomas, une fois pour toutes, tu ne comprendras jamais rien à la musique et, en dépit de ton intelligence, tu ne saisiras jamais qu’elle est bien autre chose qu’un simple dessert, qu’un régal pour l’oreille. L’horreur de la banalité, dont tu n’es point dépourvu par ailleurs, n’est pas ton fait en matière musicale, et c’est pourtant le critère de la compréhension en art. Le seul fait que ton goût musical ne s’accorde en rien avec tes idées, tes besoins habituels, te prouve suffisamment à quel point la musique te reste fermée. Qu’est-ce qui te plaît en elle ? Un certain optimisme fade que tu rejetterais avec indignation ou avec un rire de colère, si tu le rencontrais dans un livre. Une réalisation rapide du désir à peine éveillé… une prompte et complaisante satisfaction de la volonté à peine aiguillonnée… En va-t-il donc dans le monde comme dans une jolie mélodie ? Quel flasque idéalisme !…

Il la comprenait, il comprenait ses raisons, mais il était incapable de communier avec elle par le sentiment, de concevoir pourquoi des mélodies qui l’entraînaient et l’émouvaient étaient vides de toute valeur, tandis que des morceaux dont il ne ressentait que l’âpreté et la confusion devaient posséder la plus haute valeur musicale. Il était devant un temple dont Gerda, d’un geste sans indulgence, lui défendait le seuil… et, accablé de chagrin, il la voyait disparaître avec l’enfant dans le sanctuaire.

Il ne trahissait rien de son angoisse à se sentir toujours plus éloigné de son jeune fils, et il aurait redouté de laisser croire qu’il briguait la faveur de l’enfant. Dans la journée, il avait, de toute façon, trop peu de loisirs pour approcher du petit ; mais, au cours des repas, il le traitait avec une amicale cordialité nuancée d’une sévérité encourageante :

— Hé ! camarade ! lui disait-il en lui donnant deux ou trois tapes sur la nuque, tandis qu’il s’asseyait à table près de lui, en face de sa femme.

« Comment ça va ? Qu'avons-nous fait aujourd'hui ? Étudié ?… Joué du piano, naturellement. Voilà qui est bien ! mais pas trop n'en faut, sans quoi il ne nous restera plus de goût pour autre chose et nous nous ferons recaler à Pâques[39] !

Pas un muscle de son visage ne trahissait la tension anxieuse avec laquelle il se demandait comment Hanno accueillerait ses avances et y répondrait. Rien ne laissait deviner la contraction douloureuse de son être intime quand l'enfant se bornait à couler vers lui, sans même atteindre son visage, le regard craintif de ses yeux mordorés cernés d'ombre, en se penchant sans mot dire sur son assiette.

S'inquiéter de cette gaucherie enfantine eût été extravagant. Quand ils se trouvaient réunis, son devoir lui dictait, dans les intervalles du service, le changement de vaisselle, par exemple, de s'occuper un peu du garçonnet, de le sonder, d'éveiller en lui le sens pratique des réalités…

— Quelle est la population de la ville ? Par quelles rues remonte-t-on de la Trave jusqu'aux quartiers hauts ? Comment s'appellent les docks de la maison ? Allons, récite-moi ça vivement, et sans bafouiller !

Mais Hanno se taisait, non pour braver son père, non pour le blesser, mais la population, les rues et même les docks, toutes choses qui, à l'ordinaire, lui étaient indifférentes, lui inspiraient, promues au rang de matières d'interrogation, une répulsion désespérée. Si grand que fût son entrain une minute auparavant, si confiant son bavardage avec son père, il suffisait que la conversation prît, même de loin, le caractère du plus bénin des examens, pour que sa gaieté tombât et que s'écroulât totalement sa force de résistance. Ses yeux se voilaient, sa bouche prenait une expression découragée et ce qui le dominait, c'était un regret profond, douloureux, de l'imprudence avec laquelle papa, qui devait bien prévoir pourtant l'échec de pareilles tentatives, venait de gâter le repas pour lui-même et pour les autres.

Il baissait sur son assiette des yeux noyés de larmes. Ida le poussait du coude et lui soufflait :

— … les rues, les docks…

Mais tout cela était inutile, parfaitement inutile ! Elle se méprenait sur son compte. Ces noms, en partie du moins, il les savait fort bien, et il lui eût été facile de satisfaire jusqu'à un certain degré le désir paternel, si seulement il l'avait pu, si précisément quelque chose d'invinciblement triste ne l'en eût empêché. Une parole sévère, le heurt de la fourchette paternelle

sur le porte-couteau le réveillaient brutalement. Il jetait un regard sur sa mère, sur Ida, essayait de parler. Mais, dès les premières syllabes, les sanglots l'étouffaient. Rien ne venait.

— Assez ! criait le sénateur pris de colère. Tais-toi ! Je ne veux plus rien entendre ! Je te dispense de répondre ! Tu peux bien rêvasser tout à ton aise, stupide et muet, ta vie durant.

Et le repas s'achevait dans une contrainte silencieuse.

C'était sur cette impuissance de rêveur, sur ces pleurs, sur ce manque total de vivacité et d'énergie que se fondait le sénateur pour critiquer la passion avec laquelle Hanno s'adonnait à la musique.

Hanno avait toujours été de santé délicate. Ses dents, en particulier, étaient une cause perpétuelle de troubles douloureux et de misères multiples. La poussée des dents de lait, avec ses inévitables accès de fièvre, ses convulsions, avait failli lui coûter la vie. Puis ses gencives s'étaient montrées sujettes à des inflammations, à des abcès que Mlle Jungmann avait coutume de percer, une fois mûrs, avec une aiguille. La période de la seconde dentition était venue, et les souffrances se faisaient plus intenses. Il connut des douleurs qui dépassaient presque ses forces et il eut des nuits d'insomnie totale, de gémissements, de sanglots étouffés, de fièvre sourde, sans autre cause que la douleur elle-même. Ses dents, en apparence aussi belles et aussi blanches que celles de sa mère, n'en étaient pas moins extrêmement délicates et fragiles ; elles poussaient de travers, se gênaient mutuellement et, pour qu'il fût remédié à ces misères, le petit Johann dut accepter l'intrusion dans sa jeune vie d'un homme terrible, M. Brecht, le dentiste Brecht, de la rue des Moulins…

Le seul nom de cet homme évoquait de façon affreuse ce craquement de la mâchoire au moment où, à force de traction, de torsion, de pesées, les racines d'une dent s'arrachent ; alors, le cœur de Hanno se contractait de l'angoisse déjà ressentie lorsque, blotti dans un fauteuil dans la salle d'attente de M. Brecht, en face de la fidèle Ida Jungmann, il feuilletait des journaux illustrés en respirant les âcres effluves de cette atmosphère, jusqu'à ce que le dentiste apparût sur la porte de son cabinet avec un « S'il vous plaît ?… » aussi plein de menace que de courtoisie…

Un attrait, un charme étrange s'attachaient à cette salle d'attente. Ils émanaient d'un majestueux perroquet au plumage bigarré, aux petits yeux venimeux, perché dans un angle, au milieu d'une cage de laiton, et qui, pour des raisons mystérieuses, répondait au nom de Josephus. Il avait coutume

de glapir avec la voix furieuse d'une vieille mégère : « Prenez place… un momang… » Et, bien que, dans les circonstances présentes, cette invitation résonnât comme une exécrable dérision, Hanno Buddenbrook éprouvait, à l'endroit de l'animal, un attachement mêlé d'affection et de terreur. Un perroquet… Un grand oiseau de toutes les couleurs qui s'appelait Josephus et avait le don de la parole ! Ne s'était-il pas enfui de quelque forêt enchantée, d'un de ces contes de Grimm qu'Ida lui lisait à la maison ? Josephus répétait aussi, avec la plus grande insistance, le « S'il vous plaît ?… » de M. Brecht quand il ouvrait la porte, et il se produisait une chose étrange : c'était en riant que l'on pénétrait dans le cabinet, que l'on s'asseyait dans le grand fauteuil de forme inquiétante se dressant près de la fenêtre, à côté de la machine à pédale.

Quant à son physique, M. Brecht présentait avec Josephus la plus absolue des ressemblances : son nez, au-dessus de sa moustache poivre et sel, ne se busquait-il pas, aussi dur, aussi crochu que le bec de l'oiseau ? Mais le plus terrible en lui, la véritable cause d'épouvante, était sa nervosité, sa faiblesse devant les tortures que sa profession le contraignait d'infliger.

— Mademoiselle, il faudra en venir à l'extraction, disait-il, pâlissant, à Ida.

Puis, lorsque Hanno, secoué d'un frisson glacé, les yeux exorbités, incapable de protester, incapable de fuir et dans un état d'âme absolument semblable à celui d'un condamné au moment de l'exécution, sentait s'avancer vers lui M. Brecht, le davier dans sa manche, il voyait perler, sur le front chauve du dentiste, de petites gouttes de sueur, et sa bouche se crisper, elle aussi, d'angoisse… Puis, l'horrible événement une fois accompli, tandis que Hanno, blême, tremblant, les yeux ruisselants, le visage convulsé, crachait son sang dans la cuvette bleue placée à son côté, alors M. Brecht s'écroulait à son tour dans quelque coin, épongeait son front et avalait une gorgée d'eau…

On affirmait au petit Johann que cet homme lui faisait le plus grand bien, et qu'il lui épargnait des souffrances beaucoup plus terribles encore. Mais lorsque Hanno comparait la torture infligée par M. Brecht à l'avantage positif et tangible qu'il lui devait, la première l'emportait trop nettement pour qu'il ne comptât point toutes ces visites à la rue des Moulins parmi les pires des tourments inutiles. En vue de la poussée ultérieure des dents de sagesse, il fut nécessaire de supprimer quatre molaires qui venaient

d’achever leur poussée, blanches, belles et parfaitement saines, opération que la préoccupation de ne point trop surmener l’enfant fit durer quatre semaines. Quelles heures ! Ce supplice prolongé, où s’éveillait déjà l’angoisse du martyr futur, alors que la douleur récente vous épuisait encore, allait vraiment trop loin. Après l’extraction de la dernière dent, Hanno fut malade huit jours par le simple effet de la dépression nerveuse.

D’ailleurs, ces accidents de la dentition influençaient non seulement son humeur, mais encore les fonctions de certains organes. L’insuffisance de la mastication avait pour conséquence de perpétuels troubles digestifs, voire des accès de fièvre gastrique, et ces malaises stomacaux se trouvaient toujours en connexion avec des phénomènes passagers d’irrégularité cardiaque plus ou moins accusée et des sensations de vertige. Par surcroît persistait, sans amélioration, aggravé même, cet étrange mal que le docteur Grabow nommait *pavor nocturnus*. Il ne se passait pas de nuit que le petit Johann ne se dressât une fois ou deux en sursaut, et, se tordant les mains avec toutes les marques de la plus intolérable angoisse, n’implorât aide ou pitié, comme s’il se trouvait environné de flammes, comme si on voulait l’étrangler, comme s’il était en proie à une épouvante indicible. Au matin, il avait tout oublié. Le docteur Grabow tâchait de traiter ce malaise par du sirop de myrtilles administré le soir ; toutefois, cette médication s’avéra complètement inopérante…

Les crises qui compromettaient le développement de Hanno, les souffrances qu’il endurait, ne pouvaient manquer d’éveiller en lui ce grave sentiment d’expérience prématurée que l’on appelle sagesse précoce, et qui, bien qu’elle ne transparût que rarement, discrètement, comme réprimée avec une élégance réticente des sentiments, ne s’en manifestait pas moins çà et là sous la forme d’une supériorité mélancolique.

— Comment vas-tu, Hanno ? lui demandait parfois quelqu’un des siens, sa grand-mère ou l’une des dames Buddenbrook de la Grand-Rue.

Pour toute réponse, il avait une petite moue résignée, un haussement d’épaules sous le col marin bleu.

— Aimes-tu aller à l’école ?

— Non, répliquait Hanno placidement, avec une franchise qui, à l’égard de choses aussi graves, juge inutile de mentir.

— Non ? Oh ! C’est qu’il faut apprendre à écrire, à compter, à lire…

— *Et cætera*… ajoutait le petit Johann.

Non, il ne fréquentait pas volontiers la vieille école, cet ancien couvent, avec ses cloîtres et ses classes aux voûtes gothiques. Ses absences pour maladie, son inattention totale lorsque ses pensées s'attardaient à quelque combinaison harmonique ou au miracle encore indéchiffré d'un morceau de musique exécuté par sa mère et M. Pfuhl, ne favorisaient pas précisément ses progrès dans les sciences. D'autre part, les maîtres suppléants et les stagiaires qui enseignaient dans les classes élémentaires et dont l'infériorité sociale, l'étroitesse d'esprit et le débraillé extérieur lui étaient très sensibles, lui inspiraient, avec la crainte des punitions, un mépris secret. Le professeur de calcul, M. Tietge, petit vieillard en jaquette noire et crasseuse, déjà au service de l'établissement à l'époque de feu Marcellus Stengel, et affligé d'un inimaginable strabisme convergent qu'il cherchait à corriger par des verres ronds et épais comme des hublots, M. Tietge rappelait à chaque leçon au petit Johann l'application et l'ingéniosité constantes que son père apportait au calcul… De violentes quintes de toux contraignaient perpétuellement M. Tietge à étoiler de ses expectorations le plancher de l'estrade. Les rapports de Hanno avec ses petits camarades étaient, en général, tout à fait froids et superficiels. Il n'était lié intimement, et cela depuis le premier jour de classe, qu'avec un seul d'entre eux, enfant de bonne famille mais d'une tenue absolument négligée. Il portait le titre de comte de Mölln et répondait au prénom de Caïus.

C'était un gamin à peu près de même stature que Hanno ; toutefois, il n'était pas vêtu comme lui d'un costume de matelot danois, mais d'un misérable complet de couleur indéfinissable, veuf par endroits de ses boutons et dont le fond de culotte était copieusement rapiécé. Ses mains, qui sortaient des manches trop courtes, paraissaient immuablement grises de poussière et de terre, mais elles étaient étroites et d'une extraordinaire finesse de forme, avec des doigts fuselés aux longs ongles effilés en amande. En complète harmonie avec ses mains, la tête négligée, embroussaillée et assez malpropre, paraissait dotée par la nature de tous les caractères d'une race pure et noble. Les cheveux d'un jaune roux, partagés au milieu par une raie tracée à la diable, découvraient un front d'albâtre sous lequel étincelaient, profonds et aigus tout à la fois, les yeux bleu clair. Les pommettes saillaient quelque peu et le nez aux ailes délicates, à l'arête étroite, très légèrement arquée, la bouche dont la lèvre supérieure se retroussait un tantinet, montraient déjà un modelé caractéristique. Dès avant la rentrée des classes, Hanno Buddenbrook avait eu avec le jeune comte

deux ou trois rencontres fugitives au cours de promenades faites avec Ida au nord du Burgtor. Quelque part par là se trouvait effectivement, à une certaine distance et aux abords du premier village, une petite ferme, une propriété minuscule, presque sans valeur, et sans aucune espèce de nom. Le regard qui s'y portait gardait l'impression d'un tas de fumier, de quelques poules, d'une niche de chien et d'une misérable bâtisse, véritable cahute, coiffée d'un toit rouge et très bas. C'était la maison seigneuriale et c'était là qu'habitait le père de Caïus, le comte Eberhardt de Mölln.

Cet original, qui se montrait rarement, s'adonnait à l'élevage des volailles et des chiens, à la culture des légumes, se terrait à l'écart du monde, dans sa petite ferme ; de taille gigantesque, il portait des bottes à revers et une vareuse de bure verte ; il avait la tête chauve et une énorme barbe grisonnante comme le sorcier Rübezahl[40] ; il avait toujours sa cravache en main, bien qu'il ne possédât pas le moindre cheval, et un monocle s'incrustait au-dessous de son sourcil broussailleux. Son fils et lui exceptés, il n'existait plus d'autre comte de Mölln dans toute l'étendue du pays. Les divers rameaux de cette famille jadis riche, puissante et orgueilleuse s'étaient peu à peu desséchés, puis avaient fini par mourir et se désagréger. Seule une tante du petit Caïus était encore de ce monde, mais son père n'entretenait pas de correspondance avec elle. Sous un pseudonyme extravagant, elle publiait des romans dans des revues de famille.

Quant au comte Eberhardt, on se rappelait que, pour écarter toute demande, offre ou sollicitation importune, il avait placé à la porte basse de son logis, quelque temps après s'être installé dans la ferme au-delà du Burgtor, un écriteau sur lequel on pouvait lire : « Ici habite le comte de Mölln, il n'a besoin de rien, n'achète rien et n'a rien à donner. » Lorsque l'enseigne eut produit son effet et que personne ne vint plus l'importuner, il la décrocha. Sans mère, car la comtesse était morte en le mettant au monde et la direction du ménage était assurée par une vieille gouvernante, le petit Caïus avait grandi là, comme un animal sauvage, parmi les poules et les chiens, et c'est là que Hanno Buddenbrook l'avait vu de loin, et avec une appréhension extrême, bondir, tel un lapin, parmi les choux, lutter avec de jeunes chiens ou effrayer les poules par ses cabrioles.

Il l'avait retrouvé en classe, et la crainte que lui inspirait ce petit comte à l'aspect si sauvage avait, certes, persisté au début. Mais il ne fallut pas grand temps pour qu'un sûr instinct lui apprît à percer cette enveloppe

négligée, le rendît attentif à ce front blanc, à cette bouche étroite, à ces longs yeux bleu clair qui vous fixaient avec une sorte d'étonnement irrité, et une grande sympathie l'avait envahi pour ce camarade-là à l'exclusion de tous les autres. Il était toutefois beaucoup trop réservé pour trouver le courage de faire les premières avances et, sans l'initiative indiscrète du jeune Caïus, ils eussent certainement continué tous deux à s'ignorer. L'élan passionné qui précipitait Caïus vers lui avait même, au début, effrayé le petit Johann. Ce gamin abandonné avait brigué les faveurs du taciturne, de l'élégant Hanno avec une ardeur, une virilité si fougueusement agressives qu'il lui fut impossible d'y résister. Il ne pouvait, il est vrai, l'aider dans ses études, la table de multiplication inspirant à son esprit indompté, vagabondant sans contrainte, la même répugnance qu'au jeune Buddenbrook, toujours abîmé dans un rêve ; mais il l'avait comblé de tout ce dont il pouvait disposer : billes de verre, toupies de bois ; il lui avait même donné un petit pistolet de fer-blanc tout tordu, bien que ce fût ce qu'il possédait de plus beau. Pendant les récréations, la main dans sa main, il lui avait décrit sa maison, ses jeunes chiens, ses poulets, et à midi, bien qu'Ida Jungmann, portant un paquet de tartines à la main, attendît toujours son élève pour la promenade devant la porte de l'école, il l'accompagnait aussi loin que possible. Il avait appris à cette occasion que, chez lui, le petit Buddenbrook était appelé Hanno, et, s'emparant tout aussitôt de ce diminutif affectueux, il ne lui avait plus désormais donné d'autre nom.

Un jour, il exprima le vif désir de voir Hanno renoncer à sa promenade au rempart du Moulin pour le suivre jusqu'au domaine de son père et admirer des cochons d'Inde nouveau-nés, prière à laquelle Mlle Jungmann avait fini par accéder. Ils s'étaient donc acheminés vers la propriété du comte, avaient passé en revue le tas de fumier, les légumes, les chiens, la volaille, les cochons d'Inde et avaient en dernier lieu franchi le seuil de la maison où, dans une salle basse et longue du rez-de-chaussée, le comte Eberhardt, image de l'isolement obstiné, lisait à une lourde table rustique et il s'enquit d'un air bourru de ce qu'on lui voulait.

Rien ne put décider Ida Jungmann à renouveler cette visite ; bien plus, elle avait déclaré péremptoirement que, si les deux enfants voulaient se fréquenter, il était préférable que ce fût Caïus qui se rendît chez Hanno, et c'est ainsi que le petit comte pénétra pour la première fois, avec une admiration sincère mais sans aucune crainte, dans la fastueuse maison paternelle de son ami. Dès ce moment, ses visites s'étaient multipliées, et

seule une épaisse couche de neige pouvait l'empêcher de refaire, l'après-midi, ce long chemin pour l'unique plaisir de passer quelques heures avec Hanno Buddenbrook.

On restait assis côte à côte dans la vaste chambre d'enfants, au deuxième étage, pour expédier les devoirs de classe. Il y avait à résoudre de longs exercices de calcul qui, une fois les deux faces de l'ardoise couvertes d'additions, de soustractions, de multiplications et de divisions, devaient tout simplement aboutir à zéro, sinon il y avait quelque part une erreur qu'il fallait chercher, chercher jusqu'à ce que la méchante petite bête fût découverte et anéantie – pourvu qu'elle ne se cachât pas trop haut et que tout ne fût pas à refaire ! Ensuite, c'était de la grammaire allemande qu'il fallait s'occuper, apprendre l'art des degrés de comparaison et disposer en colonnes et en lignes parfaitement droites des considérations de cet ordre : « La corne est transparente, le verre est plus transparent, c'est l'air qui est le plus transparent. » Sur quoi on prenait en main son cahier de dictées pour étudier des phrases comme celle-ci : « Unsere Hedwig ist zwar sehr willig, aber den Kehricht auf dem Estrich fegt sie niemals ordentlich zusammen. » Le but de cet exercice semé de tentations et d'embûches était d'induire à écrire « Hedwig », « willig » et « fegt » avec un « ch », « Estrich » et même, si possible, « Kehricht » avec un « g » et les pièges avaient été si bien tendus qu'il fallait maintenant s'atteler à la correction.

Mais, tout cela terminé, on pliait bagage et on s'asseyait dans l'embrasure de la fenêtre pour écouter la lecture d'Ida. La bonne âme lisait l'histoire de *La petite Lise et son chat*, de *Celui qui voulait apprendre à trembler*, de *Rumpelstilzchen*, de *Raiponce* et du *Roi des grenouilles*[41]. Elle parlait d'une voix basse et patiente, les yeux mi-clos, car elle récitait presque par cœur ces contes trop souvent lus, tandis que d'un index mouillé elle tournait machinalement les pages.

Or, il arriva que ce divertissement eut un merveilleux effet : le petit Caïus sentit germer, puis s'épanouir en lui le besoin d'imiter le livre et de raconter quelque chose de son cru, désir d'autant mieux accueilli que l'on avait épuisé peu à peu tous les contes imprimés et qu'il fallait bien, de temps à autre, laisser à Ida un moment de répit. Les histoires de Caïus, d'abord courtes et simples, devinrent plus hardies, se compliquèrent sensiblement, et leur intérêt s'accrut de ce qu'elles n'appartenaient point au domaine exclusif de la fantaisie, mais avaient pour point de départ un fait réel qu'elles faisaient apparaître sous une lumière étrange et mystérieuse…

Hanno écoutait avec un plaisir particulier l'histoire de cet enchanteur pervers, doué d'un génie extraordinaire, mais qui retenait captif, métamorphosé en oiseau bigarré, un prince des plus beaux et des mieux doués, du nom de Josephus, et qui tourmentait tout le monde de ses perfides artifices. Mais déjà grandissait au loin le héros prédestiné, qui, un jour, à la tête d'une invincible armée de chiens, de poules et de cochons d'Inde, se mettrait intrépidement en campagne contre l'enchanteur, et délivrerait le prince, le monde entier, et en premier lieu Johann Buddenbrook, d'un seul coup du revers de son épée. Alors, libéré de l'enchantement, Josephus retournerait dans ses domaines, serait couronné roi, puis élèverait Hanno et Caïus à de très hautes dignités…

Le sénateur Buddenbrook, à qui il arrivait, en traversant la chambre des enfants, de trouver les deux amis ensemble, ne voyait aucun inconvénient à leur amitié, car il était facile d'observer qu'ils exerçaient l'un sur l'autre une influence favorable. Celle de Hanno adoucissait, apprivoisait et, pour tout dire, affinait Caïus qui le chérissait tendrement, admirait la blancheur de ses mains, et qui, pour l'amour de lui, laissait Mlle Jungmann attaquer les siennes à la brosse et au savon. Si, d'autre part, un peu de la spontanéité et de l'exubérance du petit comte passait en Hanno, il n'y avait qu'à s'en réjouir ; le sénateur ne se dissimulait point, en effet, que l'invariable tutelle féminine exercée sur le bambin n'était pas précisément apte à stimuler et à développer en lui les qualités viriles.

Certes, la fidélité et le dévouement de la bonne Ida Jungmann qui, depuis plus de trois décennies déjà, servait chez les Buddenbrook, n'auraient pu être payés à leur juste prix. Elle avait couvé et soigné avec abnégation la génération précédente, mais Hanno, elle le choyait littéralement, elle l'enveloppait tout entier de tendresse et de sollicitude, elle l'aimait jusqu'à l'idolâtrie et poussait parfois à l'absurde une foi naïve et inébranlable en sa situation absolument exceptionnelle et privilégiée dans le monde. S'agissait-il de lui, son intérêt était-il en jeu, elle se montrait d'une effronterie étonnante, quelquefois même insupportable. À l'occasion d'un achat chez le confiseur, par exemple, elle ne manquait jamais de plonger la main, avec le plus grand sans-gêne, dans les plateaux exposés, pour lui octroyer, sans bourse délier, telle ou telle sucrerie – cet homme pouvait-il en être autrement qu'honoré ? Devant une vitrine assiégée, elle n'hésitait pas une minute à prier les gens, aimablement, mais avec décision, dans son dialecte de Prussienne occidentale, de faire place à son protégé. Mieux que

cela, il était à ses yeux un être si unique que jamais aucun autre enfant ne lui avait paru digne de le fréquenter. En ce qui concernait Caïus, leur commune affection avait été plus forte que sa méfiance : elle s'était bien, d'ailleurs, laissé un peu séduire par le prestige du nom… Mais si, sur le rempart, alors qu'elle était assise sur un banc avec Hanno, d'autres enfants avec leurs chaperons venaient à s'approcher d'eux, Mlle Jungmann se levait presque instantanément et s'en allait, prétextant un retard ou un courant d'air. Les explications qu'elle donnait ensuite à Hanno étaient bien propres à éveiller en lui l'idée que tous les gamins de son âge, lui excepté, étaient atteints de scrofules et d'« humeurs malignes ». Et cela ne contribuait pas précisément à fortifier en lui la confiance et une spontanéité déjà insuffisantes par ailleurs.

Le sénateur ne savait rien de tous ces détails, mais il se rendait compte que le développement de son fils, soit pour des causes naturelles, soit par l'effet d'influences extérieures, ne prenait nullement, pour l'instant, la direction qu'il souhaitait lui imprimer. Que ne pouvait-il prendre son éducation en main, agir tous les jours, voire à toute heure, sur son esprit ! Mais le temps lui faisait défaut et c'est avec douleur qu'il voyait l'échec lamentable de ses tentatives occasionnelles, échec qui rendait toujours plus froids et plus distants les rapports entre père et fils. Devant lui flottait une image d'après laquelle il brûlait de modeler son enfant : celle du bisaïeul de Hanno, tel que, petit garçon, il l'avait connu lui-même, esprit clair, nature joviale, simple, facétieuse et robuste… Parviendrait-il à lui ressembler ? En était-il incapable ? Et pourquoi ? S'il avait pu du moins refouler et bannir la musique, elle qui détournait le gamin de la vie pratique, nuisait certainement à sa santé et absorbait ses forces intellectuelles ! Son penchant à la rêverie ne confinait-il pas souvent, ou peu s'en faut, à l'hébétude ?

Un après-midi, Hanno était descendu seul au premier étage, trois quarts d'heure avant le dîner qui était servi à quatre heures. Il avait étudié un moment son piano et maintenant musait dans le petit salon. À demi étendu sur la chaise longue, il jouait avec la régate de son col quand ses regards, glissant à l'aventure, découvrirent, sur le mignon bureau de noyer de sa mère, un portefeuille de cuir ouvert, le portefeuille aux papiers de famille. Il appuya son coude sur les coussins du dossier et, de sa place, le menton dans sa main, examina un instant l'objet. Sans aucun doute, papa s'en était servi après le second déjeuner et l'avait laissé là pour en continuer la lecture. Certains documents se trouvaient encore dans la serviette ; des feuilles

détachées, restées dehors, étaient provisoirement maintenues par une règle de métal ; le grand cahier à tranches dorées et à papier disparate était ouvert.

Hanno se laissa glisser négligemment de l'ottomane et se dirigea vers la table. Le livre était ouvert à la page où la main de plusieurs ancêtres et, en dernier lieu, celle de son père avaient dressé au complet, en tableau synoptique, avec des accolades et des rubriques, l'arbre généalogique des Buddenbrook. Un genou sur le fauteuil de bureau, sa chevelure châtaine aux molles ondulations retombant sur sa main, Hanno examinait le manuscrit, de biais, avec la gravité nonchalamment critique et un tantinet méprisante de la parfaite indifférence, tandis que, de sa main libre, il jouait avec le porte-plume de maman, qui était d'or et d'ébène. Ses yeux parcouraient tous ces noms d'hommes et de femmes consignés ici en colonnes ou à côté les uns des autres, dans une écriture parfois désuète et chargée de fioritures, aux parafes hardis, avec une encre tantôt jaunâtre et pâlie, tantôt noire et comme épaissie, où adhéraient encore des grains de sable d'or… Il lut aussi tout à la fin, tracé par l'écriture menue et rapide de son père, sous les noms de ses parents, son propre nom : Justus, Johann, Kaspar, né le 15 avril 1861… ce qui ne laissa pas de l'amuser. Puis il se redressa légèrement, prit avec nonchalance la règle et la plume, posa la règle sous son nom, laissa encore une fois glisser son regard du bas en haut du grouillement généalogique ; et là-dessus, avec une physionomie placide et une application vide de toute pensée, automatiquement et comme en rêve, il traça, de la plume d'or, un beau trait double, bien net, d'un bout à l'autre de la feuille, la ligne supérieure un peu plus appuyée que l'autre, et tout pareil à ceux dont il lui fallait orner chaque page de son cahier de calcul… Ensuite, il pencha la tête de côté, avec un regard critique, et s'en alla. Après le dîner, le sénateur le fit venir près de lui, et l'apostropha violemment, les sourcils froncés :

— Qu'est cela ? D'où vient cela ? Est-ce toi qui l'as fait ?

Il lui fallut un moment de réflexion avant de se rappeler ; il dit enfin, timide et craintif :

— Oui…

— Que signifie ? De quoi t'avises-tu ? Réponds ! Qu'est-ce qui t'a poussé à cette stupidité ? cria le sénateur, frappant du cahier légèrement enroulé la joue de l'enfant.

— Je croyais, je croyais… qu'il ne viendrait plus rien…

CHAPITRE VIII

Quand le dîner du jeudi réunissait la famille parmi les divinités au sourire olympien des tentures, un nouveau sujet des plus sérieux défrayait depuis peu la conversation, sujet qui amenait sur le visage des dames Buddenbrook de la Grand-Rue une expression de froide réserve ; dans les mines et les gestes de Mme Permaneder, par contre, une extraordinaire agitation. Elle parlait, la tête rejetée en arrière, les deux bras étendus ou dressés vers le ciel, avec colère, avec indignation, avec un sincère et profond sentiment de révolte. Du cas particulier dont il était question, elle passait au général, s'attaquait à l'universelle méchanceté et, interrompue par une petite toux sèche et nerveuse, conséquence de sa maladie d'estomac, elle proclamait son dégoût, d'une voix gutturale particulière à ses moments d'exaspération. Et c'étaient comme de petits appels de clairon qui lançaient avec horreur :

— Trieschke le larmoyant !… Grünlich !… Permaneder !…

Mais, chose étrange, une nouvelle interjection s'ajoutait maintenant aux précédentes, et elle la proférait avec un mépris et une exécration indescriptibles :

— Le procureur général !

Puis, lorsque M. le directeur Hugo Weinschenk, en retard comme à son habitude – n'était-il pas accablé de besogne ? – venait à entrer, balançant les poings, se dandinant avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire dans sa redingote pincée à la taille, et s'en allait prendre sa place, la lèvre inférieure pendant avec une expression de défi au-dessous de la courte moustache, la conversation s'arrêtait, un silence pénible et étouffant s'abattait sur la table, jusqu'à ce que le sénateur tirât tout le monde d'embarras en interrogeant le directeur sur la situation, d'un air indifférent et comme s'il s'agissait d'une affaire quelconque. Hugo Weinschenk répondait que les choses allaient pour le mieux, qu'elles allaient – pouvait-il en être autrement ? – parfaitement bien. Sur quoi il parlait d'autre chose sur un ton de léger badinage. Il s'épanchait plus facilement qu'autrefois, promenait à la ronde des regards empreints d'une certaine vivacité impétueuse et s'informait à diverses reprises, sans obtenir de réponse, du violon de Gerda Buddenbrook. D'une manière générale, il parlait beaucoup et avec entrain ; malheureusement, dans son abandon, il ne veillait pas toujours suffisamment à ses paroles et,

par excès de bonne humeur, il racontait çà et là des histoires qui n'étaient pas tout à fait à leur place. Dans une de ses anecdotes, il était question, par exemple, d'une nourrice qui avait compromis la santé de l'enfant confié à ses soins parce qu'elle était affligée de fermentation intestinale. Il imitait, d'une façon qu'il croyait sans doute humoristique, le médecin de la famille s'exclamant : « Qui est-ce qui empeste ici de la sorte ? Qui est-ce qui pue comme ça ? » Et il remarquait trop tard, ou jamais, que sa femme devenait écarlate, que Mme Elisabeth, Thomas et Gerda ne bronchaient pas, que les dames Buddenbrook échangeaient des regards acérés, que Riquette Severin, elle-même, au bas bout de la table, gardait l'œil fixe et offensé et que seul le vieux consul Kröger pouffait dans sa barbe…

Que dire du directeur Weinschenk ? Cet homme sérieux, actif et solide, cet homme peu sociable et fruste, qui ne se dévouait qu'à sa tâche avec un irréductible amour du devoir, cet homme passait pour s'être rendu coupable, non pas une fois, mais à diverses reprises, de manquements graves. Il était même accusé, accusé en justice d'agissements louches et réitérés dans l'exercice de ses fonctions, agissements qu'on pouvait qualifier, non pas de douteux, mais de malpropres, voire de criminels, et un procès lui avait été intenté dont il était impossible de prévoir l'issue ! Quelles étaient donc les charges qui pesaient sur lui ?… Des sinistres s'étaient produits sur divers points, des incendies d'une certaine importance, qui auraient coûté à la société, liée par contrat avec les victimes, des sommes élevées. Mais le directeur Weinschenk aurait, sitôt après avoir reçu de ses agents communication, prompte et confidentielle, de ces catastrophes, et donc avec une fourberie délibérée, contracté une contre-assurance dans une autre compagnie qui supportait ainsi les dommages. L'affaire était maintenant entre les mains du procureur général Moritz Hagenström.

— Thomas, avait dit un jour Mme Elisabeth en tête-à-tête avec son fils, je t'en prie, je n'y entends goutte, que faut-il que j'en pense ?

Et il avait répondu :

— Oui, ma chère maman, que dire de tout cela ? On peut malheureusement douter que ce soit bien régulier. Mais que Weinschenk soit coupable dans la mesure où d'aucuns le prétendent me paraît tout aussi improbable. Il y a, dans la vie moderne des affaires, des choses qu'on est convenu d'appeler des tolérances… Une tolérance, comprends-tu, c'est une manœuvre qui n'est pas tout à fait irréprochable, qui ne se conforme pas tout à fait à la loi écrite et qu'un esprit profane juge déloyale, mais qui

cependant, par un accord tacite, est admise couramment dans le monde des affaires. La ligne de démarcation entre tolérance et délit est très difficile à tracer… N'importe… Si Weinschenk a fauté, il n'est pas allé, fort vraisemblablement, plus loin que beaucoup de ses collègues qui s'en sont tirés sans une égratignure… Toutefois, je ne crois pas pour cela à une issue heureuse du procès, absolument pas. Peut-être, dans une grande ville, serait-il acquitté, mais ici, où prédominent l'esprit de clique et les motifs personnels, n'aurait-il pas dû se montrer plus perspicace dans le choix de son défenseur ? Nous ne possédons pas dans nos murs d'avocat distingué, de cerveau éminent doué d'un talent oratoire supérieur et persuasif, qui connaisse toutes les ficelles et soit à son aise dans les affaires les plus épineuses. En revanche, messieurs nos juristes ne font qu'un seul et même corps ; ils sont liés par des intérêts communs, par des dîners corporatifs, voire des attaches familiales, et ils ont à observer des égards réciproques. À mon avis, Weinschenk eût agi plus sagement en prenant un avocat du pays. Mais qu'a-t-il fait ? Il a jugé nécessaire – je dis « jugé nécessaire », et cela donne à penser qu'après tout il n'a pas la conscience tranquille – de s'en remettre à un défenseur de Berlin, Me Breslauer, un dur à cuire, orateur retors, virtuose de la chicane, que précède la réputation d'avoir épargné la prison à nombre de banqueroutiers frauduleux. En voilà un qui, sans aucun doute, va mener l'affaire avec une rouerie proportionnelle à ses honoraires… Mais cela sera-t-il efficace ? Je le vois venir ; nos braves légistes vont faire des pieds et des mains pour ne point s'en laisser imposer par un étranger, et la cour prêtera au réquisitoire de Me Hagenström une oreille beaucoup plus bienveillante. Quant aux témoins !… Je ne pense pas que son propre personnel lui apporte des appuis très empressés. Ce que nous appelons avec bienveillance – et qu'il appelle, je crois, lui aussi – ses dehors bourrus, ne lui a pas fait beaucoup d'amis. Bref, mère, je pressens le pire. Ce serait certes terrible pour Erika, s'il arrivait un malheur, mais c'est pour Tony que j'en souffrirais le plus. Vois-tu, elle a raison de prétendre que Hagenström a pris l'affaire en main avec plaisir. Elle nous touche de près et un verdict déshonorant nous atteindrait tous, tant que nous sommes, car, en fait, Weinschenk est de la famille et il a sa place à notre table. Pour ma part, je me mets au-dessus de tout cela. Je me suis tracé ma ligne de conduite. Aux yeux du public, il me faut rester totalement étranger à l'affaire, m'abstenir d'assister aux séances – quelle que soit la curiosité que m'inspire Breslauer – ni même m'en occuper d'aucune manière, pour ne

point encourir le reproche d'user de mon influence. Mais Tony ? Je n'ai pas le courage d'imaginer la tristesse que lui causerait une condamnation. Il n'est que d'entendre l'angoisse qui perce dans ses bruyantes protestations contre les calomnies et les intrigues de l'envie…, l'angoisse de perdre, après tous les malheurs subis, ce dernier retranchement de son honneur, la situation morale de sa fille. Ah ! remarquons-le bien, elle proclamera d'autant plus haut l'innocence de Weinschenk qu'elle se verra forcée d'en douter… Mais il se peut aussi qu'il soit innocent, certainement, tout à fait innocent… Il faut attendre, mère, et les traiter avec beaucoup de tact, lui, Tony et Erika… Quant à moi, je ne pressens rien de bon…

C'est au cours de ces événements qu'approcha, cette année, la fête de Noël ; et le petit Johann suivait, le cœur battant, avec l'aide de l'éphéméride, œuvre d'Ida qui en avait orné d'un brin de sapin le dernier feuillet, la venue de cette époque incomparable.

Les signes précurseurs se multipliaient. Depuis le premier dimanche de l'Avent, un portrait en couleur, et aussi grand que nature, du valet Ruprecht était accroché dans la salle à manger de grand-mère[42]. Un matin, Hanno trouva sa courtepointe, sa descente de lit et ses vêtements parsemés d'une crissante poudre d'or. Puis, quelques jours après, un après-midi, alors que papa, dans le petit salon, parcourait son journal sur la chaise longue et que Hanno était en train de lire dans les *Feuilles de Palmier*, de Gerok[43], l'histoire de la sorcière d'Endor, on annonça comme tous les ans, et cependant avec le même effet de surprise, un « vieil homme » qui « demandait le petit ». On le pria d'entrer, et le vieil homme s'avança à pas traînants, dans une longue houppelande de fourrure dont le poil retourné était poudré d'or et de neige, un bonnet à l'avenant, le visage strié de noir et une immense barbe blanche saupoudrée, de même que les sourcils prodigieusement touffus, de mille paillettes scintillantes. Comme chaque année, il déclara d'une voix d'airain que ce sac sur son épaule gauche contenait des pommes et des noix dorées pour les enfants sages qui savent leur prière, tandis que cette verge sur son épaule droite était destinée aux enfants méchants… C'était le valet Ruprecht, c'est-à-dire pas lui-même, bien entendu, peut-être simplement le barbier Wenzel dans la pelisse retournée de papa. En somme, dans la mesure où un valet Ruprecht pouvait exister, celui-ci lui était parfaitement pareil ; et, secoué d'une émotion sincère, Hanno, cette année encore, récita son pater, à peine interrompu deux ou trois fois par un sanglot nerveux, à demi inconscient ; sur quoi, il

lui fut permis de plonger la main dans le sac des enfants sages que le vieil homme oublia, d'ailleurs, d'emporter avec lui…

Les vacances arrivèrent et le moment où il fallut présenter à papa l'inévitable bulletin de Noël se passa assez heureusement… Déjà la grande salle était mystérieusement fermée, déjà pâtes d'amandes et pains d'épice avaient fait leur apparition sur la table, déjà tout en ville respirait la Noël. La neige tomba, le gel se fit sentir et par les rues retentirent, dans l'air piquant et clair, les mélodies entraînantes ou mélancoliques des joueurs d'orgue italiens, aux jaquettes de velours et aux noires moustaches, qui étaient venus pour la fête. Dans les vitrines resplendissaient les expositions de Noël. Sur la place du Marché, autour de la haute fontaine gothique, s'étalaient les chatoyantes attractions de la foire. Où que l'on tournât ses pas, on respirait, avec le parfum des sapins exposés pour la vente, l'arôme même de la solennité. Enfin, le soir du 23 décembre arriva et, avec lui, la distribution des présents à la maison de la Fischergrube, dans le hall, une distribution tout intime. Simple début, inauguration, prélude, la sainte veillée appartenant de droit à Mme Elisabeth, qui en faisait une cérémonie familiale. C'est ainsi que, vers la fin de l'après-midi du 24, la tablée du jeudi au grand complet, augmentée de Jürgen Kröger, de Wismar, de Thérèse Weichbrodt et de Mme Kethelsen, se trouvait réunie dans le salon des paysages. Vêtue de lourde soie rayée de gris et de noir, les joues rougies, les yeux fiévreux, la vieille dame, environnée d'un délicat parfum de patchouli, accueillait à tour de rôle ses invités et les embrassait en silence, tandis que ses bracelets d'or tintaient avec un bruit léger. Elle était ce soir-là prise d'une agitation indicible, muette et tremblante.

— Mon Dieu, mère, mais tu as la fièvre, dit le sénateur, entrant avec Gerda et Hanno… les choses marcheront bien toutes seules…

Mais elle murmura en les embrassant tous les trois :

— Pour l'amour de Jésus… Et puis, mon cher, mon pauvre Jean…

Le programme solennel que le défunt consul avait établi pour la fête devait en effet être maintenu à tout prix. Et le sentiment qu'elle était responsable de la solennité de cette soirée qui devait baigner dans une atmosphère de joie profonde, grave et fervente, la poussait partout, inlassablement, de la colonnade où la maîtrise de Sainte-Marie se rassemblait déjà, à la salle à manger, où Riquette Severin mettait la dernière main à l'arbre et à la table des cadeaux, et jusque dans le corridor où, craintifs et gênés, se tenaient çà et là quelques bons petits vieux, étrangers à

la famille, les pauvres attitrés qui devaient avoir, eux aussi, leur part de ces largesses. Elle s'en revenait enfin dans le salon des paysages, condamnant, d'un muet regard de côté, la moindre parole superflue, le bruit le plus léger. Le silence était tel que l'on percevait les sons d'un lointain orgue de Barbarie, qui, délicats et limpides comme ceux d'une boîte à musique, montaient jusqu'ici, de quelque rue couverte de neige. En dépit des vingt personnes assises ou debout dans la pièce, le silence était plus profond que dans une église et, comme le sénateur le souffla fort discrètement à son oncle Justus, il régnait une vague atmosphère de funérailles.

Nul danger d'ailleurs que le charme fût rompu par une explosion d'exubérance juvénile. Il suffisait d'un regard pour constater que les membres de la famille ici présents étaient, pour la plupart, d'un âge où les manifestations de la vie ont pris depuis longtemps un caractère placide. Le sénateur Thomas Buddenbrook, dont la pâleur démentait l'expression vivace, énergique et même narquoise ; Gerda, son épouse, qui, renversée, immobile, dans un fauteuil, et son beau visage blanc levé vers le plafond, laissait fasciner par les prismes scintillants du lustre de cristal le regard de ses yeux rapprochés, cernés d'ombres bleues et d'un si étrange éclat ; sa sœur, Mme Permaneder ; Jürgen Kröger, son cousin, fonctionnaire effacé, de mise modeste ; ses cousines, Frédérique, Henriette et Pfiffi, dont les deux premières étaient devenues encore plus maigres et plus longues, tandis que la troisième paraissait plus petite et plus rebondie que jamais, mais qui conservaient toutes trois la même expression, un sourire pointu et malveillant braqué sur les êtres et les choses avec un scepticisme universel et médisant, comme si elles ne cessaient de répéter : « En vérité ? souffrez que nous commencions par en douter » ; enfin la pauvre Clothilde, grise comme la cendre, dont les pensées s'en allaient sans doute tout droit vers le souper ; tous avaient dépassé la quarantaine, tandis que la maîtresse de maison, son frère Justus, la femme de ce dernier et la petite Thérèse Weichbrodt, comptaient déjà soixante ans bien sonnés, et que la vieille Mme Buddenbrook, née Stüwing, et Mme Kethelsen, atteinte de surdité totale, étaient déjà septuagénaires…

À dire vrai, Erika Weinschenk seule s'épanouissait dans la fleur de sa jeunesse ; mais, lorsque son regard bleu clair – le regard de M. Grünlich – glissait vers son mari, le directeur, dont la tête aux cheveux ras, aux tempes grisonnantes, à l'étroite moustache implantée jusque dans les commissures des lèvres, se détachait là-bas, près du sofa, sur les paysages idylliques de la

tapisserie, il était visible que sa gorge luxuriante se gonflait de soupirs silencieux mais lourds… Sans doute, tolérance, comptabilité, témoins, procureur général, défenseur et juges roulaient-ils pêle-mêle dans sa pensée inquiète. Certes, il n'était personne dans la pièce dont la pensée fût vraiment en harmonie avec l'esprit de Noël. L'inculpation du gendre de Mme Permaneder, le sentiment, dans cette famille rassemblée, qu'un de ses membres présents était accusé d'un crime contre les lois, l'ordre public et l'honneur professionnel, qu'il était peut-être même voué à la honte et à la prison, imprimaient à la réunion un caractère absolument étrange, voire monstrueux. Une veillée de Noël chez les Buddenbrook, avec un inculpé parmi eux ! Mme Permaneder se renversait dans son fauteuil avec une majesté plus sévère, le sourire des dames Buddenbrook de la Grand-Rue se faisait plus aigu…

Et les enfants ? Cette postérité un peu clairsemée encore ? Était-elle sensible, elle aussi, au tragique latent d'une situation si nouvelle, si surprenante ? En ce qui concerne la petite Elisabeth, il était impossible de préjuger de ses sentiments. Dans une petite robe dont l'abondante garniture de nœuds de satin révélait le goût de Mme Permaneder, l'enfant, sur le bras de sa bonne, les pouces enfoncés dans ses poings minuscules, suçait sa langue, fixant devant elle le regard de ses yeux un peu saillants et faisait entendre par intervalles un bref « crrr » ; sur quoi, sa bonne la berçait un instant. Quant à Hanno, il était assis, immobile, sur un pouf aux pieds de sa mère, les yeux levés exactement comme les siens vers un prisme du lustre…

Et Christian ? Où donc était Christian ? Juste au dernier moment on venait de remarquer son absence. Les mouvements de Mme Elisabeth, le geste particulier dont elle avait coutume de ramener du coin de sa bouche vers sa coiffure un cheveu rebelle se firent plus fiévreux encore. En hâte, elle donna ses instructions à Mlle Severin, et la gouvernante, passant devant les choristes, traversa la colonnade, puis le corridor, parmi les pauvres de la maison, et frappa à la porte de M. Buddenbrook.

Immédiatement Christian fit son apparition. Sur ses jambes maigres et torses qui depuis son rhumatisme articulaire s'ankylosaient un peu, il entra avec la plus parfaite tranquillité dans le salon des paysages, frottant de la main son front dégarni.

— Tonnerre ! mes enfants… s'exclama-t-il, eh bien ! pour un peu, j'aurais oublié !

— Tu l’aurais oublié ! répéta sa mère comme figée.

— Oui, presque oublié que c’est aujourd’hui Noël… J’étais en train de lire un livre, un livre de voyages sur l’Amérique du Sud… Bon Dieu ! c’est que j’en ai vécu déjà pas mal, de Noëls !… Oui ! ajouta-t-il, et il allait se lancer dans le récit d’un « Christmas » à Londres dans une boîte de nuit de cinquième ordre, lorsque soudain le silence religieux qui régnait dans la pièce le frappa et, fronçant le nez, il se hâta de gagner sa place, sur la pointe des pieds…

« Fille de Sion, réjouis-toi », chantaient les petits choristes, et eux qui, une minute auparavant, menaient encore un tel vacarme que le sénateur avait dû se montrer un instant sur la porte pour les rappeler au respect, c’était merveille à présent de les entendre chanter. Ces voix limpides, qui, portées par les basses, s’élançaient, pures, exultant d’allégresse, emportaient tous les cœurs dans leur essor, mettaient plus de douceur dans le sourire des vieilles filles, faisaient méditer les vieillards sur leur vie, tandis que, l’éclair d’un instant, elles faisaient oublier leurs soucis aux gens d’âge mûr.

Hanno laissa aller son genou qu’il avait tenu enlacé jusqu’alors. Il était tout pâle, jouait avec les franges de son pouf, et, de sa langue, tourmentait une dent, la bouche à demi ouverte, l’air transi. De temps à autre, il éprouvait le besoin de soupirer profondément, car à cet instant où le chant *a capella*, pur comme une cloche, emplissait l’air, son cœur se contractait d’un bonheur presque douloureux.

Noël !… Par les joints de la porte aux deux vantaux laqués de blanc toujours hermétiquement close, le parfum du sapin se frayait un passage, éveillant par ses doux arômes l’image des merveilles préparées là-bas, dans la salle et que, chaque année, on se reprenait à attendre, les artères battantes, comme une splendeur inimaginable et supraterrestre… Qu’allait-il y avoir pour lui ? Ce qu’il avait demandé, naturellement, n’était-ce pas chose entendue ? À supposer toutefois qu’on ne vous en eût point démontré d’avance l’impossibilité. Le théâtre, tout de suite, lui sauterait aux yeux et lui marquerait immanquablement sa place, ce théâtre de marionnettes désiré avec tant d’ardeur, qui, souligné avec soin, ouvrait la liste des vœux adressés à grand-mère et qui, depuis *Fidelio*, avait été à peu près l’unique objet de ses pensées.

Eh oui, en guise de dédommagement et de récompense pour une visite récente à M. Brecht, on avait pour la première fois conduit Hanno au théâtre, au théâtre municipal, où, assis au premier rang, à côté de sa mère, il

avait pu suivre, haletant, les harmonies et les péripéties de *Fidelio*. Depuis lors, il ne rêvait plus que scènes d'opéras et il fut pris d'une passion pour le théâtre qui le laissait à peine dormir. Dans la rue, il jetait des regards d'inexprimable envie sur ceux qui, tels son oncle Christian, le consul Döhlmann, le courtier Gosch, passaient pour des habitués du théâtre… Comment supporter le bonheur d'assister comme eux tous les soirs au spectacle ? Que ne pouvait-il, lui, une fois par semaine seulement, avant l'ouverture de la représentation, jeter un regard dans la salle, écouter les instruments qu'on accorde, et contempler un peu le rideau baissé ! Car, du théâtre, il aimait tout : l'odeur du gaz, les sièges, les musiciens, le rideau…

Son théâtre de marionnettes sera-t-il grand ? Grand et large ? Et le rideau ? Il faudra, le plus promptement possible, y découper une petite ouverture – il y avait un trou rond au rideau du théâtre municipal… Qui sait si grand-mère ou Mlle Severin – grand-mère ne pouvant s'occuper de tout cela elle-même – avait trouvé les décors de *Fidelio* ?

Demain, sans plus tarder, il allait s'enfermer n'importe où pour se donner sans témoins une représentation… Et déjà, par l'esprit, il faisait chanter ses personnages, car, pour lui, théâtre et musique s'étaient tout de suite étroitement confondus…

« Exulte à pleine voix, ô Jérusalem ! » acheva la maîtrise. Et les voix qui, dans un mouvement de fugue, avaient cheminé côte à côte, se confondirent, paisibles et heureuses, à la dernière syllabe. Avec les dernières vibrations de l'accord limpide, un profond silence descendit sur la colonnade et le salon des paysages… Dans l'appesantissement de cette pause, les membres de la famille restèrent les yeux baissés ; seuls, les regards du directeur Weinschenk continuèrent à errer, hardis et désinvoltes, et Mme Permaneder fit entendre son incoercible et sec toussotement. Mme Elisabeth, cependant, se dirigea avec lenteur vers la table et s'assit dans le cercle des siens sur le sofa qui n'était plus, comme jadis, indépendant et séparé de la table. Elle mit la lampe à sa portée, approcha la grosse bible dont la tranche dorée, pâlie par le temps, était d'une épaisseur prodigieuse. Puis elle posa ses lunettes sur son nez, défit les deux lanières de cuir qui servaient de fermoir au livre colossal, l'ouvrit à la page marquée d'un signet, découvrant ainsi le papier épais, rude et jaunâtre, aux caractères démesurés, prit une gorgée d'eau sucrée et commença à lire l'Évangile de Noël.

Elle lisait les paroles antiques et familières, lentement, avec une simplicité d'expression qui allait droit au cœur ; sa voix se détachait, claire,

émue et sereine, sur un fond de silence recueilli. « Et pour le peuple une grande joie ! » disait-elle. Mais à peine s'était-elle tue que, tout auprès, sous la colonnade, monta, chanté à trois voix, le chant *Douce nuit, sainte nuit*, repris en chœur par la famille dans le salon des paysages. Les assistants ne s'y risquaient pas sans prudence, car ils étaient pour la plupart dépourvus de sens musical et l'on percevait çà et là, dans l'ensemble, une note grave et discordante… Mais l'effet de ce cantique ne s'en trouvait aucunement compromis… Mme Permaneder le chantait les lèvres tremblantes, car s'il est un cœur qu'il touche doucement, douloureusement, c'est celui qui, ayant vécu une existence agitée, la passe en revue durant la courte trêve de cette heure solennelle. Mme Kethelsen versait des larmes silencieuses et amères, bien qu'elle n'entendît presque rien…

Puis Mme Buddenbrook mère se leva et, prenant par la main son petit-fils Johann et sa petite-fille Elisabeth, traversa la salle ; les plus âgés de la compagnie se joignirent à elle, les plus jeunes suivirent ; dans la galerie, les domestiques et les pauvres fermèrent le cortège. Alors, tandis que tous, d'une seule voix, entonnaient : « Ô Tannenbaum[44] » et qu'en tête l'oncle Christian, pour faire rire les enfants, disloquait ses jambes comme un pantin et chantait stupidement : « Ô Tantebaum », l'on franchit la haute porte ouverte à deux battants, les yeux éblouis, le visage souriant, et l'on se trouva soudain transporté en plein paradis.

La salle tout entière, qu'emplissait l'arôme des branches de sapin surchauffées, rayonnait et scintillait d'innombrables petites flammes, et le bleu céleste des tapisseries aux blanches divinités rendait plus claire encore la vaste pièce. Les lumières minuscules des bougies dont s'embrasait, au fond, entre les deux fenêtres tendues de rouge, l'arbre gigantesque, étincelaient dans un ruissellement de clarté comme de lointaines étoiles. Décoré de paillettes argentées et de grands lis blancs, un ange resplendissant à sa pointe, et une crèche de cire à ses pieds, il montait presque jusqu'au plafond. Et sur la nappe blanche de la table qui, chargée de cadeaux, s'étendait, longue et large, des fenêtres à la porte, s'alignait une file d'arbres plus petits, garnis de friandises, rayonnant eux aussi de cires allumées. Et les girandoles à gaz se détachant des murs, et les cierges des candélabres dorés dans les quatre angles brûlaient également. Des objets volumineux, des cadeaux qui n'avaient pu trouver place sur la table, étaient rangés les uns à côté des autres sur le parquet. Des tables de moindre dimension, tendues de blanc elles aussi, supportant des présents et de petits

sapins illuminés, se dressaient de part et d'autre des deux portes, pour les domestiques et les pauvres.

En continuant toujours de chanter, ébloui, ne se retrouvant plus dans la vieille salle familière et pourtant méconnaissable, le cortège en fit le tour, défila devant la crèche où un Enfant Jésus de cire paraissait faire le signe de la croix ; et, après avoir jeté un regard sur chaque objet, tous s'arrêtèrent silencieux à leur place.

Hanno était complètement transporté. Dès l'entrée, ses yeux, fiévreusement investigateurs, avaient découvert le théâtre… un théâtre magnifiquement dressé tout en haut de la table, et d'une hauteur, d'une largeur telles qu'il n'eût jamais osé se les représenter. Mais la place de ses cadeaux n'était plus la même, elle se trouvait à l'opposé de celle qu'ils occupaient l'année auparavant, et, dans sa stupéfaction, Hanno douta sincèrement que ce théâtre fabuleux lui fût destiné. Ajoutez à cela la présence, au pied de la scène, sur le sol, d'un objet de grandes dimensions, inconnu, qu'il n'avait pas mentionné sur la liste de ses vœux, un meuble, une sorte de commode… Était-ce pour lui ?

— Approche-toi, petit, et regarde-moi ça, dit Mme Elisabeth en soulevant le couvercle. Tu aimes jouer des cantiques, je le sais. M. Pfuhl te donnera les indications nécessaires… Il faut toujours actionner les pédales, avec plus ou moins de force… et puis ne pas lever les mains, mais déplacer les doigts, comme cela, peu à peu…

C'était un harmonium, un joli petit harmonium de bois brun poli, avec des poignées de métal aux deux côtés, des soufflets polychromes et un mignon tabouret tournant. Hanno plaqua un accord… Une douce voix, pareille à celle de l'orgue, s'exhala, détournant des cadeaux tous les regards… Hanno embrassa sa grand-mère qui le serra tendrement contre elle, puis le quitta pour recevoir les remerciements des autres invités.

Il revint à son théâtre. L'harmonium était un rêve étourdissant mais, pour l'instant, il n'avait pas le loisir de s'en occuper davantage. Il éprouvait ce trop-plein de bonheur où, négligeant le détail, l'on se borne à effleurer toute chose d'un regard fugitif, pour apprendre d'abord à embrasser l'ensemble… Oh ! il y avait jusqu'à la boîte du souffleur, une boîte de souffleur en forme de coquille derrière laquelle, large, majestueux, rouge et or, montait le rideau. Sur la scène étaient disposés les décors du dernier acte de *Fidelio*. Les pauvres prisonniers joignaient les mains. Don Pizarre, avec des manches démesurément bouffantes, conservait une attitude terrible, tandis

que, du fond, s'avançait à pas précipités et de velours noir vêtu, le ministre qui va tout arranger. C'était vraiment comme au théâtre, peut-être plus beau encore ; Hanno entendait toujours retentir à ses oreilles le chœur d'allégresse du finale, et il s'assit à l'harmonium pour faire entendre un court fragment qu'il avait retenu. Mais il se releva, prit un livre, le livre de mythologie grecque si impatiemment attendu, de rouge relié, et qui portait sur sa couverture une Pallas Athéné d'or. Il goûta aux bonbons, au massepain, aux pains d'épice de son assiette, passa en revue les choses de moindre importance, trousse d'écolier, cahiers, et, un moment, oublia tout le reste pour un porte-plume pourvu d'un minuscule grain de verre qu'il suffisait de tenir devant son œil pour voir se dérouler, comme par enchantement, un vaste paysage suisse…

Alors, Mlle Severin et la femme de chambre servirent à la ronde le thé et les biscuits, et Hanno, tout en trempant son biscuit dans sa tasse, trouva le loisir de regarder autour de lui. Les uns se tenaient debout près de la table, d'autres circulaient, causant, riant, se montrant leurs cadeaux qu'on admirait réciproquement. Il y avait là des objets faits des matières les plus diverses : porcelaine, nickel, argent, or, bois, soie et drap. De grands pains d'épice garnis symétriquement d'amandes et de fruits confits alternaient en longues files sur la table avec des pains massifs de pâte d'amandes encore humide. Les présents confectionnés ou décorés par Mme Permaneder : sacs à ouvrage, dessous de jardinière, coussins de pieds, étaient ornés de grands nœuds de satin.

De temps à autre, on rendait visite au petit Johann, on passait le bras autour de son col marin pour examiner ses étrennes avec cette admiration ironiquement exagérée que l'on a coutume d'accorder aux trésors des enfants. L'oncle Christian seul ignorait cette superbe des grandes personnes, et lorsque, le doigt paré d'un brillant, cadeau de sa mère, il passa en traînant la jambe devant la place de son neveu, le plaisir qu'il prit au théâtre de marionnettes ne le cédait en rien à celui de Hanno.

— Tonnerre ! voilà qui est amusant ! s'exclama-t-il, en faisant monter et descendre le rideau et reculant d'un pas pour contempler le tableau ; puis, soudain, après avoir, plein d'une gravité étrange et de pensées inquiètes, promené un instant ses yeux à la ronde : C'est toi qui as demandé cela ? Ah ! vraiment, c'est toi qui as demandé cela ? Pourquoi ? Comment cette idée t'est-elle venue ? Es-tu déjà allé au théâtre ?… À *Fidelio* ? Ce n'est pas mal joué, en effet ! Et maintenant, tu veux en faire autant, pas ? imiter,

donner toi-même des opéras ?… Ça t’a impressionné à ce point ? Écoute, mon enfant, suis mon conseil : n’attache pas tes pensées à des choses de ce genre… théâtre… et tout ce qui s’ensuit… Voilà qui ne vaut absolument rien, crois-en ton oncle… Moi aussi, j’y ai toujours pris beaucoup trop d’intérêt, et c’est pourquoi je ne suis jamais arrivé à grand-chose. J’ai commis de grosses fautes, tu sais…

Grave et pressant, il faisait à son neveu ces recommandations, cependant que Hanno levait vers lui des yeux curieux. Puis, après un silence où la contemplation du théâtre ramena une clarté sur son visage osseux et ravagé, il fit soudain s’avancer un des personnages sur la scène et chanta, avec un trémolo dans sa voix creuse et glapissante : « Oh ! quel crime monstrueux ! » Sur quoi, il poussa le tabouret de l’harmonium devant le théâtre, s’assit et se lança dans la représentation d’un opéra. Il chantait et gesticulait, exécutant alternativement les gestes du chef d’orchestre et des personnages en action. Derrière son dos, plusieurs membres de la famille s’étaient groupés qui riaient, secouaient la tête et s’amusaient. Hanno le regardait avec un plaisir sincère. Mais, au bout d’un instant, Christian s’interrompit, à la stupeur générale. Il se tut, une gravité inquiète effleura son visage, il passa la main sur son crâne et le long de son côté gauche et se tourna ensuite vers le public, le nez froncé, la mine soucieuse.

— Oui, voyez-vous, ça y est encore une fois, dit-il. Voici le châtiment qui revient. Toujours d’immédiates représailles dès que je me permets le moindre divertissement. Ce n’est pas une douleur, voyez-vous, c’est un tourment… un tourment diffus, ici, où tous les nerfs sont trop courts. Ils sont trop courts, tout simplement…

Toutefois, les parents ne prenaient pas plus au sérieux ses plaintes que ses plaisanteries et y répondaient à peine. Ils se dispersèrent, indifférents, et Christian resta devant le théâtre un instant de plus, sans mot dire, le considérant avec un clignotement rapide et préoccupé, puis il se leva.

— Allons, petit, amuse-toi bien avec ça, dit-il à Hanno en lui caressant les cheveux. Mais pas trop, et que cela ne te fasse pas oublier les travaux plus sérieux, entends-tu ? J’ai fait beaucoup de sottises… À présent, je m’en vais au cercle… Je m’en vais un moment au cercle ! cria-t-il aux grandes personnes. On y fête aussi la Noël, ce soir. Au revoir !

Et, sur ses jambes torses et raides, il s’éloigna par la galerie à colonnes.

Ce jour-là, chacun avait dîné plus tôt que de coutume et, pour cette raison, avait fait largement honneur au thé et aux biscuits ; mais à peine

avait-on terminé que l’on fit circuler de grands compotiers de cristal emplis d’une substance jaune et granuleuse. C’était une crème à l’amande, mélange d’œufs, d’amandes râpées et d’eau de rose, d’un goût absolument délicieux, mais dont la moindre cuillerée en trop provoquait les plus terribles crampes d’estomac. Néanmoins, et bien que la maîtresse de maison insistât pour qu’« un petit coin libre » fût réservé au souper, on ne s’imposa point de contrainte. Quant à Clothilde, elle faisait des merveilles ! Silencieuse et débordante de gratitude, elle avalait à pleines cuillers la crème d’amandes comme une vulgaire bouillie de sarrasin. En guise de rafraîchissements, on servit dans des verres une gelée au vin accompagnée de plum-cakes. Peu à peu l’on se retira, chacun avec son assiette, dans le salon des paysages, pour se grouper autour de la table.

Hanno resta seul dans la salle à manger – la petite Elisabeth Weinschenk avait été emportée à la maison, tandis que, cette année, il lui était permis, à lui, pour la première fois, de rester à souper à la Mengstrasse. Les servantes et les pauvres s’étaient retirés avec leurs présents ; Ida Jungmann bavardait avec Riquette Severin dans la galerie, bien que d’ordinaire sa qualité de gouvernante lui fît garder rigoureusement ses distances vis-à-vis de la demoiselle de compagnie.

Les bougies du grand arbre s’étaient peu à peu consumées et éteintes, si bien que la crèche, maintenant, se trouvait plongée dans l’ombre ; toutefois, une bougie brûlait encore çà et là sur les petits sapins de la table ; parfois, un rameau arrivait dans le domaine de la flamme menue, s’allumait avec un crépitement et rendait plus intense l’arôme qui emplissait la pièce. Le moindre souffle d’air qui effleurait les arbres faisait frémir, avec un doux tintement métallique, les pendeloques de clinquant accrochées à leurs branches. Dans le silence qui s’était fait, on pouvait entendre à nouveau les sons légers d’un orgue de Barbarie qui montaient d’une rue lointaine, par le soir glacé.

Hanno s’abandonnait avec délices à ces parfums, à ces voix de Noël. La tête dans sa main, il lisait son livre de mythologie, mangeait, machinalement et parce que c’était dans l’ordre, petits fours, massepain, crème à l’amande, plum-cake, et une sorte d’angoisse, résultat d’un estomac trop chargé, se mêlait à la douce émotion du soir en une béatitude pleine de mélancolie. Il lisait les combats que Zeus eut à livrer pour conquérir la suprématie et, de temps à autre, il tendait un instant l’oreille vers le petit salon où l’on discutait sérieusement de l’avenir de tante Clothilde.

Clothilde, ce soir-là, était de beaucoup la plus heureuse. Elle acceptait les congratulations et les taquineries affluant de toutes parts vers elle, avec un sourire qui transfigurait son visage gris de cendre. Sa voix se brisait d'émotion et de joie. Elle venait d'être admise au béguinage de Saint-Jean. Le sénateur, en sous-main, avait obtenu cette faveur du conseil d'administration, bien que certains membres eussent secrètement murmuré contre cet acte de népotisme. La conversation roulait sur cette louable institution, de même ordre que les maisons de retraite pour dames nobles à Mecklembourg, Dobberthien, Ribnitz, et qui avait pour objet d'assister décemment dans leur vieillesse les filles sans fortune de familles méritantes et de souche ancienne. La pauvre Clothilde était assurée désormais d'une rente minime, mais régulière, qui s'élèverait avec les années et même, après un certain temps, d'un logement calme et propret dans les murs mêmes de la fondation…

Le petit Johann resta un moment dans la compagnie des grandes personnes, mais il revint bientôt vers la salle à manger, qui, moins resplendissante de lumière et n'inspirant plus, par ses magnificences, cette stupeur effarouchée de la première heure, exerçait à présent un attrait d'un genre nouveau. Quel étrange plaisir que d'errer, comme dans le clair-obscur d'une scène après la représentation, et de regarder un peu derrière les coulisses, de considérer de près les lis du grand sapin, avec leurs étamines d'or, de prendre dans sa main les animaux et les personnages de la crèche, de découvrir la bougie qui a illuminé l'étoile transparente au-dessus de l'étable de Bethléem, de soulever la nappe aux larges plis et de découvrir le monceau de cartons et de papiers d'emballage empilé sous la table !

C'est qu'aussi l'entretien au salon des paysages prenait une tournure de moins en moins attrayante. Selon une nécessité inéluctable, la conversation avait insensiblement glissé vers cette sombre affaire, sur laquelle on avait jusqu'à présent fait le silence, par respect pour la solennité du soir, mais qui n'avait presque pas cessé d'occuper tous les cœurs : le procès du directeur Weinschenk. Hugo Weinschenk lui-même s'expliquait là-dessus avec une certaine impétuosité de la mine et du geste. Il rapportait les détails de l'audition des témoins, interrompue par la fête, blâmait vivement la partialité par trop évidente du président, le docteur Philander, et critiquait avec une ironie souveraine le ton sarcastique dont le procureur général Hagenström jugeait bon d'user envers lui et les témoins à décharge. Breslauer avait, d'ailleurs, dégonflé fort spirituellement quelques témoins

accablants et lui avait assuré, de la façon la plus catégorique, que, dans l'état actuel des choses, une condamnation ne saurait être envisagée. Le sénateur, par politesse, plaçait là et là une question, et Mme Permaneder, assise sur le divan, les épaules relevées, marmottait de temps à autre une terrible imprécation à l'adresse de Moritz Hagenström. Mais les autres se taisaient tous ; ils se taisaient si profondément que le directeur finit, lui aussi, par se taire. Et, tandis que de l'autre côté, dans la salle à manger, le temps, pour le petit Hanno, s'écoulait rapide comme au Paradis, un silence lourd, écrasant, angoissé, planait ici, et il régnait encore lorsque, vers huit heures et demie, Christian s'en revint du cercle où célibataires et noceurs avaient fêté leur Noël.

Un bout de cigare refroidi aux lèvres, ses joues maigres empourprées, il traversa la salle, entra au salon en criant :

— Mes enfants ! cette salle est ravissante ! Weinschenk, nous aurions bien dû aujourd'hui inviter Breslauer. Pour sûr, il n'a jamais rien vu de pareil !…

Sans mot dire, sa mère lui lança, de biais, un regard réprobateur auquel il répondit par un jeu de physionomie plein d'innocence et d'ahurissement interrogateur.

À neuf heures, on se mit à table.

Comme tous les ans, à pareille date, le couvert avait été dressé dans la galerie… Mme Elisabeth prononça avec ferveur le bénédicité traditionnel :

« *Viens, Seigneur Jésus, sois notre hôte,*
Et bénis ce que tu nous as accordé. »

À quoi elle ajouta, également selon la coutume, une petite exhortation à ne point oublier tous ceux qui, en ce soir de fête, étaient moins bien partagés que la famille Buddenbrook… Ce rite une fois accompli, on s'assit, la conscience en repos, devant un solide repas qui débuta aussitôt par une carpe à la maître d'hôtel, arrosée d'un vieux vin du Rhin. Le sénateur glissa quelques écailles dans son porte-monnaie, afin que son contenu ne tarît point dans l'année ; sur quoi, Christian remarqua avec mélancolie que c'était là peine perdue, et le consul Kröger se dispensa de cette précaution, étant désormais, assurait-il, à l'abri des fluctuations des cours et depuis longtemps parvenu au port avec ses quatre sous. Le vieux monsieur était assis le plus loin possible de sa femme, avec qui – il y avait beau temps – il échangeait à peine une parole, parce qu'elle persistait à

envoyer des subsides à Jakob, le fils déshérité, qui menait à Londres, à Paris ou en Amérique – elle seule était fixée là-dessus – son existence d'aventurier déraciné. Son front se plissa et s'obscurcit lorsque, au second service, la conversation se porta sur les membres absents de la famille et qu'il vit la trop faible mère s'essuyer les yeux. On mentionna ceux de Francfort et ceux de Hambourg, on accorda aussi, sans malveillance, une pensée au pasteur Tiburtius de Riga, et le sénateur, à la dérobée, but avec sa sœur Tony à la santé de MM. Grünlich et Permaneder qui, en un certain sens, étaient également des leurs…

La dinde farcie de marrons, de raisins et de pommes recueillit l'approbation unanime. On établit des comparaisons avec celles des années précédentes, et il apparut qu'on n'en avait vu d'aussi grosse depuis longtemps. On servit des pommes de terre sautées, deux sortes de légumes et de compotes, et les plats présentés à la ronde étaient si copieux, qu'ils semblaient être, non pas une garniture, un supplément, mais la pièce de résistance capable de rassasier tous les convives. On but du vieux vin rouge de la maison Möllendorpf.

Le petit Johann, assis entre ses parents, s'efforçait péniblement de caler dans son estomac un morceau de blanc accompagné de farce ; il ne pouvait plus tenir tête à tante Thilda et se sentait plutôt fatigué et assez mal à l'aise. Il éprouvait seulement quelque fierté à festoyer ainsi avec les grandes personnes, à trouver, lui aussi, sur sa serviette pliée avec art, un de ces délicieux petits pains au lait parsemés de graines de pavot, et à voir trois verres devant son assiette, lui qui buvait d'ordinaire dans la petite timbale d'or, cadeau de baptême de l'oncle Kröger… Mais plus tard, quand l'oncle Justus se mit à verser, dans le plus petit des verres, un vin de Grèce doré comme de l'huile, et que les meringues glacées firent leur apparition, blanches, rouges et brunes, son appétit se réveilla, lui aussi. Bien que ce fût pour ses dents une douleur presque intolérable, il absorba une meringue rouge, puis la moitié d'une blanche, ne put ensuite s'empêcher de goûter un tout petit peu aux brunes, fourrées de glace au chocolat, tout en grignotant des gaufrettes, trempa ses lèvres dans le vin doux et se prit à écouter l'oncle Christian qui recommençait à discourir.

Il décrivait la fête du cercle, dont il vantait l'entrain :

— Ah ! bon Dieu, disait-il avec le ton qui lui était familier quand il parlait de Johnny Thunderstorm. Ces gaillards-là vous buvaient du punch suédois comme de l'eau.

— Fi donc ! trancha Mme Elisabeth, sur un ton péremptoire et en baissant les yeux.

Mais lui continuait sans y prendre garde. Ses regards commencèrent leur ronde, et ses pensées, ses souvenirs devinrent si vivants, qu'ils glissaient, pareils à des ombres, sur son visage décharné.

— Quelqu'un de vous sait-il ce que l'on éprouve, quand on a trop bu de punch suédois ? demanda-t-il. Ce n'est pas l'ivresse que je veux dire, mais ce qui se produit le lendemain, les suites… elles sont bizarres et répugnantes… Oui, bizarres et répugnantes en même temps.

— Raison de plus pour les décrire exactement, dit le sénateur.

— Assez, Christian, cela n'a pour nous aucune espèce d'intérêt, interrompit sa mère.

Mais il ne l'entendit point… En pareille circonstance, il avait ceci de particulier qu'aucune objurgation ne le touchait. Il se tut un moment, puis, soudain, ce qui l'agitait lui parut assez au point pour être communiqué.

— On ne tient pas en place, on a des nausées, poursuivit-il en s'adressant à son frère, le nez froncé…, maux de tête et spasmes dans les entrailles… Oui, certes ! ce sont des choses qu'on éprouve aussi en d'autres occasions, mais on se sent malpropre (et Christian, le visage complètement convulsé, se prit à frotter ses mains l'une contre l'autre), on se sent malpropre par tout le corps, comme si on ne s'était pas lavé. On se lave les mains, mais rien n'y fait : elles restent moites et sales au toucher, et vos ongles ont quelque chose de graisseux… On prend un bain… Peine perdue : le corps entier vous paraît poisseux et répugnant, le corps entier vous rebute, vous irrite. On est à soi-même un objet de dégoût… Connais-tu cela, Thomas ? Connais-tu cela ?

— Oui, oui, répondit le sénateur.

Et il eut un geste de défense. Mais avec cette étrange absence de tact que les années aggravaient chez lui et qui l'empêchait de voir combien ces commentaires étaient pénibles à toute la table, combien ils étaient déplacés dans ce milieu et en ce jour, Christian continua de décrire les malaises consécutifs à une absorption excessive de punch suédois jusqu'au moment où, croyant en avoir épuisé les caractéristiques, il finit par se taire.

Avant qu'on passât au beurre et au fromage, la maîtresse de maison prit à nouveau la parole :

— Quand bien même, disait-elle aux siens, tout n'aurait pas pris, au cours des années, la tournure que souhaitaient notre courte vue et notre peu

de raison, notre prospérité visible n'en est pas moins plus que suffisante pour combler notre cœur de gratitude. Précisément par cette alternance de bonheur et d'épreuves sévères, Dieu nous montre qu'il n'a jamais détourné sa main de notre famille, mais qu'il a guidé et guide encore ses destins selon des vues profondes et sages que l'on doit se garder de vouloir scruter avec une téméraire impatience. Et maintenant, buvons, l'espoir au cœur, à la prospérité de la famille, à son avenir, cet avenir qui sera une réalité lorsque nous autres, les aînés et les cadets, reposerons depuis longtemps dans la terre glacée… Buvons aux enfants à qui la fête de ce jour est tout spécialement consacrée…

Et, en l'absence de la petite fille du directeur Weinschenk, Hanno, pendant que les grandes personnes se portaient elles aussi des toasts, dut faire seul le tour de la table et choquer son verre contre tous les autres, depuis celui de grand-mère jusqu'à celui de Mlle Severin. Lorsqu'il arriva près de son père, le sénateur, en approchant son verre, souleva doucement le menton de l'enfant pour le regarder dans les yeux… il ne trouva pas son regard, car les longs cils mordorés étaient descendus très bas sur les cernes délicatement bleutés de ses yeux.

Thérèse Weichbrodt, elle, lui prit la tête dans ses deux mains, fit claquer doucement un baiser sur ses deux joues et lui dit avec une expression si tendre, que Dieu lui-même n'aurait pu y résister :

— Sois hurus, mon bon onfont.

Une heure plus tard, Hanno se trouvait dans son lit, qui occupait maintenant une chambre de la façade où l'on accédait par le corridor du second étage et qui attenait à gauche au cabinet de toilette du sénateur. Il était couché sur le dos, pour ménager son estomac, encore en rébellion contre tout ce qu'il lui avait fallu absorber au cours de la soirée. Et, l'œil fiévreux, il regardait la bonne Ida, déjà en camisole de nuit, sortant de sa chambre et décrivant dans l'espace, avec un verre d'eau, des mouvements giratoires pour activer quelque dissolution. Il avala d'un trait le bicarbonate de soude, fit une grimace et se laissa retomber :

— Ida, je crois bien qu'il me faudra finir par vomir une bonne fois.

— Allons donc, Hanno, mon petit !… Il n'y a qu'à rester gentiment sur le dos… Mais, tu vois, qui est-ce qui t'a fait signe à plusieurs reprises ? Et qui est-ce qui n'a pas obéi ? Le petit…

— Oui, oui, ça va peut-être mieux aller… Quand mes affaires arriveront-elles, Ida ?

— Demain matin, mon petit.

— Qu’on les porte ici ! Que je les aie tout de suite !

— Bien, bien, Hanno, mon petit, mais d’abord un bon sommeil !…

Elle l’embrassa, éteignit la lumière et s’en alla.

Il était seul et, tandis que, immobile sur le dos, il s’abandonnait à l’action salutaire de la soude, se ralluma, devant ses yeux fermés, la splendeur de la salle des présents. Il voyait son théâtre, son harmonium, son livre de mythologie ; il entendait quelque part, dans le lointain, le « Exulte à pleine voix, ô Jérusalem ! » chanté par la maîtrise. Ce n’étaient que scintillements. Une fièvre sourde bourdonnait dans sa tête, et son cœur, quelque peu comprimé et angoissé par les révoltes de l’estomac, battait à coups lents, forts et irréguliers. Il demeura longtemps, sans pouvoir trouver le sommeil, dans cet état de malaise, de nervosité, d’oppression, de fatigue et de bonheur.

Demain, ce serait le troisième jour de fête, l’arbre de Noël chez Thérèse Weichbrodt, et il s’en réjouissait comme d’un petit divertissement burlesque. Thérèse Weichbrodt avait, l’année précédente, fermé son pensionnat, de sorte que Mme Kethelsen à l’étage et elle-même au rez-de-chaussée occupaient seules la petite maison du Mühlenbrink. C’est que les incommodités dont l’affligeait son corps chétif, contrefait et fragile avaient empiré avec les années, et Sesemi acceptait avec une parfaite douceur et une résignation toute chrétienne l’idée de son rappel imminent dans l’autre monde. C’est aussi pourquoi, considérant chaque année la fête de Noël comme la dernière de sa vie, elle cherchait à la célébrer, dans sa chambre exiguë et terriblement surchauffée, avec tout l’éclat que lui permettaient ses faibles moyens. Contrainte de limiter ses achats, elle distribuait chaque année une nouvelle partie de ses modestes trésors et étalait sous l’arbre tout ce qui ne lui était pas indispensable : bibelots, presse-papiers, pelotes, vases de verre et épaves de sa bibliothèque, vieux livres bizarres de format et de reliure, le *Journal intime d’un observateur de soi-même*, les *Poésies alémaniques* de Hebel et les *Paraboles* de Krummacher[45]. Hanno tenait déjà d’elle un exemplaire des *Pensées* de Blaise Pascal, si minuscule qu’on ne pouvait le lire sans verre grossissant.

Le « bischof » coulait à flots et les pains d’épice au gingembre de Sesemi étaient prodigieusement savoureux. Jamais toutefois (et cela à cause de la ferveur tremblante avec laquelle Mlle Weichbrodt célébrait son dernier Noël), jamais cette soirée ne se passait sans que se produisît une surprise,

un malheur, quelque petite catastrophe provoquant le rire parmi les invités et exaltant encore l'ardeur muette de l'hôtesse : une carafe de « bischof » culbutait, inondant toute chose d'un épais liquide rougeâtre, sirupeux et aromatisé… Ou bien l'arbre illuminé, abandonnant son support de bois, s'écroulait au moment précis où l'on faisait une entrée solennelle dans la salle des cadeaux… Hanno, en s'endormant, évoquait l'accident de l'année précédente. Cela s'était passé juste avant la distribution. Thérèse Weichbrodt venait de lire, avec tant d'expression que toutes les voyelles en avaient été bousculées, l'Évangile de Noël et, s'écartant de ses invités, elle s'était retirée vers la porte pour leur adresser, de là, une courte allocution. Elle se tenait sur le seuil, bossue, minuscule, ses vieilles mains croisées sur sa poitrine d'enfant, les rubans de soie verte de son bonnet retombant sur ses frêles épaules, tandis qu'au-dessus de la porte un transparent enguirlandé de rameaux de sapin laissait flamboyer ces paroles : « Gloire à Dieu au plus haut des deux ! » Et Sesemi parla de la bonté divine, elle rappela que c'était son dernier Noël et conclut en invitant, avec l'apôtre, à la joie, cependant qu'elle tremblait de la tête aux pieds, si grande était la part que tout son petit corps prenait à cet exorde :

— Réjouissez-vous, dit-elle, penchant sa tête de côté et la secouant avec véhémence, je vous le dis encore, réjouissez-vous…

Mais à cette minute, au-dessus d'elle, soufflant, sifflant, crépitant, le transparent tout entier s'enflamma, si bien que Mlle Weichbrodt, jetant un léger cri d'effroi, dut faire, pour échapper à la pluie d'étincelles qui s'abattait sur elle, un bond d'une agilité aussi pittoresque qu'inattendue.

Hanno se rappelait ce bond de la vieille fille, et, pendant quelques minutes, secoué d'une gaieté immodérée et nerveuse, il assourdit, il étouffa un accès de fou rire au creux de son oreiller.

CHAPITRE IX

Mme Permaneder s'avançait le long de la Grand-Rue ; elle marchait avec précipitation. Il y avait dans son maintien quelque chose d'abandonné, sa tête et ses épaules ne marquaient plus que d'une façon toute fugitive cette majestueuse dignité dont sa personne se drapait d'ordinaire dans la rue. Éperdue, traquée, elle n'en avait, dans sa hâte extrême, sauvé, pour ainsi dire, que des lambeaux, tel un roi vaincu ramenant à lui le reste de ses

troupes pour recourir à la fuite… Ah ! comme sa mine était défaite ! Sa lèvre supérieure, cette lèvre un tantinet saillante et arquée qui contribuait jadis à lui faire un si joli minois, tremblait maintenant ; l'angoisse dilatait ses prunelles, et son regard, comme clignotant d'exaltation, semblait courir droit devant elle ; ses cheveux, visiblement en désordre, débordaient de sa capote, et son visage avait cette coloration d'un jaune mat qui trahissait une crise d'estomac… Oui, son estomac, ces temps-ci, passait par de rudes épreuves. Chaque jeudi, la famille tout entière pouvait constater l'aggravation de son état. Quelque effort que l'on fît pour éviter l'écueil, la conversation échouait toujours sur le procès de Hugo Weinschenk, et Mme Permaneder elle-même l'y amenait irrésistiblement ; puis elle se mettait à demander, conjurant, dans une effroyable agitation, Dieu et l'univers de lui répondre, comment le procureur général Moritz Hagenström pouvait, la nuit, dormir d'un sommeil paisible. Cela, elle ne le concevait pas, elle ne le comprendrait jamais… Et chaque parole exaspérait son agitation.

— Merci, disait-elle, je n'ai pas faim.

Elle repoussait toute nourriture et, remontant les épaules, rejetant la tête en arrière, elle se retranchait, solitaire, sur les sommets de son indignation, et se contentait de bière, de cette froide bière bavaroise à laquelle l'avait accoutumée son mariage munichois. Mais son estomac vide se révoltait de tous ses nerfs et se vengeait amèrement, car, vers la fin du repas, il lui fallait se lever, descendre au jardin ou dans la cour, et là, soutenue par Ida Jungmann ou Riquette Severin, souffrir les plus effroyables nausées. Son estomac se débarrassait de son contenu, et continuait à se contracter atrocement, à être tordu de crampes durant des minutes, mais, n'ayant plus rien à éliminer, s'épuisait longtemps en efforts douloureux…

Il était environ trois heures de l'après-midi, un après-midi de janvier où pluie et vent faisaient rage. Parvenue au coin de la Fischergrube, Mme Permaneder s'y engagea, et, dévalant à la course la pente raide, elle s'engouffra dans la maison de son frère. Après un coup de heurtoir précipité, elle passa du vestibule au bureau, lança son regard par-dessus les pupitres jusqu'à la fenêtre où le sénateur avait sa place, et son mouvement de tête fut si implorant, que Thomas Buddenbrook posa incontinent sa plume pour aller à sa rencontre.

— Eh bien ? demanda-t-il, un sourcil levé…

— Un instant, Thomas… Une affaire très urgente… qui ne saurait souffrir de délai…

Il lui ouvrit la porte capitonnée de son bureau particulier, qu'il referma derrière lui après qu'ils furent entrés tous les deux, puis, du regard, interrogea sa sœur :

— Tom, dit-elle d'une voix défaillante (et ses mains se tordaient dans son manchon), il faut que tu la donnes, que tu l'avances, que tu l'avances provisoirement… je t'en prie, il faut que tu le fournisses, le cautionnement… Nous ne l'avons pas… D'où pourrions-nous sortir maintenant vingt-cinq mille marks ? Il te sera rendu intégralement… trop tôt, hélas… tu comprends… il arrive… que… bref, le procès en est au point que Hagenström a requis l'incarcération immédiate ou un cautionnement de vingt-cinq mille marks. Et Weinschenk te donne sa parole d'honneur de ne point bouger d'ici.

— Les choses en sont-elles vraiment là ? s'exclama le sénateur, hochant la tête.

— Oui, ils les ont poussées jusque-là, les gredins ! les misérables !

Et, avec un sanglot d'impuissante colère, Mme Permaneder se laissa tomber dans le fauteuil de moleskine qui se trouvait près d'elle.

— Et ils iront plus loin encore, Tom, ils iront jusqu'au bout…

Il s'assit de biais devant le bureau d'acajou, croisa les jambes et, la tête dans sa main :

— Tony, dit-il, sincèrement, crois-tu encore à son innocence ?

Elle fit entendre deux ou trois sanglots, puis murmura d'une voix désespérée :

— Ah ! non, Tom. Comment le pourrais-je ? Moi surtout, qui ai dû subir tant d'avanies. Dès le premier moment, il m'a été impossible d'y croire, bien que je m'y sois loyalement efforcée. La vie, vois-tu, ne vous permet pas facilement de croire à l'innocence de qui que ce soit. Ah ! oui, depuis longtemps, je doute cruellement de sa probité, et Erika elle-même… il a fini par la déconcerter… elle me l'a avoué avec des larmes… la déconcerter par sa conduite à la maison. Nous l'avons tenue cachée, naturellement… Ses manières se faisaient toujours plus rudes, et, qui plus est, il exigeait avec une rigueur croissante que sa femme se montrât enjouée et dissipât ses soucis, cassant la vaisselle lorsqu'il la voyait sérieuse. Tu ne sais pas ce que c'était quand, très avant dans la soirée, il s'enfermait, durant des heures, avec ses dossiers. Il fallait l'entendre sursauter, si l'on frappait, et crier :

« — Qui est là ? Qu’y a-t-il ?

Ils se turent.

— Mais dût-il être coupable, dût-il avoir failli, reprit Mme Permaneder, enflant la voix, ce n’est point pour sa poche qu’il a travaillé : c’est pour celle de la compagnie. Et puis, Seigneur, mon Dieu, il y a des considérations qui s’imposent, Tom, dans cette vie… Il est tout de même des nôtres… Bonté du Ciel ! un de nous en prison ! ce n’est pas possible !

Il haussa les épaules.

— Tu hausses les épaules, Tom !… Tu consens donc à souffrir, à tolérer que cette canaille ait l’impudence de couronner son œuvre ? Mais il faut tenter quelque chose ! mais il ne faut pas qu’il soit condamné !… N’es-tu pas le bras droit du bourgmestre ? Mon Dieu ! Le Sénat ne pourrait-il le gracier sur-le-champ ? Je te l’avoue… juste avant de venir chez toi, j’étais sur le point d’aller trouver Cremer, de mettre tout en œuvre pour qu’il intervienne, pour qu’il prenne l’affaire en main… Il est directeur de la police…

— Enfant, quelles folies !

— Des folies, Tom ? Et Erika ? et la petite ? dit-elle, suppliante, en levant vers lui le manchon où ses mains étaient enfoncées.

Puis elle se tut un moment et laissa retomber ses bras. Sa bouche s’élargit ; son menton, qui se fronçait convulsivement, se prit à trembler, et, tandis que, sous ses paupières baissées, jaillissaient deux grosses larmes, elle ajouta, d’une voix étouffée :

— Et moi ?…

— Oh, Tony ! courage, dit le sénateur.

Et, touché, saisi par sa détresse, il se rapprocha d’elle, écarta les cheveux de son front dans un geste consolateur :

— Tout n’est pas encore perdu sans recours. Il n’est pas encore condamné. Il se peut que les choses s’arrangent ! Pour l’instant, je m’en vais d’abord fournir le cautionnement, je ne le refuse pas, cela va de soi ! Et puis, Breslauer est un garçon avisé…

Tout en pleurs, elle secouait la tête.

— Non, Tom, cela ne s’arrangera pas, je n’en crois rien. Ils vont le condamner, le jeter en prison, alors de mauvais jours viendront pour Erika, pour l’enfant et pour moi. La dot n’existe plus, elle a été absorbée par l’installation, les meubles, les tableaux, et la vente nous en restituera à peine le quart… Quant au traitement, nous l’avons toujours dépensé en entier…

Weinschenk n’a rien mis de côté… Il nous faudra retourner chez maman, si elle le permet, jusqu’à ce qu’il soit libéré, et, ensuite, ce sera pis encore, peut-être. Que devenir alors, lui et nous ? Il ne nous restera plus qu’à attendre sur les pierres, dit-elle dans un sanglot.

— Sur les pierres ?

— Eh ! c’est une façon de parler, une figure… Oh ! non, les choses ne tourneront pas bien. Trop d’épreuves m’ont accablée… Je ne sais pas en quoi je l’ai mérité… Mais je ne puis plus espérer ! Maintenant il en sera d’Erika comme il en a été de moi avec Grünlich et Permaneder… À présent, tu peux voir, tu peux juger en connaissance de cause où nous en sommes, et comment le malheur vient et éclate sur vous. Y peut-on quelque chose ? Tom, je t’en prie, y peut-on quelque chose ? reprit-elle, hochant désespérément la tête avec de grands yeux interrogateurs et remplis de larmes. De tout ce que j’ai entrepris, rien n’a réussi, tout a mal tourné. Et mes intentions étaient si bonnes ! Dieu le sait… J’ai toujours souhaité si sincèrement d’arriver à quelque chose dans la vie et d’en retirer un peu d’honneur !… Maintenant, cela aussi s’écroule ! C’est la fin, le dernier coup !

Et, appuyée sur le bras dont il l’entourait, apaisant, elle pleurait sa vie manquée où venaient de s’éteindre les dernières espérances.

Une semaine après, le directeur Hugo Weinschenk était condamné à trois ans et demi de réclusion, et incarcéré sans délai. L’affluence avait été fort grande à la séance réservée aux plaidoyers, et l’avocat Breslauer, de Berlin, parla comme jamais homme n’avait parlé. Pendant des semaines, le courtier Sigismond Gosch fut tout bouillonnant d’enthousiasme pour cette ironie, ce pathétique, cette émotion, et Christian Buddenbrook, qui s’était trouvé, lui aussi, parmi les assistants, se plaçait au cercle derrière une table, posait devant lui une pile de journaux en guise de dossiers et présentait une copie parfaite du défenseur :

— D’ailleurs, déclarait-il chez lui, il n’est pas de plus belle carrière que celle de juriste, voilà qui m’eût parfaitement convenu…

Le procureur général Hagenström lui-même, qui, on le savait, était un bel esprit, avoua confidentiellement que la plaidoirie de Breslauer lui avait procuré une véritable jouissance. Mais tout le talent du célèbre avocat n’avait point empêché les juristes de la ville de lui frapper sur l’épaule et de lui faire entendre, en toute bonhomie, qu’ils ne s’en laissaient point conter…

Et puis, après les ventes que nécessita la disparition du directeur, on commença en ville à oublier Hugo Weinschenk. Le jeudi, cependant, au repas de famille, les dames Buddenbrook de la Grand-Rue se laissèrent aller à une confession : immédiatement, à première vue, elles avaient lu dans les yeux de cet homme que tout n’était pas bien net en lui, que des tares devaient entacher son caractère et qu’il finirait mal, sans aucun doute. Mais des considérations qu’elles regrettaient maintenant d’avoir écoutées les avaient incitées à garder le silence sur cette désolante découverte.

OceanofPDF.com

NEUVIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le sénateur Buddenbrook, accompagné du vieux docteur Grabow et du jeune docteur Langhals (de la famille Langhals), qui était établi en ville depuis un an environ, sortit de la chambre de sa mère, passa dans la petite salle à manger et referma la porte.

— Vous permettez, messieurs, un instant… dit-il. (Et il leur fit monter l'escalier, suivre le corridor, traverser la colonnade et entrer dans le salon des paysages, déjà chauffé à cause de la température automnale, humide et froide.) Vous comprendrez mon inquiétude. Prenez la peine de vous asseoir. Tranquillisez-moi, pour peu que ce soit possible.

— Que diable ! mon cher sénateur, repartit le docteur Grabow, nonchalamment assis, le menton posé sur sa cravate, serrant à deux mains son chapeau contre son estomac, tandis que le docteur Langhals, brun et trapu, avec sa barbiche en pointe, ses cheveux en brosse, ses beaux yeux et son air de fatuité, avait posé son chapeau haut de forme près de lui, sur le tapis et considérait ses mains couvertes d'un duvet noir, mais d'une rare petitesse… Bien entendu, il n'y a pas la moindre raison de s'alarmer… une malade de la résistance relative de notre chère et vénérée Mme Buddenbrook… J'ai été assez longtemps son médecin pour connaître cette résistance. Réellement étonnante pour son âge… je vous assure…

— Oui, c'est bien cela, pour son âge, dit le sénateur avec inquiétude, tordant la longue pointe de sa moustache.

— Je ne dis pas, bien entendu, que votre chère mère va dès demain reprendre ses promenades, continua le docteur Grabow doucement. La malade ne vous a sans doute pas fait cette impression, mon cher sénateur. On ne saurait nier que ce catharre n'ait pris depuis vingt-quatre heures une tournure fâcheuse. Ces frissons, hier soir, ne présageaient déjà rien de bon, et aujourd'hui il y a en effet quelques traces de point de côté et d'oppression. Un peu de fièvre aussi… oh ! insignifiante, mais c'est de la

fièvre. Bref, mon cher sénateur, il faut bien se résigner à cette maudite affaire, le poumon est un peu affecté.

— C'est donc une congestion pulmonaire ? demanda le sénateur.

Et son regard allait d'un médecin à l'autre.

— *Pneumonia*, c'est le mot, dit le docteur Langhals en s'inclinant, l'air correct et grave.

— C'est vrai, c'est une petite congestion du poumon droit, répondit le médecin traitant ; il faut mettre tous nos soins à la localiser.

— Il y a donc lieu de s'inquiéter sérieusement ?

Le sénateur, parfaitement immobile sur sa chaise, dévisageait son interlocuteur.

— S'inquiéter ? Oh ! il faut, comme je l'ai dit, mettre tous nos soins à circonscrire le mal, à calmer la toux, à abattre la fièvre… bon, la quinine y pourvoira… Et puis, une chose encore, mon cher sénateur… Pas d'affolement, si certains symptômes venaient à se produire. Si l'oppression augmentait quelque peu, s'il y avait dans la nuit un peu de délire, ou demain matin quelques expectorations… vous savez, de ces glaires rouillées, où il y a un peu de sang… C'est absolument logique, parfaitement normal, tout à fait dans l'ordre. Veuillez y préparer d'avance notre chère et respectée Mme Permaneder, qui soigne notre malade avec tant de dévouement… À propos, comment va-t-elle ? J'ai complètement oublié de m'informer de l'état de son estomac, ces jours derniers.

— Comme d'habitude. Je ne sais rien de neuf. Naturellement, le souci de sa santé est un peu passé au second plan.

— Cela se conçoit. Au reste… il me vient une idée. Madame votre sœur a besoin de repos, surtout la nuit, et Mlle Severin, à elle seule, ne peut pas suffire à tout… Que diriez-vous d'une garde, mon cher sénateur ? Nous avons nos bonnes Sœurs Grises catholiques, pour qui vous intervenez toujours avec tant de bienveillance… La mère supérieure sera trop heureuse de vous rendre service.

— Vous croyez que c'est nécessaire ?

— C'est une suggestion que je fais. C'est si agréable… Les sœurs sont incomparables. Leur expérience et leur calme ont une influence apaisante sur tous les malades… surtout dans ce genre de maladies qui, je vous l'ai dit, entraînent des symptômes un peu alarmants… Alors, je me résume : du calme, n'est-ce pas, mon cher sénateur. Au reste, nous verrons… nous reverrons… nous repasserons ce soir…

— Assurément, dit le docteur Langhals, qui prit son chapeau et se leva en même temps que son confrère.

Mais le sénateur restait assis. Il n'avait pas tout dit, il avait encore une question sur le cœur ; il voulait encore tenter une expérience.

— Messieurs, dit-il, un mot encore… Mon frère Christian est nerveux, bref, il a besoin de ménagements… Me conseillez-vous de lui faire part de cette maladie ? Et peut-être… de lui suggérer de revenir ?

— Votre frère Christian n'est pas en ville ?

— Non. À Hambourg. Pour quelques jours. Pour ses affaires, à ce que je crois.

Le docteur Grabow échangea un regard avec son collègue ; puis il se mit à rire et serra la main du sénateur :

— Eh bien, dit-il, laissons-le tranquillement à ses affaires. Pourquoi l'effrayer sans raison ? S'il se produisait un changement qui fît désirer sa présence, disons par exemple, pour rassurer la malade, pour relever son moral… eh bien, il sera toujours temps… toujours temps…

Tout en parcourant en sens inverse la galerie et le corridor, puis en stationnant un moment sur le palier, ces messieurs parlèrent d'autre chose, de politique, des secousses et des bouleversements qu'avait amenés cette guerre à peine terminée[46].

— Enfin, des temps heureux vont venir, n'est-ce pas, monsieur le sénateur ? De l'argent dans le pays et de l'activité partout…

Le sénateur approuvait à demi. Il confirma que le début de la guerre avait été très favorable au commerce des grains importés de Russie et il cita le chiffre élevé de l'avoine qui avait été importée pour le compte de l'armée. Mais le profit, à l'en croire, avait été très inégalement réparti.

Les médecins partis, le sénateur Buddenbrook fit demi-tour et rentra dans la chambre de la malade. Il songeait aux paroles de Grabow, si pleines de sous-entendus… On avait senti qu'il se gardait de toute affirmation catégorique. Le seul mot clair avait été « congestion pulmonaire », et ce mot n'en devenait pas plus rassurant pour avoir été traduit par le docteur Langhals en langage scientifique. Une congestion pulmonaire à cet âge… Le seul fait qu'ils avaient été deux à venir et à partir ensemble donnait à la chose un aspect alarmant. Grabow avait arrangé cette consultation sans insister et presque sans que l'on y eût pris garde. Il pensait, avait-il dit, à se retirer tôt ou tard, et comme le jeune docteur Langhals était appelé à

reprendre sa clientèle, il se faisait un plaisir, lui, Grabow, de l'emmener quelquefois avec lui et de le présenter dans telle ou telle famille…

Quand le sénateur entra dans la chambre presque obscure, sa mère était gaie et semblait pleine d'énergie… Il était tellement habitué à dissimuler le souci et la fatigue sous un air d'assurance et de supériorité, qu'au moment même où il ouvrit la porte, ce masque vint presque de lui-même s'appliquer sur son visage, avec un très léger effort de volonté. Mme Permaneder était assise près du lit à baldaquin dont les rideaux étaient écartés, elle tenait la main de sa mère qui, soutenue par des oreillers, tourna la tête vers le nouvel arrivant et le fixa de ses yeux bleus interrogateurs. C'était un regard plein d'un calme voulu et d'une clairvoyance à la fois inquiète et vigilante, un regard oblique qui semblait presque aux aguets. Sauf la pâleur de la peau que faisaient ressortir deux taches rouges aux pommettes, ce visage ne décelait ni abattement ni faiblesse. La vieille dame observait les événements avec une extrême vigilance, avec plus de vigilance encore que son entourage, car elle était, somme toute, la première intéressée. Elle se méfiait de ce mal et n'était nullement disposée à dormir sur ses deux oreilles et à laisser les choses suivre leur cours…

— Qu'ont-ils dit, Thomas ? dit-elle d'une voix si nette et si vive qu'elle fut prise aussitôt d'une violente quinte de toux qu'elle tâchait de retenir entre ses lèvres, mais qui éclata pourtant et l'obligea à comprimer de la main son côté droit.

— Ils ont dit, répondit le sénateur en lui caressant la main, quand la crise fut passée, ils ont dit que notre bonne mère serait sur pied d'ici peu de jours. Ce qui t'en empêche, tu le sais, c'est que cette toux stupide a naturellement un peu affecté les poumons… ce n'est pas, à proprement parler, une congestion pulmonaire, dit-il en voyant le regard de la malade se faire plus aigu… et même cela ne serait pas tellement grave ; ah ! nous avons vu pire ! Bref, le poumon est un peu enflammé, à ce qu'ils disent tous deux, et peut-être ont-ils raison… Où est cette Severin ?

— Chez le pharmacien, dit Mme Permaneder.

— Voilà, elle est de nouveau chez le pharmacien, et toi, Tony, tu as l'air de tomber de sommeil. Non, cela ne peut plus durer. Même si ce n'est que pour quelques jours… il nous faut avoir une garde, ne le pensez-vous pas ? Attendez, je vais faire demander tout de suite chez la bonne mère supérieure des Sœurs Grises s'il y en a une de disponible…

— Thomas, dit la malade en ménageant sa voix, de peur de provoquer une nouvelle quinte, crois-moi, tu causes du scandale au détriment des diaconesses. Tu as procuré aux unes de véritables privilèges et tu ne fais rien pour les autres. Je t'assure que le pasteur Pringsheim s'en est plaint à moi expressément, il n'y a pas longtemps…

— Il perd sa peine. Ma conviction, c'est que les Sœurs Grises sont plus consciencieuses, plus dévouées, plus capables de sacrifice que les Noires. Ces protestantes, ce n'est pas sérieux, ça ne pense qu'à se marier à la première occasion. Elles sont égoïstes, intéressées, vulgaires. Les Grises sont plus détachées du monde, je suis persuadé qu'elles sont plus près du Ciel. Et c'est justement parce qu'elles m'ont des obligations qu'il faut leur donner la préférence. Que serions-nous devenus sans sœur Léandra, quand Hanno a eu ces convulsions pendant sa dentition ? J'espère qu'elle sera libre.

Et sœur Léandra vint. Elle déposa sans bruit son petit sac, sa pèlerine et le bonnet gris qu'elle portait sur sa cornette blanche, et elle se mit au travail, au léger tintement du rosaire pendu à sa ceinture, prodiguant les gestes et les paroles de douceur et d'affection. Nuit et jour, elle soigna la malade assez gâtée et pas toujours patiente, puis se retira sans mot dire, et comme honteuse de la faiblesse humaine à laquelle elle cédait, et se fit remplacer par une autre sœur, le temps d'aller dormir un peu dans sa maison, pour revenir ensuite.

Car la vieille Mme Buddenbrook exigeait à son chevet un service constant. Plus son état s'aggravait, plus sa pensée et son intérêt s'attachaient exclusivement à son mal qu'elle observait avec crainte, avec une haine ouverte et naïve. Elle, si femme du monde, avec le goût placide, humain et naturel pour toutes les aises de la vie et pour la vie elle-même, avait rempli ses dernières années d'œuvres pieuses et charitables… Pourquoi ? Non pas uniquement par piété envers le souvenir de son défunt mari, mais aussi par un désir instinctif et inconscient de réconcilier le Ciel avec sa robuste vitalité et d'en obtenir, malgré son attachement tenace à la vie, une mort douce. Mais elle n'allait pas mourir doucement. Malgré maintes épreuves douloureuses, elle avait gardé la taille parfaitement droite et le regard clair. Elle aimait les bons repas, les vêtements recherchés et coûteux, elle fermait volontiers les yeux sur les côtés pénibles de ce qui se passait dans son entourage, elle aimait les atténuer et jouissait avec complaisance de la part qu'elle s'attribuait dans la haute considération que son fils aîné s'était

acquise. Cette maladie, cette congestion pulmonaire, s'était introduite par effraction dans son corps si robuste encore, sans que la moindre préparation morale eût facilité son œuvre de destruction… rien de ce travail de sape qu'opère la douleur quand elle nous rend lentement, douloureusement étrangers à la vie ou tout au moins aux conditions dans lesquelles nous en avons joui, et qu'elle éveille en nous la nostalgie douce de la fin, de conditions nouvelles, le désir de la paix à tout le moins… Non, la vieille dame sentait bien que, malgré la vie chrétienne de ses dernières années, elle n'était pas réellement préparée à mourir, et, songeant vaguement que cette maladie serait peut-être la dernière, qu'il lui faudrait, par ses propres forces, dans sa dernière heure, avec une hâte affreuse, ployer sans résistance sous la douleur physique pour parvenir au dernier abandon, elle se sentait remplie d'angoisse.

Elle priait beaucoup ; mais peut-être surveillait-elle encore plus son état dès qu'elle était lucide, se tâtant le pouls, prenant sa température, luttant contre la toux. Cependant, le pouls était mauvais, la fièvre montait de plus belle après de faibles reculs et la faisait passer des frissons au délire, la toux accompagnée de douleurs internes et d'expectorations sanguinolentes augmentait, et l'oppression étouffait la malade. Tout cela venait de ce qu'à présent ce n'était plus un lobe du poumon droit, mais ce poumon entier qui était affecté ; et selon toute apparence on discernait déjà au côté gauche des traces de ce que le docteur Langhals, considérant ses ongles, appelait « hépatisation », phénomène sur lequel le docteur Grabow préférait ne pas s'expliquer… La fièvre dévorait la malade. L'estomac commençait à faiblir. Sans répit, l'affaiblissement lent et tenace gagnait du terrain.

Elle le combattait dans la faible mesure de ses forces, prenant avec avidité la nourriture concentrée qu'on lui offrait, observant plus scrupuleusement encore que ses infirmières les heures des potions, déployant un tel zèle qu'elle ne parlait presque plus qu'aux médecins ou du moins ne prenait de véritable intérêt qu'à leur conversation. Les visites qu'on lui permit dans les premiers temps, amies, membres des soirées de Jérusalem, vieilles dames de la société bourgeoise et femmes de pasteurs, elle les recevait avec apathie ou avec une cordialité distraite et les congédiait bientôt. Les membres de sa famille étaient péniblement impressionnés de l'indifférence que leur mère leur témoignait ; c'était comme une sorte de mépris, une façon de leur dire : « Vous ne pouvez quand même rien pour moi ! » Même quand on profita d'un moment

favorable pour faire entrer le petit Hanno, elle lui caressa nonchalamment la joue, puis se détourna. Elle semblait vouloir dire : « Mes enfants, vous êtes bien gentils, mais moi, je vais peut-être mourir. » Au contraire, elle accueillait les deux médecins avec chaleur, avec animation et intérêt pour conférer à perte de vue avec eux…

Un jour, se présentèrent les deux vieilles dames Gerhardt, les descendantes de Paul Gerhardt, avec leurs mantelets, leurs chapeaux plats comme des assiettes et leurs filets à provisions ; elles revenaient de faire leurs visites chez les pauvres et l'on ne put leur interdire de voir leur amie malade. On les laissa seules ensemble, et Dieu seul sait ce que ces dames lui dirent, assises à son chevet. Mais quand elles partirent, leurs yeux et leurs traits rayonnaient d'une béatitude plus lumineuse, plus douce et plus mystérieuse que jamais, et dans la chambre, Mme Buddenbrook reposait avec ces mêmes yeux, cette même expression de visage, parfaitement calme, parfaitement paisible, plus paisible que jamais ; elle respirait avec difficulté et tombait visiblement de faiblesse en faiblesse. Mme Permaneder, grommelant une épithète énergique à l'adresse des dames Gerhardt, envoya aussitôt chercher les médecins ; et à peine eurent-ils paru dans le cadre de la porte qu'un changement complet et stupéfiant se produisit chez la malade. Elle se réveilla, remua, se redressa presque. La vue de ces deux hommes, de ces deux médecins plus ou moins compétents, la rendit d'un seul coup à la Terre. Elle leur tendit les mains, les deux mains, et commença :

— Soyez les bienvenus, messieurs, le fait est qu'aujourd'hui, dans le courant de la journée…

Mais depuis longtemps on ne pouvait plus nier la congestion pulmonaire double.

— Oui, mon cher sénateur, avait dit le docteur Grabow en saisissant les mains de Thomas Buddenbrook. Nous n'avons pas réussi à l'enrayer. Les deux poumons sont pris, et c'est toujours grave, vous le savez aussi bien que moi, je ne vous cache pas la vérité. Que le malade ait vingt ans ou soixante-dix, c'est, dans tous les cas, une chose qu'il faut prendre au sérieux, et si vous me demandiez aujourd'hui s'il y a lieu d'écrire à votre frère Christian, même de lui envoyer un petit télégramme, je ne vous le déconseillerais pas, je me ferais un scrupule de vous en détourner… Et à propos, comment va-t-il ? C'est un homme bien amusant, j'ai toujours eu de l'amitié pour lui… Pour l'amour de Dieu, ne tirez pas de mes paroles des conclusions exagérées, mon cher sénateur. Il n'y a pas de danger

imminent… Hé quoi, je suis fou de même prononcer ce mot. Mais dans ces circonstances, vous savez, il faut toujours compter avec des à-coups imprévus… Votre vénérée mère est une malade qui nous donne toute satisfaction. Elle nous aide de tout son courage, elle ne nous lâche pas… non, ce n'est pas un compliment ; comme malade, elle est incomparable. C'est pourquoi, ayez bon espoir, mon cher sénateur, bon espoir. Espérons que tout ira pour le mieux.

Mais il vient un moment où tous les espoirs des proches ont quelque chose d'artificiel et de mensonger. Déjà le malade change et l'on remarque en lui une personnalité étrangère à celle qui fut la sienne pendant sa vie. Certaines paroles bizarres sortent de ses lèvres, et nous ne savons comment y répondre, car elles semblent lui couper le chemin du retour et l'engager envers la mort. Et si cher qu'il nous puisse être, nous en arrivons à ne plus vouloir qu'après cela il se relève et marche. S'il le faisait, il répandrait l'effroi comme celui qui sort d'un cercueil.

D'atroces symptômes de décomposition commençante se montrèrent, alors que les organes fonctionnaient encore, tenus en haleine par une volonté opiniâtre. Comme il s'était passé des semaines depuis que Mme Buddenbrook, prise d'un simple catarrhe, s'était mise au lit, à force de rester couchée, elle portait sur le corps des plaies qui ne se fermaient plus et qui s'étaient affreusement envenimées. Elle ne dormait plus, d'abord parce que la douleur, la toux et l'oppression l'en empêchaient, mais aussi parce qu'elle résistait au sommeil et se cramponnait à l'état de veille. Elle ne perdait conscience que quelques minutes dans la fièvre, mais même en pleine lucidité elle parlait tout haut avec des personnes mortes depuis longtemps. Un après-midi, au crépuscule, elle dit soudain d'une voix haute, un peu anxieuse mais fervente :

— Oui, mon cher Jean, je viens.

Et l'empressement de cette réponse faisait illusion au point que l'on croyait après coup avoir entendu la voix du défunt qui l'appelait.

Christian arriva, venant de Hambourg, où il était allé pour affaire, à ce qu'il prétendait. Il ne s'attarda d'ailleurs pas dans la chambre de la malade ; il la quitta en se passant la main sur le front, le regard égaré et répétant :

— C'est terrible… C'est vraiment terrible… Je ne peux pas voir ça…

Le pasteur Pringsheim vint à son tour ; il toisa la sœur Léandra d'un regard glacial et pria d'une voix bien modulée auprès du lit de la malade.

Puis ce fut l’amélioration passagère, la dernière flambée, une chute de la température, un illusoire regain de forces, une accalmie dans la douleur, quelques phrases claires qui ranimèrent l’espérance et firent monter aux yeux des assistants des larmes de joie…

— Mes enfants, nous la conserverons, vous verrez que nous la garderons malgré tout, dit Thomas Buddenbrook. Nous fêterons Noël avec elle, et nous ne permettrons pas qu’elle se fatigue comme autrefois…

Mais la nuit suivante, à peine Gerda et son mari s’étaient-ils couchés, qu’on vint les chercher chez eux, de la part de Mme Permaneder, la malade étant à l’agonie. Le vent bousculait la pluie froide qui tombait et la jetait crépitante contre les vitres.

Quand le sénateur et sa femme entrèrent dans la chambre éclairée par les bougies de deux candélabres posés sur la table, les deux médecins étaient déjà là. On avait fait descendre Christian de sa chambre et il était assis dans un coin, tournant le dos au lit à baldaquin, le front entre les mains. On attendait le frère de la malade, le consul Justus Kröger, que l’on avait envoyé chercher. Mme Permaneder et Erika Weinschenk se tenaient au pied du lit, sanglotant tout bas. Sœur Léandra et Mlle Severin, n’ayant plus rien à faire, regardaient d’un air affligé le visage de la mourante.

Mme Buddenbrook, maintenue par de nombreux oreillers, était couchée sur le dos, et ses deux mains, ses belles mains veinées de bleu pâle, si maigres à présent, si décharnées, caressaient rapidement et sans arrêt la courtepointe avec une sorte de hâte frémissante. Sa tête couverte d’un bonnet blanc se tournait sans répit, de côté et d’autre, sur un rythme terrifiant. La bouche dont les lèvres semblaient rentrer en dedans s’ouvrait et se fermait avec un claquement à chacun de ses pénibles efforts de respiration, et le regard des yeux enfoncés errait comme s’il quémandait du secours et s’arrêtait parfois avec une émouvante expression d’envie sur l’une des personnes présentes, habillées, capables de respirer, maîtresses de leur vie et qui ne pouvaient rien de plus pour elle que lui donner ce dernier témoignage d’affection qui consistait à garder les yeux fixés sur ce spectacle. La nuit avançait sans que l’on vît de changement.

— Combien de temps cela peut-il durer encore ? demanda Thomas à voix basse, entraînant vers le fond de la chambre le vieux docteur Grabow, tandis que le docteur Langhals faisait une injection à la malade.

Mme Permaneder s’approcha aussi, appuyant son mouchoir sur les lèvres.

— Impossible de rien dire, mon cher sénateur, répondit le docteur Grabow. Madame votre mère peut être délivrée d'ici cinq minutes, et elle peut vivre encore des heures ; je ne peux rien dire. C'est ce que l'on appelle une fluxion de poitrine… un œdème.

— Je sais, dit Mme Permaneder, approuvant dans son mouchoir, tandis que les larmes coulaient sur ses joues. Cela se produit fréquemment dans les congestions pulmonaires… C'est un liquide aqueux qui s'amasse dans les alvéoles, et quand le mal empire, on ne peut plus respirer… Oui, je sais…

Les mains jointes devant lui, le sénateur jeta un regard du côté du lit :

— Elle doit souffrir horriblement, chuchota-t-il.

— Non, dit le docteur Grabow tout aussi bas, mais avec une extraordinaire autorité, et son visage doux et long se creusa de rides énergiques… C'est une illusion, croyez-moi, cher ami, une illusion. La conscience est très affaiblie… Ce ne sont guère que de simples réflexes que vous voyez… Croyez-moi…

— Dieu le veuille ! répondit Thomas.

Mais un enfant eût pu lire dans les yeux de la moribonde qu'elle avait sa pleine connaissance et ressentait tout.

Chacun reprit sa place. Le consul Kröger était arrivé lui aussi et s'était assis à côté du lit, les yeux rougis de larmes, courbé sur le pommeau de sa canne.

L'agitation de la malade avait augmenté. Une terrible inquiétude, une angoisse, une détresse indicibles, un sentiment implacable d'abandon et d'impuissance devait pénétrer de la tête aux pieds ce corps livré à la mort. Ses yeux, ses pauvres yeux suppliants, gémissants et inquiets, se fermèrent plusieurs fois comme si elle expirait, tandis que la tête râlante continuait à rouler, puis ils se dilatèrent au point que les veinules de la pupille ressortaient en rouge sang. Et toujours pas de syncope !

Peu après trois heures, on vit Christian se lever.

— Je n'en puis plus, dit-il.

Et il se dirigea vers la porte, boitant, s'appuyant aux meubles qu'il trouvait sur son chemin. Erika Weinschenk et Mlle Severin s'étaient assoupies sur leurs chaises, au bruit de ces gémissements monotones ; on les voyait toutes roses de sommeil.

Vers quatre heures, l'état de la malade empira. On la soutenait et l'on essuyait la sueur de son front. Le souffle menaçait de lui manquer tout à fait, et l'angoisse augmentait.

— Dormir… dit-elle péniblement. Une piqûre…

Mais on ne voulait pas l'endormir.

Tout à coup, elle se mit à répondre à des choses que les autres n'entendaient pas, comme elle l'avait déjà fait une fois :

— Oui, Jean, ce ne sera plus long. (Et tout de suite après :) Oui, ma chère Clara, je viens.

Et l'agonie reprit de plus belle. Luttait-elle encore contre la mort ? Non, elle luttait contre la vie pour obtenir la mort :

— Je veux bien, haletait-elle, mais je ne peux pas… Quelque chose pour dormir, messieurs ; par pitié, quelque chose pour dormir…

Ce « par pitié » arracha un sanglot à Mme Permaneder et un gémissement sourd à Thomas, qui se prit la tête à deux mains. Mais les médecins connaissaient leur devoir. Il s'agissait de conserver cette vie à la famille, aussi longtemps que possible, à tout prix, alors qu'un stupéfiant aurait causé la mort immédiate sans résistance possible. Le rôle des médecins n'est pas d'amener la mort, mais de conserver la vie coûte que coûte. Il s'ajoutait à cette idée certains motifs religieux et moraux dont ils avaient bien entendu parler à l'Université, même s'ils ne les avaient pas présents à cette heure… Au contraire, ils soutenaient le cœur à l'aide de divers toniques et réussirent plusieurs fois à obtenir, au moyen d'un émétique, un soulagement passager.

À cinq heures, la lutte atteignait le comble de l'horreur. Mme Buddenbrook, redressée convulsivement et les yeux grands ouverts, agitait les bras comme pour chercher un point d'appui ou des mains tendues vers elle, et répondait de tous les côtés à des appels entendus d'elle seule, qui semblaient se faire de plus en plus nombreux et pressants. Non seulement son mari défunt et sa fille, mais aussi ses parents, ses beaux-parents et divers autres membres de sa famille qui l'avaient précédée dans la mort semblaient être présents quelque part, et elle prononçait des prénoms dont personne dans la chambre n'eût pu dire à brûle-pourpoint quels étaient les morts qu'ils désignaient.

— Oui, criait-elle en se tournant de côté et d'autre… Je viens… Tout de suite… Un instant… Voilà… Je ne peux pas… Messieurs, un calmant…

À cinq heures et demie, il y eut un moment d'accalmie. Puis très brusquement passèrent sur ses traits vieillis, ravagés par la souffrance, un frémissement, une joie subite et mêlée d'effroi, une tendresse profonde, frissonnante, craintive ; elle étendit soudain ses bras grands ouverts et, avec une vivacité telle et si inattendue, qu'on sentit qu'entre ce qu'elle avait

entendu et sa réponse il ne s’était pas écoulé une seconde, elle s’écria très haut, avec une expression d’obéissance absolue, de docilité infinie, angoissée et tendre :

— Me voici…

Puis elle expira.

Tous avaient tressailli. Qu’était-ce donc que cela ? Qui l’avait appelée pour qu’elle eût obéi immédiatement ?

Quelqu’un écarta les rideaux de la fenêtre et éteignit les bougies, tandis que le docteur Grabow, de son air le plus doux, fermait les yeux de la morte.

Ils frissonnaient tous dans la pâle lueur de ce matin d’automne qui remplissait à présent la chambre. Sœur Léandra voila la glace de la toilette avec un linge.

CHAPITRE II

Par la porte on apercevait dans la chambre mortuaire Mme Permaneder effondrée en prière. Elle était seule, agenouillée sur le sol, contre une chaise près du lit, ses crêpes de deuil étalés autour d’elle, les mains jointes et serrées posées sur le siège, la tête inclinée. Elle murmurait des prières… Elle entendit fort bien son frère et sa belle-sœur entrer dans la petite salle à manger et s’arrêter involontairement au milieu de la pièce pour lui laisser finir ses dévotions. Mais sans se hâter, elle fit entendre un toussotement bref, rassembla d’un geste lent et solennel les plis de son vêtement, se leva et alla à la rencontre des deux autres, sans la moindre trace de confusion et d’un air parfaitement digne.

— Thomas, dit-elle non sans dureté, en ce qui concerne cette Severin, il me semble que c’est une vipère que notre mère regrettée a nourrie dans son sein.

— Comment donc ?

— Je lui en veux. Elle me ferait perdre contenance et m’oublier… Cette femme a-t-elle le droit, oui ou non, d’empoisonner par sa vulgarité la douleur de ces journées ?

— Mais qu’y a-t-il donc ?

— D’abord, elle est d’une cupidité révoltante. Elle ouvre l’armoire, en tire les robes de soie de maman, les empile sur son bras et fait mine de se retirer. « Riquette, lui dis-je, où portez-vous ceci ? – Mme Buddenbrook me

les avait promises. – Ma chère Severin !… » dis-je, et je lui démontre avec tous les ménagements possibles ce que sa précipitation a de déplacé. Crois-tu que cela a servi à quelque chose ? Elle prend non seulement les robes de soie, mais encore un paquet de linge et s'en va. Je ne peux pourtant pas me battre avec elle, n'est-ce pas ? Et elle n'est pas la seule… les bonnes aussi ; des corbeilles pleines de vêtements et de linge sortent de cette maison… Le personnel se partage les choses sous nos yeux, car cette Severin a les clefs des armoires. « Mademoiselle Severin, dis-je, je désire avoir les clefs. » Et qu'est-ce qu'elle me répond ? Elle me déclare en termes nets et grossiers que je n'ai rien à lui dire, qu'elle n'est pas à mon service, que ce n'est pas moi qui l'ai engagée, qu'elle conservera les clefs jusqu'à son départ.

— As-tu les clefs de l'argenterie ? Bon. Ne te soucie pas du reste. C'est inévitable quand on en vient à liquider une maison où, en tout état de cause, tout s'était un peu relâché ces temps derniers. Je ne veux pas faire d'esclandre en ce moment. Le linge est vieux et usé… D'ailleurs, nous allons voir ce qu'il en reste. As-tu les inventaires ? Sur la table ? Bien. Nous allons voir tout de suite.

Ils entrèrent dans la chambre à coucher pour se recueillir un moment en silence devant le lit, après que Mme Permaneder eut écarté le voile du visage de la morte. La vieille dame portait déjà la robe de soie blanche dans laquelle elle devait être exposée au grand salon l'après-midi même. Vingt-huit heures s'étaient écoulées depuis son dernier soupir. La bouche et les joues, en l'absence du dentier, s'étaient creusées comme chez les vieillards, et le menton se redressait abrupt et anguleux. Tous trois firent un douloureux effort pour retrouver dans ce visage celui de leur mère, en regardant ces paupières inexorablement fermées et profondément creusées. Mais le bonnet que la vieille dame portait le dimanche cachait, comme pendant sa vie, la perruque rougeâtre dont les dames Buddenbrook de la Grand-Rue faisaient des gorges chaudes. Des fleurs jonchaient le couvre-lit.

— Il est déjà arrivé des couronnes magnifiques, dit Mme Permaneder à voix basse. De toutes les familles, oh ! de tout le monde en un mot. J'ai tout fait mettre là-haut, dans le corridor ; il vous faudra aller voir, Gerda et Tom. C'est si beau, si triste ! Des rubans de satin, larges comme ça…

— Où en est la grande salle ? demanda le sénateur.

— Bientôt prête, Tom. Presque prête. Le tapissier Jacobs y a mis tous ses soins. Et le… (elle hoqueta un peu) le cercueil était arrivé auparavant. Mais il faut poser vos manteaux, mes chers amis, poursuivit-elle en replaçant

soigneusement le voile blanc. Il fait froid ici, mais la petite salle à manger est un peu chauffée… Laisse-moi t'aider, Gerda, une rotonde aussi splendide a droit à quelques égards. Tu permets que je t'embrasse ? Tu sais que je t'aime, bien que tu m'aies toujours détestée… Non, je ne dérangerai pas ta coiffure en te débarrassant de ton chapeau… Tes beaux cheveux… Maman aussi a eu une chevelure comme la tienne dans sa jeunesse. Elle n'a jamais été aussi belle que toi, mais je me souviens pourtant du temps où elle était réellement belle à voir… Comme c'est vrai, ce que dit toujours votre Grobleben. Nous retournerons tous en pourriture. Il a beau, être un homme simple… Oui, Tom, ce sont les principaux inventaires.

Ils étaient revenus dans la pièce contiguë et prirent place à la table ronde, tandis que le sénateur prenait en main les papiers sur lesquels étaient énumérés les objets qui devaient être répartis entre les héritiers les plus proches. Mme Permaneder ne quittait pas des yeux son frère ; elle l'observait avec une expression animée et impatiente. Il y avait une chose, une question difficile et inéluctable vers laquelle toute sa pensée était anxieusement tendue et dont il faudrait bien parler dans l'heure qui allait suivre.

— Je pense, commença le sénateur, que nous nous en tiendrons au principe usuel selon lequel les cadeaux retournent à leurs donateurs, de telle sorte que…

Sa femme l'interrompit :

— Pardon, Thomas, il me semble… Christian… où donc est-il ?

— Oui, mon Dieu, Christian ! s'écria Mme Permaneder, voilà que nous l'oublions !

— C'est juste, dit le sénateur, laissant retomber les papiers. On ne l'a pas convoqué ?

Et Mme Permaneder alla vers la sonnette. Mais au même instant Christian ouvrit la porte et entra. Il pénétra assez vivement dans la pièce, ferma la porte assez bruyamment et resta debout, les sourcils froncés, laissant errer de côté et d'autre ses petits yeux ronds et enfoncés, sans regarder personne, ouvrant et fermant nerveusement la bouche sous sa moustache rousse en broussaille. Il semblait être d'humeur agressive et irritable.

— On m'avertit que vous êtes là, dit-il brièvement. Si c'est pour parler d'affaires, il convient que j'en sois informé.

— Nous allions t'appeler, répondit froidement le sénateur. Assieds-toi.

Mais ses yeux restaient fixés sur les boutons blancs qui fermaient la chemise de Christian. Lui-même portait un deuil impeccable et le plastron d'un blanc éblouissant qui apparaissait dans l'encadrement de l'habit de drap noir ne montrait au-dessous de la haute cravate noire que des boutons noirs, au lieu des boutons d'or qu'il portait d'habitude. Christian sentit ce regard, car tout en approchant une chaise sur laquelle il s'assit, il porta la main à sa poitrine et dit :

— Je sais que je porte des boutons blancs. Je n'ai pas encore réussi à en acheter de noirs, ou plutôt je n'y ai pas pensé. Ces dernières années, il m'est souvent arrivé d'emprunter cinq schillings pour acheter de la poudre dentifrice et de me mettre au lit à la lueur d'une allumette… je ne sais pas si tous les torts sont de mon côté. Et puis les boutons noirs ne sont pas l'essentiel en ce monde. Je n'aime pas les détails extérieurs. Je n'y ai jamais attaché d'importance…

Gerda le regardait parler et se mit à rire doucement. Le sénateur observa :

— Tu ne pourras pas à la longue soutenir cette dernière opinion, mon cher…

— Vraiment ? Tu le sais peut-être mieux que moi, Thomas. J'ai dit seulement que je n'attache pas d'importance à ces choses. J'ai trop vu le monde, j'ai vécu avec des gens trop divers et de mœurs trop variées pour… Au reste, je ne suis plus un enfant, j'ai quarante-trois ans, je suis mon propre maître et je prie qu'on ne se mêle pas de mes affaires.

— Il me semble que tu as quelque chose sur le cœur, mon ami, dit le sénateur surpris. Quant aux boutons, si je ne me trompe, je n'ai pas encore dit un mot à ce sujet. Règle ta toilette de deuil à ton gré, mais ne va pas croire que tu m'impressionnes avec tes protestations gratuites d'indépendance…

— Je ne cherche pas à t'impressionner.

— Tom… Christian… dit Mme Permaneder, nous n'allons pas nous disputer… aujourd'hui… et ici, quand à côté… Continue, Thomas. Les cadeaux retournent aux donateurs. Ce n'est que justice.

Et Thomas continua. Il commença par les objets importants et s'adjugea ceux qui pouvaient lui servir dans sa maison, les candélabres de la salle à manger, le grand bahut sculpté de l'antichambre. Mme Permaneder déployait un zèle extraordinaire, et dès que l'on hésitait sur le destinataire d'un objet quelconque, elle avait une façon incomparable de dire : « Eh

bien… je suis prête à m’en charger », avec cet air de faire appel par son abnégation à la reconnaissance du monde entier. Elle obtint pour elle, sa fille et sa petite-fille la plus grosse part du mobilier.

Christian eut quelques meubles, une pendule Empire et même l’harmonium, ce dont il se montra satisfait. Mais quand on en vint à répartir l’argenterie, le linge et la vaisselle de table, il se mit, à la surprise de tous, à manifester une âpreté qui ressemblait à de la cupidité.

— Et moi ? Et moi ? demandait-il. Je vous prie de ne pas m’oublier totalement.

— Qui parle de t’oublier ! Je t’ai déjà… regarde, je t’ai déjà attribué tout un service à thé et un plateau d’argent. Quant au service de table à filets d’or, celui du dimanche, nous sommes seuls à pouvoir nous en servir et…

— Le service ordinaire, je suis prête à m’en charger, dit Mme Permaneder.

— Et moi ! s’écria Christian avec cette indignation dont il était parfois saisi et qui faisait paraître ses joues plus creuses et lui seyait si étrangement… Je tiendrais pourtant à avoir ma part de vaisselle de table. Combien aurai-je de cuillers et de fourchettes ? Je m’aperçois que je n’aurai quasiment rien.

— Mais, mon cher, que veux-tu faire de tout cela ? Tu n’en as pas l’emploi. Je ne comprends pas… Il vaut mieux que ces choses continuent à servir à l’usage quotidien de la famille.

— Et quand ce ne serait qu’à titre de souvenir de ma mère ! dit Christian d’un air de défi.

— Mon cher ami, interrompit le sénateur avec quelque impatience, je ne suis pas d’humeur à plaisanter, mais il semble, à ce que tu dis, que tu veuilles placer une soupière sur ta commode en souvenir de notre mère ? Ne crois pas, je t’en prie, que nous cherchions à te frustrer de quoi que ce soit. Ce que tu auras reçu de moins en objets de toute sorte te sera compensé, bien entendu, de quelque autre manière. Ainsi, pour le linge…

— Je ne veux pas d’argent, je veux du linge et de la vaisselle.

— Mais pour quoi faire, grand Ciel !

La réponse de Christian fit que Gerda se tourna brusquement vers lui et le fixa d’un regard énigmatique, que le sénateur retira brusquement son pince-nez et le regarda bien en face, et que Mme Permaneder joignit les mains. Il dit en effet :

— Eh bien, en un mot, je compte me marier tôt ou tard.

Il fit cette déclaration à voix assez basse et en parlant rapidement avec un geste bref de la main, comme s'il lançait quelque chose à son frère par-dessus la table ; sur quoi, il se renversa sur sa chaise et fit errer ses regards de côté et d'autre, d'un air grognon, ulcéré, et singulièrement distrait.

Il y eut un assez long silence. Le sénateur dit enfin :

— Il faut avouer, Christian, que tes plans viennent un peu tard… à supposer, naturellement, que ces plans soient sérieux et réalisables, non pas comme ceux que tu as eu une fois la légèreté d'exposer à notre mère regrettée…

— Mes intentions n'ont pas changé, dit Christian sans regarder personne et sans changer de visage.

— Mais c'est impossible ! Tu aurais attendu la mort de notre mère pour…

— J'ai eu assez d'égards pour elle. Tu parais porté à croire, Thomas, que tu monopolises à toi seul tout le tact et la délicatesse universelle.

— Je ne sais pas ce qui t'autorise à parler ainsi. D'ailleurs, il me faut admirer ta persistance dans ces ménagements. Dès le lendemain de la mort de notre mère, tu affiches ta désobéissance envers elle.

— C'est parce que la conversation nous y a menés. Et puis, l'essentiel, c'est que notre mère ne peut plus s'affliger de ce que je vais faire. Pas plus aujourd'hui que dans un an… Mon Dieu, Thomas, mère n'avait pas raison dans l'absolu, mais à son point de vue seulement, et j'en ai tenu compte tant qu'elle a vécu. C'était une vieille femme, d'un autre temps, avec d'autres façons de voir…

— Eh bien, je t'avertis que ces façons de voir sont absolument les miennes sur le point particulier qui nous occupe…

— Je n'ai pas à m'en soucier.

— Il faudra bien que tu t'en soucies, mon ami.

Christian le regarda :

— Non, cria-t-il. Je ne peux pas. Quand je te dis que je ne le peux pas… Je pense que je sais ce que j'ai à faire. Je ne suis plus un enfant.

— Eh bien, tu n'as cessé qu'en apparence d'être un enfant. Tu ne sais absolument pas te conduire.

— Si… J'agis d'abord en homme d'honneur… Tu ne réfléchis pas à la situation, Thomas. Tony et Gerda sont là… nous ne pouvons pas entrer dans les détails. Mais je t'ai pourtant dit que j'ai des obligations. La plus jeune enfant, la petite Gisèle…

— Je ne connais pas de petite Gisèle et n’en veux point connaître. Je suis convaincu que l’on te trompe. En tout cas, envers une personne comme celle à qui tu penses, tu n’as d’autres obligations que l’obligation légale que tu peux continuer à remplir comme par le passé.

— Une personne, Thomas, une personne ! Tu ne la connais pas. Aline…

— Tais-toi ! s’écria le sénateur Buddenbrook d’une voix de tonnerre.

Les deux frères, de part et d’autre de la table, se dévoraient des yeux, Thomas pâle et tremblant de colère, Christian écarquillant violemment ses petits yeux ronds et enfoncés, dont les paupières s’étaient brusquement enflammées, la bouche ouverte d’indignation, les joues plus creuses que jamais. Au-dessous des yeux apparaissaient deux taches rouges. Gerda regardait alternativement les deux hommes d’un air tant soit peu railleur et Tony se tordait les mains en répétant d’un ton suppliant :

— Mais Tom… Mais Christian… Et mère qui est là à côté…

— Tu es à ce point dépourvu de pudeur que tu oses prendre sur toi, poursuivit le sénateur… ou plutôt qu’il ne t’en coûte même pas de prononcer ce nom ici et dans ces circonstances ! Ton manque de tact a quelque chose d’anormal, de morbide.

— Je ne comprends pas pourquoi je ne devrais pas prononcer le nom d’Aline.

Christian était irrité à un point tel que Gerda le considérait avec une attention croissante.

— Je prononce son nom, comme tu viens de l’entendre, Thomas, et je compte l’épouser. Car j’ai soif d’un foyer, de repos et de paix, et je t’interdis – tu entends le mot que j’emploie – je t’interdis de te mêler de mes affaires. Je suis libre, je suis mon propre maître…

— Tu es fou ! L’ouverture du testament t’apprendra si tu es ton propre maître. On a fait le nécessaire, tu me comprends, pour t’empêcher de dilapider l’héritage de notre mère après avoir gaspillé trente mille marks d’avance. J’administrerai le reste de ta fortune et tu ne disposeras jamais que de tes mensualités, je te le jure…

— Bon, tu dois savoir mieux que personne quel est celui qui a suggéré cette mesure à notre mère. Mais toutefois je m’étonne que mère n’ait pas confié cet office à quelqu’un qui me soit plus proche et qui ait pour moi des sentiments plus fraternels.

Christian était hors de lui ; il se mit à dire des choses qu’il n’avait encore jamais exprimées, penché sur la table sur laquelle il tambourinait sans arrêt

du bout de son index recourbé, la moustache hérissée, fixant de ses yeux rougis son frère, raidi et blême, qui le toisait sous ses paupières mi-closes.

— Il n'y a dans ton cœur que froideur et malveillance et mépris à mon égard, continua Christian d'une voix creuse et grinçante à la fois. De si loin qu'il me souvienne, tu m'as traité avec une telle froideur que je me sentais grelotter en ta présence. Oui, l'expression est peut-être bizarre, mais c'est si bien ce que je ressens !… Tu me repousses… Tu me repousses rien qu'en me regardant, et tu ne daignes presque jamais me regarder. Qui t'a donné ce droit ? Tu n'es qu'un homme, après tout, et tu as tes faiblesses. Nos parents t'ont toujours considéré comme le meilleur de leurs fils, mais si tu leur étais tellement plus attaché que moi, tu devrais aussi t'être assimilé un peu de leur christianisme et, en admettant que l'amour fraternel te soit totalement étranger, on pourrait s'attendre de ta part à un peu de charité chrétienne. Mais tu es si indifférent que tu n'es même pas venu me voir… pas une seule fois venu me voir à l'hôpital quand j'ai eu ma crise de rhumatisme articulaire, à Hambourg.

— J'ai à m'occuper de choses plus graves que tes maladies. Et, de plus, ma propre santé…

— Non, Thomas, tu as une santé magnifique. Tu ne serais pas devenu l'homme que tu es, si tu n'avais été infiniment mieux portant que moi.

— Je suis peut-être plus malade que toi…

— Tu serais… Non, c'est trop fort ! Tony, Gerda ! Il dit qu'il est plus malade que moi ! Quoi ! C'est peut-être toi qui as été à la mort, d'un rhumatisme articulaire, à Hambourg ? Et qui, au moindre écart de régime, souffrirais par tout le corps des tourments indescriptibles ? Est-ce toi dont tous les nerfs sont trop courts du côté gauche ? Des autorités médicales m'ont certifié que c'est mon cas. T'est-il jamais arrivé, en rentrant chez toi au crépuscule, de voir un homme assis sur ton sofa et qui te salue de la tête, bien qu'il n'existe pas ?…

— Christian ! s'écria Mme Permaneder horrifiée. Que dis-tu là ?… Mon Dieu, mais sur quoi vous disputez-vous, au fond ? Vous semblez croire que c'est un honneur d'être le plus malade. Si c'était vrai, Gerda et moi, nous aurions malheureusement aussi notre mot à dire… Et notre mère est couchée là tout près…

— Et tu ne comprends pas, malheureux, s'écria avec passion Thomas Buddenbrook, que toutes ces misères sont la suite et le produit de tes vices, de ton oisiveté, de ta manie de t'observer toi-même ? Travaille ! Cesse de

soigner et de cultiver tes états d'âme, et d'en parler… Si tu devenais fou – et je te le dis expressément, ce n'est pas impossible – je serais incapable de verser une larme, car ce sera ta faute, à toi seul…

— Non, tu ne verseras pas une larme même si je viens à mourir.

— Tu ne mourras pas, dit le sénateur avec mépris.

— Je ne mourrai pas ? Bon, je ne mourrai pas. Nous verrons bien qui de nous deux mourra le premier… Travaille ! Mais si je ne peux pas ? Si je ne le peux pas à la longue, Dieu du ciel ? Je ne peux pas faire longtemps de suite la même chose, ça m'accable. Si tu en as été capable et si tu le peux encore, tant mieux pour toi, mais ne t'érige pas en juge, car tu n'y as pas de mérite… Dieu donne la force à l'un et la refuse à l'autre… Mais voilà comme tu es, Thomas, continua-t-il, penché en avant, le visage encore convulsé et frappant de plus en plus fort sur la table… Tu es pétri d'orgueil… Ah ! attends un peu, ce n'est pas ce que je voulais dire ni ce que je voulais te reprocher… Mais je ne sais par où commencer et ce que je pourrai dire ne sera que la millième partie… ah ! la millionième partie de ce que j'ai sur le cœur. Tu as conquis ta place dans la vie, une situation honorable, et maintenant tu écartes froidement et délibérément tout ce qui pourrait t'égarer un instant et troubler ton équilibre, car l'équilibre, c'est pour toi l'essentiel. Mais ce n'est pas l'essentiel, Thomas, ce n'est pas le principal aux yeux de Dieu. Tu es un égoïste, oui, un égoïste ! Je t'aime encore, même quand tu grondes et t'irrites et que tu me foudroies. Mais le pire, c'est ton silence, le pire, c'est lorsque, sur une remarque que l'on fait, tu te tais brusquement et te retires et déclines toute responsabilité, d'un air supérieur et inaccessible, en abandonnant ton interlocuteur à sa courte honte… Tu n'as ni pitié, ni tendresse, ni humilité… Ah ! s'écria-t-il soudain en agitant les deux mains derrière sa tête, puis en les étendant devant lui comme pour écarter le monde entier, comme j'en ai assez, de ce tact et de cette délicatesse, et de cet équilibre, et de cette tenue, et de cette dignité… J'en suis las à mourir…

Et ce dernier cri était sincère ; il venait du cœur et éclatait avec une telle force de répugnance et de dégoût qu'il avait en effet quelque chose de foudroyant, au point que Thomas s'affaissa un peu et resta un moment muet, regardant devant lui d'un air las.

— Je suis devenu ce que je suis, dit-il enfin d'une voix émue, parce que je n'ai pas voulu devenir ce que tu es devenu. Si je t'ai évité de toute mon

âme, c'était pour me garder de toi, parce que ta manière d'être est un danger pour moi… je dis la vérité.

Il se tut un moment puis poursuivit sur un ton plus bref et plus ferme :

— Au reste, nous nous sommes trop éloignés de notre sujet. Tu m'as fait un discours sur mon caractère… un discours un peu confus, qui contenait peut-être un noyau de vérité. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de toi. Tu as des projets de mariage, et je voudrais te convaincre que la réalisation, telle que tu l'entends, en est impossible. D'abord, les rentes que je pourrai te payer ne seront pas d'un montant très encourageant…

— Aline a mis une certaine somme de côté.

Le sénateur avala sa salive avec effort et se domina.

— Hum… mis de côté ! Tu penses donc mêler l'héritage de notre mère avec les économies de cette dame…

— Oui. J'aspire à un foyer et à avoir quelqu'un qui ait pitié de moi quand je suis malade. Sans compter que nous sommes parfaitement assortis. Tous deux un peu détraqués…

— Tu as en outre l'intention d'adopter ou même de… légitimer les enfants déjà nés ?

— Assurément.

— De telle sorte qu'après ta mort ta fortune aille à ces gens-là ?

À ces mots, Mme Permaneder lui posa la main sur le bras et chuchota :

— Thomas, maman qui est à côté…

— Oui, dit Christian, ainsi qu'il convient.

— Eh bien, tu ne feras rien de tout cela ! s'écria le sénateur, se levant d'un bond.

Christian aussi se leva, passa derrière sa chaise qu'il saisit d'une main, enfonça son menton dans le cou et fixa son frère d'un air mi-craintif, mi-indigné.

— Tu n'en feras rien, répéta Thomas Buddenbrook, presque fou de colère, pâle, tremblant, agité de mouvements convulsifs. Tant que je serai de ce monde, il n'en sera rien, je te le jure… Prends garde à toi !… Fais bien attention !… Nous avons perdu trop d'argent par suite de malchance, de sottises et d'infamies pour que tu te permettes de jeter le quart de notre héritage maternel à cette personne et à ses bâtards… Et cela après que Tiburtius nous en a escroqué un autre quart… Tu as assez déshonoré la famille, mon garçon, il n'est pas nécessaire que tu nous donnes une courtisane pour belle-sœur et que tu offres notre nom à ses enfants. Je te

l’interdis, tu m’entends ? Je te l’interdis ! cria-t-il d’une voix qui fit trembler la chambre et jeta Mme Permaneder sanglotante dans l’angle du divan. Et tâche de tenir compte de ma défense, je te le conseille. Je me suis contenté jusqu’à présent de te mépriser, de ne te compter pour rien… mais si tu me provoques, si tu pousses les choses au pire, nous verrons bien qui aura le dernier mot. Je te le dis, prends garde. Je ne m’arrêterai plus devant rien. Je te ferai mettre en tutelle, je te ferai interner, je te réduirai à néant. À néant ! Tu m’entends ?

— Et moi, je te dis… commença Christian.

Puis tout dégénéra en une querelle verbale, une querelle incohérente, absurde, lamentable, dépourvue de raison, sans autre but que de blesser l’adversaire, de se faire saigner réciproquement. Christian revint au caractère de son frère et alla chercher dans le passé des traits isolés, des anecdotes pénibles qui devaient prouver l’égoïsme de Thomas et que Christian n’avait pu oublier, qu’il avait ruminés et imprégnés de son amertume. Et le sénateur répondit en paroles excessives de mépris et de menace qu’il allait regretter dix minutes après. Gerda, la tête légèrement appuyée sur la main, les considérait tous deux de ses yeux voilés avec une expression indéchiffrable. Mme Permaneder, désespérée, répétait sans cesse :

— Et maman qui est là à côté… Et maman qui est là à côté…

Christian, qui, lors des dernières répliques, s’était mis à aller et venir dans la pièce, finit par céder le terrain.

— C’est bon. Nous verrons ! s’écria-t-il.

Et, la moustache en bataille, les yeux rouges, la jaquette ouverte et le mouchoir dans sa main pendante, échauffé et exalté, il sortit en claquant la porte.

Dans le brusque silence, le sénateur demeura debout un instant, regardant du côté où son frère venait de disparaître. Puis il s’assit sans rien dire, d’un geste brusque il reprit les papiers et régla en quelques mots secs ce qui restait à liquider, sur quoi il se renfonça dans son siège, tortillant les pointes de sa moustache, et se plongea dans ses pensées.

Le cœur de Mme Permaneder battait d’angoisse. Impossible de renvoyer à plus tard la question, la grande question ; il fallait en parler, il fallait qu’il lui répondît… Mais était-il bien d’humeur à laisser prévaloir la pitié et la générosité ?

— Et… Tom, commença-t-elle, d'abord les yeux baissés, puis en essayant timidement de déchiffrer l'expression de son visage… Les meubles… Tu as pensé à tout cela, bien entendu… Les choses qui nous appartiennent, je veux dire à Erika, à la petite et à moi… tout cela restera ici… avec nous… bref… la maison, qu'en adviendra-t-il ? demanda-t-elle en tordant ses mains sous la table.

Le sénateur ne répondit pas tout de suite, mais continua un moment à tortiller sa moustache et à réfléchir d'un air triste et méditatif. Puis il soupira et se redressa.

— La maison ? dit-il. Il va sans dire qu'elle nous appartient à tous, à toi, à Christian et à moi… et, ce qui est assez drôle, au pasteur Tiburtius aussi, car la part de Clara tombe dans son héritage. Je n'ai pas à en décider seul, j'ai besoin de votre consentement. Mais, bien entendu, il faudra vendre aussitôt que possible, conclut-il en haussant les épaules.

Cependant, à l'expression fugitive de son visage, on put voir qu'il était effrayé de ce qu'il venait de dire.

La tête de Mme Permaneder s'inclina plus bas ; ses mains se desserrèrent, comme si brusquement toutes leurs jointures s'étaient relâchées.

— Notre consentement ! répéta-t-elle après un silence, avec tristesse, voire avec amertume. Mon Dieu, tu sais bien, Tom, que tu feras ce que bon te semblera et que nous ne pourrons pas refuser longtemps notre consentement… Mais si tu permets qu'on te dise un mot… qu'on te supplie… continua-t-elle presque sans voix, sa lèvre supérieure se mettant à trembler. La maison ! La maison de notre mère ! Notre maison paternelle ! Où nous avons été si heureux ! Nous la vendrions…

Le sénateur, de nouveau, haussa les épaules.

— Tu peux m'en croire, mon enfant, tout ce que tu pourras me dire m'émeut autant que toi… Mais ce ne sont pas des raisons, c'est du sentiment. Ce qu'il faut faire est clair. Nous avons ce grand immeuble… Qu'en faut-il faire ? Depuis de longues années, depuis la mort de notre père, tout le bâtiment se détériore. Dans le billard, une famille de chats errants a élu domicile et si l'on en approche on court le risque de passer à travers le plancher. Ah ! si je n'avais pas ma maison de la Fischergrube ! Mais je l'ai, et que pourrais-je en faire ? Est-ce peut-être celle-là qu'il faut vendre ? Juge toi-même… et à qui ? Je perdrais à peu près la moitié de l'argent que j'y ai mis. Ah ! Tony, nous avons assez d'immeubles comme cela, nous en avons bien trop. Les magasins et deux grandes maisons. La valeur des immeubles

est à peine en rapport avec celle du capital de roulement. Non, il faut vendre, vendre…

Mais Mme Permaneder n'entendait rien. Courbée et repliée sur elle-même, elle regardait dans le vide, de ses yeux humides.

— Notre maison ! murmurait-elle… Je me rappelle quand nous l'avons inaugurée… Nous n'étions pas plus hauts que ça, alors. Toute la famille était là. Et l'oncle Hoffstede a lu une pièce de vers… Elle est dans ce carton… Je la sais par cœur. Vénus Anadyomène… Le salon des paysages ! La salle à manger ! Des étrangers !…

— Oui, Tony, c'est ce qu'ont dû penser alors les gens dont grand-père avait acheté la maison. Ils avaient perdu leur fortune, ils ont dû partir, ils sont morts et disparus. Tout a son temps. Soyons heureux et remercions Dieu de n'en pas être encore là où en étaient les Ratenkamp, et de pouvoir partir d'ici dans de meilleures conditions qu'eux…

Des sanglots, une explosion de sanglots lents et douloureux l'interrompit. Mme Permaneder s'abandonnait à sa douleur au point de ne pas penser à sécher ses pleurs qui coulaient sur ses joues. Elle demeurait assise, penchée en avant et affaissée et une goutte chaude tomba sur ses mains mollement abandonnées sur ses genoux, sans qu'elle y prît garde.

— Tom, dit-elle en rendant une fermeté douce et touchante à sa voix que les pleurs manquaient d'étouffer, tu ne te représentes pas ce que je sens en ce moment, tu ne te le représentes pas ! Ta sœur n'a pas été heureuse dans la vie, elle y a eu bien des malheurs. J'ai eu contre moi tout ce que l'on peut imaginer… je ne sais pas en quoi je l'ai mérité. Mais j'ai tout accepté sans perdre courage, Tom, et Grünlich, et Permaneder, et Weinschenk. Car chaque fois que Dieu réduisait ma vie en miettes, je savais que je n'étais pas encore perdue. Je connaissais un endroit, un havre sûr, en quelque sorte, où j'étais chez moi et à l'abri, où je pouvais me réfugier dans toutes les tribulations de la vie… Même à présent, quand tout a été fini et que Weinschenk a été conduit en prison…

« — Mère, ai-je dit, pouvons-nous venir chez toi ?

« — Oui, mes enfants, venez…

« Quand nous étions petits et que nous jouions à la guerre, Tom, il y avait toujours un "abri", un endroit où l'on pouvait se réfugier quand on était en danger et dans la peine, d'où l'on ne pouvait pas être délogé, et où l'on pouvait se reposer en paix. La maison de maman, c'était mon "abri" dans la vie, Tom… Et maintenant… et maintenant… la vendre…

Elle renversa la tête en arrière, cacha son visage dans son mouchoir et se mit à pleurer amèrement.

Il lui prit la main et la tint dans les siennes.

— Je le sais bien, ma chère Tony, je sais tout cela. Mais ne faut-il pas être un peu raisonnables ? Notre bonne mère n'est plus là… nous ne pouvons plus la rappeler. Alors que faire ? Il est insensé de conserver cette maison comme un capital mort… j'en sais quelque chose, n'est-ce pas ?… Faut-il en faire un immeuble de rapport ? Il t'est pénible de penser que des étrangers l'habiteront ; mais alors il est préférable que tu n'aies pas à les voir ; tu loueras pour toi et les tiens une jolie petite maison ou un appartement quelque part, au-delà de la Porte, par exemple… Aimerais-tu mieux habiter ici avec une foule de locataires ?… Et tu auras toujours ta famille, Gerda et moi, et les Buddenbrook de la Grand-Rue, et les Kröger, et Mlle Weichbrodt… sans parler de Clothilde, dont j'ignore si notre société lui plaît ; depuis qu'elle est chanoinesse, elle se fait un peu désirer.

Elle poussa un soupir qui ressemblait presque à un rire, se détourna en pressant son mouchoir sur ses yeux, boudant comme une enfant que l'on cherche à distraire de son mal par une plaisanterie. Mais ensuite elle découvrit résolument son visage, se redressa, rejeta la tête en arrière, comme toujours quand il s'agissait de faire preuve de caractère et de dignité, en essayant pourtant d'enfoncer son menton dans sa poitrine.

— Oui, Tom, dit-elle, et ses yeux éplorés regardaient en clignotant vers la fenêtre d'un air grave et résolu, je serai raisonnable, je le suis déjà. Tu pardonneras… et toi aussi, Gerda… si j'ai pleuré. Cela peut arriver à tout le monde… c'est une faiblesse. Mais c'est tout extérieur, croyez-moi. Vous savez bien que je suis une femme trempée par la vie… Oui, Tom, c'est évident, ce que tu as dit d'un capital mort… je suis assez sensée pour comprendre. Je ne peux que répéter une chose : fais comme bon te semble. C'est à toi de penser et d'agir pour nous, car Gerda et moi nous sommes des femmes, et Christian… enfin, que Dieu ait pitié de lui !… Nous ne pourrions pas te tenir tête, car ce que nous pouvons t'opposer, ce ne sont pas des raisons, ce sont des sentiments. C'est clair comme le jour. À qui vas-tu la vendre, Tom ? Crois-tu que cela se fera bientôt ?

— Ah ! mon enfant, si je le savais… Toutefois, j'en ai déjà touché un mot ce matin à Gosch, le vieux courtier Gosch. Il paraissait assez disposé à prendre l'affaire en main.

— Ce serait bien, oui, ce serait très bien. Sigismond Gosch a ses faiblesses, bien sûr… Ces traductions qu'il fait de l'espagnol, à ce qu'on dit, je ne me rappelle jamais le nom de l'auteur… C'est assez bizarre, tu l'avoueras, Tom, mais il était déjà l'ami de notre père et de plus, il est foncièrement honnête. Et il a du cœur, il est connu pour cela. Il comprendra qu'il ne s'agit pas de la première vente venue, de n'importe quelle maison… Combien penses-tu qu'il en demandera, Tom ? Cent mille marks au moins, hein ?

« Cent mille marks à tout le moins », répétait-elle encore, la main sur le bouton de la porte, alors que son frère et sa femme descendaient déjà l'escalier. Puis, restée seule, elle s'arrêta au milieu de la chambre, et, joignant ses mains, les paumes tournées vers le sol, elle promena autour d'elle de grands yeux désemparés. Sa tête, parée d'un bonnet de dentelle noire, et qu'elle branlait doucement sans arrêt, s'inclina lentement sur une épaule, sous le poids de ses pensées.

CHAPITRE III

On exigea du petit Johann qu'il prît congé de la dépouille mortelle de sa grand-mère ; son père l'ayant ordonné, il ne fit pas entendre un mot de protestation, bien qu'il eût peur. Le lendemain de la pénible agonie de la vieille dame, le sénateur, s'adressant à sa femme pendant le repas, avait semblé blâmer à dessein devant son fils la conduite de l'oncle Christian, qui s'était esquivé au moment où la malade était au plus mal, pour aller se mettre au lit.

— Ce sont les nerfs, Thomas, avait dit Gerda.

Mais il lui avait répliqué sévèrement, avec un regard du côté de Hanno qui n'avait nullement échappé à l'enfant, qu'aucune excuse n'était valable en ce cas. Leur mère avait tant souffert qu'on aurait dû avoir honte d'y assister sans souffrir et de se dérober lâchement à ce peu de souffrance que vous causait le spectacle de son agonie. Hanno en avait conclu qu'il n'oserait rien objecter à cette visite au cercueil ouvert.

La grande pièce lui parut étrangère comme lors du cortège de Noël, lorsqu'il y pénétra la veille des obsèques, venant de la galerie à colonnade avec son père et sa mère. Juste en face, la blancheur de la pierre éclatant sur la verdure sombre des grandes plantes en pots rangées en demi-cercle qui

alternaient avec de hautes torchères d'argent, se dressait sur un piédestal noir la copie du Christ bénissant de Thorwaldsen, qui d'habitude se trouvait dans le corridor. Partout, le long des murs, des tentures de crêpe noir ondulaient dans le courant d'air, voilant le papier bleu ciel et le sourire des blanches statues des dieux qui présidaient aux joyeux banquets tenus dans cette salle. Entre ses parents vêtus de noir, un large crêpe de deuil sur la manche de son costume marin, l'esprit troublé par les parfums de ces gerbes et de ces couronnes auxquels se mêlait, très légère et perceptible par bouffées seulement, une autre odeur inconnue et cependant étrangement familière, le petit Johann, debout près de la bière, regardait la forme rigide qui gisait sous ses yeux, enfouie dans le satin blanc, sévère et solennelle.

Ce n'était pas grand-maman. C'était son bonnet de cérémonie aux rubans de soie blanche, et sa perruque rousse dessous. Mais ce nez pointu, ces lèvres rentrées, ce menton saillant, ces mains jaunes, transparentes et jointes, dont on devinait la froideur et la raideur, ne lui appartenaient pas. C'était une poupée de cire étrangère, et l'idée de l'exposer et de lui rendre hommage ainsi avait quelque chose de terrifiant. Il tournait les yeux du côté du salon des paysages, comme si la véritable grand-maman allait au premier moment y apparaître… Mais en vain. Elle était morte. La mort l'avait changée pour toujours en cette figure de cire qui tenait ses paupières et ses lèvres si impitoyablement, si obstinément closes.

Il s'appuyait sur sa jambe gauche, le genou droit fléchi, de façon à balancer légèrement la pointe du pied, et serrait d'une main sur sa poitrine le nœud de sa régate, l'autre main pendant inerte. Sa tête aux cheveux châtains, bouclés sur les tempes, s'inclinait de côté, et sous ses sourcils froncés ses yeux mordorés cernés d'ombres bleuâtres regardaient en clignotant, avec une expression dégoûtée et pensive, le visage du cadavre. Il respirait lentement, comme avec hésitation, car à chaque instant il attendait cette odeur, cette odeur inconnue et étrangement familière que les effluves embaumés des fleurs ne parvenaient pas à dominer. Et quand elle lui arrivait, quand il la sentait, ses sourcils se fronçaient de plus belle et ses lèvres, frémissaient un peu… Enfin, il soupira, mais ce soupir ressemblait tant à un sanglot que Mme Permaneder se pencha vers lui, l'embrassa et l'emmena.

Et quand le sénateur et sa femme, accompagnés de Mme Permaneder et d'Erika Weinschenk, eurent reçu pendant de longues heures, dans le salon des paysages, les condoléances de la ville, Elisabeth Buddenbrook, née

Kröger, fut rendue à la terre. Des parents éloignés étaient venus de Francfort et de Hambourg recevoir pour la dernière fois l'hospitalité de la maison de la Mengstrasse. La foule des affligés remplissait le grand salon et le salon des paysages, la colonnade et le corridor, quand à la lueur des cierges, majestueusement dressé au chevet du cercueil, tournant vers le ciel son visage rasé où alternaient l'expression d'un sombre fanatisme et celle d'une suave béatitude, le menton pris dans sa large fraise tuyautée et les mains jointes sous ce menton, le pasteur Pringsheim, de l'église Sainte-Marie, prononça l'oraison funèbre.

Il célébra en accents tour à tour sonores et susurrants les qualités de la défunte, sa distinction et son humilité, sa gaieté et sa piété, sa bienfaisance et sa douceur. Il mentionna les soirées de Jérusalem et l'école du dimanche, il fit resplendir encore une fois toute la longue, riche et heureuse vie terrestre de la morte, en lui prêtant l'éclat de son éloquence. Et comme le mot fin a besoin d'une épithète, il parla pour finir de sa « douce fin ».

Mme Permaneder savait ce qu'elle se devait à elle-même et à toute l'assemblée en fait de dignité et de tenue exemplaire. Avec sa fille Erika et sa petite-fille Elisabeth, elle avait pris possession des places les plus en vue, tout près du pasteur, au chevet du cercueil couvert de couronnes, tandis que Thomas, Gerda, Christian, Clothilde et le petit Johann, ainsi que le vieux consul Kröger, assis sur une chaise, avaient dû se contenter d'assister à la cérémonie à des places moins favorisées, comme des parents plus éloignés. Elle figurait là, très droite, les épaules un peu remontées, le mouchoir de batiste à bordure noire serré dans ses mains jointes, et si grande était sa fierté du rôle qui lui était dévolu dans cette cérémonie que cette fierté surmontait parfois la douleur et la faisait oublier. Ses yeux, qu'elle tenait généralement baissés, consciente des regards observateurs de toute la ville, ne pouvaient pas s'empêcher par moments d'errer sur la foule où elle apercevait aussi Julie Möllendorpf, née Hagenström, et son époux… Oui, il avait bien fallu qu'ils vinssent tous, les Möllendorpf, les Langhals, les Kistenmaker et les Œverdieck. Avant que Tony Buddenbrook quittât sa maison, il leur avait bien fallu se rassembler ici une dernière fois pour lui témoigner, en dépit de Grünlich, de Permaneder et de Weinschenk, leur respectueuse sympathie…

Et le pasteur Pringsheim, par son discours, rendait plus profonde la blessure que la mort avait faite ; il remettait à dessein sous les yeux de chacun ce qu'ils avaient perdu, il s'entendait à tirer des larmes d'yeux qui

d’eux-mêmes n’auraient pas pleuré, et l’on se sentait à la fois ému et reconnaissant. Quand il parla des soirées de Jérusalem, toutes les vieilles amies de la défunte se mirent à sangloter, à l’exception de Mme Kethelsen, qui n’entendait rien et regardait droit devant elle avec la mine fermée des sourds, et des sœurs Gerhardt, les descendantes de Paul Gerhardt, qui se tenaient dans un coin, la main dans la main et les yeux pleins de larmes, car elles étaient heureuses de la mort de leur amie, et si elles ne l’enviaient pas, c’est que l’envie et la jalousie étaient étrangères à leurs cœurs.

Quant à Mlle Weichbrodt, elle se mouchait sans arrêt, d’une manière brève et énergique. Mais les dames Buddenbrook de la Grand-Rue ne pleuraient pas ; ce n’était pas leur habitude, leurs visages, tout de même un peu moins pointus que de coutume, exprimaient une douce satisfaction de la justice impartiale de la mort.

Puis, quand le dernier *amen* du pasteur expira, les quatre porteurs entrèrent, avec leurs tricornes noirs, sans bruit mais si vivement que leurs manteaux noirs se gonflaient derrière eux, et ils s’emparèrent de la bière. C’étaient quatre figures de laquais connus de tout le monde, des *extras* qui, dans tous les dîners de la bonne société, passaient les plats et buvaient à même les carafes, dans le corridor, le vin rouge de Möllendorpf. Mais ils étaient également indispensables à tous les enterrements de première et de deuxième classes, et leur habileté à ce travail était grande… Ils savaient que le moment où le cercueil est arraché aux vivants, saisi par des mains étrangères et emporté pour toujours, a besoin d’être facilité par du tact et de la dextérité. En deux ou trois mouvements rapides, silencieux et vigoureux, ils enlevèrent le fardeau posé sur le catafalque et le chargèrent sur leurs épaules, et à peine avait-on eu le temps de se rendre compte de l’horreur de cet instant, que le cercueil couvert de fleurs s’éloignait sans tarder, bien qu’à une allure modérée, et disparaissait sous la colonnade…

Les dames s’empressèrent autour de Mme Permaneder et de sa fille et leur murmurèrent, les yeux baissés, exactement ce qu’il est convenable de chuchoter dans ces circonstances, tandis que les messieurs se préparaient à prendre place dans les voitures.

Puis, ce fut, en un long et noir cortège, le long et lent trajet à travers les rues humides et grises, par le Burgtor, le long de l’avenue dépouillée, frissonnante, sous la pluie fine et froide ; on suivait à pied le cercueil, tandis qu’une marche funèbre résonnait derrière un buisson à demi dépouillé, jusqu’à l’endroit où le tombeau des Buddenbrook, à l’entrée du bosquet,

dressait sa stèle gothique surmontée d'une grande croix de grès. La dalle du tombeau, ornée des armoiries de la famille, gisait à côté de la fosse noire bordée de verdure trempée.

La place avait été préparée pour la nouvelle arrivante. Sous la surveillance du sénateur on avait remis un peu d'ordre ces jours derniers et les restes des anciens Buddenbrook avaient été rangés de côté. À présent, aux accents de la musique, le cercueil retenu par les cordes des porteurs se balançait au-dessus de la fosse en maçonnerie ; il glissa avec un léger bruit et le pasteur Pringsheim, qui avait mis ses manchettes tricotées, se remit à parler. Sa voix exercée s'élevait claire, souple et pieuse, au-dessus de la tombe béante et des têtes inclinées ou mélancoliquement penchées sur l'épaule, et allait se perdre dans l'air frais et calme de l'automne. Enfin, il se pencha sur la tombe, appela la morte par son nom et la bénit d'un signe de croix. Quand il se tut, tandis que les assistants tenaient de leurs mains gantées de noir leurs chapeaux hauts devant leurs visages pour se recueillir en silence, un peu de soleil se montra. Il ne pleuvait plus et au bruit des gouttelettes qui tombaient une à une des arbres et des buissons se mêlait par instants un gazouillis d'oiseaux.

Alors chacun se mit en devoir de serrer une dernière fois la main des fils et du frère de la défunte.

Thomas Buddenbrook, dans son pardessus d'étoffe épaisse et sombre, couvert de fines gouttes argentées, se tenait entre son frère Christian et son oncle Justus pendant ce défilé. Il commençait depuis quelque temps à prendre de l'embonpoint, seul signe de l'âge que laissait paraître son apparence minutieusement soignée. Ses joues, barrées par la moustache longue et effilée, s'arrondissaient, mais elles étaient blafardes, exsangues, blanches et sans vie. Ses yeux légèrement rougis dévisageaient avec une politesse lasse chacun de ceux dont il tenait momentanément la main dans la sienne.

CHAPITRE IV

Huit jours après, un petit vieillard rasé, aux cheveux de neige ramenés sur le front et les tempes, était assis dans le bureau privé du sénateur Buddenbrook, dans le fauteuil de cuir, à côté de la table. Penché en avant, il s'appuyait des deux mains sur la poignée en métal blanc de sa canne ; son

menton pointu et saillant posé sur ses mains, les lèvres serrées d'un air mauvais et les coins de la bouche abaissés, il levait sur le sénateur un regard si atroce et d'une perfidie si venimeuse qu'il paraissait inconcevable de ne pas fuir la compagnie d'un homme pareil. Mais Thomas Buddenbrook, renversé dans son fauteuil, ne manifestait pas d'inquiétude apparente et parlait à ce spectre sinistre et diabolique comme à un citoyen inoffensif… Entre le chef de la maison Johann Buddenbrook et le courtier Sigismond Gosch, c'est du prix de la vieille maison que l'on discutait.

Cela prit beaucoup de temps, car le prix de vingt-huit mille thalers fait par M. Gosch paraissait trop bas au sénateur, tandis que le courtier prenait l'enfer à témoin qu'ajouter un seul écu à cette somme serait de la démence. Thomas Buddenbrook parlait de la situation centrale et des dimensions inusitées de la propriété ; mais M. Gosch, d'une voix sifflante, oppressée et opiniâtre, les lèvres contractées, avec des gestes terrifiants, discourait du risque écrasant qu'il assumait, donnait des explications qui, par leur véhémence, valaient un poème… Ah ! quand donc, à qui, pour quelle somme arriverait-il à revendre cette maison ? Combien de fois dans le cours des siècles un acheteur se présenterait-il pour une propriété de cette étendue ? Son honorable ami et bienfaiteur pouvait-il lui promettre que demain, par le train de Buchen, arriverait des Indes un nabab désireux de s'installer dans la maison Buddenbrook ? À lui, Sigismond Gosch, elle lui resterait pour compte… elle lui resterait pour compte et il serait un homme ruiné, fini, il n'aurait plus le temps de se relever, car son heure était écoulée et sa tombe déjà creusée… déjà creusée… Et comme cette tournure lui plaisait, il y joignit quelques mots au sujet des « lémures exsangues » dont parle Faust, et des mottes de terre qui s'écrasent sourdement sur le couvercle d'un cercueil.

Cependant, le sénateur ne capitulait pas. Il parlait des excellentes facilités de lotissement qu'offrait le terrain, insistait sur la responsabilité qui lui incombait vis-à-vis de ses frères et sœur et s'en tenait au prix de trente mille thalers, pour écouter encore avec un mélange de nervosité et de condescendance une réplique acérée de M. Gosch. Cela dura deux bonnes heures, au cours desquelles M. Gosch eut l'occasion de tirer successivement tous les registres de ses rôles de caractère. Il jouait en quelque sorte un double jeu, il imitait un malfaiteur hypocrite :

— Topez là, monsieur le sénateur, mon jeune bienfaiteur, quatre-vingt mille marks, c'est l'offre d'un vieil honnête homme, disait-il d'une voix

suave en penchant la tête de côté, et son visage grimaçant se contraignait à un sourire de loyauté ingénue, et il tendait sa main, une grande main blanche aux doigts longs et tremblants.

Mais ce n'était que mensonge et traîtrise. Un enfant aurait percé à jour ce masque hypocrite sous lequel grimaçait sinistrement la vilenie foncière du personnage.

Enfin, Thomas Buddenbrook déclara qu'il lui fallait le temps de la réflexion et qu'il devait en tout état de cause se concerter avec ses frères et sa sœur avant d'accepter ces vingt-huit mille thalers, ce qui lui paraissait impossible. Il fit passer provisoirement la conversation sur un terrain neutre, s'informa des succès commerciaux de M. Gosch et de sa santé.

Tout allait mal pour M. Gosch. Il repoussa d'un large et beau geste du bras l'idée d'appartenir à la classe des heureux. La vieillesse approchait, avec ses maux, sa fosse était déjà creusée. À peine si, le soir, il pouvait encore porter à ses lèvres son verre de grog sans en répandre la moitié, tant le diable lui faisait trembler le bras. Il avait beau jurer, c'était en vain. La volonté ne prévalait plus. Qu'importe ! Il avait sa vie derrière lui, et elle n'avait pas été absolument négligeable. Il avait promené sur le monde un regard averti. Les révolutions et les guerres s'étaient déchaînées et leur flux avait aussi traversé son cœur, si l'on peut dire… Ah ! sapristi, c'étaient d'autres temps, lors de cette séance historique du conseil où il avait bravé l'assaut de la populace en furie, aux côtés du père du sénateur, le consul Johann Buddenbrook ! Terreur terrible entre toutes ! Non, sa vie n'avait pas été misérable et sa vie intérieure non plus. Sapristi, il avait senti des forces bouillonner en lui. « Telle est ta force, tel est ton idéal », a dit Feuerbach[47]. Et encore à présent… son âme n'était pas appauvrie, son cœur était resté jeune, il n'avait pas cessé et ne cesserait jamais d'être capable de grandes choses et de servir son idéal avec fidélité et ferveur. Sans doute il l'emporterait avec lui dans la tombe. Mais l'idéal est-il fait pour être atteint et réalisé ? Nullement. « Les étoiles, on ne les convoite pas ! » L'espérance est la meilleure part de la vie… oh ! l'espérance, non pas la réalisation. « L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert du moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. » C'est La Rochefoucauld qui l'a dit, et n'est-ce pas que c'est beau ? Certes, c'étaient des choses que son digne ami et bienfaiteur n'avait nul besoin de savoir. Celui que les flots de la vie matérielle soulèvent sur leurs crêtes de sorte que le bonheur vienne

illuminer son front n’a aucun besoin d’avoir de pareilles pensées. Mais elles sont nécessaires à celui qui rêve seul dans l’ombre profonde.

— Vous êtes heureux, dit-il brusquement en posant une main sur le genou du sénateur et en levant sur lui un regard noyé. Oh ! si ! ne blasphémez pas en le niant. Vous êtes heureux. Vous tenez le bonheur entre vos bras. Vous n’avez eu qu’à entrer en campagne pour conquérir le bonheur, d’un bras robuste – il se corrigea : d’une main vigoureuse, parce qu’il n’admettait pas la répétition trop proche du mot bras.

Puis il se tut et, sans écouter un mot de la protestation résignée du sénateur, il continua à le dévisager d’un air sombre et rêveur. Soudain il se redressa :

— Mais nous sommes là à bavarder, dit-il, et cependant nous nous sommes rencontrés pour affaire. Le temps est précieux, ne le perdons pas en tergiversations. Écoutez-moi, parce que c’est vous, vous me comprenez, parce que…

Il semblait que M. Gosch allait de nouveau se plonger dans quelque belle méditation, mais il se ressaisit et s’écria, avec un geste ample, plein d’élan et d’enthousiasme :

— Vingt-neuf mille thalers, quatre-vingt-sept mille marks pour la maison de votre mère. Topez là.

Et le sénateur topa.

Ainsi que l’on pouvait s’y attendre, Mme Permaneder trouva ce prix ridiculement bas. Si, en considération des souvenirs qu’elle y attachait, on lui avait compté sur la table un million pour la maison et ses dépendances, elle l’eût trouvé convenable et rien de plus. Cependant, elle s’accoutuma vite au chiffre que son frère lui avait dit, surtout parce que ses pensées et ses efforts étaient tendus vers des plans d’avenir.

Elle était sincèrement heureuse de tous les beaux meubles qui lui étaient échus, et bien que personne ne songeât pour l’heure à la chasser de sa demeure paternelle, elle déploya un grand zèle pour découvrir et louer une nouvelle maison pour elle et les siens. Le départ serait dur, sans doute ; rien que d’y penser lui faisait venir les larmes aux yeux. Mais, d’autre part, la perspective de la nouveauté et du changement avait son charme… N’était-ce pas comme un nouvel et quatrième établissement ? De nouveau elle visita des appartements, de nouveau elle conféra avec le tapissier Jacobs, de nouveau elle marchanda dans les magasins des tentures et des tapis… Et le

cœur lui battait, oui, en vérité, le cœur de cette vieille femme trempée par la vie en battait plus fort.

Ainsi passèrent des semaines, quatre, cinq ou six semaines. Vint la première neige ; l'hiver était là, les poêles crépitaient et les Buddenbrook se mirent à réfléchir tristement à la façon dont la Noël se passerait cette fois… Alors se produisit soudain un événement dramatique, les choses prirent un cours qui méritait de fixer l'attention générale et qui la fixa, en effet… La foudre tomba et arrêta net Mme Permaneder au beau milieu de ses affaires.

— Thomas, dit-elle, est-ce que je perds la tête ? Est-ce Gosch qui a le délire ? Ce n'est pas possible. C'est trop absurde, trop inimaginable, trop…

Elle se tut, se tenant les tempes à deux mains. Mais le sénateur haussa les épaules.

— Chère enfant, rien n'est encore décidé, mais l'idée, la possibilité en est apparue, et si tu y réfléchis posément, tu trouveras qu'il n'y a là rien d'inimaginable. C'est un peu choquant, je l'avoue. Moi aussi, j'ai reculé d'un pas quand Gosch me l'a dit. Mais inimaginable ? Qu'est-ce donc qui s'y oppose ?

— Je n'y survivrai pas, dit-elle en se laissant tomber sur une chaise où elle demeura immobile.

Que se passait-il ? Il s'était déjà trouvé un acheteur pour la maison, ou du moins une personne qui paraissait s'y intéresser et qui avait exprimé le vœu de visiter en détail la propriété à vendre, avant de poursuivre les négociations. Et cette personne, c'était M. Hermann Hagenström, négociant en gros et consul royal de Portugal.

Quand la première rumeur atteignit Mme Permaneder, elle en demeura paralysée, ahurie, assommée, incrédule, incapable de saisir complètement cette idée. Mais quand la question prit forme et consistance, quand la visite du consul Hagenström fut imminente, elle se ressaisit et revint à la vie. Elle ne protestait pas, elle se cabrait. Elle trouva des paroles, des paroles brûlantes et tranchantes, et les brandit comme des torches incendiaires ou des haches de combat.

— Cela ne se fera pas, Thomas. Moi vivante, cela ne se fera pas. Quand on vend son chien, on se préoccupe du maître qu'il aura. Et la maison de notre mère ! Notre maison ! Le salon des paysages !

— Mais je te le demande, qu'est-ce qui s'y oppose ?

— Qu'est-ce qui s'y oppose ? Dieu bon, qu'est-ce qui s'y oppose ! Des montagnes devraient surgir sur son chemin, à ce gros homme, Thomas. Des

montagnes ! mais il ne les voit pas. Il ne s'en préoccupe pas. Il ne les remarque pas. C'est donc une brute ?… Depuis des siècles que les Hagenström sont nos ennemis… Le vieil Hinrich a cherché de mauvaises chicanes à notre grand-père et à notre père, et si Hermann n'a rien encore pu te faire de grave, s'il ne t'a pas jeté de bâton dans les jambes, c'est parce qu'il n'en a pas eu l'occasion jusqu'à présent. Quand nous étions enfants, je l'ai giflé en pleine rue, et j'avais mes raisons, et sa gracieuse sœur Julie m'a, ou peu s'en faut, déchiré le visage en revanche. Ce sont là des enfantillages… Soit ! Mais ils ont assisté à nos malheurs d'un air de sarcasme et de satisfaction. Et c'est moi, le plus souvent, qui leur ai procuré cette joie… Telle a été la volonté de Dieu… Mais tout le mal que t'a fait le consul et avec quelle impudence il t'a distancé, tu le sais mieux que personne, Tom, je n'ai rien à t'apprendre sur ce point. Et quand Erika a malgré tout fait un bon mariage, ils se sont démenés jusqu'au jour où ils sont parvenus à évincer le directeur, à le faire interner, par les bons offices de leur frère, ce chat fourré, ce Satan sous sa robe d'avoué… Et maintenant ils oseraient… Ils n'ont pas honte de…

— Écoute, Tony, d'abord nous n'avons rien à dire, car c'est avec Gosch que nous avons traité et c'est à lui de conclure l'affaire avec qui bon lui semble. Je t'accorde qu'il y aurait une certaine ironie du sort…

— Ironie du sort ? Oui, Tom, voilà bien ta façon de t'exprimer. Mais moi, j'appelle ça une honte, un coup de poing en pleine figure… Tu ne songes donc pas à ce que cela signifierait ? Cela signifierait : les Buddenbrook sont finis, ils sont évincés à jamais, ils battent en retraite et les Hagenström prennent leur place au son des fanfares… Jamais je ne prêterai la main à cette infamie. Jamais, Thomas, jamais je ne jouerai mon rôle dans ce spectacle. Qu'il y vienne seulement, qu'il ait l'aplomb de se présenter pour visiter la maison ! Je ne le recevrai pas, tu peux m'en croire. Je m'enfermerai dans une pièce avec ma fille et ma petite-fille. Je tournerai la clef et lui refuserai l'entrée. Voilà ce que je ferai !

— Tu feras ce que tu jugeras raisonnable, ma chère, et tu réfléchiras s'il ne serait pas à propos d'observer strictement les convenances mondaines. Tu crois peut-être que le consul Hagenström se sentirait profondément blessé par ta conduite ? Non, tu te trompes fort, mon enfant. Il n'en serait ni content ni irrité, mais surpris, froidement surpris et indifférent. Tu lui prêtes envers toi et envers nous les mêmes sentiments que tu nourris envers lui. Erreur, Tony ! Il ne te hait nullement. Pourquoi te haïrait-il ? Il ne hait

personne. Il se carre dans son succès, dans son bonheur, il est la sérénité, la bienveillance même, tu peux m'en croire. Je te l'ai assuré plus de dix fois, il te saluerait dans la rue le plus aimablement du monde si tu pouvais une fois seulement prendre sur toi de ne pas lever le nez d'un air agressif et hautain. Il s'en étonne, il éprouve pendant deux minutes une surprise calme et un peu moqueuse qui n'a jamais pu désarçonner un homme à qui personne n'a rien à reprocher… Et toi, que lui reproches-tu ? S'il m'a de beaucoup dépassé en affaires et s'il me fait pièce, avec succès, dans les affaires publiques, de temps à autre, c'est qu'il est sans doute meilleur commerçant et meilleur politique que moi… Il n'y a aucune raison de te mettre à rire de cet air bizarre et furieux. Mais, pour en revenir à la maison, il y a longtemps qu'elle ne signifie plus rien pour la famille, c'est ma maison qui a hérité d'elle peu à peu… je dis cela pour te consoler à tout hasard. D'autre part, on voit bien pourquoi le consul Hagenström en est venu à songer à cet achat. Ces gens-là se sont élevés, leur famille s'accroît, ils sont alliés aux Möllendorpf, ils occupent le tout premier rang pour la fortune et la situation. Mais il leur manque quelque chose, un signe extérieur auquel jusqu'à présent ils ont eu la sagesse et la liberté d'esprit de renoncer… la consécration historique, la légitimation en quelque sorte… L'appétit semble leur en être venu maintenant, ils s'en assurent une part en acquérant une maison comme celle-ci… Tu verras, le consul conservera tout tel quel, dans la mesure du possible, il ne touchera pas aux bâtiments, il laissera au-dessus de la porte le *Dominus providebit*, bien qu'il faille lui rendre cette justice que ce n'est pas au Seigneur, mais à lui seul que la firme Strunck et Hagenström doit un essor aussi satisfaisant.

— Bravo, Tom ! Ah ! cela fait du bien de t'entendre dire une méchanceté contre lui, pour une fois. Au fond, c'est tout ce que je veux. Mon Dieu, si j'avais ton cerveau, c'est moi qui le ferais marcher… Mais tu es là qui…

— Tu le vois, mon cerveau ne me sert pas à grand-chose, en effet.

— Mais tu restes là, comme je te le dis, à parler de la chose avec ce flegme incompréhensible, et tu m'expliques la conduite d'Hagenström ! Ah ! tu as beau dire, tu as un cœur tout comme moi, et je me refuse à croire que ça te laisse aussi indifférent que tu t'en donnes l'air. Tu trouves réponse à mes doléances, c'est peut-être que tu cherches à te consoler toi-même.

— Voilà que tu deviens insolente, Tony. Ce dont je me donne l'air, c'est la vérité. Je te prie de te taire. Tout le reste ne regarde personne.

— Dis-moi une chose seulement, Tom, je t’en supplie. Est-ce que ce ne serait pas le rêve d’un fiévreux ?

— Parfaitement.

— Un cauchemar ?

— Pourquoi pas ?

— Une comédie à faire hurler ?

— Assez ! Assez !

Et le consul Hagenström se présenta à la Mengstrasse, et derrière lui M. Gosch, son chapeau de jésuite à la main, l’échine basse, jetant alentour des regards sinistres, passa devant la femme de chambre qui avait transmis les cartes et tenait ouverte la porte à vitres, puis il entra à la suite du consul dans le salon des paysages.

Hermann Hagenström portait une épaisse et lourde pelisse qui tombait jusqu’aux pieds et s’ouvrait sur un costume d’hiver en tissu anglais verdâtre, bourru et solide ; c’était une notabilité de la ville, un personnage important à la Bourse. Il était si extrêmement gras que, non seulement son menton, mais tout le bas de son visage était double, sous la barbe blonde arrondie et assez courte qui ne suffisait pas à le dissimuler, et la peau rasée de son crâne formait à certains mouvements du front et des sourcils des plis épais. Son nez tombait plus aplati que jamais sur la lèvre supérieure et soufflait péniblement dans sa moustache ; mais de temps à autre la bouche venait à la rescousse et béait pour une forte aspiration. Il s’y joignait un bruit de mastication adouci, produit par le détachement progressif de la langue quittant la mâchoire supérieure et le palais.

Mme Permaneder blêmit en entendant ce bruit bien connu. Une vision de petits pains au citron, fourrés de saucisse truffée et de foie gras de Strasbourg se présenta à elle et faillit ébranler un moment la dignité de statue de son attitude. Coiffée d’un petit bonnet de deuil sur ses bandeaux lisses, vêtue d’une robe noire très seyante, dont la jupe était couverte de volants jusqu’en haut, elle demeura assise sur le sofa, les bras croisés et les épaules un peu remontées ; au moment où les deux messieurs entrèrent, elle adressa encore une remarque indifférente et paisible à son frère le sénateur, qui eût été incapable de l’abandonner en un pareil moment. Elle demeura encore assise, tandis que le sénateur s’avançait au milieu de la pièce pour échanger des salutations, cordiales avec le courtier Gosch, correctes et courtoises avec le consul, puis elle se leva à son tour, s’inclina légèrement devant les deux hommes à la fois et se joignit ensuite, sans beaucoup

d’insistance, à son frère quand il invita les visiteurs à prendre place. À force d’indifférence distante, elle tenait les yeux presque complètement fermés.

Tandis que l’on s’asseyait, et dans le cours des minutes suivantes, le consul et le courtier parlèrent tour à tour. M. Gosch, avec une humilité repoussante à force de fausseté, qui dissimulait mal une perfidie visible à tous, pria que l’on voulût bien excuser le dérangement, si le consul Hagenström exprimait le désir de faire le tour des appartements, puisque, éventuellement, il songeait à s’en rendre acquéreur… Puis le consul répéta la même chose en d’autres termes, d’une voix qui rappela de nouveau à Mme Permaneder les petits pains fourrés au citron. Oui, en effet, cette idée lui était venue et s’était muée en un désir qu’il espérait réaliser pour lui et les siens, à supposer que M. Gosch ne voulût pas faire une trop bonne affaire sur leur dos à tous, ah ! ah !… Bref, il ne doutait pas que la chose pût s’arranger à la satisfaction réciproque.

Il avait des façons libres, insouciantes et mondaines qui ne manquèrent pas d’impressionner Mme Permaneder, d’autant plus que, par courtoisie, il s’adressait presque toujours à elle. Il daigna même donner, en s’excusant presque, les raisons de ce désir.

— De la place, de la place ! dit-il. Ma maison de la Sandstrasse… Imaginez-vous, madame, et vous, monsieur le sénateur, elle nous devient littéralement trop étroite. Parfois nous n’avons plus la place de nous y mouvoir. Je ne parle pas de la place pour recevoir, Dieu m’en garde ! Il suffit littéralement de la famille, les Huneus, les Möllendorpf, la famille de mon frère Moritz… Et nous sommes là comme des harengs. Alors, pourquoi pas, n’est-ce pas ?

Son ton était celui d’une indignation légère, avec une expression de visage et des gestes qui signifiaient : « Vous comprenez ?… je n’ai pas de raisons de supporter cela… je serais bien sot… puisque, Dieu merci, je ne manque pas de ce qui est nécessaire pour y remédier… »

— J’ai voulu attendre, poursuivit-il, que Zerline et Bob eussent besoin d’une maison, pour leur céder la mienne et chercher quelque chose de plus grand, mais… (Il s’interrompit.) Vous savez que ma fille Zerline et Bob, l’aîné de mon frère le procureur, sont depuis longtemps fiancés… Le mariage ne peut plus être ajourné trop longtemps… deux ans au plus… Ils sont jeunes… tant mieux ! Mais, pour faire bref, pourquoi devrais-je les attendre et laisser échapper l’occasion favorable qui s’offre à moi en ce moment ? Ce ne serait pas raisonnable, assurément…

La bonne entente régnait dans la pièce, et la conversation roula un moment sur ces événements de famille, sur ce mariage projeté, les mariages avantageux entre cousins germains étant chose coutumière dans la ville, personne n'y faisait objection. On s'informa des plans des jeunes gens relativement à leur voyage de noces. Ils pensaient aller sur la Riviera, à Nice, etc. Il fut aussi question des enfants plus jeunes et le consul parla d'eux avec plaisir et satisfaction, d'un ton léger, en haussant les épaules. Il avait pour sa part cinq enfants, et son frère Moritz en avait quatre, garçons et filles… oui, merci beaucoup, ils étaient tous en bonne santé. Pourquoi ne le seraient-ils pas ? Bref, ils allaient tous bien. Puis il revint à l'accroissement de sa famille, à l'exiguïté de sa demeure…

— Ici, c'est tout autre chose, fit-il. Je m'en suis aperçu en venant. Cette maison est une perle, une perle, sans contestation possible, à supposer que l'on admette une comparaison aussi disproportionnée, ah ! ah… Rien que ces tapisseries que voilà… je vous avoue, madame, que tout en parlant je ne cesse pas d'admirer vos tapisseries. Une pièce charmante, effectivement… Quand je pense… c'est ici que vous avez vécu jusqu'à présent ?…

— Sauf quelques interruptions, oui, dit Mme Permaneder, avec cette voix blanche qu'elle prenait quelquefois.

— Interruptions, oui, répéta le consul avec un sourire obligeant.

Puis il coula un regard du côté du sénateur et de M. Gosch et comme ils étaient très engagés dans leur conversation, il approcha son siège du sofa de Mme Permaneder et se pencha vers elle au point que le souffle pesant de son nez haletait juste au-dessus d'elle. Trop polie pour se détourner ou pour se dérober à cette haleine, elle demeurait raide, aussi droite que possible, et le regardait sous ses paupières baissées. Mais il ne remarqua pas la position contrainte et désagréable où elle se trouvait.

— Qu'en dites-vous, madame ? dit-il. Il me semble qu'une fois déjà nous avons fait des affaires ensemble ? Il est vrai qu'alors il ne s'agissait que… de quoi donc déjà ? De friandises, de sucreries, hein ?… Et à présent c'est de toute une maison…

— Il ne m'en souvient pas, dit Mme Permaneder, raidissant encore le cou, car il rapprochait son visage d'une façon inconvenante et intolérable.

— Il ne vous en souvient pas ?

— Non, sincèrement, je ne me souviens pas de sucreries. J'ai plutôt comme une vague idée de petits pains au citron, fourrés de saucisse

grasse… un sandwich répugnant au possible… Nous étions enfants alors… Mais la maison, c'est autre chose, cela ne regarde que M. Gosch…

Elle jeta à son frère un rapide regard de reconnaissance, car, la voyant dans l'embarras, il vint à son aide en prenant la liberté de demander s'il serait agréable à ces messieurs de faire d'abord le tour de la maison. Ils y étaient prêts. On prit provisoirement congé de Mme Permaneder, car on espérait encore avoir le plaisir… Puis le sénateur fit passer ses hôtes par la salle à manger.

Il leur fit monter et descendre des escaliers, leur montra les chambres du second étage, ainsi que les pièces situées le long du corridor au premier, et les pièces du rez-de-chaussée, et même la cuisine et la cave. Quant aux bureaux, on s'abstint d'y pénétrer, car cette ronde tombait dans les heures de travail de la société d'assurances. On échangea quelques remarques au sujet du nouveau directeur, que le consul Hagenström affirma par deux fois être un homme foncièrement honnête, à quoi le sénateur ne répondit rien.

Ils traversèrent le jardin nu en marchant dans la neige à demi fondue ; ils donnèrent un coup d'œil au pavillon et revinrent à la cour d'entrée, près de la buanderie, pour traverser ensuite par l'étroit chemin dallé la cour du fond où croissait le chêne et gagner le bâtiment du fond. Ici, tout était vétuste : l'herbe et la mousse foisonnaient entre les pavés de la cour, les escaliers de la maison étaient délabrés et l'on ne réussit qu'à troubler passagèrement la famille de chats sauvages établie dans le billard dont on ouvrit la porte sans y pénétrer, car le parquet n'était pas sûr.

Le consul Hagenström se taisait, visiblement occupé de ses calculs et de ses plans.

— Mon Dieu, oui, disait-il sans cesse d'un air indifférent et évasif, et il voulait dire par là que, s'il devenait le maître de ces lieux, tout cela devrait changer, naturellement.

Il s'arrêta un instant sur le sol d'argile durcie du rez-de-chaussée et contempla la vaste voûte.

— Mon Dieu, oui, répéta-t-il en faisant osciller un peu le gros câble détérioré qui soutenait un crochet de fer rouillé et pendait là, immobile, au centre de la pièce, depuis de longues années.

Puis il pivota sur ses talons.

— Oui, je vous remercie beaucoup de toutes vos peines, monsieur le sénateur ; je pense que nous en avons fini, dit-il, puis il demeura à peu près

muet, tandis que l’on revenait rapidement en arrière jusqu’au bâtiment de devant.

Il ne dit rien non plus quand les deux visiteurs prirent congé de Mme Permaneder dans le salon des paysages et que Thomas Buddenbrook les reconduisit dans l’escalier et à travers l’antichambre du rez-de-chaussée. Mais à peine les dernières salutations échangées, à peine le consul Hagenström, au sortir de la rue, se fut-il tourné vers son compagnon, l’agent d’affaires, que l’on put remarquer qu’une conversation très animée reprenait entre eux…

Le sénateur rentra dans le salon des paysages, où Mme Permaneder se tenait droite sur son siège, la mine sévère, tricotant sur deux longues aiguilles de bois un jupon de laine noire pour sa petite-fille, la petite Elisabeth, jetant de temps à autre un regard sur l’espion placé devant la fenêtre. Thomas arpenta un moment la pièce sans rien dire, les mains dans les poches du pantalon.

— Oui, dit-il enfin, je l’ai abandonné au courtier. Nous n’avons plus qu’à attendre les événements. Je pense qu’il achètera le tout, qu’il habitera ici sur le devant et fera valoir d’une autre manière les bâtiments sur la cour.

Elle ne le regarda pas, ne modifia pas la position roide de son buste, et ne cessa pas de tricoter ; au contraire, elle imprima au mouvement de ses aiguilles une rapidité croissante.

— Oh ! bien sûr, il l’achètera, il achètera tout, dit-elle de sa voix blanche. Pourquoi ne l’achèterait-il pas, en effet ? Bien sûr, ce serait stupide de sa part.

Et, les sourcils levés, elle fixait à travers le binocle qu’il lui fallait porter à présent pour travailler, mais qu’elle ne savait pas ajuster, un regard raide et ferme sur ses aiguilles qui tourbillonnaient avec une rapidité vertigineuse et un cliquetis subtil.

*

Vint Noël, la première fête de Noël sans la vieille Mme Buddenbrook. On passa la veillée du 24 décembre chez le sénateur, sans les dames Buddenbrook de la Grand-Rue et sans les vieux Kröger ; car, depuis que les repas de famille avaient cessé, Thomas n’était plus disposé à réunir chez lui tous les habitués des soirées de Noël de sa mère, ni à leur faire des cadeaux. On n’avait invité que Mme Permaneder, Erika Weinschenk et la petite Elisabeth, Clothilde, Christian, la chanoinesse et Mlle Weichbrodt, ce qui

n’empêcha pas cette dernière, le 25 décembre, dans sa petite chambre surchauffée, de faire sa distribution coutumière de cadeaux, agrémentée d’accidents.

Il manquait le chœur des pauvres qui, dans la maison de la Mengstrasse, recevaient des chaussures et des lainages, et les petits chanteurs de la maîtrise n’avaient pas été convoqués. On chanta tout simplement au salon *Douce nuit, sainte nuit*, sur quoi Thérèse Weichbrodt lut avec une ferveur extrême l’Évangile de Noël, à la place de Gerda qui ne se souciait pas de le faire ; puis, en fredonnant la première strophe de *Mon beau sapin*, on traversa l’enfilade des pièces qui menaient au grand salon.

On manquait de toute raison spéciale de se sentir heureux. Les visages étaient loin de rayonner, et la conversation traînait. De quoi aurait-on causé ? Il n’y avait rien de très réconfortant en perspective. On rappela le souvenir de la mère disparue, on parla de la vente de la maison, de l’appartement si ensoleillé que Mme Permaneder avait loué dans une agréable maison, au-delà du Holstentor, en face des bosquets du Lindenplatz, et de ce qui arriverait quand Hugo Weinschenk serait libéré… De temps à autre, le petit Johann jouait au piano quelque morceau qu’il avait étudié avec M. Pfuhl ; il accompagna sa mère dans une sonate de Mozart, avec une jolie sonorité malgré quelques fautes. On le complimenta, on l’embrassa, puis Ida Jungmann l’emmena coucher, car il était encore tout pâle et très las, ce soir-là, relevant à peine d’une crise intestinale toute récente.

Christian lui-même, qui depuis certaine scène violente dans la petite salle à manger, n’avait plus parlé de projets matrimoniaux et restait dans les mêmes termes, plutôt humiliants pour lui, avec son frère, se montrait taciturne et peu enclin à plaisanter. Il essaya un moment de quêter du regard un peu de sympathie chez les personnes présentes pour le « tourment » de son côté gauche, puis se rendit de bonne heure à son cercle et ne revint qu’à l’instant du souper traditionnel… Alors, les Buddenbrook, débarrassés de cette soirée de Noël, se sentirent soulagés.

Au début de l’année 1872, on licencia le personnel de la veuve du consul. Les domestiques furent congédiés et Mme Permaneder rendit grâces à Dieu le jour où Mlle Severin, après l’avoir bravée d’odieuse façon, se retira, emportant les robes de sa mère et le linge dont elle avait réussi à s’emparer. Puis on vit des tapissières dans la Mengstrasse et l’on commença à vider la vieille maison. Le grand bahut sculpté, les candélabres dorés et

les autres objets qui avaient échu au sénateur furent emportés dans la Fischergrube. Christian s'installa avec sa part d'héritage dans une garçonnière de trois pièces près de son cercle, et la petite famille Permaneder-Weinschenk fit son entrée dans l'appartement assez élégant du Lindenplatz. C'était un joli petit logement, et sur la porte une plaque de cuivre étincelante portait en caractères contournés ces noms : « Mme veuve Antonie Permaneder-Buddenbrook ».

Mais à peine la maison de la Mengstrasse fut-elle vide qu'une équipe d'ouvriers parut sur les lieux et se mit à abattre le bâtiment du fond, et la poussière du mortier assombrissait l'air. Tout l'immeuble était passé définitivement en la possession du consul Hagenström. Il avait semblé mettre son point d'honneur à l'acquérir, car il avait aussitôt mis une enchère sur l'offre venue de M. Sigismond Gosch, de Brême, et il entreprenait sans tarder de mettre sa propriété en valeur, avec cette ingéniosité qu'on lui connaissait depuis longtemps. Dès le printemps, il s'installa avec sa famille dans le principal corps de logis, laissant tout en l'état dans la mesure du possible, sauf quelques menues restaurations et transformations conformes au confort de l'époque. C'est ainsi que les cordons de sonnettes furent partout supprimés et remplacés par des sonnettes électriques. Mais déjà le bâtiment du fond avait cédé la place à une construction aérée et élégante dont la façade regardait vers la Bäckergrube et qui offrait aux magasins et aux entrepôts de hautes et vastes salles.

Mme Permaneder avait affirmé à plusieurs reprises à son frère Thomas, sous la foi du serment, que désormais rien au monde ne la déciderait à jeter ne fût-ce qu'un regard sur sa maison paternelle. Mais c'était un serment impossible à tenir, et le hasard l'amenait parfois à passer devant les magasins et les vitrages du bâtiment du fond que l'on avait trouvé très vite à louer avantageusement, ou devant la vénérable façade à pignons où on lisait à présent au-dessous du *Dominus providebit* le nom du consul Hermann Hagenström. Il arrivait alors que Mme Permaneder, en pleine rue et en public, se mettait à pleurer tout haut. Elle rejetait la tête en arrière comme un oiseau qui va se mettre à chanter, se passait le mouchoir sur les yeux et poussait un gémissement répété qui exprimait à la fois une protestation et une plainte ; sur quoi, indifférente aux passants quels qu'ils fussent et aux exhortations de sa fille, elle s'abandonnait aux larmes.

C'étaient toujours ces sanglots d'enfant, spontanés, bienfaisants, qui lui étaient demeurés fidèles à travers les tempêtes et les naufrages de sa vie.

OceanofPDF.com

DIXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Souvent, à ses heures sombres, Thomas Buddenbrook se demandait quel homme il était en somme devenu, ce qui lui donnait le droit à plus d'estime qu'au premier venu de ses concitoyens moins doués, petits bourgeois honnêtes et bornés. La vigueur de son imagination, l'idéalisme actif de sa jeunesse avaient disparu. Pour faire du travail un jeu et se jouer de son travail, pour déployer une activité mi-sérieuse, mi-enjouée au service de fins auxquelles on ne reconnaît qu'une valeur symbolique, pour vivre de ce genre de compromis fait de scepticisme jovial et de spirituelles demi-vérités, il faut beaucoup de fraîcheur, d'humour et d'entrain. Thomas Buddenbrook se sentait indiciblement las et dégoûté.

Il avait réalisé toutes les ambitions permises et il savait bien qu'il avait depuis longtemps dépassé le point culminant de son existence, si l'on pouvait parler de point culminant, ajoutait-il en lui-même, dans une existence aussi médiocre et aussi mesquine.

Pour ne parler que d'affaires, sa fortune passait généralement pour fort réduite, sa maison semblait décliner. Mais s'il comptait son héritage maternel, sa part de la maison de la Mengstrasse et ses propriétés foncières, il possédait encore plus de six cent mille marks. Il est vrai que le fonds de roulement dormait depuis des années ; cette façon mesquine de traiter des affaires de gros sous, dont il s'était déjà plaint lors de l'affaire des moissons de Pöppenrade, ne s'était pas amendée ; au contraire, elle avait plutôt empiré depuis le coup qu'il avait alors reçu. Et maintenant, à l'heure où tous étaient animés d'une ardeur neuve et victorieuse, quand on voyait, depuis l'adhésion au Zollverein, de petites boutiques de mercerie se transformer en importants magasins de gros dans l'espace de quelques années, la firme Johann Buddenbrook piétinait et ne tirait aucun avantage des conquêtes de l'époque. Si l'on interrogeait le chef sur la marche de ses affaires, il répondait, avec un geste évasif et las : « Ah ! il n'y a rien de bien réjouissant à en dire… » Un concurrent plus actif, qui était aussi un ami

intime des Buddenbrook, déclara que Thomas ne jouait plus à la Bourse qu'un rôle purement décoratif, et cette allusion plaisante à l'extérieur soigné du consul suscita l'admiration et les rires comme un chef-d'œuvre d'habileté dialectique.

Mais si le sénateur ne mettait plus au service de la vieille raison sociale tout l'enthousiasme de jadis, paralysé qu'il était par les déboires subis et la lassitude intérieure, d'autre part ses ambitions civiques se heurtaient à des limites désormais infranchissables. Depuis des années, depuis son élection au Sénat, il avait atteint, là aussi, à tout ce qu'il lui était permis d'espérer. Il lui restait une situation à défendre, des fonctions à remplir ; il n'y avait plus rien à conquérir ; il n'avait devant lui que le présent, que de mesquines réalités – plus d'avenir, plus de plans ambitieux ! Il est vrai qu'il avait su faire de ses pouvoirs un usage plus efficace qu'aucun autre à sa place, et ses ennemis mêmes ne pouvaient guère nier qu'il ne fût le bras droit du bourgmestre. Mais quant à devenir bourgmestre, il n'y pouvait pas songer, étant négociant et n'ayant pas fait d'études ; il n'avait même pas suivi le lycée jusqu'au bout, il n'avait pas fait son droit, il n'avait pas eu de formation universitaire. Et lui qui de tout temps avait consacré ses loisirs à des lectures littéraires et historiques, lui qui se sentait supérieur à tout son entourage par l'esprit, par l'intelligence, la culture et les manières, il ne prenait pas son parti de ce que le manque de diplômes lui rendît impossible d'occuper la première place dans ce petit État où il était né.

— Quels sots nous avons été, disait-il à son ami et admirateur Stéphane Kistenmaker (mais en disant « nous », il pensait à lui seul), d'entrer si tôt dans les bureaux au lieu de terminer nos classes !

Et Stéphane Kistenmaker répondait :

— Oui, tu as bien raison… Et pourquoi ? je me le demande…

Le sénateur, à présent, travaillait le plus souvent seul à la grande table d'acajou dans son cabinet ; d'abord parce que là, personne ne le voyait appuyer sa tête sur sa main et méditer les yeux clos, mais surtout parce que le pédantisme exaspérant avec lequel son associé, M. Frédéric-Guillaume Marcus, assis en face de lui, remettait sans cesse en ordre ses crayons et ses plumes et se caressait la moustache, l'avait chassé de la place qu'il occupait près de la fenêtre dans le bureau principal.

La minutie pédante du vieux M. Marcus était devenue, avec les années, une véritable manie, mais ce qui l'avait rendue, dans les derniers temps, intolérable et irritante à Thomas Buddenbrook, c'est qu'à sa propre horreur

il observait souvent en lui-même le même travers. Oui, chez lui-même, jadis si ennemi de toute mesquinerie, s'était développée une sorte de minutie qui provenait à vrai dire, chez lui, d'un tempérament et d'un état d'esprit tout à fait différents.

Il sentait le vide en lui, il ne voyait ni plan intéressant ni travail attachant où il pût trouver joie et satisfaction. Mais son goût de l'action, l'incapacité où il était de laisser son cerveau oisif, son activité propre qui avait toujours été si différente de l'activité naturelle et régulière de ses pères, cette activité un peu artificielle et commandée par les nerfs, où il trouvait un narcotique, comme dans ces petites cigarettes russes trop fortes qu'il fumait sans arrêt, elle ne l'avait pas quitté ; mais il la gouvernait moins que jamais, elle avait pris la haute main, elle était devenue un martyre en se gaspillant pour une foule de petits riens. Il se sentait obsédé par cinq cents bagatelles, relatives le plus souvent à l'entretien de sa maison ou à sa toilette ; il les remettait à plus tard, tant il en était excédé, sa tête n'arrivait pas à les retenir toutes ensemble, et il ne parvenait pas à les liquider, parce qu'il y dépensait trop, beaucoup trop de temps et de réflexion.

Ce que l'on appelait en ville sa fatuité avait augmenté au point qu'il commençait à en avoir honte, sans avoir la force de renoncer aux habitudes qui l'avaient fortifiée. À partir du moment où, après une nuit, non pas d'insomnie, mais de pénible sommeil, il allait en robe de chambre retrouver M. Wenzel, le vieux coiffeur – c'était à neuf heures, autrefois il se levait plus tôt – il passait une heure et demie à sa toilette avant de se sentir prêt et résolu à commencer la journée en montant au premier étage pour y prendre le thé. Son hygiène était réglée de la façon la plus minutieuse, la plus stricte et la plus invariable, jusque dans le moindre détail, depuis la douche froide dans la salle de bains jusqu'à la fin, lorsque, le dernier grain de poussière ayant été enlevé de la redingote, les moustaches avaient été pour la dernière fois passées entre les branches du fer à friser ; et le déroulement toujours répété de ces innombrables petits gestes et petits travaux le mettait à chaque instant au désespoir. Cependant, il n'eût pas pris sur lui de quitter le cabinet de toilette avec la conscience d'en avoir négligé un seul ou de s'en être trop rapidement acquitté, tant il craignait de perdre quelque chose de cette sensation de fraîcheur, de calme et d'intégrité qui se dissipait tout de même en moins d'une heure et qu'il fallait ensuite restaurer tant bien que mal.

Il était économe en toute chose, pourvu que cela ne l'exposât pas aux racontars, sauf en ce qui touchait à sa garde-robe, qu'il commandait

toujours au tailleur le plus élégant de Hambourg, et qu'il faisait entretenir et renouveler sans regarder jamais à la dépense. Une fausse porte fermait le placard spacieux pratiqué dans le mur du cabinet de toilette et dans lequel étaient suspendus en longues files, à des portemanteaux de bois, les jaquettes, les smokings, les redingotes, les habits pour toutes les saisons et toutes les cérémonies mondaines ; les pantalons, soigneusement pliés, s'empilaient sur plusieurs chaises. Mais la commode, surmontée d'un vaste miroir, et qui portait les peignes, les brosses, les produits destinés au soin des cheveux et de la barbe, renfermait la provision de linge varié, sans cesse porté, changé, lavé, mis au rebut et renouvelé.

Il passait de longues heures dans ce cabinet, non seulement le matin, mais aussi avant chaque repas, avant les séances du Sénat, avant chaque réunion publique, bref, chaque fois qu'il s'agissait de se montrer et d'agir en public, même quand il mangeait chez lui, seul avec sa femme, le petit Johann et Ida Jungmann. Et quand il sortait de cette pièce, le linge frais sur son corps, l'élégance irréprochable et discrète de son vêtement, son visage soigneusement lavé, l'odeur de la brillantine dans sa moustache et la fraîcheur astringente de l'eau dentifrice dans sa bouche lui donnaient cette impression de satisfaction parfaite qui est celle de l'acteur entrant en scène après avoir minutieusement composé son visage. En effet, la vie de Thomas Buddenbrook n'était plus que celle d'un acteur, mais d'un acteur dont l'existence entière, jusque dans les menus actes quotidiens, se passerait à jouer un même rôle, un rôle qui, à l'exception de rares et brefs instants de solitude et de détente, requiert sans cesse et dévore toutes ses forces. L'absence de tout intérêt profond et vif, l'appauvrissement et le délabrement de son âme – délabrement qui se faisait sentir presque continuellement comme un chagrin obscur et pesant, un sentiment de nécessité inexorable et la résolution tenace de sauvegarder à tout prix sa dignité, de dissimuler sa déchéance par tous les moyens et de sauver les apparences, avaient ainsi transformé son existence, l'avaient rendue artificielle, consciente, contrainte au point que tout mouvement, toute parole, la moindre de ses actions parmi les hommes était devenue une comédie fatigante et épuisante.

D'étranges bizarreries se faisaient jour, des lubies singulières qu'il observait en soi avec surprise et répulsion. Au contraire des hommes qui, ne jouant pas de rôle, cherchent à observer sans qu'on les remarque et se tiennent discrètement à l'abri des regards, il détestait être placé à contre-jour, se sentir dans l'ombre et voir les gens en pleine lumière devant lui.

Plutôt se laisser à demi aveugler par la lumière en plein dans les yeux et n'apercevoir que comme une masse indistincte les autres, son public, ceux sur lesquels il avait à faire l'impression d'un aimable homme du monde ou d'un commerçant actif et d'un chef d'entreprise imposant… Cela seul lui donnait un sentiment d'isolement et de sécurité, l'aveugle ivresse de se produire tout en recherchant des succès. Oui, c'est justement cette sorte d'ivresse d'agir qui avait fini par devenir pour lui l'état le plus tolérable. Lorsqu'il se levait, le verre en main, pour porter un toast, avec une mimique aimable, des gestes plaisants et d'habiles tournures de phrase qui portaient juste et déchaînaient une hilarité cordiale, on pouvait, malgré sa pâleur, reconnaître en lui le Thomas Buddenbrook de jadis ; il lui était plus malaisé de conserver la pleine maîtrise de lui-même s'il demeurait assis et oisif. Alors, la fatigue et le dégoût s'élevaient en lui, voilaient son regard et lui ravissaient le commandement des muscles de son visage et le contrôle de ses membres. Il n'avait plus qu'un seul vœu : céder à ce désespoir, à cette lassitude, s'esquiver et, rentré chez lui, enfouir sa tête dans la fraîcheur de l'oreiller.

*

Mme Permaneder avait dîné chez son frère, et même elle y avait dîné seule, car sa fille également invitée était allée dans l'après-midi voir son mari à la prison et se sentait lasse et souffrante, comme toujours en pareil cas ; aussi était-elle restée chez elle.

Mme Antonie avait parlé à table de Hugo Weinschenk, dont l'humeur devait être fort triste, puis on se demanda à quelle date un recours en grâce pourrait être adressé au Sénat avec quelque chance de succès. Les trois Buddenbrook avaient pris place au salon autour du guéridon, sous la grande lampe à gaz. Gerda et sa belle-sœur, leur ouvrage à la main, se faisaient face. La femme du sénateur penchait sur une broderie de soie son beau visage pâle, et ses lourds cheveux, éclairés à peine, semblaient brûler d'un feu sombre ; Mme Permaneder, son lorgnon de travers et posé à rebours sur le nez, fixait avec des gestes minutieux un gros nœud de satin rouge à une minuscule corbeille jaune. Un cadeau d'anniversaire pour quelque amie. Le sénateur, les jambes croisées, assis à l'écart dans un vaste fauteuil rembourré à dossier incliné, lisait le journal tout en aspirant de temps à autre la fumée de sa cigarette russe qu'il exhalait ensuite sous forme d'un filet gris clair à travers sa moustache.

C’était la chaude soirée d’un dimanche d’été. La haute fenêtre ouverte laissait entrer dans la pièce l’air tiède et légèrement humide. De la table, on pouvait voir les étoiles entre les nuages qui passaient très lentement par-dessus les pignons gris des maisons d’en face. En bas, dans le petit magasin d’Iwersen, il y avait encore de la lumière. Plus haut, dans la rue silencieuse, on jouait de l’accordéon, avec d’innombrables fausses notes ; sans doute, un domestique du camionneur Dankwart. Par moments, on entendait du bruit : un groupe de matelots passaient, chantant, fumant, sortant bras dessus bras dessous de quelque auberge borgne du port, et, déjà gais, cherchaient quelque plaisir plus louche encore. Leurs voix rudes et leurs pas chaloupés se perdaient dans une rue de traverse.

Le sénateur posa le journal sur la table, fourra son pince-nez dans son gousset et se passa la main sur le front et les yeux.

— Faible, très faible, cette *Gazette*, dit-il. Je pense chaque fois à ce que grand-mère disait des plats fades et sans consistance : « Ça n’a pas plus de goût que l’air quand on tire la langue à la fenêtre. » En trois minutes d’ennui, on a tout lu. Il n’y a rien du tout là-dedans.

— Oui, Dieu le sait, tu peux bien le dire, Tom, dit Mme Permaneder en posant son ouvrage (et elle regardait son frère par-dessus son binocle). Mais que veux-tu qu’il y ait ? Je l’ai toujours dit, même quand je n’étais qu’une petite sotte : cette *Gazette municipale* n’est qu’une feuille de chou. Je la lis, il est vrai, parce que le plus souvent je n’ai rien d’autre à lire… Mais savoir que le consul Untel, négociant en gros, songe à célébrer ses noces d’argent, je ne trouve pas cela palpitant. On devrait lire d’autres journaux, la *Gazette de Hartung*, de Königsberg, ou la *Gazette rhénane*. On pourrait alors…

Elle s’interrompit. Tout en parlant, elle avait pris le journal, l’avait déplié et en avait négligemment parcouru des yeux les colonnes. Mais soudain son regard s’arrêta sur un bref entrefilet de quatre à cinq lignes… Elle se tut brusquement, saisit son lorgnon d’une main, acheva de lire l’entrefilet en ouvrant lentement la bouche, puis poussa deux cris de terreur en serrant ses paumes contre ses joues, les coudes écartés du corps.

— Impossible… Pas possible… Non, Gerda… Tom… tu n’as pas vu cela… C’est affreux… La pauvre Armgard ! Il ne lui manquait plus que cela…

Gerda avait levé la tête, et Thomas s’était tourné, épouvanté, vers sa sœur. Violemment émue, scandant chaque mot d’une voix de gosier toute tremblante, Mme Permaneder lut ce communiqué d’après lequel, la veille au

soir, dans le cabinet de travail du château de Pöppenrade, le grand propriétaire Ralf von Maiboom s'était tué d'un coup de revolver.

« Des difficultés pécuniaires semblent avoir causé cet acte de désespoir. M. von Maiboom laisse une femme et trois enfants. »

Sur ces derniers mots, elle laissa tomber le journal sur ses genoux, se renfonça dans son fauteuil et regarda sans rien dire son frère et sa belle-sœur, d'un air désemparé, avec des yeux hagards.

Thomas Buddenbrook avait aussitôt détourné les yeux et regardait par-dessus la tête de sa sœur, entre les portières, dans le vide noir du salon.

— Avec un revolver ? demanda-t-il après deux minutes au moins de silence. (Puis, après un nouveau silence, d'une voix basse et sarcastique :) Sans doute, sans doute… un noble…

Puis il se replongea dans ses pensées. La rapidité avec laquelle il tordait entre ses doigts la pointe de l'une de ses moustaches contrastait singulièrement avec l'immobilité vacante, fixe et indécise de son regard. Il ne prêtait nulle attention aux jérémiades de sa sœur ni à ses conjectures au sujet de ce que serait désormais la vie de son amie Armgard ; il ne remarquait pas non plus que Gerda, sans tourner la tête vers lui, fixait pourtant sur lui d'un air inquisiteur le regard de ses yeux marron, rapprochés et dont les coins s'emplissaient d'ombres bleuâtres.

CHAPITRE II

Jamais Thomas Buddenbrook ne réussit à considérer de ce même regard lassé et blasé qu'il promenait sur sa propre vie l'avenir du petit Johann. Il en était empêché par son esprit de famille, par cet intérêt inné et, de plus, soigneusement cultivé en lui, pour le passé et l'avenir et toute l'histoire intime de sa maison ; et l'attente affectueuse ou curieuse dont ses amis et connaissances, sa sœur et même les dames Buddenbrook de la Grand-Rue entouraient l'enfant, influençait ses pensées. Il se disait avec satisfaction que, si usé, si désespéré qu'il se sentît, quant à lui, il était encore capable, en ce qui concernait son petit héritier, de rêves d'activité, de travail efficace et fervent, de succès, de gain, de richesse, de puissance et d'honneur… Et grâce à cette pensée, sa vie refroidie et factice s'animait de crainte, d'espoir, de sollicitude, d'émotion chaleureuse et sincère.

Qui sait s’il ne lui serait pas donné, sur ses vieux jours, d’assister du fond de sa retraite à la renaissance des temps d’autrefois, ceux de l’arrière-grand-père de Hanno ? Était-ce un espoir interdit ? Il sentait dans la musique une ennemie, mais peut-être n’était-ce pas si grave, après tout. En admettant que le talent de l’enfant pour l’improvisation libre témoignât d’un don au-dessus de l’ordinaire, il n’avait pas fait des progrès sensationnels sous la direction de M. Pfuhl. La musique, à n’en pas douter, représentait l’influence de sa mère, et quoi d’étonnant si cette influence avait prévalu dans la première enfance ? Mais le moment approchait où le père aurait à son tour l’occasion d’agir sur son fils, de le tirer un peu à soi et de neutraliser par des impulsions viriles les influences féminines antérieures. Et le sénateur était résolu à ne laisser échapper aucune de ces occasions.

Hanno, qui avait à présent onze ans, était passé en quatrième à Pâques, avec son ami le petit comte Mölln, mais à grand-peine et grâce à deux examens supplémentaires en calcul et en géographie. On avait décidé qu’il suivrait la section sciences-langues, puisqu’il serait négociant et hériterait un jour de la maison de commerce, comme il allait de soi ; et quand son père lui demandait s’il pensait qu’il aimerait son futur métier, il répondait « Oui » – un simple oui un peu craintif, sans rien de plus, que le sénateur tâchait de rendre un peu plus chaleureux et plus explicite, grâce à des questions plus pressantes ; c’était le plus souvent en vain…

Si le sénateur Buddenbrook avait eu deux fils, il aurait certainement fait faire au second des études classiques et supérieures. Mais la maison avait besoin d’un successeur, et d’autre part il croyait témoigner un bienfait au petit en lui épargnant l’inutile effort d’apprendre le grec. Il était d’avis que les études modernes étaient plus faciles et que Hanno, avec sa compréhension souvent lente, sa distraction rêveuse et sa fragilité physique qui l’obligeait fréquemment à manquer l’école, avancerait plus vite et plus honorablement dans les classes modernes, sans se surmener. Si le petit Johann Buddenbrook devait un jour remplir sa destinée et répondre aux espoirs des siens, il fallait avant tout s’efforcer d’affermir et de fortifier sa constitution peu robuste, par des ménagements d’une part, et par des soins rationnels et des pratiques d’endurcissement de l’autre.

Avec ses cheveux châtains, qu’il portait à présent partagés par une raie de côté et retombant sur son front blanc, mais qui avaient encore tendance à reformer sur les tempes de longues boucles souples, avec ses longs cils bruns et ses yeux mordorés, Johann Buddenbrook, malgré son costume

marin, avait toujours l'air un peu d'un étranger dans la cour du lycée et dans la rue, parmi ses camarades d'un blond clair, aux yeux d'acier, au type scandinave. Dans les derniers temps, il avait beaucoup grandi, mais ses jambes dans les bas noirs, et ses bras dans les manches bleu marine bouffantes et brodées, étaient minces et tendres comme ceux d'une fillette, et il avait toujours comme sa mère des cernes bleus autour des yeux – ces yeux dont le regard, surtout s'il se détournait un peu, avait une expression si timide et si distante, tandis qu'il tenait la bouche mélancoliquement close ou passait avec précaution la pointe de sa langue sur une dent suspecte, en écartant un peu les lèvres avec une sorte de frisson.

D'après le docteur Langhals, qui avait succédé au vieux docteur Grabow comme médecin ordinaire des Buddenbrook, la débilité de Hanno et la pâleur de son visage avaient une cause évidente : l'organisme de l'enfant ne produisait malheureusement pas en nombre suffisant les globules rouges si nécessaires à la vie. Mais il y avait remède à cette insuffisance, un remède que le docteur Langhals prescrivait à forte dose : l'huile de foie de morue, la bonne huile de foie de morue, jaune, grasse, épaisse, dont il fallait prendre deux fois par jour, une pleine cuiller de porcelaine ; et sur l'ordre exprès du sénateur, Ida Jungmann veillait avec une tendre rigueur à ce que ce fût fait ponctuellement. D'abord, Hanno vomissait chaque cuillerée et son estomac paraissait ne pas pouvoir héberger cette bonne huile de foie de morue ; mais il s'y accoutuma, et à condition de mâcher tout de suite après un morceau de pain de seigle en retenant son souffle, il parvenait à grand-peine à maîtriser ce dégoût.

Toutes ses autres misères résultaient de ce manque de globules rouges, « des symptômes secondaires », comme disait le docteur Langhals en fixant ses ongles. Mais ces symptômes secondaires, il fallait, eux aussi, les combattre. Pour soigner les dents, les obturer et parfois les extraire, il y avait M. Brecht et son Josephus, rue des Moulins, et pour régulariser la digestion il y avait la bonne huile de ricin, épaisse et argentée, qui glissait de la cuiller dans le gosier comme une salamandre visqueuse et dont le goût et l'odeur vous poursuivaient trois jours, où que l'on allât et quoi que l'on fît. Hélas ! pourquoi l'immonde horreur de tout cela ? Une seule fois – Hanno était au lit très malade et son cœur s'était rendu coupable d'irrégularités particulièrement graves – le docteur Langhals avait eu recours non sans appréhension à un remède qui avait fait plaisir au petit Johann en lui procurant un soulagement immense ; c'étaient des pilules

d’arsenic. Hanno en redemanda par la suite, poussé par un besoin presque tendre de ces petites pilules douces et bienfaisantes. Mais il n’en obtint jamais plus.

L’huile de foie de morue et l’huile de ricin étaient de bonnes choses, mais le docteur Langhals et le sénateur s’accordaient pour penser qu’elles ne suffisaient pas à elles seules pour faire du petit Johann un homme vigoureux et résistant, s’il n’y mettait pas du sien. Il y avait par exemple les jeux athlétiques sous la direction du maître de gymnastique, M. Fritsche, une fois par semaine en été sur l’esplanade hors les murs ; occasion pour la jeunesse virile de la ville de manifester et de cultiver le courage, la force, l’agilité et la présence d’esprit. Mais, à la colère de son père, Hanno ne témoignait que répugnance, résistance muette, passive et presque dédaigneuse à l’endroit de ses camarades et de ces saines distractions… Pourquoi fuyait-il le contact de ses camarades et de ses compagnons d’âge avec lesquels il aurait plus tard à vivre et à collaborer ? Pourquoi se tenait-il toujours à l’écart avec ce petit Caïus, qui marquait mal, un brave petit mais de condition un peu douteuse, et qui ne ferait guère un ami pour plus tard ? Un garçon doit savoir s’assurer d’emblée, par un moyen quelconque, la confiance et le respect de l’entourage qui grandit avec lui, et de l’estime duquel il dépendra toute sa vie. Il y avait là les fils du consul Hagenström, deux beaux gaillards de douze et quatorze ans, épais, robustes et turbulents, qui organisaient dans les bois des environs de véritables duels à coups de poing, qui étaient les meilleurs gymnastes de l’école, nageaient comme des phoques, fumaient des cigares, étaient toujours disposés pour un mauvais coup. Ils étaient redoutés, aimés et respectés. Leurs cousins, les deux fils du procureur Moritz Hagenström, étaient au contraire de constitution frêle et de mœurs douces, mais ils se distinguaient dans le domaine intellectuel ; c’étaient des élèves modèles, appliqués, calmes, laborieux comme des abeilles, frémissant d’attention et dévorés de l’ambition d’être toujours les premiers et d’obtenir le maximum. Ils l’obtenaient et jouissaient de l’estime de leurs condisciples plus sots et plus paresseux. Mais Hanno, que pouvaient penser de lui ses camarades, pour ne rien dire des maîtres ? C’était un élève très médiocre et de plus un garçon douillet qui cherchait craintivement à éviter tout ce qui exigeait tant soit peu de courage, de force, d’agilité ou d’audace. Et quand le sénateur Buddenbrook, pour se rendre dans son cabinet de toilette, passait au second étage, le long du palier, il entendait, venant de la chambre qui occupait le milieu des trois pièces d’en

haut et qui avait été attribuée à Hanno depuis qu'il était trop grand pour partager la chambre d'Ida, les sons de l'harmonium ou la voix chuchotante et mystérieuse de Caïus qui racontait une histoire…

Caïus, pour sa part, évitait les jeux athlétiques, par horreur de la discipline et de l'ordre qu'il y fallait observer.

— Non, disait-il, je n'y vais pas. Toi, peut-être ? Que le diable les emporte ! Tout ce qu'on pourrait faire d'amusant est défendu.

Ces expressions comme « Que le diable les emporte ! », il les tenait de son père. Mais Hanno répondait :

— Si M. Fritsche pouvait une seule fois ne pas sentir la sueur et la bière, on pourrait voir… Oui, n'en parlons plus, Caïus, et raconte-moi encore l'histoire de la bague que tu as retirée du marécage ; elle n'était pas finie.

— Soit, disait Caïus, mais quand je te ferai signe, tu joueras.

Et Caïus poursuivait son récit.

À l'en croire, il s'était trouvé récemment, par une nuit étouffante, dans une région étrange et inconnue ; il avait glissé le long d'une pente gluante et interminable au pied de laquelle il avait trouvé une eau noire et marécageuse sous la lueur pâle et papillotante des feux follets ; des bulles argentées remontaient sans cesse à la surface avec un glouglou caverneux. Mais l'une d'elles qui reparaissait continuellement près de la berge avait la forme d'un anneau au moment où elle crevait ; après de longs et périlleux efforts, il avait réussi à s'en saisir, et au lieu de crever, elle s'était laissé passer au doigt ainsi qu'un anneau solide et poli. Attribuant non sans raison à cet anneau des vertus exceptionnelles, il avait découvert à peu de distance, dans le brouillard rougeâtre, un château noir, silencieux comme la mort et terriblement gardé ; il y était entré et avait entrepris, avec l'aide de l'anneau, l'œuvre méritoire de rompre des enchantements et de délivrer des ensorcelés… Aux passages les plus étranges, Hanno jouait sur son harmonium des séries d'accords suaves… Et quand ils ne soulevaient pas des difficultés insurmontables de mise en scène, ces récits étaient représentés avec accompagnement de musique sur le théâtre de marionnettes. Mais Hanno ne se rendait aux jeux athlétiques que sur l'ordre exprès et rigoureux de son père ; en ce cas, le petit Caïus l'accompagnait.

Même histoire pour le patinage en hiver et pour les bains dans l'établissement en planches de M. Asmussen au bord du fleuve, l'été.

— Les bains, la natation, avait dit le docteur Langhals. Ce garçon a besoin de se baigner et de nager.

Et le sénateur avait été entièrement de cet avis. Mais ce qui poussait surtout Hanno à fuir les bains comme le patinage et la gymnastique, c'était que les deux fils du consul Hagenström, qui excellaient à ces exercices, l'avaient pris en grippe et ne négligeaient aucune occasion d'user de leur force pour l'humilier ou le tourmenter. Ils le pinçaient et se moquaient de lui à la gymnastique, ils le renversaient dans les tas de neige bordant la piste de patinage ; à la piscine, ils s'avançaient vers lui avec des clameurs menaçantes. Hanno n'essayait pas de s'enfuir, ce qui n'eût servi à rien. Il restait là avec ses bras de fillette, plongé jusqu'au ventre dans l'eau assez trouble, à la surface de laquelle flottaient çà et là des formes vertes de plantes. Les sourcils froncés, le regard sombre et baissé et les lèvres légèrement contractées, il les regardait venir, sûrs de leur proie, avançant par bonds et soulevant l'écume. Ils vous avaient de ces muscles, ces deux Hagenström ! Et ils l'empoignaient et le faisaient plonger de force, le maintenaient longtemps sous l'eau pour lui faire avaler passablement de ce liquide nauséabond, et pendant un grand moment, par la suite, il oscillait de côté et d'autre, cherchant à reprendre haleine. Une seule fois il se trouva un peu vengé. Juste au moment où les deux Hagenström le maintenaient sous l'eau, l'un d'eux poussa soudain un cri de fureur et de douleur, et leva sa jambe, d'où le sang coulait à grosses gouttes. Près de lui émergea le comte Caïus Mölln, qui s'était procuré, nul ne sait comment, l'argent de l'entrée, avait nagé entre deux eaux et était venu mordre le jeune Hagenström, le mordre à belles dents dans le gras du mollet, comme un petit chien furieux. Ses yeux bleus brillaient entre les mèches rousses de ses cheveux qui retombaient tout humides sur son front. Hélas ! il devait lui en cuire de cet exploit, au petit comte, et il quitta la piscine bien mal en point. Mais l'athlétique fils du consul Hagenström boitait sérieusement en rentrant chez lui.

Des fortifiants et des exercices physiques de toute espèce, c'était le principal des soins que le sénateur Buddenbrook prodiguait à son fils. Mais il s'efforçait non moins assidûment d'agir sur son esprit et de le meubler d'impressions vivaces, tirées de la réalité pratique où il était destiné à vivre.

Pour l'initier un peu à sa future activité, il l'emmenait avec lui quand il allait traiter une affaire au port et le faisait assister sur le quai à ses conversations avec les débardeurs, dans un langage mêlé de bas-allemand et de danois ; il l'entraînait dans les petits bureaux obscurs des entrepôts, où il conférait avec ses gérants, ou quand il allait donner des ordres aux hommes

qui hissaient des sacs de blé dans les greniers avec des cris rauques et traînants… Depuis l'enfance, ce monde du port, parmi les bateaux, les hangars et les entrepôts, dans l'odeur du beurre, du poisson, de l'eau, du goudron et du fer huilé, avait été pour Thomas Buddenbrook le séjour préféré, intéressant entre tous ; et comme son fils n'exprimait spontanément ni joie ni intérêt, il tâchait de les éveiller en lui :

— Comment s'appellent les bateaux qui font le service de Copenhague ?…

— Naïade… Halmstadt… Friederike Œverdieck…

— Eh bien, si tu sais cela, mon garçon, c'est déjà quelque chose. Tu apprendras à connaître les autres… Oui, parmi ces gens qui hissent les sacs, là-bas, beaucoup s'appellent comme toi, mon cher, parce qu'ils portent le nom de ton grand-père. Et parmi leurs enfants on trouve fréquemment mon nom… et celui de maman… On leur fait tous les ans un petit cadeau… Voilà, nous allons passer devant cet entrepôt sans rien dire aux ouvriers ; ici, nous n'avons rien à dire, c'est un concurrent…

— Veux-tu venir avec moi, Hanno ? dit-il une autre fois. Un bateau neuf qui nous appartient va être lancé aujourd'hui. C'est moi qui le baptise. As-tu envie de venir ?…

Et Hanno affirma en avoir envie. Il alla écouter le discours de son père, le vit briser contre la proue une bouteille de champagne et regarda de ses yeux indifférents le navire qui glissait le long du plan incliné bien graissé, jusque dans la mer où rejaillit l'écume…

À de certains jours de l'année, aux Rameaux où avaient lieu les premières communions, ou au Nouvel An, le sénateur Buddenbrook entreprenait en voiture une tournée de visites dans les maisons envers lesquelles il avait des obligations mondaines, et comme sa femme préférait dans ces occasions prétexter un mal de nerfs ou la migraine, il engageait Hanno à l'accompagner. Et Hanno déclarait qu'il le ferait avec plaisir. Il montait en voiture avec son père et demeurait assis et muet à ses côtés dans les salons, tout en admirant sans rien dire les attitudes si variées, si soigneusement nuancées, de son père à l'égard des gens. Si M. von Rinnlingen, lieutenant-colonel et commandant de la place, affirmait qu'il était sensible à l'honneur de cette visite, Hanno voyait son père lui poser un instant le bras sur l'épaule avec un air d'effroi affectueux, alors qu'ailleurs il acceptait avec calme et sérieux une remarque analogue ou la relevait, venant d'un tiers, par une riposte flatteuse et ironiquement

exagérée… Le tout avec cette maîtrise extérieure de la parole et du geste qu'il était visiblement heureux de proposer à l'admiration de son fils et dont il se promettait un effet didactique.

Mais le petit Johann voyait plus loin qu'il n'aurait dû voir, et ses yeux, ces timides yeux mordorés cernés d'ombres bleues, n'observaient que trop bien. Il voyait non seulement l'amabilité impeccable de son père envers tous, mais il voyait aussi avec une perspicacité étrange et torturante combien cette amabilité était pénible à produire ; après chaque visite, il voyait son père plus taciturne et plus pâle, les yeux clos, les paupières rougies, se blottir dans un coin de la voiture ; et, la terreur au cœur, il voyait sur le seuil de la maison suivante un masque se poser sur ce même visage, une élasticité reparaître soudain dans les mouvements de ce corps fatigué… Le petit Johann se représentait les relations, les conversations, les façons, les actes et tout le commerce des hommes non comme l'expression naïve, naturelle et mi-consciente de certains intérêts pratiques communs à tous et que chacun cherche à défendre contre les autres, mais comme une sorte de fin en soi, d'effort artificiel et conscient destiné à produire, au lieu d'un simple et sincère intérêt à ces choses, une virtuosité terriblement ardue et épuisante de la tenue corporelle et morale. Et à l'idée que l'on attendait de lui qu'il prît part plus tard à ces réunions mondaines et s'y manifestât par la parole et par le geste aux yeux de tous, Hanno fermait les yeux avec un frisson de répugnance et d'angoisse.

Ah ! ce n'était pas là l'effet que Thomas Buddenbrook attendait de l'influence de sa personnalité sur celle de son fils. Éveiller en lui la hardiesse, l'audace, ou simplement le goût de la vie pratique, c'est à quoi tendaient toutes ses pensées.

— Tu ne te refuses rien, mon cher, disait-il quand Hanno réclamait une deuxième portion de dessert ou une demi-tasse de café après le repas. Tu feras bien de devenir un négociant capable et de gagner beaucoup d'argent. C'est bien ton intention, hein ?

Et le petit Hanno répondait :

— Oui.

De temps à autre, quand la famille était invitée à déjeuner chez le sénateur et que tante Antonie et oncle Christian se divertissaient à leur habitude aux dépens de la pauvre tante Clothilde, en conversant avec elle sur ce ton traînant, humble et affectueux qui lui était propre, il pouvait se faire que Hanno, sous l'action du vin rouge plus fort que de coutume, usât

un instant de ce même ton pour adresser à tante Clothilde quelque raillerie. Alors Thomas Buddenbrook riait d'un rire bruyant, cordial, encourageant et presque reconnaissant, comme un homme qui vient d'avoir une satisfaction qui le réjouit et le soulage ; il prenait le parti de son fils et s'associait à la taquinerie. Et cependant, il avait renoncé depuis des années à user de ce ton envers sa cousine pauvre. Il était si facile, si parfaitement gratuit de marquer sa supériorité à la pauvre Clothilde, bornée, humble, maigre et toujours affamée, que ce jeu, où personne, toutefois, ne mettait de méchanceté, lui paraissait vulgaire. Mais il résistait à cette impression ; il y opposait la résistance désespérée qu'il lui fallait opposer tous les jours, dans la vie pratique, à sa nature scrupuleuse, chaque fois qu'il lui arrivait de ne plus comprendre, de ne pas pouvoir accepter que, connaissant une situation et l'ayant jugée, on pût cependant en tirer son profit sans un sentiment de honte… Mais tirer profit d'une situation, l'exploiter sans vergogne, se disait-il, c'est être adapté à la vie.

Ah ! qu'il était content, heureux, ravi d'espoir, au moindre signe de cette adaptation à la vie chez le petit Johann.

CHAPITRE III

Depuis bien des étés, les Buddenbrook avaient renoncé aux grands voyages qui furent de règle autrefois ; et même lorsqu'au printemps précédent Mme Gerda avait cédé au besoin d'aller revoir son vieux père à Amsterdam, pour jouer de nouveau avec lui quelques duos de violon après une si longue séparation, son mari n'avait donné qu'un consentement assez laconique. Mais il était resté admis, surtout à cause de la santé de Hanno, que Gerda, le petit Johann et Ida Jungmann se rendraient tous les étés, pour la durée des vacances, au Casino de Travemünde.

Les vacances d'été à la mer ! Qui donc au monde aurait pu soupçonner tout le bonheur que ces mots signifiaient ? Après la pesante et morne monotonie d'innombrables jours de classe, quatre semaines de retraite, d'insouciance et de paix, remplis de l'odeur de la vase et du doux bruissement du flot qui déferle… Quatre semaines, une période qui au début semblait incommensurable et infinie, à la fin de laquelle on ne pouvait croire et dont on ne pouvait mentionner le terme sans blasphémer. Jamais le

petit Hanno ne put comprendre comment tel ou tel de ses maîtres, à la fin de l'année, pouvait user de locutions comme celle-ci :

— Nous continuerons après les vacances, puis nous passerons à tel ou tel sujet…

Après les vacances ! Et il semblait s'en réjouir, pour comble, cet homme incompréhensible vêtu de drap d'estame luisant ! Après les vacances ! Quelle idée ! Tout ce qui était au-delà de ces quatre semaines reposait dans un lointain gris, dans un miraculeux recul.

On logeait dans l'un des deux chalets suisses reliés par un étroit corps de logis central, qui formaient une ligne droite avec la pâtisserie et le bâtiment principal du Casino. Quel réveil, le premier matin, après que la veille au soir, ayant expédié tant bien que mal la cérémonie de la présentation du bulletin semestriel, on avait fait le trajet dans la voiture encombrée de bagages. Un vague sentiment de bonheur se diffusait dans tout son corps, et, lui serrant le cœur, le réveillait en sursaut… il ouvrait les yeux et son regard avide et bienheureux s'emparait de la chambrette aux meubles surannés… Une seconde de perplexité ensommeillée et délicieuse, puis il comprenait : il était à Travemünde. Il ne bougeait pas ; il reposait, silencieux, dans l'étroit lit de bois jaune dont les draps étaient extraordinairement minces et souples, à force d'être usés ; de temps à autre, il refermait les yeux et sentait sa poitrine frémir de bonheur et d'appréhension, en lentes et profondes aspirations.

La chambre était baignée de ce jour jaunâtre qui tombait déjà à travers les stores rayés ; tout alentour était silencieux, Ida Jungmann et maman dormaient encore. On n'entendait que le bruit régulier et paisible du râteau du jardinier sur le gravier du parc et le bourdonnement d'une mouche prise entre le store et la vitre, qui revenait opiniâtrement heurter le carreau et dont on voyait voleter l'ombre en longs zigzags sur la toile rayée… Silence. Le bruit solitaire du râteau et ce bourdonnement monotone. Et cette paix doucement animée comblait aussitôt le petit Johann de ce sentiment délicieux d'une vie paisible, soignée et raffinée, à l'écart, aux bains de mer, impression qu'il chérissait entre toutes. Non, Dieu soit loué, ici ne pénétrait aucun de ces hommes habillés d'estame qui représentaient sur la Terre la règle de trois et la grammaire ; ils n'avaient pas accès ici, la vie y était trop chère…

Un accès de joie le faisait bondir hors du lit et courir pieds nus à la fenêtre. Il relevait le store, ouvrait un battant de la fenêtre en détachant le

loquet de fer laqué de blanc et suivait des yeux la mouche qui s'envolait par-delà les allées de gravier et les massifs de roses. Le pavillon de musique, entouré d'un demi-cercle de buissons, se dressait vide encore et silencieux en face des bâtiments de l'hôtel. Le champ du Phare, ainsi nommé d'après le phare qui se dressait quelque part à droite, s'étendait sous un ciel blanc, jusqu'au point où son herbe courte semée de plaques de terre dénudée faisait place à des plantes marines hautes et dures, puis au sable, à l'endroit où l'on distinguait les rangées de cabines en bois et de guérites d'osier, face à la mer. Car la mer était là, baignée de paix et de lumière matinale, striée de bleu et de vert, de bandes scintillantes ou plissées, et un vapeur s'avançait entre les bouées rouges qui balisaient le chenal. Il venait sans doute de Copenhague, mais on n'avait pas besoin de savoir s'il s'appelait Naïade ou Friederike Œverdieck. Et Hanno Buddenbrook aspirait de nouveau avec un secret délice l'haleine sapide de la mer et la saluait d'un regard muet, reconnaissant et tendre.

Puis la journée commençait, la première de ces lamentables vingt-huit journées qui semblaient d'abord une éternité bienheureuse et qui, dès que les premières étaient passées, s'enfuyaient à une vitesse désespérante. On déjeunait sur le balcon ou sous le grand marronnier qui ombrageait la terrasse de jeux des enfants, près de la grande escarpolette. Et toute chose, l'odeur de la nappe blanchie à la hâte, quand le garçon la déployait, les serviettes en papier de soie, le pain au goût insolite, le fait qu'ici on ne mangeait pas les œufs comme à la maison, avec des cuillers en os, mais avec des cuillers à café ordinaires et dans des coquetiers de métal, tout ravissait le petit Hanno.

Et tout ce qui venait ensuite suivait un cours si libre et si aisé, que cette admirable vie de loisir s'écoulait sans trouble et sans souci : la matinée sur la plage où jouait l'orchestre de l'établissement, le temps passé à s'allonger, à se reposer au pied du fauteuil d'osier, ce jeu tendre et rêveur avec le sable soyeux qui ne salit pas, cette liberté de laisser le regard errer et se perdre sans effort et sans douleur dans l'immensité verte et bleue d'où vous parvient, par-delà les libres étendues, un souffle fort, au doux grondement, à l'odeur si prodigieusement fraîche, sauvage et aromatique, qui vous bourdonne aux oreilles et vous plonge dans un agréable vertige, dans une douce torpeur où s'engloutit béatement toute conscience du temps, de l'espace et de la réalité limitée. Puis le bain, plus agréable ici que dans l'établissement de M. Asmussen, car il n'y avait pas de plantes aquatiques,

l’eau de cristal vert clair écumait à l’infini quand on l’agitait ; au lieu d’un plancher gluant, le sable doucement ondulé flattait la plante du pied, et les fils du consul Hagenström étaient loin, bien loin, en Norvège ou au Tyrol. Le consul aimait faire en été quelque grand voyage de détente – et pourquoi pas, en effet ? Une promenade le long de la plage jusqu’à la Roche aux Mouettes ou au Temple marin, la collation dans la guérite, et l’heure approchait de monter dans sa chambre se reposer une petite heure avant de faire toilette pour le repas à la table d’hôte. La table d’hôte était gaie, la station florissante ; beaucoup de gens, des familles amies des Buddenbrook, des Hambourgeois et même des Anglais et des Russes remplissaient la grande salle du Casino. Devant un petit guéridon, un monsieur vêtu de noir servait le potage qu’il puisait dans une soupière de métal étincelant. Il y avait quatre services plus savoureux, plus pimentés, en tout cas plus cérémonieusement présentés qu’à la maison, et l’on buvait du champagne à divers points des longues tables. Souvent il venait des messieurs de la ville, qui ne se laissaient pas enchaîner par leurs affaires toute la semaine, qui voulaient s’amuser et faire un peu marcher la roulette après le repas ; c’étaient le consul Peter Döhlmann, qui avait laissé sa fille à la maison et racontait en patois, d’une voix sonore, des histoires si osées que les dames de Hambourg étouffaient de rire et imploraient un instant de répit ; le sénateur Cremer, ancien préfet de police ; oncle Christian et son ami d’enfance, le sénateur Gieseke, lui aussi célibataire, qui payait toujours pour Christian. Plus tard, tandis que les grandes personnes prenaient le café au son de la musique sous la tente de la pâtisserie, Hanno ne se lassait pas de rester assis sur une chaise au bas des marches du kiosque, écoutant la musique. L’emploi de l’après-midi était prévu ; il y avait un tir dans le parc, et, à droite des chalets, des écuries où logeaient des chevaux, des ânes et des vaches ; on buvait, au goûter, leur lait tiède, écumeux et parfumé. On pouvait se promener dans la petite ville au long du quai, on pouvait aller en barque au Priwal, sur la plage duquel on trouvait de l’ambre, on pouvait faire une partie de croquet sur le terrain de jeux, ou se faire faire la lecture par Ida Jungmann sur un banc de la hauteur boisée située derrière l’hôtel, près de la grosse cloche qui appelait aux repas… Mais le mieux, c’était toujours de revenir à la mer et de s’asseoir au crépuscule, le visage tourné vers le libre horizon, à la pointe du môle, pour faire signe avec son mouchoir aux grands vaisseaux qui passent ; les petites vagues clapotaient doucement contre les rochers, tout l’espace s’emplissait de ce grondement

doux et grandiose qui parlait avec bonté au petit Johann et l'incitait à clore les yeux dans un prodigieux apaisement. Mais c'est alors qu'Ida Jungmann disait :

— Viens, Hanno, mon petit… faut partir… temps de dîner ; tu te rendras malade si tu t'endors ici…

Quel cœur apaisé, satisfait, bien réglé il ramenait toujours de la mer ! Et quand il avait dîné d'un verre de lait ou de bière fortement maltée – il dînait dans sa chambre, sa mère, plus tard dans la véranda du Casino, en nombreuse société – à peine couché entre les draps de vieille toile fine, le sommeil descendait sur lui sans terreur et sans fièvre, aux battements doux et fermes de ce cœur apaisé, aux rythmes étouffés du concert du soir…

Le dimanche, le sénateur venait voir les siens, comme quelques autres messieurs retenus par leurs affaires en semaine ; il restait jusqu'au lundi matin. Mais, bien qu'on servît alors des glaces et du champagne, bien que l'on organisât des promenades à âne et des parties de campagne, le petit Johann n'aimait guère ces dimanches. Ils troublaient la paix et l'isolement de la villégiature. Une foule de gens de la ville qui n'avaient rien à faire ici, les « éphémères de la bourgeoisie », comme il les appelait avec un bienveillant mépris, peuplaient dans l'après-midi le parc et la plage, buvaient du café, écoutaient la musique, se baignaient, et Hanno aurait préféré attendre dans sa chambre close le reflux de ces trouble-fête endimanchés… Il était heureux le lundi, quand tout rentrait dans l'ornière quotidienne et qu'il ne sentait plus sur lui le regard de son père, ce regard critique et scrutateur dont il était resté éloigné six jours et qui avait reposé sur lui tout le dimanche…

Et quinze jours avaient passé, et Hanno se disait et affirmait à qui voulait l'entendre qu'il restait encore un temps de vacances aussi long que les congés de la Saint-Michel. Trompeuse consolation ! Car une fois passé le milieu des vacances, on descendait la pente si vite, si terriblement vite, qu'à la fin il aurait voulu se cramponner à chacune des heures pour la retenir et prolonger chaque aspiration d'air marin, de peur de gaspiller négligemment ce bonheur.

Mais le temps s'écoulait sans arrêt, dans l'alternance de la pluie et du soleil, de la brise de terre et de la brise de mer, de la chaleur silencieuse et lourde et de bruyants orages qui ne pouvaient traverser l'eau et semblaient ne plus vouloir finir. Certains jours, le noroît remplissait la baie d'un flot vert et noirâtre qui couvrait la plage de vase, de coquillages et de méduses,

et venait menacer les cabines. Puis la mer sombre et houleuse se couvrait d'écume jusqu'à l'horizon. De grandes et fortes lames avançaient dans un calme inexorable et terrifiant, se recourbaient majestueusement en formant une voûte vert sombre au luisant de métal et déferlaient sur le sable dans le fracas, les sifflements, les craquements et les tonnerres… Il y avait d'autres jours où le vent d'ouest refoulait la mer, et le fond gracieusement ondulé se découvrait très avant, et des bancs de sable nu surgissaient partout sous la pluie qui tombait à verse, confondant le ciel et l'eau ; le vent, par rafales, s'emparait de la pluie et la projetait contre les vitres, d'où elle ruisselait non en gouttes, mais en rivières qui les rendaient opaques. En ce cas, Hanno restait d'habitude dans le salon de l'hôtel et s'asseyait au piano, un instrument un peu fatigué par les valses et les écossaises des sauteries, et sur lequel on ne pouvait pas improviser aussi bien que sur le piano à queue de la maison, mais dont la sonorité amortie et chaudronnante se prêtait à des effets très divertissants. Puis venaient d'autres jours encore, des jours rêveurs et bleus, sans la moindre brise et d'une chaleur pesante, où les mouches bleues bourdonnaient au soleil au-dessus du champ du Phare, où la mer s'étalait muette et miroitante ; pas un souffle, pas une ride ! Et quand il ne restait plus que trois jours, Hanno se disait et expliquait à chacun qu'il avait encore devant lui un temps aussi long que les vacances de la Pentecôte. Mais ce calcul incontestable, lui-même n'y croyait pas, et depuis longtemps il savait, au fond du cœur, que l'homme vêtu d'estame avait eu raison, malgré tout, que les quatre semaines auraient un terme et que l'on reprendrait l'explication au point où elle avait été laissée, pour passer ensuite à tel et tel autre exercice.

La voiture chargée de bagages s'arrêtait devant l'hôtel, le jour était là. Dès l'aube, Hanno avait fait ses adieux à la mer et à la plage ; à présent, il prenait congé des garçons qui recevaient leurs pourboires, du kiosque de musique, des parterres de roses et de toute cette saison d'été. Puis, entre la haie de courbettes du personnel de l'hôtel, la voiture s'ébranlait.

On dépassait l'allée qui menait à la petite ville et on suivait le quai. Hanno renfonçait sa tête dans l'encoignure de la voiture et regardait par la portière, par-dessus la tête d'Ida Jungmann assise en face de lui, figure osseuse, aux yeux vifs, aux cheveux blancs. Le ciel matinal était voilé de blanc, et la Trave formait de petites vagues rapides qui couraient sous le vent. Par moments, des gouttes de pluie crépitaient contre les vitres. À l'extrémité du quai, des gens assis devant leurs portes raccommodaient

leurs filets ; des enfants nu-pieds arrivaient au trot et considéraient curieusement la voiture. Ils restaient, eux…

Quand la voiture avait dépassé les dernières maisons, Hanno se penchait par la portière pour revoir une dernière fois le phare ; puis il se rejetait sur le dossier et fermait les yeux… « On reviendra l'année prochaine, Hanno », disait Ida de sa voix grave et consolante. Mais il ne manquait plus que cet encouragement pour faire trembler le menton et jaillir les larmes sous les longs cils.

Il avait le visage et les mains bronzés par l'air de la mer ; mais si le but de ce séjour à la mer avait été de le rendre plus dur, plus alerte et plus résistant, on avait échoué lamentablement. Ces quatre semaines de vie contemplative sur le littoral, et de paix à l'abri des réalités ne l'avaient rendu que plus douillet, plus blasé, plus rêveur et plus sensible, bien plus incapable d'envisager avec courage l'arithmétique de M. Tietge et de ne pas sombrer dans le désespoir à l'idée d'avoir à apprendre par cœur les dates et les règles de grammaire, jusqu'au moment où, rejetant ses livres de classe avec une sorte d'insouciance désespérée, il se réfugiait dans un sommeil profond pour tout oublier. Et cette angoisse du matin, avant la classe, quand il songeait aux catastrophes probables, aux méchants Hagenström et aux exigences de son père !

La course matinale le ragaillardissait un peu en se poursuivant parmi les gazouillis des oiseaux, le long des ornières pleines d'eau de la grand-route. Il pensait à Caïus qu'il allait revoir, à M. Pfuhl, aux leçons de piano, au piano et à son harmonium. Le lendemain était un dimanche, et le surlendemain, jour de la rentrée, était encore sans danger. Ah ! il sentait encore un peu du sable de la plage dans ses bottines… il prierait le vieux Grobleben de l'y laisser toujours. Tout aurait beau recommencer, les complets d'estame et les Hagenström et le reste ; il tenait ce qu'il tenait. Il se souviendrait de la mer et du parc de l'hôtel quand tout fondrait sur lui, et il lui suffirait de penser un instant au bruit que faisaient le soir dans le silence, en murmurant le long de la digue, les petites vagues venant du large mystérieux et ensommeillé, pour se sentir fort, et invulnérable à toutes les adversités.

Puis venaient le bac, l'allée d'Israeldorf, le mont Jérusalem, le Burgfeld ; la voiture atteignait le Burgtor, à la droite duquel se dressaient les murs de la prison où habitait l'oncle Weinschenk ; elle roulait le long de la Burgstrasse et franchissait le Koberg, dépassait la Grand-Rue et descendait

en freinant la pente rapide de la Fischergrube. Voici la façade, le balcon aux blanches cariatides, et comme on passait de la chaleur du soleil de midi à la fraîcheur du vestibule dallé, le sénateur sortait de son bureau, la plume à la main, pour les accueillir.

Et lentement, lentement, cachant ses larmes, le petit Johann apprenait de nouveau à se passer de la mer, à vivre des jours d'angoisse ou d'effroyable ennui, à se méfier constamment des Hagenström et à se consoler grâce à Caïus, à M. Pfuhl et à la musique.

Les dames Buddenbrook de la Grand-Rue et tante Clothilde lui demandaient à la première occasion si l'école lui semblait plaisante après les vacances, question accompagnée d'un clin d'œil taquin, et posée d'un air supérieur avec ce singulier orgueil des adultes qui traitent de haut tout ce qui concerne les enfants. Hanno tenait tête à ces questions.

Trois ou quatre jours après le retour en ville, le docteur Langhals se présentait pour constater les résultats de la cure. Après une longue conférence avec sa mère, le docteur appelait Hanno à comparaître à demi dévêtu pour un examen minutieux de son *status præsens*, comme disait le docteur en considérant ses ongles. Il examinait la musculature misérable de Hanno, la largeur de la poitrine et le fonctionnement du cœur, se faisait renseigner sur toutes ses fonctions vitales, finissait pas prélever sur le bras maigre de l'enfant une goutte de sang pour faire chez lui une analyse et ne semblait guère satisfait de l'ensemble.

— Nous avons bien bruni, disait-il en passant le bras autour de Hanno debout devant lui et en lui posant sur l'épaule sa petite main couverte de poils noirs, tout en tournant la tête vers Mme Buddenbrook et Ida, mais qu'est-ce que ce petit air mélancolique ?

— Il a la nostalgie de la mer, observait Gerda Buddenbrook.

— Bien, bien, tu l'aimes tant que cela ? demandait le docteur Langhals en plongeant dans les yeux du petit Hanno son regard plein de fatuité.

Hanno pâlissait. Que signifiait cette question à laquelle le docteur attendait manifestement une réponse ? Il sentait monter en lui un espoir fol et fantastique, convaincu qu'il était qu'en dépit des complets d'estame rien n'est impossible à Dieu.

— Oui, parvenait-il à articuler, ses yeux dilatés fixés sur le docteur.

Mais le docteur n'attachait aucune importance à sa question.

— Eh bien, l'effet des bains et du bon air finira bien par apparaître… finira bien par se montrer, disait-il en tapotant l'épaule du petit Johann et en

l’écartant de lui.

Puis, avec un signe de tête à l’adresse de Mme Buddenbrook et d’Ida, le signe de tête plein de condescendance, de bienveillance et d’encouragement qui est celui de l’homme de science, aux lèvres de qui l’on est suspendu, il se levait ; la consultation était terminée.

C’est chez sa tante Antonie que Hanno trouvait le plus de sympathie pour cette nostalgie qu’il avait de la mer, pour cette blessure si lente à se cicatriser qui lancinait et saignait au moindre heurt de la réalité. Tony prenait un plaisir évident à l’entendre parler de la vie à Travemünde et s’associait de tout son cœur à l’éloge passionné qu’il en faisait.

— Oui, disait-elle, ce qui est vrai reste toujours vrai, et Travemünde est un beau séjour. Jusqu’au jour où je descendrai dans la tombe, vois-tu, je penserai avec joie aux semaines d’été que je passais là-bas quand je n’étais encore qu’une petite sotte. Je logeais chez des gens que j’aimais bien, et je ne leur déplaisais pas non plus, à ce qu’il me semble, car j’étais, à cette époque, une petite espiègle – je peux bien le dire, à présent que je suis vieille – et presque toujours de bonne humeur. C’étaient de braves gens, je t’assure, honnêtes, bons, droits et par-dessus le marché plus intelligents, plus instruits et plus enthousiastes que tous ceux que j’ai rencontrés par la suite. Oui, leur conversation était pleine de choses. J’ai acquis là, vois-tu, des opinions et des connaissances qui m’ont servi toute ma vie, et si autre chose n’était intervenu alors – toute sorte d’autres choses, enfin, ainsi va la vie –, si niaise que je fusse alors, j’en aurais appris beaucoup plus long encore. Veux-tu savoir à quel point j’étais niaise ? Je voulais retirer les étoiles qui brillent dans les méduses. J’ai rapporté une fois une masse de méduses dans mon mouchoir et je les ai posées bien proprement sur le balcon au soleil pour les laisser s’évaporer. Et je pensais ne garder que les points brillants. Pense un peu ! Quand j’y suis allée voir, il n’y avait plus qu’une tache humide assez grande, qui exhalait une faible odeur de vase et de pourriture…

CHAPITRE IV

Au début de l’année 1873, le Sénat gracia Hugo Weinschenk et l’ex-directeur fut remis en liberté, six mois avant l’expiration de sa peine.

Si Mme Permaneder avait été sincère, elle aurait admis que cet événement ne lui causait aucune joie et qu'elle eût préféré en rester au *statu quo*. Elle vivait tranquille avec sa fille et sa petite-fille dans la maison du Lindenplatz, entretenait des relations avec la maison de la Fischergrube et avec son amie de pension Armgard von Maiboom, née von Schilling, qui habitait en ville depuis la mort de son époux. Elle savait depuis longtemps que le seul séjour qui lui convînt et qui fût digne d'elle était celui de sa ville natale, et avec ses souvenirs munichois, son estomac de plus en plus défaillant et délicat, et son besoin croissant de repos, elle ne se sentait nulle envie d'émigrer sur ses vieux jours dans quelque autre grande ville de la patrie récemment unifiée, voire de l'étranger.

— Chère enfant, disait-elle à sa fille, il faut que je te pose une question sérieuse. Tu continues à aimer ton mari de tout ton cœur, n'est-ce pas ? Tu l'aimes au point de le suivre où qu'il aille, toi et ton enfant, puisqu'il est malheureusement impossible qu'il reste ici ?

Et comme Mme Erika Weinschenk, née Grünlich, tout en larmes, répondait avec le même sentiment du devoir avec lequel Tony, en des circonstances analogues, avait répondu à son père dans sa villa près de Hambourg, on commença à songer à une séparation prochaine.

Le jour où Mme Permaneder ramena son gendre en fiacre fermé fut un jour presque aussi horrible que celui où le directeur Weinschenk avait été écroué. On le ramena dans la villa du Lindenplatz et c'est là qu'il demeura, après avoir salué sa femme et son enfant, l'air confus et désemparé, dans la pièce qu'on lui avait assignée, fumant des cigares du matin au soir, sans se risquer dans la rue, le plus souvent sans prendre ses repas avec les siens, grisonnant, ahuri. La vie de la prison n'avait pas compromis sa santé physique, car Hugo Weinschenk avait toujours été résistant ; pourtant, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Cet homme qui très probablement n'avait rien fait de pire que ce que la plupart de ses collègues faisaient froidement tous les jours, et qui, s'il n'avait été pris, aurait continué sans aucun doute à suivre sa route la tête haute et la conscience tranquille, il était affreux de le voir moralement anéanti et brisé par sa condamnation et ses trois années de prison. Au tribunal il avait affirmé de toute la force de sa conviction, avec l'appui de gens compétents, que la manœuvre audacieuse entreprise par lui à l'honneur et à l'avantage de sa société et de lui-même était d'un usage courant dans le monde des affaires. Mais les juristes, des messieurs qui à son avis n'entendaient rien à ces choses, qui vivaient dans

un tout autre monde et dans de tout autres idées, l'avaient condamné pour abus de confiance, et cette sentence, appuyée de l'autorité de l'État, avait réussi à l'amoindrir à ce point dans sa propre estime qu'il n'osait plus regarder personne en face. Sa démarche élastique, sa façon conquérante de balancer sa taille dans sa redingote, de mouvoir ses poings et de rouler les yeux, l'extraordinaire désinvolture avec laquelle il questionnait les gens ou racontait des histoires, du haut de son ignorance de primaire, tout cela avait disparu. Il était déprimé au point que tous les siens tremblaient devant tant d'aplatissement, de couardise et d'indignité. Après avoir passé huit ou dix jours exclusivement à fumer, Hugo Weinschenk se mit à lire les journaux et à écrire des lettres. Et la conséquence, c'est qu'au bout de huit à dix autres jours, il déclara en termes vagues qu'une nouvelle situation semblait s'offrir pour lui à Londres, mais qu'il comptait y aller d'abord pour arranger l'affaire lui-même et appeler à ses côtés sa femme et sa fille une fois que tout serait réglé.

Accompagné d'Erika, il se rendit à la gare en voiture fermée, sans avoir revu un seul de ses autres parents. Quelques jours après, une lettre de Hambourg parvint à l'adresse de sa femme ; il s'y disait résolu à ne faire venir sa femme et sa fille, et même à leur donner de ses nouvelles, que lorsqu'il pourrait leur offrir une existence digne d'elles. Ce fut le dernier signe de vie que donna Hugo Weinschenk. Personne n'entendit plus parler de lui. Mme Permaneder, versée dans ce genre de choses et toujours pleine d'énergie et de prudence, eut beau envoyer à son gendre divers appels, afin de justifier pleinement le divorce pour abandon volontaire, disait-elle d'un air important, il était et demeura introuvable. Et c'est ainsi qu'Erika et la petite Elisabeth restèrent chez leur mère dans l'appartement ensoleillé du Lindenplatz.

CHAPITRE V

Le mariage dont était issu le petit Johann n'avait jamais cessé de donner matière aux conversations passionnées de toute la ville. Chacun des deux époux avait par lui-même un caractère insolite et énigmatique, leur mariage aussi portait l'empreinte de l'extraordinaire et du singulier. Flairer là quelque mystère, en dépit de données très incomplètes, sonder le fond de ces relations semblait une tâche difficile mais séduisante. Et dans les salons

et dans les chambres à coucher, au cercle et au mess, voire à la Bourse, on parlait de Gerda et de Thomas Buddenbrook, d'autant plus que l'on ne savait rien d'eux.

Comment s'étaient-ils rencontrés et quelles étaient leurs relations réciproques ? On se souvenait de la brusque résolution de Thomas Buddenbrook, alors âgé de trente ans, dix-huit ans plus tôt. « Elle ou nulle autre », avait-il dit ; et il devait en avoir été de même de Gerda, car jusqu'à sa vingt-huitième année elle avait refusé des partis à Amsterdam, pour agréer immédiatement ce prétendant. C'était donc un mariage d'amour, à ce que pensaient les gens ; car, si difficile que cela leur parût, il leur fallait bien admettre que les trois cent mille florins de Gerda n'avaient joué dans l'affaire qu'un rôle de second plan. Mais, d'autre part, on ne constatait aucune tendresse entre eux, même dans les premiers temps. Dès le début, en effet, on n'avait remarqué entre eux que de la courtoisie, une courtoisie correcte et respectueuse, peu usuelle entre époux, faite non pas d'éloignement et de froideur, mais d'une familiarité très singulière, muette et profonde, d'égards et d'indulgence réciproques et constants. Les années n'y avaient absolument rien changé. Le seul changement consistait en ce que la différence d'âge, si minime entre eux, commençait ostensiblement à se faire sentir. En les regardant, on voyait un homme très usé, et déjà un peu empâté, avec une femme jeune. On trouvait que Thomas Buddenbrook avait l'air d'une ruine, c'était le seul mot qui convînt, malgré la fatuité un peu risible qu'il apportait à sa toilette, tandis que Gerda n'avait presque pas changé au cours de ces dix-huit années. Il semblait qu'elle se fût conservée intacte dans cette atmosphère de frigidité nerveuse où elle vivait et qui émanait d'elle. Les cheveux d'un acajou sombre avaient gardé exactement leur couleur, son beau visage blanc avait gardé son galbe, sa taille avait toujours sa distinction svelte et altière. Aux angles de ses yeux marron un peu trop petits et trop rapprochés s'accusaient comme autrefois des cernes bleuâtres. On n'avait pas confiance dans ces yeux-là. Le regard en était étrange et les gens n'arrivaient pas à déchiffrer ce qui y était écrit. Cette femme aux manières si froides, si réservées, si lointaines, si fermées, si distantes, qui ne retrouvait un peu de chaleur et de vie que dans sa musique, excitait de vagues soupçons. Les gens exhumaient leur peu de psychologie poussiéreuse pour en faire usage contre la femme du sénateur Buddenbrook. « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. Il faut se méfier des sournois. » Et comme ils souhaitaient ravaler à leur niveau toute cette histoire, la pénétrer

et l’expliquer tant bien que mal, leur imagination débile les incitait à admettre que très certainement la belle Gerda trompait un peu son mari vieillissant.

Ils ouvrirent l’œil et ne tardèrent pas à tomber d’accord que, dans ses relations avec le lieutenant de Trotha, Gerda Buddenbrook passait, pour ne rien dire de plus, les limites des convenances.

René Maria de Trotha, originaire de la Rhénanie, était lieutenant dans l’un des bataillons en garnison dans la ville. Le col rouge seyait à ses cheveux noirs partagés par une raie et rejetés à droite du front blanc en une masse haute, épaisse et bouclée. Mais, bien qu’il fût de haute et robuste stature, tout son abord, ses mouvements comme ses façons de parler et de se taire, n’avaient rien de martial. Il aimait enfoncer la main entre les boutons de sa tunique entrebâillée ou s’asseoir, la joue appuyée au dos de la main. Il s’inclinait sans la moindre raideur, on n’entendait pas même claquer ses talons ; il traitait l’uniforme qui recouvrait son corps musclé avec autant de négligence et de caprice qu’un costume civil. Jusqu’à sa mince moustache d’adolescent qui tombait obliquement aux commissures des lèvres et à laquelle on n’avait réussi à donner ni pointes ni courbe, contribuait à souligner cette impression peu martiale. Mais ce qu’il avait de plus remarquable, c’étaient ses yeux, de grands yeux d’un brillant extraordinaire, si noirs qu’ils semblaient des abîmes insondables et brûlants et qui posaient sur les gens et les choses un regard ardent, grave et chatoyant.

Il était certainement entré dans l’armée contre son gré, contre son goût à tout le moins, car, malgré sa vigueur physique, il faisait mollement son service et n’était guère aimé de ses camarades dont il partageait trop peu les intérêts et les plaisirs – intérêts et plaisirs de jeunes officiers revenus récemment d’une guerre victorieuse… Il passait parmi eux pour un original désagréable et bizarre, amateur de promenades solitaires ; il n’aimait ni les chevaux, ni la chasse, ni le jeu, ni les femmes, ne pensait qu’à la musique, jouait de plusieurs instruments ; on le rencontrait à tous les opéras, à tous les concerts, avec ses yeux de braise et sa tenue de pékin, à la fois débraillée et théâtrale, mais il dédaignait le cercle et le mess.

Il s’acquitta tant bien que mal de la corvée des visites dans les familles les plus en vue ; mais il refusait presque toutes les invitations et ne fréquentait que chez les Buddenbrook – trop, à ce que pensaient les gens ; et le sénateur le pensait aussi.

Personne ne soupçonnait ce qui se passait en Thomas Buddenbrook ; il ne fallait le laisser soupçonner à personne, et c'était là le plus difficile : tenir le monde entier dans l'ignorance de son chagrin, de sa haine, de son impuissance. Les gens commençaient à le trouver tant soit peu ridicule, mais peut-être auraient-ils éprouvé de la pitié et réprimé leur malveillance s'ils avaient le moins du monde deviné avec quelle susceptibilité anxieuse il redoutait ce ridicule, combien il l'avait vu venir de loin et pressenti, avant qu'eux-mêmes y eussent songé. Sa fatuité même, cette fatuité tant raillée, était née en grande partie de cette crainte. Il avait été le premier à envisager d'un regard soupçonneux le désaccord croissant entre sa propre apparence et l'inaltérable beauté de Gerda, sur qui les années ne marquaient pas ; depuis que le lieutenant de Trotha était entré dans sa maison, il lui fallait combattre et dissimuler son inquiétude, avec ce qui lui restait de forces. Il le fallait sous peine de livrer son nom à la risée publique, rien qu'en laissant voir cette inquiétude.

Gerda et le jeune officier si original s'étaient rencontrés, bien entendu, sur le terrain musical. M. de Trotha jouait du piano, du violon, du violoncelle, de l'alto et de la flûte, avec une égale perfection, et souvent sa visite était annoncée au sénateur par l'ordonnance du lieutenant qui passait devant les rideaux verts du bureau, portant la boîte du violoncelle sur son dos, puis s'engouffrant dans la maison. Alors Thomas Buddenbrook, assis à sa table, attendait de voir entrer aussi l'ami de sa femme, d'entendre monter du salon des harmonies dont le chant, le gémissement, les cris de joie surhumains semblaient tendre vers lui et tordre des mains convulsées, puis après de folles et vagues extases retomber dans la faiblesse et dans les sanglots, glisser dans la nuit, dans le silence. Il les laissait rouler et gronder, pleurer et exulter, s'enlacer éperdues et se démener comme des insensées, à leur guise. Le pire, la vraie torture, c'était le silence qui suivait et qui se prolongeait si longtemps, si longtemps, là-haut, un silence trop profond, trop vacant pour ne pas éveiller la terreur. Aucun pas n'ébranlait le plafond, pas une chaise n'était déplacée, c'était un silence impur, perfide, réticent, qui semblait cacher quelque chose. Alors Thomas Buddenbrook se sentait angoissé au point de gémir parfois tout bas.

Que redoutait-il ? Les gens, de nouveau, avaient vu entrer M. de Trotha, et il croyait voir avec leurs yeux cette image : lui, le mari vieillissant, usé et morose, assis en bas près de la fenêtre de son bureau, tandis que là-haut sa femme toujours belle fait de la musique – et autre chose que de la

musique – avec son amant. Oui, c'est ainsi qu'on voyait les choses, il le savait. Et cependant il savait que le terme d'amant convenait mal à M. de Trotha. Ah ! il aurait été presque heureux de pouvoir le lui donner, de le comprendre et de le mépriser comme on fait d'un garçon frivole, étourdi et vulgaire qui jette sa gourme et se sert d'un peu de musique pour gagner le cœur des femmes. Il ne négligeait rien de ce qui lui eût donné le droit d'abaisser le rival de la sorte. Il ranimait en lui-même, à cette seule fin, les instincts de ses pères, la méfiance hautaine du négociant sédentaire et économe envers la caste guerrière, aventureuse, légère et peu sûre en affaires. Dans sa pensée et dans la conversation, il appelait toujours M. de Trotha « ce lieutenant », sur un ton de mépris. Et cependant il ne sentait que trop combien ce mot était entre tous mal choisi pour caractériser ce jeune homme.

Que craignait Thomas Buddenbrook ? Rien – rien que l'on pût nommer. Ah ! s'il s'était agi de se défendre contre un danger palpable, simple et brutal. Il enviait aux gens du dehors l'image simple qu'ils se faisaient de la situation. Mais tandis qu'il demeurait à son poste d'écoute, torturé, la tête dans les mains, il savait trop bien que les mots d'infidélité et d'adultère ne convenaient pas à ces effusions mélodieuses ou à ces profonds silences qui se succédaient là-haut.

Parfois, quand il regardait les pignons gris et les passants ou fixait des yeux le tableau commémoratif qui lui faisait face et les portraits de ses pères, il se disait que c'était la fin de tout et que rien ne manquait plus à sa disgrâce que ce qui arrivait en ce moment même. Oui, ce qui manquait encore, c'est que sa personne fût tournée en dérision et que son nom, sa vie de famille fussent livrés en pâture à la malignité publique, pour couronner le tout. Mais cette pensée lui était presque bienfaisante, tant elle lui paraissait simple, intelligible et saine, capable d'être conçue et formulée, en comparaison de cette énigme honteuse, de ce scandale mystérieux à l'étage au-dessus.

Il n'y tint plus, repoussa son siège, sortit du bureau et monta chez lui. Où entrerait-il ? Dans le salon, pour saluer poliment M. de Trotha et l'inviter à rester à dîner, et, comme tant d'autres fois, recevoir une réponse négative ? Car le plus intolérable, c'était que le lieutenant l'évitât manifestement, refusât presque toutes les invitations officielles et ne tînt à conserver que ses relations libres et privées avec Gerda.

Attendre, n’importe où, dans le fumoir, qu’il soit parti, puis aller trouver Gerda et s’expliquer avec elle, lui demander compte de tout ceci ? On n’obligeait pas Gerda à parler, on ne s’expliquait pas avec elle. Des comptes sur quoi ? Leur pacte mutuel était fondé sur la compréhension réciproque, les égards et le silence. Inutile de se rendre ridicule à ses yeux par surcroît. Jouer le jaloux, ce serait donner raison aux gens du dehors, proclamer le scandale, le laisser s’ébruiter. Était-il jaloux ? De qui ? De quoi ? Loin de là. Un sentiment aussi fort sait se traduire en actes, en actes injustes et fous peut-être, mais énergiques et libérateurs. Oh ! non, il n’éprouvait rien de plus qu’une légère angoisse un peu torturante et persistante.

Il monta dans son cabinet de toilette pour s’humecter le front d’eau de Cologne, puis redescendit un étage, résolu à rompre à tout prix le silence du salon. Mais, comme il tenait déjà la poignée noire et or de la porte blanche, la musique éclata soudain en tumultueux grondements, et il recula.

Il redescendit au rez-de-chaussée par l’escalier de service, passa par l’antichambre et le couloir glacial pour gagner le jardin, revint sur ses pas et considéra l’ours empaillé de l’antichambre et le bassin aux poissons rouges, au pied de l’escalier, toujours impuissant à retrouver le calme, toujours sur le qui-vive, aux aguets, honteux et navré, déprimé et hanté par cette peur du scandale intime ou public.

Une fois, comme à pareille heure il s’accoudait à la galerie du second étage pour surveiller la cage lumineuse de l’escalier, où régnait le silence, le petit Johann sortit de sa chambre, descendit les degrés du palier et traversa le corridor pour aller demander quelque chose à Ida Jungmann. En se coulant le long du mur, son livre à la main, il voulut passer devant son père sans lever les yeux, rien qu’avec un léger signe de tête, mais le sénateur l’interpella :

— Eh bien, Hanno, que fais-tu là ?

— Je travaille, papa, je vais trouver Ida pour lui lire ma traduction.

— Et ça marche ? Qu’est-ce que tu as eu à traduire ?

Les yeux toujours baissés, mais avec vivacité et un effort visible pour donner une réponse correcte, claire et posée, Hanno répondit après avoir rapidement avalé sa salive :

— Nous avons une préparation de Cornelius Nepos, un compte commercial à mettre au net, la grammaire française, les fleuves de l’Amérique du Nord, le corrigé d’une rédaction allemande…

Il se tut, affligé de n’avoir pas dit *et*, en baissant le ton pour finir sa phrase ; car il n’avait plus rien à dire et toute sa réponse avait eu quelque chose d’abrupt et d’inachevé.

— C’est tout, dit-il de son ton le plus résolu, mais sans lever les yeux.

Son père ne semblait pas avoir entendu. Il tenait dans ses mains la main libre de Hanno avec laquelle il jouait distraitement, sans paraître faire attention aux paroles ; il caressait longuement et machinalement les articulations frêles, sans rien dire.

Alors Hanno entendit soudain au-dessus de sa tête des mots qui n’avaient aucun rapport avec leur véritable conversation, une voix basse, émue, anxieuse et presque suppliante qu’il n’avait jamais entendue, la voix de son père pourtant, qui disait :

— Voilà deux heures que ce lieutenant est avec maman, Hanno…

Et voici qu’à ce ton le petit Hanno leva ses yeux mordorés et pour la première fois les fixa, grands ouverts, limpides et tendres, sur le visage de son père, ce visage aux paupières rougies sous les sourcils clairs, aux joues pâles et un peu bouffies au-dessus des longues pointes étirées des moustaches. Dieu sait jusqu’à quel point il comprenait. Mais une chose était sûre, et ils la sentirent tous deux pendant ces secondes où leurs regards se rencontrèrent, c’est que toute espèce de froideur et de contrainte, d’éloignement et de malentendu avait disparu entre eux et que Thomas Buddenbrook se sentait sûr de la confiance et du dévouement de son fils, tant qu’il ne s’agirait pas d’énergie et d’activité lucide, mais de crainte et de souffrance.

Il n’en tira aucune conclusion, s’interdit même d’en tirer aucune. Plus sévèrement que jamais il astreignit Hanno à des exercices de préparation pratique en vue de son activité future ; il mettait à l’épreuve ses aptitudes intellectuelles, insistait pour obtenir de lui qu’il exprimât catégoriquement son goût du métier qui l’attendait, et s’irritait du moindre signe de lassitude ou de répugnance. Car Thomas Buddenbrook, à l’âge de quarante-huit ans, en était à considérer de plus en plus ses jours comme comptés, et à escompter sa propre mort.

Sa santé avait décliné. Le manque d’appétit, l’insomnie, le vertige et ces accès de frissons auxquels il avait toujours été sujet, l’obligèrent plus d’une fois à consulter le docteur Langhals. Mais il n’arrivait pas à suivre les ordonnances. Sa volonté affaiblie par des années d’inaction affairée et spasmodique n’y suffisait plus. Il avait pris l’habitude de dormir tard, bien

qu’il prît tous les soirs la résolution irritée de se lever tôt pour faire avant le thé la promenade prescrite. Il la fit deux ou trois fois. Tout allait à l’avenant. La tension constante de sa volonté, qui ne réussissait à lui procurer ni succès ni satisfaction, l’humiliait à ses propres yeux et le poussait au désespoir. Il ne savait pas s’interdire ces petites cigarettes russes trop fortes qu’il fumait en masse journellement depuis sa jeunesse. Il le dit sans ambages au docteur Langhals, en plein dans ce visage de fat :

— Voyez-vous, docteur, m’interdire ces cigarettes, c’est votre devoir, devoir très facile et très agréable en vérité. Observer la défense, c’est mon affaire, et il ne vous est pas défendu de me surveiller. Non, nous travaillerons ensemble à améliorer mon état de santé, mais les rôles sont trop inégaux, j’ai une part trop lourde de ce travail. Ne riez pas. Je ne plaisante pas. On est terriblement seul. Je fumerai. En voulez-vous une ?

Et il lui présentait son étui en bois laqué de Russie.

Ses forces déclinaient ; ce qui s’affermissait en lui, c’était la conviction qu’il n’en avait plus pour longtemps, que sa fin était proche. Il lui venait d’étranges pressentiments. Une ou deux fois, à table, il eut l’impression qu’il n’était déjà plus assis au milieu des siens, mais qu’il les regardait vaguement, comme du dehors. « Je vais mourir », se disait-il, et plusieurs fois il fit venir Hanno pour l’exhorter :

— Je peux disparaître plus tôt que nous ne le pensons, mon fils. Il faudra que tu me succèdes. Moi aussi, j’ai dû m’y mettre jeune. Tâche de comprendre à quel point ton indifférence me tourmente. Es-tu décidé ? Oui, toujours oui, ce n’est pas une réponse ; cette fois encore, ce n’est pas une réponse. Je te demande si tu y es décidé, courageusement, joyeusement. Tu penses que tu as assez d’argent comme cela et que tu n’aurais rien à faire ? Tu n’as rien, tu n’as que très peu de chose, tu seras entièrement réduit à tes propres moyens. Si tu veux vivre et bien vivre, il te faudra travailler, peiner dur, plus dur que je ne l’ai fait…

Mais ce n’était pas son unique souci. Il souffrait de bien autre chose que du souci qu’il avait de l’avenir de son fils et de sa maison. Un autre tourment, un tourment nouveau s’emparait de lui et chassait devant lui le troupeau de ses pensées lasses. Dès qu’il cessait d’envisager sa fin terrestre comme une nécessité lointaine, théorique et sans importance, dès qu’il la voyait proche et tangible, exigeant des préparatifs urgents et nécessaires, il se mettait à méditer, à s’examiner, à sonder ses relations avec la mort et les

problèmes de l’au-delà, et dès les premiers essais, il aboutit à ce résultat néfaste qu’il n’était nullement prêt à mourir.

La croyance littérale, le christianisme biblique exalté que son père avait su allier à un sens commercial très juste et dont sa mère avait hérité plus tard, lui avaient toujours été étrangers. Du plus loin qu’il se souvînt, il avait opposé à l’existence de causes premières ou finales le scepticisme mondain de son grand-père. Mais d’esprit trop profond, trop cultivé, trop conscient de besoins métaphysiques pour se satisfaire de la frivolité superficielle du vieux Johann Buddenbrook, il avait accepté les solutions historiques des problèmes de l’éternité et de l’immortalité et s’était dit qu’ayant vécu en ses ancêtres, il se survivrait dans ses descendants. Non seulement cette pensée s’accordait avec son esprit de famille, sa conscience de patricien et son respect de l’histoire, mais elle l’avait soutenu et fortifié dans son activité, dans son ambition et dans toute la conduite de sa vie. Or, il apparaissait à présent que tout cela s’effondrait, se réduisait à rien sous le regard pénétrant de la mort proche, et se révélait impuissant à lui procurer même une heure de paix et de courage.

Bien que Thomas Buddenbrook, à certains moments de sa vie, eût légèrement flirté avec le catholicisme, il était tout rempli de ce sentiment grave, profond, sévère, impitoyable et torturant qui est le sentiment de la responsabilité chez le protestant véritable et passionné. Non, en face des réalités suprêmes et dernières, il n’y avait ni appui extérieur, ni médiation, ni absolution, ni leurre possible, ni consolation. Livré à son moi isolé, réduit à ses propres forces, il fallait débrouiller cette énigme à force de travail ardent et acharné avant qu’il fût trop tard, et conquérir une fermeté lucide, sous peine de s’en aller désespéré vers l’au-delà. Et Thomas Buddenbrook, déçu et désemparé, se détournait de son fils unique en lequel il avait cru survivre, plus jeune et plus fort ; avec crainte et tremblement, il se mit en quête de cette vérité qui devait quelque part exister pour lui.

Cela se passait en 1874, en plein été. Des nuages arrondis, d’un blanc argenté, passaient dans le ciel d’un bleu vif, au-dessus de la symétrie élégante du jardin ; dans les branches du noyer, les oiseaux gazouillaient sur un ton interrogateur, le jet d’eau clapotait au centre d’une couronne de grands iris mauves, et le parfum du lilas se fondait malheureusement dans l’odeur sirupeuse qu’une bouffée d’air chaud apportait de la raffinerie voisine. À la surprise de son personnel, le sénateur quittait souvent le bureau aux heures de travail pour aller se promener dans le jardin, les mains

dans le dos, ratisser le gravier, retirer la vase du bassin ou rattacher un jet de rosier. Son visage aux sourcils clairs, dont un seul se relevait un peu, semblait grave et attentif dans ces moments-là ; mais ses pensées erraient au loin sur les voies douloureuses qui leur étaient propres.

Parfois il s'asseyait au haut de la petite terrasse, dans le pavillon tout recouvert de vigne vierge, et il regardait sans le voir le mur rouge de sa maison, au-delà du jardin. L'air était tiède et suave et les paisibles bruits d'alentour semblaient lui parler un langage apaisant et tenter de l'endormir doucement. Las de fixer le vide, la solitude et le silence, il fermait les yeux de temps à autre, puis se redressait et chassait vivement cette paix. « Il faut que je pense, se disait-il presque à voix haute. Il me faut mettre ordre à toute chose avant qu'il soit trop tard. »

Or, c'est dans ce pavillon, dans le petit fauteuil à bascule d'osier jaune, qu'il lut un jour quatre heures d'affilée, avec une émotion croissante, un livre qui, soit par hasard, soit parce qu'il l'avait recherché sans trop y penser, lui était tombé sous la main. Après le déjeuner, tout en fumant sa cigarette, il l'avait trouvé dans le fumoir, caché dans un recoin profond de la bibliothèque, derrière des volumes imposants ; il s'était souvenu de l'avoir acheté en passant, d'occasion, quelques années auparavant, chez un libraire ; c'était un volume assez compact, mal broché, mal imprimé sur un papier mince et jaunâtre, le deuxième tome d'un célèbre ouvrage de métaphysique. Il l'avait emporté au jardin et, profondément absorbé, il tournait à présent page après page.

Un contentement inconnu, vaste et reconnaissant, le remplissait. Il ressentait le plaisir incomparable de voir un cerveau puissant et dominateur s'emparer de la vie, de cette vie si forte, si cruelle et si railleuse, pour la dompter et la condamner ; plaisir de l'homme qui souffre, mais qui a toujours dissimulé sa souffrance à la froideur et à la dureté de la vie, soit par pudeur, soit par scrupule, et qui soudain reçoit d'un grand sage l'autorisation légale et solennelle de souffrir de ce monde tel qu'il est, bien qu'il soit le meilleur possible et dont on lui démontre à présent qu'il est le pire des mondes imaginables.

Il ne comprenait pas tout. Les principes et les postulats lui demeuraient obscurs et son esprit peu coutumier de pareilles lectures n'arrivait pas à suivre certains raisonnements. Mais cette alternance de lumière et de ténèbres, de sourde incompréhension, de vague pressentiment et de soudaine clairvoyance le tenait en haleine, justement, et les heures

s’enfuirent sans qu’il eût levé les yeux ni même changé de position sur son siège.

Au début, il avait sauté certaines pages ; avançant vite, inconsciemment désireux d’arriver rapidement à l’essentiel, avide de vérités premières, il n’avait lu avec attention que tel ou tel alinéa qui le captivait. Mais ensuite il tomba sur un long chapitre qu’il lut de la première à la dernière ligne, les lèvres serrées et les sourcils froncés, sérieux, le visage empreint d’une gravité impassible et comme cadavérique, insensible à tout mouvement vivant autour de lui. Ce chapitre avait pour titre : « De la mort et de son rapport avec l’indestructibilité de notre être en soi[48]. »

Il ne lui restait plus que quelques lignes à lire quand, à quatre heures, la femme de chambre traversa le jardin et lui annonça que le repas était servi. Il répondit d’un signe de tête, lut encore les dernières pages et regarda autour de lui. Il sentait tout son être singulièrement dilaté et rempli d’une ivresse pesante et sombre, son esprit obnubilé et enivré d’une griserie indiciblement neuve, séduisante et pleine de promesse, analogue à l’espoir d’un premier désir amoureux. Mais quand il eut, de ses mains froides et tremblantes, enfermé le livre dans le tiroir de la table de jardin, sa tête brûlante, pleine d’une étrange pesanteur, d’une tension angoissante, comme sur le point d’éclater, n’était plus capable d’une pensée suivie.

« Qu’est-ce donc que cela ? se demandait-il en rentrant chez lui et en montant l’escalier, puis en s’asseyant à table parmi les siens. Que m’est-il arrivé ? Qu’ai-je donc appris ? Qu’est-ce qui vient de m’être dit, à moi, Thomas Buddenbrook, conseiller de cette ville, chef du commerce de céréales Johann Buddenbrook ? Ces choses m’étaient donc destinées ? Puis-je les supporter ? Je ne sais plus ce que c’était, je sais seulement que c’en est trop, trop pour mon entendement bourgeois. »

Il demeura tout le jour dans cet état de torpeur pesante, obscure, enivrée, à peine consciente. Puis vint le soir, et incapable de tenir plus longtemps la tête droite sur ses épaules, il se mit au lit de bonne heure. Il dormit trois heures d’un sommeil profond, inouï, comme il n’avait jamais dormi de sa vie. Puis il s’éveilla brusquement avec cette terreur délicieuse que l’on éprouve en s’éveillant solitaire, avec un amour naissant au cœur.

Il se savait seul dans la vaste chambre à coucher, car Gerda couchait à présent dans la chambre d’Ida Jungmann qui avait récemment émigré dans l’une des chambres de la loggia, pour être plus près du petit Johann. La nuit régnait opaque autour de lui, car les rideaux des deux hautes fenêtres étaient

hermétiquement clos. Il reposait, couché sur le dos, au cœur d'un silence profond, d'une atmosphère un peu lourde, et son regard sondait l'ombre au-dessus de lui.

Et voici que soudain il lui sembla que les ténèbres se déchiraient devant ses yeux et que la paroi veloutée de la nuit s'ouvrait et demeurait béante, dévoilant une perspective de lumière profonde et éternelle. « Je vivrai, dit Thomas Buddenbrook presque à haute voix, et il sentit sa poitrine s'émouvoir d'un sanglot intérieur. Oui, il est certain, je vivrai. La vie persistera, et croire que cette vie n'est pas ma vie, c'est une erreur que la mort rectifiera. En vérité, en vérité ! Mais pourquoi ? » Et, à cette question, la nuit se referma sur ses yeux. De nouveau il ne voyait, ne savait, ne comprenait plus rien ; il se laissa retomber sur ses oreillers, ébloui et épuisé par cette parcelle de vérité qu'il lui avait été donné d'entrevoir.

Il resta silencieux, dans une attente fervente, se sentit tenté de prier que la vision revînt l'éclairer. Et elle vint. Les mains jointes, allongé sans oser faire un mouvement, il la contempla.

Qu'est-ce que la mort ? La réponse ne lui apparaissait pas en mots misérables et prétentieux : il la sentait, la possédait au tréfonds de lui. La mort était un si profond bonheur qu'on ne la mesurait que dans des instants privilégiés comme celui-ci. Elle était le retour au foyer après une course sans but semée de peines infinies, la correction d'une lourde faute, la libération des chaînes et des entraves les plus répugnantes, la réparation d'un lamentable accident.

La fin, la décomposition ? Trois fois digne de pitié celui qui ressentait comme des menaces ces notions creuses ! Qu'est-ce donc qui finirait et se dissoudrait ? Ce corps, le sien. Cette personnalité, cette individualité, cet obstacle pesant, rétif, cette erreur haïssable, qui l'empêchaient d'être différent et meilleur.

Tout dans cet homme n'était-il pas une erreur et une faute ? Ne se trouvait-il pas entraîné dans un tourbillon de douleur dès le jour de sa naissance ? Une prison, une prison ! Limites et chaînes de toute part. À travers les fenêtres grillagées de son individualité, l'homme fixe un regard désespéré sur les enceintes concentriques des circonstances extérieures, jusqu'au jour où la mort vient le rendre à sa patrie, à la liberté.

L'individu ? Hélas ! tout ce que l'on est, tout ce que l'on sait, tout ce que l'on a semble pauvre, terne, insuffisant et ennuyeux. Mais ce qu'on n'est

pas, ce qu'on ne sait pas et ne possède pas, voilà ce qui nous inspire cette aspiration jalouse qui devient de l'amour, de peur de devenir de la haine.

« Je porte en moi le germe, le début, la possibilité de toutes les facultés et de toutes les activités du monde. Où pourrais-je être si je n'étais ici ? Qui, quoi, comment pourrais-je être si je n'étais moi-même, si cette apparence personnelle qui est la mienne ne m'enfermait et ne séparait ma conscience de toutes les consciences des autres hommes ? L'organisme ? Éruption aveugle, irréfléchie, malencontreuse, du vouloir impétueux. Il vaut mieux, il est plus juste que ce vouloir règne librement dans la nuit, hors du temps et de l'espace, plutôt que de languir dans un cachot pauvrement éclairé par la flamme tremblante et vacillante de l'intelligence.

« J'espérais me survivre dans mon fils : dans une personnalité plus inquiète encore, plus débile, plus falote que la mienne. Folie puérile, égarement. Qu'ai-je besoin d'un fils ? Où serai-je après ma mort ? Mais c'est d'une clarté si éblouissante, d'une simplicité si lumineuse ! Je survivrai en tous ceux qui ont jamais dit, qui disent ou qui diront *je*, mais surtout en ceux qui le diront avec plus de plénitude, de vigueur et de joie.

« Quelque part grandit un enfant bien doué, accompli, capable de développer toutes ses facultés, un enfant qui a poussé droit, sans tristesse, pur, cruel et gai, un de ces humains dont le seul aspect augmente le bonheur des heureux et pousse au désespoir les malheureux. Celui-là, c'est mon fils. Ce sera moi, bientôt – bientôt – dès que la mort m'aura délivré de cette misérable illusion que je ne suis pas lui autant que je suis moi.

« Ai-je jamais haï la vie, cette vie pure, cruelle et forte ? Folie et malentendu ! Je n'ai haï que moi-même, de ne pas savoir la supporter. Mais je vous aime, je vous aime tous, vous, les heureux, et bientôt je cesserai d'être exclu de votre communion par une étroite prison, bientôt ce qui vous aime en moi, mon amour pour vous, sera libéré et ira vivre auprès de vous, en vous, en vous tous. »

Il pleurait ; il enfonça la tête dans ses oreillers et sanglota, tout vibrant et comme soulevé par l'ivresse d'un bonheur auquel nul autre au monde n'était comparable en navrante douceur. Tout ce qui le remplissait d'une obscure griserie depuis l'après-midi s'était levé dans son cœur en pleine nuit et l'avait réveillé comme le fait un amour naissant. Et maintenant qu'il comprenait et connaissait ces choses, non pas sous forme de pensées suivies, mais par déflagrations subites et bienheureuses, il était déjà libéré, délivré et affranchi de toutes les bornes, de toutes les chaînes naturelles ou

factices. Les murs de sa ville natale, entre lesquels il s'était volontairement et consciemment enfermé, s'écartaient et lui découvraient le monde, le monde entier dont il avait vu, dans sa jeunesse, des fragments isolés et que la mort allait lui livrer tout entier. Les formes trompeuses de la connaissance, le temps et l'espace, et aussi l'histoire, la préoccupation de se survivre glorieusement dans la personne de ses descendants, la crainte de je ne sais quelle décomposition, de la désagrégation finale, tout cela cessait de peser sur lui, s'effaçait enfin de son esprit et ne l'empêchait plus de concevoir l'éternité infinie. Rien ne commençait, rien ne finissait. Tout n'était qu'éternel présent, tout n'était que cette force en lui, qui aimait la vie d'un amour si douloureux et si doux, si pressant et si nostalgique, et dont sa personne n'était qu'une expression manquée ; il saurait toujours retrouver l'accès à cette présente réalité.

« Je vivrai », chuchotait-il à ses oreillers, pleurant, sans plus savoir sur quoi. Son cerveau s'engourdit, sa lucidité s'éteignit, il n'y eut plus en lui que ténèbres et silence. « Mais la révélation me reviendra, s'affirma-t-il à lui-même. Ne l'ai-je pas possédée ? » Et tandis que l'engourdissement et le sommeil le couvraient irrésistiblement de leur ombre, il se jura de ne plus jamais laisser échapper ce bonheur inouï, de concentrer ses forces et de s'instruire, de lire et d'étudier jusqu'à ce qu'il se fût assimilé solidement et pour toujours le système philosophique d'où tout cela était né.

Mais c'était une chimère, et dès le lendemain matin, au réveil, il sentit une ombre de gêne au sujet de ses extravagances mentales de la veille, il pressentit que ces beaux objets demeureraient irréalisables. Il se leva tard et dut aussitôt prendre part aux débats d'une séance de la municipalité. La vie publique, les affaires, l'existence bourgeoise, parmi les rues tortueuses et hérissées de pignons de cette médiocre ville commerçante, reprirent possession de son esprit et de ses forces. Songeant toujours à recommencer cette merveilleuse lecture, il se demandait pourtant si les expériences de cette nuit garderaient toute leur valeur à la longue, et si, dans le cas où la mort le frapperait, elles tiendraient bon. Ses instincts bourgeois regimbaient contre cette idée. Sa vanité même s'émouvait, il craignait de jouer un rôle bizarre et ridicule. Était-ce bien là le genre de pensées qui lui convenait, à lui, le sénateur Thomas Buddenbrook, chef de la maison Johann Buddenbrook ?

Jamais plus il ne réussit à jeter les yeux sur ce livre étrange qui recelait tant de trésors, moins encore à se procurer les autres tomes de cette œuvre

sublime. La nervosité de maniaque qui s'était emparée de lui avec les années dévorait ses journées. Harcelé par cent bagatelles futiles et banales qu'il se tourmentait à tenir en ordre ou à régler, il était trop faible au fond pour arriver à une répartition raisonnable et fructueuse de son temps. Et, quinze jours environ après cet après-midi mémorable, il avait complètement renoncé à son projet et pria la bonne de lui apporter sur l'heure un livre resté par négligence dans le tiroir de la table de jardin et de le replacer dans la bibliothèque.

C'est ainsi que Thomas Buddenbrook, après avoir tendu les bras vers des vérités premières et suprêmes, retomba épuisé aux notions et aux images que la tradition pieuse avait inculquées à son enfance. Au cours de ses occupations, il se souvenait du Dieu unique et personnel, père du genre humain, qui a délégué sur la terre une partie de sa personne afin qu'elle souffrît et saignât pour nous, du Juge qui siégera en son tribunal au dernier jour et dans le giron de qui les justes, au cours de l'éternité qui commencera alors, seront dédommagés pour les épreuves de cette vallée de larmes. Histoire un peu obscure et un peu absurde, qui n'exige pas d'être comprise, mais demande à être docilement acceptée, et qu'il aurait à sa disposition, fixée en des formules puériles, quand viendraient les affres suprêmes… Serait-ce vraiment ainsi ?

Hélas ! même alors il n'arrivait pas à la paix. Dévoré par le souci de l'honneur de sa maison, de sa femme, de son fils, de sa famille, cet homme usé qui maintenait à force d'art et d'énergie l'élégance et la tenue impeccable de son corps, se tourmenta bien des jours en se demandant ce qui se passait exactement, si l'âme parvenait au ciel immédiatement après la mort ou si la béatitude ne commençait qu'à la résurrection de la chair. Et quel était le séjour de l'âme dans l'intervalle ? Lui avait-on jamais enseigné quoi que ce soit à ce sujet, à l'école ou à l'église ? Comment pouvait-on assumer la responsabilité de laisser les hommes dans une telle ignorance ? Il fut sur le point d'aller trouver le pasteur Pringsheim pour lui demander conseil et réconfort. Mais, au dernier moment, il y renonça, par crainte du ridicule.

Il finit par renoncer à tout et s'en remettre à Dieu. Mais, une fois parvenu à un règlement aussi peu satisfaisant de ses affaires éternelles, il résolut tout au moins de régler consciencieusement ses affaires temporelles et de mettre à exécution un projet longuement caressé.

Un jour, après le déjeuner, au salon où ses parents prenaient le café, le petit Johann entendit son père informer sa mère qu'il attendait aujourd'hui M. Untel, avoué, pour faire avec lui son testament, dont il ne voulait pas renvoyer toujours la rédaction à une date indéterminée. Hanno, un peu plus tard, fit une heure d'exercices sur le piano à queue. Mais quand il voulut ensuite traverser le corridor, il rencontra son père qui montait l'escalier avec un monsieur en long pardessus noir.

— Hanno, dit brièvement le sénateur.

Et le petit Johann s'arrêta, avala sa salive et répondit vite et bas :

— Oui, papa !

— J'ai un travail important à faire avec ce monsieur, continua son père. Tu vas te placer, s'il te plaît, devant cette porte – il montrait la porte du fumoir – et tu feras attention que personne, tu m'entends, absolument personne, ne nous dérange.

— Oui, papa, dit le petit Johann, et il se plaça devant la porte qui se referma sur les deux messieurs.

Il resta là, tenant d'une main sa régate de marin sur sa poitrine, frottant du bout de la langue une dent suspecte, écoutant les voix graves et assourdies qui venaient de l'intérieur de la pièce. Sa tête aux cheveux châtains, bouclés aux tempes, s'inclinait sur l'épaule et, sous ses sourcils froncés, ses yeux mordorés cernés d'ombres bleuâtres clignotaient et jetaient en dessous des regards un peu dégoûtés et pensifs à la fois, qui rappelaient l'expression de son visage le jour où il avait respiré l'odeur des fleurs mêlée à cette autre odeur étrange et singulièrement familière, auprès du cercueil de sa grand-mère.

Vint à passer Ida Jungmann.

— Hanno, mon petit, lui dit-elle, où donc es-tu ? Que peux-tu avoir à faire ici ?

Le commis bossu sortit du bureau, une dépêche à la main, et s'enquit du sénateur.

Et chaque fois, le petit Johann étendait horizontalement en travers de la porte son bras vêtu d'une manche bleu marine ornée d'une ancre, secouait la tête et, après un silence, répondait d'une voix basse mais ferme :

— Personne n'entre. Papa fait son testament.

CHAPITRE VI

Un jour d’automne, le docteur Langhals disait au sénateur en battant des paupières comme une coquette :

— Les nerfs, mon cher sénateur… Dans tout cela, les nerfs seuls en sont cause… Et la circulation laisse aussi un peu à désirer çà et là. Me permettez-vous un conseil ? Vous devriez dételer un peu dès cette année. Ces quelques dimanches passés à l’air de la mer n’ont pu faire grand-chose, bien entendu. Nous voici à la fin de septembre, les hôtels de Travemünde sont encore ouverts, la plage n’est pas totalement dépeuplée. Allez-y, allez vous installer sur la plage ; quinze jours, trois semaines réparent bien des choses.

Et Thomas Buddenbrook consentait à tout. Mais quand les siens apprirent sa décision, Christian s’offrit à l’accompagner.

— Je vais avec toi, Thomas, dit-il simplement. Si tu n’y vois pas d’objection.

Et, bien que le sénateur y vît une foule d’objections, cette fois encore, il consentit.

La vérité, c’est que Christian était plus que jamais maître de son temps, car il s’était senti contraint par sa santé chancelante de renoncer à sa dernière activité commerciale, son agence de vins de champagne et de cognac.

Par bonheur, l’hallucination qui lui montrait un homme assis sur son sofa au crépuscule et branlant la tête n’était pas revenue. Mais le « tourment » de son côté gauche avait encore empiré et s’accompagnait de toute une série d’autres malaises que Christian observait soigneusement et décrivait en plissant son nez, partout où il allait. Souvent, comme par le passé, les muscles de la déglutition refusaient le service aux repas, si bien qu’il restait là, le morceau dans la bouche, ses petits yeux ronds et enfoncés jetant des regards hagards de côté et d’autre. Souvent, comme auparavant, il souffrait d’une terreur vague mais invincible de voir se paralyser tout à coup sa langue, son pharynx, ses extrémités, voire ses facultés mentales. Il n’était nullement paralysé, à vrai dire, mais la peur de la paralysie n’était-elle pas pire ? Il racontait en détail qu’un jour, en préparant son thé, il avait approché l’allumette enflammée, non pas du réchaud, mais de la bouteille d’alcool débouchée et qu’il avait failli périr d’une horrible mort, non seulement lui, mais les autres habitants de la maison, peut-être même ceux des maisons voisines. Il exagérait. Mais ce qu’il décrivait avec une minutie, une insistance, un luxe de détails tout particulier, c’était une horrible

anomalie qu'il avait observée sur lui-même tout récemment et qui faisait que certains jours, à certains états de la température, il ne pouvait voir une fenêtre ouverte sans être hanté par l'impulsion atroce et insensée de se jeter dehors ; c'était une sorte d'instinct sauvage, irrépressible, une témérité folle et désespérée. Un dimanche où la famille dînait à la Fischergrube, il décrivit comment il avait réussi, par un effort suprême de la volonté, à ramper à quatre pattes jusqu'à la fenêtre ouverte et à la fermer. Mais ici l'on se récria et personne ne voulut en entendre plus long.

Il éprouvait une sorte de plaisir terrifiant à constater ces faits et d'autres symptômes analogues. Mais ce qu'il ne pouvait ni observer ni constater, ce dont il demeurait inconscient et qui s'aggravait en lui, c'était ce surprenant manque de tact qui s'était accusé avec les années. Il avait le tort de répéter en famille des histoires bonnes tout au plus à être racontées au cercle. Visiblement, son sens de la pudeur corporelle s'atrophiait. Pour montrer à sa belle-sœur Gerda, avec qui il était lié d'amitié, la solidité de ses chaussettes anglaises et aussi le progrès de son amaigrissement, il osait relever jusqu'au-dessus du genou son large pantalon à carreaux.

— Regarde comme je deviens maigre. N'est-ce pas frappant et étrange ? dit-il, devenu soucieux, en montrant sa jambe osseuse et décharnée, dans le caleçon de laine blanche où le genou décharné se dessinait tristement.

Il avait renoncé, nous l'avons dit, à toute activité commerciale ; mais il s'efforçait de remplir de diverses façons les heures du jour qu'il ne passait pas au cercle ; il aimait à affirmer qu'en dépit de tous les obstacles, il n'avait jamais complètement cessé de travailler. Il perfectionna ses connaissances linguistiques et s'était récemment mis à apprendre le chinois, par goût de la science, sans but pratique ; il s'y appliqua fort pendant quinze jours. En même temps, il s'occupait de « compléter » son dictionnaire anglo-allemand qui lui paraissait insuffisant. Mais comme un petit changement d'air lui était de toute façon nécessaire, et qu'il était souhaitable, après tout, que le sénateur eût un peu de société, ce travail ne suffirait pas à le retenir en ville.

Les deux frères allèrent donc au bord de la mer. Sous la pluie qui tambourinait sur le toit de la voiture, ils suivaient la chaussée transformée en marécage et n'échangèrent pour ainsi dire pas un mot. Christian laissait errer ses regards comme s'il épiait quelque présage suspect ; Thomas grelottait sous son manteau ; il avait les yeux rouges et les longues pointes de ses moustaches se dressaient toutes raides contre ses joues blafardes. Ils

arrivèrent dans l'après-midi au parc du Casino, où le gravier noyé grinçait sous les roues. Le vieux courtier Sigismond Gosch était assis sous la véranda du bâtiment principal, sirotant un grog au rhum. Il se leva, sifflant entre ses dents, et ils vinrent s'asseoir à ses côtés pour boire eux aussi quelque chose de chaud pendant qu'on montait leurs bagages.

M. Gosch lui aussi prolongeait la saison, avec quelques autres personnes, une famille anglaise, une Hollandaise célibataire et un Hambourgeois également célibataire qui, sans doute, faisaient la sieste avant le repas, car un silence de mort régnait partout, rompu seulement par le clapotis de la pluie. On les laissait dormir. M. Gosch ne dormait jamais dans la journée. Trop heureux quand il arrivait à conquérir la nuit quelques heures d'inconscience ! Il ne se portait pas bien. Il essayait de cette cure tardive pour combattre ce tremblement de tous les membres – malédiction ! à peine s'il pouvait tenir son verre ! – et que diantre ! il ne pouvait presque plus écrire ; la traduction du théâtre de Lope de Vega n'avançait que lentement. Il était fort déprimé et ses blasphèmes manquaient de jovialité. « Allez au diable ! » C'était devenu sa locution favorite, car il la répétait sans cesse et souvent hors de propos.

Et le sénateur ? De quoi souffrait-il ? Ces messieurs comptaient-ils rester longtemps ?

Thomas Buddenbrook répondait que le docteur Langhals l'avait envoyé ici pour ses nerfs. Il avait obéi, naturellement, malgré ce temps de chien. Que ne ferait-on pas par crainte du médecin ? Il se sentait assez misérable. Ils resteraient jusqu'à ce qu'il se sentît mieux.

— À vrai dire, moi aussi je vais mal, dit Christian, plein d'envie et d'amertume, en entendant Thomas parler de lui seul.

Et comme il allait parler de l'homme au chef branlant, et de la bouteille d'alcool à brûler, et de l'obsession de la fenêtre ouverte, son frère se leva pour aller prendre possession de leurs chambres.

La pluie ne cessait pas. Elle ravinait le sol et dansait en gouttes scintillantes sur la mer plissée par le vent du sud-ouest, qui découvrait la plage. Des navires passaient comme des ombres ou des vaisseaux fantômes et disparaissaient à l'horizon estompé.

On ne voyait qu'aux repas les autres habitants de la maison. Le sénateur, muni d'un imperméable et de caoutchoucs, se promenait en compagnie du courtier Gosch, tandis que Christian buvait du punch suédois à la pâtisserie avec la dame du buffet.

Deux ou trois fois, l’après-midi, quand le soleil fit mine de se montrer, on vit paraître à la table du déjeuner quelques connaissances de la ville qui aimaient à se distraire loin des leurs : le sénateur Gieseke, camarade d’études de Christian, et le consul Peter Döhlmann, qui avait mauvaise mine, car il s’abîmait la santé par un usage immodéré du purgatif Hunyadi Janos. Puis les messieurs en pardessus allaient s’asseoir sous la tente de la pâtisserie, en face du kiosque où l’on ne faisait plus de musique ; ils buvaient du café, digéraient leurs cinq services en regardant le jardin automnal.

Les événements de la ville, la dernière grande marée qui avait inondé de nombreuses caves, de sorte que l’on avait navigué en barque dans les rues basses, un incendie de hangars sur le port, une élection sénatoriale, voilà de quoi l’on parlait. Alfred Lauritzen, de la maison Sturmann et Lauritzen, denrées coloniales en gros et en détail, avait été élu la semaine précédente et le sénateur en était mécontent. Enveloppé dans son manteau à pèlerine, il fumait des cigarettes et ne fit quelques remarques qu’à ce moment-là de la conversation. Il n’avait pas voté pour M. Lauritzen, dit-il, voilà qui était sûr. Lauritzen était un homme honorable et un excellent négociant, sans aucun doute, mais il représentait la bourgeoisie moyenne, la bonne classe moyenne ; son père avait encore de ses propres mains tiré les harengs saurs de la caque pour les envelopper et servir les cuisinières ; et désormais on aurait au Sénat un commerçant détaillant. Son grand-père à lui, Thomas Buddenbrook, s’était brouillé avec son fils aîné parce qu’il avait « épousé une boutique » ; c’est ainsi que l’on comprenait les choses autrefois.

— Mais le niveau baisse, le niveau social du Sénat est en baisse, le Sénat se démocratise, mon cher Gieseke, et ce n’est pas bon. Le don commercial n’est pas tout, à mon avis, on ne devrait manquer d’exiger un peu plus. Imaginer Alfred Lauritzen avec ses grands pieds et sa face de batelier, dans la salle du conseil, cela m’offusque, je ne sais quoi est blessé en moi. C’est une faute de style, une faute de goût.

Mais le sénateur Gieseke était un peu piqué. Après tout, il était le fils d’un capitaine de pompiers.

— Non, il faut rendre justice au mérite, ou alors, à quoi bon être républicain ? Et puis, vous ne devriez pas fumer tant de cigarettes, Buddenbrook, vous ne profitez pas de l’air marin.

— Oui, je vais m’arrêter, dit Thomas Buddenbrook en jetant le bout de sa cigarette, et il ferma les yeux.

La conversation traînait paresseusement, tandis que la pluie qui reprit, implacable, voilait la vue. On en vint à parler du dernier scandale de la ville, un faux en écriture, et du négociant en gros Kassbaum, de P. Philip Kassbaum et Cie, qui était maintenant sous les verrous. On ne s'échauffait pas, on qualifia de sottise l'acte de Kassbaum, on en rit un peu en haussant les épaules. Le sénateur Gieseke raconta que le négociant, d'ailleurs, avait conservé toute sa bonne humeur. À son nouveau domicile, il avait immédiatement réclamé un miroir, car il n'y en avait pas dans sa cellule. « Je suis ici non pour des ans, mais pour des années, avait-il dit, il me faut donc un miroir. » Il avait été, comme Christian Buddenbrook et André Gieseke, l'élève de feu Marcellus Stengel.

Sans sourciller, les messieurs poussèrent des rires brefs, à travers le nez. Sigismond Gosch commanda un grog avec une intonation qui semblait vouloir dire : « À quoi bon cette vie de misère ? » Le consul Döhlmann s'expliqua avec une bouteille d'eau-de-vie, et Christian revint au punch suédois que le sénateur Gieseke avait commandé pour eux deux. Thomas ne tarda pas à se remettre à fumer. Et, sur ce même ton de paresse, de mépris, de négligence sceptique, ils continuèrent, flegmatiques et alourdis par le repas, la boisson et la pluie, à parler d'affaires, des affaires de chacun. Mais ce sujet non plus n'excitait personne.

— Ah ! l'on n'y a guère de plaisir, s'écria Thomas Buddenbrook, le cœur lourd, d'un air de dégoût, en renversant la tête contre le dossier du fauteuil.

— Eh bien, et vous, Döhlmann ? demanda le sénateur Gieseke en bâillant. Vous vous adonnez corps et âme à l'eau-de-vie, hein ?

— Il faut bien faire fumer la cheminée, dit le consul. Je donne un coup d'œil au bureau tous les deux ou trois jours. Les cheveux ras sont vite peignés.

— Toutes les affaires importantes, Strunck et Hagenström les ont raflées, remarqua tristement le courtier Gosch, qui avait posé sur la table ses coudes écartés et appuyait dans sa main sa tête de vieillard cruel.

— On n'empeste pas un tas de fumier, dit le consul Döhlmann avec un accent de vulgarité si affectée que chacun s'en devait sentir attristé comme par un cynisme désespéré. Eh bien, et vous, Buddenbrook, faites-vous encore des affaires ?

— Non, répondit Christian, je ne peux plus.

Et, entraîné par l'état d'esprit général et le besoin de l'accentuer encore, il se mit sans transition, le chapeau sur l'oreille, à parler de son comptoir de

Valparaiso et de Johnny Thunderstorm. « Par cette chaleur, bon Dieu ! Travailler ? No, *sir*, c'est comme vous le voyez, *sir.* » Et ils soufflaient la fumée de leurs cigarettes à la figure de leur chef. Bon Dieu ! Ses mines et ses mouvements exprimaient à merveille une paresse insolente, provocatrice, mais, en même temps, nonchalante et débonnaire. Son frère ne bougeait pas.

M. Gosch tenta de porter son grog à ses lèvres, le reposa sur la table avec un sifflement et frappa du poing son bras récalcitrant, sur quoi il porta de nouveau le verre à ses lèvres minces, répandit une bonne partie du liquide et avala le reste d'un coup, avec rage.

— Ah ! ne me parlez pas de votre tremblement, Gosch, dit Döhlmann. Vous verriez un peu si vous étiez comme moi. Ce maudit Hunyadi Janos ! Je crèverais si je n'en buvais un litre par jour, j'en suis là, et si je continue à en absorber, je crèverai à coup sûr. Savez-vous ce que c'est que de ne pas pouvoir une seule fois, un seul jour, venir à bout de son déjeuner, je veux dire une fois qu'on l'a dans l'estomac ?

Et il exposa divers détails répugnants concernant son état de santé ; Christian écoutait en frissonnant, le nez froncé, et répliqua par une petite description indiscrète de son « tourment ».

La pluie redoublait. Elle tombait, abondante et verticale, et son bruissement emplissait d'une rumeur implacable, désolante et désespérée, le silence du parc.

— Oui, la vie est pourrie, dit le sénateur Gieseke qui avait beaucoup bu.

— Je n'aime plus la vie, dit Christian.

— Allez au diable ! dit M. Gosch.

— Voici Fiken Dahlbeck, dit le sénateur Gieseke.

C'était la propriétaire de la vacherie qui passait avec son seau de lait et saluait ces messieurs. Elle frisait la quarantaine, elle était provocante et dodue. Le sénateur Gieseke la dévisagea de ses yeux égarés.

— Quelle poitrine ! dit-il.

Et là-dessus le consul Döhlmann fit une plaisanterie très ordurière qui ne provoqua chez les autres que ce même rire nasal, bref et méprisant. Puis on rappela le garçon.

— J'ai fini ma bouteille, Schröder, dit Döhlmann. Autant vous payer. Il faut bien finir par en venir là une fois ou l'autre. Et vous, Christian ? Bon, c'est Gieseke qui paie pour vous, j'imagine.

Mais ici le sénateur Buddenbrook se réveilla. Il était resté assis et comme absent, enveloppé de son carrick, les mains sur les genoux, la cigarette au coin de la bouche. Brusquement il se redressa et dit d'un ton incisif :

— Tu n'as pas d'argent sur toi, Christian ? Alors, permets-moi de régler ça pour toi.

On ouvrit les parapluies et l'on sortit de la tente pour se promener un peu.

Mme Permaneder vint voir son frère de temps à autre. Ils allaient alors ensemble jusqu'à la Roche aux Mouettes ou au Temple marin, ce qui produisait chaque fois chez Tony, pour des raisons inconnues, un enthousiasme vaguement révolutionnaire. Elle affirma à diverses reprises que les hommes étaient libres et égaux, répudia en quelques mots la hiérarchie des classes, parla sévèrement des privilèges et de l'arbitraire et exigea que tout mérite eût sa récompense. Puis elle se mit à parler de sa propre vie. Elle parlait bien et divertissait son frère on ne peut mieux. Depuis qu'elle était au monde, cette heureuse créature n'avait jamais été obligée d'avaler une seule couleuvre en silence, ni de triompher sans chanter victoire. Ni les flatteries ni les injures que la vie lui avait dites n'étaient restées sans réponse. Bonheur ou chagrin, elle avait le cœur libre et léger, plus encore qu'elle ne le croyait. Aucun secret ne la rongeait, aucune expérience clandestine ne lui pesait. Et c'est pourquoi elle avait le cœur léger. Elle savait qu'elle avait eu une vie malheureuse et pleine de déboires, mais n'en ressentait ni mélancolie ni lassitude, et au fond elle n'y croyait pas. Mais comme c'était un fait généralement reconnu, elle l'exploitait, s'en vantait et en parlait d'un air important. Elle s'indignait le plus sincèrement du monde, passait aux injures, nommait par leurs noms les gens qui avaient eu sur sa vie, et par suite sur celle de la famille Buddenbrook, une influence fâcheuse, et dont le nombre avait grandi avec le temps.

— Trieschke le larmoyant ! s'écriait-elle, Grünlich, Permaneder, Tiburtius, Weinschenk ! Les Hagenström ! Le procureur ! Cette Severin ! Que de filous, Thomas ! Dieu les punira un jour, j'ai confiance en Lui.

Comme ils arrivaient au Temple marin, le crépuscule descendait déjà ; l'automne était avancé. Ils se tenaient dans une des pièces regardant la baie, où régnait une odeur de bois, comme dans les cabines de l'établissement de bains, et dont les murs grossièrement charpentés étaient couverts d'inscriptions, d'initiales, de cœurs, de vers. Côte à côte, ils regardaient,

par-delà le talus vert et humide et l'étroite bande de côte pierreuse, la mer trouble et agitée.

— Ces grandes vagues, dit Thomas Buddenbrook… Regarde-les approcher et se briser, revenir et se briser, l'une après l'autre, sans but, désolées, folles. Et cependant, c'est un spectacle calmant et consolant, comme tout ce qui est simple et nécessaire. J'ai appris à aimer la mer de plus en plus. Si j'ai autrefois préféré la montagne, c'est peut-être tout simplement parce qu'elle est plus éloignée. À présent, je n'ai plus envie d'y aller. Elle me ferait peur et honte. Les montagnes sont trop fantastiques, trop irrégulières, trop diverses ; je me sentirais trop humilié devant elles. Mais de quelle trempe sont les hommes qui préfèrent la mer à la montagne ? Il me semble que ce sont ceux qui ont trop longtemps observé la complication des choses intérieures pour ne pas exiger des choses extérieures une qualité à tout le moins : la simplicité. Peu importe que l'on gravisse vaillamment les montagnes ou que l'on demeure tranquillement couché sur la grève, au bord de la mer. Mais je connais le regard dont on admire les unes et celui que l'on accorde à l'autre. Les yeux assurés, présomptueux, heureux, pleins d'esprit d'entreprise, de fermeté, du courage de vivre, errent de cime en cime ; mais pour rêver devant la vaste étendue marine qui roule ses flots avec un fatalisme mystique et gourd, il faut le regard d'un homme désillusionné et averti qui a au moins une fois plongé dans la tristesse des complications inextricables ; c'est toute la différence entre la santé et la maladie. On grimpe hardiment parmi la merveilleuse diversité des formes accidentées, hérissées, ravinées, pour mettre à l'épreuve sa force vitale encore intacte. Mais on aime à se reposer devant la vaste uniformité du monde extérieur quand on est las de toutes les complications intérieures.

Mme Permaneder se taisait, intimidée et péniblement émue, comme se taisent les bonnes gens quand on exprime tout à coup en société une pensée originale et profonde. « Ce ne sont pas des choses à dire », pensait-elle, les yeux tournés vers le large, de peur de rencontrer le regard de son frère. Et, comme pour s'excuser tacitement, elle lui prit le bras.

CHAPITRE VII

L’hiver était venu, la Noël passée. On était en janvier, janvier 1875. La neige qui couvrait les trottoirs d’une masse durcie, mêlée de sable et de cendre, s’amoncelait des deux côtés de la chaussée en hauts talus qui devenaient de plus en plus gris, ravinés et poreux, car le temps était au dégel. Le pavé était humide et gluant, et l’eau s’égouttait des pignons gris. Mais, au-dessus des toits, un ciel d’un bleu tendre et immaculé s’étendait, et des milliards d’atomes lumineux semblaient scintiller et danser dans l’azur.

Le centre de la ville était animé, car c’était samedi, jour de marché. Sous les arcades gothiques de l’hôtel de ville, les bouchers avaient dressé leurs étals et pesaient leur marchandise, de leurs mains ensanglantées. Sur la place du Marché même, autour de la fontaine, on vendait le poisson. De grosses femmes, les mains dans des manchons pelés et les pieds sur des chaufferettes, surveillaient leurs prisonniers humides et froids et invitaient bruyamment les cuisinières et les dames à faire leurs emplettes. Pas de danger d’être trompées ! On pouvait être sûre d’avoir du frais, car les poissons étaient presque tous vivants, et gras, et frétillants. Quelques-uns avaient bien de la chance. Ils nageaient, un peu à l’étroit mais avec entrain, dans des seaux, et ne souffraient de rien. Mais d’autres gisaient sur la planche, les yeux exorbités, les branchies palpitantes, s’obstinant à vivre et à souffrir, et lançaient des coups de queue rudes et désespérés jusqu’à ce qu’on les saisît enfin et qu’un couteau large et sanglant leur tranchât la gorge en sifflant. De longues et grasses anguilles se tordaient et se nouaient en figures fantastiques. Dans des cuves profondes, on voyait grouiller les crabes noirs de la Baltique. Parfois, un gros turbot se contractait convulsivement et s’élançait à bas du banc dans son angoisse folle, sur le pavé gluant, souillé de détritus, si bien que sa propriétaire devait lui courir après et le ramener à son devoir, avec de sévères réprimandes.

Dans la Grand-Rue, l’animation était vive vers midi. Des écoliers, sac au dos, arrivaient, remplissant l’air de rires et de babils, se bombardant de neige à demi fondue. De jeunes commis de bonne famille, portant des bérets de marins danois ou vêtus à l’anglaise, passaient non sans dignité, des portefeuilles sous le bras, fiers d’être frais émoulus du lycée moderne. Des bourgeois posés, grisonnants, pleins de mérite, frappaient le sol de leurs cannes avec un air de nationalisme inébranlable et regardaient avec attention la façade de briques polies de l’hôtel de ville et la double sentinelle devant le portail, car le Sénat était en séance. Les deux fantassins faisaient le va-et-vient obligatoire, vêtus de leurs capotes, le fusil sur

l’épaule, et piétinaient froidement la neige boueuse et à demi liquéfiée. Ils se rencontraient juste au milieu, devant l’entrée, échangeaient deux mots, puis s’éloignaient chacun de son côté. Parfois, un officier approchait, le col relevé, les deux mains dans les poches, suivant à la piste quelque jeune personne et se faisant admirer du même coup par les jeunes filles de bonne maison ; alors les sentinelles se postaient devant leurs guérites, rectifiaient la position et présentaient les armes. Il se passerait encore pas mal de temps avant qu’ils eussent à saluer les sénateurs sortant du Conseil. La séance n’avait encore duré que trois quarts d’heure. Ils seraient relevés avant la fin.

Mais alors, brusquement, l’un des soldats entendit à l’intérieur un coup de sifflet bref et discret et au même moment il vit briller sous le portail l’habit rouge de l’huissier Uhlefeld qui apparut, orné de son tricorne et de son épée d’apparat, très affairé, semblait-il.

— Attention, dit-il à voix basse, et il se retira en hâte, tandis que des pas se rapprochaient déjà sur les dalles sonores.

Les soldats firent front, joignirent les talons, bombèrent la poitrine, mirent l’arme au pied et la présentèrent en quelques gestes rapides et précis. Entre eux passa assez vite, en levant son chapeau haut, un monsieur de taille à peine moyenne qui tenait levé l’un de ses sourcils clairs et dont les joues blafardes étaient barrées d’une moustache à longues pointes. Le sénateur Thomas Buddenbrook quittait aujourd’hui l’hôtel de ville longtemps avant la fin de la séance.

Il obliqua à droite. Ce n’est donc point vers sa maison qu’il se dirigeait. Correct, d’une propreté et d’une élégance impeccables, il marchait de son pas un peu sautillant au long de la Grand-Rue, où il lui fallait saluer de tous côtés. Il portait des gants de peau blanche et tenait sous le bras gauche sa canne à pommeau d’argent. Sous l’épais revers de la pelisse on entrevoyait la cravate blanche de soirée, mais son visage soigné révélait l’insomnie. Diverses personnes remarquèrent au passage que les larmes montèrent soudain à ses yeux rougis et qu’il serrait les lèvres d’une façon singulière, prudente et convulsive. Parfois, il faisait un mouvement de déglutition, comme s’il avait la bouche pleine de liquide, et l’on pouvait voir au jeu des muscles des joues et des tempes, qu’il serrait les mâchoires.

— Hé quoi, Buddenbrook, tu manques la séance ? Voilà du nouveau ! lui dit quelqu’un qu’il n’avait pas vu venir à l’entrée de la rue des Moulins.

C’était Stéphane Kistenmaker qui surgissait inopinément devant lui, son ami, son admirateur, qui adoptait la moindre de ses opinions sur les affaires

publiques. Il portait sa barbe grisonnante taillée en rond, il avait des sourcils terriblement épais et un long nez poreux. Quelques années auparavant, après avoir amassé un gros magot, il s'était retiré d'une affaire de vins que son frère Édouard avait reprise à son compte. Depuis lors, il vivait de ses rentes, mais comme il en avait un peu honte, au fond, il faisait toujours semblant d'être accablé de besogne.

— Je me surmène, disait-il en passant la main dans ses cheveux gris ondulés au fer. Mais pourquoi l'homme est-il sur la Terre, sinon pour se surmener ?

Il passait des heures à la Bourse, gesticulant avec importance, sans y avoir rien à faire. Il était récemment devenu directeur des bains municipaux. Il exerçait les fonctions de juré, de courtier, d'exécuteur testamentaire, et s'épongeait le front.

— Il y a séance, Buddenbrook, répéta-t-il, et tu vas te promener ?

— Ah ! c'est toi, dit le sénateur à voix basse, remuant les lèvres comme à regret. Il y a des moments où je n'y vois plus. Je souffre follement.

— Tu souffres ? De quoi ?

— Rage de dents. Depuis hier. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je n'ai pas pu aller chez le dentiste parce que j'ai eu à faire ce matin et qu'ensuite je n'ai pas voulu manquer la séance. Mais je n'ai plus pu y tenir et je me rends chez Brecht.

— Où souffres-tu donc ?

— Ici, à gauche, en bas. Une molaire… Creuse, naturellement… C'est intolérable. Adieu, Kistenmaker. Tu comprends, je suis pressé.

— Oui. Crois-tu que je ne le sois pas ? Effroyablement occupé. Adieu. Et meilleure santé ! Fais-la arracher. L'extraire tout de suite, c'est ce qu'il y a de mieux.

Thomas Buddenbrook poursuivit son chemin en serrant les dents, bien que cela ne fît qu'aggraver le mal. C'était une douleur violente, brûlante et taraudante, un mal cruel qui, partant de la molaire malade, avait gagné toute la moitié gauche du maxillaire inférieur. L'inflammation le travaillait de ses marteaux incandescents et lui faisait monter la fièvre au visage et les larmes aux yeux. La nuit blanche avait ébranlé ses nerfs. Il devait faire effort pour parler, car la voix menaçait de lui manquer.

Dans la rue des Moulins, il entra dans une maison peinte en brun clair et monta au premier, où l'on lisait sur une plaque de cuivre : « Brecht, dentiste. » Il ne vit pas la bonne qui lui ouvrit. Dans l'antichambre, une

odeur chaude de bifteck et de chou-fleur l'enveloppa. Puis il aspira tout à coup l'odeur prononcée de la salle d'attente où il fut introduit. « Prenez place… un momang… » dit une voix de vieille femme. C'était Josephus dans sa cage brillante, au fond de la pièce, qui fixait sur lui le regard oblique et cruel de son petit œil venimeux.

Le sénateur s'assit à la table ronde et essaya d'apprécier les plaisanteries d'un volume des *Fliegende Blätter*[49], puis referma le livre avec dégoût, pressa contre sa joue l'argent froid de la poignée de sa canne, ferma ses yeux brûlants avec un gémissement. Tout était silencieux, seul Josephus mordillait le grillage qu'il faisait craquer et grincer. Même s'il était inoccupé, M. Brecht se croyait tenu de vous faire attendre un instant.

Thomas Buddenbrook se leva brusquement et but un verre d'eau qu'il se versa d'une carafe posée sur une petite table ; l'eau avait l'odeur et le goût de chloroforme. Puis il ouvrit la porte du corridor et cria d'un ton irrité que, sauf empêchement pressant, M. Brecht devrait bien avoir la bonté de se hâter un peu, qu'il souffrait. Aussitôt apparurent la moustache poivre et sel, le nez crochu et le front chauve du dentiste, dans l'encadrement de la porte de son cabinet.

— Je vous en prie, fit-il.

— Je vous en prie, cria Josephus de son côté.

Le sénateur accepta l'invitation sans rire. « Un cas difficile », pensa le dentiste en pâlissant.

Ils traversèrent rapidement la pièce claire et approchèrent du grand fauteuil mobile, avec l'appuie-tête rembourré et les bras de peluche verte, qui se trouvait devant l'une des deux fenêtres. En s'asseyant, Thomas Buddenbrook expliqua brièvement de quoi il s'agissait, renversa la tête et ferma les yeux.

M. Brecht fit un peu manœuvrer le fauteuil, puis examina la dent au moyen d'un petit miroir et d'une tige d'acier. Sa main sentait la pâte d'amandes, son haleine le bifteck et le chou-fleur.

— Il va falloir procéder à l'extraction, dit-il en pâlissant derechef.

— Faites, dit le sénateur, fermant hermétiquement les paupières.

Il y eut un silence. M. Brecht préparait quelque chose devant une armoire et disposait ses instruments. Il revint auprès de son patient.

— Je vais vous faire un badigeonnage, dit-il.

Et aussitôt il mit ce dessein à exécution en badigeonnant largement la gencive avec un liquide à l'odeur forte. Là-dessus, à voix basse et cordiale,

il pria le patient de ne pas bouger et d'ouvrir la bouche toute grande, et il commença son travail.

Thomas Buddenbrook tenait ferme des deux mains les appuis de velours vert. Il sentit à peine le davier approcher et saisir la dent, mais s'aperçut au grincement de sa mâchoire et à la pression croissante et de plus en plus douloureuse et furieuse que tout était en bonne voie. « À la grâce de Dieu ! pensa-t-il. Il faut en passer par là. Ça va augmenter, augmenter jusqu'à l'intolérable, jusqu'à l'impossible, jusqu'à une véritable catastrophe, une douleur insensée, hurlante, inhumaine, qui déchire le cerveau… Puis ce sera fini, je n'ai qu'à attendre. »

Ce fut l'affaire de trois ou quatre secondes. L'effort frémissant de M. Brecht se communiquait à tout le corps de Thomas Buddenbrook. Un peu soulevé sur son siège, il entendait une sorte de léger piaulement dans la gorge du dentiste. Soudain, il y eut un choc terrible, un ébranlement, comme si on lui brisait la nuque, un bref craquement et une rupture. Il rouvrit les yeux en hâte. La pression avait cessé, mais sa tête bourdonnait, la douleur fulgurante se déchaînait dans la mâchoire enflammée et brutalisée et il sentit nettement que ce n'était pas le but cherché, la véritable solution du problème, mais une catastrophe prématurée qui aggravait encore la situation. M. Brecht avait reculé. Adossé à son armoire à instruments, pâle comme la mort, il disait :

— La couronne, je m'en doutais.

Thomas Buddenbrook cracha un peu de sang dans le verre bleu à son côté, car la gencive était lésée. Puis, à demi inconscient, il demanda :

— De quoi vous doutiez-vous ? Qu'est-il arrivé à la couronne ?

— Elle est brisée, monsieur le sénateur. Je le craignais. La dent est terriblement cariée. Mais mon devoir était de tenter l'expérience.

— Et maintenant ?

— Comptez sur moi, monsieur le sénateur.

— Que faut-il faire ?

— Il faut extirper les racines. Avec le davier. Il y en a quatre.

— Quatre ? Alors, il faudra s'y reprendre à quatre fois ?

— Malheureusement.

— Bon. Pour aujourd'hui, ça suffit, dit le sénateur.

Il voulut se lever, mais resta assis, la tête renversée.

— Mon cher monsieur, n'exigez rien au-delà des forces humaines, reprit-il. Je ne tiens pas sur mes jambes. Pour cette fois, cela suffit en tout cas.

Voulez-vous avoir la bonté d’ouvrir un instant la fenêtre ?

M. Brecht le fit et répondit :

— Il me serait très agréable, monsieur le sénateur, que vous puissiez revenir demain ou après-demain, à l’heure qui vous conviendra le mieux, et nous remettrons l’opération jusque-là. Je vous avoue que moi-même… Je vais prendre la liberté de faire encore un lavage et un badigeonnage pour calmer provisoirement la douleur.

Il fit le lavage et le badigeonnage, puis le sénateur sortit, accompagné d’un haussement d’épaules compatissant qui coûta à M. Brecht, blanc comme neige, ses dernières forces.

— Un momang, s’il vous plaît, cria Josephus, comme ils traversaient la salle d’attente, et il criait encore comme Thomas Buddenbrook descendait l’escalier.

Avec le davier, oui, ce serait pour demain. Et maintenant ? Rentrer chez soi et se reposer, tâcher de dormir. La douleur névralgique semblait assoupie ; il ne sentait plus dans la bouche qu’une brûlure sourde. Rentrer chez soi. Et il suivit lentement les rues, répondant machinalement aux saluts qu’on lui adressait, le regard pensif et vague, comme s’il se demandait à quoi il pensait.

Il arriva à la Fischergrube et se mit à descendre le trottoir de gauche. Au bout de vingt pas, il fut pris de nausées. « Il va falloir que j’entre dans le cabaret d’en face boire un cognac », pensa-t-il, et il descendit sur la chaussée. Arrivé au milieu de la rue, il lui sembla que son cerveau était saisi et entraîné par une force irrésistible, à une vitesse croissante et terrifiante, qu’il tournait en cercles concentriques de plus en plus étroits, comme si une puissance démesurée, brutale et impitoyable, allait le fracasser pour finir contre le noyau de pierre dure de cette spirale. Il fit demi-tour et tomba les bras étendus, la face contre le pavé mouillé. Comme la rue avait une forte pente, son buste se trouvait sensiblement plus bas que ses pieds. Il était tombé sur la face et une flaque de sang se mit aussitôt à s’étaler au-dessous de lui. Son chapeau roula sur la chaussée. Sa pelisse était tachée de boue et de neige fondue. Ses mains gantées de blanc reposaient ouvertes dans une flaque.

Il gisait là et y resta jusqu’à ce que des gens qui s’étaient approchés l’eussent retourné sur le dos.

CHAPITRE VIII

Mme Permaneder montait le grand escalier, relevant sa robe par-devant et serrant dans l'autre main son grand manchon brun contre sa joue. Elle se hâtait, trébuchait plutôt qu'elle ne marchait ; sa capote était de travers, ses joues échauffées, et à sa lèvre supérieure un peu proéminente perlaient des gouttelettes de sueur. Bien qu'elle ne rencontrât personne, elle ne cessait pas de parler tout en avançant précipitamment, et de temps à autre une parole que l'angoisse lui faisait articuler tout haut émergeait de son chuchotement.

— Ce n'est rien, disait-elle, ce n'est rien de grave, le bon Dieu ne le permettrait pas ; il faut garder cette confiance. Ce n'est certainement rien du tout. Ô mon Dieu, je prierai tous les jours !

Elle ne disait plus que des absurdités dans son angoisse ; elle escalada l'escalier du deuxième étage et prit le couloir.

La porte de l'antichambre était ouverte, sa belle-sœur vint à sa rencontre. Le beau visage pâle de Gerda était altéré par l'horreur et le dégoût, et ses yeux bruns rapprochés, cernés d'ombres bleuâtres, avaient un regard clignotant, courroucé, égaré et révolté. Reconnaissant Mme Permaneder, elle lui ouvrit rapidement les bras et l'embrassa en cachant la tête sur l'épaule de sa belle-sœur.

— Gerda, Gerda, qu'y a-t-il donc ? s'écria Mme Permaneder. Qu'est-il arrivé ? Que signifie ceci ? Tombé, à ce qu'on m'a dit ? Évanoui ? Que lui est-il arrivé ? Le bon Dieu ne permettra pas ce malheur. Dis-moi vite, par pitié.

Elle n'obtint pas tout de suite une réponse, mais sentit Gerda frissonner de tous ses membres. Puis elle perçut un murmure contre son épaule :

— Dans quel état il était, l'entendit-elle murmurer, quand on l'a rapporté ! Lui qui, de toute sa vie, n'a pas souffert sur lui un grain de poussière ! C'est un outrage et une infamie de finir ainsi.

Un bruit étouffé leur parvint. La porte du cabinet de toilette s'était ouverte et Ida Jungmann se dressait dans l'embrasure, en tablier blanc, une cuvette à la main. Elle avait les yeux rouges. Apercevant Mme Permaneder, elle recula, tête baissée, pour lui laisser le passage. Son menton tremblait de toutes ses rides. Les grands rideaux à fleurs s'agitèrent dans le courant d'air quand Tony entra dans la chambre, suivie de sa belle-sœur. Une odeur

d’acide phénique, d’éther et d’autres médicaments leur parvint en bouffées. Dans le large lit d’acajou, sous la courtepointe rouge, Thomas Buddenbrook, vêtu d’une chemise de nuit brodée, était allongé sur le dos. Ses yeux mi-clos étaient ternes et révulsés ; sous la moustache en broussaille, les lèvres remuaient et balbutiaient, des sons gutturaux s’échappaient par moments de son gosier. Le jeune docteur Langhals, penché sur lui, retirait du visage un pansement ensanglanté et en plongeait un autre dans une cuvette posée sur la table de nuit. Il ausculta le malade et tâta le pouls. Sur le pouf, au pied du lit, le petit Johann tortillait sa régate et écoutait d’un air méditatif les sons que proférait son père. Les vêtements souillés avaient été jetés sur une chaise.

Mme Permaneder s’agenouilla auprès du lit, prit la main froide et lourde de son frère et le dévisagea. Elle commençait à comprendre que le bon Dieu, qu’il sût ou non ce qu’il faisait, voulait certainement le pire.

— Tom ! gémit-elle. Tu ne me reconnais pas ? Comment te sens-tu ? Tu ne veux pourtant pas nous quitter ? Ah ! ce n’est pas possible.

Rien ne vint qui pût ressembler à une réponse. Elle chercha le docteur Langhals d’un regard désespéré. Il restait là, debout, ses beaux yeux baissés, et son visage exprimait, non sans quelque fatuité, la volonté même du bon Dieu.

Ida Jungmann rentra pour offrir son aide, dans la mesure où l’on pouvait aider à quoi que ce fût. Le vieux docteur Grabow vint en personne, avec son long et placide visage, il serra la main à tous, contempla le malade en hochant la tête, comme l’avait fait le docteur Langhals. La nouvelle s’était répandue par la ville en coup de vent. On sonnait constamment à la porte d’entrée, et les demandes de nouvelles parvenaient jusque dans la chambre. « Pas de changement, pas de changement », c’était toujours la même réponse. Les deux médecins étaient d’avis qu’on se procurât en tout cas une infirmière pour la nuit. On envoya chercher sœur Léandra, et elle vint. Son visage ne trahissait ni surprise ni effroi. Cette fois aussi, elle déposa en silence son petit sac de cuir, sa cornette et sa pèlerine et se mit à l’œuvre avec des mouvements doux et affectueux.

Le petit Johann demeura de longues heures sur son pouf, regardant tout, écoutant cet étrange glouglou. Il aurait dû aller à sa répétition de calcul, mais il avait compris que les événements présents étaient de ceux qui font taire les hommes en complets d’estame. Il n’accorda à ses devoirs de classe qu’une pensée brève et moqueuse. Parfois, quand Mme Permaneder

s’approchait de lui et le serrait dans ses bras, il lui venait des larmes ; le plus souvent il clignait ses yeux secs, pleins d’une expression dégoûtée et songeuse, et respirait à coups irréguliers et prudents, comme s’il attendait cette odeur, l’odeur étrange et familière.

Vers quatre heures, Mme Permaneder prit un parti. Elle pria le docteur Langhals de la suivre dans la pièce voisine et le regarda d’abord, les bras croisés, la tête rejetée en arrière, tout en essayant d’appuyer le menton sur sa poitrine.

— Docteur, dit-elle, il y a une chose qui est en votre pouvoir et je vous la demande. Dites-moi toute la vérité, dites-la-moi. Je suis une femme trempée par la vie. J’ai appris à voir la vérité en face, croyez-moi. Mon frère vivra-t-il jusqu’à demain ? Parlez ouvertement.

Le docteur Langhals détourna ses beaux yeux, considéra ses ongles et parla de l’impuissance humaine et de l’impossibilité de décider si le frère de Mme Permaneder passerait la nuit ou serait rappelé la minute prochaine.

— Alors, je sais ce qu’il me reste à faire, dit-elle.

Et, sortant de la pièce, elle envoya chercher le pasteur Pringsheim.

Il arriva en petite tenue, sans fraise autour du cou, effleura la sœur Léandra d’un regard glacial et s’assit près du lit sur la chaise qu’on lui avança. Il pria le malade de le reconnaître et de l’écouter un instant ; mais comme ses efforts demeuraient infructueux, il s’adressa directement à Dieu, l’invoqua dans son franconien stylisé et lui parla d’une voix bien modulée, en des mots tantôt confus, tantôt violemment articulés, avec une alternance de sombre fanatisme et de suavité extatique. Comme il avait une façon particulièrement grasse et adroite de rouler les *r*, le petit Johann eut nettement l’impression qu’il venait de prendre du café au lait et des petits pains beurrés.

Il disait que lui et les personnes présentes ne priaient plus pour la vie de cet être aimé et chéri, car ils voyaient que la volonté du Seigneur était de le rappeler à lui. Puis il prononça avec une onction impressionnante deux prières usuelles en pareil cas et se leva. Il serra la main de Gerda Buddenbrook et de Mme Permaneder, prit entre ses deux mains la tête du petit Johann qui baissait les cils et le regarda une minute avec un frisson de mélancolique émotion, salua Ida Jungmann, gratifia sœur Léandra d’un second regard glacial et effectua sa sortie.

Quand le docteur Langhals revint après une courte absence, il trouva tout dans le même état. Il échangea quelques paroles avec l’infirmière et prit

congé. Le docteur Grabow revint lui aussi, constata que tout était dans l'ordre, s'en alla de son air débonnaire. Thomas Buddenbrook continuait à remuer les lèvres et à pousser des sons gutturaux, les yeux déjà vitreux. La pénombre tombait. Un reste de la rougeur d'un crépuscule d'hiver venait par la fenêtre éclairer doucement les vêtements souillés abandonnés sur une chaise.

À cinq heures, Mme Permaneder se laissa aller à une imprudence. Les mains jointes, assise en face de sa belle-sœur auprès du lit, elle se mit tout à coup à réciter d'une voix aiguë un verset de cantique :

« *Mets fin, Seigneur…* »

Tous l'écoutèrent, pétrifiés.

« *Mets fin, Seigneur, à toutes ses misères,*
Soutiens ses pas jusqu'à l'heure dernière… »

Mais elle y mettait une telle ferveur qu'elle ne songeait au sens des mots qu'après les avoir prononcés et elle ne réfléchit pas qu'elle ne savait pas la fin de la strophe et allait s'arrêter piteusement après le troisième vers. C'est ce qu'elle fit, en montant le ton et en remplaçant la conclusion par un surcroît de dignité dans le maintien. Dans la chambre, tous étaient en suspens et crispés de gêne. Le petit Johann toussa si fort, qu'on eût dit un gémissement. Puis on n'entendit plus rien dans le silence, que ce glouglou d'agonie.

Ce fut un soulagement quand la femme de chambre annonça que le repas était servi dans la pièce voisine. Mais, à peine eut-on commencé à manger un peu de potage dans la chambre de Gerda, que sœur Léandra parut sur le seuil avec un geste plein de douceur.

Le sénateur était en train de passer… Il eut deux ou trois hoquets étouffés, puis resta muet, et ses lèvres s'immobilisèrent. Ce fut tout le changement que l'on perçut. Ses yeux étaient déjà morts auparavant.

Le docteur Langhals, qui arriva quelques minutes après, posa son stéthoscope noir sur la poitrine du cadavre, écouta longuement et finit par dire, après un examen consciencieux :

— Oui, c'est la fin.

Et, de l'annulaire de sa main pâle et douce, sœur Léandra ferma avec précaution les paupières du mort.

Mme Permaneder se jeta à genoux auprès du lit, plongea son visage dans la courtepointe en pleurant tout haut et s'abandonna sans retenue, sans aucun effort pour dissimuler ou pour atténuer sa douleur, à l'une de ces explosions rafraîchissantes dont était capable son heureuse nature. Le visage trempé de larmes, mais purifiée, allégée, et ayant complètement retrouvé son équilibre, elle se releva, en état de penser aussitôt aux faire-part qu'il fallait faire imprimer sans retard – un nombre énorme de faire-part, aussi distingués que possible.

Christian entra en scène. Il avait appris à son cercle que Thomas avait fait une chute et il était parti aussitôt. Mais, craignant quelque spectacle pénible, il avait fait un grand détour hors les murs, et l'on n'avait pas réussi à le joindre. Il arrivait cependant, et dès l'entrée, il apprit que son frère n'était plus.

— Pas possible, dit-il, et il monta l'escalier en boitant, les yeux hagards.

Maintenant, il se tenait entre sa sœur et sa belle-sœur devant le lit funèbre. Il restait là avec son crâne chauve, ses joues creuses, sa moustache tombante, son énorme nez busqué, ses jambes maigres et torses, un peu voûté, un peu pareil à un point d'interrogation, et ses petits yeux enfoncés regardaient le visage de son frère, si froid, si taciturne, si distant, si incontestable, si inaccessible à tout jugement humain. Les commissures des lèvres étaient abaissées avec une expression presque méprisante. Lui à qui Christian avait reproché qu'il le verrait mourir sans pleurer, c'était lui à présent qui était mort, il était parti tout simplement, sans mot dire, il s'était retiré, aristocratique et intangible, dans son silence, abandonnant les autres à leur courte honte, comme il l'avait si souvent fait pendant sa vie. Avait-il eu tort ou raison d'opposer toujours un froid dédain aux douleurs de Christian, à son « tourment », à l'homme à la tête branlante, à la bouteille d'alcool à brûler, à la fenêtre ouverte ? Question oiseuse, qui n'avait plus de sens, puisque la mort, dans sa partialité capricieuse et imprévisible, l'avait distingué et justifié, élu et recueilli, l'avait rendu vénérable, lui avait impérieusement assuré l'intérêt général, tandis qu'elle méprisait Christian et continuerait à se jouer de lui, à lui prodiguer les taquineries et les nasardes, qui n'inspiraient le respect à personne. Jamais Thomas Buddenbrook n'avait intimidé son frère comme à cette heure. La mort seule assure la considération d'autrui à nos maux les plus pitoyables, elle seule les rend dignes de respect. « Tu as prévalu, je m'incline », pensait Christian, et d'un mouvement rapide et gauche il mit un genou en terre et baisa la main froide

qui reposait sur l’édredon. Puis il recula et se mit à arpenter la chambre en jetant des regards de côté et d’autre.

D’autres visiteurs survinrent, les vieux Kröger, les dames Buddenbrook de la Grand-Rue, le vieux M. Marcus. La pauvre Clothilde vint aussi ; on la vit, maigre et blême, debout devant le lit, joignant d’un air apathique ses mains gantées de filoselle.

— Ne croyez pas, Tony et Gerda, dit-elle d’un ton infiniment traînant et plaintif, que j’ai le cœur froid parce que je ne pleure pas. Je n’ai plus de larmes.

Et chacun la crut sur parole, tant elle avait l’air désespérément poudreuse et desséchée.

Tous enfin cédèrent la place à une vieille personne antipathique, à la mâchoire édentée et branlante, qui venait laver et parer le cadavre, avec l’aide de sœur Léandra.

*

Le soir, à une heure avancée, Gerda Buddenbrook, Mme Permaneder, Christian et le petit Johann, assis sous la grande lampe à gaz autour de la table ronde, travaillaient assidûment. Il fallait faire la liste des gens auxquels on enverrait des billets de faire-part et écrire les adresses sur les enveloppes. Toutes les plumes grinçaient. De temps à autre, quelqu’un avait une idée et ajoutait un nom nouveau sur la liste. Même Hanno devait aider, car il avait une bonne écriture et le temps pressait.

Le silence régnait dans la rue et dans la maison. De loin en loin, des pas résonnaient, puis se perdaient. La lampe à gaz sifflait doucement, on chuchotait un nom, le papier bruissait. Par moments, tous se regardaient et se souvenaient de ce qui s’était passé.

Mme Permaneder griffonnait avec un extrême empressement. Mais, toutes les cinq minutes, à intervalles qu’on eût dit comptés, elle posait sa plume, levait ses mains jointes à la hauteur de sa bouche et éclatait en lamentations.

— Je ne comprends pas ! s’écriait-elle, voulant dire par là qu’elle commençait à comprendre ce qui était arrivé. Mais à présent tout est fini, s’écria-t-elle inopinément, au comble du désespoir.

Et, sanglotant tout haut, elle enlaça de ses bras le cou de sa belle-sœur, puis reprit sa tâche, ranimée.

Christian était comme la pauvre Clothilde. Il n’avait pas encore versé un pleur et en éprouvait quelque honte. Le sentiment d’avoir commis une gaffe dominait en lui toute autre émotion. De plus, la continuelle préoccupation de ses propres malaises et de ses anomalies l’avait usé et émoussé. De temps à autre, il se redressait, passait la main sur son front chauve et disait d’une voix oppressée :

— Oui, c’est terriblement triste.

C’est à lui-même qu’il parlait ; il se contraignait à regarder la vérité en face et forçait ses yeux à se mouiller un peu.

Soudain, il se produisit un fait qui les déconcerta tous. Le petit Johann se mit à rire. Il en était à copier un nom au son bizarre qui lui sembla irrésistible. Il le répéta, souffla par le nez, se pencha sur son papier, tremblant, sanglotant, ne put plus se contenir. On crut d’abord qu’il pleurait, mais il n’en était rien. Les grandes personnes le regardaient, incrédules et décontenancées. Alors sa mère l’envoya coucher.

CHAPITRE IX

Mort d’une mauvaise dent !… Le sénateur Buddenbrook était mort d’un mal de dent, disait-on en ville. Mais que diable, on ne mourait pas de cela. Il avait eu des douleurs, M. Brecht lui avait brisé une couronne, et là-dessus il était tombé dans la rue raide mort. Avait-on jamais entendu rien de pareil ?

Mais peu importait ; c’était son affaire. La première chose à faire était d’envoyer des couronnes, de grandes couronnes, des couronnes coûteuses, des couronnes qui vous fissent honneur, qui seraient mentionnées dans les journaux, et telles que seuls des amis loyaux et solvables en pouvaient offrir. Elles affluèrent de toutes parts, venant des sociétés, des familles ou des particuliers ; des couronnes de fleurs odorantes, des couronnes d’argent, ornées de nœuds noirs ou aux couleurs de la ville, avec des dédicaces imprimées en noir ou en lettres d’or. Et des palmes, des palmes immenses…

Tous les magasins de fleuristes firent des affaires considérables, notamment celui d’Iwersen, en face de chez les Buddenbrook. Mme Iwersen sonna plusieurs fois dans la journée à la porte d’entrée, apportant des gerbes variées de la part du sénateur Untel, du consul Untel, de telle ou telle association d’employés. Une fois, elle demanda si on lui permettrait de

monter un instant voir le sénateur. Mais certainement, on le lui permettait. Et elle suivit Mlle Jungmann par le grand escalier, parcourant sans rien dire, du regard, l'espace de la cage lumineuse.

Elle marchait péniblement, car elle était enceinte, comme de coutume. Elle s'était alourdie avec les années, mais ses yeux noirs fendus en amande et ses pommettes malaises étaient encore pleins de charme, et l'on voyait bien qu'elle avait dû être extrêmement jolie. On l'introduisit au salon où était exposé le corps de Thomas Buddenbrook.

Au centre de la pièce vaste et claire dont on avait enlevé les meubles, il gisait sur les coussins de soie blanche, parmi une odeur âcre et entêtante, faite des parfums mêlés des violettes, des tubéreuses et de cent autres plantes. À son chevet, au centre d'un demi-cercle de torchères d'argent, le Christ bénissant de Thorwaldsen se dressait sur un socle voilé de crêpe. Les gerbes, les couronnes, les corbeilles de fleurs et les bouquets étaient dressés ou déposés le long des murs, sur le parquet et sur la couverture ; des palmes appuyées à la bière s'inclinaient sur les pieds du mort. Son visage était écorché par endroits et le nez surtout présentait des ecchymoses. Mais ses cheveux étaient coiffés avec soin comme pendant sa vie, et la moustache étirée au fer pour la dernière fois par le vieux M. Wenzel se dressait longue et raide au-dessus des joues blafardes. La tête était un peu tournée de côté, et les mains jointes tenaient un crucifix d'ivoire.

Mme Iwersen franchit à peine le seuil et regarda de loin la bière en clignant les yeux ; ce ne fut que lorsque Mme Permaneder, toute voilée de crêpe et enchifrenée par les larmes, sortit du petit salon et parut entre les portières, l'invitant doucement à s'approcher, qu'elle osa faire encore quelques pas sur le parquet de marqueterie. Les mains jointes sur son ventre proéminent, elle regardait de ses yeux noirs en amande les plantes, les torchères, les rubans, toute cette soie blanche et le visage de Thomas Buddenbrook. Il eût été difficile de définir l'expression de ses traits pâles et tirés de femme enceinte.

Enfin, elle dit : « Oui, oui… », eut un sanglot, un seul, très bref et étouffé, et se retourna pour sortir.

Mme Permaneder aimait de telles visites. Elle ne quittait pas la maison et surveillait avec un zèle infatigable les hommages que l'on venait rendre en foule à la dépouille mortelle de son frère. De sa voix de gosier, elle relut plusieurs fois les articles de journaux dans lesquels on vantait les mérites de cette personnalité en déplorant la perte inestimable. Elle assista du petit

salon à toutes les visites de condoléances que Gerda recevait dans le grand salon ; c'était un défilé sans fin, elles étaient légion. Elle consulta diverses personnes au sujet des obsèques qui devaient se revêtir d'une pompe inouïe. Elle combinait des scènes émouvantes. Elle fit monter le personnel des bureaux, afin qu'il pût venir dire à son chef un suprême adieu. Puis ce fut le tour des dockers. Leurs pieds énormes avancèrent sur le parquet ; les coins de leurs bouches s'abaissèrent d'un air de prodigieuse loyauté, ils répandirent une odeur d'eau-de-vie, de chique et de travail manuel. Ils considérèrent la somptueuse mise en scène en tortillant leurs casquettes, s'émerveillèrent puis s'ennuyèrent jusqu'au moment où l'un d'eux ayant eu le courage de prendre la porte, tout le groupe suivit, traînant les pieds. Mme Permaneder était enchantée. Elle affirmait qu'elle avait vu des pleurs couler dans ces barbes rudes. Pur mensonge, il ne s'était rien produit de pareil. Mais si elle l'avait vu et si cela la rendait heureuse…

Vint le jour de l'inhumation. Le cercueil métallique fut scellé et jonché de fleurs, les cierges flambèrent dans les candélabres, la maison se remplit de monde ; entouré de tous les membres de la famille en deuil, ceux de la ville et ceux qui étaient venus du dehors, le pasteur Pringsheim dans toute sa majesté se dressait au chevet du cercueil. Sa tête expressive reposait au centre de sa large fraise, comme sur un plat.

Un ordonnateur de grand style, personnage intermédiaire entre un domestique et un maître de cérémonie, avait assumé la direction matérielle des funérailles. Il descendit le grand escalier d'un pas léger, le haut-de-forme à la main, et d'une voix basse mais perçante, il annonça dans le vestibule encombré de douaniers en uniforme et de coltineurs en blouses, culottes courtes et chapeaux hauts :

— Les appartements sont pleins, mais il y a encore de la place dans le corridor.

Le silence se fit ; le pasteur Pringsheim éleva la voix, et son organe exercé remplit toute la maison de ses accents harmonieux. Mais tandis que là-haut, devant la statue du Christ, il se tordait les mains puis les ouvrait pour bénir, en bas, devant la porte, stationnait le corbillard à quatre chevaux, sous le blanc ciel d'hiver, suivi de toutes les autres voitures en longue file, tout le long de la rue et jusqu'au fleuve. En face de la porte, une compagnie de soldats se tenait l'arme au pied sur deux rangs, commandée par le lieutenant de Trotha qui fixait sur la fenêtre en encorbellement ses

yeux de braise, l’épée nue à la main. Beaucoup de gens tendaient le cou aux fenêtres ou dans la rue.

Enfin, il se fit un remous dans le vestibule ; on entendit le lieutenant donner un ordre à voix basse, les soldats présentèrent les armes d’un seul mouvement. M. de Trotha abaissa son épée, le cercueil parut. Porté par quatre hommes en blouses noires, il oscilla sous le portail, et le vent emporta une odeur de fleurs par-dessus les têtes des curieux, hérissa le panache noir du corbillard, joua dans les crinières des chevaux alignés jusqu’au fleuve et tirailla les crêpes aux chapeaux des cochers et des palefreniers. Quelques flocons de neige isolés se mirent à tomber en longues courbes.

Les chevaux du corbillard, entièrement drapés de noir, tellement que l’on n’apercevait que leurs yeux noirs inquiets s’ébranlèrent lentement, guidés par quatre palefreniers en noir ; la force armée emboîta le pas et les autres landaus défilèrent un à un. Christian Buddenbrook monta dans le premier avec le pasteur. Le petit Johann suivait, flanqué d’un cousin hambourgeois bien en chair. Et lentement, très lentement, à n’en plus finir, triste et solennel, le cortège funèbre de Thomas Buddenbrook s’avançait en serpentant, tandis qu’à toutes les maisons le vent faisait claquer les drapeaux mis en berne. Les employés et les coltineurs suivaient à pied.

Quand le cercueil, suivi de la famille en deuil, après avoir passé par les allées du cimetière, devant les croix, les statues, les chapelles funéraires et les saules dépouillés, arriva au tombeau de famille des Buddenbrook, le peloton d’honneur était à son poste et présenta de nouveau les armes. Derrière un bosquet, une marche funèbre fit entendre ses rythmes assourdis et pesants.

Et de nouveau on souleva la grande dalle sculptée aux armoiries de la famille, de nouveau les dignitaires de la ville, à la lisière du bois dépouillé, entourèrent la fosse en maçonnerie où l’on descendit Thomas Buddenbrook auprès de ses pères. Ils étaient tous là, hommes riches de mérite et d’argent, la tête basse ou mélancoliquement inclinée sur l’épaule, et parmi eux les membres du Conseil, reconnaissables à leurs gants blancs et à leurs cravates blanches. Mais alentour se pressait la foule des employés, des coltineurs, des scribes, des dockers.

La musique se tut. Le pasteur Pringsheim parla. Et quand ses paroles bénissantes se furent perdues dans l’air froid, tout le monde se mit en devoir de serrer une dernière fois la main au frère et au fils du défunt. Ce fut un

long défilé. Christian Buddenbrook recevait toutes les condoléances de cet air mi-distrait, mi-gêné qui lui était propre dans les occasions solennelles. Le petit Johann se tenait près de lui, dans son épaisse vareuse à boutons d’or, ses yeux cernés de bleu fixés à terre sans regarder personne, la tête un peu rejetée et penchée à gauche contre le vent, avec une grimace douloureuse.

OceanofPDF.com

ONZIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

On se souvient d’une personne, on se demande comment elle va, et tout à coup on se rappelle qu’elle a cessé de flâner sur les trottoirs, que sa voix ne se mêle plus au concert général des voix humaines, mais qu’elle a disparu pour toujours et repose quelque part hors les murs, sous terre.

Mme Buddenbrook, née Stüwing, veuve de l’oncle Gotthold, était morte. Elle qui avait été jadis une cause de si violente discorde dans la famille, la mort l’avait parée de sa couronne qui réconcilie et transfigure, et ses trois filles, Frédérique, Henriette et Pfiffi, se sentaient le droit d’opposer aux condoléances de leurs proches des airs offensés comme pour dire : « Vous le voyez, vos persécutions ont été sa mort. » Et cela bien que leur mère eût atteint un âge vénérable.

Mme Kethelsen elle aussi reposait en paix. Après avoir beaucoup souffert de la goutte dans les dernières années, elle s’en était allée doucement, dans la simplicité de sa foi d’enfant, enviée par sa docte sœur qui avait encore à lutter par moments contre de petits accès de rationalisme et qui, de plus en plus contrefaite et menue, était pourtant attachée à ce triste monde par une constitution plus résistante.

Le consul Peter Döhlmann avait été rappelé à son tour. Il avait dissipé toute sa fortune en déjeuners et avait fini par succomber à l’eau d’Hunyadi Janos, laissant à sa fille une rente annuelle de deux cents marks, et à la charité publique le soin de la recueillir au béguinage Saint-Jean.

Justus Kröger, de même, était décédé, et c’était regrettable ; car rien n’empêchait plus sa faible épouse de vendre ses dernières pièces d’argenterie pour envoyer de l’argent à un fils dévoyé qui menait on ne sait où sa crapuleuse existence.

Quant à Christian Buddenbrook, on l’eût vainement cherché en ville. Juste un an après la mort de son frère, il était allé se fixer à Hambourg, où il avait épousé devant Dieu et devant les hommes une personne qui depuis longtemps lui tenait de près : Mlle Aline Puvogel. Nul n’avait pu l’en

empêcher. Il est vrai que son héritage maternel, dont les intérêts avaient de tout temps pris le chemin de Hambourg pour la moitié au moins, était administré quant au reste par M. Stéphane Kistenmaker, commis à ce soin par le testament de son ami défunt. Mais Christian était, par ailleurs, maître de ses actes. Dès que son mariage s'ébruita, Mme Permaneder adressa à Mme Aline à Hambourg une longue lettre extrêmement virulente qui commençait par « Madame » et déclarait, en termes soigneusement pesés et blessants, que Mme Permaneder était résolue à ne jamais reconnaître pour ses parents la destinataire de la lettre et ses enfants.

M. Kistenmaker était l'exécuteur testamentaire, le gérant de la fortune des Buddenbrook et le tuteur du petit Johann ; il fit honneur à ces obligations. Elles lui permirent de développer une activité très importante, l'autorisèrent, à la Bourse, à se lisser les cheveux en donnant tous les signes du surmenage et à affirmer qu'il se surmenait en effet – sans compter qu'il touchait très ponctuellement 2 % des revenus pour sa peine. Au demeurant, il n'avait guère de chance en affaires et s'attira bientôt le déplaisir de Gerda Buddenbrook.

Dans l'état présent des choses, il fallait liquider ; la firme n'avait qu'à disparaître, et cela dans un délai d'un an. Telles étaient les dernières volontés du sénateur. Mme Permaneder s'en montrait violemment émue.

« Et Johann, le petit Johann, et Hanno ? » demandait-elle. Le fait que son frère eût ignoré son fils et unique héritier, qu'il n'eût pas voulu lui conserver la maison de commerce, la décevait et la peinait beaucoup. Elle versa des pleurs à l'idée qu'il faudrait renoncer à cette firme vénérable, à ce joyau transmis de génération en génération, dont on allait clore l'histoire alors qu'il existait un héritier naturel. Mais ensuite elle se consolait en pensant que la fin de la firme ne serait pas nécessairement la fin de la famille et que son neveu aurait à fonder une œuvre jeune et nouvelle pour suivre sa haute vocation, qui ne pourrait consister qu'à conserver le lustre et la sonorité du nom de ses pères et à faire refleurir la famille. Ce n'est pas en vain qu'il ressemblait tant à son grand-père.

La liquidation commença donc sous la direction de M. Stéphane Kistenmaker et du vieux M. Marcus ; elle fut lamentable. Le délai prescrit était court, il fallait s'y tenir strictement, le temps pressait. Les affaires en cours furent réglées en hâte et de façon peu avantageuse. Les ventes désastreuses et précipitées se succédèrent. L'entrepôt, les greniers furent vendus à perte. Et ce que la précipitation de M. Kistenmaker épargnait, la

lenteur du vieux Marcus l'achevait. Ne racontait-on pas en ville qu'en hiver, avant de sortir, il faisait soigneusement chauffer devant le poêle, non seulement son pardessus et son chapeau, mais encore sa canne ? S'il s'offrait une conjoncture heureuse, il en laissait à coup sûr passer l'occasion. Bref, les pertes s'accumulaient. Thomas Buddenbrook avait laissé une fortune évaluée à 650 000 marks ; un an après l'ouverture du testament, on constata qu'on était loin de pouvoir compter sur cette somme. Il courait des bruits vagues et exagérés au sujet de cette liquidation désavantageuse et ils trouvèrent un aliment dans le fait que Gerda Buddenbrook avait décidé de vendre la grande maison. On se racontait des choses extravagantes au sujet de ce qui l'y forçait, de la diminution considérable de la fortune des Buddenbrook, et c'est ainsi que peu à peu se propagea en ville une rumeur dont la veuve du sénateur eut à éprouver le contrecoup jusque dans sa propre maison, avec surprise et stupéfaction d'abord, puis avec une amertume croissante. Un jour qu'elle racontait à sa belle-sœur comment plusieurs fournisseurs et ouvriers avaient insisté de façon inconvenante pour se faire payer des factures importantes, Mme Permaneder après un temps de stupéfaction éclata d'un rire sinistre ! Quant à Gerda, elle en fut tellement indignée, qu'elle se déclara presque décidée à quitter la ville avec le petit Johann, pour aller se fixer à Amsterdam auprès de son vieux père avec qui elle pourrait de nouveau jouer des duos de violon. Mais cette idée provoqua chez Mme Permaneder une telle tempête d'indignation qu'il fallut provisoirement renoncer à ce plan.

Comme on devait s'y attendre, les protestations de Mme Permaneder s'étendirent à la vente de la maison bâtie par son frère. Elle se lamenta bien haut sur le mauvais effet que cela produirait et gémit que ce serait pour la famille une nouvelle perte de prestige. Mais elle dut convenir qu'il n'eût guère été possible de continuer à habiter et à entretenir cette maison vaste et splendide, coûteuse fantaisie de Thomas Buddenbrook, et que Gerda avait raison de désirer une petite villa confortable, hors les murs, dans la verdure.

Pour M. Gosch, le courtier Sigismond Gosch, se leva un jour glorieux. Sa vieillesse fut embellie par un événement qui arrêta pour plusieurs heures son tremblement maladif. Il eut le bonheur de se voir dans le salon de Gerda Buddenbrook, assis en face d'elle sur un fauteuil, discutant avec elle du prix de sa maison. Avec ses cheveux blancs en broussaille tombant dans sa figure, il la regardait fixement en dessous, le menton sinistrement avancé, et

réussissait à paraître complètement bossu. Il parlait d'une voix sifflante, mais froide et positive, et rien ne trahit le bouleversement de son âme. Il s'offrit à reprendre la maison, tendit la main et proposa avec un sourire cauteleux 85 000 marks. C'était acceptable, car la vente ne pouvait se faire qu'à perte. Mais il fallait prendre l'avis de M. Kistenmaker. Gerda dut prendre congé de M. Gosch sans avoir conclu avec lui, et il apparut que M. Kistenmaker n'était pas résolu à permettre une immixtion quelle qu'elle soit dans son activité. Il dédaigna l'offre de M. Gosch ; il s'en gaussa et jura qu'on tirerait beaucoup plus de la maison. Et il jura si longtemps, qu'il se vit contraint de la céder pour 75 000 marks à un célibataire vieillissant qui, au retour de lointains voyages, songeait à se fixer en ville.

M. Kistenmaker négocia aussi l'achat du nouveau domicile, une coquette petite villa qu'il paya peut-être un peu trop cher, mais dont la situation au-delà du Burgtor, dans une allée de vieux marronniers, au milieu d'un joli jardin d'agrément et de rapport, répondait aux vœux de Gerda Buddenbrook. C'est là que la veuve du sénateur alla se fixer en l'automne de 1876, avec son fils, ses domestiques et une partie de son mobilier ; le reste dut être abandonné et cédé au célibataire d'âge mûr, parmi les lamentations de Mme Permaneder.

Il y eut d'autres changements encore. Mlle Jungmann, Ida Jungmann, depuis quarante ans au service des Buddenbrook, dut quitter la maison pour retourner chez elle, en Prusse occidentale, et passer chez des parents le soir de sa vie. À vrai dire, elle avait été congédiée encore par Mme Buddenbrook. Quand la génération précédente lui avait échappé, cette bonne âme avait aussitôt trouvé le petit Johann à choyer et à soigner, à qui elle pouvait lire les contes de Grimm ou raconter l'histoire de l'oncle qui était mort du hoquet. Mais le petit Johann n'était plus petit, c'était un garçon de quinze ans pour lequel elle ne pouvait pas grand-chose, bien qu'il fût de santé fragile. Et quant à la mère, les rapports avec elle étaient depuis longtemps tendus. Cette femme entrée dans la maison bien longtemps après elle, Ida ne l'avait jamais considérée comme tout à fait de la famille ; elle contestait son autorité. D'autre part, avec les années, comme il arrive aux vieux serviteurs, Ida prétendit s'arroger une influence excessive. Elle provoqua des frictions en se rendant coupable de divers abus de pouvoir dans la maison. La situation devint intenable, il y eut des scènes violentes, et, bien que Mme Permaneder eût intercédé pour elle avec la même

éloquence que pour les grandes maisons de famille, la vieille Ida reçut son congé.

Elle pleura amèrement quand vint l'heure de dire adieu au petit Johann. Il l'embrassa, croisa les mains derrière le dos, se hancha, appuyé sur la jambe droite, la pointe de l'autre pied touchant à peine terre, et il la regarda partir avec ce même air pensif et concentré que ses yeux mordorés avaient eu auprès du corps de sa grand-mère, à la mort de son père, lors de la liquidation des deux maisons et d'autres événements analogues. Le départ de la vieille Ida se rattachait logiquement dans son esprit aux autres symptômes de désagrégation, de déclin, de terminaison, de décomposition, dont il avait été le témoin. Il ne s'en étonnait pas ; chose étrange, il n'en avait jamais été surpris. Parfois, quand il relevait sa tête aux boucles châtaines, aux lèvres toujours un peu contractées, on voyait battre les ailes de son nez d'un air sensible, comme s'il flairait avec précaution l'atmosphère, prêt à déceler cette odeur étrange et familière qu'auprès du cercueil de sa grand-mère tous les parfums des fleurs n'avaient pas réussi à dissimuler.

Chaque fois que Mme Permaneder venait voir sa belle-sœur, elle attirait à elle son neveu pour lui parler du passé et de cet avenir dont les Buddenbrook lui seraient redevables, à lui, au petit Johann, et à la grâce de Dieu. Plus le présent était pénible, moins elle se lassait de décrire l'existence aristocratique que l'on avait menée dans la maison de ses parents et de ses grands-parents, du temps où l'arrière-grand-père de Hanno parcourait le pays dans sa berline à quatre chevaux. Un jour, elle eut une violente crampe d'estomac parce que Frédérique, Henriette et Pfiffi avaient affirmé d'une seule voix que les Hagenström étaient la crème de la société.

Les nouvelles de Christian étaient affligeantes. Le mariage ne semblait pas voir eu d'influence heureuse sur sa santé. Sa triste manie de la persécution et ses hallucinations avaient reparu et s'étaient aggravées ; il s'était vu contraint par sa femme et par son médecin d'entrer dans une maison de santé. Il ne s'y plaisait pas, écrivait des lettres lamentables et exprimait le vif désir d'être libéré de cette geôle où l'on semblait le traiter très sévèrement. Mais on le gardait, et sans doute pour son bien. En tout cas, cela permettait à sa femme de continuer sa vie indépendante, sans précautions et sans entraves, mais sans renoncer pour cela aux avantages pratiques et moraux qu'elle devait à son mariage.

CHAPITRE II

Le mécanisme du réveil se déclencha et fit entendre son ponctuel et cruel vacarme. C'était un bruit rauque et intermittent, un claquement plutôt qu'une sonnerie, car le réveil était vieux et usé, mais la sonnerie remontée à fond se prolongeait désespérément. Hanno Buddenbrook eut un sursaut violent. Comme tous les matins au brusque déclic de ce vacarme à la fois cruel et vigilant, qui éclatait là sur la table de nuit, contre son oreille, ses entrailles se contractèrent de colère, de douleur et de désespoir. Mais il demeura extérieurement calme, ne changea pas de position dans son lit et se contenta d'ouvrir brusquement les yeux, tiré de quelque vague rêve matinal.

Il faisait complètement sombre dans la chambre glacée ; il ne distinguait rien et ne pouvait voir les aiguilles du réveil. Mais il savait qu'il était six heures, car il avait mis la veille l'aiguille sur cette heure-là. Hier… hier… Tandis qu'il demeurait étendu sur le dos, somnolent, les nerfs tendus, luttant pour se décider à allumer et à quitter son lit, peu à peu la conscience de ce qui l'avait occupé la veille lui revint.

La veille était un dimanche, et après avoir dû se laisser maltraiter plusieurs jours de suite par M. Brecht, il avait été autorisé, en récompense, à accompagner sa mère au Théâtre municipal, où l'on donnait *Lohengrin*.

Le plaisir qu'il s'était promis de cette soirée avait rempli toute sa semaine. Ce qui était lamentable, c'était qu'avant de pareilles fêtes il y eût tant de choses répugnantes à avaler qui en gâtaient l'heureuse et libre perspective jusqu'au dernier moment. Mais enfin, le samedi, il était venu à bout de sa semaine de classe, la foreuse mécanique du dentiste avait pour la dernière fois travaillé dans sa bouche avec son douloureux bourdonnement. Il avait tout liquidé ou ajourné, car il avait promptement résolu de remettre après le dimanche soir la préparation de ses devoirs de classe. Que signifiait le lundi ? Était-il vraisemblable qu'il dût jamais poindre ? On ne croit pas au lundi, quand on doit entendre *Lohengrin* le dimanche soir. Son intention était de se lever de bonne heure le lundi et d'expédier ses tâches absurdes – et motus. Il avait eu un jour de libre flânerie, il avait goûté la joie suprême en rêvassant à son piano et oublié toute espèce d'adversité.

Puis le bonheur était devenu réalité. Il avait fondu sur lui avec toutes ses extases sacrées, ses frissons, son tremblement, ses sanglots intérieurs, toute son ivresse débordante et insatiable. Sans doute les violons mal rétribués de

l’orchestre municipal avaient un peu flanché dans l’ouverture, et un gros homme prétentieux, à la barbe filasse, était arrivé dans la nacelle qui s’avançait par saccades. Dans la loge voisine, M. Stéphane Kistenmaker avait grommelé qu’on distrayait cet enfant en le détournant de ses devoirs. Mais la douce et lumineuse splendeur qui l’inondait l’avait élevé au-dessus de ces misères.

Pourtant, la fin était venue. Ce bonheur chantant et scintillant s’était tu, éteint ; il s’était retrouvé chez lui, dans sa chambre, la tête enfiévrée, et s’était aperçu que quelques heures de sommeil dans son lit le séparaient de la grisaille quotidienne. Alors il avait succombé à l’un de ces accès de découragement total qu’il connaissait si bien. Il avait éprouvé à nouveau que la beauté fait mal, senti à quelle profondeur de honte et de nostalgie désespérée elle nous plonge et comment elle anéantit le courage et la faculté même de vivre l’existence vulgaire. Ce sentiment horrible et désespérant l’avait écrasé comme un bloc massif, et il s’était redit que, en dehors de ses chagrins personnels, un fardeau devait peser sur lui qui, d’emblée, avait alourdi son âme et qui l’étoufferait un jour.

Puis il avait remonté son réveil et il avait dormi d’un sommeil profond comme la mort, comme on dort quand on souhaite ne plus se réveiller jamais. Et maintenant, le matin était là, il était six heures, il n’était prêt pour aucun de ses cours.

Il se redressa et alluma la bougie sur la table de nuit. Mais, comme ses bras et ses épaules se mirent aussitôt à frissonner violemment dans l’air glacé, il se laissa retomber bien vite et remonta sur lui la couverture.

Les aiguilles marquaient six heures dix. Ah ! il était inutile à présent de se lever et de travailler, il y avait trop à faire, des choses à apprendre presque pour chacune des heures de classe, il ne valait pas la peine de s’y mettre ; et de toute façon l’heure qu’il s’était fixée était dépassée. Était-il aussi sûr qu’il le croyait hier d’être interrogé aujourd’hui en chimie et en latin ? C’était possible, c’était même probable, autant qu’on pouvait le prévoir. Pour Ovide, on avait appelé récemment les noms qui commençaient par les dernières lettres de l’alphabet, et on commencerait sans doute aujourd’hui par A et B. Mais ce n’était pas absolument sûr, pas complètement hors de doute. On s’écartait parfois de la règle. Que ne pouvait faire le hasard, grand Dieu ! Et tout en poursuivant ces réflexions trompeuses et arbitraires, ses pensées se brouillèrent et il se rendormit.

La petite chambre de collégien froide et nue, avec la gravure de la Madone Sixtine au-dessus du lit, sa table à coulisse au milieu, ses rayons de livres encombrés et en désordre, son pupitre d'acajou aux pieds raides, son harmonium et son étroit lavabo, apparaissait morne sous la lueur vacillante de la bougie. Des fleurs de givre s'épanouissaient aux vitres dont le store n'avait pas été baissé, afin que le jour pénétrât plus tôt dans la pièce. Et Hanno Buddenbrook dormait, la joue enfoncée dans l'oreiller. Il dormait, la bouche entrouverte, les cils baissés, les paupières closes et serrées, avec une expression d'abandon fervent et douloureux au sommeil, et ses souples cheveux châtains retombaient en boucles sur ses tempes. Lentement, la petite flamme de la bougie sur la table de nuit perdit son éclat rougeâtre, car le matin hésitant pénétrait, rude et blême, à travers la couche glacée qui couvrait les vitres.

À sept heures, il se réveilla, terrifié. Ce nouveau délai était écoulé lui aussi. Se lever, charger sur soi le fardeau de cette journée – rien ne pouvait plus l'en préserver. Plus qu'une petite heure jusqu'à la première classe. Le temps pressait, sans même parler des devoirs. Malgré tout, il resta couché, plein d'amertume, de tristesse et de rancune contre cette contrainte brutale qui l'obligeait à quitter son lit tiède dans ce demi-jour glacial et à aller affronter la détresse et les dangers au milieu de gens sévères et malveillants. « Ah ! deux pauvres minutes encore, n'est-ce pas ? » demandait-il à l'oreiller avec une effusion de tendresse. Puis, dans un accès de révolte, il s'accorda cinq minutes pleines pour fermer encore un peu les yeux, en ouvrir un de temps à autre et regarder avec désespoir l'aiguille qui allait son chemin, obstinée, ignorante et exacte.

À sept heures dix, il s'arracha à son lit et se mit à se démener en hâte dans la chambre. La bougie brûlait encore, car il ne faisait pas encore assez jour. Ayant fait fondre une fleur de glace par son haleine, il vit au-dehors un épais brouillard.

Il grelottait au-delà de toute mesure. Le froid secouait tout son corps, par moments, d'un frisson douloureux. Le bout de ses doigts était si brûlant, si gonflé, qu'il ne pouvait se servir de la brosse à ongles. En se lavant le buste, sa main presque morte de froid laissa tomber l'éponge sur le sol et il resta un instant raide et impuissant, fumant comme un cheval en sueur.

Enfin, le souffle oppressé et le regard brouillé, il se trouva prêt, saisit la serviette de cuir posée sur la table et rassembla ses esprits, dans la mesure où le désespoir le lui permettait, afin de prendre les livres nécessaires aux

leçons du jour. Debout, les yeux levés avec effort, il répétait : « Religion… latin… chimie… » en fourrant dans le cartable les volumes cartonnés, tachés d'encre et endommagés.

Oui, il était déjà plutôt grand, le petit Johann. Il avait quinze ans passés et ne portait plus un costume de marin danois, mais un complet-veston beige et une cravate bleue à pois blancs. On pouvait voir sur son gilet la chaîne d'or mince et longue qu'il tenait de son arrière-grand-père, et à l'annulaire de sa main droite, un peu large mais délicate, la chevalière de famille à pierre verte qui lui appartenait aussi à présent. Il enfila son épaisse vareuse d'hiver, mit son chapeau, prit son cartable, éteignit la bougie et dégringola l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée où, passant devant l'ours empaillé, il entra dans la salle à manger à droite.

Mlle Clémentine, la nouvelle femme de chambre de sa mère, une fille maigre à frisettes, au nez pointu, aux yeux myopes, était déjà là et s'occupait du déjeuner.

— Quelle heure est-il au juste ? demanda-t-il entre ses dents, bien qu'il le sût fort bien.

— Huit heures moins un quart, répondit-elle en lui désignant le cartel au mur, de sa main maigre et rouge, main de goutteuse. Il faut vous dépêcher de partir, Hanno.

En même temps, elle posa devant lui la tasse fumante et poussa vers lui la corbeille à pain, le beurre, le sel et le coquetier.

Il ne dit plus rien, saisit un petit pain et se mit à avaler son cacao, debout, le chapeau sur la tête et le cartable sous le bras. Le breuvage brûlant faisait horriblement mal à une molaire que M. Brecht était en train de soigner. Il en laissa la moitié, dédaigna également l'œuf, proféra entre ses dents serrées un son vague qui pouvait passer pour un adieu et sortit en courant.

Il était huit heures moins dix quand il traversa le jardin, laissant derrière lui la petite villa rouge ; puis, il suivit en courant l'avenue hivernale. Plus que dix, neuf, huit minutes. Et le chemin était long. Et dans ce brouillard, c'est à peine si l'on pouvait voir où l'on se trouvait. Il l'aspirait, puis le rejetait, cet épais brouillard glacé, de toute la force de sa poitrine étroite, la langue posée sur la dent que le cacao avait brûlée, imposant aux muscles de ses jambes un effort insensé. Il était baigné de sueur et frissonnait de tous ses membres. Il commençait à sentir un point de côté. Son léger déjeuner se révoltait dans son estomac, à cette course matinale ; il avait la nausée, et son

cœur n’était plus qu’une chose palpitante, voletante et éperdue qui lui coupait la respiration.

Le Burgtor, le Burgtor seulement, et il était huit heures moins quatre ! Tout en courant par les rues, baigné de sueur, luttant contre la douleur, la nausée et la détresse, il épiait de tout côté s’il n’apercevait pas quelque autre écolier. Non, non, personne ne passait plus. Tous étaient rendus à destination, et voilà que huit heures sonnaient ! Les cloches de toutes les églises sonnaient dans la brume, et le carillon de Sainte-Marie, pour augmenter la solennité du moment, jouait par surcroît l’hymne : « Louons tous le Seigneur. » Il jouait faux, d’ailleurs, comme Hanno, fou de désespoir, le constata ; il se moquait du rythme et était très mal accordé. Mais c’était bien peu de chose, bien peu de chose en vérité. Oui, il était en retard, plus de doute. L’horloge de l’école retardait un peu, mais il serait tout de même en retard, c’était sûr. Il dévisageait les gens qu’il croisait. Ils se rendaient à leurs bureaux ou à leurs affaires, ils ne se hâtaient point, rien ne les menaçait. Quelques-uns répondaient à son regard plaintif et envieux, voyaient son désarroi et souriaient. Ce sourire le mettait hors de lui. Qu’allaient-ils imaginer et comment ces gens placides jugeaient-ils de la situation ?

« C’est une grossièreté, aurait-il voulu leur crier, c’est une grossièreté que votre sourire, messieurs. »

Se figuraient-ils qu’il eût été infiniment désirable pour lui de tomber mort à la porte close de la cour ?

La sonnerie stridente et prolongée qui annonçait le culte matinal du lundi frappa son oreille comme il était encore à vingt pas du long mur rouge percé de deux portes de fonte qui séparait la cour de la rue. Ne disposant plus de la moindre force pour courir ou presser le pas, il laissait tomber le buste en avant, sur quoi ses jambes étaient bien obligées de suivre et de l’empêcher de tomber tant qu’il avançait, trébuchant et flageolant ; il arriva devant la première porte au moment où la sonnerie avait cessé.

M. Schlemiel, le concierge, homme trapu, au visage d’ouvrier, à la barbe rude, était justement en train de fermer la porte :

— Hé ! fit-il en laissant se faufiler l’élève Buddenbrook.

Peut-être était-il sauvé, peut-être… Il s’agissait de se glisser dans la classe sans être vu, d’y attendre, caché, la fin du service qui était célébré dans le préau de gymnastique et de se donner l’air que tout était normal. Haletant et happant l’air, exténué et raidi sous la sueur froide, il se traîna à

travers la cour pavée de pierres rouges, et se faufila à l'intérieur par l'une des jolies portes à vitres de couleur.

À l'école, tout était neuf, propre et beau. Conformément aux exigences les plus modernes, les parties grises et vermoulues de l'ancien couvent où la génération précédente s'était initiée aux sciences, avaient été rasées pour faire place à des bâtiments neufs, aérés et somptueux. On avait respecté le style de l'ensemble, et des voûtes gothiques recouvraient solennellement les corridors et les cloîtres. Mais l'éclairage et le chauffage, les dimensions et la luminosité des classes, le confort des salles de professeurs, l'installation des salles de chimie, de physique et de dessin, répondaient pleinement aux nécessités du confort le plus moderne.

Épuisé, Hanno Buddenbrook se coula le long du mur et jeta un regard à la ronde. Non ! Dieu soit loué, personne ne l'avait vu. Du fond des lointains corridors, lui arrivait le brouhaha des élèves et des professeurs qui se rendaient au préau afin d'y absorber un petit viatique religieux en vue du travail de la semaine. Ici, tout était morne et silencieux, et le large escalier couvert de linoléum était vide. Prudemment, sur la pointe des pieds, retenant son souffle, écoutant anxieusement, il monta en tapinois. Sa classe, la seconde « moderne », était au premier étage, en face de l'escalier. La porte en était ouverte. Sur la plus haute marche, il parcourut du regard, penché en avant, le long couloir où s'alignaient de part et d'autre les portes des diverses classes surmontées d'écriteaux de porcelaine. En trois enjambées silencieuses, il se trouva devant sa classe.

Elle était vide. Les stores des trois larges fenêtres étaient encore baissés, et les becs de gaz allumés, qui pendaient au plafond, grésillaient doucement dans le silence. Des abat-jour verts diffusaient la lumière sur les trois rangées de pupitres à deux places, en bois clair, en face desquels se dressait, sombre, docte et renfrognée, la chaire surmontée d'un tableau noir. Un pannelage jaune revêtait la partie inférieure des murs, et les parois de chaux nue s'ornaient de quelques cartes de géographie.

Hanno alla à sa place, au centre de la pièce, fourra son cartable dans sa case et se laissa choir sur le siège dur, posa les bras sur la tablette inclinée et y appuya la tête. Un sentiment de bien-être ineffable l'inondait. Cette pièce nue et dure était laide et haïssable, et les menaces de cette matinée oppressaient son cœur du poids de leurs mille dangers. Mais il était provisoirement en sécurité, physiquement à l'abri, et pouvait attendre et laisser venir les choses. De plus, la première leçon, celle de religion, avec

M. Ballerstedt, était assez anodine. À voir vibrer la languette de papier près de la bouche de chaleur, au sommet du mur, on savait que l'air chaud entrait à flots, et les flammes du gaz chauffaient aussi l'atmosphère. Ah ! on pouvait s'étirer lentement, se déraidir et dégeler ses membres roides d'humidité ! Une chaleur délicieuse et malsaine lui montait à la tête, lui bourdonnait aux oreilles et lui voilait les yeux.

Soudain il perçut derrière lui un bruit qui le fit tressaillir et se retourner brusquement. Et voici que, derrière le banc du fond, surgit le buste de Caïus, comte de Mölln. Ce jeune seigneur rampa, se dégagea, se mit sur ses pieds, frappa des mains, d'un coup rapide et léger, pour en faire envoler la poussière et s'avança rayonnant vers Hanno Buddenbrook.

— Ah ! c'est toi, Hanno, dit-il. Et je m'étais retiré là-bas quand tu es entré parce que je t'ai pris pour un membre du corps enseignant.

Sa voix se brisait par moments, car elle muait, ce qui n'était pas encore le cas pour Hanno. Il avait grandi autant que Hanno, mais n'avait pas changé. Il portait toujours un costume de couleur indécise où les boutons manquaient par-ci par-là, et une large pièce à son fond de culotte. Ses mains n'étaient pas des plus propres, mais minces et d'une coupe extrêmement noble, avec des doigts longs et fins, et des ongles effilés. Comme toujours, ses cheveux roussâtres divisés au milieu par une raie tracée à la diable retombaient sur un front d'albâtre immaculé sous lequel des yeux bleu clair, profonds et perçants à la fois, jetaient des éclairs. Le contraste entre le négligé extrême de sa toilette et la pureté racée de son visage, à l'ossature délicate, au nez légèrement busqué, à la lèvre supérieure un peu gonflée, était plus frappant encore qu'autrefois.

— Non, Caïus, dit Hanno avec une grimace, frottant de la main la région du cœur, comment peux-tu me faire une pareille peur ? Pourquoi es-tu là ? Pourquoi t'étais-tu caché ? Étais-tu en retard, toi aussi ?

— Jamais de la vie, répondit Caïus, il y a longtemps que je suis là. Le lundi matin, je ne me tiens pas d'impatience à l'idée de retourner en classe, comme tu dois le savoir par toi-même, mon cher. Non, je suis ici pour rire un peu. Le *magister profundus* était de garde et a daigné condescendre à conduire lui-même le peuple à la prière. Alors, je me suis arrangé pour me trouver toujours dans son dos. Dès que ce grand mystique se retournait pour jeter un regard à la ronde, je me plaçais exactement derrière lui, jusqu'au moment où il est sorti, alors j'ai pu rester ici. Mais toi, dit-il d'un air de compassion en venant s'asseoir affectueusement auprès de Hanno sur le

banc, tu as couru, hein ? Pauvre vieux ! Tu as l'air éreinté. Les cheveux te collent aux tempes.

Et, prenant une règle sur le pupitre, il se mit gravement et avec soin à démêler les cheveux du petit Johann.

— Tu as dormi trop tard ? Mais c'est ici la place d'Adolf Todtenhaupt, dit-il en s'interrompant, pour jeter un regard autour de lui, la place sacrée du premier de la classe. Bon, pour cette fois, peu importe. Donc, tu as dormi trop tard ?

Hanno avait reposé son visage sur ses bras croisés.

— J'ai été au théâtre hier soir, dit-il après un profond soupir.

— Oh ! c'est vrai, j'avais oublié. C'était si beau que cela ?

Caïus n'obtint pas de réponse.

— Tu as de la chance, continua-t-il d'un ton persuasif, tu devrais t'en souvenir, Hanno. Songe un peu que je ne suis encore jamais allé au théâtre, et il n'y a plus la moindre espérance que j'y puisse aller d'ici bien des années.

— Le malheur, c'est qu'après on a mal aux cheveux, dit Hanno oppressé.

— Oui, je connais ça.

Et Caïus se baissa pour ramasser le chapeau et le pardessus de son ami qui gisaient sur le sol et les emporta sans bruit dans le couloir.

— Alors, tu n'as pas tes vers des *Métamorphoses* bien enfoncés dans la tête, dit-il en rentrant.

— Non, dit Hanno.

— As-tu peut-être préparé l'interrogation écrite de géographie ?

— Je ne suis plus rien et je ne sais plus rien, dit Hanno.

— Même pas ta chimie ni ton anglais ? *All right !* Nous sommes amis de cœur et frères d'armes.

Caïus était visiblement soulagé.

— Je suis exactement dans la même situation, expliqua-t-il gaiement. Je n'ai rien fait samedi parce que c'était la veille du dimanche, et dimanche non plus, par religion. Non, des bêtises ! Surtout parce que j'avais mieux à faire qu'à travailler, naturellement, dit-il avec une gravité soudaine, tandis qu'une légère rougeur couvrait son visage. Oui, aujourd'hui, ça va barder, Hanno.

— Si je décroche encore une observation, dit le petit Johann, je redoublerai ; et je n'y couperai pas, c'est couru, s'il m'interroge en latin. On en est au B. Caïus, nous n'y pouvons rien.

— On verra.

« “Ah ! César sortira ! Je n’ai jamais eu peur que des dangers qui viennent par-derrière. Quand ils verront le front de César…”

Mais Caïus n’arriva pas au terme de sa déclamation de Shakespeare. Il se sentait lui aussi mal à l’aise. Il alla vers la chaire, s’y assit et se mit à se balancer dans le fauteuil d’un air sombre. Hanno Buddenbrook avait toujours le front abîmé dans ses bras croisés. Ils restèrent un moment silencieux face à face.

Tout à coup, on entendit s’élever très loin un bourdonnement sourd qui devint un grondement et se rapprocha, menaçant, en moins d’une minute.

— Voilà le peuple, dit Caïus avec amertume. Seigneur Dieu, comme ils ont eu vite fini ! La leçon ne sera pas même abrégée de dix minutes.

Il descendit de la chaire et se rapprocha de la porte pour se mêler aux entrants. Quant à Hanno, il ne leva la tête qu’un instant, sa bouche se contracta et il resta à sa place.

Le tumulte approchait, fait de pas traînants ou trépignants, et d’un mélange confus de voix viriles, les unes aiguës, les autres en mue, discordantes ; le flot monta l’escalier, se répandit dans le couloir et reflua pour une part dans la classe qui s’emplit soudain de vie, de mouvement et de bruit. C’étaient les camarades de Hanno et de Caïus, de la seconde « moderne », au nombre d’environ vingt-cinq ; ils gagnèrent nonchalamment leurs places, les mains dans les poches ou balançant les bras, et ils ouvrirent leurs bibles. Il y avait là des physionomies agréables et suspectes, des visages qui respiraient la santé et des mines sournoises, de longs dadais qui comptaient devenir négociants ou marins et ne se souciaient de rien d’autre au monde, et de petits arrivistes trop délurés pour leur âge, qui brillaient dans les matières demandant de la mémoire. Mais Adolf Todtenhaupt, le premier, savait tout ; pas une fois il ne lui était arrivé de rester court. Il le devait en partie à son zèle constant et passionné, en partie à ce que ses professeurs se gardaient de lui demander des choses qu’il aurait pu, malgré tout, ignorer. Ils auraient été douloureusement émus et gênés, ils se seraient sentis ébranlés dans leur foi en la perfection humaine, s’ils avaient vu Adolf Todtenhaupt demeurer court. Il avait un crâne aux bosses singulières auquel adhérait exactement sa chevelure blonde, lisse comme un miroir ; il avait des yeux gris cerclés de noir et de longues mains brunes qui sortaient des manches trop courtes de sa jaquette bien brossée. Il vint s’asseoir à côté de Hanno Buddenbrook, sourit d’un air un peu matois

et dit bonjour à son voisin en usant de l'argot courant qui contractait le mot en une seule syllabe hardie et abrupte. Ensuite, tandis qu'autour de lui tous bavardaient ou reprenaient leurs devoirs, avec des bâillements et des rires, il se mit à mettre à jour le cahier de classe en silence, conduisant sa plume avec la plus surprenante correction, les doigts allongés et droits.

Au bout de deux minutes, on entendit des pas au-dehors, les premiers bancs se levèrent sans se presser et derrière eux un élève par-ci par-là les imita, tandis que d'autres, sans se laisser troubler dans leurs occupations, se rendaient à peine compte que le professeur Ballerstedt entrait dans la classe, suspendait son chapeau près de la porte et gravissait les marches de la chaire.

C'était un homme de quarante ans, d'un embonpoint sympathique, à la vaste calvitie, à la barbe roussâtre et courte, au teint rose ; une expression mitigée d'onction et de sensualité joviale se jouait autour de ses lèvres humides. Il prit son calepin et le feuilleta sans rien dire, mais comme le silence laissait à désirer dans la classe, il leva la tête, allongea le bras sur le pupitre et, tandis que son visage se gonflait et devenait cramoisi, au point que sa barbe paraissait jaune clair, il agita deux ou trois fois de bas en haut un poing blanc et flasque, ses lèvres remuèrent convulsivement pendant une minute, pour ne rien produire finalement qu'un « Eh bien ! » bref, oppressé et gémissant. Puis il chercha un moment encore d'autres expressions de blâme, revint à son calepin, se dégonfla et se résigna. Telles étaient les façons du professeur Ballerstedt.

Il avait voulu jadis devenir pasteur, mais sa tendance au bégaiement et son goût des plaisirs de ce monde l'avaient déterminé à se vouer plutôt à l'enseignement. Il était célibataire, peu fortuné, portait un petit diamant au doigt, aimait surtout bien manger et bien boire. Il ne frayait avec ses collègues que dans la mesure où l'exigeait le service et, le reste du temps, fréquentait de préférence les viveurs célibataires du monde du négoce et, bien entendu, les officiers de la garnison ; il prenait ses deux repas chez le meilleur traiteur et était membre du cercle. S'il rencontrait en ville de grands élèves, vers deux ou trois heures du matin, on le voyait enfler, leur dire bonjour avec effort, après quoi il considérait que l'affaire était réglée pour les deux parties. Hanno Buddenbrook n'avait rien à craindre de lui et n'était presque jamais interrogé. Le professeur avait trop souvent rencontré son oncle Christian, dans des circonstances par trop humaines, pour qu'il se plût à entrer en conflit professionnel avec le neveu.

— Eh bien ! répéta-t-il, jetant un regard circulaire dans la classe et agitant de nouveau son poing faiblement serré, orné du petit brillant, et regardant dans son calepin, Perlemann, le résumé !

Quelque part dans la classe, Perlemann se leva. À peine si on le vit se dresser. C'était l'un des plus petits et des plus avancés.

— Résumé, dit-il d'une voix brève et polie, en tendant le cou d'un air anxieux.

« Le livre de Job se divise en trois parties. D'abord, l'état de Job avant qu'il eût reçu du Seigneur sa croix ou son épreuve, chapitre premier, versets 1 à 6. Deuxièmement, cette épreuve elle-même et ce qui s'en est suivi, chapitre…

— C'est bien, Perlemann. (Le professeur l'interrompit, touché de tant de docilité timide, et inscrivit une bonne note sur son carnet.) Heinricy, continuez.

Heinricy était de ces cancres qui se moquaient de tout. Il enfonça dans la poche de son pantalon le couteau à cran d'arrêt avec lequel il s'occupait, se leva bruyamment, laissa pendre la lèvre inférieure et se racla le gosier avec une grosse voix d'homme, rude et grossière. Tous étaient mécontents qu'il eût remplacé le doux Perlemann. Les élèves engourdis rêvaient et somnolaient dans la pièce chaude, au doux ronron des becs de gaz. Tous étaient fatigués de leur dimanche, tous s'étaient arrachés de leurs lits tièdes avec des gémissements et des claquements de dents, pour affronter le froid brouillard du matin. Tous auraient aimé que le petit Perlemann continuât à susurrer l'heure entière, tandis que Heinricy allait certainement s'attirer des histoires.

— J'ai manqué le jour où l'on a expliqué ça, dit-il d'un ton grossier.

M. Ballerstedt se mit à enfler, agita son poing flasque, remua les lèvres et dévisagea le jeune Heinricy en levant les sourcils. Sa tête cramoisie tremblait sous l'effort de la lutte intérieure, jusqu'à ce qu'il arrivât à proférer un « Eh bien ! » qui rompit le charme, et la partie fut gagnée.

— On ne peut rien attendre de vous, à ce que je vois, dit-il d'un ton apaisé et léger, et vous n'apportez jamais d'excuse, Heinricy. Si vous avez été malade la dernière fois, vous auriez très bien pu vous informer, ces jours-ci, de la leçon ; et si la première partie traite de l'état de Job avant son épreuve et la seconde de cette épreuve elle-même, vous pourriez découvrir tout seul que la troisième partie décrit ce qui a suivi cette épreuve. Mais vous n'avez pas de véritable zèle et vous n'êtes qu'un mauvais élève,

toujours prêt à déguiser et à défendre votre faiblesse. Souvenez-vous que, tant qu'il en sera ainsi, il n'y aura pour vous ni relèvement ni amélioration possible, Heinricy. Asseyez-vous. Wasservogel, continuez.

Heinricy se rassit, lourd et insolent, en raclant le sol bruyamment, chuchota une insolence à son voisin et sortit de nouveau son couteau à cran d'arrêt. L'élève Wasservogel, un garçon aux yeux rouges, au nez retroussé, aux oreilles décollées, aux ongles rongés, se leva. Il acheva le résumé d'une voix suraiguë et se mit à parler de Job, l'homme du pays d'Ouz, et de ses vicissitudes. Il avait ouvert l'Ancien Testament derrière le dos de l'élève assis devant lui et lisait avec une expression d'innocence parfaite et de recueillement méditatif. Puis, fixant un point sur le mur, il traduisait dans un allemand gauche et trivial ce qu'il venait de lire, en bégayant et en toussant d'une toux coassante. Il était parfaitement répugnant, mais M. Ballerstedt le loua de ses efforts. L'élève Wasservogel avait cette chance que la plupart des maîtres aimaient à le prôner au-delà de son mérite, pour se démontrer à eux-mêmes et aux autres qu'ils ne se laissaient pas induire en injustice par son extrême laideur.

La leçon de religion suivit son cours. Divers jeunes gens furent encore interrogés au sujet de Job, du pays d'Ouz ; et Gottlieb Kassbaum, fils du négociant Kassbaum qui venait de mourir accidentellement, eut, malgré les tristes événements de sa vie familiale, une excellente note parce qu'il sut préciser que Job avait possédé 7 000 moutons, 3 000 chameaux, 500 ânes, 500 paires de bœufs et de nombreux serviteurs.

Puis les élèves furent autorisés à ouvrir leurs bibles – la plupart étaient déjà ouvertes – et l'on poursuivit la lecture. Quand arrivait un passage qui selon M. Ballerstedt réclamait une explication, il se mettait à enfler, disait « Eh bien ! » et, après ces préparatifs d'usage, tenait un petit discours mêlé de réflexions morales sur le point en question. Personne ne l'écoutait. La paix et la somnolence régnaient dans la classe. La chaleur était devenue assez forte grâce au chauffage et aux becs de gaz, et l'air était vicié par la respiration et les exhalaisons de ces vingt-cinq corps. La chaleur, le sifflement léger de la flamme et la voix monotone du lecteur enveloppaient les cerveaux ennuyés et les berçaient en une rêverie vague. Caïus, comte Mölln, avait ouvert devant lui, à côté de sa bible, les *Contes extraordinaires* d'Edgar Allan Poe, qu'il lisait, la tête appuyée sur sa main aristocratique et un peu malpropre. Hanno Buddenbrook, adossé à sa chaise, affalé sur lui-même, la mâchoire pendante, les yeux vagues et brûlants, regardait le livre

de Job, dont les lignes et les caractères se fondaient en un grouillement noir. De temps à autre, lui revenait le motif du Graal ou la marche nuptiale ; il abaissait lentement ses paupières et sentait monter un sanglot intérieur. Et le cœur lui battait à l'idée que cette heure matinale, paisible et sans danger, aurait si bien pu se prolonger indéfiniment.

Elle s'acheva cependant, conformément à l'ordre des choses, et le son dur et criard de la cloche du concierge retentissant à travers les corridors, arracha les vingt-cinq cerveaux à leur douce somnolence.

— Jusque-là, dit M. Ballerstedt.

Et il se fit donner le cahier de classe pour signer de ses initiales le procès-verbal de cette heure de service. Hanno Buddenbrook referma sa bible et s'étira en tremblant avec un bâillement nerveux, mais quand il abaissa les bras et détendit ses membres, il lui fallut reprendre haleine pour calmer un peu son cœur faible et défaillant qui menaçait de lui refuser le service. À présent, ce serait le latin. Il jeta un regard suppliant du côté de Caïus, qui ne semblait pas s'être aperçu que la leçon était finie et qui continuait à s'absorber dans sa lecture privée ; il tira de son cartable son Ovide en carton jaspé et l'ouvrit à la page qu'il aurait dû apprendre pour ce jour-là. Non, il n'y avait plus d'espoir d'arriver encore à maîtriser ces lignes noires ornées de coups de crayon qui s'alignaient tout droit sur une seule colonne, numérotées de cinq en cinq, et qui semblaient le regarder d'un air sombre et hostile. À peine s'il en comprenait le sens, bien moins encore aurait-il pu en réciter par cœur une seule. Et quant à celles qui suivaient et qu'il aurait dû préparer pour aujourd'hui, il n'en parvenait pas à déchiffrer une seule phrase.

— Que veut dire *Deciderant, patula Jovis arbore glandes ?* demanda-t-il d'une voix désespérée à Adolf Todtenhaupt, qui écrivait à côté de lui dans le cahier de classe. Tout ça ne veut rien dire. C'est fait exprès pour nous embêter.

— Comment ? dit Todtenhaupt en continuant à écrire. Les glands de l'arbre de Jupiter, c'est le chêne. Je ne sais pas bien moi-même.

— Souffle-moi un peu, Todtenhaupt, quand ce sera mon tour, supplia Hanno en repoussant son livre.

Puis, après avoir accueilli d'un air sombre le signe de tête négligent et évasif du premier élève, il se coula jusqu'au bout du banc et se leva.

La situation avait changé. M. Ballerstedt avait quitté la salle et, à sa place, se tenait tout droit, tout raide devant la chaire un petit homme chétif

et émacié, à la moustache blanche et rare, dont le maigre cou rouge sortait d'un col rabattu et qui tenait devant lui, d'une de ses petites mains couvertes de poils blancs, son chapeau haut de forme renversé. Les élèves l'appelaient l'Araignée, il s'appelait en réalité Huckopp. Comme la surveillance du couloir lui était échue pendant cette récréation, il avait aussi à veiller à ce qui se passait dans les classes.

— Éteignez les lampes, relevez les stores, ouvrez les fenêtres, dit-il en donnant à son filet de voix le plus d'autorité possible et en agitant le bras en l'air avec une énergie pleine de gaucherie, comme s'il tournait une manivelle. Et descendez tous, allez prendre l'air, que diable !

Les lampes s'éteignirent, les stores remontèrent, le jour blafard remplit la pièce, et l'air froid et nébuleux afflua par les larges fenêtres, tandis que les élèves de seconde se bousculaient pour sortir devant le professeur Huckopp. Seul le premier élève avait le droit de rester dans la classe.

Hanno et Caïus se rencontrèrent à la porte et descendirent ensemble l'escalier, traversèrent ensemble les vestibules de grand style. Tous deux gardaient le silence. Hanno avait une mine lamentable, et Caïus était plongé dans ses pensées. Arrivés dans la grande cour, ils se mirent à l'arpenter, mêlés à des camarades d'âges divers qui s'agitaient bruyamment sur le dallage rouge et moite d'humidité.

Un homme à barbiche blonde, jeune encore, surveillait la cour. C'était « l'élégant professeur ». Il s'appelait le docteur Goldener et dirigeait un internat de garçons fréquenté par les fils des riches propriétaires nobles du Holstein et du Mecklembourg. Sous l'influence des jeunes messieurs élégants confiés à sa garde, il soignait son apparence à un point tout à fait insolite parmi ses collègues… Il portait des cravates de soie bigarrée, une jaquette élégante, des pantalons de couleur tendre fixés par des sous-pieds, et des mouchoirs parfumés à bordure de couleur. Fils de gens modestes, tant de recherche, à vrai dire, ne lui seyait pas, et ses grands pieds, par exemple, prenaient un air ridicule dans ses bottines à boutons, effilées en pointe. Chose incompréhensible, il était vain de ses mains lourdes et rouges qu'il ne se lassait pas de frotter l'une contre l'autre, d'entrelacer l'une à l'autre et de contempler avec un tendre soin. Il avait coutume de porter la tête renversée et inclinée de côté et de grimacer sans cesse en clignant les yeux, en fronçant le nez et en ouvrant la bouche à demi, comme s'il était sur le point de dire : « Eh bien, qu'y a-t-il encore ? » Mais il avait trop d'élégance pour ne pas fermer les yeux sur toutes sortes de vétilles qui se passaient

dans la cour. Il préférait ne pas voir que tel ou tel élève avait apporté son livre pour faire sa préparation au dernier moment, ou que ses pensionnaires donnaient de l'argent au concierge, M. Schlemiel, pour se faire apporter des gâteaux, ou qu'une petite séance de boxe entre deux élèves dégénérait en une rixe autour de laquelle se formait aussitôt un cercle d'amateurs, et que là-bas au fond, quelqu'un qui avait fait preuve de lâcheté, de déloyauté ou de mauvaise camaraderie avait été traîné de force jusqu'à la pompe par ses condisciples pour y être aspergé, à sa honte.

Elle était d'une espèce vigoureuse et fruste, cette tourbe bruyante parmi laquelle Hanno et Caïus se promenaient. Grandie dans l'atmosphère d'une patrie rajeunie qui venait de prévaloir par les armes, elle honorait par-dessus tout la rude virilité des mœurs. On parlait un argot à la fois relâché et grossier, grouillant d'expressions techniques. On estimait très haut la capacité de boire sec et de beaucoup fumer, la force physique et l'adresse sportive ; les vices les plus méprisables étant la mollesse physique et l'élégance excessive. Celui qui avait été rencontré avec le col de son paletot relevé pouvait s'attendre à passer sous la pompe. Mais celui qui se montrait dans la rue avec une canne recevait dans le préau de gymnastique une correction aussi ignominieuse que cuisante.

La conversation de Hanno et de Caïus avait quelque chose d'étrange et d'insolite dans le brouhaha qui remplissait l'air froid et humide. Cette amitié était depuis longtemps connue de toute l'école. Les maîtres la toléraient avec malveillance parce qu'ils lui supposaient des dessous malpropres et subversifs ; les camarades, hors d'état d'en comprendre la nature, s'étaient accoutumés à la tolérer avec une sorte de répugnance craintive et à considérer les deux amis comme des outlaws, des originaux bizarres qu'il fallait abandonner à eux-mêmes. Au reste, le comte Caïus Mölln jouissait d'une certaine considération à cause de la violence sauvage et de l'indépendance effrénée qu'on lui connaissait. Mais, en ce qui concerne Hanno, le grand Heinricy lui-même, qui rossait tout le monde, ne pouvait se résoudre à lever la main sur lui, si élégant et si douillet pourtant, mais qui inspirait une vague frayeur par la finesse de ses cheveux, la fragilité de ses membres et son regard triste, craintif et froid.

— J'ai peur, disait Hanno à Caïus, s'arrêtant le dos au mur de la cour, s'adossant à la paroi et serrant sur lui sa vareuse avec un bâillement frileux ; j'ai une peur folle, Caïus, j'en ai mal dans tout le corps. Et pourtant M. Mantelsack est-il l'homme dont on puisse avoir une telle peur ? Dis-le

toi-même. Si cet affreux Ovide était seulement derrière moi. Si je le tenais déjà, mon blâme inscrit au cahier de classe, et que je fusse en retenue et que tout fût réglé ! Ce n'est pas de ça que j'ai peur, j'ai peur de l'éclat que ça va faire.

Caïus était plongé dans ses pensées :

— Ce Roderik Usher, c'est le type le plus merveilleux qu'on ait jamais inventé, dit-il en changeant brusquement de sujet. C'est ce que je lisais tout à l'heure. Si jamais je pouvais écrire une aussi belle histoire !…

Il faut dire que Caïus se mêlait d'écrire. C'est de cela qu'il avait voulu parler le matin en disant qu'il avait mieux à faire que ses devoirs de classe, et Hanno l'avait bien compris. Ce goût de raconter des histoires, qu'il avait manifesté tout petit, avait produit, en se développant, des essais littéraires, et il avait récemment achevé un poème, une sorte de conte, une aventure d'un fantastique extravagant, où tout s'embrasait d'une lueur sombre, parmi des reflets métalliques et des ardeurs mystérieuses, dans les repaires les plus cachés et les plus sacrés de la Terre, mais aussi dans les profondeurs de l'âme humaine ; les forces élémentaires de la nature et de l'âme s'y trouvaient étrangement mêlées, transformées et purifiées ; le tout était écrit dans un langage pénétré, ésotérique, un peu trop tendu et nostalgique, et animé de la plus délicate passion.

Hanno connaissait bien cette histoire et l'aimait beaucoup. Mais il n'était pas disposé en ce moment à parler des travaux de Caïus ni d'Edgar Poe. Il bâilla de nouveau, puis soupira tout en fredonnant un motif qu'il avait récemment retrouvé au piano. C'était son habitude. Il avait coutume de soupirer souvent, de respirer à fond par besoin urgent de stimuler son cœur défaillant, et il s'était accoutumé à expirer l'air sur un thème musical, quelque fragment d'une mélodie de lui ou d'un autre.

— Regarde, voilà le bon Dieu, dit Caïus. Il s'ébaudit en son jardin.

— Un joli jardin, dit Hanno, qui se mit à rire.

Il riait nerveusement sans pouvoir s'arrêter, cachant sa bouche dans son mouchoir et regardant en dessous celui que Caïus avait appelé le bon Dieu.

C'était le directeur, le docteur Wulicke, proviseur du lycée, qui venait de paraître dans la cour, un homme d'une taille extraordinaire, coiffé d'un chapeau mou en feutre noir, la barbe courte, le ventre en pointe, un pantalon beaucoup trop court et des manchettes en entonnoir qui étaient fort sales. Il avançait rapidement sur le pavé avec un air de colère presque douloureuse, le bras tendu vers la pompe. L'eau coulait. Un certain nombre d'élèves

couraient devant lui, et se précipitèrent pour réparer le mal, en fermant la conduite. Mais même alors ils s'arrêtèrent longuement à considérer alternativement d'un air consterné la pompe et le directeur, qui s'était retourné vers le docteur Goldener accouru, tout rouge, et l'admonestait d'une voix grave, sourde et émue. Il parsemait son discours de claquements de lèvres, de grommellements inarticulés.

Ce directeur Wulicke était un homme redoutable. Il avait succédé au vieux monsieur jovial et bienveillant sous le règne duquel le père et l'oncle de Hanno avaient fait leurs études, et qui était mort peu après 1871.

Le docteur Wulicke, professeur dans un gymnase prussien, avait alors été nommé directeur et avec lui un esprit différent, un esprit plus moderne, avait pénétré dans la vieille école. Où naguère la culture classique avait passé pour une fin en soi, pour une discipline sereine que l'on suivait dans le calme, à loisir et avec un idéalisme joyeux, les notions d'autorité, de devoir, de puissance, de service et de carrière étaient passées au premier plan, et l'« impératif catégorique de notre philosophe Kant » était devenu la bannière que M. Wulicke déployait d'un air menaçant dans toutes les occasions solennelles. L'école était devenue un État dans l'État, la raideur du service prussien y régnait d'une façon si absolue que non seulement les maîtres, mais aussi les élèves, se sentaient fonctionnaires, préoccupés uniquement de leur avancement, s'efforçaient pour cette raison d'être bien vus de leurs supérieurs. Peu après l'arrivée du nouveau directeur, on avait commencé la reconstitution et le rééquipement de l'établissement, selon les meilleurs principes de l'hygiène et de l'esthétique, et tout avait été réalisé sans défaut. Mais la question était de savoir si auparavant, quand régnait dans ces murs un peu moins de confort moderne et un peu plus de bonté, de cordialité, de gaieté, de bienveillance et de liberté, l'école n'avait pas été une institution plus sympathique et plus bienfaisante.

Le directeur Wulicke, pour sa part, possédait ce caractère énigmatique et terrifiant, ambigu, entêté et jaloux qui est l'attribut du Dieu de l'Ancien Testament. L'autorité exorbitante qu'il détenait le rendait terriblement capricieux et fantasque. Aucune de ses tremblantes créatures ne savait comment se conduire envers lui. Il ne restait qu'à l'adorer dans la poussière et à tâcher d'empêcher par une folle humilité qu'il ne vous terrassât de son courroux ou ne vous écrasât de sa sublime justice.

Le nom que Caïus lui avait donné n'était employé que par lui-même et par Hanno Buddenbrook, et ils se gardaient de le prononcer devant leurs

camarades, par peur des regards fixes et froids et de l'incompréhension qu'ils connaissaient si bien. Non, ils ne s'entendaient sur aucun point avec leurs camarades. Même cette attitude d'opposition et de ressentiment dont les autres se contentaient leur était étrangère, et ils méprisaient les sobriquets usuels parce que l'humour qui s'y exprimait ne les touchait pas, ne les faisait même pas rire. C'était si facile, si prosaïque et si bête d'appeler le maigre professeur Huckopp l'Araignée et le professeur Ballerstedt Cacatoès, c'était une si piètre revanche sur la contrainte exercée par la servitude scolaire. Non, le comte Caïus Mölln était un peu plus caustique que cela. Pour lui et pour Hanno, il avait inauguré la coutume de ne parler des professeurs qu'en les désignant par leur véritable nom de famille précédé du mot « monsieur » : M. Ballerstedt, M. Mantelsack, M. Huckopp. Il en résultait un effet de froideur dédaigneuse et ironique, une façon railleuse de marquer la distance. Ils parlaient du « corps enseignant » et s'amusaient pendant des récréations entières à se le représenter comme une créature réelle, une sorte de monstre de forme hideuse et fantastique. Et ils parlaient de l'établissement en général comme s'il s'était agi d'un établissement du genre de celui où séjournait l'oncle de Hanno.

La vue du bon Dieu grommelant qui continua un moment à glacer de terreur tous les élèves en leur montrant dans diverses directions les papiers graisseux qui gisaient épars sur les pavés, suffit à mettre Caïus d'excellente humeur. Il entraîna Hanno vers une des portes par où arrivaient les professeurs venus pour la deuxième heure et se mit à s'incliner avec affectation devant les stagiaires pâles, minables, aux yeux rouges qui allaient rejoindre leurs élèves de sixième et de septième dans les cours du fond. Il saluait les bras ballants, s'inclinant très bas, levant les yeux sur les pauvres hères. Mais, quand parut le vieux maître de calcul, M. Tietge, jaune et crachotant, louchant en dessous d'un air impossible, Caïus lui dit d'une voix sonore :

— Bonjour, cadavre !

Sur quoi il leva au ciel des yeux limpides et perçants.

Le timbre strident sonna à cet instant ; aussitôt, les élèves affluèrent aux entrées. Mais Hanno riait d'un rire inextinguible ; il riait si fort encore sur l'escalier, que les camarades qui les entouraient, lui et Caïus, le regardèrent d'un air de surprise et de froideur, un peu dégoûtés de tant de niaiserie.

Le silence se fit dans la classe et tous se levèrent comme un seul homme à l'entrée du professeur Mantelsack. C'était le professeur de classe, et

l’usage était de respecter le professeur principal. Il se baissa pour refermer la porte derrière lui, tendit le cou pour vérifier si tous s’étaient levés, et alla vivement vers la chaire en hochant rapidement la tête. Là, il prit position et regarda un peu par la fenêtre, en introduisant l’index, orné d’une grosse chevalière, entre son faux col et son cou. C’était un homme de taille moyenne, aux cheveux gris et rares, avec la barbe frisée d’un Jupiter et des yeux bleu saphir qui brillaient derrière des verres étincelants. Il portait une redingote ouverte, d’une étoffe grise et moelleuse qu’il aimait à palper doucement de sa main courte et ridée, aux environs de la taille. Son pantalon, comme ceux de tous les professeurs, sauf celui de l’élégant M. Goldener, était trop court et laissait voir la tige d’une paire de bottes extraordinairement larges et polies comme un marbre.

Soudain il détourna la tête de la fenêtre, poussa un petit soupir plein de cordialité en regardant sa classe muette, dit : « Oui, oui » et sourit amicalement à quelques élèves. Il était de bonne humeur, c’était évident. Un mouvement de soulagement passa à travers la pièce, il importait fort que le docteur Mantelsack fût de bonne humeur, car on savait qu’il s’abandonnait inconsciemment et sans le moindre discernement à ses états d’âme. Il était d’une injustice tout à fait exceptionnelle, infiniment ingénue, et ses faveurs étaient douces et fugitives comme celles de la Fortune elle-même. Il avait toujours quelques favoris, deux ou trois, qu’il tutoyait et appelait par leurs prénoms et qui étaient heureux comme au paradis. Ils pouvaient dire à peu près tout ce qui leur passait par la tête, c’était toujours très bien. Et après la classe, le docteur Mantelsack s’entretenait avec eux le plus humainement du monde. Un jour, cependant, par exemple à la rentrée, Dieu seul savait pourquoi, on était précipité à bas, anéanti, supprimé, rejeté, et c’était à un autre d’être interpellé par son prénom. Ces heureux n’avaient leurs fautes soulignées que d’un trait léger et gracieux, et les plus défectueux de leurs travaux gardaient toujours un aspect soigné. Sur d’autres cahiers, il lançait en tous sens sa plume épaisse et furibonde, les inondait de rouge et leur donnait un aspect repoussant et négligé. Et comme il ne comptait pas les fautes, mais notait les devoirs d’après la quantité d’encre rouge dépensée, ses favoris se trouvaient grandement avantagés. En agissant de la sorte, il n’avait aucune mauvaise intention, pensait que c’était parfaitement dans l’ordre et n’y voyait pas la moindre partialité. Celui qui aurait eu le triste courage de protester aurait perdu par là même tout espoir d’être jamais

tutoyé et nommé par son prénom. Or, c'était une espérance à laquelle personne ne renonçait.

Maintenant, le docteur Mantelsack, toujours debout, croisa les jambes et feuilleta son carnet. Hanno Buddenbrook, penché en avant, se tordait nerveusement les mains sous la table. On en était à la lettre B. Son nom allait retentir tout à l'heure, il se lèverait et ne saurait pas dire un seul vers, ce serait un scandale, une bruyante et redoutable catastrophe, si bien luné que parût être le professeur. Les secondes, en traînant, le martyrisaient. « Buddenbrook », maintenant il allait dire « Buddenbrook ».

« Edgar ! » dit M. Mantelsack en fermant son carnet où il laissa son index en signet. Puis il s'assit comme si tout était parfaitement en ordre.

Quoi ? Que se passait-il donc ? Edgar ?… c'était Luders, le gros Luders, là-bas près de la fenêtre, ce n'était nullement le tour de la lettre L. Non, pas possible, M. Mantelsack était de si bonne humeur, qu'il choisissait un de ses préférés et ne se souciait même pas de celui qui, régulièrement, aurait dû être interrogé ce jour-là.

Le gros Luders se leva. Il avait la tête d'un petit bulldog et des yeux bruns apathiques. Bien qu'il eût une excellente place où il lui eût été facile de lire la leçon, il était trop paresseux, même pour cela. Il se sentait trop assuré de son paradis et il répondit simplement : « Je n'ai pas pu apprendre hier, j'avais mal à la tête. »

— Oh ! tu me fais faux bond, Edgar ? dit le docteur Mantelsack affligé. Tu ne veux pas me réciter ces vers sur l'âge d'or ? Quel dommage, mon ami ! Tu as eu mal à la tête ? Mais il me semble que tu aurais dû me le dire au commencement de la classe, avant que je t'interroge. N'as-tu pas eu récemment déjà des maux de tête ? Tu devrais te soigner, Edgar, sinon tu pourrais t'exposer au danger d'avoir à redoubler ta classe. Timm, voulez-vous continuer ?

Luders s'assit. À ce moment, tous le haïssaient. On voyait bien que l'humeur du professeur avait beaucoup baissé et que Luders serait appelé par son nom de famille peut-être dès la prochaine leçon. Timm se leva d'un banc du fond. C'était un garçon blond, d'apparence rustique, avec un veston beige, des doigts courts et larges. Il tenait la bouche ouverte en cul de poule, avec une expression d'empressement stupide ; il disposa vivement son livre ouvert à sa portée en affectant de regarder droit devant lui, puis, baissant la tête, il se mit à lire d'un ton traînant, hésitant et monotone, comme un enfant qui épelle.

« *Aurea prima sata est aetas…* »

C'était clair, le docteur interrogeait aujourd'hui en dehors de toute règle et sans s'occuper le moins du monde de savoir quels étaient ceux qu'il n'avait pas interrogés depuis longtemps. L'éventualité terrible que redoutait Hanno n'était plus aussi imminente, elle ne pouvait plus se produire que par un hasard funeste. Il échangea avec Caïus un regard de bonheur et accorda à ses membres un peu de détente et de repos.

Brusquement, Timm dut interrompre sa lecture. Soit que le docteur Mantelsack n'entendît pas bien le récitant, soit qu'il voulût prendre un peu d'exercice, il quitta sa chaire, traversa tranquillement la classe et alla se poster, son Ovide à la main, tout près de Timm qui avait rapidement et subrepticement écarté son livre, et se trouvait à présent complètement désemparé. Sa bouche en cul de poule haletait, il regardait le professeur de ses yeux bleus honnêtes et troublés et n'arrivait plus à articuler une syllabe.

— Eh bien, Timm, dit le docteur Mantelsack. Ça ne va plus, tout d'un coup ?

Et Timm se prit la tête entre les mains, roula ses yeux, respira violemment et dit finalement, avec un sourire égaré :

— Je suis si troublé quand vous êtes près de moi, monsieur…

Le docteur Mantelsack sourit, il sourit d'un air flatté et dit :

— Allons, ressaisissez-vous et poursuivez.

Et Timm se ressaisit, il reprit son livre, l'ouvrit en regardant au plafond, cherchant une contenance, puis baissa la tête ; il avait retrouvé ses esprits.

— Je suis satisfait, dit le docteur Mantelsack, quand Timm eut fini. Vous avez bien étudié votre leçon, il n'y a pas de doute. Seulement, ce qui vous fait défaut, c'est le sens du rythme, Timm. Vous savez quelles élisions il faut faire, et cependant on n'avait pas l'impression que ce fussent de véritables hexamètres. J'ai idée que vous avez appris tout cela comme de la prose. Mais, comme je l'ai dit, vous avez bien travaillé, vous avez fait de votre mieux et – « Celui qui s'est évertué sans trêve[50]… ».

Timm s'assit, fier et radieux, et le docteur Mantelsack inscrivit une note très satisfaisante en face de son nom. Mais le plus surprenant, c'est qu'à ce moment non seulement le maître, mais Timm lui-même et tous ses camarades étaient sincèrement persuadés que Timm était un bon élève laborieux qui avait entièrement mérité sa note. Même Hanno Buddenbrook était hors d'état de se dérober à cette impression, malgré cette certaine

révolte qu'il sentait en lui. Derechef il attendit avec anxiété le nom qui allait résonner.

— Mumme, dit le docteur Mantelsack, recommencez.

— *Aurea prima*…

C'était donc au tour de Mumme. Dieu soit loué, maintenant Hanno était sauvé. On ne réciterait pas trois fois ces vers et la lettre B avait été récemment appelée pour préparation.

Mumme se leva. C'était un garçon long et pâle, aux mains tremblantes, aux énormes verres ronds. Il souffrait des yeux et avait la vue si basse qu'il lui était impossible de lire debout un livre posé sur la table devant lui. Il était bien forcé d'apprendre ses leçons et les avait apprises. Mais comme il était très peu doué et que, par surcroît, il n'avait pas cru être interrogé ce jour-là, il ne savait pas grand-chose et resta court dès les premiers mots. Le docteur Mantelsack l'aida une première fois, puis une deuxième, d'une voix plus sèche, et à la troisième du ton le plus irrité ; mais comme Mumme s'arrêta complètement, le professeur entra dans une violente colère.

— C'est tout à fait insuffisant, Mumme. Asseyez-vous. Vous êtes un triste sujet, une espèce de crétin. Bête et paresseux, c'est trop d'avantages à la fois.

Mumme s'effondra. Il avait la figure même du malheur et à ce moment il n'y avait pas un élève dans la classe qui ne le méprisât. De nouveau Hanno sentit monter en lui une sorte de répulsion, de nausée qui lui serrait la gorge. En même temps, il observait avec une affreuse lucidité ce qui se passait. Le docteur Mantelsack traça avec emportement une note de mauvais augure en face du nom de Mumme et regarda dans son carnet en fronçant les sourcils. Dans sa fureur, il revenait à la légalité, cherchait de qui c'était le tour, c'était clair. Et à peine Hanno s'était-il senti subjugué par cette évidence qu'il entendait déjà son nom, comme du fond d'un mauvais rêve.

— Buddenbrook.

Le docteur Mantelsack avait dit « Buddenbrook », le son vibrait encore dans l'air et Hanno n'arrivait pas à y croire. Ses oreilles bourdonnaient. Il resta assis.

— Monsieur Buddenbrook, dit le docteur en le dévisageant de ses yeux de saphir globuleux qui brillaient derrière les verres étincelants. Voulez-vous avoir l'obligeance ?

Bon, cela devait venir. Il avait fallu que cela arrivât. Tout autrement qu'il ne l'avait imaginé, mais cependant tout était perdu. Son parti était pris. Qui

sait s’il y aurait un grand éclat ? Il se leva et se prépara à donner une excuse absurde et ridicule, à prétendre qu’il avait « oublié » d’apprendre ces vers, quand il s’aperçut que son voisin lui présentait son livre ouvert.

Ce voisin, Hans Hermann Kilian, était un petit brun aux cheveux gras et aux larges épaules. Il voulait devenir officier et était animé d’un tel esprit de camaraderie qu’il ne laissait pas dans l’embarras même Johann Buddenbrook qu’il ne pouvait souffrir. Il lui montra même du doigt le passage où commencer.

Et Hanno, les yeux fixés sur la page, se mit à lire. La voix hésitante, les sourcils et les lèvres contractés, il lisait la description de l’âge d’or qui était venu en premier et qui avait pratiqué l’honnêteté et le droit en l’absence de tout vengeur, librement, sans contrainte légale. « Il n’y avait ni châtiment ni crainte », prononça-t-il en latin. « On ne lisait pas sur des tables de bronze des paroles menaçantes et le peuple suppliant ne craignait pas le visage du juge. » Il lisait d’un air torturé, en hésitant exprès, s’interrompant, se trompant de mètre et semblant n’avancer qu’avec peine, s’attendant à ce que le professeur découvrît tout et se précipitât sur lui. Le plaisir malhonnête de voir devant lui le livre ouvert lui causait un picotement de la peau ; mais il était plein de répugnance et s’appliquait à tricher aussi mal que possible, rien que pour rendre sa tricherie moins odieuse. Puis il se tut et il y eut un silence dans lequel il n’osait pas lever les yeux. Ce fut un instant effroyable ; il était convaincu que le docteur Mantelsack avait tout vu et il avait les lèvres toutes blanches. Enfin, le professeur soupira :

— Ô Buddenbrook, *si tacuisses !* Vous excuserez pour une fois le tutoiement classique. Savez-vous ce que vous avez fait ? Vous avez traîné la beauté dans la poussière, vous vous êtes conduit en barbare, vous êtes abandonné des Muses, Buddenbrook, c’est écrit sur votre figure. Quand je me demande si vous venez de tousser ou de prononcer des vers sublimes, j’incline plutôt vers la première hypothèse. Timm a montré peu de sens du rythme, mais à côté de vous c’est un génie, un rhapsode. Asseyez-vous, malheureux ! Vous avez appris ces vers, certainement vous les avez appris. Je ne peux pas vous donner une mauvaise note. Vous avez fait ce que vous pouviez. Dites-moi, est-ce qu’on ne dit pas que vous êtes musicien, que vous jouez du piano ? Comment est-ce possible ? Enfin, c’est bon, asseyez-vous, vous avez étudié, ça va bien.

Il inscrivit sur son carnet une note passable et Hanno Buddenbrook se rassit. Il éprouvait ce qu’avait éprouvé le rhapsode Timm. Il ne pouvait

s’empêcher de se sentir touché par l’éloge contenu dans les paroles du maître. Un moment il fut sincèrement d’avis qu’il était un élève incapable mais appliqué, qui s’était honorablement tiré d’affaire, et il sentit nettement que tous ses camarades, sans en excepter Hans Hermann Kilian, étaient du même avis. De nouveau il eut un peu la nausée. Et malgré tout, la catastrophe se produisit.

Le docteur Mantelsack, en effet, fit soudain un geste violent auquel Petersen répondit de la même façon. Et au même instant le docteur Mantelsack quitta sa chaire, se précipita tête baissée et s’approcha d’un élan irrésistible, à grandes enjambées, de Petersen.

— Vous avez une clef dans votre livre, une traduction, dit-il quand il l’eut rejoint.

— Une clef… je… non… balbutia Petersen.

C’était un joli garçon, avec une mèche de cheveux blonds en travers du front et des yeux bleus extrêmement beaux qui lançaient des lueurs d’angoisse.

— Vous n’avez pas de clef dans votre livre ?

— Non, monsieur… Une clef ? Non, en vérité, je n’ai pas de clef. Vous faites erreur… Vous me soupçonnez à tort…

Petersen n’employait pas le langage ordinaire. La peur le faisait s’exprimer en termes choisis, dans l’intention d’ébranler le professeur.

— Je ne triche pas, dit-il dans son extrême détresse, j’ai toujours été honnête, toute ma vie.

Mais le professeur était trop sûr de la triste vérité.

— Donnez-moi votre livre, dit-il froidement.

Petersen se cramponna à son livre, le tendit en l’air à deux mains et continua à déclamer d’une langue bredouillante :

— Mais croyez-moi donc… m’sieur le professeur… m’sieur le docteur… Il n’y a rien dans mon livre. Je n’ai pas de clef, je n’ai pas triché. J’ai été honnête.

— Donnez-moi ce livre, répéta le professeur en tapant du pied.

Alors Petersen faiblit et son visage devint tout gris.

— Bon, dit-il en tendant son livre, le voici. Oui, il y a une clef. Vous la voyez, la voici. Mais je ne m’en suis pas servi, s’écria-t-il tout à coup, les yeux au ciel.

Le docteur Mantelsack ne fit aucune attention à ce mensonge absurde, né du désespoir. Il retira la clef du livre, la considéra comme si c’eût été une

ordure puante, la fourra dans sa poche et jeta l'Ovide sur le pupitre de Petersen d'un air de mépris.

— Le cahier de classe, dit-il d'une voix sourde.

Adolf Todtenhaupt apporta avec empressement le cahier de classe et Petersen reçut une observation pour avoir tenté de tricher, ce qui pesa longtemps sur sa vie d'écolier et l'empêcha définitivement de passer à Pâques.

— Vous êtes la honte de la classe, dit encore le docteur Mantelsack, puis il remonta dans sa chaire.

Petersen s'assit. C'en était fait de lui. On vit distinctement son voisin s'écarter de lui. Tous le considéraient avec un mélange de dégoût, de pitié et d'horreur. Il était déchu, seul, abandonné de tous, pour avoir été pris sur le fait. Il n'y avait qu'une opinion au sujet de Petersen, c'est qu'il était réellement la honte de la classe. On reconnaissait, on acceptait sa chute, sans plus de résistance que les succès de Timm et de Buddenbrook et la malchance du pauvre Mumme. Et lui-même en faisait autant.

Ceux de ces vingt-cinq jeunes gens qui étaient de saine constitution, robustes et capables d'affronter les réalités de la vie, prenaient en cet instant les choses telles qu'elles étaient, n'en ressentaient pas d'offense et trouvaient que tout était naturel et dans l'ordre. Mais il y avait aussi des regards qui semblaient s'absorber dans une sombre méditation. Le petit Johann regardait fixement le large dos de Hans Hermann Kilian et ses yeux mordorés cernés de bleu exprimaient le dégoût, la révolte et la crainte. Mais le docteur Mantelsack continuait sa leçon. Il appelait un autre élève choisi au hasard, Adolf Todtenhaupt, parce qu'il avait perdu pour la journée toute envie d'interroger un élève douteux. Ensuite, ce fut le tour d'un autre qui était médiocrement calé et ne savait même pas ce que signifiait *patula Jovis arbore glandes*, que Buddenbrook dut expliquer. Il le fit à voix basse, sans lever les yeux, parce que le docteur Mantelsack le lui demandait, et il fut récompensé d'un signe de tête.

Quand on en eut fini avec les réponses des élèves, la leçon perdit tout intérêt. Le docteur Mantelsack laissa l'un des mieux doués traduire sans l'écouter, tandis que les vingt-quatre autres se mirent à travailler pour l'heure suivante. Ce qui suivait était indifférent. Personne n'aurait de note pour cela, on ne jugeait pas d'après cela de votre zèle officiel. D'ailleurs, la leçon allait s'achever. Elle s'acheva, la cloche sonnait. Hanno était hors de danger, il avait même récolté un signe de tête.

— Eh bien, dit Caïus, comme ils traversaient les corridors gothiques pour se rendre à la salle de chimie avec leurs camarades, qu'en dis-tu maintenant, Hanno ? « Quand ils verront le front de César… » Tu as eu une chance inouïe.

— Ça me dégoûte, dit le petit Johann. Je n'en veux pas, de cette chance, elle me dégoûte.

Et Caïus savait qu'à la place de Hanno, il eût été du même sentiment.

La salle de chimie était voûtée, meublée de bancs étagés en amphithéâtre, d'une longue table d'expériences et de deux vitrines pleines de fioles. L'air avait fini par être très corrompu et très chaud dans la classe, mais ici il était saturé d'hydrogène sulfureux, à la suite d'une expérience, et puant au-delà de toute mesure. Caïus ouvrit tout grand la fenêtre, escamota le cahier de net d'Adolf Todtenhaupt et se mit à copier en toute hâte le devoir que l'on devait présenter ce jour-là. Hanno et plusieurs autres firent de même. Cela occupa toute la récréation jusqu'à la cloche, et le docteur Marotzke parut.

C'était le *magister profundus*, comme l'appelaient Caïus et Hanno : homme brun, de taille moyenne, au teint extraordinairement jaune, avec deux bourrelets sur le front, une barbe dure et grisonnante et des cheveux à l'avenant. Il avait toujours l'air de n'avoir pas dormi et de ne pas s'être lavé, ce qui était faux. Il enseignait les sciences, mais sa spécialité était les mathématiques, et il passait pour un penseur original dans ce domaine. Il aimait parler des passages philosophiques de la Bible, et parfois, quand il était bien disposé et d'humeur contemplative, il condescendait à exposer aux élèves de seconde ou de première des interprétations étranges de textes mystérieux. Par surcroît, il était officier de réserve, et cela avec enthousiasme. Fonctionnaire et militaire à la fois, il était particulièrement bien vu du directeur Wulicke. De tous les professeurs, il était celui qui tenait le plus à la discipline. Il parcourait d'un regard critique le front d'alignement des élèves raidis au garde-à-vous et exigeait des réponses brèves et nettes. Ce mélange de mysticisme et de raideur militaire avait quelque chose de repoussant.

Les élèves ouvrirent leurs cahiers de net et le docteur Marotzke parcourut les rangs, posant un doigt sur chaque cahier ; certains élèves qui n'avaient rien écrit lui présentèrent d'autres cahiers ou de vieux devoirs sans qu'il s'en aperçût. Puis la leçon commença et, comme tout à l'heure à propos d'Ovide, les vingt-cinq jeunes gens eurent à faire preuve de leur zèle de

bons fonctionnaires à propos du chlore, du bore ou du strontium. Hans Hermann Kilian fut loué parce qu'il savait que la baryte sulfatée ($BaSO_4$) était un corps usité pour les falsifications. Au reste, il était premier parce qu'il voulait devenir officier. Hanno et Caïus ne savaient rien et leurs réponses furent appréciées selon leur mérite dans le carnet du docteur Marotzke.

Quand on eut fini d'examiner, de réciter et de donner des notes, l'intérêt de la leçon parut épuisé des deux côtés. Le docteur Marotzke fit quelques expériences, produisit quelques détonations et des vapeurs colorées, mais c'était pour remplir tant bien que mal le reste de l'heure. Pour terminer, il dicta la leçon pour la fois suivante. Puis la cloche sonna ; la troisième heure était terminée.

Tous étaient contents, sauf Petersen, frappé de la foudre ; car maintenant on allait avoir une leçon joyeuse que personne ne redoutait et qui ne promettait que farces et gaieté. C'était la leçon d'anglais, avec le stagiaire Modersohn, un jeune philologue qui depuis quelques semaines faisait un stage dans l'établissement – ce que Caïus, comte de Mölln, appelait « une tournée de concerts dans l'espoir de contracter un engagement ». Mais il y avait peu d'apparence qu'on voulût l'engager : on s'amusait trop à son cours.

Quelques-uns restèrent dans la salle de chimie, les autres montèrent dans la classe ; mais personne ne se sentait tenu d'aller grelotter dans la cour, car M. Modersohn surveillait le couloir pendant l'intervalle et n'aurait osé faire descendre personne. Il fallait aussi lui préparer sa réception.

Le bruit ne diminua en rien dans la classe quand la cloche sonna, annonçant la quatrième heure. Tous bavardaient et riaient, heureux de la danse qui allait commencer. Le comte Mölln, la tête dans ses mains, continuait à s'occuper de Roderik Usher et Hanno, tranquillement assis, contemplait le chahut. On poussait des cris d'animaux ; un « cocorico » déchira l'air, et là-bas, au fond, Wasservogel grognait comme un porc sans que l'on pût s'apercevoir d'où provenaient ces sons. Sur le tableau s'étalait un grand dessin à la craie, une caricature au regard louche exécutée par le rhapsode Timm. Et quand M. Modersohn entra, il ne put, malgré ses violents efforts, réussir à fermer la porte, parce que l'on avait placé dans la rainure une grosse pomme de pin qu'Adolf Todtenhaupt dut finir par enlever.

Le candidat Modersohn était un petit homme de piètre apparence, qui marchait de biais, une épaule en avant ; ses traits grimaçants étaient mélancoliques ; il portait une barbe noire très peu fournie. Il était dans un terrible embarras. Il clignait sans cesse ses yeux brillants, aspirait l'air en ouvrant la bouche comme pour dire quelque chose ; mais les mots nécessaires ne lui venaient pas. À peine eut-il fait trois pas qu'il marcha sur un pois fulminant, un pois fulminant d'une qualité rare, qui causa un vacarme pareil à une explosion de dynamite. Il sursauta, puis sourit dans sa perplexité, fit comme si de rien n'était, se plaça en face de la travée du milieu, tout courbé et tordu, et s'appuya, comme d'habitude du plat de la main sur le pupitre du premier rang. Mais on connaissait cette attitude favorite ; aussi avait-on barbouillé d'encre cette partie de la table, si bien que M. Modersohn salit sa petite main maladroite. Il fit comme si de rien n'était, mit sa main mouillée et noircie derrière son dos et dit d'une voix douce et faible :

— L'ordre laisse à désirer dans cette classe.

Hanno Buddenbrook l'aimait en ce moment et regardait fixement son visage contracté par le désespoir. Mais les grognements de Wasservogel devenaient de plus en plus forts et de plus en plus naturels, et soudain une quantité de pois crépitèrent contre les vitres, rebondirent et retombèrent bruyamment dans la pièce.

— Il grêle, dit quelqu'un à voix haute et distincte, et M. Modersohn sembla le croire, car il se retira à l'abri de sa chaire sans rien dire et réclama le cahier de classe.

Ce n'était pas pour y inscrire une punition, mais, bien qu'il eût déjà enseigné cinq ou six heures dans cette classe, il ne connaissait encore qu'un ou deux de ses élèves et était contraint de relever les noms au hasard sur la liste.

— Feddermann, dit-il, voulez-vous, je vous en prie, réciter la poésie.

— Absent ! crièrent de nombreuses voix.

Ce qui n'empêchait pas Feddermann d'être assis, grand et gras, à sa place, d'où il jetait des pois à travers toute la pièce avec une incroyable dextérité.

M. Modersohn clignota et épela un nouveau nom.

— Wasservogel ! dit-il.

— Décédé ! cria Petersen, saisi d'humour macabre.

Et parmi les raclements de pieds, les grognements, les cris de coq et les ricanements, tous répétèrent que Wasservogel était mort.

M. Modersohn clignota de nouveau, jeta un regard à la ronde, sa bouche grimaça tristement, puis il regarda de nouveau le cahier en posant sa petite main maladroite devant le nom qu'il voulait appeler.

— Perlemann ! dit-il sans trop de confiance.

— Malheureusement atteint de folie ! dit le comte Caïus Mölln d'une voix claire et ferme ; et des huées croissantes confirmèrent le fait.

Alors, M. Modersohn se leva et cria dans le tapage :

— Buddenbrook, vous me ferez un pensum. Si vous recommencez à rire comme cela, je serai obligé de vous infliger une observation.

Puis il se rassit. En effet, Buddenbrook avait ri, la plaisanterie de Caïus avait déclenché en lui un rire étouffé et violent qu'il était impuissant à contenir. Il trouvait la facétie bonne, et surtout ce « malheureusement » le secouant de gaieté. Mais quand M. Modersohn l'apostropha, il se tint tranquille et lança au stagiaire un regard muet et sombre. En cet instant, il le voyait tout entier, jusqu'au moindre petit poil de sa barbe qui partout laissait voir la peau, et à ses yeux bruns luisants, désespérés ; il voyait qu'il semblait porter deux paires de manchettes à ses petites mains maladroites, parce que les manches de sa chemise étaient aussi longues et aussi larges au poignet que de véritables manchettes ; il voyait toute cette silhouette misérable et désolée. Il lisait jusqu'au fond de lui. Hanno Buddenbrook était presque le seul que M. Modersohn connût par son nom, et il n'en profitait que pour le rappeler constamment à l'ordre, lui dicter des pensums et le tyranniser. Il connaissait l'élève Buddenbrook parce que son attitude paisible le distinguait des autres et il tirait profit de cette douceur pour lui faire sentir à tout propos son autorité qu'il n'osait affirmer envers les élèves bruyants et insolents. « Même la pitié nous est rendue impossible en ce monde par la bassesse d'âme, pensait Hanno. Je m'abstiens de vous tourmenter et de vous exploiter, monsieur Modersohn, parce que je trouve cela brutal, laid et vulgaire, et comment y répondez-vous ? Mais voilà, c'est ainsi, il en sera toujours et partout de même, pensait-il, et il sentait de nouveau la peur et le dégoût l'envahir. Et pourquoi faut-il que, par surcroît, je vous perce à jour avec cette répugnante lucidité ? »

Enfin, il s'en trouva un qui n'était ni mort ni fou et qui voulut bien se charger de réciter les vers anglais. Il s'agissait d'une poésie intitulée *The Monkey*, une petite machine puérile que l'on faisait apprendre par cœur à

ces jeunes gens déjà préoccupés, pour la plupart, de la mer, des affaires, de la vie active et sérieuse.

« *Monkey, merry little fellow,*
You are Nature's pulcinello… »

Il y avait une quantité de strophes, et l'élève Kassbaum les lisait dans son livre. Inutile de se gêner pour M. Modersohn. Et le bruit augmentait de plus belle. Tous les pieds en mouvement grattaient le sol poudreux. Le coq chantait, le porc grognait, les pois volaient. Tous les vingt-cinq élèves étaient ivres d'indiscipline. Les instincts désordonnés de leurs seize ou dix-sept ans s'éveillaient. Des feuillets portant des crayonnages obscènes furent brandis en l'air et circulèrent, soulevant des rires.

Soudain tout se tut. L'élève récitant s'interrompit. M. Modersohn lui-même se redressa, prêtant l'oreille. Il se produisit une chose charmante. Des sons délicats et purs sortaient du fond de la classe et se répandaient, doux, rêveurs et tendres, dans le silence subit. C'était une horloge à musique apportée par quelqu'un et qui jouait :

« *Toi, toi seule as mon cœur*[51]… »

au beau milieu de la leçon d'anglais.

Mais, juste au moment où s'achevait la gracieuse mélodie, une chose effroyable arriva, fondit sur tous les assistants, cruelle, inattendue, qui les paralysa et les atterra.

Sans qu'on eût frappé, la porte s'ouvrit d'un seul coup tout grand ; quelque chose de grand et de sinistre entra, poussa un grognement des lèvres et ne fit qu'un seul pas jusqu'au milieu de la classe, en face des bancs. C'était le bon Dieu.

M. Modersohn, brusquement devenu couleur de cendre, descendit son fauteuil de l'estrade et l'essuya avec son mouchoir. Les élèves s'étaient dressés comme un seul homme. Les bras serrés contre les flancs, debout sur la pointe des pieds, ils baissaient la tête et se mordaient les lèvres, affolés de respect. Un profond silence régnait. Quelqu'un soupira d'effort, puis tout retomba dans le silence.

Le directeur Wulicke toisa un moment les colonnes figées dans la position du garde-à-vous, sur quoi il leva ses bras aux manchettes en entonnoir et les abaissa, les doigts écartés, comme pour plaquer un accord.

— Asseyez-vous, dit-il de sa voix de basse-taille.

Les élèves s’effondrèrent. M. Modersohn, les mains tremblantes, avança le fauteuil et le directeur s’assit tout près de la chaire.

— Continuez, je vous prie, dit-il, et c’était aussi épouvantable que s’il avait dit : « Nous allons bien voir, et malheur à celui qui… »

Pourquoi il était venu, était clair. M. Modersohn allait lui donner un échantillon de ses talents pédagogiques, allait lui montrer ce que la classe de seconde moderne avait appris avec lui en six ou sept heures ; il y allait de l’existence et de l’avenir de M. Modersohn. Le stagiaire offrait un aspect pitoyable quand il remonta dans sa chaire et demanda à un élève de réciter *The Monkey*. Si les élèves jusqu’alors avaient été seuls examinés et pesés, maintenant le maître l’était avec eux. Hélas ! les deux parties s’en tirèrent mal. L’entrée du directeur était une surprise et personne, sauf deux ou trois élèves, n’avait rien préparé. M. Modersohn ne pouvait pas interroger tout au long le seul Todtenhaupt, qui savait tout. Comme, en présence du directeur, on ne pouvait plus se contenter de lire la poésie, ce fut lamentable, et quand on en vint à la lecture d’*Ivanhoe*, seul le jeune comte Mölln fut capable de traduire un peu parce qu’il s’intéressait personnellement à ce roman. Les autres trébuchaient, éperdus, sur chaque mot. Hanno Buddenbrook fut interrogé aussi et n’alla pas plus loin que la première ligne. Le directeur poussa un son pareil à celui que rend la corde grave de la contrebasse sous un violent coup d’archet. M. Modersohn tordait ses petites mains maladroites et tachées d’encre et répétait en gémissant :

— Et d’habitude cela marchait si bien. Et d’habitude c’était si bien !

Il le répétait encore quand la cloche sonna, désespérément tourné à demi vers les élèves, à demi vers le directeur. Mais le bon Dieu se dressait, terrible, debout, les bras croisés, devant son siège, et ses regards fixes passaient par-dessus la classe, tandis qu’il branlait la tête d’un air inexorable. Puis il demanda le cahier de classe et inscrivit une observation pour cause de paresse à l’endroit de tous ceux dont les réponses avaient été insuffisantes ou nulles, cinq ou six blâmes d’un coup. Il ne pouvait inscrire M. Modersohn, mais celui-là était le plus malheureux de tous. Il se tenait là, livide, anéanti, brisé. Mais Hanno Buddenbrook était également de ceux qui avaient reçu une observation.

— Je vais vous gâter votre carrière à tous, dit encore le directeur Wulicke.

Puis il disparut.

La cloche sonna. La classe était finie. Il avait fallu en passer par là. Il en était toujours ainsi. Quand on avait le plus peur, on s’en tirait à peu près, comme par une ironie du sort ; mais quand on ne craignait plus rien, le malheur survenait. La promotion de Hanno à Pâques était devenue impossible. Il se leva et sortit de la classe, les yeux las, frottant de sa langue sa molaire malade.

Caïus vint à lui, lui passa le bras autour du cou et descendit avec lui dans la cour, au milieu des camarades excités qui discutaient de ces événements extraordinaires. Il regardait Hanno avec une affectueuse anxiété et lui dit :

— Pardonne-moi, Hanno, si j’ai traduit tout à l’heure au lieu de me taire et de me laisser punir. C’est si vulgaire.

— Est-ce que je ne venais pas d’expliquer ce que veut dire *patula Jovis arbore glandes* ? répondit Hanno. C’est bon, Caïus, laisse les choses aller leur chemin. Il n’y a qu’à laisser aller les choses.

— Oui, il le faut bien. Ainsi, le bon Dieu veut gâter ta carrière. Alors, il faudra bien t’y résigner, car telle est sa volonté insondable. Ta carrière, quel joli mot ! La carrière de M. Modersohn aussi est finie. Il ne sera jamais nommé professeur titulaire, le malheureux. Oui, il y a des professeurs titulaires et des professeurs auxiliaires, sache-le, mais pas de simples professeurs. C’est une de ces choses si difficiles à comprendre qui sont pour les grandes personnes seulement et pour ceux que la vie a mûris. On pourrait dire qu’on est professeur ou qu’on ne l’est pas, mais professeur titulaire, c’est ce que je ne comprends pas. Tu pourrais aller expliquer ça au bon Dieu ou à M. Marotzke, mais qu’arriverait-il ? Ils y verraient une offense pour leur profession et te foudroieraient pour impertinence, alors que tu aurais témoigné de bien plus de respect pour leur profession qu’ils n’en ont jamais eu eux-mêmes. Enfin, laisse-les, viens, ce sont de vieux rhinocéros.

Ils se promenèrent dans la cour et Hanno écoutait volontiers ce que racontait Caïus pour lui faire oublier son observation.

— Vois-tu, ça, c’est une porte, une des portes de la cour ; elle est ouverte, et de l’autre côté c’est la rue. Que dirais-tu si nous allions nous promener un peu sur le trottoir ? C’est la récréation, nous avons encore six minutes et nous pourrions être rentrés à l’heure. Mais l’affaire, c’est que c’est impossible. Comprends-tu ça ? Voici la porte, elle est ouverte, il n’y a pas de grille, rien, pas d’obstacle, voici le seuil. Et cependant, c’est impossible, rien que d’y penser, c’est impossible, même pour une seconde. Bon, n’y

pensons plus. Mais prenons un autre exemple. Il serait tout à fait fou de dire qu'il est environ onze heures et demie. Non, mais dire que l'heure de géographie va sonner, voilà la vérité. Et maintenant, je te le demande, est-ce une vie ? Tout est faussé. Ah ! grand Dieu, quand cet établissement nous aura-t-il enfin laissés échapper à son étreinte tutélaire ?

— Oui, mais après ? Non, laisse, Caïus, j'en reviens toujours là. Que peut-on faire ? Ici, du moins, on est en sécurité. Depuis que mon père est mort, M. Stéphane Kistenmaker et le pasteur Pringsheim se sont chargés de me demander tous les jours ce que je veux devenir. Je n'en sais rien. Je n'ai rien à répondre. J'ai peur de tout ce qui existe.

— Non, comment peut-on prendre ce ton découragé ? Musicien, comme tu l'es !

— À quoi peut me servir ma musique, Caïus ? À rien. Veux-tu que je fasse des tournées de concerts ? D'abord on ne me le permettra pas, et puis je ne suis pas assez fort. Je ne suis pas capable de grand-chose, sauf d'improviser un peu lorsque je suis seul. Et puis, ces tournées, ce doit être terrible. Toi, c'est autre chose, tu as plus de courage. Tu vas, tu viens, tu ris de tout, tu as réponse à tout. Tu veux écrire, tu veux raconter aux gens de belles histoires merveilleuses ; bon, c'est quelque chose. Et tu deviendras célèbre, c'est sûr, tu es si adroit. À quoi cela tient-il ? C'est que tu es plus gai. Quelquefois, pendant la leçon, nous échangeons un regard comme tout à l'heure, à celle de M. Mantelsack, quand Petersen a attrapé une observation, seul de tous ceux qui avaient lu. Nous pensons de même, mais tu fais une grimace et tu te sens fier. Je ne peux pas. Tout ça me fatigue. Je voudrais dormir et ne plus rien savoir. Non, je n'arriverai à rien. Je ne sais pas vouloir. Je ne désire même pas devenir célèbre. J'en ai peur comme d'une injustice. Je ne ferai rien de bien, sois-en sûr. Récemment, après le catéchisme, le pasteur Pringsheim a dit à quelqu'un qu'il fallait me considérer comme condamné, que je suis d'une famille pourrie.

— Il a dit ça ? demanda Caïus vivement intéressé.

— Oui, il pensait à mon oncle Christian qui est à Hambourg dans une maison de santé. Il a certainement raison. On ferait mieux de renoncer à tirer de moi quoi que ce soit, j'en serais si reconnaissant. J'ai tant de soucis de toute sorte et tout m'est si difficile. Supposons que je me coupe le doigt, que je me fasse mal n'importe où, c'est une écorchure qui chez tout autre guérirait en huit jours. Chez moi, il y en a pour quatre semaines. Ça ne se referme pas, ça s'enflamme, ça s'envenime et me cause mille ennuis.

Récemment, M. Brecht m’a dit que mes dents étaient dans un état lamentable, presque toutes cariées et usées, sans parler de celles que l’on m’a arrachées. Voilà où j’en suis. Et avec quoi pourrai-je manger quand j’aurai trente ou quarante ans ? Je suis perdu d’avance.

— Allons, dit Caïus en accélérant le pas. Parle-moi un peu de ton piano, à présent. Je vais écrire maintenant quelque chose de merveilleux, de merveilleux ! Je vais peut-être commencer pendant la leçon de dessin. Feras-tu de la musique cet après-midi ?

Hanno garda un moment le silence. Une expression triste et ardente à la fois passa dans son regard.

— Oui, sans doute, je jouerai, dit-il, et cependant je ne devrais pas. Je ne devrais jouer que mes exercices et mes sonates et m’arrêter ensuite. Mais j’improviserai après, je ne peux pas m’en passer, bien que tout aille plus mal ensuite.

— Plus mal ?

Hanno se taisait.

— Je sais ce que tu joues, dit Caïus.

Et ils se turent tous deux.

Ils étaient à un âge bizarre. Caïus était devenu très rouge et regardait le sol à distance, sans baisser la tête. Hanno était pâle. Il était d’une gravité terrible et détournait son regard voilé.

Puis M. Schlemiel sonna et ils remontèrent.

Vint la leçon de géographie et l’interrogation écrite, un devoir très important, sur le territoire de Hesse-Nassau. Un homme à barbe rousse, vêtu d’un habit brun à basques, fit son entrée. Son visage était pâle et ses mains aux pores béants ne portaient pas le moindre poil. C’était le « professeur spirituel », le docteur Mühsam. Il souffrait parfois d’hémoptysies et parlait toujours sur un ton ironique, car il se croyait spirituel autant que souffrant. Il possédait chez lui un petit musée Heine, une collection de papiers et d’objets relatifs à ce poète impie et malade. Il se mit à définir au tableau les frontières de la Hesse-Nassau avec un sourire mélancolique et railleur, et il pria ces messieurs de bien vouloir décrire dans leurs cahiers les traits remarquables de ce pays. Il semblait vouloir se moquer à la fois des élèves et du pays de Hesse-Nassau, et cependant c’était un exercice important et très redouté de tous.

Hanno Buddenbrook ne savait rien de la Hesse-Nassau, ou pas grand-chose, autant dire rien. Il voulut regarder un peu par-dessus la tête d’Adolf

Todtenhaupt, mais Henri Heine qui, malgré son ironie dédaigneuse et douloureuse, surveillait tout ce qui se passait avec l'attention la plus vigilante, s'en aperçut aussitôt et dit :

— Monsieur Buddenbrook, je serais tenté de vous faire refermer votre cahier, mais je craindrais trop de vous témoigner par là un bienfait. Continuez.

Cette remarque contenait deux traits d'esprit. D'abord, M. Mühsam avait appelé Hanno monsieur, et ensuite il avait parlé d'un bienfait. Mais Hanno continua à rêvasser sur son cahier et finit par présenter une feuille à peu près blanche, sur quoi il sortit avec Caïus.

Plus rien à craindre pour aujourd'hui. Heureux celui qui s'en était tiré sans qu'une observation vînt lui peser sur la conscience ! Il pouvait, d'un cœur libre et joyeux, prendre place dans la salle claire de M. Drägenmuller et se mettre à dessiner.

La salle de dessin était spacieuse et claire. Des plâtres d'après l'antique ornaient les étagères et une grande armoire enfermait toutes sortes de blocs de bois et de meubles de poupée qui servaient aussi de modèles. M. Drägenmuller était un petit homme trapu, à la barbe taillée en rond ; sa perruque brune et lustrée, de médiocre qualité, laissait sur la nuque un vide révélateur. Il possédait deux perruques, l'une à cheveux plus longs, l'autre à cheveux plus courts. Quand il se faisait couper la barbe, il mettait la plus courte. Il avait toutes sortes d'autres particularités comiques. Au lieu de dire « le crayon », il disait « la craie ». De plus, il répandait une odeur huileuse et spiritueuse et quelques-uns prétendaient qu'il buvait du pétrole. Ses meilleurs moments étaient ceux où il suppléait un collègue dans quelque autre enseignement. Alors il faisait des conférences sur la politique de Bismarck, qu'il accompagnait de mouvements continuels, en forme de spirale, sous le nez de ses élèves, parlant avec haine et terreur de la social-démocratie.

— Il s'agit de nous sentir les coudes, disait-il aux mauvais élèves en les poussant par le bras. La social-démocratie est à nos portes.

Son activité était spasmodique. Il s'asseyait auprès d'un élève, exhalant une forte odeur d'alcool, frappait au front l'enfant avec sa chevalière, proférait quelques mots incohérents : « Perspective… ombre portée… socialisme… la craie… se sentir les coudes… », puis s'enfuyait.

Pendant cette leçon, Caïus avança un peu sa nouvelle œuvre littéraire et Hanno s'occupa d'exécuter en imagination une ouverture pour orchestre.

Ensuite, la leçon prit fin, chacun décrocha ses vêtements, la porte de la cour s'ouvrit et l'on rentra chez soi.

Hanno et Caïus suivaient le même chemin et ils allèrent ensemble, leurs livres sous le bras, jusqu'à la petite villa rouge du faubourg. Le jeune comte Mölln avait encore un long trajet à faire jusqu'à la demeure de son père. Il n'avait même pas de pardessus.

Le brouillard qui couvrait tout, le matin, s'était résolu en une neige qui tombait en gros flocons légers et se changeait vite en boue. À la porte du jardin des Buddenbrook, ils se séparèrent. Mais comme Hanno avait déjà traversé la moitié du jardin, Caïus revint sur ses pas et lui passa le bras autour du cou.

— Ne te désole pas. Mais tu ferais mieux de ne pas toucher ton piano aujourd'hui, lui dit-il à voix basse.

Puis sa silhouette svelte et négligée disparut dans la bourrasque.

Hanno laissa ses livres dans l'antichambre, dans la coupe tenue par l'ours, et entra au salon pour dire bonjour à sa mère. Elle était sur sa chaise longue et lisait un livre broché à couverture jaune. De ses yeux marron rapprochés, aux angles cernés d'ombres bleues, elle suivit du regard son fils qui s'avançait sur le tapis. Quand il fut près d'elle, elle lui prit la tête entre ses deux mains et le baisa au front.

Il monta dans sa chambre, où Mlle Clémentine lui avait préparé son déjeuner, se lava les mains et se mit à manger. Quand il eut fini, il tira de son pupitre un paquet de ces cigarettes russes, petites mais fortes, qu'il appréciait à présent lui aussi, et se mit à fumer. Puis il s'assit à l'harmonium et joua un morceau très difficile, très sévère, une fugue de Bach. Et finalement il croisa ses mains derrière sa nuque et surveilla par la fenêtre la chute muette et tourbillonnante de la neige. Il n'y avait rien d'autre à voir. Il n'y avait plus de joli jardin orné d'un jet d'eau babillard sous sa fenêtre. La vue était coupée par le mur gris de la villa voisine.

On dînait à quatre heures. Gerda Buddenbrook, le petit Johann et Mlle Clémentine étaient seuls. Plus tard, Hanno disposa tout au salon pour y faire de la musique et attendit sa mère au piano. Ils jouèrent la sonate *Op. 24* de Beethoven. À l'*adagio*, le violon chantait d'une voix d'ange, mais Gerda éloigna le violon de son menton, le posa d'un air mécontent, le regarda avec méfiance et déclara qu'il était mal accordé. Elle ne voulut plus jouer et monta se reposer.

Hanno resta seul au salon. Il s’approcha de la porte vitrée qui ouvrait sur l’étroite véranda et contempla un moment le jardin détrempé. Mais tout à coup il recula vivement d’un pas, tira violemment le store crème devant la porte, ce qui plongea la pièce dans un demi-jour jaunâtre et alla tout ému vers le piano. De nouveau, il resta un moment immobile et son regard, à la fois fixe et vague, s’assombrit lentement, se voila, se mouilla. Il s’assit et se mit à jouer une de ses improvisations.

C’était un motif très simple qu’il exposait, un rien, un fragment d’une mélodie inexistante, un thème d’une mesure et demie, et quand il le joua une première fois avec une puissance qu’on ne lui eût pas soupçonnée, ce fut en solo au registre grave, comme s’il fallait le faire annoncer impérieusement par des trompes à l’unisson – substance et fin du morceau –, on ne pouvait deviner ce qu’il signifiait réellement. Mais quand la phrase se répéta dans l’aigu, harmonisée, dans une tonalité d’argent mat, il apparut qu’elle ne se composait que d’une seule résolution, de la chute nostalgique et douloureuse d’une tonalité dans une autre – invention pauvre et de peu d’envergure, mais exposée et rendue avec tant de netteté délicate et solennelle qu’elle prenait une valeur rare, mystérieuse et symbolique. Puis se déchaînèrent des passages rapides, un va-et-vient incessant de syncopes qui se cherchaient, erraient, déchirées de cris, comme si une âme s’inquiétait d’une chose qu’elle porte en elle et qu’elle ne peut taire, et qui se répétait sans fin dans des harmonies nouvelles pleines d’interrogations, de plaintes, d’angoisses mortelles, de désirs, de promesses. Et les syncopes se faisaient de plus en plus violentes, effarées, harcelées de triolets rapides ; mais les cris d’effroi qui s’y mêlaient prenaient forme, se groupaient, devenaient une mélodie, et le moment vint où ils parvinrent à tout dominer de leur force pleine d’humilité, comme le chant fervent et suppliant d’un chœur d’instruments à vent. L’élan trépidant, l’ondoiement, l’agitation errante et furtive s’étaient tus, vaincus, et ce choral désolé, plein de ferveur enfantine, résonnait sur un rythme d’une infaillible simplicité. Il s’acheva sur une cadence qui avait quelque chose d’ecclésiastique, puis vint un silence. Et voici que tout à coup, tout doucement, dans une tonalité d’argent mat, le motif initial reparut, cette invention indigente, cette phrase simpliste ou mystérieuse, cette douce et douloureuse chute d’un ton dans un autre. Et ce fut une incroyable insurrection, une agitation violente, dominée par des accents de fanfare qui exprimaient une résolution sauvage. Que se passait-il ? Que se préparait-il ? C’était comme un appel de cors pour un départ.

Puis se produisit une sorte de recueillement, de concentration, des rythmes plus fermes se groupèrent et une nouvelle phrase se dessina, une improvisation hardie, une manière d'air de chasse audacieux et impétueux. Mais il n'avait rien de joyeux, il était plein d'une pétulance désespérée, les appels y retentissaient comme des cris d'angoisse, et toujours revenait en harmonies bizarres et grimaçantes ce motif torturant, égaré et doux, ce premier, cet énigmatique motif. Et alors commença une succession incessante d'événements dont le sens et la nature paraissaient indéchiffrables, une succession d'aventures tonales, rythmiques et harmoniques dont Hanno n'était plus maître, mais qui prenaient forme sous ses doigts et qu'il faisait vivre sur le clavier sans les connaître d'avance. Il était assis un peu penché en avant sur ses touches, les lèvres entrouvertes, le regard profond et perdu, ses cheveux châtains couvrant ses tempes de leurs anneaux souples. Que se passait-il ? Que lui arrivait-il ? Était-ce de terribles obstacles vaincus, des dragons tués, des rochers gravis, des torrents passés à la nage, des flammes traversées ? Et comme un rire strident ou comme une promesse inconcevablement douce, le premier motif s'enlaçait aux autres, ce dessin de rien du tout, cette chute d'une tonalité dans une autre. Il semblait même qu'elle stimulât des efforts nouveaux ; de fols élans en octaves suivirent, se résolurent en cris, puis commença un *crescendo*, une lente et incessante montée d'intensité, une escalade chromatique pleine de farouche et irrépressible nostalgie, brusquement interrompue par des *pianissimi* soudains, effrayants et excitants, qui suggéraient l'effondrement du sol sous le pied et la plongée dans le désir. Une fois, on crut percevoir de loin, comme un avertissement suave, les premiers accords de la prière suppliante et contrite, mais aussitôt le flot des cacophonies l'inonda, s'enchevêtra, fusant en élans confus, grimpant, retombant et s'élançant de plus belle vers un but ineffable qui serait atteint infailliblement, qui allait l'être maintenant dans cet instant d'effroyable paroxysme où l'oppression langoureuse devenait intolérable. Et il vint, rien ne put le retenir, les convulsions de cette angoisse ne pouvaient plus se prolonger, il vint comme un rideau qui se déchire, comme des portes qui s'ouvrent brusquement, des haies d'épines qui se séparent, des murs de flamme qui tombent en cendre. La résolution survint, la dissolution, l'accomplissement, le total apaisement, et dans un cri de ravissement et de joie tout se résolut en une harmonie qui, par un *ritardando* suave et nostalgique, passa aussitôt à une autre ; c'était le motif, le premier motif qui vibrait. Et ce qui suivit fut une fête, un triomphe,

une orgie effrénée, de ce motif justement, qui chatoyait dans toutes les tonalités, se répandait à travers toutes les octaves, pleurait, frémissait en trémolos, chantait, exultait, sanglotait, s'avançait en triomphe revêtu de toute la splendeur grondante, tintante, perlée, écumeuse, de l'orchestration. Il y avait comme une insistance obtuse et comme une ferveur ascétique, comme un mélange d'abnégation et de foi, dans le culte fanatique de ce rien, de ce lambeau de mélodie, de cette brève et puérile invention harmonique d'une mesure et demie… quelque chose de pervers dans l'avidité sans bornes avec laquelle elle était savourée et exploitée, et on ne savait quel désespoir cynique, une volonté de jouir et de mourir, dans cette façon avide d'en extraire jusqu'à la dernière goutte, de l'épuiser jusqu'à la lie, jusqu'au dégoût et à la satiété, jusqu'à ce qu'enfin, enfin, dans la lassitude succédant à tant d'excès, un long et doux arpège en mineur ruisselât, montât d'un ton, se résolût en majeur et mourût avec une mélancolique hésitation.

Hanno resta un moment immobile, le menton sur la poitrine, les mains sur les genoux. Puis il se leva, ferma le piano. Il était blême, ses genoux étaient sans force et ses yeux brûlants. Il passa dans la pièce voisine, s'étendit sur la chaise longue et resta longtemps ainsi, sans remuer un membre.

Plus tard, on soupa, il fit avec sa mère une partie d'échecs où personne ne gagna. Mais après minuit il était encore assis à son harmonium, à la lueur d'une bougie, et jouait en imagination, pour ne pas faire de bruit, résolu qu'il était à se lever le lendemain dès cinq heures et demie pour faire ses devoirs, ou au moins les plus importants.

Ainsi s'écoulait une journée dans la vie du petit Johann.

CHAPITRE III

Voici comment les choses se passent dans la typhoïde.

On se sent envahi d'une sorte de mécontentement intime qui s'aggrave rapidement et devient un désespoir impuissant. En même temps, une lassitude physique s'empare de vous, non seulement des muscles et des tendons, mais aussi des organes internes, surtout de l'estomac qui refuse avec dégoût toute nourriture. On est pris d'un grand besoin de sommeil, mais malgré l'extrême fatigue le sommeil est agité, léger, angoissé et

pénible. Le cerveau est douloureux, obtus, embarrassé, comme enveloppé de brouillard et traversé de vertiges. Une douleur mal définie s'empare de tous les membres. De temps à autre, sans raison spéciale, on saigne du nez. C'est le préambule.

Puis survient un frisson violent qui ébranle tout le corps et fait claquer les dents. C'est le signal qui marque l'entrée en scène de la fièvre, tout de suite très intense. Sur la poitrine et sur le ventre apparaissent des taches rouges isolées, de la grosseur d'une lentille, qui s'effacent sous la pression du doigt, mais pour reparaître aussitôt. Le pouls s'affole, il bat jusqu'à cent fois à la minute. La première semaine s'écoule ainsi, à une température de 40°.

Pendant la deuxième semaine, le malade est délivré des douleurs dans la tête et dans les membres ; en revanche, le vertige est beaucoup plus fort et les bourdonnements qui grondent dans les oreilles sont tels qu'ils provoquent la surdité. L'expression du visage est hébétée. La bouche demeure ouverte, les yeux sont voilés et sans expression. La conscience s'obscurcit, le malade est pris de somnolence et tombe souvent dans un engourdissement de plomb. Dans l'intervalle, ses divagations, son délire bruyant et agité remplissent la chambre. Son inertie veule est devenue une malpropreté répugnante. Ses gencives, ses dents et sa langue se couvrent d'un enduit noirâtre qui empuantit l'haleine. Il repose immobile sur le dos, le ventre ballonné. Il s'est effondré dans son lit, les genoux écartés. Tout en lui travaille en hâte, follement, superficiellement, la respiration et le pouls, qui arrive à battre cent vingt fois à la minute, à coups rapides et haletants. Les paupières sont à demi closes et les joues ne sont plus rouges de fièvre comme au début, mais ont pris une teinte bleuâtre. Les taches lenticulaires rouges ont augmenté sur le ventre et sur la poitrine. La température du corps atteint 41°.

La troisième semaine, la faiblesse est à son comble. Il n'y a plus de délire bruyant et personne ne peut dire si l'esprit du malade est plongé dans la nuit ou si, étranger et échappé à la prostration physique, il séjourne dans des rêves lointains, profonds et calmes, dont aucun signe ne révèle le secret. Le corps est totalement insensible. C'est le moment critique.

Chez certains individus, le diagnostic est rendu difficile par des circonstances particulières. À supposer par exemple que les symptômes du début, l'abattement, la lassitude, le manque d'appétit, le sommeil agité, les maux de tête existassent déjà quand le patient, espoir des siens, allait et

venait en pleine santé ? Que ces symptômes, même en s'aggravant tout à coup, semblent à peine sortir de l'ordinaire ? Un bon médecin aux connaissances solides, comme, pour citer un nom, le docteur Langhals, le beau docteur Langhals aux petites mains velues, sera pourtant assez vite en état de nommer la chose par son nom, et l'apparition des fatales taches rouges sur la poitrine et sur le ventre entraînera la certitude. Il n'hésitera pas quant aux mesures à prendre, aux remèdes à appliquer. Il s'assurera que la chambre du malade soit assez grande, fréquemment aérée et que la température n'en dépasse pas 17°. Il exigera la plus rigoureuse propreté et tâchera qu'en refaisant souvent le lit on évite au corps, tant que cela reste possible (il y a des cas où ce n'est pas longtemps possible) la formation d'escarres. Il prescrira de fréquents nettoyages de la bouche à l'aide de tampons de toile humide, se servira d'un mélange d'iode et d'iodure de potassium, prescrira la quinine et l'antipyrine et avant tout, comme l'estomac et l'intestin sont gravement lésés, il ordonnera un régime extrêmement léger et substantiel. Il combattra la fièvre dévorante par des bains, de grands bains où le malade sera mis parfois toutes les trois heures, jour et nuit, et que l'on refroidira à partir du pied de la baignoire. Et après chaque bain il fera prendre rapidement un stimulant, un cordial, du cognac ou du champagne.

Mais il emploiera tous ces remèdes absolument au hasard, pour le cas où ils pourraient avoir quelque action, sans savoir si leur application a la moindre efficacité, le moindre sens, le moindre but. Car il y a une chose qu'il ignore, il tâtonne dans les ténèbres, il est en suspens jusqu'à la troisième semaine, jusqu'à la crise et au dénouement. Il ne sait pas si la maladie qu'il appelle la typhoïde n'est qu'un accident insignifiant dans le cas présent, la suite désagréable d'une infection qui aurait pu être évitée et contre laquelle il faut réagir par toutes les ressources de l'art, ou si c'est simplement une forme de la décomposition, le vêtement de la mort elle-même qui aurait pu tout aussi bien prendre un autre masque et contre laquelle il n'est pas de remède.

C'est ainsi que les choses se passent dans la fièvre typhoïde. Jusque dans les lointains rêves de la fièvre, dans l'égarement brûlant du malade, la vie jette son appel d'une voix réconfortante que l'on reconnaît infailliblement. Cette voix rude et fraîche atteint l'esprit sur le chemin étrange et torride où il avance et qui mène à l'ombre, à la fraîcheur, à la paix. L'homme, s'il prête l'oreille, entendra cette voix claire, gaie, un peu railleuse, qui

l’exhorte à revenir sur ses pas, qui vient à lui de cette région qu’il a laissée si loin derrière lui et déjà oubliée. Si un émoi s’éveille en lui, comme un sentiment d’avoir lâchement failli à un devoir, un sentiment de honte, un renouveau d’énergie, de courage et de joie, d’amour et d’attachement envers cette agitation décevante, bigarrée et brutale qu’il a laissée derrière lui, alors, si loin qu’il se soit aventuré sur le sentier étrange et brûlant, il fera demi-tour et vivra. Mais s’il tressaille de peur et d’aversion en entendant la voix de la vie, si, en ce moment, à cet appel jovial et provocant, il secoue la tête négativement et étend le bras derrière lui comme pour se défendre, et s’élance en avant sur le chemin qui s’est offert à lui comme un refuge… alors il est bien clair qu’il mourra.

CHAPITRE IV

— Ce n’est pas bien, ce n’est pas bien, Gerda, disait la vieille Mlle Weichbrodt, pour la centième fois au moins, d’un ton soucieux et plein de reproche.

Elle occupait ce soir-là, dans le petit salon de son ancienne élève, une place sur le sofa, dans le cercle formé autour du guéridon par Gerda, Mme Permaneder, sa fille Erika, la pauvre Clothilde et les trois dames Buddenbrook de la Grand-Rue. Les rubans verts de son bonnet tremblaient sur ses épaules d’enfant dont elle était obligée de lever l’une très haut pour pouvoir gesticuler du bras sur le plateau de la table, tant elle était devenue menue à soixante-quinze ans.

— Ce n’est pas bien, permets-moi de te le dire, tu as tort, Gerda, répétait-elle d’une voix chaleureuse et tremblotante. J’ai déjà un pied dans la tombe, je n’ai plus que peu de temps à vivre et tu veux me… tu veux nous quitter… tu veux te séparer de nous pour toujours… partir… Encore s’il s’agissait d’un voyage, d’une visite à Amsterdam… Mais pour toujours ! »

Et elle branlait sa vieille tête d’oiseau aux yeux bruns, intelligents et attristés.

— Il est vrai que tu as beaucoup perdu…

— Non, elle a tout perdu, dit Mme Permaneder. Ne soyons pas égoïstes, Thérèse. Gerda veut partir et elle partira, il n’y a rien à faire. Elle est venue avec Thomas, il y a vingt et un ans, et nous l’avons tous aimée, bien que nous lui fussions tous antipathiques… oui, oui, antipathiques, Gerda, ne

proteste pas. Mais Thomas n’est plus, et personne n’est plus. Que lui sommes-nous ? Rien. Nous en sommes peinés, mais que Dieu t’accompagne, Gerda ! Et merci pour ne pas être partie déjà quand Thomas est mort.

C’était après le repas du soir, en automne ; le petit Johann (Justus-Johann-Kaspar) reposait depuis six mois environ, muni des bénédictions du pasteur Pringsheim, là-bas à la lisière du bois sous la croix de grès et les armoiries de la famille. Devant la maison, la pluie faisait bruire les arbres à demi dépouillés de l’allée. Parfois, des coups de vent la jetaient contre les vitres. Les huit dames étaient toutes vêtues de noir.

C’était une petite réunion de famille, une réunion d’adieu ; on prenait congé de Gerda Buddenbrook, qui était sur le point de quitter la ville pour retourner à Amsterdam afin d’y jouer comme autrefois des duos avec son vieux père. Aucune obligation ne la retenait plus en ville. Mme Permaneder n’avait plus rien à objecter à cette décision. Elle s’y résignait, mais dans son for intérieur elle en était profondément affectée. Si la veuve du sénateur était restée en ville, elle aurait conservé son rang et sa place dans la société et laissé sa fortune où elle était ; un peu de prestige aurait été sauvegardé au nom familial. Quoi qu’il en fût, Mme Permaneder était résolue à porter la tête haute tant qu’elle vivrait sur la Terre et qu’il y aurait des gens pour la regarder. Son grand-père avait roulé en berline à quatre chevaux…

Malgré la vie agitée qu’elle avait derrière elle, et malgré son mauvais estomac, elle ne portait pas ses cinquante ans. Son teint était devenu un peu duveteux et terne, et sur la lèvre supérieure – la jolie lèvre supérieure de Tony Buddenbrook – le duvet était plus abondant ; mais dans les bandeaux lisses, sous le bonnet de deuil, on ne voyait pas un seul cheveu blanc.

Sa cousine, la pauvre Clothilde, acceptait le départ de Gerda comme on doit accepter les choses de ce monde, avec indifférence et douceur. Elle venait de faire honneur en silence au repas du soir et restait là, grisâtre et maigre comme toujours, avec son langage affectueux et traînant.

Erika Weinschenk, maintenant âgée de trente et un ans, n’était pas non plus femme à s’exciter au sujet du départ de sa tante. Elle en avait vu de pires et s’était pliée de bonne heure à la résignation. Dans ses yeux d’un bleu d’eau, au regard las – les yeux de M. Grünlich – on lisait l’acceptation d’une vie manquée, et le son de sa voix calme et par moments plaintive exprimait le même sentiment.

Quant aux trois dames Buddenbrook, les filles de l'oncle Gotthold, elles avaient leurs mines habituelles, pointues et critiques. Frédérique et Henriette, les aînées, étaient devenues de plus en plus maigres et anguleuses, tandis que la cadette, Pfiffi, à cinquante-trois ans, paraissait courtaude et corpulente.

La vieille Mme Kröger, veuve de l'oncle Justus, avait été invitée elle aussi, mais elle était souffrante ou peut-être n'avait-elle pas de toilette présentable ; il était impossible d'en décider.

On parlait du voyage de Gerda, du train qu'elle pensait prendre et de la vente de la villa et des meubles dont le courtier Gosch s'était chargé. Car Gerda ne voulait rien emporter et partirait comme elle était venue.

Puis Mme Permaneder se mit à parler de la vie en général, la considéra sous son aspect le plus grave et fit des considérations sur le passé et l'avenir, bien qu'il n'y eût rien à dire de l'avenir.

— Oui, quand je serai morte, Erika pourra s'en aller elle aussi, si elle veut, dit-elle, mais moi je ne pourrais pas vivre ailleurs, et tant que je serai de ce monde, nous resterons ensemble, pauvres survivants que nous sommes. Une fois par mois, vous viendrez dîner chez moi. Et nous relirons les papiers de famille. (Elle toucha le portefeuille posé devant elle.) Oui, Gerda, je m'en charge avec reconnaissance, c'est convenu. Tu entends, Thilda ? Bien qu'à présent ce pût être tout aussi bien toi qui nous invites, car, au fond, ta situation n'est plus inférieure à la nôtre… Oui, ainsi va le monde ! On se donne du mal, on prend son élan, on s'élance, on lutte – et toi, tu es restée patiemment à laisser venir les choses ; tu n'es qu'un vieux chameau, Thilda, ne te fâche pas.

— Oh ! Tony, dit Clothilde avec un sourire.

— Je regrette de ne pas pouvoir prendre congé de Christian, dit Gerda.

Et l'on en vint à parler de Christian. Il y avait peu d'espoir qu'il dût jamais sortir de la maison de santé, bien qu'il n'allât pas assez mal pour ne pas pouvoir circuler librement. Mais sa femme profitait trop de la situation, elle était, à ce qu'affirmait Mme Permaneder, de connivence avec le médecin, et il était à prévoir que Christian finirait ses jours dans cet établissement.

Puis il y eut un silence. À voix basse, en hésitant, la conversation s'orienta vers les récents événements, et quand le nom du petit Johann eut été prononcé, le silence régna de nouveau dans la pièce et l'on n'entendit plus que le ruissellement plus fort de la pluie devant la porte.

Une sorte de mystère entourait la dernière maladie de Hanno qui avait dû se dérouler parmi d'extraordinaires terreurs. On n'osait pas se regarder quand on en parlait à voix étouffée, par allusions. On en rappela le dernier épisode, la visite de ce petit comte déguenillé qui s'était frayé passage, presque de force, dans la chambre du malade. Hanno avait souri en entendant cette voix, bien qu'il ne reconnût plus personne, et Caïus lui avait couvert les mains de baisers.

— Il lui a baisé les mains ? demandèrent les dames Buddenbrook.

— Oui, bien des fois.

Elles réfléchirent toutes à ce fait.

Soudain, Mme Permaneder éclata en larmes.

— Je l'aimais tant, sanglotait-elle. Vous ne savez pas à quel point je l'aimais… Plus que vous toutes… oui, pardonne-moi, Gerda, tu es la mère. Ah ! c'était un ange.

— C'est maintenant qu'il est un ange, rectifia Sesemi.

— Hanno, petit Hanno ! poursuivit Mme Permaneder, et les larmes coulaient sur l'épiderme terne et duveteux de ses joues. Tom, papa, grand-père et tous les autres, où sont-ils passés ? On ne les voit plus. Ah ! que c'est dur et que c'est triste !

— Nous les reverrons, dit Frédérique Buddenbrook en joignant les mains sur ses genoux, les yeux baissés, le nez en l'air.

— Oui, on le dit. Ah ! il y a des heures, Frédérique, où ce n'est pas une consolation ! Où l'on doute de la justice, de la bonté, de tout. La vie, voyez-vous, brise tant de choses en nous, détruit tant de croyances. Se revoir là-haut… Si c'était vrai…

Mais alors Sesemi Weichbrodt se dressa, à côté de la table, de toute sa petite taille. Elle s'éleva sur la pointe des pieds, tendit le cou, frappa sur la table et son bonnet trembla sur sa tête.

— C'est la vérité ! dit-elle de toute sa force, avec un regard de défi à la ronde.

Elle se dressait là, victorieuse dans le bon combat qu'elle avait mené toute sa vie contre les doutes que lui insufflait sa raison d'institutrice, bossue, minuscule et frémissante de conviction, petite prophétesse courroucée et enthousiaste.

[1] Le contexte où se situe le premier dialogue est le petit catéchisme luthérien et plus précisément le chapitre deux de la première partie, qui s'intitule « Des trois articles de la foi chrétienne ». Ces trois articles sont les subdivisions du Symbole des Apôtres selon le dogme évangélique (l'Église catholique en distingue douze). Le premier de ces trois articles traite « De la Création » et commence par la phrase initiale du Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Immédiatement après cette citation, formant un alinéa séparé, intervient la question *Was ist das ?* (« Qu'est-ce à dire ? »), qui introduit un commentaire du texte cité. La séquence texte – question – commentaire se répète uniformément à chaque phrase du Credo. Réciter le catéchisme exige qu'on la reproduise intégralement. Quand la scène commence, la petite Tony a déjà récité le texte et en est au deuxième élément de la séquence, c'est-à-dire à la question *Was ist das ?*, que la traductrice rend par : « Quel est le sens de ces paroles ? ».

[2] Les mots et expressions en italique sont en français dans le texte original. (*N.d.E.)*

[3] Le texte allemand écrit *Konsulin Buddenbrook*, pour souligner dès le début l'importance du rang social de ce personnage. Nous risquons ici dans la traduction le mot *consule*, bien qu'il ne soit pas attesté en français.

[4] Le *Sénat* est le gouvernement de la ville libre hanséatique de Lubeck, où se déroule l'action. C'est par ce terme qu'on désigne aujourd'hui encore les instances gouvernementales de Berlin, de Brême et de Hambourg. À Lubeck, il se composait pour moitié de commerçants et de juristes issus de la classe patricienne et choisis par cooptation. Son président était bourgmestre de la ville. Après 1864, la cooptation fut remplacée par l'élection. Les électeurs étaient les membres du Sénat et d'une assemblée de notables. Ceux-ci étaient désignés par les douze corps de métier, les « collèges », et, à partir de 1848, furent élus au suffrage universel.

[5] La version allemande comporte le vocable français « Monsieur » en toutes lettres, pour souligner chez Johann Buddenbrook la survivance de l'esprit du Siècle des lumières.

[6] Même remarque : le texte porte en français « Madame » en toutes lettres, terme réservé aux femmes de la bourgeoisie.

[7] Il s'agit de « Mme Buddenbrook jeune », l'épouse du consul.

[8] « M. Buddenbrook » – il s'agit de Jean et non plus de son père – répond cette fois à « *Herr Buddenbrook* » et non à « *Monsieur Buddenbrook* » dans la version originale.

[9] Ida Jungmann, qualifiée de « gouvernante », est appelée « *Mamsell* », mot qui désigne sa fonction dans le ménage. La traduction unifiera désormais par l'abréviation « Mlle » les différents vocables utilisés dans le texte : *Fräulein* (femme célibataire), *Demoiselle* ou *Mademoiselle* (jeune fille de la bonne société), *Mamsell* (jeune fille de classe inférieure, membre du personnel domestique ou usage populaire).

[10] Il s'agit de « Monsieur » Buddenbrook.

[11] Le thaler était une pièce de monnaie en argent qui, de 1566 à 1750, fut l'unité monétaire officielle de l'Empire. Il a subi plusieurs modifications de valeur au cours des temps. En 1838, il est devenu la monnaie des pays qui adhéraient au *Zollverein*. En 1908, il fut remplacé par la pièce de trois marks, qui titrait 15 grammes d'argent.

[12] Il ne s'agit nullement de « l'an VI » de la République, où Napoléon était encore Bonaparte, mais de 1806, année de l'occupation et du pillage de Lubeck par les troupes napoléoniennes.

[13] Allusion au *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases, paru en 1822-1823.

[14] Le texte porte « Philippe Égalité », confondant le père et le fils.

[15] *Zollverein* : union économique et douanière des États allemands, née d'une initiative de la Prusse et des duchés de Bade et de Wurtemberg en 1828, entrée officiellement en vigueur le

1er janvier 1834. Après plusieurs péripéties, les autres États allemands sauf l'Autriche s'y intégrèrent progressivement. Lubeck n'y adhéra qu'en 1868.

[16] *Hirte* veut dire « pâtre » en allemand. (*N.d.T.*)

[17] Heinrich Clauren, pseudonyme de Carl Heun (1771-1854), auteur à succès de romans sentimentaux, dont la morale explicite dissimulait mal une sensualité foncière.

[18] Pour : *Hilfe ! Hilfe ! Diebe !* (« Au secours ! Au voleur ! »). (*N.d.T.*)

[19] Le recueil de nouvelles de E.T.A. Hoffmann s'intitule en réalité *Les Frères de la Saint-Sérapion* (1819-1821) en raison du jour de la fondation du cercle d'amis ainsi désigné : le 14 novembre, fête de saint Sérapion.

[20] La *Gazette de Hartung*, de Königsberg, feuille libérale fondée après la proclamation de la liberté de la presse en 1848, parut de 1850 à 1933. L'épisode de Travemünde se situant en 1845, l'allusion à cette gazette est anachronique. Il en va de même du *Journal rhénan*, organe libéral également, créé à Cologne en 1842, mais interdit le 31 mars 1843. Parmi ses rédacteurs les plus connus : Karl Marx, F. Engels, Hoffmann von Fallersleben, F. List, G. Herwegh. En 1848, le journal revoit le jour sous le nom de *Nouveau Journal rhénan* – éditeur Karl Marx –, mais est encore une fois interdit le 19 mai 1849. À l'époque du séjour de Tony à Travemunde, ni l'un ni l'autre des deux journaux cités n'existaient.

[21] En 1841, les « Décrets de Carlsbad » de 1819, imposés par Metternich, furent renouvelés. Leur but était de combattre les « menées démagogiques » en renforçant la censure de la presse et en plaçant les universités sous surveillance.

[22] Il s'agit d'une *Burschenschaft*, une des associations étudiantes nées de l'opposition à l'occupation française et des guerres de libération de 1813. Elles furent sévèrement poursuivies par les gouvernements conservateurs dès 1819 à cause de leur engagement en faveur de l'unité nationale et des libertés.

[23] Divertissement traditionnel offert aux fiancés par leurs amis la veille du mariage. (*N.d.T.*)

[24] Le roi du Danemark Christian VIII revendiquait le Schleswig-Holstein par une « lettre ouverte » (du 8 juillet 1846) en vertu d'une loi de succession controversée. Ce fut le début de la guerre germano-danoise de 1848-1850.

[25] « Himmelsbürger » signifie : citoyen du ciel.

[26] Paul Gerhardt (1607-1676), pasteur et prédicateur de la Cour à Berlin, auteur de nombreux cantiques spirituels. (*N.d.T.*)

[27] Citation de la chanson de Mignon, de Goethe. (*N.d.T.*)

[28] « Seigneur Dieu ! ». (*N.d.T.*)

[29] Le bleu et le blanc sont les couleurs de la Bavière. (*N.d.T.*)

[30] La rivière en question s'appelle l'Au. L'exclamation allemande « *Au* » (pron. *aou*) correspond au « Aïe » français.

[31] Allusion à l'attentat de Félix Orsini contre Napoléon III, le 14 janvier 1858.

[32] Le roi Frédéric-Guillaume IV a régné sur la Prusse de 1840 à 1861. En 1857, année où il sombra dans la folie, son frère Guillaume exerça le pouvoir en tant que suppléant avant d'être régent du royaume en 1858 et de succéder à Frédéric-Guillaume IV en 1861 sous le nom de Guillaume Ier. Au temps de sa régence, il était favorable aux idées libérales.

[33] Allusion aux conflits dynastiques résultant de la Constitution pandanoise approuvée par le protocole de Londres de 1852, qui conduisirent à la deuxième guerre germano-danoise de 1864. Le traité de Vienne du 30 octobre 1864 accorda le Schleswig et le duché de Lauenbourg à la Prusse et à l'Autriche ; la mésentente à ce sujet entre la Prusse et l'Autriche allait aboutir à la guerre austro-prussienne de 1866.

[34] La ligne de chemin de fer reliant Lubeck à Hambourg devait traverser le Holstein, territoire danois. Elle aurait désavantagé le port de Kiel, qui relevait de la souveraineté danoise.

[35] Après la guerre germano-danoise de 1864, la « Convention de Gastein » du 14 août 1865 tenta de régler le différend entre la Prusse et l'Autriche en attribuant le Holstein à l'Autriche, le Schleswig et le Lauenbourg à la Prusse. Cette convention ne put assurer la paix bien longtemps. Au milieu de l'année 1866, les troupes prussiennes soutenues par les États de l'Allemagne du Nord envahirent les États du Sud, qui avaient pris le parti de l'Autriche, et l'Autriche elle-même. La paix fut signée à Prague le 23 août 1866 : la Confédération germanique cessait d'exister, la Confédération de l'Allemagne du Nord voyait le jour, englobant le Hanovre, une partie de la Hesse, le Schleswig-Holstein et la ville ci-devant libre de Francfort-sur-le-Main.

[36] *Quisisana* (de l'italien « *qui si sana* », ici l'on guérit), nom d'un château près de la ville d'eaux de Castellamare di Stabia, qui servait d'enseigne à des établissements de cure thermale.

[37] Jeu de mots : *Bürger* signifie à la fois bourgeois et citoyen. (*N.d.T.*)

[38] « Le Cor magique du page » traduit maladroitement *Des Knaben Wunderhorn*, titre d'un célèbre recueil de chansons populaires – parfois mises au goût du jour – édité par les poètes romantiques Arnim et Brentano en 1806-1808. Dans *De l'Allemagne*, Henri Heine traduisait : « L'Enfant au cor merveilleux ».

[39] Jusqu'à une date récente, l'année scolaire en Allemagne se terminait à Pâques.

[40] Figure légendaire des monts des Géants (entre Silésie et Bohême).

[41] Contes de Grimm.

[42] Le valet Ruprecht accompagne saint Nicolas et le Père Noël pour distribuer des cadeaux aux enfants sages et punir ceux qui le sont moins.

[43] Karl Gerok (1815-1890), théologien protestant, auteur de poèmes religieux et patriotiques.

[44] Cantique traditionnel en Allemagne :

« Ô sapin, que tes feuilles sont vertes !… » (*N.d.T.*)

[45] Johann Peter Hebel (1760-1826) : ses *Poésies alémaniques* expriment en dialecte badois sa nostalgie du pays natal ; la plupart datent de 1801. Friedrich Adolf Krummacher (1767-1845) : auteur de littérature populaire et enfantine ; ses *Paraboles* datent de 1805.

[46] Allusion à la guerre franco-allemande de 1870.

[47] Ludwig Feuerbach (1804-1872), philosophe antihégélien.

[48] Il s'agit du chapitre 41 du deuxième volume du *Monde comme volonté et représentation* d'Arthur Schopenhauer, première édition en 1818.

[49] Les *Fliegende Blätter* étaient un hebdomadaire illustré fondé à Munich en 1844, dont les dessins humoristiques de W. Busch, Spitzweg et Oberländer formaient le principal attrait.

[50] Citation de *Faust.* (*N.d.T.*)

[51] Chanson populaire.

OceanofPDF.com